

LES

GUERRES

SOUS

LOUIS XV,

PAR

LE COMTE PAJOL,

GÉNÉRAL DE DIVISION.

TOME IV.

(1749-1759.)

GUERRE DE SEPT ANS.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C[IE],

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1885.

LES

GUERRES

SOUS

LOUIS XV.

NOTE

L'*Atlas des campagnes et des guerres sous Louis XV* paraîtra, comme il a été annoncé, avec le 5e volume, dans le courant de l'année 1886, chez MM. Firmin-Didot et Cie, éditeurs.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

LES

GUERRES

SOUS

LOUIS XV,

PAR

LE COMTE PAJOL,

GÉNÉRAL DE DIVISION.

TOME IV.

(1749-1759.)

GUERRE DE SEPT ANS.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

—

1885.

LES

GUERRES SOUS LOUIS XV.

GUERRE DE SEPT ANS.

CHAPITRE Ier.

1749 à 1756. — PRÉLIMINAIRES DE LA GUERRE DE SEPT ANS.

1749.

Conséquences de la paix d'Aix-la-Chapelle. — *Mars.* 10. Suppressions de régiments. Créations nouvelles.

Avril. Premières pensées de la nouvelle politique de Marie-Thérèse.

Juin. Revue du roi au bois de Boulogne.

1750.

Janvier. Situation financière de la France : premier projet d'un nouvel impôt appelé le vingtième.

Mars. Troubles, rassemblements dans Paris.

Juillet. 16. Départ du roi pour le camp de Compiègne. Chemin de la Révolte. Retour. Nouvelle organisation du guet. Première idée des fortifications autour de Paris. Casernes à Rueil et à Courbevoie. Modifications apportées à l'état de l'armée par suite de licenciements. Efforts de M. d'Argenson pour arriver à une bonne administration. M. de Rouillé. Augmentation de la marine.

Novembre. 25. Mort de Maurice de Saxe.

1751.

Janvier. 22. Création d'une école militaire; détachements de troupes dans le Midi.

Septembre. 13. Naissance du Dauphin.

1752.

Février. 4. Mort du duc d'Orléans et, le 10, de madame Henriette, deuxième fille du roi.

Juin. 27. Mort d'Alberoni. Maladie du Dauphin.

1753.

Projets de rapprochement entre les familles de Bourbon et de Hapsburg.

Mai. Persécutions des protestants. Résistance du parlement. Les Anglais au Canada.

1754.

Mars. Craintes d'une guerre civile. Les protestants quittent la France. Canal de jonction de la Lys à l'Aa.

Août. 23. Naissance d'un second Dauphin.

Décembre. Première réglementation des batteries de tambours.

1755.

Tranquillité de l'Europe.

Mai. 10. Mandrin, son exécution.

Septembre. 30. Mort du prince de Dombes. Anecdote du marquis de Coigny. Traité de subsides avec la Grande-Bretagne. Augmentation de notre marine, réunie à Brest en deux divisions. Coopération de Marie-Thérèse avec l'impératrice de Russie. Premières conférences à Babiole, pour l'alliance entre la France et l'Autriche. Nouvelle organisation de l'armée autrichienne.

Novembre. 2. Naissance de Marie-Antoinette, future reine de France. Flottes équipées à Brest et à Rochefort. — 21. Réclamation de M. de Rouillé sur les violences commises par les vaisseaux anglais.

1756.

Janvier. Premiers motifs de notre mésintelligence avec la Grande-Bretagne. — 16. Alliance défensive entre la Prusse et l'Angleterre. Négociations pour unir les deux maisons d'Hapsburg et de Bourbon. Échec par les insinuations du roi de Prusse.

Avril. Projets d'une descente en Angleterre. — 12. Expédition de l'île Minorque. Le maréchal de Richelieu part d'Hyères avec une escadre. Nuit du 18 au 19, escalade et prise du fort Philippe.

Mai. 1er. Alliance défensive entre la France, l'Autriche et la Russie. — 20. Défaite de la flotte anglaise, qui se réfugie à Gibraltar.

Juin. 16. Publication de la déclaration de guerre contre l'Angleterre. Nuit du 28 au 29, escalade et occupation de Mahon. Motifs qui portent la maison d'Autriche à se détacher des puissances maritimes.

Juillet. Considérations sur l'état de la Prusse, sur la politique de Frédéric II.

L'Autriche appelle la Russie à son secours, par suite du traité d'alliance de la Prusse avec l'Angleterre.

Août. 29. Le roi de Prusse, à la tête d'une armée de 64,000 hommes, envahit la Saxe. La France reste étrangère à la guerre de Frédéric contre les Impériaux en Silésie, Bohême et Saxe. Le prince de Brunswick s'empare de Leipsig. Le maréchal de Schwerin à Aujest, près de Kœniggratz, pour couvrir la Silésie avec 26,000 hommes. Le maréchal Lehwald reste en Prusse avec 22,000 hommes pour faire face aux Russes. Les Saxons se réunissent à Pirna sous le commandement du maréchal de Rutowsky; ils étendent leur gauche jusqu'à Konigstein.

Septembre. 10. Le roi de Prusse avec son armée arrive en vue de Pirna. Le général Wilich entre à Dresde avec 4 B. — 15. Frédéric laisse un corps de troupes pour masquer le camp de Pirna, et va en Bohême avec 40,000 hommes. Le margrave Charles est chargé avec 24,000 hommes de bloquer les Saxons dans le camp de Pirna. — 22. Le maréchal Brown prend le commandement de l'armée autrichienne à Budin (60,000 hommes). Le prince Picolomini se tient à Kœniggratz pour faire tête à Schwerin. — 30. Le roi de Prusse s'avance contre le maréchal Brown.

Octobre. 1er. Le maréchal Brown soutient le choc des Prussiens à Lowositz. Bataille indécise. — 2. Le roi de Prusse retourne à son camp. Le maréchal Brown à Budin. — 6. Il commence à détacher des troupes pour secourir Pirna. — 8. Lui-même se met en route avec son armée. — 11. A Lichtenhain, rendez-vous convenu, pour une attaque contre les Prussiens dans la nuit du 11 au 12. — 12. Les Saxons passent l'Elbe sous Konigstein et arrivent près Lilienstein. — 13. Le margrave Charles s'avance en poursuivant les Saxons, dont il enlève les bagages, et charge le général Lestewitz de tenir tête à Brown. Le maréchal Brown attaque le général Lestewitz. — 14. Il conserve ses positions jusqu'à 3 heures de l'après-midi, et commence alors sa retraite sur le camp de Budin. Le maréchal Rutowsky renonce à percer les lignes prussiennes. — 15. L'électeur de Saxe capitule avec son armée. — 16. L'armée saxonne met bas les armes; elle est incorporée dans les rangs prussiens. L'Impératrice reste sur la défensive jusqu'à ce que ses alliés entrent en campagne. Le maréchal Schwerin rétrograde de la Bohême sur la Silésie et cantonne sur la frontière de Zuchmantel à Greiffenberg. — 25. Le roi de Prusse revient en Saxe avec son armée. Schwerin se retire en Silésie et dans le comté de Glatz. Quartiers d'hiver. Konigstein occupé par les Saxons. Alliance de la France, de la Suède et de la Russie avec l'Impératrice-reine.

La nation était si fatiguée de la guerre que l'annonce de la signature du traité de paix est accueillie avec joie. L'intervalle de 1748 à 1755 fut pour la France une époque de prospérité, et, l'attention du roi n'étant plus distraite par de nouvelles préoccupations, on put en profiter pour faire fructifier dans les corps les éléments d'ordre, d'instruction et les améliorations de détail que réclamait leur organisation intérieure. Malheureusement, depuis la mort du cardinal de

Fleury, les plaisirs, les magnificences, les prodigalités, avaient amené l'augmentation des impôts; la France restait accablée sous le poids des charges, et les projets de commencer des réformes pendant la paix n'allégèrent pas les finances. On se trouvait tout à coup en face d'un énorme arriéré; il ne fallait pas seulement de l'argent pour payer les dettes, l'armée devait être entretenue; on ne pouvait en licencier qu'une partie, donner demi-solde ou des secours aux officiers et soldats réformés, sans compter l'obligation d'augmenter nos forces maritimes dans la prévision certaine de nouvelles luttes.

M. de Machault présenta donc au parlement le projet d'un nouvel impôt, appelé le vingtième, pour une durée illimitée, destiné à former une caisse d'amortissement avec un emprunt.

Après avoir exposé l'état des revenus et des dépenses du royaume, M. de Machault (1), qui remplaçait M. de Maurepas, en arrivant au ministère, proposa diverses transformations pour éteindre d'anciennes dettes. La première économie devait se baser sur la réforme d'une partie de l'armée, réforme délicate à cette époque où les troupes étaient composées d'hommes poussés sous les drapeaux par la nécessité de la guerre. Les ordonnances pour la réforme furent rédigées promptement, et le courrier à peine arrivé, qu'elles étaient signées. Celle du 10 mars 1749 apporte les plus grandes modifications à la composition générale de l'armée : 18 régiments français qui dataient de Louis XIV, Vexin, Aunis, Beauce, Dauphiné, Vivarais, Luxembourg, Bassigny, Beaujolais, Ponthieu, des Cars, Fleury, la Tour d'Auvergne, Blaisois, Gâtinois, Auxerrois, Agénois, Santerre, des Landes, et plusieurs régiments étrangers, sont supprimés et incorporés dans les corps plus anciens, à un seul B. et ainsi portés à deux. Les B. sont réduits de quinze à treize compagnies, dont une de grenadiers, et le nombre des drapeaux n'est plus que d'un par B. Le drapeau blanc

(1) Le 24 avril 1749, eut lieu la disgrâce de M. de Maurepas, ministre éclairé et instruit que perdit le conseil du roi. Jean-Frédéric Phelypeaux, comte de Maurepas et de Ponchartrain, né le 9 juillet 1701; secrétaire d'État par la démission de son père, le 13 novembre 1715; ministre de la marine en 1723, ministre d'État en 1738; ne reparait aux affaires qu'à l'avènement de Louis XVI, et meurt à Versailles le 21 novembre 1781.

ou colonel est replacé dans la première compagnie de fusiliers du premier B. Par suite de ces modifications, l'état de l'infanterie ne comprenait plus, outre les 2 régiments des Gardes, les Grenadiers de France et Royal-Artillerie, que 80 régiments français, dont 12 à 4 B., et que 31 régiments étrangers, dont 10 suisses, 12 allemands, 1 italien, 1 corse, 7 irlandais, 1 écossais; enfin 6 corps de troupes légères. La création de ces troupes légères, spécialement destinées au service des flanqueurs, avait fait rentrer les grenadiers dans les rangs des B.; mais comme on les employait toujours pour des actions d'éclat et de vigueur, on finit par comprendre l'utilité de les avoir sous la main pour posséder, dans un moment décisif, une troupe énergique et solide; aussi, à la fin de la guerre de 1749, lorsqu'on réduisit le nombre des régiments d'infanterie, les compagnies de grenadiers des régiments d'infanterie supprimés furent-elles réunies en un corps spécial sous le titre de régiment de Grenadiers de France. On conserva donc 42 compagnies de grenadiers, tant des régiments supprimés que des B. réformés. Par malheur, la réforme des troupes, plus forte qu'elle ne l'avait jamais été, créa de grandes difficultés à des sous-lieutenants, lieutenants et capitaines, embarrassés de prendre un état. Malgré le mois d'appointements qu'on leur accorda, beaucoup n'eurent pas le nécessaire pour rejoindre leur pays, et l'on raconte qu'un lieutenant, décoré de la croix de Saint-Louis à la suite d'actions d'éclat, ne sachant où donner la tête, s'engagea comme soldat aux gardes françaises, en cachant sa croix. Un jour, de garde sur le passage du roi, il sortit sa croix de Saint-Louis et la mit sur sa casaque; le duc de Chartres s'en aperçut, en parla au roi, qui fit demander à ce soldat de quel droit il portait cette croix. Une pension de 600 livres fut la solution.

Le pays se ressentait nécessairement de toutes ces mesures, licenciement des troupes et création de nouveaux impôts; le besoin d'argent occasionna des troubles, qui devinrent fréquents en mars 1749, tant en Béarn qu'à Paris même; car, dans cette ville, les désordres du roi lui avaient déjà aliéné la population; la conscience publique sentait le besoin de se récrier contre les infractions à la moralité. Aussi des rassemblements se formaient-ils souvent dans Paris sous un prétexte ou sous un autre. Les troupes de la maison

du roi, infanterie et cavalerie, arrivaient au pas de course; à leur vue, l'insurrection se dispersait (1).

A l'occasion de ces émeutes, le guet reçoit une organisation militaire; on le revêt d'un uniforme, on le divise en deux troupes, infanterie et cavalerie, qui devaient sans cesse parcourir la ville avec des patrouilles. Des troupes avaient été aussi distribuées en cantonnements, au 16 mai, dans les provinces.

Pour obvier autant que possible aux inconvénients du licenciement d'une partie de l'armée à une époque où le besoin qu'on en avait se faisait continuellement sentir, par la nécessité de réprimer les soulèvements du peuple ou de réduire la résistance des protestants aux lois qu'on voulait leur imposer, on s'occupait sérieusement de l'instruction de l'armée. De grandes manœuvres, des camps d'instruction, datent du maréchal de Belle-Isle, qui avait envoyé le comte de Gisors en Prusse pour les y étudier : il établit alors l'usage des épaulettes pour les officiers, et nous a transmis, sur les fonctions d'un chef de corps, dans un mémoire rédigé pour son fils, nommé colonel à la tête d'un régiment, mémoire qui est un modèle de raison, un ensemble de préceptes dictés par une profonde expérience. Le roi s'occupait beaucoup de toutes ces améliorations. Tantôt il passe en revue les deux compagnies de mousquetaires (2) dans le bois de Boulogne au rond-point de Mortemart; tantôt il se rend compte des changements apportés à la tactique et à la discipline. Ainsi, on lit dans les *Mémoires* de M. de Luynes

(1) M. d'Argenson fit dresser par M. de Lowendahl un plan de casernement autour de Paris. Au faubourg Saint-Antoine, la Bastille, dont les feux et ceux de Vincennes se croisaient. Le faubourg Saint-Marcel dut être tenu en respect par quelques ouvrages avancés du côté de Bicêtre. (L'ancienne forteresse de Winchester, élevée du temps des Anglais.) On dessina trois casernes, l'une derrière l'École militaire, destinée aux gardes françaises, sur la route de Sèvres et de Vaugirard; une autre à Rueil, entre Saint-Germain et Versailles, pour les gardes suisses; enfin la troisième à Courbevoie, pour le troisième régiment des gardes françaises, afin de dominer de cette hauteur la Seine, le bac de Neuilly, et arrêter ainsi tout mouvement se portant sur Versailles. L'esprit du peuple devenait si mauvais que depuis longtemps Louis XV renonçait à des visites dans Paris et à traverser la capitale pour aller de Versailles à Compiègne. Une route fut ouverte alors de la porte du bois de Boulogne à Saint-Denis, et qui prit le nom de chemin de la Révolte, qu'il a gardé depuis.

(2) La première, créée en 1622; la seconde, celle des gardes du cardinal Mazarin, en 1660.

que, le 16 avril 1750, le roi, assisté du ministre de la guerre, M. d'Argenson, des maréchaux de France, de généraux et d'officiers, tous étant en uniformes ce jour-là, par exception (on ne portait pas l'uniforme à la cour), se rendit au parterre de l'Orangerie, à Versailles, où il vit les différents exercices proposés pour l'infanterie, à laquelle M. d'Argenson voulait donner une règle unique. Six projets, l'ancien exercice français, l'exercice prussien et quatre exercices proposés par MM. de Bombelles, de Maillebois le fils, de Wurmser et de Lugeac, furent mis en pratique par autant de détachements de soldats soigneusement exercés. Le tir, le mouvement et les marches furent exécutés avec une rare perfection. En général, le maréchal de Saxe accompagnait le roi et avait le commandement des manœuvres, comme application de ses vues d'organisation, de ses institutions nouvelles et de la création de son armée nationale, dont l'édit est rendu, en novembre 1751, au moment de sa mort (1).

(1) Saxe (Hermann-Maurice, comte de), né le 28 octobre 1696 à Gotzlar (Saxe), fils d'Auguste II et de la comtesse Aurore de Kœnigsmark. En 1708, rejoint l'armée des alliés devant Lille. Confié aux soins du comte de Schulemburg, fait ses premières armes contre la France. En 1710, contre les Suédois; en 1711, accompagne son père en Poméranie, à la prise de Treptow. Le 12 mars 1714, épouse Jeanne-Victoire de Lœben. Arrive à Paris; présenté au Régent le 7 août 1720, qui le reconnaît maréchal de camp dans l'armée. En 1726, il est à Mittau, préparant sa candidature au duché de Courlande, près d'Anne Ivanowa, que ne reconnut pas la czarine Catherine. Il revient à Paris en 1733, se signale à Philippsburg; lieutenant général le 1er août 1734, il fait la guerre sur le Rhin jusqu'à la paix de 1736 et retourne en Saxe; 1741, en Bohême; 1743, lève son régiment de uhlans. Février 1744, appelé de l'Alsace à l'expédition du prince Charles-Édouard. Maréchal le 26 mars 1744. Au commandement de l'armée de Flandre en 1745. Ouvre la campagne le 4 mai 1746, à l'arrivée du roi. 11 octobre, Rocoux. Maréchal Général le 12 janvier 1747. Lawfeldt, le 2 juillet 1747. La paix d'Aix-la-Chapelle, le 18 octobre 1747, l'arrête dans ses victoires. Mort à Chambord, le 30 novembre 1750, à cinquante-quatre ans, dans les bras de Senac (*). Rien ne manqua à sa gloire que d'être de l'Académie. On le lui offrit; mais il déclina modestement cet honneur. Composa ses *Rêveries* en 1738, publiées en 1757. Elles renferment beaucoup d'assertions téméraires, des idées originales, l'amour du soldat, tout cela se ressentant d'une fièvre chaude qui le retint au lit treize nuits. Il fut le premier qui signala les avantages du recru-

(*) Senac (Jean-Baptiste), né en 1693, près Lombez (Gers); en 1745, attaché à Maurice de Saxe, le suit dans ses campagnes; après sa mort, s'établit à Versailles; devient premier médecin du roi en avril 1752. Grimm, qui ne l'aimait pas et lui reprochait un caractère difficile et jaloux, fait néanmoins l'éloge de son talent et de son esprit. Mort, à Paris, le 20 décembre 1770.

Là ne se bornaient pas les améliorations apportées à l'état des troupes. Bien que Louvois eût commencé à s'occuper de l'administration, en 1750 les compagnies constituaient encore un domaine gaspillé par le trafic, par les congés promis et dus. A chaque traité de paix, l'organisation de l'armée restait bouleversée plus ou moins longtemps et sa composition était remise en question. Tout en ayant recours à la ressource des revues pour découvrir les fraudes, soit directement, soit par voie de délation, les commissaires des guerres, revêtus de tous les droits, n'osaient frapper des chefs trop puissants, ou bien encore exerçaient leur mandat en frisant la probité. Les convois militaires occasionnaient aussi des exactions; les nominations se multipliaient sans mesure, la hiérarchie s'encombrait de grades inutiles, surtout de colonels en second. D'Argenson avait cependant fait de louables efforts. Ainsi, en 1750, l'administration militaire vivait encore dans l'enfance ; c'est Choiseul qui devina l'absence, l'importance de l'administration et qui sentit combien elle était intimement liée à la discipline.

On mit aussi à exécution un projet qui datait de trente anset d'utilité incontestable. L'idée de fonder une école militaire appartenait à l'aîné des frères Pâris, qui l'avait proposée dès 1718 au duc d'Orléans. Poursuivant l'exécution du projet de son frère,

tement légal comme le seul moyen d'avoir une armée homogène. Au-dessous du monument de Pigalle dans l'église luthérienne de Saint-Thomas à Strasbourg, dans un caveau sombre, est placé son cercueil, où gît le corps embaumé du maréchal. Son cœur est enfermé dans une urne près du cercueil.

Louis XV, par sensibilité probablement, ne voulut pas réaliser son dernier souhait, que son corps fût brûlé : *Qu'il ne reste rien de moi dans le monde,* dit-il, *que ma mémoire parmi mes amis.*

Le maréchal, son bâton en main, descend les degrés et regarde avec mépris la mort qui lui ouvre un cercueil. A droite, deux lions et un aigle ; à gauche, la France sous la forme d'une belle femme, qui avec tous les signes d'une vive douleur cherche d'une main à le préserver et de l'autre écarte la mort ; attristé, le génie de la vie tourne sa torche vers la terre ; de ce même côté flottent les étendards victorieux de la France. J'ai regardé les figures une première, une deuxième, une troisième fois : mon cœur est resté aussi froid que le marbre dont elles sont faites ; la mort sous la forme d'un squelette, habillé d'un manteau, m'a répugné. Ce n'est pas ainsi que les anciens la représentaient. Sur le visage du héros, je voudrais une autre expression : j'aurais souhaité qu'il portât plus d'attention à la douleur de la France qu'à cet affreux squelette. En résumé, Pigalle est un artiste de talent, mais un mauvais poète.

Pâris-Duverney le représentait en 1725, sous le duc de Bourbon; mais le temps manqua alors pour donner suite à cette idée. Le 25 novembre 1750, sont prises les premières mesures de cette création; enfin, le 22 janvier 1751, il fit accepter cet établissement que l'avenir devait consolider. En même temps, Louis XV octroya la noblesse de droit à quiconque était parvenu au grade de capitaine, et dont le père et l'aïeul auront servi : *patre et avo militibus.* Jusque-là, et même au temps de Louis XIV, un officier de fortune vieilli dans le service, en se retirant, rentrait tout couvert de gloire et de blessures dans la foule dont il était sorti.

Quant à la création de l'École militaire, idée fort sage, c'était un avantage accordé aux familles, puisque l'État se chargeait du logement, de la subsistance et de l'éducation gratuites de 500 fils de gentilshommes; il était, d'autre part, de l'intérêt de l'armée que les emplois militaires fussent remplis plutôt par une jeunesse exercée sous les yeux du ministre que par une foule de privilégiés n'ayant d'autre mérite que la faculté d'acheter leurs grades. A une époque où devait apparaître un tacticien consommé tel que Frédéric II, la bravoure aveugle et inexpérimentée ne suffisait plus. C'est ce que le roi avait pensé vivement en exposant à la nation les motifs de cette création nouvelle.

« Il n'a jamais été de fondation plus digne de la religion et de l'humanité d'un souverain, que l'établissement de l'hôtel des Invalides, ce monument de la bonté du feu roi... Jusqu'à lui, les officiers et les soldats, forcés par leurs blessures ou par leur âge de se retirer du service, ne subsistaient qu'avec peine dans nos provinces des secours que leur accordaient nos prédécesseurs; Louis XIV a eu le premier la gloire de leur assurer un asile honorable...

« Après l'expérience que nos prédécesseurs et nous-même avons faite de ce que peuvent, sur la noblesse française, les seuls principes de l'honneur, que n'en devrions-nous pas attendre, si tous ceux qui la composent y joignaient les lumières acquises par une heureuse éducation.

« Nous avons résolu de fonder une École militaire, et d'y faire élever sous nos yeux 500 jeunes gens nés sans biens...

« Nous avons considéré que, si le feu roi a fait construire l'hôtel des Invalides pour être le terme honorable où viendraient finir

paisiblement leurs jours ceux qui auraient vieilli dans les fonctions des armes, nous ne pourrions mieux seconder ses vues qu'en fondant une école où la jeunesse, qui doit entrer dans cette carrière, pût apprendre les principes de l'art de la guerre... »

Ces jeunes gens recevaient, en entrant dans l'armée et pendant un certain temps, une pension de deux cents livres.

En conséquence de cet édit, on construisit dans la plaine de Grenelle, à peu de distance de celui des Invalides, un hôtel propre à recevoir le nombre d'élèves indiqué et celui des officiers, professeurs et employés nécessaires à l'établissement. Pendant que s'élevait l'édifice, on établit provisoirement l'École militaire au château de Vincennes, et 80 élèves y entrèrent au mois d'octobre 1753. Ce ne fut que trois ans après, en juillet 1756, qu'ils furent transportés au bâtiment de l'École militaire, qui venait d'être achevé par l'architecte Gabriel. Le secrétaire d'État de la guerre, sous les ordres du roi, avait la surintendance de l'hôtel et était chargé d'en faire observer les règlements. La conduite et l'éducation des élèves étaient confiées au surintendant et aux inspecteurs des études; à des professeurs de mathématiques, d'histoire, de dessin, de grammaire latine, allemande et italienne, de physique expérimentale. Ils avaient des maîtres d'écriture, de manège, d'escrime et de danse. Le service militaire était compris dans ces études, comme instruction des élèves. La garde de l'hôtel se composait d'une compagnie d'invalides de 68 hommes pour l'extérieur et d'une compagnie de sous-officiers pour l'intérieur. L'uniforme consistait en un habit bleu, doublure verte et parements rouges, boutons bleus, chapeau, bas et souliers.

En général, cette création fut applaudie par l'armée, malgré beaucoup de critiques soulevées. « Cet établissement est admirable et plaît beaucoup au public, dit Barbier; on verra deux hôtels voisins, l'un le berceau et l'autre le tombeau des militaires. Les différentes provinces du royaume sont remplies d'une infinité de noblesse pauvre, chargée d'enfants que les pères et les mères n'ont pas le moyen d'élever. Les enfants de cette noblesse passent leur jeunesse dans l'ignorance et la rusticité. Ce sont des sujets pour l'État. D'un autre côté, la noblesse riche, qui habite Paris et les grandes villes, met des enfants au collège, de là à l'académie pour monter à cheval et faire des armes... Les plus en crédit ont, à

dix-huit ou vingt ans, des places dans les régiments sans avoir acquis aucune pratique du militaire... ils ont beaucoup de valeur pour se battre, mais sont peu capables de commander. C'est ce qui fait que nous avons si peu de bons généraux, et même de bons officiers généraux. De cinq cents gentilshommes enfants, qui se renouvelleront tous les dix ans, qu'il en sorte seulement vingt qui... excellent dans les parties de la guerre, on sera sûr d'avoir de bons généraux. »

Le 30 janvier 1761, une ordonnance régla la manière dont les jeunes gens devaient être distribués et employés dans les troupes. Il fallait, pour être nommé officier, être âgé de dix-huit à vingt ans. Ceux appelés à servir dans le génie étaient envoyés à l'École de Mézières; pour l'artillerie, ils devenaient directement sous-lieutenants sans passer par l'École de la Fère; enfin les autres étaient répartis dans l'infanterie, la cavalerie et les dragons, suivant les dispositions qu'ils montraient pour l'une ou l'autre de ces armes. L'ordonnance du 3 juillet 1772 apporta un changement dans la composition de l'état-major, qui comprenait, outre le gouverneur M. de Croismare (1), lieutenant général : le lieutenant du roi, M. de Bongars, le major, quatre capitaines en premier, quatre capitaines en second et deux capitaines surnuméraires. Les élèves, qui jusqu'à cette date avaient été divisés en cinq compagnies, n'en formèrent plus que quatre. M. de Valence (2) fut le dernier gouverneur de l'École militaire. Louis XV mort, cette institution lui survécut bien peu; car deux ans après l'école militaire de Paris était supprimée et remplacée par des écoles militaires en province. On revenait à l'institution des cadets dans les régiments.

Presque toute l'année, des détachements de troupes furent sans cesse en course dans tout le Midi pour suspendre les assemblées

(1) Croismare (Louis-Eugène, marquis de), lieutenant au régiment du Roi, 29 août 1713; capitaine, 25 avril 1718; brigadier, 20 mars 1747; maréchal de camp, 1er mai 1758; mort le 3 août 1772, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Conserva jusqu'au dernier moment toute la fraîcheur de son esprit; ne perdit ni sa gaieté, ni aucune des grâces qui le rendaient si charmant. Remplacé en 1774 par le marquis de Timbrune-Valence.

(2) Timbrune-Valence (Claude, marquis de), lieutenant, 19 avril 1735; capitaine, 8 mai 1743; blessé très grièvement au col de l'Assiette. Colonel, 1er janvier 1748; brigadier, 19 février 1759; maréchal de camp, 25 juillet 1762.

des protestants. Plusieurs furent entourées, on leur fit des prisonniers : souvent même, les troupes sont obligées de se servir de leurs armes.

La Dauphine donne le jour, le 13 septembre, à un fils, Louis-Xaxier de France, qui reçut le titre de duc de Bourgogne. La Providence ne le destinait pas à régner ; il mourut le 22 mars 1761. Sa naissance devait donner lieu à des fêtes à l'hôtel de ville de Paris, mais le roi les remplaça en demandant au corps municipal d'employer les sommes votées à doter six cents filles pauvres.

Le 22 janvier 1752, Louis XV, réalisant le projet déjà conçu par Henri IV, fit de la noblesse la récompense des services militaires, de sorte qu'on put y arriver par simple droit d'avancement. Aucun officier servant dans l'armée ne fut imposé à la taille : c'était l'un des privilèges de la noblesse. Cette exemption fut même accordée pour la vie à tout officier créé chevalier de Saint-Louis, qui avait servi trente années non interrompues, ou vingt années avec la commission de capitaine, chiffre abaissé pour les officiers devenus officiers supérieurs, ou blessés. Tout officier général est déclaré noble, de sorte que l'état-major supérieur de l'armée se composait de gentilshommes anciens et nouveaux. C'est ainsi que cette transformation de la noblesse en une sorte de grade militaire abaissa les barrières qui séparaient la caste privilégiée de la bourgeoisie.

Louis d'Orléans, duc d'Orléans, de Valois, de Chartres, de Nemours, de Montpensier, premier prince du sang, né le 4 août 1703, meurt le 4 février 1752, à l'abbaye de Sainte-Geneviève où il s'était retiré. Marié, le 18 juillet 1724, à Augustine-Marie-Jeanne, princesse de Bade, fille de Louis-Guillaume, prince de Bade, généralissime des troupes de l'empereur, née le 10 novembre 1704, morte le 8 août 1726, il en eut Louis-Philippe d'Orléans, né le 12 mai 1725, mort le 18 novembre 1785.

Le 17 février, meurt à Versailles madame Henriette, fille du roi, née le 14 août 1727.

Le 29 juin, le cardinal Alberoni, ancien premier ministre d'Espagne, mourait à Rome, à l'âge de quatre-vingts ans. Toute la diplomatie qu'il employa pendant son règne, pour rendre à l'Espagne la puissance et les possessions qui lui avaient été enlevées à la paix d'Utrecht, était contraire au droit des gens et fut cause de sa disgrâce ; mais ses vues dénotèrent son génie. Toute l'Eu-

rope s'y opposa, s'arma pour les faire échouer, et vingt ans après elles eurent l'assentiment général. Le royaume des Deux-Siciles qu'il avait envahi, les duchés de Parme et de Plaisance qu'il réclamait, sont en 1752 la possession de la maison d'Espagne.

La population reportait sur le Dauphin une grande affection; sa vie sérieuse et occupée formait contraste avec les habitudes de la cour, et par ce fait il était regardé comme le chef d'un parti qui frondait les mœurs du jour. Aussi l'alarme fut grande lorsqu'on apprit, le 1er août, qu'il était atteint de la petite vérole. Cette maladie se montra d'abord avec des symptômes effrayants. La Dauphine s'enferma avec son époux, lui rendant les soins les plus dévoués. Au bout de huit jours, tout danger disparut. La joie publique fut proportionnée à l'inquiétude qu'on avait éprouvée; les temples retentirent d'actions de grâces; un *Te Deum* fut chanté à Notre-Dame; toute la famille royale y assista.

Ainsi, pendant la période de paix qui précéda la guerre de Sept ans, rien n'était négligé pour donner aux troupes une instruction solide et créer un corps d'officiers qui joignissent à la vaillance la science devenue indispensable à cette époque. En 1752, des régiments de dragons sont envoyés en garnison dans les villages protestants. Au Cailar, près de Nîmes, ils s'établirent chez les habitants. De là, envoyés à Codognan, puis dans tout ce qu'on nommait le pays bas et la Vaunage; ensuite on les dirigea dans les montagnes du Languedoc, encore remplies des traditions de tous les combats des Camisards; ils pénétrèrent même dans la Gardonenque, dont les âpres vallées, qui séparent la Vidourle (1) du Gardon (2), étaient habitées par une population toute réformée. Ces troupes eurent souvent des combats à soutenir, un surtout près de Ledignan, où les dragons perdirent beaucoup de monde. Les protestants, poursuivis jusque dans leurs affections de famille, gênés dans leur commerce, persécutés par le gouvernement, reprenaient en foule la route de l'étranger. Cette année fut remplie de noms de protestants arrêtés aux frontières et de demandes en autorisation de vente de biens. Les pertes que l'émigra-

(1) Rivière du département du Gard, qui se jette dans l'étang de Thau après avoir séparé le Gard de l'Hérault.

(2) Le Gardon-d'Anduze et le Gardon-d'Alais forment le Gard.

tion faisait subir à l'État impressionnaient Versailles, et, le 17 juin, le ministre écrivait : « Je pense qu'il est à propos d'accorder des grâces de rentrer à tous les religionnaires sortis depuis peu du royaume, qui ne sont pas regardés comme fanatiques; c'est gagner des sujets. » Malheureusement, les lieutenants du roi, les officiers des provinces, les gouverneurs, assistaient à ces exactions et autorisaient ces sévérités.

Au mois de septembre 1753, on avait dirigé toute une armée sur les Cévennes; 55 B. et 8 régiments de dragons. Menacés de voir renouveler les dragonnades (expression du temps), les protestants se remuaient de tous côtés et s'armaient.

Au mois de mars 1754, 5,000 sortirent de Nîmes et quittèrent le royaume; ainsi tout se préparait à la guerre civile. On craignait une révolte à Paris, à Rouen, et les troupes furent rappelées.

Enfin, en dehors de ce service d'ordre public, on occupait aussi l'armée à des travaux d'intérêt général. Pendant les années 1767, 1768, 1769, 1770, 1771 et 1772, M. de Mirepoix exécuta le projet, commencé dès 1754 par le corps de troupes sous les ordres de M. de Cremilles, du canal de jonction de la Lys à l'Aa. La reprise de ce travail fut continuée par un corps de troupes composé de 12 à 18 B., qui campèrent pendant ces années entre Saint-Omer et Aire. Aujourd'hui en service, il en résulte de grands avantages pour le commerce, le transport des munitions de guerre, l'approvisionnement des places maritimes du Hainaut et la navigation non interrompue jusqu'à la mer.

Mais déjà approchait le moment où d'autres travaux allaient être réservés à nos soldats. A l'intérieur, le pays était agité par la résistance du parlement aux volontés du roi. Le 5 mai 1753, l'opposition du parlement de Paris aux volontés royales était devenue si menaçante pour la tranquillité publique que, le 8, les commandants de compagnies de mousquetaires furent mandés par le roi, et que, dans la nuit, des lettres de cachet sont expédiées aux présidents et conseillers. La guerre était donc souhaitée comme une diversion aux sentiments du public; car l'opinion grandissait, surexcitée par les désordres du parlement, par la conduite du gouvernement envers les protestants, par l'intolérance du clergé, par les concussions des fonctionnaires, par la cherté des grains, dont le peuple, surtout dans les montagnes des Cévennes, du Gévaudan

et Velay, avait peine à se pourvoir. La France, qui déjà en éprouvait un vague pressentiment, allait, par suite d'arrangements diplomatiques conclus à notre insu, se trouver entraînée, peu de temps après, à une guerre terrible en Europe.

Le 8 septembre 1753, était né Xaxier-Marie-Joseph, duc d'Aquitaine, mort le 22 février 1754.

23 août 1754, naissance d'un second fils du Dauphin : le duc de Berri, depuis Louis XVI. Il faut se rendre compte de tant de chocs qu'avait reçus l'autorité royale lorsque naquit l'infortuné monarque entre les mains de qui elle devait périr. Le duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin, né le 13 septembre 1751, vivait encore et mourut le 22 mars 1761.

Cette même année 1754, furent réglées les batteries des tambours; chaque régiment avait la sienne, dès lors anarchie complète. Tous les tambours sont appelés à Paris et mis sous les ordres du tambour-major des gardes françaises, qui les instruisit pendant trois mois sur l'esplanade des Invalides. Le 1er décembre, il les conduisit à Versailles et leur fit battre l'ordonnance sous les fenêtres du roi, ordonnance qui est encore celle d'aujourd'hui, la décision ministérielle de 1880, qui les supprimait, ayant été rapportée en 1882.

Le prince de Dombes meurt à Fontainebleau dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre, d'une attaque d'apoplexie. C'était la bravoure même; lors de la guerre de Hongrie, il fit des prodiges à l'armée du prince Eugène, ainsi que le comte de Charolais. Le prince de Dombes était franc, loyal, généreux, ressentant vivement une injure, et mettant l'épée à la main comme le dernier gentilhomme. Un soir, chez la reine, le marquis de Coigny, qui perdait contre lui une assez grosse somme, s'oublia jusqu'à dire : « Il faut être bâtard pour avoir un tel bonheur. » Mot d'autant plus inexplicable que M. de Coigny, qui en savait la portée, était fort poli, d'un commerce très doux, ayant trouvé le secret, à ce que le duc de Luynes nous apprend, de se faire aimer de tout le monde. Le prince, sans cesser de jouer, lui dit à l'oreille : « Vous pensez bien que nous allons nous voir tout à l'heure. — Où et quand ? — Sur la route, au *point du jour*. » (De là le nom donné au lieu de la rencontre sur la route de Versailles, en face le pont de Grenelle.) Les deux adversaires partent; l'aube commençait à poindre (du dimanche 3 au lundi 4 mai 1748). On s'arrête à dix pas de la

chaussée qui mène à Auteuil, on dégaine, on croise le fer; M. de Coigny, blessé à mort, tombe pour ne plus se relever. Le lendemain, le bruit courut que, voulant accompagner le roi à la chasse, il était parti la nuit par un temps affreux, avait été versé par son cocher qu'aveuglait la pluie, et s'était fracassé la tête dans sa chute. On a fait tout un roman sur ce fils cadet du duc du Maine; car l'aîné, Louis-Constantin, né le 27 novembre 1695, était mort en bas âge le 28 septembre 1698. Le marquis de Coigny laissait un fils âgé de douze ans, qui, comme Annibal, jura de grandir pour la vengeance. Ses dix-huit ans étaient à peine écoulés, qu'il allait provoquer le meurtrier de son père. Ce second duel eut lieu dans la forêt de Fontainebleau, et le prince fut tué à son tour. Pour donner le change sur cette déplorable affaire, on répandit le bruit qu'il était mort d'un coup de sang.

En se joignant à nos ennemis, dans la guerre de la succession d'Autriche, l'Angleterre voulait deux choses, le maintien de l'équilibre européen et la ruine des colonies françaises et espagnoles.

Le traité d'Aix-la-Chapelle fut suivi de huit années de paix et de prospérité. L'Angleterre s'effraya de la renaissance de nos forces; elle chercha en Amérique, où nous étions possesseurs du Canada et de la Louisiane, à susciter des difficultés de frontières. Par le traité d'Utrecht, nous avions abandonné l'Acadie (1) à la Grande-Bretagne; mais les limites entre le territoire cédé et le Canada n'étaient pas fixées par ce traité, et ne le furent pas davantage à Aix-la-Chapelle. Cette incertitude entretenait lės dispositions hostiles. De plus, le traité d'Aix-la-Chapelle laissait en litige les possessions des deux pays aux îles Caraïbes, entre autres à la Dominique, à Sainte-Lucie, à Saint-Vincent et à Tabago. La question devait être décidée par des commissaires; néanmoins les gouverneurs français de la Martinique et des Iles sous le Vent avaient fait placer prématurément sur le rivage de quelques-unes des possessions contestées des poteaux où était écrit : « Possession de Louis XV, roi de France. » De son côté, le gouverneur de la Barbade publia une ordonnance par laquelle il attribuait à George II la souveraineté de Tabago.

(1) Cette guerre de l'Amérique est traitée séparément. (Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*.)

Des conférences étaient donc ouvertes à Paris pour régler ces différends; mais elles traînaient en longueur depuis près de cinq années, quand les Anglais s'aperçurent que nous mettions le temps à profit pour rétablir notre marine. On venait, en effet, d'équiper vingt vaisseaux dans les deux ports de Brest et de Rochefort, et on les avait réunis en deux divisions (1); de plus, Pitt savait qu'il y avait un plan arrêté de construire, en dix ans, cent onze vaisseaux de ligne, cinquante-quatre frégates et des petits bâtiments en nombre proportionné. Il s'en effraya pour la supériorité maritime de l'Angleterre et commença les hostilités. Tandis que M. de Mirepoix négociait encore à Londres et M. de Bussy à Hanovre, on apprit que l'amiral Roscawen, rencontrant les vaisseaux l'*Alcide* et le *Lys* à la hauteur du banc de Terre-Neuve, séparés de leur escadre,

(1)

	Nom des Officiers.	GRADES.		VAISSEAUX.	Canons.
1re Division.	De Macnamara..	Lieutenant général, monté sur :		La Fleur de Lys..	80
	Montlouet.......	Chef d'escadre,	id.	Le Héros..........	74
	Bauffremont.....	Capitaine,	id.	Le Palmier.......	74
	Fontais..........	id.	id.	l'Éveillé..........	64
	Guébriant.......	id.	id.	L'Inflexible.......	64
	Confage.........	id.	id.	L'Aigle............	50
	Dubois..........	id.	id.	L'Amétiste, frégate	30
	Marinière........	id.	id.	La Fleur de Lys, frégate..........	30
	Bonie............	id.	id.	L'Héroïne, frégate.	24
2e Division.	Bois de la Motte.	Chef d'escadre, monté sur :		L'Entreprenant...	74
	Beaussier........	Capitaine,	id.	Le Défenseur.....	74
	Montalais........	id.	id.	Le Dauphin-Royal.	70
	La Viléon........	id.	id.	L'Algonquin......	70
	Bouville.........	id.	id.	L'Espérance......	70
	Hocquart........	id.	id.	L'Alcide..........	64
	Salvert...........	Chef d'escadre,	id.	Le Bizarre........	64
	Le chevalier de Caumont.......	Capitaine,	id.	L'Actif............	64
	Choiseul.........	id.	id.	L'Illustre.........	64
	Moeslien.........	id.	id.	L'Opiniâtre.......	64
	Lorgerio.........	id.	id.	Le Lys............	64
	Saint-Lazare.....	id.	id.	Le Léopard.......	60
	Gomain..........	id.	id.	L'Apollon.........	54
	La Rigaudière...	id.	id.	L'Aquilon.........	44
	La Jonquière....	id.	id.	La Sirène, frégate.	30
	De Ruis.........	id.	id.	La Comète, frégate.	24

avait voulu les forcer de saluer le pavillon anglais, et, sur leur refus, les avait attaqués et pris après un combat de plusieurs heures. Cette barbare agression fut suivie de la prise du vaisseau l'*Espérance*, et bientôt a lieu une invasion générale de tous les navires du commerce qui se rencontrèrent à la mer dans quelque parage que ce fût, sans aucune déclaration de guerre, comme plus tard le discours d'ouverture du parlement britannique, le 13 novembre, le dit hautement.

M. de Rouillé, dans sa dépêche du 21 décembre 1753, traita d'actes de piraterie les violences commises par les vaisseaux anglais, et alla même jusqu'à exiger réparation des injures faites au pavillon de France, indemnité du dommage causé au commerce et restitution immédiate de tous les navires pris contre le droit des nations. Cependant, avant d'en venir à une déclaration de guerre, le ministre des affaires étrangères du roi remit à Londres un mémoire demandant au roi d'Angleterre satisfaction de tous les actes commis et la restitution des vaisseaux, protestant que la France regarderait son refus comme une déclaration hostile. Aussi, à partir du 13 janvier 1756, jour où Fox répondit à la dépêche de M. de Rouillé, « que le roi d'Angleterre n'était pas moins disposé que le roi de France à un arrangement équitable, mais qu'il ne pouvait consentir à la restitution demandée, parce que les mesures qu'on reprochait au gouvernement anglais avaient été nécessitées par les hostilités commencées par la France en pleine paix, » la guerre était-elle ouvertement déclarée entre la France et l'Angleterre. On s'y prépara des deux côtés, et chacune des deux puissances, avant de la commencer, chercha à s'assurer des alliés. Les chances des deux partis semblaient assez égales. Si notre marine était moins forte, elle avait moins de possessions à garder. Réunie à celle de la Compagnie des Indes, elle pouvait ramener les beaux jours du siècle de Louis XIV, dans le cas où l'Espagne, qui y avait le plus grand intérêt, se joindrait à nous; et Louis XV respirait à la réponse de son ministre lui disant : « J'ai combiné l'état de vos finances; elles me procureront des ressources pour quatre ans; si à la fin de ce terme la paix n'est pas faite, les campagnes ne pourront continuer que par des impôts accablants pour vos peuples. »

L'Angleterre était gardée par l'Océan, mais l'électorat de Ha-

novre ne se trouvait pas à l'abri d'une invasion. Il semblait donc, eu égard à la nature des forces de la France, que ce fût là le point vulnérable par où nous devions chercher à frapper notre ennemie, et en effet le conseil se divisa sur la question de savoir si on se bornerait à une guerre maritime, ou si on porterait en même temps les hostilités vers l'Allemagne. M. de Machault insistait sur le premier parti. Il disait, non sans raison. que la grande supériorité des Anglais sur mer obligerait la France à des efforts auxquels la totalité de ses ressources pourrait à peine suffire. La suite des événements prouvera les conséquences désastreuses de l'adoption de ce plan, nous mettant aux prises avec la plus grande puissance maritime et la plus redoutable des puissances continentales. Peut-être eût-il été sage de proposer un traité de neutralité à George II, pour ses possessions allemandes; mais tel ne fut pas l'avis de M. d'Argenson, qui l'emporta.

Les esprits étaient excités en France par les déprédations des Anglais, et les opérations de la guerre furent poussées avec une vigueur qui semblait présager le succès. Trois flottes furent en peu de temps équipées à Brest, à Rochefort et à Toulon. Deux armées se rassemblèrent : une de 80,000 hommes, sur les bords de l'Océan; une moins nombreuse, sur ceux de la Méditerranée. Le maréchal de Belle-Isle commandait la première, le maréchal de Richelieu la seconde.

L'Angleterre, si fière, si hautaine dans ses relations, trembla pour sa propre sûreté. Sentant l'imminence de l'invasion, elle se crut obligée de chercher des secours étrangers. George II réclama les 6,000 hommes que les Hollandais devaient lui fournir en temps de guerre, et qui lui furent refusés. Son parlement l'autorise à faire débarquer 10,000 Hanovriens et Hessois, qui augmentèrent le mécontentement national. Que serait-il arrivé, si la France, profitant des inquiétudes et du découragement de la nation anglaise, eût jeté sur les côtes une armée nombreuse? Mais nos démonstrations sur l'Océan n'avaient qu'un but, distraire leur attention d'une expédition qui se préparait à Toulon.

Le roi de Sardaigne eut le bonheur de ne jouer aucun rôle dans la guerre de Sept ans. Cependant les premières négociations de l'Autriche et de la France avaient paru menacer ses États, et si le roi de Prusse eût succombé, la guerre se trouvait bientôt portée dans le Piémont. Peu s'en fallut qu'elle ne fût allumée dans ce

pays en 1755, à l'occasion du fameux chef de contrebandiers Mandrin, qui, après avoir commis en France un grand nombre de meurtres et d'exactions, s'était retiré dans un vieux château du roi de Sardaigne, d'où il continuait à exercer ses brigandages. Louis Mandrin était né à Saint-Étienne de Saint-Gesirs, en Dauphiné, le 31 mai 1714. Son père ne subsistait que par ses vols et par la fausse monnaie; dénoncé, poursuivi, il fut tué en résistant aux gardes qui voulaient le prendre. Au moment où il allait succéder à son père dans sa profession de faux monnayeur, la guerre éclata; mais il déserta. Alors commencent ces histoires de vols, d'assassinats, de brigandages de toutes sortes qui le rendirent si célèbre à la tête de ses compagnies. Le Dauphiné, le Languedoc, une partie de l'Auvergne, le Lyonnais et le Mâconnais, sont le théâtre de ses exploits, au point d'en inquiéter les populations et d'obliger le roi à envoyer des troupes pour le combattre. Attaqué par un lieutenant-colonel des volontaires de Flandre, il fut sommé de se rendre; mais Mandrin, qui s'était fortifié à la hâte, se défendit courageusement; il fut pris néanmoins au château de Rochefort, près de Saint-Louis d'Aoste, sur les terres du roi de Sardaigne, lié et apporté à Valence, le 26 mai 1755, où il fut exécuté. Mandrin, résigné à la mort, finit avec courage, regarda même l'échafaud avec forfanterie, et, selon la coutume de l'époque, harangua le peuple et mourut après avoir eu les bras, les jambes, les cuisses et les reins rompus. Le roi de Sardaigne se plaignit vivement de cette violation de territoire. Un conseil est tenu à Compiègne, où il est décidé que le roi enverrait un ambassadeur extraordinaire au roi son oncle, pour lui témoigner le regret de ce qui s'était passé. M. le duc de Noailles remplit cette mission à Turin pour donner satisfaction.

Sous Louis XV, la diplomatie a été mal jugée, mal appréciée, méconnue, et cependant elle se montra habile, prévoyante, pleine de lumières et de sages conseils. Elle n'a jamais manqué à son devoir sous ce règne, et si sa gloire ne fut pas plus brillante, c'est la faute de ses alliés. Ce traité de 1756 avec l'Autriche, conçu dans le but d'assurer l'équilibre européen, ne manquait ni d'habileté ni de prévoyance : la faiblesse peut-être, et non l'alliance autrichienne, empêcha la France de s'opposer énergiquement au partage de la Pologne.

Tout se préparait pour y faire prédominer l'influence française. Pendant son séjour à Varsovie, notre ambassadeur, M. de Broglie, se montra protecteur ardent et fidèle, au milieu des divisions qui agitaient ce pays. La maison de Saxe, menacée par les Russes, se jeta du côté de l'ambassadeur de France et toute la noblesse s'y rallia, espérant même que cette ancienne république allait reprendre avec son indépendance un gouvernement plus fort, des lois plus sages, une politique régulière : mais M. de Broglie fut rappelé.

L'Autriche a hésité longtemps ; elle a cru que la France parlerait avec fermeté et présenterait le traité de 1756 comme obligatoire par son texte et son esprit, pour ranger le cabinet de Vienne à côté de celui de Versailles, contre le grand scandale du partage. Les deux puissances copartageantes, la Prusse et la Russie, ont vivement craint le réveil de la France et son influence à Vienne; la portion des dépouilles concédée à l'Autriche était comparativement si petite, que la cupidité aurait faiblement parlé contre l'honneur, contre d'autres intérêts plus d'accord soit avec l'alliance française, soit avec un système favorable à la Pologne et véritablement préférable pour la maison d'Autriche.

Alors, effrayé des préparatifs de la France et tremblant pour son électorat de Hanovre, George II se tourna vers la Prusse, comme vers l'alliée qui pouvait lui être le plus utile. Un traité d'alliance défensive, connu sous le nom de traité de Westminster, fut signé entre les rois d'Angleterre et de Prusse; ils s'engageaient à s'opposer à l'entrée d'aucune troupe étrangère en Allemagne, tant que durerait la guerre entre la France et l'Angleterre. Le but de l'Angleterre était de mettre le Hanovre à couvert des représailles de la France ; la politique du roi de Prusse, de se rendre nécessaire et redoutable pour assurer ses conquêtes.

La France ; de son côté, prenait ses précautions, et s'il est vrai que le traité entre la Prusse et l'Angleterre fut signé à Westminster le 16 janvier 1756, alors que le traité entre la France et la Prusse n'expirait que le 5 juillet 1756, la France signa un traité de neutralité et d'alliance défensive avec l'Autriche, le 1er mai 1756, lequel fut ratifié le 28, et la *Gazette de France* du 5 juin en annonça la conclusion.

En un jour était renversée toute la politique du cardinal de Richelieu, dont l'abaissement de la maison d'Autriche fut la pensée

dominante. C'était une révolution dans la politique. Auparavant, l'Angleterre, la Russie, la cour de Vienne, les Provinces-Unies, formaient un parti opposé à la France, à l'Espagne, à la Suède et à la Prusse; la cour de Sardaigne passait tour à tour d'un camp à l'autre. Le traité de Versailles allait réunir la France, la maison d'Autriche, la Russie, la Suède et l'Empire contre l'Angleterre et le roi de Prusse. Seules, l'Espagne, la Sardaigne et les Provinces-Unies gardèrent une stricte neutralité. Ce traité, dont les circonstances avaient enfin hâté la conclusion, se préparait depuis des années déjà. Le 12 mai 1752, le comte de Broglie, dont les négociations furent le prélude de la guerre de Sept ans, eut pour objectif l'alliance avec la Russie et l'Autriche. D'un autre côté, la Russie commençait à intervenir dans les affaires de l'Europe, et son alliance pesait désormais d'un grand poids dans les luttes entre Vienne et Berlin. Or, depuis 1746, il existait un traité d'alliance défensive par lequel les deux puissances se promettaient mutuellement une armée de 60,000 hommes, dans le cas où Frédéric II attaquerait la Pologne, l'Autriche ou la Russie.

L'Autriche, qui ne pouvait conserver l'espérance de garder ses possessions d'Espagne ou d'Italie, tant qu'elle aurait la France pour ennemie, appela, en 1753, aux affaires le comte de Kaunitz (1), qui réussit à éteindre l'ancienne rivalité des maisons de Bourbon et de Hapsburg et à amener un rapprochement définitif entre les cours de Vienne et de Versailles.

Le comte de Kaunitz, alors ambassadeur de Vienne, suivait depuis longtemps le plan qui devait augmenter l'ascendant de la maison d'Autriche. Tout entier dévoué à la politique de Marie-Thérèse, dont le désir était de reconquérir la Silésie, il pensait que la France seule pouvait l'y aider. La rivalité qui divisait les maisons de Bourbon et de Hapsburg durait depuis un siècle et demi, quand

(1) Kaunitz Rittberg (Antoine-Venceslas, comte et ensuite prince de), né à Vienne, le 2 février 1711, reçut de son père, gouverneur de Moravie, une excellente éducation qu'il termina à l'université de Leipsig; voyage en France, en Italie, en Allemagne; 1744, ministre à Turin, puis à Bruxelles, où il a la direction des affaires dans les Pays-Bas, sous l'archiduchesse Marie-Anne et le prince Charles de Lorraine; 1748, se distingue au congrès d'Aix-la-Chapelle en soutenant les intérêts de la maison d'Autriche; en septembre 1751, nommé ambassadeur en France; en 1753, remplace Bartenstein à la direction des affaires d'Autriche.

la guerre éclata entre la France et l'Angleterre. L'Autriche, il est vrai, dans la dernière guerre de la succession de Charles VI, avait été l'alliée de l'Angleterre. Mais cette guerre, loin de resserrer les liens qui unissaient les cabinets de Londres et de Vienne, contribua à les séparer; l'un se plaignant des sacrifices exigés par son allié, de la froideur avec laquelle il avait soutenu sa cause; l'autre, de l'oubli dont on payait ses bons offices. Aussi, dans l'état des choses, des ouvertures furent bientôt faites à la cour de France, qui proposait un traité absolu entre Versailles et Vienne, garantissant leurs possessions respectives en Europe, Marie-Thérèse restant maîtresse de garder la neutralité avec l'Angleterre.

La première conférence pour le traité d'alliance avec l'Autriche eut lieu à Babiole, le 7 septembre, dans une petite maison au bas de la terrasse de Bellevue; la seconde, le 22, dans l'appartement de M. de Bernis aux Tuileries; la troisième, dans la maison de M. de Stahremberg. Ces rendez-vous furent si secrets que, pendant plus de six mois, les ministres étrangers ne soupçonnèrent rien. L'affaire se traitait d'ailleurs directement entre le roi de France (1) et l'Impératrice-reine. Les pleins pouvoirs de M. le comte de Stahremberg (2) se renfermaient dans cette lettre : « Je promets, foi d'impératrice et de reine, que de tout ce qui sera proposé de ma part au roi très chrétien, il ne sera jamais rien divulgué et que le plus profond secret sera gardé à cet égard pour toujours, soit que la négociation réussisse ou qu'elle ne réussisse pas; bien entendu, néanmoins, que le roi me donnera une déclaration ou promesse pareille à celle-ci. »

Les négociations traînaient en longueur pour gagner du temps; enfin, la solution presque obtenue, M. de Bernis, n'osant en pren-

(1) L'opinion personnelle du roi était favorable à ce changement de politique, comme le prouve sa lettre au comte de Broglie du 24 décembre 1756 : « Je trouve très bon que vous me fassiez toutes les représentations que vous croirez devoir me faire et à mes ministres; mais ayez toujours en vue l'union intime avec Vienne : c'est mon ouvrage, je le crois bon, et je veux le maintenir. »

(2) Stahremberg (Georges-Adam, comte de), né à Londres, le 10 août 1724; accompagne M. de Kaunitz dans son ambassade en France, ministre plénipotentiaire en 1753; arrive à Paris, reçoit sa première audience du roi le 22 janvier 1754 ; accrédité ambassadeur en 1756; reçoit son audience de congé le 20 mai 1766; ministre des Pays-Bas en 1770; mort en 1807.

dre seul la responsabilité, s'adjoignit les quatre ministres comme négociateurs officiels : de Machault, ministre de la marine; de Séchelles, contrôleur des finances ; de Rouillé, ministre des affaires étrangères, et de Saint-Florentin, secrétaire d'État pour les affaires intérieures. A Vienne, la délibération, déjà longue, fut suspendue encore par les couches de l'Impératrice, qui le 2 novembre mettait au monde cette princesse infortunée (1), appelée au trône de France, qui résuma dans sa destinée tous les charmes de la beauté, tous les enchantements, toutes les douleurs, tous les supplices. Ces retards diplomatiques atteignirent et dépassèrent même a fin de l'année.

En proposant une alliance contre la Prusse, le ministre autrichien, tout en engageant la Russie, décidait la France à y amener ses alliés, les deux familles de Naples et d'Espagne, moyennant la cession des Pays-Bas à un prince de la maison de Bourbon, l'infant don Philippe, frère du roi d'Espagne et mari de la fille aînée de Louis XV, cession garantie par Ostende et Nieuport; enfin le trône de Pologne était assuré au prince de Conti, dont le comte de Broglie servait les intérêts à Dresde et Varsovie; quant au titulaire de cette même couronne, Auguste III, électeur de Saxe, père de la Dauphine, on lui promettait en compensation l'augmentation de

(1) Marie-Antoinette-Joséphine-Jeanne, archiduchesse d'Autriche, née le 2 novembre 1755, fille de François Ier, empereur d'Allemagne, dauphine et reine de France ; mariée, le 19 avril - 16 mai 1770, à Louis XVI, roi de France et de Navarre, appelé d'abord le duc de Berry, puis le Dauphin après la mort de son père, le 20 novembre 1765, né le 23 août 1754, mort sur l'échafaud, le 21 janvier 1793 ; elle mourut sur l'échafaud, le 16 octobre 1793 (25 vendémiaire an II).

Sont nés de ce mariage :

1. Marie-Thérèse-Charlotte de France, née le 19 décembre 1778, morte le 19 octobre 1851, à Frohsdorf; mariée le 10 juin 1799 à Louis-Antoine d'Artois, duc d'Angoulême, fils du comte d'Artois ; appelée en naissant *Madame* jusqu'à la mort de Louis XVIII ; prend alors le titre de Dauphine ; après 1830, celui de comtesse de Marnes.

2. Louis-Joseph-Xavier-François de France, dauphin; né le 23 octobre 1781, mort le 4 juin 1789.

3. Louis-Charles de France, appelé d'abord le duc de Normandie, à la mort de son frère, et Louis XVII à la mort de son père ; né le 27 mars 1785, mort au Temple, le 8 juin 1795 (20 prairial an III).

4. Marie-Sophie-Hélène-Béatrice de France, née le 9 juillet 1786, morte le 19 juin 1787.

ses États héréditaires aux dépens de la Prusse; des réserves étaient ménagées à ceux des alliés de la France, la Suède, le Danemark, le Palatinat, qui s'adjoindraient à nous dans cette coalition. C'était s'emparer de cette Flandre, cette frontière de nos provinces septentrionales, cette partie découverte de la nationalité française. Par les conditions de ce traité, on devait réunir Mons à la France, démanteler Luxembourg ; céder à l'infant don Philippe le Brabant et le Hainaut, en échange de Parme, Plaisance et Guastalla; déclarer, en faveur de la postérité d'Auguste III, la Pologne monarchie héréditaire; donner à la Suède la Poméranie prussienne et faire avec la Russie, avec l'Espagne et avec les cours d'Italie les arrangements pour assurer le succès de l'alliance. Tel est le traité de Versailles du 1er mai 1756.

Alors la France dirigea ses principales forces vers le nord de l'Allemagne, où allèrent encore se perdre ses trésors, son sang et l'honneur de ses armes, tandis que Marie-Thérèse, n'ayant rien à craindre sur le Rhin, en Flandre, en Italie ou en Hongrie, pouvait employer toutes ses forces contre son ennemi redoutable.

De 1748 à 1756, l'influence de l'esprit philosophique fit encore peu craindre de dangers, parce qu'il agissait lentement sur les institutions politiques; la France, heureuse et florissante, voyait dans cette tranquillité ses richesses s'accroître par son industrie. Le luxe se répandait de tous côtés; en même temps que les villes s'embellissaient, l'agriculture commença à se ressentir des améliorations et des progrès introduits en Angleterre.

Du reste, le roi s'occupait volontiers aussi de tout ce qui importait à la bonne tenue de l'armée et aimait à se rendre compte par lui-même des efforts de toutes sortes faits en vue d'améliorer la qualité de nos troupes. Ainsi Louis XV alla visiter l'école des chevau-légers, le 11 juin, hôtel des chevau-légers de la garde du roi, bâti en 1751, à Versailles, avenue de Sceaux (nos de 2 à 8), sur l'emplacement de divers hôtels achetés par l'état-major. On y établit une école ou académie militaire que le duc de Chaulnes, capitaine des Chevau-Légers, avait fondée en 1747 avec le concours de M. de Lubersac, l'un des écuyers de la grande écurie, cornette dans la compagnie. Dès 1753, l'école avait acquis une notoriété méritée. Stanislas Leczinski la visita le 2 octobre; il assista à des courses de

têtes, aux exercices du manège, au maniement des armes, à la voltige, et n'eut que des éloges à donner aux jeunes gens et à leurs maîtres. « L'école des chevau-légers, dit le duc de Luynes en 1755 (t. XIV, p. 184), se continue toujours avec le même succès, et, quoiqu'il en coûte environ 5 ou 600 livres (1) pour y entretenir son fils pendant deux ans, qui est le temps à peu près nécessaire pour apprendre les exercices différents, M. de Chaulnes est plus embarrassé à refuser des sujets qu'à en trouver. » Sous l'habile direction de M. de Lubersac et de M. de Vezanne, major de la compagnie, on donnait aux élèves une excellente instruction militaire; la natation, le service de l'artillerie et des ponts, n'étaient pas oubliés dans cette école de cavalerie, où l'on croyait avec raison qu'un officier doit connaître la pratique de toutes les armes. Les modèles destinés à l'étude de l'artillerie et des ponts avaient été exécutés sous la direction de l'habile ingénieur J.-B. Berthier, l'auteur de la belle carte des chasses (2).

« Depuis longtemps M. de Chaulnes désirait que le roi honorât de sa présence les exercices des chevau-légers de la garde; le roi voulut bien y aller le 11, après dîner. S. M. y arrive à quatre heures un quart avec monseigneur le Dauphin ; les gardes du corps et les Cent-Suisses garnissaient partout dans les dehors, les chevau-légers dans les dedans ; M. d'Argenson, M. de Paulmy, M. le garde des sceaux, M. de Saint-Florentin y accompagnèrent le roi. S. M. entra d'abord au balcon du manège, d'où elle vit pendant une demi-heure différents chevaux de distinction bien dressés et menés avec grande justesse par les chevau-légers les plus habiles. Le dernier qui parut était monté par celui qui donne les leçons au manège; il est impossible de voir un cheval dressé plus parfaitement et des talents plus dignes d'admiration que ceux de cet écuyer. Après le manège, le roi monte à la salle des exercices, voir le bataillon de

(1) Dans un autre passage, il dit 3,000 livres, ajoutant : « Mais lorsque l'on fait la réflexion que les mœurs y sont en sûreté et qu'on y apprend en même temps tout ce qu'il convient de savoir, peut-être ne trouvera-t-on pas cette dépense effrayante, surtout en la comparant à ce qui est nécessaire pour les exercices d'un homme à Paris. »

(2) Gravée par Tardieu. J.-B. Berthier avait été aidé par son fils Alexandre Berthier, qui devint sous l'empire prince de Wagram et de Neufchâtel, major général de l'armée.

jeunes gens. Toutes les évolutions se firent avec la précision la plus grande au son du tambour et au commandement. Ensuite on montre au roi l'exercice des armes, qui fut suivi du voltiger; dans l'un et dans l'autre, et surtout dans le dernier, on admira la science, la légèreté et l'adresse de presque tous ceux qui y parurent. Il y a dans la salle un cheval de bois qu'on élève successivement; on l'éleva jusqu'à sept pieds, et il y eut des jeunes gens qui sautèrent dessus en grosses bottes. M. de Rochegude se distingua dans le voltiger et M. de Beuzeville dans les armes. Dans les intervalles d'un exercice à l'autre, il y avait une musique composée de timbales, de violons et de hautbois. De la salle des armes le roi descendit à celle des plans; il y vit un parc d'artillerie en petit et en cuivre, fait exprès pour l'instruction et où l'on a rassemblé tout ce qui peut servir à faire connaître les détails les plus curieux. Il y vit aussi une batterie formée comme elle l'est dans un siège et une grande quantité de plans tant en relief qu'en dessins. De la salle des plans le roi fut conduit, par des corridors et à couvert, au logement de M. de Lubersac, auprès duquel on avait établi un balcon qui donne sur la carrière. Les jeunes gens coururent des têtes avec beaucoup d'adresse; on y fit différentes manœuvres de guerre au bruit du canon et de la mousqueterie, pour faire voir le soin qu'on avait eu d'accoutumer les chevaux au feu. Il était près de sept heures quand le roi en sortit, et il parut satisfait. Il y a actuellement cent jeunes gens dans cette maison. » Les Chevau-Légers donnèrent plusieurs fêtes dans leur hôtel; le 21 octobre 1757, à l'occasion de la naissance du comte d'Artois, ils tirèrent un feu d'artifice et donnèrent un bal. L'école et la compagnie des chevau-légers subsistèrent jusqu'en 1787, époque à laquelle Louis XVI supprima sa maison militaire.

Marie-Thérèse est la figure la plus accomplie de la dynastie des Hapsburg, la souveraine la mieux douée de qualités royales, en même temps que la plus irréprochable dans sa vie publique et privée, qui soit mentionnée dans l'histoire. Sortie de la terrible épreuve qui l'avait accueillie à son avènement au trône, elle mit à profit les rudes leçons de ses précoces adversités. Une cruelle expérience la contraint de sentir la perversité et l'insatiable ambition de son plus dangereux ennemi. Les protestations d'amitié venant de Berlin la trouvèrent insensible; elle demeura convaincue que l'ancien vassal, affranchi par usurpation, restait un ennemi acharné,

irréconciliable, audacieux, perfide, entreprenant. Femme forte et pratique, elle se mit en devoir et en mesure de se garder de l'agresseur, de repousser ses attaques, de déjouer ses intrigues, de paralyser ses alliances, d'opposer la force à la force, l'argent à l'argent, la prudence à la perfidie, la fédération à la conjuration.

« L'Impératrice avait senti, dans les guerres précédentes, la nécessité d'une meilleure discipline; elle choisit des généraux actifs et capables de l'introduire dans ses troupes; les vieux officiers, peu propres aux emplois qu'ils occupaient, furent renvoyés avec des pensions et remplacés par des jeunes gens de condition, pleins d'ardeur et d'amour pour le métier de la guerre. Elle forma des camps dans les provinces, où les troupes étaient exercées par des commissaires inspecteurs bien versés dans les grandes manœuvres de la guerre. L'Impératrice se rendit elle-même dans les camps de Prague et d'Olmutz pour animer les troupes par sa présence et par ses libéralités. Elle savait faire valoir mieux qu'aucun prince ces distinctions auxquelles on attache tant de prix. Elle récompensait les officiers qui lui étaient recommandés par les généraux, excitant partout l'émulation, les talents et le désir de lui plaire. » (FRÉDÉRIC II, *Guerre de Sept ans*, ch. Ier.)

A partir de cette époque, les corps ne sont plus répartis uniquement dans la Hongrie, tous les régiments subissent les mêmes exercices ; un système général est combiné sous la direction du comte de Daun, déjà connu par ses qualités militaires.

Le 1er mai, furent conclus à Versailles la convention et l'acte de neutralité entre le roi et la reine de Hongrie, pendant la guerre présente de la France et de l'Angleterre. Le même jour encore, ils sont affermis par le traité d'amitié dans lequel l'Impératrice promit de garantir tous les États du roi en Europe et réciproquement ; se promettant leurs bons offices pour empêcher les attaques ou invasions, et, s'ils ne réussissaient pas, par un secours de 24,000 hommes d'infanterie et 6,000 chevaux. Ce traité est signé par MM. de Rouillé, l'abbé comte de Bernis et M. le comte de Stahremberg.

Il consistait en deux conventions : 1° l'Impératrice s'engageait à la neutralité dans les différends actuels entre la France et l'Angleterre; 2° l'Impératrice et le roi de France se garantissaient leurs possessions d'Europe et se promettaient un secours mutuel de

18,000 hommes d'infanterie et 6,000 de cavalerie contre tout agresseur.

La France ne réclamait ni pour l'Italie ni pour la Turquie, dominées par notre influence. Par articles secrets, cependant, l'engagement de secours devenait réciproque.

Marie-Thérèse (1) renversa tout le système des alliances de la France et détermina l'union contre la Prusse, que ses voisins jaloux, la Russie, la Saxe, la Suède, voulaient détruire ou au moins affaiblir. Pourvu qu'on l'aidât à reprendre la Silésie, elle consentait à céder les Pays-Bas à la France. Par là on coupait court aux funestes effets des discordes continuelles des maisons de Bourbon et d'Autriche. En se rapprochant, en confondant leurs intérêts, elles ôtaient tout espoir à des politiques peu sages. Une ou deux campagnes devaient faire rentrer le roi de Prusse dans ses premières limites et prévenir à l'avenir tout sujet de guerre continentale, en assurant une paix générale qui serait l'ouvrage de la France. Ainsi fut conclu, le 1[er] mai 1756, le traité de Versailles : la reine de Hongrie déclarait sa neutralité pendant la guerre de la France avec l'Angleterre, et contractait alliance avec le roi. Cette alliance à peine conclue, la France commença à mettre à exécution son plan d'attaque contre l'Angleterre.

Le maréchal de Belle-Isle avait envoyé à Plymouth un espion intelligent qui, peu de temps après, rapportait à Boulogne un croquis des côtes d'Angleterre, depuis Plymouth jusqu'à Harwich, dans le comté d'Essex ; dessin accompagné d'un mémoire circonstancié sur tous les points du littoral propres à un débarquement. On construisit dans les chantiers des chaloupes ou bateaux plats pour le transport des troupes au moment d'aborder ; enfin des camps furent immédiatement formés le long des côtes de la Bretagne et de la Normandie : à Saint-Malo, la Hougue, Cherbourg, Honfleur, Dieppe, Calais et Dunkerque. Les troupes qui composaient ces différents camps furent exercées aux manœuvres simulées d'attaque et de défense. Ces démonstrations répandirent l'alarme en Angleterre et forcèrent George II, afin de rassurer les populations, d'envoyer sur les côtes des troupes hanovriennes et hessoises (1).

(1) Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV* (*Descentes sur les côtes de France par les Anglais*).

Cependant on peut croire que ces préparatifs d'une descente à l'autre côté du détroit, et le maintien des camps français jusqu'au mois de septembre, n'avaient d'autre but que celui de détourner l'attention de l'ennemi de l'expédition que Versailles préparait dans le même temps à l'île de Minorque; opération dont les Anglais ne s'aperçurent que lorsqu'il n'était guère possible de l'arrêter.

Le 12 avril, en effet, le maréchal de Richelieu, nommé généralissime des côtes de la Méditerranée, partait d'Hyères sur une escadre commandée par M. de la Galissonnière; le 17, le débarquement des troupes s'opérait dans l'île sans obstacle; le 19, le maréchal s'emparait de Ciutadella et marchait sur Port-Mahon, que la garnison anglaise abandonne à notre approche pour se renfermer dans le fort Philippe. Le maréchal de Richelieu, sans tarder d'un seul jour, fait attaquer le fort. Au même moment, paraît à la hauteur de Mahon une escadre anglaise, commandée par l'amiral Bing; arrivée trop tard pour empêcher notre débarquement, elle se retourne contre notre flotte, qu'elle compte bien anéantir, pour ensuite bloquer dans l'île le corps expéditionnaire français (1).

Le lendemain 20, M. de la Galissonnière accepte résolument la bataille. L'indignation et la honte furent grandes à Londres à la nouvelle d'une victoire maritime de la France. L'île fut conquise, et resta au pouvoir de la France jusqu'à la paix de 1763.

En même temps on prenait pied dans l'île de Corse. Gênes étant impuissante à en conserver la souveraineté, la maison de Savoie rêvait de la joindre à la Sardaigne; l'Angleterre voulait en faire une autre Minorque. M. d'Argenson écrit le 17 juin : « Nous envoyons 19 B. en Corse, commandés par M. de Castries. Nous voulons empêcher que les Anglais ne s'en emparent, faute par eux de recouvrer Minorque; » et, par le traité de Compiègne (4 août 1756), nous occupons les citadelles de Calvi, de Saint-Florent et d'Ajaccio (2). C'était le prélude de la réunion, qui eut lieu treize ans plus tard.

Au moment même où ces événements se passaient dans la Méditerranée, Frédéric II songeait à tirer parti des circonstances. Il

(1) Voir les détails de l'expédition de Mahon au sixième volume des *Guerres sous Louis XV*.

(2) Voir, au sixième volume des *Guerres sous Louis XV*, l'histoire des expéditions de Corse et son occupation définitive.

n'ignorait pas que Marie-Thérèse, assurée du concours de la France, avait gagné la Russie, que la Czarine avait rompu ses engagements avec l'Angleterre et conclu un traité secret avec l'Autriche et la Saxe pour le partage de la Prusse. Ayant donc examiné sa position critique avec calme, et prévu qu'au printemps prochain la diplomatie autrichienne précipiterait sur lui une formidable coalition, il prit suivant son habitude l'initiative des hostilités pour pouvoir choisir le théâtre de la guerre. Fidèle d'ailleurs à sa tactique accoutumée de se poser devant l'opinion comme étant la victime des machinations de ses ennemis, il demande à Marie-Thérèse l'assurance qu'il ne serait attaqué par elle et ses alliés ni cette année, ni l'année suivante. L'Impératrice refusa de donner cette assurance. Il avait donc sauvé les apparences, et quand, vers la fin de juillet, le roi prescrivait à notre ministre à Berlin de faire savoir au roi de Prusse qu'en cas d'attaque contre l'Autriche, la France se regarderait comme attaquée, il s'adressait à un ennemi déjà prêt : M. de Nivernois, qui se présenta pour remplir sa mission, ne put s'en faire écouter, et Frédéric se contenta de lui répondre, en lui tournant le dos et sans le laisser achever : « Voilà qui est bien, Monsieur, mon ministre vous transmettra ma réponse. » Il y avait huit jours déjà qu'une sommation menaçante était envoyée à Marie-Thérèse, lui enjoignant d'avoir à cesser ses mouvements de troupes en Bohême. Sur les réponses négatives de Vienne, il entra en Saxe (1).

Il y avait d'ailleurs de la naïveté de notre part à chercher à tromper un ennemi aussi fin et aussi renseigné. On ne pouvait

(1) Pendant la guerre de Sept ans, Frédéric, ayant contre lui les armées de presque toute l'Europe (Empire germanique, France, Russie, Saxe, etc.), ne se trouva en personne qu'une seule fois aux prises avec la France pour la vaincre à Rossbach, en 1757; depuis lors et même dès l'année 1756, les campagnes du roi de Prusse ont leur théâtre en Saxe, en Silésie, en Bohême, loin de celui des armées françaises. J'aurais pu me dispenser de faire le résumé des opérations spéciales à Frédéric, si les nombreuses cartes générales et les plans manuscrits de camps et d'actions de guerre des armées prussiennes et impériales opposées ne se contredisaient les unes les autres. Ces documents, partie acquis à prix d'argent et partie enlevés en 1805 et 1806 aux archives de Vienne et de Berlin, et qui étaient disséminés, et par conséquent perdus au point de vue historique, dans l'immense collection des archives des cartes du Dépôt de la guerre, ont été réunis et classés chronologiquement à la suite de chaque campagne par les soins intelligents de M. Turpin, sous-

plus douter de la rupture de la paix. Dans le mois d'avril les bases du traité d'alliance avec la maison d'Autriche se discutaient et le 1er mai se signait le traité de Versailles, et, bien que les négociations eussent été tenues secrètes, Frédéric se préparait depuis longtemps pendant que l'Autriche concentrait ses forces en Bohême. Alors il prend la résolution d'entrer brusquement en campagne.

Le 29 août, il envahit la Saxe afin de s'assurer la navigation de l'Elbe et d'annihiler les troupes saxonnes, pour marcher ensuite avec toute liberté contre le royaume de Bohême. Il fait avancer trois corps d'armée, qui partent de Magdeburg, de Wittenberg et de Francfort-sur-l'Oder (1). Cette conduite fort habile lui était, du reste, dictée par la nécessité. Le traité d'alliance qu'il avait conclu avec l'Angleterre lui assurait, à la vérité, des subsides pour l'aider à soutenir la nouvelle guerre qui éclatait, mais sans donner à son armée un régiment de plus en troupes auxiliaires. Sa position n'était donc pas sans gravité devant la menace des Russes, des Saxons et des forces autrichiennes de l'Impératrice-reine, forces d'autant plus considérables que Marie-Thérèse n'avait plus à combattre contre la France, sa nouvelle alliée. Frédéric, ainsi isolé au milieu de tant d'ennemis, débuta dans la première campagne de cette guerre avec autant de promptitude que d'habileté. Les Russes, il le savait, ne pouvaient entrer immédiatement en action.

La guerre de Sept ans, commencée en 1756, fut signalée par des actions d'éclat dues à la valeur française, mais malheureusement aussi mêlée de revers. Toute la gloire reste à la Prusse, dont le roi déploya de merveilleux talents et la plus étonnante énergie. Frédéric, obligé de faire tête à la fois aux armées françaises, russes et autrichiennes, de contenir la Saxe et la Silésie conquises, de

bibliothécaire. J'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de résumer les opérations de Frédéric, en prenant pour base de ce travail les mémoires mêmes du roi, sinon tout à fait exempts d'erreurs historiques, du moins remarquables par leur impartialité dans l'exposé des faits pour ou contre le vainqueur ou le vaincu ; ce résumé complétera les opérations militaires de l'époque.

(1) C'est ainsi que débute la troisième guerre de Silésie. Quand il écrivait quelquelque temps avant, dans son instruction militaire : « Nos guerres doivent être courtes et vives, parce qu'une longue guerre amollit notre discipline, dépeuple notre pays, épuise nos ressources, » Frédéric ne se doutait pas qu'il était à la veille d'entreprendre une lutte de sept années qui mettrait la Prusse à deux doigts de sa perte.

défendre la Poméranie contre les invasions suédoises, s'immortalisa comme grand capitaine. L'accroissement de puissance de Frédéric et le peu d'union entre l'Autriche et la Grande-Bretagne devaient opérer un changement dans la politique.

Toute l'ambition de l'Impératrice-reine était de reprendre la Silésie; l'agrandissement rapide de la maison de Brandeburg, que Léopold I[er], Joseph I[er] et Charles VI avaient favorisée pour en faire un contrepoids à la maison de Bourbon, semblait influer désavantageusement sur sa prépondérance en Allemagne. Cette pensée était celle de M. de Kaunitz, dont tout le mobile fut de parvenir à une alliance avec la France. Ces efforts paraissaient toucher à une heureuse solution, lorsqu'ils échouèrent. C'est alors que fut dit ce mot : « On doit conquérir l'Amérique en Allemagne. »

La paix d'Aix-la-Chapelle était une conséquence de la résolution de conserver nos colonies américaines. Quoique nos vues ne fussent pas encore remplies, nous avions déjà une influence si marquée sur le commerce extérieur et sur les conséquences qui devaient en résulter, que l'Angleterre comprit le danger qui la menaçait. Les ordres sont donnés pour agir tout de suite hostilement tant en Europe qu'en Amérique. Malgré la supériorité de notre armée de terre, la partie n'était pas égale en Amérique, puisque le succès dépendait absolument des moyens de transporter et d'entretenir des troupes dans ce pays, ce qu'on ne pouvait réaliser sans la supériorité sur mer.

Ainsi se forma le sage projet d'attaquer le pays de Hanovre. Versailles, par cette conquête facile, espérait que, dans la suite et vu l'attachement du roi à cet électorat, lorsqu'il en ferait la restitution, il regagnerait ses pertes d'Amérique, que son armée serait entretenue par les contributions sur le pays conquis, et que par sa position sur l'Elbe il en imposerait à l'Allemagne et ferait la loi aux puissances qui voudraient se mêler du litige. Ces raisons déterminèrent la guerre d'Allemagne, car nous avions assez de troupes pour l'entreprendre, pour garder le pays, et pour faire la conquête de l'Amérique, si notre marine avait été capable de protéger les convois nécessaires à y envoyer. Alors fut mis à contribution tout le pays entre l'Elbe et le Rhin, contribution facilitée par la proximité de notre frontière.

Au contraire, si les Anglais se proposaient d'envoyer une armée

en Allemagne, il fallait créer des soldats, enrôler des recrues presque de force pour continuer la guerre en Amérique, à moins de tirer des troupes de l'Allemagne même et de les payer à un prix extraordinaire. Le cabinet de Versailles jugeait donc que ces difficultés épuiseraient les trésors de l'Angleterre, produiraient des murmures dans la population et paralyseraient ainsi les préparatifs pour l'Amérique.

Le roi de Prusse manquait ainsi à toutes les conditions de sa vieille alliance avec la France, c'était son droit : nous devenions libres de sauvegarder nos intérêts; son peu de conscience s'en trouva ébranlé, car aux reproches de M. le duc de Nivernois (1), il s'écria : « Eh bien, faites avec l'Autriche ce que je viens de faire avec l'Angleterre. » Dès ce moment tous les ménagements étaient épuisés; il fallait agir sur un autre terrain que celui des discussions; le cabinet de Versailles devait donner son adhésion complète aux projets de l'Autriche, et ne pas perdre de temps pour les opérations militaires. Quand MM. de Bernis et de Rouillé conclurent ce traité, il y eut en Europe un retentissement immense : ce rapprochement de la petite-nièce de Charles-Quint avec le petit-fils de Henri IV renversait une politique de deux siècles. Ce changemeut est l'origine de la guerre, acte juste contre une agression sans provocation; malheureusement le sens véritable en a été dénaturé par de faux jugements et l'ignorance des faits historiques, déguisés à l'avantage de Frédéric, qui à cette époque payait sa renommée, même en France.

Rien encore n'était terminé en février, quand fut envoyé à Ber-

(1) Louis-Jean Barbon-Mancini-Mazarini, duc de Nivernois, né 16 décembre 1716, rejeton de cette maison Mancini, illustre en Italie depuis 1300. — Entré au service, devient colonel de Limousin; fait la campagne de Bohême; maréchal de camp, quand sa santé le force d'accepter l'ambassade de Rome en 1748, et celle près du roi de Prusse en 1755; il arrive à Berlin le 12 janvier 1756; puis ambassadeur en Angleterre en 1762.

Déjà ayant vu massacrer son gendre le duc de Brissac, gouverneur de Paris, commandant la garde du roi, le duc de Nivernois est arrêté le 13 septembre 1793, échappe des Carmes en août 1794, et meurt le 25 février 1798. Avait épousé Hélène Phelippeaux de Pontchartrain, sœur du comte de Maurepas, disgracié le 26 août 1749. Homme aimable, de bon goût, esprit distingué, ses écrits l'appelèrent à l'Académie en 1743.

Laisse 10 volumes in-8°, avec ses œuvres posthumes.

lin M. le duc de Nivernois, chargé de discuter les mesures à prendre à l'expiration du traité conclu le 2 janvier 1751. Ce traité, dit Schaffer (Archives de Berlin), obligeait la France à payer à Frédéric un subside de cent mille écus pour l'entretien des troupes auxiliaires, payable de six mois en six mois, et dont la dernière échéance avait lieu le 1er juillet 1756.

A sa première audience, Frédéric lui présenta le traité signé le 16 janvier à Westminster, entre son ministre à Londres et le gouvernement anglais, par l'intermédiaire du duc de Brunswick. Rien n'explique de la part de Frédéric cette diversion si contraire à nos intérêts, cette solidarité formée contre toute invasion de troupes étrangères sur le territoire d'Allemagne. En apprenant l'alliance anglaise avec la Russie, il avait été envoyé en Prusse pour conclure un traité semblable à celui signé lors de la guerre de 1741, et aussitôt fut préparée une armée sur le Mayn; l'armée principale, destinée au bas Rhin, devait agir contre l'électorat de Hanovre et les alliés du roi d'Angleterre. Ce commandement est donné au maréchal d'Estrées, pour le récompenser d'avoir négocié le traité de Versailles.

L'Impératrice ne s'était pas consolée de la perte de la Silésie, ses regrets s'accroissaient par l'ascendant que cette augmentation de pouvoir donnait au roi de Prusse. Toute son ambition, ses vues, ses plans, tendaient à reconquérir cette province; elle s'adressa à l'impératrice de Russie et la détermina à concourir à ses projets. Les deux cours impériales s'unirent donc par une nouvelle et étroite alliance qui embrassait non seulement le plan de reprendre la Silésie, mais aussi d'anéantir la Prusse et de s'en partager les États. Elles proposèrent au roi de Pologne d'accéder à cette union, ce qu'il refusa jusqu'au moment où il jugea utile à sa sûreté de se déclarer contre le roi de Prusse; cependant l'expérience lui avait appris que les Prussiens avaient plus de facilité de l'opprimer que les Autrichiens n'en avaient de le défendre.

Ces deux puissances, en 1756, n'étaient cependant pas préparées à agir, et fixaient l'année suivante pour l'exécution de leurs projets. Le roi de Prusse, parfaitement instruit, prévint leurs opérations et entra dans la Saxe, ce qui occasionna en Allemagne une guerre générale. La position du roi de Prusse devenait grave : alarmé des rassemblements russes en Livonie, d'une forte con-

centration de troupes autrichiennes en Hongrie, il prévoyait néanmoins que l'armée russe destinée à l'invasion de son territoire ne pourrait être prête, pas plus que les autres confédérés.

Le 29 août, Frédéric n'hésite plus, et, en signifiant à l'Autriche la déclaration de guerre, il marche sur trois colonnes vers Dresde, rendez-vous général. Son plan est d'envahir la Saxe pour en retirer des ressources, occuper ce pays, couvrir ses États du côté de l'Elbe où ils étaient le plus mal gardés, disperser l'armée saxonne, puis pénétrer en Bohême par la rive gauche de l'Elbe. La colonne de droite, sous les ordres du duc Ferdinand de Brunswick, part de Magdeburg; celle du centre, commandée par le roi, quitte Wittenberg et s'avance par Pretsch, ainsi que la première par la rive gauche de l'Elbe. La colonne de gauche, sous les ordres du duc de Bevern, de Francfort-sur-l'Oder se dirige sur Hoyerswerda, Stolpen, camp vis-à-vis de Pirna sur la droite de l'Elbe. Ces trois armées, fortes de 70 B. et 80 E., d'un effectif de 64,000 hommes, sont réunies le 6 septembre, avec un corps d'observation sur le revers méridional de l'Erz-Gebirge pour arrêter les secours que l'Autriche pourrait envoyer. Quoique éloignées les unes des autres pendant leur marche d'environ huit à dix lieues, elles n'avaient rien à craindre des Saxons, chacune d'elles étant plus forte que leur armée d'environ 18,000 hommes. En devançant l'ennemi, le roi de Prusse donne de la confiance à ses troupes, et il éloigne la guerre de ses frontières et de son pays. En même temps, il publie dans l'Europe entière les dépêches secrètes des trois cours de Vienne, de Saxe et de Pétersbourg, assurant que s'il a été entraîné à prendre les armes, l'unique but de son invasion est de s'ouvrir une communication avec la Bohême, de garder cette conquête comme un simple dépôt jusqu'à la paix (1), et qu'il le remettra au roi de Pologne aussitôt qu'il le pourra.

C'est alors que l'Impératrice exigea de la France les 24,000 hommes stipulés dans le traité d'alliance. Le roi, fidèle à ses enga-

(1) *Mémoire raisonné sur la conduite des cours de Vienne et de Saxe et sur les desseins dangereux contre le roi de Prusse, avec les pièces originales et justificatives.* — Le roi, après la prise de Dresde, ouvrit les archives de Saxe et transporta à Berlin les dépêches secrètes qui certifiaient l'assertion du danger dont il avait été menacé, et dont les originaux furent restitués par l'article IV de la paix de Hubersburg.

gements, ordonna de les rassembler en octobre. Le commandement est confié au prince de Soubise, qui choisit M. de Broglie-Revel pour son maréchal des logis. Ce secours devait être suivi au printemps d'une armée sous le maréchal d'Estrées afin d'opérer en Westphalie, plus d'une autre sur le bas Rhin avec le maréchal de Richelieu.

La ligne de l'Elbe s'étendant de Magdeburg à Dresde une fois occupée, le roi de Prusse s'établit dans la capitale de la Saxe, abandonnée par le roi de Pologne, qui, après avoir fait toutes les propositions de neutralité, s'était rendu à Pirna, où étaient campés 17,000 Saxons commandés par le comte de Rutowski.

La nature s'était complue, dans ce terrain bizarre, à former une espèce de forteresse à laquelle l'art n'avait presque rien ajouté. A l'orient de cette position, coule l'Elbe entre des rochers qui, en rétrécissant son cours, le rendent plus rapide; la droite des Saxons s'appuyait à la petite forteresse de Sonnenstein, près de l'Elbe. Dans un bas-fond, au pied de ces rochers, est située la ville de Pirna, dont le camp tire son nom ; le front, qui fait face au nord, s'étend jusqu'au Kohlberg; celui-ci forme comme le bastion de cette courtine, devant laquelle règne un ravin profond qui, de là tournant vers la gauche, entoure tout le camp et aboutit au pied du Konigstein. Du Kohlberg, qui forme une espèce d'angle, une chaîne de rochers, dont les Saxons occupaient la crête, va, laissant Rottwernsdorf devant soi et se rétrécissant vers Struppen, se terminer aux bords de l'Elbe à Konigstein.

L'armée saxonne (25 B., 24 E., les gardes du corps du roi de Pologne, 8. E.), à l'arrivée des Prussiens et en attendant les Autrichiens, passe l'Elbe sur le pont de Capitz-Sonnenstein, les 1er et 2 septembre, pour camper à Gross-Struppen; le parc d'artillerie et les gros bagages, placés en arrière entre Rottwernsdorf et Naundorf, sont défendus par la petite rivière de Gottleuba, qui se jette dans l'Elbe à Pirna.

Septembre, 10. — Le quartier du roi de Prusse, de 16 B. et 14 E. de hussards, est à Gross-Seidnitz; le duc de Brunswick, avec 14 B. et 10 E. de hussards, en avant de Dohna. Le margrave, avec 16 B., 200 chasseurs tirés du corps du duc de Brunswick, déployé en avant du corps de ce général, échelonné le long de la rivière de Gottleuba, bloque les Saxons dans le camp de Pirna, pendant que le général Willich entre à Dresde avec 4 B.

Le 16, le roi s'avance un peu avec son corps, ayant sa gauche à l'Elbe. Le général Forcade, pour couvrir Schandau, occupe Krippen et Cunnersdorf. Le général Lestewitz se place à Rattmansdorf, sur la rive droite de l'Elbe, à l'angle formé par cette rivière, pour s'opposer à la jonction des Autrichiens avec les Saxons. Quant aux troupes du général Retzow, elles occupaient sur la rive droite de l'Elbe, vis-à-vis Konigstein, le pont important de Lilienstein.

Le 30, c'est-à-dire 20 jours après que les Saxons eurent été cernés au camp de Pirna, le maréchal Brown passe l'Éger et se porte sur Lowositz. Trop peu nombreux pour occuper le vaste camp retranché, les Saxons s'étaient bornés aux points accessibles. Le roi laisse au margrave Charles le soin du blocus et rejoint le corps de Keith à Aussig, s'avançant pendant la nuit entre Bilin et Welemin.

Le 1er octobre, sa seconde position était en bataille, l'infanterie en une ligne, la cavalerie en arrière sur trois lignes. La droite de Brown s'était arrêtée en arrière de Lowositz, à l'exception de son avant-garde postée dans ce village et s'y appuyant, et la gauche s'étendait dans la plaine marécageuse jusqu'à Czischkowitz, son front couvert par la rivière la Morel, qui se jette dans l'Elbe à Lowositz.

Cependant la gauche de Frédéric chasse des vignes et des bois les croates soutenus par quelques B.; et, ayant remarqué que les Autrichiens avaient négligé d'occuper les hauteurs importantes qui dominaient les environs de leur front, il en prit possession en y plaçant ses deux ailes couvertes par de fortes batteries.

L'emplacement de l'avant-garde du maréchal Brown et surtout celui de sa cavalerie, exposée aux batteries prussiennes, firent croire à Frédéric que le maréchal se proposait de passer l'Elbe pour agir par la rive droite. Dans cette supposition, il ordonne un mouvement de conversion à gauche, dont la hauteur de Lobosch (1) serait le pivot, afin de s'emparer de ces terrains et d'acculer cette arrière-garde ennemie à l'Elbe. Frédéric se porte au-devant de lui, range son armée, l'infanterie sur deux lignes et la cavalerie en arrière sur trois lignes, face au village de Lowositz. Un combat de cavalerie s'engage; les hussards autrichiens tombent sur les flancs

(1) Loboschberg, montagne couverte de bois et de vignes vis-à-vis Lowositz, séparée de celle de Radostitz-Stomolka par la route de Welemin à Lowositz, face aux villages de Sulowitz et Czischkowitz, qui reçoit l'Hostina.

prussiens et sont culbutés par les dragons de Bareuth, qui les poursuivent jusqu'au point où, canonnés par l'artillerie autrichienne, ils sont obligés de se retirer avec une perte considérable derrière des fossés creusés le long de la route de Sulowitz à Lowositz. Le roi se place alors derrière son infanterie; son aile gauche, forcée à l'attaque par les tirailleurs croates, descend les revers de la montagne de Lobosch, qui s'abaissent sur l'Elbe, et s'empare de Lowositz, incendié par les boulets. Le brouillard se dissipe en ce moment : détrompé, le roi reconnaît qu'il a affaire à tout le corps de Brown. Celui-ci, sentant toute l'importance des hauteurs qu'il avait négligé d'occuper et dont les Prussiens s'étaient emparés, ordonne une attaque contre les deux ailes prussiennes. Ces deux attaques échouent; la colonne qui attaque Lowositz est repoussée au delà; celle partie de Sulowitz ne put déboucher du défilé, arrêtée qu'elle était par la batterie prussienne placée à Stomolka.

C'est en vain que Brown s'efforce de mettre sa gauche en mouvement sur le village de Sulowitz, les batteries placées sur la pente de la montagne Stomolka anéantissent le dessein d'attaquer l'aile droite des Prussiens par le chemin de Sulowitz. Ce village est incendié et empêche la retraite des Autrichiens, pendant qu'un corps prussien, se détachant après le combat sur Czishkowitz, menace la gauche des Autrichiens et détermine le maréchal Brown à se retirer : il passe l'Éger et rentre dans son camp près de Budin. Frédéric reste sur le champ de bataille. Les Autrichiens ne s'avouèrent pas vaincus, et le maréchal Brown résolut une nouvelle tentative sur la rive droite.

Il avait été convenu que dans la nuit du 11 octobre les Saxons passeraient l'Elbe près de Konigstein, pour attaquer les Prussiens sur la rive droite le 12 au matin, tandis que Brown en ferait autant à Rattmansdorf et Portschdorf. Il traverse l'Elbe près de Raudnitz, marche par Wernstadt, Rumburg, arrive à Lichtenhain; il y campe, attendant l'issue du combat engagé entre les Saxons et les Prussiens. Profitant de l'état du temps, de la rupture d'un pont et des retards qui en étaient la conséquence, les Prussiens renforcent la rive droite de l'Elbe, s'y fortifient, et les Saxons, ne pouvant passer que par un étroit sentier au bas du Lilienstein, qui s'élève à pic près de l'Elbe, arrivèrent en désordre sur un plateau près du village d'Ebenheit.

Les Prussiens entrent, le 13 au soir, dans le camp de Pirna, en prennent possession le 14; et comme Brown n'avait pas quitté Lichtenhain, l'armée saxonne demande à capituler.

Le 16, 17,000 hommes mirent bas les armes au petit village de Potzscha, et les Prussiens les firent repasser l'Elbe sur le pont de Nieder et Ober-Rathen. Le roi Auguste, renfermé dans Konigstein, assistait à cette scène humiliante et obtint ses passeports pour la Pologne. Les officiers furent relâchés en s'engageant sur l'honneur à ne pas servir contre la Prusse durant cette campagne. Les soldats formèrent 20 B. prussiens; faute dont se ressentit plus tard Frédéric, car tous désertèrent quand l'occasion s'en présenta.

De l'autre côté de la Bohême, le maréchal Schwerin, qui avait tenu en échec l'armée de Piccolomini, rétrogradant vers la Silésie, se cantonne sur les frontières de Bohême depuis Zuckmantel, jusqu'à Greiffenberg.

Le résultat de cette campagne de deux mois fut pour le roi l'occupation de la Saxe, qui eut à supporter les frais de la guerre, et où l'armée prussienne prit ses quartiers d'hiver, formant un cordon depuis Égra jusqu'à Pirna et de là, en traversant la Lusace, jusqu'à la Queiss.

L'ascendant de l'Autriche se fait bientôt sentir sur ses nouveaux alliés, et le cabinet de Versailles appelle à cette guerre la Suède, garante aussi du traité de Westphalie. Cet effort était d'autant plus facile que depuis longtemps, et surtout depuis la diète de 1738, le parti français y dominait. La Suède fut donc entraînée dans la guerre contre Frédéric; elle mit sur pied 20,000 hommes. La Russie envoya 100,000 soldats, qui à leur arrivée furent réduits à 65,000 par suite des maladies. La France reprenait les armes; un nouveau motif la poussait à cette malheureuse guerre : Auguste III, en donnant une de ses filles au Dauphin, nous obligeait à soutenir le beau-père du prince royal, comme autrefois on avait soutenu le beau-père du roi, son compétiteur. Les troupes françaises se disposaient à entrer en Allemagne au printemps de 1757.

M. de Brown essaya donc de délivrer les Saxons et ne put y parvenir. Dans cette bataille, le maréchal négligea d'occuper les montagnes de Lobosch et de Stomolka, dont il aurait pu s'emparer plusieurs heures avant que l'ennemi parût. Il aurait dû passer l'Elbe la nuit avant la bataille avec toute son armée, laissant quelques

troupes légères et se retirer à Budin (1). Dans ce cas, M. de Brown détachait un corps assez considérable à Schandau afin d'ouvrir une communication sûre avec les Saxons, et probablement il détruisait tous les Prussiens de ce côté de l'Elbe; avec le reste il couvrait le pays, excepté quelques villages entre les montagnes et Égra, et le roi alors n'aurait osé passer, craignant de se porter en avant dans un pays ennemi avec 25,000 hommes, laissant une armée maîtresse des défilés entre lui et son autre armée, ses subsistances et ses bagages. La position prise était donc aussi mauvaise que possible, et il était contraire à la théorie de la guerre d'occuper un camp dominé par des hauteurs. La gauche et le centre étaient bien inattaquables; le seul point à soutenir était Lowositz : c'est ce que vit le maréchal, mais il ne s'aperçut pas qu'il était commandé par le Loboschberg. Si l'ennemi eût été repoussé, il n'aurait pu le poursuivre ni avec de la cavalerie ni avec de l'infanterie.

L'Impératrice lève 2 régiments de hussards et 1 d'infanterie, auxquels sont joints 2 régiments d'infanterie envoyés par l'électeur de Mayence et l'évêque de Wurtzburg; plus 3 régiments de cavalerie légère saxonne. Toutes ces troupes, avec celles déjà en Bohême, formaient l'armée du prince Charles de Lorraine.

Les Prussiens, de leur côté, ne perdirent pas de temps. Il y eut pendant l'hiver entre les troupes légères quelques engagements sans importance. Les plans primitifs de Frédéric pour l'entrée en campagne sont infiniment inférieurs aux plans accidentels qui lui furent inspirés dans le cours même de la campagne par la tournure des événements : il est plutôt l'homme des expédients et des ressources que de la conception grandiose première, plutôt le héros de la nécessité et du bon sens que celui de l'imagination hardie et du haut calcul. Jomini aurait voulu qu'au début de la campagne de 1756, Frédéric portât à la coalition formée contre lui un coup terrible, et qu'entre les trois lignes possibles d'opérations il choisît l'offensive, celle de la Moravie, où une grande bataille gagnée lui

(1) La bataille avait été sanglante, mais indécise. L'abbé de Bernis écrivait, le 13, à Pâris-Duverney : « Les Autrichiens et les Prussiens chantent le *Te Deum;* la suite décidera du succès de cette journée; » et quelques jours après, dans une autre lettre : « Il est prouvé que la victoire prétendue du roi de Prusse est une fanfaronnade. Chacun a manqué son objet dans cette affaire : les Autrichiens n'ont pas délivré les Saxons, et les Prussiens n'ont pas pénétré en Bohême. »

eût permis de pousser jusqu'à Vienne. Napoléon, dans son précis des guerres de Frédéric II, dicté par lui à Sainte-Hélène, dit : « Des écrivains militaires ont avancé que le roi de Prusse devait pénétrer par la Moravie sur Vienne et terminer la guerre par la prise de cette capitale; *ils ont tort :* il eût été arrêté par les places d'Omultz et de Brunn; arrivé au Danube, il y eût trouvé toutes les forces de la monarchie réunies pour lui en disputer le passage, dans le temps que l'insurrection hongroise se fût portée sur ses flancs. Une opération aussi téméraire eût évidemment exposé son armée à une ruine certaine. »

Dans cette courte campagne, qui ne dura que deux mois, Frédéric ne reste pas exempt de critique comme général et comme politique. Avant d'entrer en Saxe, sachant la ligue formée contre lui, il n'a tenté de former aucune alliance, ce à quoi il eût certainement réussi par sa prépondérance déjà acquise en Europe. Il n'a pas commencé la guerre en 1755, ou au moins au mois d'avril de 1756, quoiqu'il y fût aussi bien préparé qu'au mois d'août, lorsqu'il entra en Saxe, et que ses ennemis le fussent infiniment moins. C'est un axiome d'entrer en campagne le plus tôt possible; si on est sur l'offensive, on a le temps d'exécuter ses plans et projets; cela n'est pas moins nécessaire sur la défensive, parce qu'en prévenant l'ennemi, on consomme le pays qui doit le faire vivre. Il n'a pas marché en Bohême au moment où les Saxons se déterminèrent à défendre le camp de Pirna. L'armée autrichienne n'étant pas encore rassemblée, manquant même d'artillerie et de munitions, M. de Brown n'aurait pas pu s'opposer à son entrée en Bohême. En supposant M. de Brown repoussé, celui-ci devait se jeter sur le Danube, autant pour couvrir Vienne que pour assurer sa communication avec les troupes qu'il attendait de Flandre, d'Italie et de Hongrie : il trouvait donc la Bohême abandonnée.

Après cette expédition, les Prussiens prirent leurs quartiers d'hiver en Silésie et en Saxe, et les Autrichiens en Bohême. Pendant le quartier d'hiver de 1756 à 1757, les Prussiens et les Autrichiens firent plusieurs tentatives sur leurs postes, mais sans importance. De grands préparatifs ont lieu pour la campagne suivante; les troupes de Hongrie, d'Italie, de Flandre marchent sur la Bohême.

CHAPITRE II.

Westphalie, Hanovre. (Maréchal d'Estrées.)

1757.

Janvier. Négociations, correspondances entre les cours de Versailles et de Vienne.

Février. 2. Offre du roi à l'Impératrice d'un secours de 105,000 hommes sur le bas Rhin, et de 10,000 Wurtembergeois et Bavarois. Mouvements des troupes hanovriennes et hessoises. — 19. Le roi de Prusse en Saxe. — 21-22. Conférences de M. de Belle-Isle pour l'établissement des troupes sur le bas Rhin.

Mars. 1er. M. d'Estrées à la tête de l'armée sur le bas Rhin. Le duc d'Orléans commandera l'armée en cas d'absence ou de maladie de M. d'Estrées. Ordre au prince de Soubise sur le bas Rhin : destiné à commander un corps séparé, en cas de jonction avec une armée impériale, il est employé en attendant à l'armée du bas Rhin. — 2. Troupes hanovriennes sur le bas Elbe réunies à celles de Brunswick, de Hesse et de Saxe-Gotha, formant une armée aux ordres du duc de Cumberland. — 3-4-5. Les premières troupes françaises commencent leurs mouvements par le bas Rhin et la basse Meuse. — 23. Les Prussiens évacuent Wésel et se retirent sur Lippstadt. M. de Soubise part de Versailles pour commander les troupes en mouvement. Le 25, à Bruxelles. — 25. L'armée hanovrienne se rassemble depuis Werden jusqu'à Nienburg, et de Bodenwerder à Hameln. — 26. Le prince de Soubise à Maaseyck; il envoie ordre à M. de Dombal, avec ses 4 B. autrichiens destinés à servir dans notre armée, de faire sortir un détachement de Ruremonde sur Clèves, Rees et Buderich.

Avril. 1er. Clèves et Gueldre occupés par 4 B. autrichiens et les premiers régiments des colonnes de l'armée qui arrivent à Stockheim, Linnich, Neuss, et successivement par les troupes qui doivent les suivre. — 2. M. de Soubise à Maaseyck et Ruremonde. — 3. A Neuss, laissant à M. de Lorges le commandement de la gauche des cantonnements dans le pays de Clèves, et à M. de Saint-Germain celui de 7 B. qui doivent former l'investissement de Gueldre, où les Prussiens ont laissé une garnison. — 4. Les Prussiens continuent leur retraite de Wésel sur Lippstadt, et de là sur Rietberg, puis Bielfeld, comté de Ravensberg. — 5. M. de Chabot part pour Wesel avec un détachement afin de préparer l'arrivée des troupes ; il y entre le 6. Clèves se soumet à M. de Dombal. — 8. M. de Saint-Germain dans Wésel à la tête de troupes françaises et autrichiennes. — 9. M. de Maillebois, de Neuss avec un détachement, à Mulheim. — 10. A Dorsten; à Haltern. Les Prussiens reviennent à Lippstadt. — 12. Les Hanovriens s'assemblent sur le Wéser. M. de Maillebois à Dulmen et Buldern. Des troupes françaises entrent dans Cologne aux ordres de M. de Custine. — 14. M. de Soubise, de Neuss à Wésel, rejoint par M. de Maillebois qui a laissé

son détachement à M. de Crillon, par échelons sur la Lippe. Des hussards à Hamm. — 15. 2 B. autrichiens s'avancent de Wésel à Schermbeck. Les Prussiens continuent des mouvements sur la haute Lippe et les Hanovriens sur le Wéser. L'inondation de Gueldre complètement formée. — 16. 1 régiment français à Schermbeck. — 17. M. de Saint-Germain sur Lippstadt, par Haltern et Lünen, avec 12 B. et 4 E. Le prince de Beauvau sur Munster avec 6 B. Les ennemis s'assemblent à Nienburg et Hameln. Le duc de Cumberland à Stade. — 23. Le prince de Soubise fait marcher un corps au delà du Rhin, pour soutenir M. de Saint-Germain à Hamm. — 24. M. de Beauvau dans Munster. Les Prussiens évacuent Lippstadt et se retirent par le comté de Rietberg sur Bielfeld, dans celui de Ravensberg. — 25. M. de Saint-Germain à Soëst; occupe Lippstadt, Hamm, Lünen, Dortmund et Werl sur les bords de la Lippe. — 27. Le maréchal d'Estrées arrive à l'armée, se rend à Wésel, quartier général. — 28-29-30. Les ennemis forment des magasins à Bielfeld. Quelques troupes hanovriennes y ont joint les Prussiens.

Mai. 1er. L'armée alliée sur le Wéser; 25 B. et 34 E. à Nienburg et à Hameln. Nouvelles troupes à Bielfeld. — 2. M. de Cumberland à Bielfeld. — 3. L'ennemi occupe Rietberg. — 4. M. d'Estrées, sur Warendorf. M. de Soubise, destiné à commander le corps sur la haute Lippe, part de Wésel. M. d'Armentières organise le blocus de Gueldre, dont sera chargé M. de Beausobre. M. de Saint-Germain rapproche de Lippstadt les troupes échelonnées sur la Lippe. 6 B. à Dorstein et Haltern pour soutenir Munster. M. de Muy occupe Lünen et Dortmund avec 6 B. Le prince de Beauvau occupe Munster depuis le 24 avril. — 6. M. de Soubise de Lippstadt revient à Hamm, y laissant M. de Saint-Germain, passé sous ses ordres, pour mettre cette place en défense. — 8. Les 6 B., portés à Dorstein et Haltern, renforcent M. de Soubise. — 8-9. Une partie des Français passe le Rhin et forme un camp près de Wésel. Camp à Haltern aux ordres de M. de Laval. — 10. M. de Cumberland, à Bielfeld, fait ouvrir des marches sur Rietberg et Osnabrück. Des troupes se portent sur Versmold et poussent des détachements sur Rhéda. — 12. M. de Villemeur de Dorstein à Haltern. A Dülmen avec les forces des deux camps. M. de Laval conserve à Haltern quelques troupes de son camp. — 18. M. de Cumberland passe le Wéser avec 10 ou 12,000 Hanovriens ou Hessois, se dirige vers Paderborn, Lippspring. Les Prussiens restent à Bielfeld; le gros de l'armée à Bracwede. Le poste de Rietberg couvre la communication de l'armée à Paderborn. — 20-21. M. d'Estrées de Wésel à Dorstein. M. de Soubise se porte avec sa réserve de Hamm à Lippstadt. M. de Muy remplace M. de Soubise à Hamm; joint par 5 B. de M. de Laval. M. de Villemeur de Dulmen à Munster. Les 5 B. laissés à M. de Laval partent pour Hamm. — 25. M. d'Estrées à Munster, son quartier général. Les troupes du prince de Beauvau rentrent dans l'armée. — 26. 18 B. du camp de Wésel arrivent sous Munster. M. de Villemeur joint l'armée sous Munster. — 28. Le duc d'Orléans, parti le 25 de Wésel avec le reste des troupes, opère le même mouvement. — 29-30. Le duc de Brissac, avec le corps de cavalerie formé à Neuss, marche pour être à Wésel les 29 et 30. Troupes encore dans les cantonnements de Ruremonde.

Juin. 1er. M. d'Estrées à Munster avec 67 B. et 37 E. Il reste encore 32 E. à Ruremonde, plus 19 B. et 14 E. au blocus de Gueldres. M. de Soubise occupe

Lippstadt et les environs avec 20 B. et 20 E. Le duc de Cumberland avec 20,000 hommes à Bielfeld et Rietberg. Les Hanovriens à Paderborn au nombre de 10 à 12,000 hommes. Le gros de l'armée à Brackwède. — 2. M. de Muy, de Hamm à Herzebrock. Les Hanovriens décampent de Paderborn et joignent à Brackwède. — 3. M. de Soubise avance des troupes à Gesecke, du côté de Paderborn abandonné. — 3-4-5. L'armée sur l'Enns : la 1re ligne part de Munster le 3 et se porte à Telgte, le 4 à Warendorf, où la 2e ligne arrive le 5. La réserve reste à Telgte. — 7. M. de Soubise a l'ordre de joindre l'armée pour passer l'Enns, le 7, à Wiedenbruck. L'ennemi évacue Rietberg dans la nuit du 8 au 9. — 10. La 2e division de l'armée à Herzebrock. — 11. Les alliés rapprochent leur gauche de Brackwède. — 12. L'armée française à Rhéda et Wiedenbruck. Le prince de Soubise à Neuenkirchen près Rietberg. — 18. M. de Chabot attaque l'arrière-garde ennemie à Bielfeld. Le duc de Cumberland se replie de Brackwède à Herford. — 16. Le prince de Soubise, nommé pour commander sur le Mayn, part de Versailles. M. d'Estrées change la composition de son corps : une partie marche vers la droite sur Paderborn avec M. d'Armentières, et le reste par la gauche vers le bas Wéser avec M. de Broglie. — 17. L'ennemi repasse le Wéser. — 18-19-20. L'armée à Bielfeld le 20. M. d'Armentières entre Oerlinghausen et Detmold. M. de Broglie en avant de Ravensberg. — 24. Les Prussiens à Minden, un autre corps à Hameln. Le maréchal d'Estrées envoie deux reconnaissances vers le Wéser. — 25. Les ennemis portent la plus grande partie de leurs forces sur Minden, laissant un corps considérable sous Hameln. — 26-27. L'armée française à Bielfeld. Le maréchal d'Estrées renforce M. de Broglie. M. de Chevert détaché avec un corps à Herford. M. de Souvré à Lemgo.

Juillet. 3. M. Dauvet, parti vers la fin du mois de juin pour lever des contributions en Ost-Frise, s'empare d'Emden. — 5. M. de Broglie se porte à gauche d'Herford sur la droite de Minden. M. de Chevert fait de fausses attaques sur Rehme et Vlotho. M. de Souvré reste à Lemgo. Le duc d'Orléans, avec 28 B. et 32 E., de Bielfeld se dirige vers la Hesse, puis sur Brackel. M. d'Armentières d'Ottinghen à Lippspring; le 6, marche à Driburg, et le 7 à Erckeln. — 8. L'armée part de Bielfeld. M. d'Armentières jette deux ponts à Blankenau. M. de Broglie doit se tenir à la rive gauche, près de Bodenwerder. M. de Chevert en marche le long du Wéser, à la hauteur de Corvey. M. de Souvré sur Trendelburg. Les petits postes ennemis se retirent à l'approche de M. d'Armentières. — 10. Le maréchal d'Estrées à Blankenau; son quartier à Corvey. M. de Contades détaché avec une partie du corps d'Orléans pour s'emparer de la Hesse. — 11. M. d'Armentières fait descendre un de ses deux ponts à Hoxter. Le duc d'Orléans, avec le reste de son corps, à Hoxter. — 12. M. d'Armentières fait descendre le 2e pont à Trendelburg. M. de Souvré, outre le pont qu'il reçoit de M. d'Armentières, en jette un autre. M. de Contades remplace le duc d'Orléans à Warburg, y reçoit la soumission de Cassel, Marburg et tout le pays. M. de Perreuse, qu'il détache en avant, s'empare de Munden, sur le haut Wéser. L'armée, qui a trois ponts, arrive à Corvey. — 14. M. d'Armentières de Blankenau à Luchtringen, où il est joint par M. de Lorges. — 15. M. de Contades entre dans Cassel. M. de Perreuse s'empare de Gottingen. — 16. Toute l'armée passe à la rive droite du Wéser, campe à Holzminden, rejointe par MM. de Chevert et de Souvré. M. d'Armentières passe

le Wéser et se porte en avant d'Oldendorf. M. de Broglie reste sur la rive gauche à hauteur de Blomberg. — 17. Le maréchal laisse M. de Contades en Hesse avec 11 B. et 10 E.; 1 B. occupe Marburg, le reste rejoint l'armée. L'ennemi a quitté Minden et campe sous Hameln, la droite à Afferde, la gauche à Hastenbeck. — 18. M. de Langeron nettoie la forêt de Solingen. Le duc d'Orléans envoyé avec 100 compagnies de grenadiers et tous les dragons pour chasser les partis des alliés répandus dans la gorge d'Oldenforf à Eimbeck, éclairer la marche de l'armée et protéger M. d'Armentières en avant d'Oldendorf. Il détache à Eimbeck, sous M. de Randan, 1 brigade d'infanterie et 1 de cavalerie pour en recevoir autant revenant de Gottingen. Le duc de Cumberland s'avance à Wegensen avec 7 ou 8,000 hommes. — 19. M. d'Armentières en avant d'Oldendorf. M. de Broglie à gauche du Wéser. — 20. L'armée se porte à Oldendorf. A l'arrivée de la 1re ligne de l'armée à Scharfoldendorf, le duc d'Orléans marche sur Wegensen. M. de Cumberland se replie de Wegensen sur Halle. — 22. L'armée marche sur Halle. M. d'Armentières forme l'avant-garde sur Heyen et la soutient à droite sur la Lenne. M. de Randan à Eimbeck. L'ennemi réuni à Hastenbeck, avec des postes en avant et sur les flancs. — 23. M. d'Armentières rencontre à Hoyen des partis qu'il repousse sur Borry. — 24. L'armée à portée de Borry pour soutenir l'avant-garde. M. de Broglie par la gauche du Wéser pour se porter sur les derrières des ennemis. M. de Randan à Risperode sur la chaussée de Hanovre. Les ennemis, qui gardaient Borry et les hauteurs, se retirent à l'approche de M. d'Estrées. Le duc de Cumberland se concentre à Hastenbeck. — 25. L'armée française passe les montagnes et se met en bataille. M. de Broglie franchit le Wéser. — 26. Bataille d'Hastenbeck. L'armée sur le champ de bataille. Le duc de Cumberland se retire derrière la rivière d'Hameln. — 27. M. de Fitz-James détaché pour observer l'ennemi. Investissement d'Hameln. M. de Broglie repasse à gauche du Wéser pour l'investissement d'Hameln. — 28. Capitulation d'Hameln, — 31. L'armée passe l'Hameln. M. de Broglie reste à gauche du Wéser, à hauteur d'Hameln. M. de Randan à Risperode. L'ennemi se retire de Minden sous Loccum.

L'invasion de la Saxe par les Prussiens causa une vive sensation en Europe. On désapprouvait la conduite de Frédéric II, sans en vouloir connaître les raisons. Le roi de Pologne, qui se gardait bien d'avouer ses intrigues, criait contre cette violence. Ces plaintes retentissaient à Versailles, à Saint-Pétersbourg et dans toutes les cours. Les ministres autrichiens avaient aigri l'esprit de la nation française pour l'entraîner dans la guerre d'Allemagne et à prendre le parti du roi de Pologne. Versailles, qui au fond désirait une rupture ouverte, afin d'attaquer l'Angleterre dans ses possessions du Hanovre au lieu de continuer contre elle la lutte sur mer, se rendit sans difficulté aux pressantes sollicitations qu'on lui faisait de toutes parts; elle renvoya de Paris le ministre prussien, rappela celui qui

résidait à Berlin, déclarant que l'invasion et l'occupation de la Saxe était une violation du traité de Westphalie, garanti par la France. Louis XV fit plus encore : il entraîna les Suédois dans cette guerre. D'un autre côté, l'alliance de la France avec l'Autriche restait toujours considérée comme un chef-d'œuvre de politique, et les ministres impériaux usèrent si adroitement de leur influence dans les conseils du roi, qu'au lieu de 24,000 hommes d'auxiliaires que la France s'engageait de fournir à l'Impératrice-reine, ils en obtenaient 100,000 ou en réalité 90,000 à l'effectif, destinés à passer le Rhin. La campagne faite par Frédéric II montrera comment, par les intrigues de la cour de Vienne, le roi de Prusse fut à la veille d'être accablé sous le nombre de ses ennemis ; mais aussi comment il sut triompher, autant par sa constance dans le malheur que par son génie.

A cette époque, les esprits en France touchaient à cet état d'exaltation qui présage la révolte ou les crimes ; depuis quelque temps des lettres menaçantes arrivaient aux ministres, sortes de pronostics ordinaires dans les moments de fermentation : ces lettres anonymes, avec des emblèmes hiéroglyphiques, annonçaient un événement sinistre. La veille des Rois, un attentat jette l'alarme à Versailles ; au milieu de ses gardes, Louis XV montait en carrosse vers 6 heures, pour aller souper et coucher à Trianon, lorsqu'il se sentit atteint d'un coup au côté droit entre les côtes. La nuit était déjà avancée ; sous la voûte, peu éclairée, stationnait une multitude ordinaire d'oisifs ; un froid rigoureux obligeait les spectateurs de s'envelopper dans leurs manteaux. Le régicide en avait un, et, après avoir commis son crime, s'était rejeté dans la foule, où il aurait peut-être échappé aux recherches, s'il avait eu la précaution d'avoir le chapeau bas comme tout le monde. Robert-François Damiens, né en 1715 à Thienlloy, près d'Arras, en Artois, n'appartenait pas aux fanatiques religieux de la classe des Clément et des Ravaillac. Il fut égaré, entraîné malgré lui vers son crime par les propos les plus anarchiques, les plus exaltés, tantôt d'un parti, tantôt de l'autre, et qu'en sa qualité de domestique il entendait tenir à table, propos qui lui bouleversaient le sang et exaltaient son cerveau jusqu'à la démence. Comme les plaintes qu'il entendait sans cesse, soit des gens d'Église, soit des hommes de robe, soit des citoyens honnêtes gémissant de ces divisions, por-

taient toujours contre une administration vicieuse; qu'il était trop ignorant pour savoir qu'un souverain n'est qu'un représentant de l'État, il ne vit dans son délire que le roi à qui s'adresser. Par le fait, Damiens n'eut jamais dans le cœur aucune haine; son intention ne fut jamais de tuer le roi, mais de le blesser seulement afin de le ramener à Dieu et à la nation. La blessure, fort légère, ne donna même pas la fièvre. L'attention une fois éveillée par ce crime, les partis s'en accusèrent mutuellement. Dans la nuit du 17 au 18 janvier, Damiens fut transféré de la geôle des gardes du corps à la prison du Palais. L'arrêt de sa condamnation est du 26 mars; la séance s'ouvrit à 8 heures du matin et ne finit qu'à 7 heures 1/2 du soir : il fut condamné au même supplice que Ravaillac, et le 28 mars, à 4 heures 3/4, il le supporta avec une fermeté intrépide (1). Dans le public, l'agitation des esprits croissait chaque jour par les violences du gouvernement sur la magistrature, les auteurs, les imprimeurs et colporteurs de libelles contre la religion ou l'autorité royale. Cette agitation s'augmenta par les nouvelles de la guerre. Pendant la durée du procès de Damiens, le conseil des ministres est présidé par le Dauphin, qui pour la première fois y entre le 15 janvier; il y montra beaucoup de prudence, d'esprit, de sagacité et de respect pour le roi.

Pendant ce temps continuaient les négociations pour le traité avec l'Autriche. Marie-Thérèse, faisant appel à tous les sentiments dans les cours catholiques, cherchant un appui près de la Dauphine, fille d'Auguste III, se servant même de l'assassinat de Damiens, qu'elle impute aux machinations du roi de Prusse, arrive à conclure une convention par laquelle Louis XV prendra à sa solde des Bavarois et Wurtembergeois laissés à la disposition de l'Autriche, et qu'il mettra sur pied une armée qui ne posera les armes que lorsque l'Impératrice-reine recouvrera la Silésie, Glatz et Crossen. Enfin la Russie et la Suède accèdent au traité de Versailles; l'Espagne et les Provinces-Unies seules promirent de garder la neutralité.

D'un autre côté, Frédéric V, roi de Danemark, restait seul disposé à coopérer avec l'Angleterre, car il avait épousé Louise, fille de George II; mais comme il avait déjà accepté un subside de la

(1) *Pièces originales et procédures du procès fait à Robert-François Damiens, tant à la prévôté de l'hôtel de ville qu'en la cour du Parlement.* — Paris, chez Pierre-Guillaume Simon, 1 vol. in-8°, ou 4 vol. in-12.

France et que ses relations avec l'Angleterre étaient affaiblies par la mort de son épouse et par le mariage qu'il contracta ensuite avec Julie-Marie, princesse de Brunswick, parente de l'Impératrice-reine, il se rangea de notre côté. George II forme alors sur le Wéser une armée d'observation, composée de troupes hanovriennes et hessoises, dont le duc de Cumberland prit le commandement. Le roi de Prusse avait proposé de faire de Wésel une place forte, d'établir l'armée d'Angleterre derrière la Lippe, entre cette ville et Lippstadt, position qui couvrait la Westphalie; mais ce plan ayant été trouvé trop étendu, il envoya 6,000 hommes à l'armée de Cumberland et renonça à la défense de ses États de Westphalie.

Les négociations se poursuivaient avec la cour de Vienne. Le roi avait nommé le prince de Soubise pour commander provisoirement une armée et désigné les officiers généraux d'état-major, quand Marie-Thérèse suspendit la marche de ce corps.

M. d'Estrées (1), notre négociateur, mécontent de ce changement, et convaincu que les instances près la cour de Vienne sur cette demande de 24,000 hommes se motivaient par la persuasion qu'indépendamment de ce secours, de grands efforts sur le bas Rhin seraient nécessaires, cherche à faire revenir l'Impératrice sur cette dernière détermination. Il obtint que, dans le cas où la neutralité du Hanovre serait acceptée, la cour de Vienne se contenterait d'un secours direct de 3,000 Wurtembergeois soudoyés par le roi, et, dans le cas contraire, de 10,000 hommes d'infanterie, dont 6,000 Wurtembergeois et 4,000 Bavarois. La négociation ne fit aucun progrès pendant le reste du mois de janvier 1757. Le projet de neutralité à l'égard de l'électorat de Hanovre étant dressé, l'artillerie de siège et la question de savoir par qui elle serait fournie occasionnèrent de nombreux débats. Beaucoup de correspondances sont échangées sur les plans de campagne des armées combinées; enfin la lettre du maréchal de Belle-Isle, du 2 février, qui autorisait M. d'Estrées à offrir le secours de 105,000 hommes pour agir sur le bas Rhin, et de 10,000 Wurtembergeois et Bava-

(1) Pendant l'hiver, le comte d'Estrées fut envoyé à Vienne pour s'entendre sur le plan de la campagne prochaine; à son retour, il est nommé général en chef de l'armée rassemblée sur le bas Rhin. On avait grande opinion de sa capacité, il s'était fait une réputation dans la dernière guerre, le maréchal de Saxe l'employait en toutes occasions.

rois soudoyés par S. M. au service de l'Impératrice, termina les discussions. Ces propositions mirent fin aux lenteurs et aux irrésolutions de la cour de Vienne, et il ne resta plus que quelques difficultés sur l'artillerie de siège.

Pendant ces débats, le roi met sa signature à une convention avec l'électeur palatin relativement à un corps de 6,000 hommes que ce prince s'était engagé à lever et à mettre à sa disposition; M. de Ryhiner presse la levée de 1,800 soldats ordonnée par l'électeur de Cologne pour le service des alliés, et contrariée par la régence de Munster. Les troupes hanoviennes et hessoises, que la crainte d'une descente dont la France menaçait l'Angleterre avait appelées à la défense de cette île, sont rappelées en Allemagne, et celles de l'Impératrice quittent les Pays-Bas, se rendant en Bohême. Les glaces, d'un côté, arrêtent la marche des Russes, et le roi de Prusse, de l'autre, continue à épuiser la Saxe par des contributions et des achats de grains pour l'établissement de ses magasins. Ces quelques mouvements dans les troupes prussiennes en nécessitent dans celles d'Autriche. Le village d'Hirchfeld, près Zittau, est attaqué le 19 février, et les Prussiens, après une vive résistance, sont forcés de l'abandonner avec perte de 3 à 400 hommes, 2 pièces de canon et quelques prisonniers.

A Versailles, on s'occupait de la marche des troupes destinées à former l'armée du bas Rhin, et des conférences avaient eu lieu à ce sujet chez M. le maréchal de Belle-Isle le 21 et le 22 (1), pendant que M. d'Estrées travaillait à Vienne à aplanir les difficultés relatives à leur passage dans les Pays-Bas et les États de l'Empire. Les directions des routes sont arrêtées, les entrepôts des vivres et des hôpitaux fixés, les réquisitoires et passeports de l'Impératrice expédiés, et des commissaires français et impériaux envoyés sur les lieux de passage pour toutes les fournitures nécessaires aux troupes. La mission de M. d'Estrées se termine enfin par un arrangement sur la grosse artillerie et les dépenses des

(1) D. G., 21 et 22. Projets de cantonnements pour les troupes partant de différents points de la frontière, dirigées sur la Meuse, depuis Huy jusqu'à Stockheim et Maaseyck, avec la supposition d'être autorisé à en placer dans les faubourgs de Liège. Les volontaires royaux (Belzunce) devront partir les premiers avec 4 E. de cavalerie. Dispositions préparatoires pour faire marcher 24 B. et 4 E. sur trois colonnes et les porter sur le Rhin, la droite à Neuss, la gauche à Clèves.

sièges, et par la convention pour le service des armées combinées. MM. de Soubise et de Maillebois préparent l'établissement des troupes sur le bas Rhin. Ils reçoivent des instructions à ce sujet, et des lettres de service sont adressées aux officiers généraux et d'état-major appelés sous leurs ordres.

Les négociations terminées, on s'occupe des moyens de remplir les nouveaux engagements contractés avec l'Impératrice. Le mois de mars est entièrement consacré aux dispositions relatives à la marche des troupes qui devaient se rassembler sur le bas Rhin.

Le roi choisit M. d'Estrées, et l'élève, le 24 février, à la dignité de maréchal de France, pour commander cette armée, avec M. de Maillebois comme maréchal général des logis et M. de Lucé comme intendant. En même temps est expédié un pouvoir à M. le duc d'Orléans, premier prince du sang, pour prendre le commandement en cas d'absence ou de maladie de M. le maréchal. Cette armée, dite armée auxiliaire, par sa dénomination assujettissait les opérations de la France à la maison d'Autriche, et sous ce rapport ôtait au roi son caractère de protecteur, d'arbitre, de pacificateur dont il jouissait jusqu'à ce jour. Cette armée n'en était pas moins la plus belle qu'on eût vue depuis longtemps : pendant neuf années de paix, on s'était occupé de la discipline, bien que l'esprit de critique regardât comme une grande faute d'avoir introduit l'exercice prussien en étouffant l'instinct français.

M. le prince de Soubise, dès l'année précédente destiné à commander le corps de troupes auxiliaires que la France s'engageait à fournir à l'Impératrice, reçoit de nouveaux pouvoirs pour un corps séparé qui, suivant les circonstances, devait joindre l'armée de l'Impératrice en Bohême ou se réunir à celle de M. d'Estrées. Ce corps devant être composé des premières troupes qui marcheraient sur le bas Rhin, il lui est adressé une instruction sur la marche de ces troupes et sur les cantonnements à prendre sur la Meuse et le bas Rhin. Différents officiers d'état-major envoyés en Allemagne pour prendre connaissance du pays dans lequel les armées devaient opérer, aussi bien que pour donner avis des mouvements de troupes étrangères, annoncèrent que le dernier transport des troupes hanovriennes arrivait le 2 mars sur le bas Elbe, et que ces troupes, réunies à celles de Brunswick, de Hesse et de Saxe-

Gotha, formeraient une armée dont M. le duc de Cumberland prendrait le commandement.

Dans les premiers jours du mois de mars, les Autrichiens prononcèrent quelques mouvements vers Gabel et Reichenberg pour la sûreté de ces débouchés. Les Prussiens en firent aussi du côté de Freyberg, où ils formèrent un rassemblement. Les inquiétudes sur Munster et le voisinage des Prussiens engagèrent l'électeur de Cologne à donner des ordres sévères à sa régence afin de mettre cette place en état de défense, et à charger le colonel Ryhiner de la direction de ces travaux.

Ainsi commençait cette guerre de Sept ans, qui ne fut pas aussi glorieuse pour nos armes qu'elle aurait pu l'être; elle est néanmoins, sans contredit, la partie la plus mémorable du règne de Louis XV, elle a servi de leçons et d'exemples aux troupes des puissances européennes, elle forma un grand nombre de bons officiers. Nos malheurs à cette époque s'expliquent aisément : de 1748 à 1756, la France vécut dans une prospérité jusque-là sans exemple, dans une expansion énorme de jouissances intellectuelles et sensuelles. L'armée fatalement s'y énerva, et quand la guerre dut la tirer de cette oisiveté de la paix, l'armée, qui se croyait toujours elle-même, se trouva tout à coup affaiblie à tous les degrés de la hiérarchie. L'influence de l'époque, le goût de bien vivre, avaient créé des nécessités auxquelles on ne savait plus se soustraire. De plus, les deux hommes qui, à l'intérieur, auraient pu donner une heureuse impulsion aux affaires avaient été disgraciés. Par suite d'influences de cour, M. de Machault et M. d'Argenson quittaient le ministère le même jour (1er février 1757). Louis XV les remercia en ces termes :

« Monsieur de Machault, quoique je sois persuadé de votre probité et de la droiture de vos intentions, les circonstances présentes m'obligent de vous redemander mes sceaux et la démission de votre charge de secrétaire d'État de la marine; soyez toujours sûr de ma protection et de mon amitié; si vous avez des grâces à demander pour vos enfants, vous pouvez le faire. Il convient que vous restiez quelque temps à Arnouville (1). »

« Monsieur d'Argenson, votre service ne m'étant plus nécessaire, je vous ordonne de me remettre la démission de votre charge de

(1) Seigneurie, près de Gonesse (arrondissement de Pontoise, Seine-et-Oise), érigée en comté en faveur de J.-B. de Machault.

secrétaire d'État de la guerre et de vos autres emplois, et de vous retirer à votre terre des Ormes (1). »

Ces deux disgrâces furent une faute, et nos malheurs commencèrent à cette époque. M. d'Argenson (2), par ses lumières et son expérience, aurait, dans ce moment, bien conduit la guerre; son neveu, M. de Paulmy, trop jeune, manquait des connaissances nécessaires à l'ouverture d'une campagne. Quant à M. de Machault, sérieusement au fait des détails de la marine, il était aimé et respecté; M. de Moras n'était pas en état de le remplacer, bien qu'ayant de l'esprit. Il réunit la marine au contrôle des finances.

Cette guerre présente quatre théâtres d'opérations : un contre la Russie, sur le Prégel, la Vistule et l'Oder; le deuxième contre la Suède, dans la Poméranie et aux environs de Stralsund; le troisième dans le Hanovre, où opère une armée française contre le duc de Cumberland; le quatrième, où Frédéric commande en personne et où il lutte contre les armées autrichiennes, soutenues de l'armée franco-allemande du prince de Soubise.

L'armée française, dite de Westphalie, livrée à ses propres forces contre celle des alliés (anglaise, hanovrienne et hessoise), conduite par le duc de Cumberland, est mise sous le commandement du maréchal d'Estrées, mais dirigée les premiers mois de l'année par le prince de Soubise.

Vers le 15 février, les premières troupes (3) commencèrent leur mouvement sur le bas Rhin. Les commissaires envoyés près des princes et États de l'Empire conclurent des traités pour les fournitures des troupes, et M. le baron de Zuckmantel fit avec l'électeur

(1) Seigneurie du Poitou, près Châtellerault (Vienne), érigée en baronnie en 1652 et qui passa dans la famille Voyer d'Argenson.

(2) M. d'Argenson soutint pendant quelque temps sa disgrâce avec assez de fermeté; mais au bout de cinq ans, pris par le chagrin, il mourut en exil, le 22 août 1764, ne sachant même pas qu'il avait reçu la permission de rentrer à Paris. M. de Machault, au contraire, loin d'être abattu, se livra à l'étude. Bien qu'il fût question de l'appeler au ministère à l'avènement de Louis XVI, il ne rentra pas aux affaires. Mort à la prison des Madelonnettes en 1794.

(3) État des troupes qui doivent déboucher sur le bas Rhin, avec la date des jours, se portant sur Neuss et Linnich. 12 B. 4 E. volontaires royaux, 1; de Saint-Germain : Champagne, 4; de Metz : Royal-Suédois, 2; de Thionville : Royal-Pologne, 1; la Dauphine, 1; Prince Louis de Nassau, 1; de Sarrelouis : Royal-Bavière, 2; de Phalsbourg, de Vienne et Lameth, 4 E. de Toul.

palatin une convention particulière au sujet de l'occupation de Dusseldorf. Les difficultés éprouvées relativement aux approvisionnements amenèrent quelques changements dans les époques fixées pour le départ des troupes du second mouvement.

Dans le courant de mars, les premières colonnes sont en mouvement de Lille, Valenciennes et Maubeuge pour se porter sur Wésel, dont on pensait faire le siège.

Les Prussiens, qui, le 15 mars, avaient commencé l'évacuation de Wésel, abandonnèrent entièrement cette ville le 24, après avoir détruit une partie des ouvrages. La garnison se retira sur Bielfeld et Lippstadt.

C'est le 17 que la diète germanique met Frédéric au ban de l'Empire, et donne l'ordre à l'armée des cercles de marcher contre lui; l'Allemagne alors se divise : la plupart des États font cause commune avec l'Autriche et signent des traités avec la France; cependant le Hanovre, le Brunswick, la Hesse et quelques princes saxons restent alliés de la Prusse. George II eût désiré obtenir de l'Autriche la neutralité du Hanovre pour ne pas engager l'Angleterre dans une guerre continentale qui alarmait le Parlement. Il fit valoir auprès de Marie-Thérèse les services rendus, et s'offrit médiateur entre elle et Frédéric; mais l'Impératrice posa des conditions inacceptables, la Czarine ne voulut écouter aucune proposition d'une puissance qui l'avait abandonnée, et la France encouragea ces résistances par une diversion à la guerre maritime.

Des nouvelles confirmaient que des émissaires prussiens achetaient des grains et des fourrages dans la haute Franconie et le haut Mayn, et que l'armée hanovrienne se rassemblait depuis Werden jusqu'à Nienburg sur le Wéser et de Rodenberg à Hameln. L'évacuation de Wésel par les Prussiens dérangeait les plans de la France; on avait compté sur la durée probable du siège de cette place pour se donner le temps de préparer les subsistances indispensables à la marche de l'armée entre le Rhin et le Wéser; et il advint qu'en se fondant sur une opération toute problématique, le munitionnaire général, Pâris-Duverney, n'avait encore pu assurer les vivres et le fourrage à l'armée.

Le 26, M. le prince de Soubise (1) arrivait à Tongres, et, ayant

(1) Maaseyck, 31 mars. — Le prince de Soubise au ministre de la guerre : « Je

appris l'évacuation totale de Wésel et le départ de la garnison de cette ville, fit sortir de Ruremonde un détachement autrichien des troupes aux ordres de M. de Dombal et de la troupe de Fischer, qu'il dirige sur Clèves, Rées et Buderick pour arrêter les derniers bateaux chargés sur le Rhin.

MM. de Saint-Germain et de Maillebois étant arrivés à Maaseyck, M. le prince de Soubise travaille avec ce dernier à un projet de cantonnement des 24 B. et 4 E. alors à ses ordres. Leur position n'avait eu pour objet que l'établissement du pont de Stockheim, et, ce pont devenu inutile, M. de Maillebois fit reconnaître les débouchés de la Roër, d'Heinsberg à Wassenberg, pour s'assurer s'il ne serait pas plus avantageux de le faire descendre à Ruremonde. Il envoie aussi des aides-maréchaux de logis reconnaître la position que M. de Soubise projetait comme cantonnement des troupes en les portant, la droite à Neuss, et la gauche dans le pays de Clèves. Par cette disposition il se mettait en état d'entreprendre le passage du Rhin, aussitôt qu'on le jugerait nécessaire. Les mouvements des Prussiens continuaient dans le Vogtland et la Lusace, et M. le maréchal Daun commandait l'armée autrichienne en Silésie.

Le 27 mars, le prince de Soubise remet au maréchal d'Estrées le commandement qu'il exerçait par intérim et reçoit la direction d'un corps dit de réserve, mais qui, dès le début de la campagne, opère cependant à l'avant-garde.

Le maréchal d'Estrées campe à Wésel (1), d'où les ordres de Versailles le pressaient de chercher le duc de Cumberland et de le combattre.

Un second traité se signe le 1er avril, jour anniversaire du premier. Cette fois la France et l'Autriche, non contentes de stipuler les conditions de leur engagement commun, règlent d'avance l'objet et les résultats de la guerre. L'Autriche reprendra la Silésie, le comté de Glatz et le duché de Crossen; Magdeburg et Halbers-

« compte partir demain, pour aller coucher à Ruremonde. Un détachement de Fischer « s'est approché de Gueldres dans la matinée; le rapport est qu'on travaille aux « écluses et aux inondations. »

(1) Autrefois ville impériale et anséatique, dépendant à cette époque du duché de Clèves, appartenait à la maison de Brandebourg; environnée de bonnes fortifications, passait pour aussi forte que Luxembourg.

tadt seraient rendues à la Saxe, la Poméranie à la Suède, les possessions de la Prusse sur le Rhin à différents princes. L'Autriche cédait à la France Ostende, Nieuport, Furnes, le fort de Knock, Ypres, Mons, Chimay, Beaumont; on rasait Luxembourg, constituant ainsi avec le reste des Pays-Bas autrichiens une souveraineté peur l'infant de Parme. La France devait occuper immédiatement les deux premières de ces places à titre de gage, et l'Autriche à titre définitif les États de Parme, se réservant aussi la reversibilité des Pays-Bas donnés à l'infant, s'il ne laissait pas d'héritier direct, ce qui paraissait probable. Dès lors la succession du royaume des Deux-Siciles redevenait libre. La France promettait de seconder l'élection du fils de Marie-Thérèse, Joseph I[er], comme roi des Romains, d'appuyer les efforts d'Auguste III pour rendre la couronne de Pologne héréditaire dans la maison de Saxe, et même de lui fournir, concurremment avec la cour de Vienne, les subsides nécessaires.

Pendant ces négociations, le prince de Soubise, poursuivant son mouvement en avant, occupe Wésel, le duché de Clèves, et forme en même temps le blocus de Gueldre (1). Les ennemis s'étaient retirés à Lippstadt (2). En même temps il faisait part à M. d'Estrées de ses projets (3) :

« Vous jugerez, par le compte que j'ai l'honneur de vous rendre des dispositions envoyées à M. de Lorges pour le blocus de Gueldre, que cette place sera investie et serrée de près, aussitôt que l'arrivée des troupes le permettra. Je laisse M. de Saint-Germain pour commander les 7 B. employés à ce blocus, et M. de Lorges se portera à Clèves pour commander tous les cantonnements de la gauche. »

On reçut alors la nouvelle que les Hanovriens avaient demandé passage dans l'évêché d'Hildesheim, pour prendre des quartiers le long du Wéser, et que les Prussiens évacuaient Lippstadt et se retiraient dans le comté de Rietberg.

Le 10 donc, M. de Soubise détache MM. de Maillebois et de Cril-

(1) Cette ville, assiégée inutilement trois fois dans le dernier siècle par les Hollandais, fut cédée au roi de Prusse par le traité d'Utrecht. Bâtie dans les marais de la Niers, elle était presque inattaquable par la possibilité de ses inondations. Formaient le blocus, 7 B. : Autrichiens, 3, Salis, 2, Belzunce, 2.

(2) Située sur la rivière de la Lippe, d'où elle tire son nom; autrefois libre; appartenait aussi au roi de Prusse.

(3) (D. G. Allemagne.) Neuss, le 4 avril 1757.

lon, avec instruction de s'avancer sur la Lippe et rassurer la ville de Munster, effrayée par le voisinage des Prussiens. M. de Maillebois devait se rendre dans cette ville pour prendre par lui-même une connaissance plus particulière du pays et être en état d'agir promptement. Mais la neutralité qu'elle s'imposait, jusqu'à ce qu'elle eût reçu les ordres de l'électeur de Cologne, ne le lui permit pas. Il s'avance jusqu'à Buldern, où il laisse une partie du détachement de M. de Crillon, et, après avoir placé le reste par échelons sur la Lippe, il se rend le 14 à Wésel, où M. de Soubise établit son quartier général le même jour. Dans cet intervalle, les Prussiens étant retournés à Lippstadt, M. de Soubise pensa qu'ils n'avaient d'autre dessein que de consommer ce qui restait de fourrages en deçà du Wéser. En conséquence, il porte à Schermbeck 2 B. autrichiens de Wésel. Le lendemain 16, ils sont suivis du régiment de Reding, et, le 17, 15 B. passent le Rhin pour marcher sur trois colonnes entre la Lippe et la Roër, espérant par cette disposition obliger l'ennemi à repasser le Wéser, assurer la conservation des subsistances et donner des cantonnements au delà du Rhin aux troupes destinées à se porter en avant au commencement de la campagne.

Sur la confirmation des mouvements des Hanovriens sur le Wéser et des Prussiens sur la haute Lippe, M. de Saint-Germain (M. de Crillon et de Rougé sous ses ordres) se porte le 17, avec 10 B. et 4 E., à Haltern et Lünen, obligeant les ennemis à se retirer s'ils n'étaient pas en force, et en tout cas occupant les ponts les plus avancés sur la Lippe pour soutenir M. le prince de Beauvau en marche sur Munster, où il entre le 24 avec 6 B. de l'artillerie, 1 E. de dragons et de hussards.

Le 20, les Prussiens paraissaient encore vouloir se soutenir dans Lippstadt; mais la disposition de M. de Saint-Germain pour les couper détermine le prince de Hesse à évacuer cette place. Il se retire par le comté de Rietberg à Bielfeld. M. de Saint-Germain avec MM. de Crillon et de Rougé entre dans Lippstadt, le 26, avec 10 B. et 4 E., et place le reste de son détachement à Soëst, Lünen, Werl et Dortmund. C'est à ce moment que le roi donna ses instructions à M. d'Estrées (1), qui s'occupa dès lors de reconnaître si l'inondation

(1) Les instructions du roi à M. le maréchal d'Estrées sont datées du 20 avril. Après avoir séjourné à Versailles le temps nécessaire pour communiquer les plans

pratiquée autour de Gueldre en permettait le siège, et, sur le rapport des ingénieurs, y destina 17 B. avec MM. d'Armentières, d'Orlick, de Dreux, de Maupeou et le duc d'Antin. M. d'Estrées aurait désiré les obliger à repasser le Wéser, mais l'état des approvisionnements ne le lui permettait pas encore. Il regardait comme impossible de quitter les bords du Rhin avant le 25 de mai, à moins que la circonstance indispensable de soutenir Munster ne l'y déterminât. Son intention dans ce cas était de faire passer 26 B., afin de renforcer ce qui se trouvait sur la Lippe; alors il devenait nécessaire d'abandonner Lippstadt et de replier les troupes jusque sur Hamm (1).

Le mois de mai n'offre encore aucun événement intéressant. Cependant les nouvelles du 1er annonçaient que 3 régiments hanovriens arrivaient à Bielfeld, et que 4 B. hessois passaient par Brême pour se rendre à Nienburg. On assurait aussi que ceux dans cette dernière place recevaient ordre de se porter sur Lippstadt. Suivant l'état des troupes des alliés sur le Wéser, ils rassemblaient déjà 25 B. et 34 E. tant à Nienburg qu'à portée d'Hameln.

Les troupes françaises continuaient d'occuper la même position sur la Lippe et du côté de Munster, où M. le maréchal d'Estrées croyait ne pouvoir agir que le 10. M. de Soubise, parti de l'armée le 4, rejoint sa réserve à Hamm, et M. d'Armentières se rend de nouveau devant Gueldre pour les dernières dispositions du blocus, dont il laisse le commandement à M. de Beausobre. Les mouvements des ennemis et l'arrivée de M. le duc de Cumberland à Bielfeld déterminant M. de Saint-Germain à rapprocher de Lippstadt une partie des troupes laissées en échelle sur la Lippe, M. d'Estrées porte 6 B. à Haltern et Dorstein, et il ordonne pour le 8 le mouvement qui ne devait être exécuté que le 10, se disposant à ap-

concertés à Vienne, il arrive à Wésel le 27, trouvant la position des troupes plus avancée qu'il ne l'avait espéré. Immédiatement instruit de la disette des fourrages, il ordonne à tous les officiers de renvoyer en France le surplus de leurs équipages, le premier en donnant l'exemple.

(1) Position des troupes à l'arrivée de M. d'Estrées.

Corps de Munster et communication sur la Lippe, M. de Beauvau : 8 B.; sur la haute Lippe, M. de Saint-Germain : 10 B., 4 E.; entre la Lippe et la Ruhr à Unna, Lünen, Dortmund, Schwerte et Herdecke, id. : 8 B., 2 E.; dans le duché de Berg, id. : 8 B., 10 E.; entre le Rhin et la Meuse, id : 50 B., 20 E. Des troupes doivent arriver successivement jusqu'au nombre de 110 B. et 127 E.

puyer Munster par 20 B. dans le cas où cette ville serait menacée.

Le 4, les ennemis s'avancent à Rietberg au nombre de 4 à 5,000 hommes; le reste de leur armée, consistant en 22,000 hommes, devait s'y rendre en deux colonnes. M. d'Estrées, en conséquence, occupe avec 6 B. Lünen, Dortmund et Schwerte. Le lendemain eut lieu une escarmouche.

(D. G. Allemagne.) Wésel, 5 mai.

Le maréchal d'Estrées au ministre de la guerre.

« Fischer, étant allé à la découverte, a rencontré en avant de Warendorf 2 E. hanovriens. Le combat s'est engagé, les Fischer en ont tué trente à quarante, fait dix prisonniers dont un officier blessé. Ils n'ont pas perdu un homme, mais plusieurs chevaux tués et blessés. Ce détachement était commandé par un capitaine, M. Guerdan, et M. de Clery, lieutenant. Un officier, M. Marsin, a été blessé légèrement à la jambe. Ce premier début mérite quelque attention, car cette troupe s'est conduite avec beaucoup d'intelligence et de valeur. Il y avait de l'infanterie hanovrienne un peu en arrière qui a reçu les fuyards et fait cesser le combat. Les prisonniers ont dit que M. de Cumberland était au camp et qu'il voulait marcher en avant. »

Le 8, arrivèrent plusieurs régiments hanovriens en deçà du Wéser; alors M. d'Estrées avance les 6 B. de Dorsten et Haltern, afin d'être plus à portée de soutenir les postes occupés par le corps de

Situation de la cavalerie française : Effectif de 37,432 chevaux.

1° Maison du Roi : Gardes du Corps, Gendarmes, Chevaux-Légers, Mousquetaires, Grenadiers à cheval, 9 compagnies ; 2° gendarmerie de France, 16 compagnies ; 3° cavalerie des troupes légères : chasseurs de Fischer, volontaires royaux, volontaires du Dauphiné, volontaires de Beyerlé, volontaires de Flandre, volontaires du Hainaut et guides (dragons), 1 compagnie; 4° 63 régiments de cavalerie; 5° 4 régiments de hussards; 6° 16 régiments de dragons. (D. G.)

L'infanterie s'élevait au chiffre de 236 B., formant 184,294 hommes, sans compter 149 B. de milices, inégaux il est vrai, mais formant 71,335 hommes; plus 3,015 hommes de troupes légères propres au service d'avant-garde. (D. G.)

A la fin du mois d'avril, l'armée confiée au maréchal d'Estrées comprenait 110 B., 131 E. et 90 pièces de campagne, sans compter l'artillerie, dite légère, attachée à l'infanterie, à raison d'une pièce par B. (D. G.) L'armée de Hanovre se composait donc de 95,000 hommes environ. (D. G. Situation des troupes du 8 au 20 mai.)

M. de Soubise; en même temps, il ordonne de passer le Rhin à une partie des troupes restées en arrière et destinées à des camps.

EMPLACEMENTS DES TROUPES ET NOMBRE DES B. ET DES E. EMPLOYÉS DU 8 AU 20 MAI, AU MOMENT OÙ COMMENCENT LES GRANDES OPÉRATIONS SUR LE WÉSER.

Camp de Ruremonde. — Clermont-Prince, 2; Dauphin-Étranger, 2; Archiac, 2; Royal-Piémont, 2; Royal-Étranger, 2; Harcourt, 2; Charost, 2; Cravates, 2; Conti, 2; Noailles, 2; la Reine, 2; des Cars, 2; Hainaut, 2; Fleury, 2; Orléans, 2; Dauphin, 2; Lenoncourt, 2 (34 E.).

Camp de Halteren. — Chartres, 2; Grenadiers de Modène et de Chantilly, 4 (6 B.). — Berri, 2; Bourbon, 2 (4 E.).

Camp de Dorstein. — Royal-Bavière, 2; Enghien, 2; Orléans, 2; Eu, 2; Menonville-artillerie, 1; Royal-Pologne, 1; Nassau-Sarrebruck, 1 (11 B.). — Clermont-Tonnerre, 2; Bellefonds, 2; Royal-Pologne, 2 (6. E.).

Camp de Wésel. — Picardie, 4; Champagne, 4; la Marine, 4; le Roi, 4; Lyonnais, 2; Dauphin, 2; Gardes lorraines, 2; Grenadiers de France, 4; Bergeret, 2; Artillerie, 1; Grenadiers d'Aulan, 2; Navarre, 4 (35 B.). Commissaire-Général, 2; Bourbon-Busset, 2; Henrichemont, 2; Talleyrand, 2; Dragons-Colonel-Général, 4; Harcourt, 4; Mestre-de-Camp, 4; Orléans, 4 (24 E.).

Corps de M. de Soubise. — Belzunce, 4; Poitou, 2; Provence, 2; Salis, 2; Reding, 2; Alsace, 3; Saint-Germain, 1 (16. B.). — Mestre-de-Camp, 2; Saluces, 2; Condé, 2; Beauvilliers, 2; Lameth, 2; Cuirassiers, 2; Royal-Allemand, 2; Nassau, 2; Wurtemberg, 2; Marcieu, 2; la Rochefoucauld, 2; le Roi, 2 (24 E.).

Camp de Dusseldorf. — Aquitaine, 2; Fumel, 2; Vienne, 2; Carabiniers, 10; Moutiers, 2; Royal-Roussillon, 2; Colonel-Général, 3; Bourgogne, 2; Dampierre, 2 (27 E.).

Corps de Munster. — La Couronne, 2; Vatan, 2; Conti, 2 (6. B.).

Destinations particulières de régiments d'infanterie. — Saxe-Gotha, 2; Royal-Suédois, 2, sur la Lippe. — La Dauphine, 1; Mailly, 4, à Herduke et Schwerte. — Aquitaine, 2; Bentheim, 2; Cambresis, 1, à Lunen et Meppen. — Condé, 2, Arsberg-Autrichien, 1; Courten, 2, à Wésel et sur la Roër. — Lochman, 2; Vaubecourt, 2; la Roche-Aymon, 2; Berg, 1; Nassau-Usingen, 1; la Mark, 2; Artil-

lerie, 1, à Cologne. — Jenner, 2, à Ruremonde. — Losrios Autrichien, 1; Foix, 1; Périgord, 1; Lowendal, 1, au blocus de Gueldre (36 B.). — Royal, 2; Dragons-d'Aubigné, 4; le Roi, 4; Maugiron, 2 (12 E.), sur la Lippe. — Les hussards de Berchiny, Turpin, Polleresky, à hauteur de Cologne (1).

Le 10, le duc de Cumberland, encore à Bielfeld avec 22,000 hommes, marchait sur Rietberg et Osnabrück. Par cette disposition il tenait la Lippe en échec et restait maître du bas évêché de Munster, d'où il tirait toutes ses subsistances. De ce moment M. d'Estrées aurait désiré pouvoir se porter sur Munster; mais les approvisionnements de fourrages n'étant pas à beaucoup près assez avancés, il devenait impossible de former des magasins et en même temps de marcher en avant. Pensant, le 20, rassembler 28 B. et 20 E. à Munster, 20 B. et 20 E. à Dulmen, 16 B. et 4 E. à Wésel, il espérait encore ouvrir des communications avec le corps de M. de Soubise pour le joindre vers Warendorf, et qu'alors M. le duc de Cumberland (2) serait tenté de repasser le Wéser. Peut-être aussi que, dans le cas où ce prince, connaissant le nombre de troupes laissées nécessairement en arrière, garderait sa position, il serait difficile de la lui faire abandonner, l'armée du roi n'ayant qu'un débouché de douze lieues pour s'avancer sur le Wéser et d'où elle pourrait recevoir ses ressources.

(1) Récapitulation :

Camp de	Ruremonde	»	34
—	Dusseldorf	»	27
—	Halteren	6	4
—	Dorstein	11	6
Corps de Soubise		16	24
Camp de Wésel		35	24
Corps de Munster		6	»
Destinations particulières		36	12
		110 B.	131 E.

situés dans la Gueldre, appartenant à la maison d'Autriche, sur qui les Hollandais et les Espagnols l'avaient conquise plusieurs fois.

(2) Cumberland (Guillaume-Auguste, duc de), né le 26 avril 1721, mort le 31 octobre 1765, troisième fils du roi George II. Blessé près de son père à Dettingen (1743); contre Charles-Édouard, à Culloden (1746). Battu par le maréchal de Saxe (1747) à Lawfeldt. Perd la bataille d'Hastenbeck (1757) et conclut, le 8 septembre, la convention de Kloster-Seven. Alors rappelé, le commandement des troupes alliées est confié au duc Ferdinand de Brunswick.

Le 11, les ennemis, portés sur Versmold, poussaient des détachements jusqu'à Rhéda. Cette nouvelle position les rapprochant de Munster, M. d'Estrées fit avancer sur Haltern le corps campé à Dorsten, aux ordres de M. de Villemeur. Ce même corps se porta le lendemain à Dulmen, à même d'être soutenu par 10 E. En même temps on faisait de grandes reconnaissances pour déterminer la position exacte des ennemis, comme l'indiquent les instructions :

« MM. de Vault et de Greaulme partiront, le 13, de Hamm pour se rendre le même jour à Erwitte. A Erwitte, il leur sera donné à chacun 25 dragons des volontaires royaux; l'un des deux s'en ira par Gesecke pour retomber à Buren le même jour, l'autre suivra le grand chemin d'Erwitte à Buren. Ils auront grande attention l'un et l'autre de reconnaître la nature du pays et ses ressources, l'espèce des chemins et les moyens qu'il y aurait de les rétablir, ainsi que les distances bien exactes de tous les lieux par où ils passeront. Celui qui passera par Gesecke pourra peut-être apprendre des nouvelles des ennemis, et s'il y en avait d'intéressantes, il les enverrait à Erwitte pour les faire passer à M. le prince de Soubise. Ils se réuniront à Buren, d'où ils se reporteront avec le détachement des volontaires royaux droit sur Warburg par le grand chemin de Paderborn à Cassel et tâcheront d'y arriver le 15; ils prendront, chemin faisant, toutes les connaissances dont on vient de parler ci-dessus sur tous les points qui peuvent aboutir au Wéser et ne s'arrêteront à Warburg que le temps nécessaire pour remplir leur objet; comme celui-ci n'est pas éloigné de Cassel, ils s'informeront, avant d'y arriver, si les Hessois n'ont point poussé de troupes, et comme ils ne vont pas là pour combattre, ils ne se porteraient pas jusqu'à Warburg et Volkmarsen et tâcheraient de regagner Brilon en laissant ces deux endroits sur leur gauche. De Brilon ils renverront les volontaires royaux à Erwitte, et à Brilon ils trouveront 2 compagnies de grenadiers de Reding qui les escorteront jusqu'à Meschède, d'où ils renverront encore ces 2 compagnies de grenadiers en passant par Erwitte. Ils trouveront à Meschède des grenadiers de Poitou et de Saint-Germain qui les escorteront jusqu'à Arnsberg, où ils trouveront les 2 compagnies de grenadiers dont on avait tiré ce détachement (1). »

(1) Instruction de M. de Broglie pour MM. de Vault et de Greaulme, aides-maréchaux généraux des logis, le 13 mai 1757.

Le 17, les ennemis restant immobiles, M. d'Estrées se détermine à conserver encore quelque temps son camp sous Wésel, et à ne se porter en avant que lorsqu'il serait absolument nécessaire.

Les nouvelles du 18 changèrent sa résolution; M. de Soubise lui écrivait que M. le duc de Cumberland faisait passer le Wéser à 10 ou 12,000 Hanovriens ou Hessois, qui semblaient s'approcher de Paderborn, et que ce prince parlait aussi d'attaquer Lippstadt. M. de Saint-Germain était à portée de faire entrer 10 B. dans cette ville, qui commençait déjà à être approvisionnée et secourue; tout portait à penser que le projet des ennemis était plutôt de consommer et d'enlever les grains et fourrages de l'évêché de Paderborn. M. d'Estrées aurait désiré pouvoir s'y opposer promptement, mais la difficulté des subsistances, qui jusque-là ne lui avait pas permis de rassembler son infanterie, l'obligeait davantage à se diriger sur Munster pour revenir prendre une position intermédiaire entre cette ville et Hamm. Il prie donc M. de Soubise de quitter ses cantonnements et de rassembler sa cavalerie, d'éclairer les mouvements ennemis, et de se mettre en état de soutenir Lippstadt; quant à lui, il se mettrait en marche le 21, et serait, le 25, entre Munster et Hamm avec 48 B. et 20 E., plus 20 B. et 8 E., à portée de le joindre.

Le 20, les ennemis, campés à Lippspring, s'avancèrent à une lieue et demie en deçà de Paderborn. Comme ils ne prononcèrent aucun mouvement dans la journée du 21, M. de Soubise, campé sous Lippstadt, crut pouvoir attendre M. le maréchal d'Estrées. Il prit cependant la précaution de se faire joindre par les 6 B. de Hamm aux ordres de M. de Muy. Les ennemis restèrent plusieurs jours inactifs; alors toute inquiétude cessa du côté de Lippstadt. M. de Maillebois, arrivé à Munster le 23, en part le 24 pour reconnaître le cours de l'Ems depuis Telgte jusqu'à Widenbruck. Par cette reconnaissance, il cherchait les moyens d'obliger l'ennemi à abandonner sa position et de l'empêcher de consommer ce qui restait de fourrages dans le pays.

M. de Soubise au ministre de la guerre.

« De Lippstadt, le 30 mai 1757.

« Je ne vous ai point écrit depuis quelques jours, parce que notre

position a toujours été la même, conséquemment à celle des ennemis; ils sont toujours dans leur camp en avant de Paderborn; j'ai été avant-hier le reconnaître, avec un détachement des volontaires royaux, sur une hauteur en avant de Salzkotten d'où l'on découvre parfaitement la droite et la gauche de leur camp, et tout le monde s'est accordé à juger qu'ils étaient au moins de 15 à 18,000 hommes; quelques dragons de mon escorte se sont rapprochés des vedettes et de leurs grand'gardes, et personne n'a tiré; comme mon objet était de reconnaître tranquillement le pays, j'avais défendu d'attaquer : ainsi j'ai eu le temps d'examiner leur position, qui paraît très bonne; je crois cependant qu'on pourrait aisément tourner la gauche en passant la rivière d'Alme à quelque distance au-dessus, mais ce serait une opération qui demanderait des forces supérieures à celles que j'ai. La droite de leur camp va jusqu'à Neuhaüs et la gauche couvre Paderborn... »

M. d'Estrées, à Munster, s'occupait alors des dispositions relatives à ses projets, mais il ne les prévoyait réalisables que dans les premiers jours de juin. Cependant M. d'Estrées n'avait pas perdu de temps, car, selon les projets formés avant l'ouverture de la campagne, il ne devait pas dépasser Munster avant le 1er juin, et cela supposait des magasins dans cette ville. Il ne s'y trouvait pas le tiers de ce qu'il avait espéré y rassembler, et, suivant ses dispositions, il serait le 6 à trois marches en avant et à portée d'obliger l'ennemi à s'éloigner, ou en mesure de le combattre. La difficulté de subsister deviendrait extrême en s'éloignant du Rhin; la Westphalie est un pays ingrat, stérile; autrefois le grand Turenne eut de la peine à y vivre avec 25,000 hommes; dans ce moment, c'était 100,000 hommes, sans compter les inutilités entraînées à la suite des armées.

Dans les premiers jours de ce mois commencèrent réellement les opérations. Du 3 au 5 juin, l'armée toute réunie se porte successivement de Munster sur l'Ems à Telgte, puis à Warendorf. Le maréchal d'Estrées rassemblait sous Munster un camp de 67 B. et 37 E.; M. le prince de Soubise occupait Lippstadt avec 20 B. et 20 E.

Le duc de Cumberland était à la tête d'environ 22,000 hommes tant à Bielfeld qu'à Rietberg, et les Hanovriens campaient sous Paderborn au nombre de 10 à 12,000. Ces derniers ne paraissaient

point tranquilles dans leur camp. La proximité des troupes françaises les inquiétant, ils ne s'occupaient qu'à rassembler et à détruire les fourrages dans les environs. « J'apprends, dit M. de Soubise que les ennemis ont décampé cette nuit de Paderborn. Je vais, en attendant les ordres de M. le maréchal, faire avancer la brigade du Mestre-de-Camp-Général à Gésecke et pousser les volontaires Royaux jusqu'à Paderborn pour tâcher de conserver ce qui peut rester de fourrages dans le pays, et avoir des nouvelles plus sûres de l'ennemi. M. de Chabo est à Neuhaus et a poussé des détachements jusqu'auprès d'un cabaret nommé Hollanderhaus, sur le chemin de Bielfeld; une colonne des ennemis a campé à une demi-lieue de cette maison et devait aujourd'hui continuer sa route sur Bielfeld par Wiedenbruck. M. de Bussi avec son détachement de volontaires a passé la nuit à Delbruck, je lui ai ordonné de s'approcher le plus près qu'il serait possible de Rietberg pour savoir si les ennemis y ont envoyé de nouveaux renforts et s'ils campent dans le voisinage de cette ville. M. Fischer est à portée de prendre des connaissances par Rhéda et Wiedenbruck. Le projet de M. d'Estrées étant d'obliger les ennemis à repasser le Wéser, la retraite des Hanovriens ne changea rien au mouvement ordonné pour rassembler son armée sur l'Ems. » « M. le maréchal, dit la correspondance de la guerre de Sept ans, a porté son armée sur l'Ems, où elle est campée en différents corps dont les mouvements ont été successifs. La 1re ligne est partie de Munster le 3 pour aller camper à Telgte, et le 4 à Warendorf. La 2e est arrivée le 5 au même camp. La réserve, composée de 8 B. de grenadiers et de 1 régiment de dragons, est demeurée à Telgte, et le corps qui était à Hamm, aux ordres de M. de Muy, s'est mis en marche le 2 et campe aujourd'hui à Herzebruck. »

M. de Soubise reçut l'ordre de joindre le gros de l'armée pour passer l'Ems, et se rendit le 7 à Wiedenbruck avec une partie de ses troupes; le reste y arriva le lendemain.

« M. de Soubise est arrivé avant-hier avec la réserve qu'il commande à Wiedenbruck, où ses troupes sont campées et sont presque réunies avec le corps de l'armée, sa gauche s'approchant de Rhéda et notre droite en étant à environ 3/4 de lieues.

« ... M. le maréchal apprend l'évacuation de Rietberg; les ennemis y avaient 1,500 hommes qui se sont retirés pendant la

nuit, et les détachements et les volontaires de la réserve de M. de Soubise s'y sont portés sur-le-champ. Une compagnie de volontaires et le corps de Fischer sont toujours disposés en avant à deux lieues à peu près des ennemis. »

La première division de l'armée se posta donc à Herzebruck, la seconde y arriva le 10. Le mauvais temps que les troupes essuyèrent pendant cette journée obligea M. d'Estrées à différer le passage de l'Ems, qui devait s'exécuter le 11.

Le 12, l'armée passe l'Ems, campe à Rhéda et à Wiedenbruck, et la réserve de M. de Soubise se porte à Neuenkirchen.

Le 11, par quelque changement, les ennemis rapprochaient leur gauche de Brackel. Les ouvrages construits en avant de leur camp font présumer à M. le maréchal d'Estrées leur intention de conserver leur position, et, ayant résolu de les y attaquer, il détache des reconnaissances sur cette gauche avec des détachements pour masquer leur front. Mais le duc de Cumberland ne croit pas devoir l'attendre.

Le 13, après midi, son armée se mit en marche sur Vorden, suivie par différents détachements. Les volontaires Royaux seuls, commandés par M. de Chabo, entamèrent son arrière-garde.

« ... Sire, écrivait de Rhéda le maréchal d'Estrées, j'ai cherché les moyens de l'obliger (M. de Cumberland) à se déposter et à repasser le Wéser; cela ne pouvait s'exécuter qu'en l'attaquant de front dans un camp préparé longtemps d'avance, ou en le tournant par sa gauche, la droite n'étant pas attaquable. Les mesures que j'ai prises pour remplir cet objet ont réussi et ont prévenu de quatre jours un combat que j'étais déterminé de donner aussitôt que j'en aurais reconnu par moi-même la possibilité, détermination qui avait été arrêtée hier définitivement; mais M. de Cumberland n'a pas jugé à propos d'attendre plus longtemps; il a décampé hier à 4 heures du soir; son armée a pris le chemin d'Herford, où je l'ai fait suivre par plusieurs détachements. Je me porterai en avant sur Gutersloh pour accélérer sa marche de l'autre côté du Wéser, pendant que je ferai un établissement à Paderborn pour les opérations ultérieures qu'il a plu à Votre Majesté de m'ordonner... »

Cependant le duc de Cumberland, inquiet du voisinage des Français, se repliait sur Minden, après avoir enlevé tous les grains

et les fourrages jusqu'au Wéser, et passé le fleuve le 16 dans la journée, dans l'intention de tenir ferme derrière cette barrière que les conseillers hanovriens regardaient comme bien plus difficile à franchir que le Rhin.

De Rhéda, l'armée française vient camper à Bielfeld.

C'est à ce moment que le prince de Soubise est rappelé subitement à Paris. Le prince de Soubise commandait dans l'armée de Hanovre une réserve de 24,000 hommes. Ce corps, destiné originairement à marcher en Bohême, avait été réuni depuis à l'armée du bas Rhin, avec un état-major séparé et ne paraissant pas sans instruction soumis au commandement du maréchal. Les événements de la guerre en Bohême occasionnèrent ce rappel du prince de Soubise. Le roi de Prusse, après avoir battu l'armée autrichienne devant Prague, s'occupait à en faire le siège, et on craignait avec raison qu'un nouveau succès ne ruinât absolument la maison d'Autriche; alors fut décidée la création d'une seconde armée, dont une partie renforcerait les Autrichiens en Bohême, et l'autre resterait sur le haut Rhin à portée de rassurer les cercles. Cette seconde armée, d'environ 60,000 hommes, représentait une révolution véritable : toutes les forces de la France en Allemagne employées au service d'une puissance que peu d'années auparavant nous avions cherché à renverser.

M. d'Estrées, informé de la nouvelle destination de M. de Soubise, par l'ordre à ce dernier de se rendre à Versailles pour y recevoir des instructions sur les opérations d'un corps sur le haut Rhin, profite de cette absence et divise la réserve que le prince commandait en deux nouveaux corps destinés à opérer sur sa droite et sur sa gauche : le premier, aux ordres de M. d'Armentières, couvrant Paderborn; le second, commandé par M. le duc de Broglie, destiné à inquiéter l'ennemi sur le bas Wéser et couvrir l'Ost-Frise. Ces deux nouveaux corps, afin de dérober à l'ennemi le passage du Wéser, devaient manœuvrer sur les deux ailes de l'armée à vingt-cinq lieues l'un de l'autre, de manière à rendre plus difficile au duc de Cumberland la vigilance à ne point se laisser surprendre, car c'était à Minden et à Hameln que le duc avait ses magasins, deux points dont il devait craindre d'être coupé; aussi, après avoir repassé le Wéser, il établissait définitivement son quartier général à Minden.

Le 18, l'armée se porte en avant de Bielfeld avec l'intention de poursuivre l'ennemi, mais les dispositions relatives à l'artillerie ne le lui permirent pas. D'ailleurs, M. d'Estrées voulait, en jetant des ponts sur le Wéser, pénétrer en même temps dans la Hesse, et il ne pouvait entreprendre cette opération qu'après la jonction des 6,000 Palatins, qui, ne devant se mettre en marche que le 20 ou le 22, n'arriveraient à l'armée que le 6 ou le 7 juillet. Il fallait aussi attendre l'arrivée de 12 E., partis de Ruremonde pour rejoindre, sous le commandement du duc d'Ayen.

L'armée entière arrive le 20 à Bielfeld ; le corps de M. d'Armentières se place entre Ottinghausen et Detmold, celui de M. le duc de Broglie dans le comté de Ravensberg. Avec cette position, M. d'Estrées a pour objet de couvrir un détachement parti pour l'Ost-Frise sous la conduite de M. d'Auvet, et d'être en état de se porter à volonté sur Minden et Hameln, ou de tenter le passage du Wéser, soit qu'il se décidât à entrer dans l'électorat de Hanovre, soit que cette démonstration ne servît qu'à couvrir l'invasion de la Hesse.

L'époque des opérations décisives dépendant aussi des approvisionnements de Lippstadt et de Paderborn, la position de Bielfeld offrait l'avantage de consommer les fourrages des comtés de Ravensberg, de la Lippe, et d'une partie de la principauté de Minden, dont les ennemis auraient pu se servir comme diversions inquiétantes.

Le 24, M. d'Estrées reconnaît avec deux détachements les positions ennemies. Ils ont deux ponts sur le Wéser, un à Vlotho et l'autre à Rehme. Ces deux ponts sont soutenus par l'armée entière, dont la droite campe à Vlotho et la gauche se perd dans les gorges. Le corps prussien aux ordres du prince de Hesse est à Minden, avec un autre corps sous Hameln.

Le roi désirait vivement que le maréchal pût dans les premiers jours de juillet entreprendre le passage du Wéser, et envoyer en même temps dans la Hesse un détachement assez considérable, mais il ignorait les difficultés que pouvait rencontrer l'exécution de ces deux opérations entreprises à la fois. Les fours en construction à Paderborn ne devaient être achevés que le 8 ou le 10 juillet, et il était impossible de se porter sur Hameln sans avoir créé un nouvel établissement intermédiaire, ce qui ne pouvait s'exécuter en moins de quinze jours. D'ailleurs, il s'en fallait bien que l'approvi-

sionnement de l'artillerie fût assez considérable pour fournir le nécessaire, d'un côté, à l'entreprise sur la Hesse et, de l'autre, au siège d'Hameln. D'après la certitude d'insuffisance des moyens dans ces deux opérations, M. d'Estrées crut devoir donner la préférence à celle de la Hesse, dont la réussite procurait une communication libre avec la Franconie, et mettait l'armée qui devait s'assembler du côté de Francfort en état d'agir avec celle du bas Rhin.

Il avait déjà réussi à donner aux ennemis de l'inquiétude sur le bas Wéser; le 25 juin, en portant la plus grande partie de leurs forces du côté de Minden, ils laissaient un camp considérable sous Hameln. Pour les entretenir dans cette crainte et leur cacher ses véritables projets, M. le maréchal renforce le corps de M. le duc de Broglie et en envoie deux autres à Herford et à Lemgo, le premier aux ordres de M. de Chevert, le deuxième commandé par M. de Souvré.

Kempfer, commissaire des guerres au maréchal d'Estrées.

« Mayence, 28 juin (1).

« Il y a une agitation scandaleuse dans Francfort au sujet de l'arrivée du détachement de 500 chevaux et de 600 hommes du régiment de Fischer, qui y a été annoncé pour être logé dans la ville. Le magistrat a fait conduire toute son artillerie sur les remparts; il a fait visiter les armes des bourgeois avec ordre de les tenir en état; il a défendu l'entrée de nuit dans la ville, il a envoyé des courriers à la moitié des États de l'Empire à Vienne, à Ratisbonne, et à l'électeur de Mayence pour le requérir de rappeler les troupes du cercle du haut Rhin, ou au moins le régiment de Nassau qui en fait partie et qui est de 1,500 hommes, dont 7 compagnies du contingent de ladite ville, pour le mettre en garnison dans Francfort, afin d'y maintenir l'ordre et la tranquillité pendant le sé-

(1) A cette date M. de Rouillé, ministre des affaires étrangères, donne sa démission, meurt le 20 septembre 1761. Il fut remplacé par l'abbé de Bernis, qui avait été nommé à l'ambassade d'Espagne, mais ne s'était pas rendu à son poste, sentant que son ambition lui permettait d'aspirer à une plus haute position.

jour du détachement en question; on y a animé la bourgeoisie. »

Le gros de l'armée reste à Bielfeld, à portée de soutenir les corps détachés, et le 4 juillet la réserve de M. d'Armentières devait avoir jeté deux ponts sur le haut Wéser, l'un à Blankenau, l'autre à Beverungen. Telles furent les dispositions qui occupèrent le maréchal d'Estrées pendant les derniers jours du mois de juin.

Le maréchal, parvenu à faire repasser le Wéser aux ennemis, s'occupa de remplir les intentions du roi, autant que les circonstances le lui permettraient. Son principal objet devait être de s'assurer une communication libre avec l'armée que S. M. se proposait de rassembler sur le haut Rhin. C'est cette pensée qui le déterminait de préférence à l'invasion de la Hesse. L'état de ses subsistances, la difficulté des transports et la nécessité d'un établissement intermédiaire entre Paderborn et Hameln, ne lui permettaient pas encore de se porter sur cette dernière place; mais il ne perdait pas de vue le passage du Wéser, pensant au contraire que menacer l'électorat de Hanovre et montrer les dispositions nécessaires à y entrer, c'était assurer l'expédition de la Hesse. Les ponts qu'il se proposait d'établir à Corvey et Blankenau rempliraient cet objet, et il était à présumer que l'armée d'observation serait retenue au moins en grande partie sur le bas Wéser.

Le 5, le mouvement général pour passer le Wéser commence à s'exécuter; trois corps de troupes, dont un aux ordres de M. le duc de Broglie, un à ceux de M. de Chevert, et un troisième commandé par M. de Souvré, devaient effectuer sur le bas Wéser des démonstrations qui pussent donner de l'inquiétude aux ennemis et détourner leur attention du principal endroit où M. d'Armentières jetterait ses ponts. Pour remplir ces prescriptions, le duc de Broglie se porte à la gauche d'Herford sur la partie droite de Minden. M. de Chevert, avec des ponts à sa suite, s'avance jusqu'à Rehme et Vlotho, motivant de fausses attaques qui pouvaient affirmer aux ennemis que son objet était de jeter des ponts à l'un de ces deux endroits. Le corps de M. de Souvré se porte sur Lemgo, et la réserve de M. d'Armentières, le 5, à Lippspringe; elle marche le 6 à Driburg, le 7 à Erkeln, et dans la journée du 8 elle jette deux ponts à Blankenau. Les ennemis n'avaient dans cette partie que de très petits postes, qui se retirèrent à l'approche de nos troupes.

Pendant tous ces mouvements, l'armée restait dans son camp de

Bielfeld (1). Le défaut de subordination se répandait déjà dans les rangs; le duc d'Orléans dut souvent contenir l'esprit d'indiscipline, qui chaque jour faisait de grands progrès. Le souvenir de ses premières armes, son affabilité naturelle, l'exactitude scrupuleuse dans son service, fut à la fois un grand exemple pour l'officier, un grand encouragement pour le soldat. A la tête de sa division, à cheval douze et quinze heures, exposé aux pluies qui rendaient les marches si pénibles, jamais il ne rentra sous sa tente, que ses troupes ne fussent établies dans leur camp.

Il quitte, le 5, le camp de Bielfeld avec 28 B. et 32 E., dont 4 de hussards, se rendant en Hesse. Il dirige sa marche sur Brackel pour être à portée de soutenir les ponts, s'ils étaient attaqués. Le corps de M. de Souvré arrivait en même temps sur Trendelburg, et M. de Chevert s'avance le 8, en longeant le Wéser, à hauteur de Corvey. Le corps du duc de Broglie devait se tenir à la rive gauche près de Budenwerder.

L'armée part de Bielfeld le 8, et M. le maréchal arrive de sa personne le 10 à Blankenau; après une reconnaissance sur la rive droite du Wéser, il établit son quartier général à l'abbaye de Corvey.

M. le duc d'Orléans campait le 11 à Hoxter, où M. d'Armentières avait descendu le matin un de ses ponts; celui resté à Blankenau descendit le 12 à Trendelburg, où M. de Souvré en établit un pareil, de sorte que l'armée française eut alors trois ponts sur le Wéser. Elle arriva le 13 à Corvey, et M. d'Armentières passa le même jour à Luchtingen, joint le lendemain par un corps de troupes aux ordres de M. de Lorges.

M. de Perreuse s'empare le 10 de Munden, sur le haut Wéser, avec 400 prisonniers de guerre par capitulation.

M. de Contades, détaché le 10 avec une partie des troupes de M. le duc d'Orléans pour envahir la Hesse, reçoit le 12 à Warburg des députés de la régence de Cassel, qui lui offrirent de lui remettre cette ville et tout le pays. En considération de leur soumission, ils demandèrent une capitulation; M. de Contades leur répondit qu'il n'était autorisé à leur en accorder aucune, mais que la promptitude avec laquelle ils se conformeraient à ce qui leur serait ordon-

(1) Bielfeld, capitale du comté de Ravensberg, dans la principauté de Minden.

né pourrait leur mériter un traitement plus honorable, et il garda deux otages comme sûreté de la promesse d'ouvrir leurs portes de Cassel et de désarmer les milices. En conséquence de cet arrangement, il arrive à Cassel le 15. Après avoir pris possession de la place, établi une garde, il envoie 1 B. à Munden, à la jonction de la Werra, relever la brigade de Salis, qui marcha sur Gottingen, dont M. de Pereuse s'empare le 16.

1 B. du régiment de Vatan part aussi de Cassel le 17, se rendant en cinq marches à Marburg, dont les portes devaient lui être ouvertes. L'opération de la Hesse n'ayant point exigé l'artillerie qui lui était destinée, M. d'Estrées fit revenir celle avancée jusqu'à Warburg, et il laisse 11 B. et 10 E. en Hesse.

L'armée passe le 16 à la rive droite du Wéser, et campe à Holzminden. La réserve de M. le duc de Broglie reste à la gauche, à la hauteur de Blomberg.

Les nouvelles des ennemis, à la date du 17, les annonçaient quittant leurs positions près Minden, et campant sous Hameln, la droite au village d'Afferde, la gauche à Hastenbeck.

M. le maréchal, ayant passé le Wéser, désirait pouvoir le descendre jusqu'à Hameln. En conséquence, il donna l'ordre général suivant : « Le 20 au soir, l'armée marchera à Eschershausen, Scharf-Oldendorf; on fera attaquer le 21, au point du jour, les gorges de Eschershausen et Halle. L'armée arrivera pour soutenir ces attaques.

« La réserve de M. d'Armentières ira camper à Halle. On enverra un corps sur Eimbeck et on y fera arriver la brigade de Gottingen. La réserve de M. de Broglie avancera son camp pour être le 22 dans la position qu'il a reconnue en deçà de Grohnde. Il fera avertir le 21 à Steinheim pour faire avancer son convoi de pain à son nouveau camp. Le 22, on séjournera dans ces positions. Le 23 de même, pour recevoir le pain. Le 24, M. d'Armentières marchera à Grohnde, l'armée à Halle. Le corps d'Eimbeck fera un mouvement relatif. »

M. d'Estrées, forcé d'attendre, s'occupait à préparer ses marches. Il envoya, sous la conduite de M. de Langeron, un fort détachement fouiller la forêt de Delligsen, et, le 19 au soir, il envoya, sous les ordres de M. de Chevert, chasser les partis ennemis répandus dans la gorge qui conduit de Scharf-Oldendorf à Eimbeck. Le maréchal, dans l'intention de suivre les ennemis le plus promp-

tement possible, ne perdait pas de vue son projet. Cependant, pour porter l'armée au delà d'Oldendorf, il était forcé d'attendre un convoi dont la distribution ne devait avoir lieu que le 23 : M. de Bourgade, munitionnaire général, par de nouveaux arrangements à Halle, obtint sa distribution à la même époque, et la marche de l'armée fut fixée au 22.

Le duc de Cumberland s'avançant jusqu'à Wegessen, avec un corps de 8,000 hommes, soutenus par un autre plus considérable, le maréchal fit, le 19 au soir, un détachement de 100 compagnies de grenadiers et de tous les dragons de l'armée, aux ordres de M. le duc d'Orléans avec le duc de Chevreuse et M. de Chevert. Ce détachement devait couvrir la marche de l'armée et protéger le corps de M. d'Armentières à trois lieues en avant d'Oldendorf. Le duc de Broglie, toujours à la gauche du Wéser à hauteur de l'ennemi, se tenait prêt à passer cette rivière dans le cas où les circonstances l'exigeraient.

L'armée se mit en marche le 20 au matin sur Oldendorf; aussitôt la première ligne arrivée, le détachement aux ordres du duc d'Orléans pénètre à travers les bois et se porte jusqu'à Wegessen, que le duc de Cumberland abandonne pour gagner Halle.

Le 22, l'armée ennemie se trouvait rassemblée en totalité dans le camp d'Hastenbeck (1), poste choisi et préparé pour y recevoir le combat.

Le même jour, le maréchal marcha avec toute l'armée sur Halle, ayant à sa droite et sur les bords de la Leine la réserve de M. de Randan, et celle de M. d'Armentières, formant l'avant-garde, s'avançant par la gauche sur Heyen. Les troupes de cette avant-garde rencontrèrent le 23, en arrivant près de Heyen, plusieurs partis ennemis que les volontaires de Flandre et de Hainaut poussèrent jusqu'au village de Borry, occupé en force et soutenu par la gauche de l'armée ennemie. Le maréchal se porte sur une hauteur dans le but d'attaquer ce poste avec la réserve, lorsque l'armée serait à portée de la soutenir. Mais à peine en fut-il descendu que le duc de

(1) Dans cette plaine on place l'*Idistavisus campus* des anciens, célèbre par l'éclatante victoire que Germanicus y remporta sur Arminius, l'an 16 de J.-C.

Tacite, *Annales*, livre II, admirable description de cet auteur sublime, sur ce même champ de bataille où les Romains défirent les Chérusques et leurs alliés.

Cumberland l'occupa avec 8,000 hommes, ce qui détermina à remettre l'attaque au lendemain, l'armée n'étant pas encore arrivée.

Elle marche le 24, à deux heures du matin, pour être à portée de soutenir l'avant-garde devant attaquer le village de Borry, qui, par le changement de position des ennemis, se trouvait à leur droite. Au jour, les armées se trouvaient en présence, le village et la gorge occupés. Pendant qu'on se disposait à attaquer, l'armée ennemie se retira, et le détachement qui occupait le village et la gorge se replia dans les bois et les montagnes, la tête occupée par de forts détachements. M. d'Estrées, faisant reconnaître la nouvelle position des ennemis, jugea qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de les inquiéter par leur droite et par leur gauche en même temps que l'on avancerait sur leur centre. En conséquence, le duc de Broglie eut ordre de se préparer à marcher sur le derrière de l'armée ennemie et de passer le Wéser au moment de l'attaque. Le duc de Randan, qui revenait d'Eimbeck avec 2 brigades d'infanterie et 15 E., s'avance sur Bisperode, village situé sur la chaussée de Hanovre. Ces dispositions engagèrent le duc de Cumberland à abandonner la tête des bois et à se placer sur son champ de bataille.

Le 22, le maréchal d'Estrées campait à Halle, éloigné de cinq lieues environ de l'ennemi. Vers midi, s'engage un combat d'avant-garde que le maréchal fait cesser, ne jugeant pas le moment encore favorable de livrer une bataille complète et décisive. Du 24 au matin au 25 à 5 heures du soir, cette bataille est encore différée autant par la prudence du maréchal que par un changement de front dans la position du duc de Cumberland, qui, rétrogradant sur Hameln, avait placé son armée sur une ligne perpendiculaire au Wéser et aux montagnes, dont le village d'Hastenbeck couvrait le centre. Un nouveau plan d'attaque devenait donc nécessaire. Après avoir reconnu lui-même les dispositions ennemies, le maréchal réunit en conseil les lieutenants généraux pour leur communiquer ses projets, dont jusqu'ici certains membres de ce conseil ne le laissaient pas maître. Résolu à porter son principal effort sur la gauche de l'ennemi, il confiait au général Chevert le soin de le tourner par la montagne, et, pour exécuter cette importante et délicate mission, il mettait aux ordres de ce chef, non moins expérimenté que résolu, sa meilleure infanterie. M. d'Armentières, avec plusieurs brigades, devait seconder l'opération par une attaque de front. Au centre,

M. de Contades, et à gauche, M. de Broglie, ne devaient commencer leur mouvement que lorsque les progrès de Chevert sur le flanc et les derrières de l'ennemi seraient marqués et prononcés. Le bruit du canon dans la montagne devait être le signal de l'action générale. Auprès de lui, le maréchal gardait en réserve 2 brigades.

Notre armée, placée en ligne, appuyait sa gauche au Wéser et sa droite au village de Voremberg, l'artillerie au centre.

Le 25, le maréchal se porte dès la pointe du jour de l'autre côté des montagnes, d'où il aperçoit la totalité de l'armée ennemie en bataille à la tête de son camp derrière les marais d'Hastenbeck, en ligne le long et parallèlement au bois de Deister et à la montagne d'Ohnsberg, les deux armées séparées par le petit ruisseau qui passe de Voremberg à Hastenbeck. A huit heures, il fait battre la générale, et nos troupes passent les montagnes ; mais cette marche n'ayant pas été préparée, elle ne put être exécutée totalement, et à 5 heures du soir seulement elles se trouvaient en bataille.

Le duc de Cumberland avait sa droite à Hameln, et tout son front couvert par un marais impraticable. La gauche appuyait à des montagnes très hautes et couvertes de bois, et tout l'intervalle depuis ces montagnes jusqu'au village d'Hastenbeck était traversé par sept ou huit ravins très profonds. Cette disposition ne laissait donc qu'un point d'attaque par le flanc gauche des ennemis, et la possibilité de les tourner par les sommités des montagnes. Ainsi ce flanc devenait le front à son ordre de bataille.

Le 26 décida du sort de l'électorat de Hanovre. Dans cette position du duc de Cumberland, son aile droite ne pouvant être attaquée, défendue par les marais qui la couvraient, tout l'instinct du maréchal devait se porter sur la gauche, si avantageusement située sur des hauteurs au premier coup d'œil inaccessibles. Le seul point consistait à tourner ces hauteurs, à se rendre maître de leurs sommités, que le duc de Cumberland avait eu l'imprudence de négliger. Il n'y avait que ce moyen de réussir : déloger les ennemis du bois même, et du succès de cette manœuvre devait dépendre le sort de la journée. M. d'Estrées détache M. de Chevert, de Meaupou et Ruffey, avec les brigades de Picardie, Navarre, la Marine et beaucoup de troupes légères. Le corps se met en marche à minuit ; comme il devait former la droite de l'attaque, la réserve de M. de Randan rejoignit l'armée en bataille sur plusieurs lignes, la gauche de l'in-

fanterie vis-à-vis du village d'Hastenbeck, et la droite à un bois contenant plusieurs colonnes redoublées pour attaquer lorsqu'il en serait temps. La cavalerie, qui devenait inutile dans une semblable mission, fut placée à la gauche et derrière l'infanterie. Le feu de l'ennemi commence à six heures, et le mouvement concerté avec M. de Chevert seulement à neuf heures. Le feu de l'artillerie française est d'abord très modéré; mais à huit heures et demie, l'armée s'étant mise en mouvement, l'artillerie domina celle de l'ennemi. Un moment après, le feu de l'infanterie se fit entendre dans la montagne, où les troupes aux ordres de M. de Chevert (1), pénétrant après un combat fort vif, chassaient l'ennemi de tous ses postes. A mesure que le feu de notre artillerie en imposait à celui de l'ennemi, M. de Contades, chargé de l'attaque de la droite, formait sur plusieurs lignes les brigades à ses ordres pour se porter sur un front de deux à trois cents mètres, le seul point que présentât l'ennemi. Comme ce front se rétrécissait encore en approchant du village d'Hastenbeck, soutenu par plusieurs colonnes, le maréchal en forma quatre à l'extrémité de sa gauche, commandées par MM. de Broglie, de Guerchy, de Leyde et de Souvré. Cette disposition, prenant l'ennemi en flanc, lui fit abandonner le village et replier ses colonnes déjà écrasées par l'artillerie et chassées successivement des postes les plus avantageux. M. d'Armentières, avec 4 brigades soutenues des dragons à pied, longeait les bois à mi-côte. La brigade de Champagne, avec M. de Danlézy, soutenue par celle de Reding, marche le long du bois à une redoute dont elle s'empare avec dix pièces de gros canon. Pendant ce temps, les Carabiniers débouchaient le long des haies du village d'Hastenbeck; la cavalerie, sur plusieurs colonnes, soutenait et suivait l'infanterie pour déboucher au moment favorable sur celle de l'ennemi. Tout annonçait une victoire complète, lorsqu'on fut forcé de suspendre l'attaque.

Une colonne ennemie de grenadiers, qui s'était avancée au travers des bois, ayant attaqué la brigade d'Eu, postée sur une hau-

(1) Il marchait à la tête de ses brigades sans cuirasse et le cordon rouge sur l'habit; on sait qu'il répondit à un officier le pressant de se couvrir de sa cuirasse : *Ces braves gens en ont-ils?* Ce mot d'un lieutenant général, qui avait été volontaire, aurait créé des soldats, s'il n'eût été adressé à des troupes reconnues d'une si grande intrépidité.

teur, celle-ci répondit par un feu très vif, ce qui attira sur elle celui d'une partie des troupes françaises, qui, par ce moyen secondant les efforts des ennemis, forcèrent cette brigade à abandonner les hauteurs. Les batteries, dont l'ennemi s'empara, commencèrent alors à tirer sur le flanc de l'armée victorieuse. Ce feu bien dirigé et la retraite de la brigade d'Eu persuadèrent qu'un corps supérieur s'était emparé des hauteurs et allait tourner l'armée par sa droite, ce qui parut d'autant plus vraisemblable que toute l'infanterie ennemie, à la faveur des bois, avait fait un mouvement par sa gauche, et qu'en même temps le maréchal d'Estrées était averti qu'un corps d'infanterie et de cavalerie paraissait à l'extrémité de sa droite, déjà dégarnie par le mouvement de toute l'infanterie sur le centre. Il était bien difficile que ce contretemps n'arrêtât pas l'entière défaite des ennemis. En effet, l'attaque ayant été interrompue pendant une demi-heure, ils en profitèrent pour faire leur retraite au delà de la rivière de Hameln sans être suivis, ce qu'ils n'auraient pu exécuter que dans le plus grand désordre si l'armée du roi n'avait pas été obligée de ralentir ses mouvements. On prit aux ennemis 9 pièces de gros canon et 2 obusiers. Ils perdirent aussi 3,000 hommes, et les Français à peu près 1,500, tant tués que blessés.

L'infanterie hanovrienne évita tout engagement à sa droite, ne tenant ferme qu'au travers des bois, où 34 B. pénétrèrent cependant par deux passages regardés comme impraticables. L'infanterie française se comporta avec la plus grande valeur; la cavalerie n'eut pas occasion de donner. L'artillerie, dirigée par MM. de Valière (1) et de Fontenay, fut servie avec tant de succès qu'elle en imposa à celle de l'ennemi, bien que sur des emplacements choisis et préparés depuis plusieurs jours. Le succès de l'attaque de Chevert fut aussi brillant que rapide. Les troupes s'y distin-

(1) De Valière (Jean-Florent), né en 1666, sous-lieutenant de mineurs en 1690; maréchal de camp, 1er février 1719; lieutenant général, 20 février 1734; fait toutes les dernières guerres de Louis XIV; mort le 6 janvier 1759.

Son fils Joseph, marquis de Valière, né en 1717; au siège de Kehl (1733), comme volontaire; lieutenant d'artillerie, 20 mars 1734; se distingue en Bohême; brigadier, 2 mai 1744; inspecteur, 9 avril 1745; inspecteur général sur la démission de son père, 9 mars 1747; maréchal de camp, 17 septembre; blessé à Berg-op-Zoom; lieutenant général, 10 mai 1748; à l'armée d'Allemagne, 1757 à 1760; mort en 1776.

guèrent par cet entrain qui a caractérisé de tout temps la valeur française. Chevert y conserva sa gloire, et sa conduite ne démentit pas un seul instant la réputation de ses campagnes précédentes. Chevert avait non seulement trouvé le moyen de s'emparer de ces hauteurs, mais encore d'y placer le canon de ses brigades, dont il se servit pour foudroyer les troupes dans les bois, où Brehant (1) arbora le drapeau de Picardie.

(1) De Brehant. Cette maison appartient au diocèse de Saint-Brieuc en Bretagne, elle remonte à 1090; on en parle en 1370 sous du Guesclin, dans les croisades et sous Henri IV. De Brehant, comte de Plelo, mort en 1738, était le père du comte de Plelo, tué à Dantzig en 1734, qui, marié à Louise de Phelipeaux de la Vrillière, fille du marquis de Châteauneuf et sœur du comte de Saint-Florentin, ministre, eut pour fille Louise-Félicité de Brehant-Plelo, duchesse d'Aiguillon.

Brehant (Marie-Jacques, marquis de), lieutenant au régiment de Nicolaï-dragons, 30 janvier 1724; gentilhomme à drapeau aux gardes françaises, 20 février 1732; deuxième enseigne, 1er novembre 1733; enseigne, 4 mars 1735; sous-lieutenant, 13 mars 1741; lieutenant, 17 juillet 1743; mestre de camp de Médoc, 1er décembre 1745; rang de brigadier, 10 mai 1748; mestre de camp de Picardie, 25 août 1749; inspecteur général de l'infanterie, 18 janvier 1760; maréchal de camp, 20 février 1761; décédé en 1765. Campagnes en Allemagne, 1734-1735; Flandre, 1742-1745; Italie, 1747-1748; armée d'Allemagne, 1757-1761. Contusionné à la cuisse à Hastenbeck, 26 juillet 1759; se distingue à l'attaque d'Hameln, 8 août 1759. Le marquis de Brehant avait gagné l'estime et la confiance des troupes par ses manières franches, sa noble et grande valeur. Excellent officier pour mener une colonne à l'ennemi ou soutenir une arrière-garde: très utile dans une armée. (D. G.)

Son frère, de Brehant-Bihy (Almaric, comte), né en 1734; capitaine aux dragons de la Reine, 13 septembre 1758; chambellan du roi Stanislas en souvenir du dévouement du comte de Plelo, son frère; 1762, mestre de camp; quitte le service comme colonel, après la guerre de Sept ans. D'une grande énergie, il est appelé à Versailles par le duc d'Aiguillon pour faire rentrer dans l'ordre le régiment de Dauphiné, en garnison à Marseille, qui, par son insubordination, chassait successivement tous les colonels qu'on lui envoyait. « J'y mets les conditions: pouvoir sans bornes; et si je parviens à le discipliner, n'en conserver le commandement pas plus d'un an. » Il part, arrive à Marseille, s'y loge dans une petite auberge, en sort vêtu d'un frac, se rend au café fréquenté pas les officiers, qu'il trouve causant de ce qu'ils auront à faire contre le nouveau colonel. « Vous ne le connaissez pas; c'est un homme qui ne souffre pas l'insulte et qui vous en demande raison; » et, déboutonnant son frac, il montre sa croix de Saint-Louis, choisit les deux plus exaltés, se rend sur le terrain et les blesse chacun à leur tour. « Messieurs, dit-il aux témoins, en voilà assez ce matin pour un homme qui a couru jour et nuit depuis Paris. Si le cœur en dit encore à d'autres, on me retrouvera. » Il les quitte, rentre chef lui, met son uniforme, se rend chez le commandant de place et donne l'ordre de convocation aux officiers, bien étonnés de voir l'homme du café. Il leur parle avec bonté, an-

Chevert se préparait à poursuivre ses avantages en poussant la gauche des ennemis, ou même en coupant la retraite à une partie, et le succès eût été au delà des espérances, si le maréchal avait fait attaquer en même temps le centre ennemi. L'hésitation de la brigade d'Eu, assaillie et mise en désordre, fut le seul événement malheureux; le maréchal suivit le duc de Cumberland avec 18 E. et 4 brigades d'infanterie (1); mais ce prince ayant passé la rivière de Hameln et placé sa cavalerie en bataille sur les hauteurs d'Hameln, l'armée coucha sur le champ de bataille.

L'extrême fatigue des troupes, depuis trois jours et trois nuits sous les armes, l'éloignement du camp à quatre lieues en arrière du champ de bataille, ne permirent pas d'envoyer le lendemain des détachements assez considérables pour inquiéter l'ennemi, qui s'était mis en marche vers le milieu de la nuit.

Le duc de Fitz-James est détaché pour observer la marche du duc de Cumberland, qui se retirait vers Minden. Les grenadiers de France eurent aussi ordre de se porter en avant pour soutenir M. de Fitz-James et commencer l'investissement d'Hameln. Le duc de Broglie repasse le même jour à la gauche du Wéser pour investir cette place. Le gouverneur, sommé inutilement le 27, demande le 28 à capituler. La garnison obtint les honneurs de la guerre. La place fournit beaucoup d'artillerie et de munitions de toute espèce.

nonce les ordres sévères dont il est porteur, demande si tous les officiers sont présents. On lui répond que deux sont malades : « Je vais les voir, dit-il, pour m'assurer s'ils ne manquent de rien. » Ils veulent s'excuser : « Je ne veux rien savoir de ce qui s'est passé, persuadé de n'avoir qu'un honorable compte à rendre sur la conduite d'un corps d'officiers avec lequel j'espère vivre dans la plus grande union. » Cette conduite, sa noble familiarité, sa fermeté, lui valurent l'amour du régiment de Dauphiné, qui le vit quitter avec regret, et conserva après lui la stricte discipline qu'il y avait fait renaître.

Leur petit-neveu, Almaric, comte de Brehant, mon camarade d'école, capitaine au deuxième régiment des chasseurs d'Afrique, officier estimé et plein d'avenir, est mort en 1843 à Hyères, de ses longues fatigues dans la province d'Oran.

(1) Les régiments de Belzunce, d'Alsace, de Vaubecourt, de Champagne, à leur tête M. de Gisors, rivalisèrent de valeur. Le prince de Condé fit ses premières armes à cette bataille, que le duc d'Orléans avança par ses charges de cavalerie. Le maréchal de Beauvau a écrit un fragment de cette campagne de Hanovre. Ce manuscrit appartient au comte de Ludre. Il y vanta peut-être avec trop d'exaltation les faits et gestes du duc d'Orléans, près duquel il servit.

L'ennemi, retiré précipitamment sous Minden, marche le 31 à Loccum, et le 1er août sous Nienburg.

Le maréchal, après avoir laissé reposer l'armée pendant quelques jours, se mit en marche le 31 et passa la rivière d'Hameln. La réserve de M. de Randan est portée à Risperode, et celle de M. de Broglie reste à la gauche du Wéser, à hauteur d'Hameln.

Il y a lieu d'être étonné de la retraite du duc de Cumberland sur Minden et Nienburg; en se repliant par Hanovre, il protégeait cette capitale jusque après la reddition d'Hameln; puis, conservant sa retraite sur Brunswick, il se trouvait protégé par le canon de Magdeburg. De cette façon, l'armée française, quoique victorieuse, n'aurait jamais osé prendre ses quartiers sur la rive droite du Wéser.

Comme, suivant la convention particulière récemment conclue entre la France et le Danemark, les troupes françaises ne pouvaient entrer dans le pays de Brême et de Werden que lorsque le duc de Cumberland leur en donnerait l'exemple, il dépendait donc de lui de réduire à peu d'importance la journée d'Hastenbeck; mais les Hanovriens ne confondaient point encore leur cause avec celle du roi de Prusse; ils préférèrent exposer les duchés de Brême et de Werden aux malheurs de la guerre, dont ils pouvaient les préserver en s'enfonçant eux-mêmes dans les marais de Stade, que de prendre une position menaçante sous le canon de Magdeburg.

Cette victoire eut pour résultat l'occupation entière de l'électorat. Un détachement était déjà entré à Emden; Minden et Hanovre ouvrirent leurs portes. La Hesse-Cassel, le Brunswick, les duchés de Werden et de Brême eurent le même sort que le Hanovre et furent mis à contribution. Jamais victoire n'eut des suites plus étendues et plus rapides. Hameln se soumettait le 28 juillet, Minden le 1er août, Hanovre le 3; quelques jours après, Brunswick, Wolfenbüttel, tout le duché de Brunswick, tout l'électorat de Hanovre restaient conquis.

Le 1er août, les députés de Minden se rendirent à l'armée pour offrir les clefs de cette ville ; ceux de la régence d'Hanovre les accompagnèrent afin de traiter des contributions.

Le même jour, le maréchal recevait une lettre d'un des ministres du duc de Brunswick demandant à entrer en négociations. Il répondit qu'il y consentirait volontiers, mais seulement dans le cas où ce

prince serait disposé à retirer ses troupes de l'armée des alliés.

Quoique le succès de la bataille d'Hastenbeck n'eût pas été aussi complet qu'on aurait eu lieu de l'espérer, rien ne pouvait mieux caractériser les avantages de cette journée que les démarches des ennemis.

L'événement qui a empêché l'armée du maréchal de poursuivre son attaque victorieuse a été exagéré. La ligne française enveloppait celle de l'ennemi ; dès lors il était impossible qu'inférieur en nombre, il envoyât des détachements sur nos communications. Ainsi deux manières d'attaquer s'offraient au choix du maréchal, pour expulser l'ennemi de sa position : la première, en se portant en masse sur Hastenbeck au centre, en ne faisant que des démonstrations sur les hauteurs pour contenir la gauche de l'ennemi; la seconde, en attaquant cette gauche avec force pour la chasser des hauteurs , pendant que la gauche de la ligne ferait un effort pour percer le centre. Ce dernier principe paraissait le plus convenable, parce que les Français pouvaient user de leur supériorité numérique et que l'attaque sur les hauteurs facilitait celle dirigée sur Hastenbeck. Ce fut aussi celui adopté par le maréchal, et il aurait eu plein succès, si sa droite eût été soutenue par un corps de cavalerie lancé dans la plaine à la suite de l'ennemi.

CHAPITRE III.

CAMPAGNE DE HANOVRE. — CAPITULATION DE CLOSTER-SEVEN (août-décembre 1757).

(M. LE MARÉCHAL, DUC DE RICHELIEU.)

Août. 1er. Les députés de Minden viennent offrir les clefs de cette ville; ceux de Hanovre se rendent à l'armée pour traiter des contributions. L'armée ennemie se retire sous Nienburg. — 3. L'armée française marche au delà d'Oldendorf. Le maréchal de Richelieu, nommé au commandement des troupes du bas Rhin le 25 juillet, arrive à l'armée. Il a sous ses ordres 141 B. et 156 E., des troupes légères et 14 B. étrangers. M. d'Armentières à Buckeburg. M. de Broglie, qui a suivi le mouvement de l'armée par la rive gauche du Wéser, fait prendre possession de Minden par M. d'Aubigné. Il rentre à l'armée. M. de Randan à Hammelspringe. — 7. Le maréchal d'Estrées quitte l'armée. M. de Richelieu reçoit la capitulation de Hanovre. Il envoie 1 régiment d'infanterie et 1 de cavalerie en Ost-Frise, pour renforcer à Emden. — 8. Les ennemis se portent sur Werden. — 12. L'armée sous Hanovre. M. d'Armentières campe à Minden. M. de Randan à Neustadt en avant de Hanovre. Il ne reste que des chasseurs à Nienburg; M. de Cumberland à Werden. — 15. Les capitulations de Brunswick et de Wolfenbüttel signées le 13, le duc d'Ayen en prend possession avec 6 B. et 6 E. — 18. M. de Villemeur reste à Munster, se porte à Meppen; des dragons occupent Zelle. M. d'Armentières à Nienburg avec 14 E. de renfort venus de Ruremonde. Les alliés se fortifient sous Werden, avec un poste à Rethem. — 22. L'armée française à Wolksdorf. Les hussards de Polleresky et de l'infanterie joignent les dragons à Zelle. L'ennemi évacue Rethem et brûle le pont de l'Aller. — 23. L'armée à Mariensée. Capitulation de Gueldre. Une fraction du corps de M. d'Armentières pour aller avec M. de Broglie à Oster-Bruck, jointe par M. de Berchiny. M. de Randan rejoint l'armée. A l'approche de M. de Broglie, 3,000 grenadiers et 1,500 chevaux, laissés de l'autre côté de l'Aller, se retirent sur Werden. L'armée ennemie décampe de cette ville. M. de Chevreuse marche par la rive droite de la Leine à Bothmer; établit un pont à Essel. — 24. L'armée s'avance à Rodewald. M. de Broglie fait marcher deux détachements à Werden. — 25. L'armée s'avance à Rethem; trois ponts jetés sur l'Aller au-dessous de Bothmer, à hauteur de Gitten. M. d'Armentières campe à deux lieues en avant de l'armée à Etelsen. M. de Chevreuse à Bothmer. L'ennemi à Rothenburg derrière la Wumme. — 26. Les volontaires Royaux s'avancent sur Bremen; Fischer en expédition à Halberstadt. M. de Broglie prend possession de Werden. — 27. M. de Guerchy reste à Rethem. — 28. L'armée se porte à Westen; le 29,

à Werden. M. d'Armentières à Achim. — 29. Il marche à Bremen, dont il reçoit la soumission. M. de Broglie à Achim. M. de Chevreuse, sur la Bothmer, pousse des partis sur Rothenburg. — 30. M. de Guerchy à Witlohe. M. de Monteynard à Eversen. Le duc de Cumberland occupe les positions de Rothenburgh et Ottersberg. — 31. M. de sur Broglie Ottersberg. L'ennemi décampe, laissant à Rothenburg et Ottersberg des garnisons qui évacuent ces places à l'arrivée du maréchal de Richelieu. Les alliés se retirent sur Gyhum.

Septembre. 1er. L'armée reste à Walle avec le maréchal. M. d'Armentières à Bremen. M. de Saint-Pern à Rothenburg avec les grenadiers et les carabiniers; il détache en avant M. de Poyanne. — 3. Le maréchal se porte vers Closter-Seven avec tous les grenadiers. M. de Broglie rejoint le maréchal à Closter-Seven. M. de Poyanne s'avance vers l'ennemi à Selsen; son arrière-garde à Closter-Seven. — 4. Le maréchal attaque Bevern. Quartier général à Closter-Seven. L'armée rejoint. Capitulation de Harburg. M. de Poyanne sur Selsen. L'ennemi se retire entre Bevern et Bremenworde. — 5. M. de Rochambeau sur Wolfenbüttel et Halberstadt. — 8. Capitulation de Closter-Seven. — *État des camps :* 15. Werden, duc de Brissac. Bremen, M. d'Armentières. — 16. Rethem, M. de Chevert. — Bothmer ou Essel, duc de Chevreuse. — 18. Zelle, M. de Contades. — 10-11. M. de Richelieu ordonne le mouvement sur Wolfenbüttel et Brunswick. Le roi de Prusse avec 40,000 hommes vers l'armée de M. de Soubise et de l'Empire qui s'assemble à Erfurt. — 12. Prise du château de Regenstein. — 15. Le maréchal à Rethem. — 16. Le maréchal à Zelle. — 17-18. M. de Berchiny en Hesse; M. de Talaru à Eschwege sur la Werra; M. de Turpin, de Witzenhausen à Allendorf et un détachement à Kreutzburg. — 19. Le maréchal à Brunswick; les premières divisions de l'armée à Wolfenbüttel. M. de Rochambeau à Osterwick avec M. de Voyer; ils se retirent le 20 sur Hornburg. Le prince Ferdinand de Brunswick à Halberstadt, où il établit son quartier général; derrière lui la garnison de Magdeburg. — 26. Le maréchal, avec les premières divisions de l'armée sur Hachum. M. de Voyer se porte sur Osterwick; le 27 à Athenstedt, et le 28 en deçà de Groningen. Les postes ennemis avancés à Zilly et Osterwick. — 27. Les troupes du maréchal en échelons sur Osterwick; campent à Dardesheim, Bersel et Osterwick. Les Prussiens se retirent derrière Halberstadt. Le prince Ferdinand sur Hammersleben, puis sur Wanzleben. — 28. Les Français s'avancent sur Athenstedt, puis Halberstadt. — 29 et 30. Sont suivis par le reste de l'armée, excepté la réserve de M. de Chevreuse à Oschersleben. M. d'Armentières à Quedlinburg.

Octobre. 7. M. de Broglie, avec 20 B. et 18 E., rejoint M. de Soubise vers Nordhausen. — 11. Le duc de Cumberland en Angleterre. Un corps de troupes de Wanzleben, avec le prince Ferdinand, fait une démonstration sur M. de Chevreuse. — 12-13. Le corps de M. de Chevreuse augmenté de 3 brigades d'infanterie et de 10 E. — 16-17. M. de Broglie à Mulhausen.

Novembre. 1. L'armée quitte Reichertswerbern. M. Hilburghausen change les projets, s'arrête à Schortau. M. de Soubise à Kayna et Merseburg. — 2. Les Prussiens passent la Saale près de Weissenfels et campent à Braunsdorf. M. de Soubise, à Mucheln, est rejoint par M. Hilburghausen. — 3. Le roi passe la Saale près de Weissenfels, campe près de Braunsdorf. — 4. L'armée combinée

change de position et se trouve face à l'armée prussienne. — 5. M. de Soubise amène la cavalerie et la réserve. Bataille de Rossbach, prodiges de valeur de M. de Castries. M. de Saint-Germain protège la retraite. Le prince Henri de Prusse tombe sur les Français, il est blessé. Seidlitz avec sa cavalerie. — 6. Le roi de Prusse marche à Freyburg. Les armées combinées se séparent. M. Hildburghausen se dirige sur Arnstadt, puis en Franconie. — 7. Frédéric retourne à Leipsig, notre armée à Sachsenburg. — 8. A Kildenbruck. — 9. A Nordhausen. — 12. Nadasti force la garnison de Schweidnitz à capituler. — 13. Le prince Henri est laissé en Saxe. Le roi quitte Leipsig. Départ de notre armée en trois colonnes pour Dingelstadt, Duderstadt et Mulhausen. — 16. Le prince Henri passe l'Elbe à Torgau et pénètre en Lusace, d'où il chasse Marshal. — 20-21. Nos troupes de droite dirigées sur Kirchain en Hesse, celles de gauche sur le Mayn. — 21-22. Le prince Charles dresse des batteries le long du camp prussien de Breslau. — 22. Les généraux d'Arenberg et Marquire forcent le poste de Schmiedefeld. Beck repousse les Prussiens à Pilnitz. Le duc de Bevern, attaqué dans son camp de Breslau, derrière la Lohe, est culbuté et se rallie près des faubourgs de Breslau. M. de Soubise quitte Duderstadt, prend la route de Mulhausen. — 28. A Eisenach. Vers les derniers jours du mois, l'armée de Soubise versée dans celle de Richelieu, tout en conservant son commandement distinct.

Décembre. 2. Le maréchal quitte Luneburg. — 3. A Zelle. Avantage de M. de Caraman sur les chasseurs hanovriens. M. de Villemeur à l'arrière-garde; il opère de manière à rejoindre à couvert de l'Aller. M. de Noailles à Pattensen. — 6. M. de Broglie à Zelle, ainsi que M. de Noailles. L'ennemi laisse 4 ou 5,000 hommes devant Harburg. — 7-8. Le maréchal rappelle à lui les troupes laissées dans la Hesse. M. d'Armentières se replie sur Halberstadt et Osterwick Le corps prussien est à Halberstadt et Osterwick. — 12-13. Les troupes françaises derrière l'Aller. — 16. L'armée au camp de Zelle. Le quartier général ennemi à Altenhagen. — 19-23. Dispositions pour passer l'Aller. — 21. M. de Broglie dans le duché de Bremen. — 24-25. Dans la nuit, MM. de Villemeur, de Laval, de Grandmaison, d'Auvet, d'Ayen jettent des ponts et passent l'Aller. Succès de ce passage. L'ennemi se retire sur Winsen et Luneburg; le prince Ferdinand à Uelzen. — 26. Le maréchal à Luneburg. — 27. Harburg capitule. — 28-31. Cantonnements de l'armée entre l'Aller, l'Ocker et la Leine. Quartier général à Hanovre. M. de Broglie entre Zelle et Bremen.

Dès le mois de juin, le roi avait pris la résolution d'assembler deux nouvelles armées en Alsace, avec l'intention de produire en Allemagne une diversion capable d'arrêter les progrès du roi de Prusse et d'intimider les princes de l'Empire disposés à se prêter à ses projets. M. de Richelieu, destiné à commander une de ces deux armées, devait, en se portant sur la Wettéravie, favoriser les opérations du maréchal d'Estrées, ou agir de concert avec lui, suivant les circonstances. Le succès de la bataille de Chostemitz en

Bohême, gagnée par les troupes de l'Impératrice sur celles du roi de Prusse, changeait absolument les plans d'invasion.

Le conseil supérieur de la guerre pensa donc que l'armée de M. de Soubise, renforcée d'une partie des troupes destinées à M. le maréchal de Richelieu et combinée avec celle des cercles, suffirait à opérer efficacement dans la partie de l'Allemagne où une diversion paraîtrait avantageuse aux intérêts des alliés, et que le moyen le plus prompt pour terminer la guerre serait de mettre l'armée de Westphalie en état d'activer les premiers succès de la campagne et de lui donner sur celle des ennemis une supériorité telle qu'elle pût entreprendre plusieurs opérations à la fois. C'est dans cette vue qu'il se détermine à porter sur le Wéser 20 B. et 36 E. de plus, y compris les 20 E. laissés au camp de Ruremonde, et à réunir ces troupes à l'armée du maréchal d'Estrées, sous le commandement supérieur de M. de Richelieu. Par cette augmentation, cette armée devait être de 141 B. et 156 E., indépendamment des troupes légères et de 14 B. étrangers.

Le duc de Cumberland avait ignoré pendant la bataille les succès du duc de Brunswick, comme le maréchal d'Estrées avait ignoré ceux de Chevert. Par son inaction, le général de Maillebois allait donner le signal de la retraite, lorsqu'il s'aperçut que l'ennemi opérait la sienne sur tous les points et abandonnait cette batterie du centre qui avait trop épouvanté le comte de Maillebois. M. d'Estrées (1), en emportant les regrets de son armée, se vengea du

(1) D'Estrées (Louis-César), né le 2 juillet 1695. Comte, puis duc. Jeune colonel, quand, en 1725, il fut envoyé avec son régiment à Weissembourg. Aimable, possédant cette fleur de galanterie qui sait allier la politesse aux convenances, il pensa alors épouser Marie Leczinska, retirée dans une modeste position et y vivant avec son père Stanislas. La piété filiale avait développé en elle des vertus d'innocence qui, dès l'âge le plus tendre, avaient adouci tous les maux de sa vie errante. Ses traits n'avaient rien de remarquable; mais la jeunesse et la santé leur donnaient de la grâce. Timide comme les personnes qui ont appris de bonne heure à se défier de la fortune, Stanislas n'espérait lui trouver un époux que parmi les hommes fort au-dessous du rang qu'elle avait occupé. D'Estrées vint apprendre au régent le bonheur inespéré qui lui était offert, s'il obtenait un duché.

Le régent le traita de présomptueux et fit échouer toutes démarches. L'évêque de Fréjus, dans la crainte de voir sur le trône une princesse de Condé, chercha la réalisation d'un mariage avec le roi, et offrit aussitôt à Stanislas cette prodigieuse faveur de la fortune. Mestre de camp de Roussillon-cavalerie, 22 mars 1718; brigadier, 20 février 1734; maréchal de camp, 24 février 1738; lieutenant géné-

moins de M. de Maillebois, auquel il reprochait d'avoir, comme chef d'état-major, compromis la victoire en donnant des ordres contraires. Il l'accusa avec tant de persévérance que le gouvernement fit examiner la conduite de cet officier général. L'accusation fut portée devant le tribunal des maréchaux de France et occupa fort le public. Les juges donnèrent leur avis cacheté, qui fut porté au roi. Ce jugement n'a jamais été bien connu légalement; cependant, déclaré coupable, M. de Maillebois, enfermé à la citadelle de Doullens, resta privé de tous ses emplois, bien que quelques années après il reparût avec de nouvelles faveurs.

En effet, le maréchal d'Estrées venait d'être privé de son commandement, malgré d'aussi glorieux avantages. Comme le plan de la bataille qu'il venait de gagner, aussi bien que son choix heureux de Chevert pour concourir au succès, lui appartenait en propre, il y eut dans toute l'armée non pas seulement étonnement, mais douleur de voir la récompense se changer en disgrâce. Dès le début de la campagne, le maréchal d'Estrées avait exprimé dans ses lettres de justes plaintes contre le munitionnaire général Pâris-Duverney, qui depuis lors n'avait cessé de chercher à le déconsidérer. De son côté, M. de Maillebois, maréchal général des logis de l'armée, se croyant plus habile que son chef suprême, faisait en secret cause commune avec Versailles contre le maréchal, et comme à Versailles, sous l'influence de l'entourage intime du roi, tout se traduisait souvent par les voies de l'intrigue, le complot suscité par Pâris-Duverney eut un plein succès. Le rappel du maréchal d'Estrées et son remplacement par le duc de Richelieu,

ral, 2 mai 1744; envoyé à Vienne pour les opérations de la campagne de 1757; maréchal de France le 24 février 1757; commande l'armée d'Allemagne; ministre d'État, 2 juillet 1758; remis à la tête des troupes en 1762, remporte avec le prince de Soubise la victoire de Johannisberg. Mort sans postérité en 1771.

Le maréchal d'Estrées n'était d'Estrées que par substitution de nom et d'armes : par lui-même de noblesse récente, mais illustre, il s'appelait Le Tellier; petit-fils de Louvois. Jusqu'en 1739, marquis de Courtenvaux; après la mort du maréchal d'Estrées, son oncle maternel, il obtint de Louis XV la permission de relever le nom que portait sa mère et qui, faute d'héritier direct, allait disparaître de l'armée.

D'Estrées, honnête homme, brave, actif, vigilant, mais brusque et emporté, brillait par ses connaissances. Son extrême sévérité le fit haïr des soldats, et sa dureté le rendait désagréable aux officiers. Ne voulant pas avoir une table somptueuse, on le taxa d'avarice. (D. G.)

commandant l'armée du bas Rhin, furent décidés sous le vain prétexte que le maréchal était trop lent et trop indécis dans ses opérations contre le duc de Cumberland. Cette injuste appréciation devait tourner à la gloire du maréchal et à la confusion de ses ennemis. Le 25 juillet (1), l'ordre du rappel est signé, et le 26, la bataille de Hastenbeck gagnée; les deux nouvelles si opposées se croisaient en route et presque en même temps elles arrivaient à leur adresse. Puis Pâris-Duverney et Versailles recevaient également coup sur coup celles des 28 juillet, 1[er], 3 août et des jours suivants, qui augmentaient, avec la gloire du maréchal disgracié, l'embarras et la mauvaise humeur de ses ennemis.

Le maréchal de Richelieu se rend à Strasbourg pour régler la marche des troupes, ayant reçu les pouvoirs à lui adressés pour le commandement de l'armée du bas Rhin. Le roi prévient le maréchal d'Estrées de la nouvelle destination de l'armée s'assemblant en Alsace, et de l'arrivée de M. de Richelieu à l'armée le 3 août. L'entrevue avec le maréchal d'Estrées eut lieu le lendemain, entrevue pleine de franchise et de bonnes façons de la part de ce dernier, et dans laquelle le plus embarrassé ne fut pas celui sacrifié à l'autre. Après avoir donné trois jours à son successeur pour le mettre au courant des affaires, il quitta l'armée le 7, ému des vives sympa-

(1) *Le ministre de la guerre à M. le maréchal de Richelieu.*

« Compiègne, 25 juillet.

« Je viens, Monsieur, de faire porter par un courrier la lettre du roi à M. le maréchal d'Estrées pour l'informer de votre arrivée prochaine sur le Wéser, et j'écris en même temps à MM. de Maillebois, de Cornillon et de Chabot. . . . . . .

. . . .

« A l'égard de M. de Chabot, je lui annonce qu'il doit céder le détail de la cavalerie, et je vous envoie un ordre du roi pour l'autoriser à faire le service de maréchal de camp dans l'armée, s'il ne veut point servir sous son successeur. » (D. G., Correspondance, 3436, 91.)

La date de cette lettre prouve que la nomination de Richelieu était arrêtée bien avant la bataille et sans en connaître les conséquences. Le maréchal d'Estrées, intrépide soldat, vivant en dehors des intrigues, était devenu le point de mire des ambitions démesurées de Richelieu, et la campagne était à peine ouverte qu'il s'établissait une correspondance secrète entre Richelieu, M. de Paulmy son beau-frère, et M. de Maillebois. Heureusement pour M. d'Estrées que, son successeur s'oubliant dans les plaisirs de Strasbourg, il gagne pendant cette absence la bataille d'Hastenbeck.

thies que lui témoignaient officiers et soldats, et se rendit à Aix-la-Chapelle pour y prendre les eaux avant de rentrer en France.

Le 8, l'armée ennemie décampait et se portait sur Werden. Le duc de Cumberland n'avait pu se déterminer à violer si promptement la neutralité signée pour le duché de Brême, sans conserver le projet de s'avancer vers les Anglais qui débarqueraient à Stade. Cette conjoncture ne l'empêchait cependant pas de prendre toutes les précautions possibles pour la conservation de l'Ost-Frise, où l'on craignait encore un débarquement anglais. Le maréchal, dès les premiers jours de son arrivée, y avait envoyé les régiments d'Eu-infanterie et d'Archiac-cavalerie, faisant part à M. d'Auvet (1) qu'il lui donnerait le nombre de troupes nécessaires à la défense de cette province, dans le cas cependant où il serait possible de l'entreprendre sans trop exposer les troupes qui en seraient chargées.

Le 11 août, le nouveau général en chef, impatient d'agir et de livrer, s'il se peut, une bataille qui fasse oublier celle de Hastenbeck, porte son camp à Linden, sous les murs de Hanovre, où, malgré une pluie battante, il voulut faire une revue de son armée. Les renforts qu'il attendait, arrivés, lui constituaient un effectif de 128,000 hommes, force beaucoup trop considérable pour vaincre l'armée hanovrienne affaiblie et démoralisée par sa récente défaite.

Les ennemis n'avaient laissé que des chasseurs dans Nienburg, et le duc de Cumberland était à Werden. Sa retraite sous Nienburg, après la journée du 26 juillet, ne semblait d'abord déterminée que par la nécessité de se rapprocher de ses subsistances lui arrivant par le Wéser; mais sa marche sur Werden paraissait désigner un autre objet. M. de Richelieu ne doutait pas que l'embarquement des 15,000 Anglais, dont on parlait depuis longtemps, ne fût destiné à Stade, et que la position du duc de Cumberland n'eût pour objet de les joindre plus sûrement à son armée.

En effet, il ne paraissait pas vraisemblable que ce prince eût rompu la neutralité signée nouvellement avec le Danemark à l'égard des duchés de Brême et de Werden, s'il n'avait eu un objet prin-

(1) Auvet (marquis d'); 1745, brigadier; 10 mai 1748, maréchal de camp; 17 decembre 1759, lieutenant général. Exact dans l'exécution des ordres qu'il reçoit, scrupuleux, mais trop inquiet. (D. G.)

cipal qui l'engageât à la sacrifier. M. de Richelieu pensait même que le secours seul de l'Angleterre ne déterminerait peut-être pas le duc de Cumberland à une pareille démarche ; d'après toute probabilité, c'était un pacte concerté avec le roi de Prusse et l'Angleterre pour mettre son armée dans un état de force ou même de supériorité qui lui permît de tenter une seconde fois la fortune avec les troupes du roi. En admettant ce principe, l'objet essentiel était de prévenir l'arrivée des secours et de marcher à l'ennemi avant la jonction. Mais leur attention de toujours se tenir à quatre marches au moins de l'armée du roi, depuis la journée du 26, ne l'avait pas permis. Les nouveaux entrepôts que l'on était obligé de former à Hameln, à Hanovre, et le repos dont les troupes avaient besoin, exigeaient un séjour dans leur position actuelle. D'ailleurs, M. de Richelieu pensait que, dans le cas où les ennemis tenteraient de défendre le passage de l'Aller, il serait plus en état de le forcer, une fois rejoint par une partie des troupes attendues. Il se proposait d'employer ce retard indispensable à reconnaître tout le pays entre l'Ocker et la Leine, et entre la Leine, l'Aller et le Wéser, à faire des reconnaissances sur Neustadt, Nienburg, Werden, et sur ces points de communication, enfin à des dispositions de subsistances qui pussent le mettre en état d'agir offensivement ou défensivement. La capitulation pour les villes de Brunswick et de Wolfenbüttel signée le 13, le duc d'Ayen partit le 15, avec 6 B. et 6 E., pour prendre possession de ces deux places le 20. Quelques troupes se mettent en marche dès ce jour-là; l'armée se porte le 22, sur quatre colonnes, et campe à Wunstorf, sur la rive gauche de la Caspane, la gauche en avant de cette ville, la droite en avant de Blumenau.

Le 23, l'armée s'avance et campe, la gauche à Mariensée. La division de M. de Randan, à Neustadt, rejoignit l'armée à ce camp, et il resta de sa personne à Hanovre pour y commander (1).

Quelques jours auparavant, M. le maréchal avait fait marcher à Zelle des dragons et des hussards Pollereski, qui ne trouvèrent personne et occupèrent ce poste. Quant au duc d'Ayen, parti avec 6 B. et 6 E. pour occuper Brunswick et Wolfenbüttel, il trouva dans la première de ces villes 160 pièces de canon et une grande quantité

(1) Le duc de Randan a laissé en Hanovre un souvenir cher et honorable, en adoucissant les malheurs de ce pays conquis. (D. G.)

de munitions en tout genre. M. de Voyer prit une vingtaine de canons dans Wolfenbüttel.

M. d'Armentières, dont la réserve venait d'être augmentée de 14 E. de cavalerie arrivés de Ruremonde, restés en dépôt depuis le commencement de la campagne, marchait de Minden le 18 sur Nienburg, d'où les ennemis s'étaient entièrement retirés. Bien qu'encore campés sous Werden avec un corps à Rethem, ils construisaient des redans et des lunettes à un camp placé dans une position avantageuse à quelques lieues de Werden. Malgré leurs démonstrations, ils ne semblaient pas attendre le maréchal; leur position à Werden les éloignait du roi de Prusse, mais cela n'empêchait pas le maréchal de donner toujours beaucoup d'attention à la partie d'Halberstadt et de Magdeburg, pensant que l'on ne pouvait sans danger abandonner toute défiance que Magdeburg ne fût pris, et que, pour le succès d'une telle entreprise et pour en surmonter les difficultés, il fallait s'en occuper sans perdre de temps, et agir de concert avec la cour de Vienne.

Ce fut dans ces circonstances que M. de Richelieu reçut le 22, par un trompette, une lettre du duc de Cumberland, datée du camp de Werden le 21 août, lui proposant une suspension d'armes, qu'il refusa par sa réponse du 23. (D. G., 3437, 81.)

Presque en même temps, M. le comte d'Hardenberg, ministre de Hanovre, arrivait au camp de Mariensée, demandant un passeport pour trouver M. de Cumberland par suite d'une lettre de ce prince qui le chargeait de le lui demander de sa part, et traiter avec lui une affaire dont il lui donnerait connaissance. M. d'Hardenberg ne s'expliqua pas davantage. Le maréchal ayant reconnu dans cette démarche de M. de Cumberland qu'elle avait trois objets, ou de colorer honnêtement la retraite de l'armée hanovrienne, ou d'animer les troupes de Brunswick et de Hesse, ou d'inquiéter nos alliés, refusa de donner le passeport. M. d'Hardenberg retourna à Hanovre, et le maréchal continua de s'occuper des moyens de réduire M. de Cumberland plutôt par la force que par la négociation, en essayant de lui enlever Werden.

L'armée ennemie partit de Werden le 23 août à midi. M. de Broglie marche le 24 au matin; un détachement se dirige par la rive droite de l'Aller, aux ordres de M. de Limoges, lieutenant-colonel des volontaires Royaux, et M. de Chabo, commandant ce corps, s'avance

par la rive gauche sur Werden. Les deux détachements entrèrent en même temps dans cette ville, qu'ils trouvèrent abandonnée. M. le duc de Chevreuse, qui avait marché dès le 23 par la rive droite de la Leine jusqu'à Bothmer, établit un pont sur l'Aller à Essel, tandis que l'armée en jetait un au-dessous de Bothmer, à hauteur de Gilten et au-dessus de Ahlden.

L'armée marche le 24, s'établit à Rodewald, avec sa gauche et sa droite placées près de l'Aller.

Le 25, on s'avance sur trois colonnes et on campe à Rethem, à la rive gauche de l'Aller. L'armée y essuie un orage si violent que les ravages qu'il fit dans le camp l'empêchèrent de partir le lendemain. M. d'Armentières était à deux lieues en avant de l'armée, les ennemis retirés dans leur camp de Rothenburg derrière la Wumme. Les volontaires Royaux marchent sur le chemin de Brême, après que le duc de Broglie eut pris possession de Werden le 26 au matin. Dans la position des ennemis près Rothenburg, ils se trouvaient à neuf lieues de nous.

L'armée de M. de Richelieu, restée à Rethem, en part le 28, se portant vers les ennemis établis derrière la Wumme. Une lettre adressée à M. de Paulmy, en date du 29 août, au camp de Werden, donne l'explication de ce mouvement (D. G., 3438, 170) :

« Je vous ai marqué, Monsieur, que l'ouragan effroyable que nous essuyâmes le 25, en arrivant à Rethem, m'avait forcé d'y séjourner (1). Je mis hier l'armée en marche pour venir camper à Westen, qui est à demi-chemin d'ici, où je vins moi-même dîner chez le duc de Broglie. L'armée y est arrivée aujourd'hui. J'avais mandé à M. d'Armentières de m'attendre de sa personne chez M. de Broglie pour raisonner sur les différentes positions à prendre et reconnaître parfaitement celle de la droite des ennemis. J'ai fait marcher aujourd'hui M. de Broglie à Achim, et la réserve de M. d'Armentières, qui y avait marché hier, se dirige sur Brême. Les ennemis ont un poste auprès de l'embouchure de la Wumme. Ils ont

(1) La journée avait été assez belle; une chaleur de la saison ne faisait pas craindre un orage effroyable qui se déclara vers les 7 heures du soir. Une pluie mêlée de grêle et poussée par un vent impétueux inonda le camp et la ville; les tentes renversées, les piquets abattus, les chevaux échappés, les arbres déracinés, les soldats errants cherchant un abri à travers les éclairs, forcèrent l'armée de rester deux jours à Rethem pour se remettre.

leur droite à Ottersberg, qu'ils ont fortifié et où il paraît que l'on ne peut aborder que par une chaussée ; leur gauche est appuyée à Rothenburg, la Wumme devant eux, et ils font plusieurs digues pour la faire refluer dans les marais à travers lesquels elle coule. Le duché de Brême paraît assez fertile dans tous les bords de la mer, mais le milieu n'est que marais. Je suis à examiner l'étendue de ceux qui enveloppent l'armée des ennemis, et la possibilité qu'il pourrait y avoir de les y attaquer ou de les y tourner, et combiner tout cela avec ces malheureux moyens de subsistance. Il y a eu plusieurs petites affaires des volontaires Royaux qui ne doivent pas tenir place dans un tableau qui présente des objets si importants. M. de Broglie doit aller reconnaître aujourd'hui les moyens praticables et la nécessité d'attaquer le poste de Bassen; il doit aussi reconnaître demain Ottersberg de plus près qu'on ne l'a fait jusqu'ici, et voir la possibilité qu'il y aurait d'établir des batteries de droite et de gauche. Le duc de Chevreuse est toujours campé sur la Wumme, prêt à s'allonger sur sa droite et poussant de grands partis sur Rothenburg, protégeant les volontaires que je vous ai marqué qui devaient s'avancer jusqu'à Harburg. J'ai laissé M. de Guerchy à Rethem avec 10 B. et le régiment de dragons de Caraman, qui doit pousser plusieurs partis sur le fond du centre des ennemis, et 10 autres B. qui ont passé l'Aller et qui sont entre lui et moi. C'est du résultat de ces reconnaissances que je ferai ma disposition générale pour me porter tout d'un coup sur les ennemis, et M. de Chevreuse fera en même temps son mouvement par sa droite pour se porter sur leur flanc gauche. Les ennemis ont fait sortir beaucoup de partis ce matin qui ont troublé nos reconnaissances. Il est fort désagréable d'être dans un pays dont il n'y a pas seulement des cartes, où personne n'a jamais fait la guerre et où on n'envisage que des difficultés. »

Nos reconnaissances étaient poussées fort loin, comme le constate cette lettre de M. Berchiny au ministre de la guerre, le 30 août 1757 (D. G., 3438, 159) :

« J'ai eu l'honneur de vous informer, le 17 de ce mois, d'un projet d'envoyer sur les confins de la Saxe un détachement de 450 hussards aux ordres de M. Turpin, pour enlever l'argent appartenant au roi de Pologne, que ses sujets ne pouvaient lui faire passer par rapport aux partis prussiens qui rôdaient dans ce

pays. Depuis son départ, j'ai reçu de lui deux lettres du 22 et du 26, par lesquelles il me mande qu'il a établi les contributions dans les duchés de Gotha, d'Altenburg, de Weimar, d'Eisenach conformément aux ordres de M. le maréchal de Richelieu ; qu'il ne laissera point d'argent en aucun endroit, appartenant au roi de Pologne, encore moins de celui du roi de Prusse, s'il en trouve. Son lieutenant-colonel fait la récolte de son côté, et ils doivent se rejoindre à Langensalza. M. de Turpin, après avoir assuré les contributions dont il a envoyé la copie des conventions au maréchal de Richelieu et gardé les originaux, ne voulant point les risquer par une estafette, me rend compte par sa dernière qu'il a poussé son détachement jusqu'à Borna où il a ramassé tout l'argent qu'il a trouvé et en a fait passer la plus grande partie à Langensalza, lieu de sûreté.

« Il s'est rendu le 26 à Mersburg et, chemin faisant, a touché quelque peu d'argent à Lutzen; étant à Weissenfels, il apprit que le colonel Lodon, au service de Saxe, avait un gros corps de croates et d'hussards aux environs de Leipsig, qui coupait la communication avec Torgau. Le comte Turpin lui écrivit de se joindre à lui pour tâcher de s'emparer de Leipsig, ce qui, dit-il, aurait peut-être pu leur réussir, d'autant mieux qu'il avait des intelligences dans cette ville; mais n'en ayant point reçu de réponse, il s'est retiré à Mersburg, où il compte se saisir des armes qu'on y a laissées d'un B. de troupes légères prussiennes que l'on avait levées. Il s'est approché le plus près qu'il a pu de Leipsig sans rien risquer, étant couvert par la rivière de la Saale et ayant des détachements en avant, et me mande que, si avec ses hussards il avait de l'infanterie, il prendrait cette ville, où il y a 1,500 hommes de garnison, dont 500 Prussiens, et le reste Saxons qui n'attendent que le moment de se révolter, ce dont, me mande-t-il, le commandant meurt de peur; il ajoute que ce qui lui fait peine est de voir dans les sujets du roi de Pologne autant de Prussiens que de Saxons. Il a intercepté, entre quantité de lettres, plusieurs au roi de Prusse; il me les a envoyées, et je les ai fait ensuite passer à M. de Richelieu ; j'en ai pris lecture et n'y ai rien vu de conséquence, à deux près qui peuvent être importantes, étant écrites en chiffre. Il empêche les partis prussiens de dévaster le pays. Il attend les premiers corps de l'armée de Soubise, qui doit aller

dans ce pays, et compte être de retour dans sept ou huit jours. »

L'armée part de Werden le 31 pour Walle, où elle campe sur deux lignes. Les ennemis restant toujours dans leur position de Rothenburg et d'Ottersberg, le maréchal se détermine à les y attaquer en faisant partir le 30 M. de Monteynard pour aller reconnaître le pays et s'approcher de leur camp : il avait à ses ordres des compagnies de grenadiers, des carabiniers et de la cavalerie, un détachement des volontaires de Flandre et du Hainaut, plus quatre pièces. M. de Monteynard, avec ce détachement, se porte le 30 au matin à Eversen, à quatre lieues environ de Werden : il y découvre le camp des ennemis encore tendu à un quart de lieue au delà de Rothenburg.

Il passe la nuit en bataille et se place à la pointe du jour sur le village d'Unterstedt, d'où il débouche en colonne jusque près de Rothenburg, par le grand chemin, ayant des marais à droite et à gauche. M. de Monteynard s'aperçut alors que les ennemis avaient fait décamper le centre de leurs lignes, et ne laissaient qu'un détachement dans le fort de Rothenburg et à celui d'Ottersberg, qu'il jugea être destiné à favoriser leur retraite. Il envoie sur-le-champ sommer le commandant, qui lui répond qu'il avait ordre de se défendre. M. de Monteynard en fit avertir le maréchal, déjà en marche pour le joindre, et, sur cet avis, envoie chercher 40 compagnies des grenadiers de l'armée, tous les grenadiers Royaux, les Carabiniers et douze pièces d'augmentation.

Le maréchal arrive à 7 heures du matin devant Rothenburg, qu'il reconnaît lui-même encore occupé par une forte colonne d'infanterie, reçoit quelques coups de canon du fort, s'occupe de rétablir les ponts de la Wumme rompus par l'ennemi. En même temps, il passe sur une écluse des compagnies de grenadiers aux ordres de M. de Wurmser. Les ennemis, les ayant aperçus et craignant d'être coupés, évacuent le fort, d'autant plus rapidement que M. de Caraman, par la droite, avait déjà passé les marais et une branche de la Wumme avec ses dragons. Nos sentinelles avertirent de la retraite précipitée des ennemis, mais il ne fut pas possible de s'y opposer, tous les ponts sur la Wumme étant rompus, et sans aucun gué praticable à portée; l'on ne pouvait d'ailleurs arriver à Rothenburg que par une seule chaussée, ce poste étant

environné de marais de tous côtés. Sur-le-champ un des faubourgs de la ville est occupé par quelques compagnies de grenadiers, en attendant qu'on rétablisse le pont du fort. Les ennemis laissent des pièces enclouées, avec les affûts brisés, et l'on ne trouva aucune sorte de munitions, quoique ce fût un poste très avantageux et aisé à défendre longtemps.

M. de Monteynard se porte à trois lieues environ en avant de Rothenburg, poursuivant les ennemis retirés sur Séven à Gyhum, entourés de marais impraticables et ayant rompu la seule chaussée qui y conduisît.

M. le duc de Broglie, qui s'était avancé le 29 de Werden à Achim, en portant ses grenadiers à Bassen afin de déboucher à Ottersberg par la chaussée qui y conduisait à travers les marais, seul chemin par lequel on pût y arriver, envoya sommer le commandant de ce fort. Cet officier répondit que son intention était de se défendre et fit rompre en conséquence tous les ponts dans cette partie. Mais M. de Broglie, par la même manœuvre que le maréchal à Rothenburg, ayant fait passer des grenadiers au gué, force le commandant à se retirer avec précipitation, laissant son artillerie dans ce fort. M. d'Armentières marche avec son corps de 10 B., 12 E. et 10 pièces de campagne à Brême, arrive le 29 devant cette ville, dont les magistrats livrent les portes et reçoivent les troupes du roi. Le maréchal de Richelieu, ne pouvant les suivre avec toute son armée dans un pays si difficile et dénué de toutes sortes de subsistances, prend le parti de garder son camp de Walle et de laisser en avant un gros détachement destiné à observer M. de Cumberland en retraite sur Stade. Apprenant que les ennemis sont restés au camp de Selsen et que M. de Poyanne avait trouvé leur arrière-garde à Closter-Seven, il se porte sur-le-champ en cet endroit avec tous les grenadiers et la brigade d'Alsace (1).

(1) Alsace, appelé à l'armée du bas Rhin, se distingue à Hastenbeck, où le capitaine Picquot prend à l'ennemi huit canons et trois obusiers; quatre capitaines du régiment y sont blessés. Il forme l'extrême avant-garde de M. de Richelieu dans l'invasion du Hanovre ; le 31 août, force le camp des Hanovriens entre Rothenburg et Ottersberg. Le 3 septembre, l'armée du duc de Cumberland campée à Eversen, il se porte avec tous les grenadiers, combat le lendemain à Bevern. Le 8, les Hanovriens, violant la convention, se remettent en campagne ; Alsace marche à leur ren-

Le 4 au matin, les ennemis s'étaient retirés entre Bevern et Bremerworde (1) : « Je vous ai mandé, écrivait au ministre le maréchal de Richelieu, ce qui avait suspendu la poursuite. Malgré le temps perdu, j'avais cependant chargé M. de Saint-Pern et M. de Poyanne de les suivre avec des troupes légères; ils trouvèrent les ennemis campés à Eversen, ce que j'appris comme j'allais partir pour Ottersberg. Je pris mon parti sur-le-champ de me porter avec tous les grenadiers à Rothenburg et la brigade d'Alsace à Closter-Seven, où je suis, six lieues en avant de Rothenburg, où je mandai au duc de Broglie de me venir joindre avec sa réserve : je poussai M. de Poyanne en avant avec son détachement.

« Hier matin, les ennemis avaient décampé; je me portai moi-même au détachement de M. de Poyanne pour reconnaître le pays et la position des ennemis; j'allai jusqu'au village de Bevern; je vis le camp des ennemis de l'autre côté du ruisseau; leurs troupes légères tenaient ce village, qui fut attaqué et emporté par M. de Berchiny et M. de Chabo, avec des dragons du régiment d'Harcourt qui avaient mis pied à terre; mais les ennemis faisant sortir des troupes réglées en assez grand nombre d'un petit bois qui est en face du village, je ne jugeais pas à propos de laisser entamer une affaire que je n'étais pas en état de soutenir, puisque je n'avais aucune infanterie et que je pouvais croire toute l'armée ennemie à la suite du camp dont je voyais une partie, comme elle y était effectivement. J'ordonnai donc aux troupes dans ce village de se retirer, et je dis à M. de Poyanne de se replier sur celui de Selsen, où il devait passer la nuit, protégé par 12 compagnies de grenadiers et quatre pièces aux ordres de M. le prince de Chimay, que j'avais placé dans un bois à une lieue en avant pour assurer en même temps la retraite de la cavalerie, si elle était inquiétée; ce qui ne manqua pas d'arriver.

« M. de Poyanne n'avait pas fait une demi-lieue de chemin qu'on aperçut une colonne d'infanterie de Hessois commandés par M. de Zastrow en personne, avec plusieurs troupes de cavalerie, qui, débouchant du village, avaient passé le ruisseau et venaient

contre, se trouve au combat de Vigesach et à la prise de Brême, y reste jusqu'en février 1758.

(1) D. G., Allemagne, 1757 ; 2435, 17.

pour tâcher de joindre M. de Poyanne et ses troupes de dragons qui se repliaient toujours très doucement, et comme les hussards se repliaient avec affectation encore plus lentement, cela fit espérer davantage aux ennemis de pouvoir les atteindre, et à nous qu'ils pourraient arriver jusqu'à portée de M. de Chimay, ce qui arriva effectivement; il leur fit alors une décharge si à propos qu'ils en furent fort ébranlés. En même temps, les grenadiers des volontaires de Chabo (1) chargèrent la tête de cette infanterie, qui ne s'attendait point à trouver la nôtre si près;

(1) Chabo (comte de), capitaine dans Crussol, 1748; brigadier, 29 mars 1758; maréchal de camp, commande la légion royale jusqu'en 1759; lieutenant général, 25 juillet 1762.

Son frère (Antoine de Chabo, chevalier de la Serre), né le 28 novembre 1716; mousquetaire le 23 février 1733; cornette au régiment de Lorraine-cavalerie; capitaine le 23 mars 1735; aide-maréchal général des logis à l'armée de Flandre en 1746; en Italie, 1747; à l'armée d'Allemagne en 1757; brigadier, 10 février 1759; colonel de la légion royale le 10 mars 1760; maréchal de camp, 20 février 1761.

Famille qu'il ne faut pas confondre avec celle de Chabot (Rohan).

Les désordres qu'ont entraînés les guerres des grands vassaux de la couronne et des Anglais contre les rois de France ont détruit beaucoup d'anciennes chartes; celles conservées dans la maison de Chabot, duc de Rohan, remontent à 1008. Cette maison est une des plus anciennes et des plus puissantes du Poitou et de toute la Guyenne; ses titres sont certifiés par lettres patentes de Louis XI en 1469, de Charles VIII, de Louis XII, de François I[er], de Louis XIV en 1648. Je ne cite que ceux ayant montré leurs noms dans l'armée sous Louis XV.

Rohan-Chabot (Guy-Auguste de), né le 27 août 1683; mestre de camp du régiment de dragons de son nom, 3 février 1703; brigadier, 29 janvier 1709; maréchal de camp, 1[er] février 1719; lieutenant général, 20 février 1734; mort le 13 septembre 1760.

Rohan-Chabot (Louis-Antoine-Auguste de), sixième duc de Rohan-Chabot; né le 20 avril 1733; entre au service en 1748, fait la campagne de Flandre comme cornette au régiment de Rohan; colonel des grenadiers de France, 25 août 1749; colonel du régiment Étranger-cavalerie, 1756; fait les campagnes de 1757, 1758, 1759; se distingue à Crefeldt, à Lutzelberg, à Minden où il est blessé. Le maréchal de Belle-Isle l'appelle « mon jeune héros. » Brigadier, 1760; maréchal de camp le 25 juillet 1762; lieutenant général le 5 décembre 1781; mort le 29 octobre 1807.

Surnommé le Balafré, très brillant officier, d'un grand courage. Il fit une défense héroïque sur le pont d'Hoya en 1757, où il donna tout le temps nécessaire pour rassembler l'armée. (D. G.)

Rohan-Chabot (Louis-Marie de), né le 17 janvier 1710; colonel de Vermandois. 20 février 1734; d'un régiment de son nom, 15 avril 1738; brigadier, février 1743.

Chabot (Marie-Charles de Rohan, vicomte de), né le 9 juillet 1740; mestre de camp de Chabot-dragons.

ce qui fit qu'elle se retira fort en désordre : les volontaires du même régiment et les hussards tombèrent dessus, ce qui acheva de mettre la confusion parmi les ennemis. »

Le maréchal établit, le 4 au soir, son quartier général à Closter-Seven, avec ordre à l'armée de marcher en deux divisions du camp de Walle où elle était restée. La première ne pouvait arriver que le 6 à Rothenburg, et le 7 à portée de Closter-Seven. La seconde devait suivre la même direction à un jour de distance, en sorte que l'armée ne serait en état d'agir que le 9. Dans ce moment, le maréchal apprit que M. Baudouin, aide-maréchal des logis de l'armée, et M. de Grandmaison, major des volontaires du Hainaut, avaient obligé la garnison de Harburg à capituler, qu'on y avait trouvé des magasins considérables dans la ville et dans le fort, et qu'un détachement envoyé à Buxtehude avait pris du bailli ce qui s'y trouvait.

D'un autre côté, il porte M. de Rochambeau sur Wolfenbüttel avec 4 B. (1), le corps de Fischer et des hussards sur Halberstadt, où il devait être rejoint par le régiment de cavalerie de Lusignan; un autre régiment de cavalerie gardait la communication entre Halberstadt et Wolfenbüttel avec deux consignes principales : 1° reconnaître plus particulièrement Halberstadt, et s'assurer comment on pourrait s'y cantonner l'hiver; 2° tirer toutes les subsistances qui se trouveraient entre Halberstadt et Magdeburg, afin d'en priver les ennemis, déjà occupés à les rassembler dans cette dernière place, et de les employer aux besoins de l'armée.

Dès le 3 septembre, le chef du détachement laissé à Rothenburg donnait avis que toute l'armée hanovrienne pouvait être facilement repoussée de ses retranchements de Bremerworde. Toujours en quête d'une action d'éclat, le maréchal appelle à lui une seconde fois une partie de ses troupes; mais il fallait le temps à cette colonne d'arriver. Le 4, s'étant porté aux avant-postes devant Bevern, avec 1,200 hommes pour toute ressource, peu s'en fallut qu'il ne fût fait prisonnier, et la retraite qu'il opéra de Bevern à Closter-Seven ne fut rien moins que brillante. Heureusement pour lui, le duc de Cumberland restait découragé depuis Hastenbeck. Le 4 au soir, il avait appris la prise de Harbourg sur l'Elbe, et le lendemain, que le détachement maître de cette place poussait non

(1) Poitou, 2 B. — la Marck, 2 B.; Fischer, Turpin-hussards. (D. G., 3439, 104.)

loin de Stade. Se croyant menacé sur sa gauche et sur sa droite, il craignait même que M. de Richelieu, débouchant sur son front, ne fît effort pour le jeter dans l'Elbe. Dans cette situation critique, dont un général plus audacieux et plus habile eût pu se tirer noblement, le duc envoya, le 5, aux avant-postes français, le comte de Lynar, ministre du roi de Danemark, avec mission de négocier. Une suspension d'armes est d'abord conclue, puis, le 8 septembre, cette fameuse convention, dite de Closter-Seven, par laquelle les troupes françaises devaient garder tout le terrain conquis par elles, les troupes alliées se retirer à Stade, puis être dirigées les unes sur leurs pays respectifs, les autres, celles de Hanovre, être ramenées dans des limites tracées et acceptées d'un commun accord.

La convention de Closter-Seven (1) stipulait, sous la garantie du roi de Danemark, promise par le comte de Lynar, que le général anglais renverrait ses troupes auxiliaires de Hesse, de Brunswick, de Saxe-Gotha et du comté de la Lippe, et que le maréchal de Richelieu leur donnerait des passeports pour retourner dans leurs pays et y être dispersées; qu'il en serait aussi donné au reste des troupes du duc de Cumberland pour passer l'Elbe, et que celles laissées en garnison à Stade ne pourraient être augmentées, ni recrutées, ni faire aucun acte d'hostilité, ni même s'éloigner de la ville et passer les limites qui seraient désignées et marquées par des poteaux; enfin, que les troupes françaises resteraient en possession des duchés de Brême et de Werden jusqu'à la conciliation définitive des deux puissances. Si ce traité eût été solide, il procurait au roi les mêmes avantages qu'une victoire, le rendait maître absolu et sans contradicteur de tous les États du roi d'An-

(1) On a beaucoup blâmé cette capitulation, dit le général Jomini, et ce n'est pas sans fondement. Au moyen de sa grande supériorité, le duc de Richelieu pouvait faire mettre bas les armes à l'armée hanovrienne, ou tout au moins détruire et disperser le plus grand nombre, si une partie parvenait à s'échapper. On eut bientôt lieu de se repentir de la légèreté avec laquelle il traita cette affaire. La destruction ou la prise de l'armée combinée aurait porté à George II un coup mortel, et, au lieu d'essuyer les désastres qui suivirent, la France eût été arbitre de la paix. Jamais général n'eut une plus belle occasion de s'immortaliser, en profitant des victoires qu'il n'aurait pas remportées; jamais on ne put mieux apprécier les dangers de confier la conduite d'une guerre à des généraux courtisans. La rumeur publique accusa Richelieu d'avoir reçu de l'or pour prix de son extravagance. (*Traité des grandes opérations militaires*, t. I.)

gleterre en Allemagne et de ceux de ses alliés, donnait à son général la facilité d'amener de nouveaux secours à l'Impératrice et au roi de Pologne, électeur de Saxe, enfin de porter la guerre au roi de Prusse dans le duché de Magdeburg (1).

Le roi de Prusse en avait si bien prévu la conséquence, qu'il avait écrit au roi d'Angleterre : « Je viens d'apprendre qu'il est encore question d'un traité de neutralité pour l'électorat de Hanovre. V. M. aurait-elle assez peu de fermeté et de constance pour se laisser abattre par quelques revers de fortune? les affaires sont-elles si délabrées qu'on ne puisse les rétablir? Que V. M. fasse attention à la démarche qu'elle a dessein de faire, et à celle qu'elle m'a fait faire. Elle est la cause des malheurs prêts à fondre sur moi : je n'aurais jamais renoncé à l'alliance de la France sans toutes les belles promesses que V. M. m'a faites. Je ne me repens point du traité que j'ai fait avec V. M.; mais qu'elle ne m'abandonne pas lâchement à la merci de mes ennemis, après avoir attiré toutes les forces de l'Europe contre moi. Je compte que V. M. se ressouviendra de ses engagements, réitérés encore le 26 du passé, et qu'elle n'entendra à aucun accommodement que je n'y sois compris. »

Quelque pressante que fût cette lettre, la circonstance l'étant encore plus, le traité avait été conclu et en partie exécuté. Le duc de Cumberland, retourné en Angleterre, mécontent ou disgracié, avait remis tous ses emplois en se retirant dans ses terres. Plus tard il eut le chagrin de voir les mêmes troupes, si découragées sous son commandement, reprendre un nouvel essor sous la conduite du prince Ferdinand de Brunswick, et effacer par une campagne offensive jusqu'au souvenir de leurs fautes et de leurs malheurs.

A la suite de la capitulation de Closter-Seven, le maréchal de Richelieu présenta au roi le projet de marche des troupes, et donna en détail les mouvements qu'il annonçait pour porter l'armée en différents corps sur l'Aller, depuis Zelle jusqu'à Brême, et ensuite sur Wolfenbüttel (2).

(1) On prétend que M. de Lynar, en sortant de la tente du maréchal de Richelieu, dit aux officiers français qui l'environnaient : « Je viens, Messieurs, de vous arrêter dans vos conquêtes; mais je n'ai rien diminué de votre gloire. »

(2) Positions assignées, le 12 septembre 1757, à notre armée du Hanovre :

Camp de Brême (M. d'Armentières, en chef; MM. de Pourprey, du Rumain, d'Ailly) : Mailly, 4 ; Royal-Bavière, 2; Royal-Suédois, 2; Nassau-Ussingen, 1 (9 B.).

Mais le succès des dernières opérations militaires, et l'anéantissement de l'armée hanovrienne par la capitulation de Closter-Seven, changeaient entièrement la situation. Le maréchal tourna toutes ses vues sur sa droite, à laquelle jusqu'à ce moment il n'avait prêté qu'une légère attention, pour rester en force à sa gauche et parvenir au grand résultat qu'il venait d'obtenir. Cette partie droite devenait d'autant plus importante, que se dessinaient en Saxe les mouvements du roi de Prusse, qui venait de se porter avec 30 ou 40,000 hommes vers l'armée du prince de Soubise et celle de l'Empire, s'assemblant à Erfurt. Ces circonstances changeaient non seulement le plan des opérations, mais aussi celui des quartiers d'hiver.

M. de Maillebois (1) adresse un nouveau projet suivant lequel la gauche devait être à Harburg, d'où la ligne passant par Luneburg,

Colonel-général, 3; Commissaire-général, 2; la Reine, 2; Bellefonds, 2; le Roi, 2; Bourbon, 2; Moutiers, 2; Royal-Étranger, 2; Orléans, 2 (19 E.).

Camp de Werden (M. de Brissac, en chef; MM. de Morangies, de Sourches, Ruffey, Dombasle, Montmort, d'Estourmel et Foucquet) : Lyonnais, 2; Alsace, 3; Autrichiens, 2; Saint-Germain, 1; Artillerie, 1; Gardes lorraines, 2 (11 B.).

Bourgogne, 2; Condé, 2; Royal-Pologne, 2; Harcourt, 2; Royal-Piémont, 2; Conti, 2; Dragons-d'Harcourt, 4 (16 E.).

Camp de Rethem (M. de Chevert, en chef; MM. de Muy, de Saint-Pern, Isselbach, Dosten, Roquepine, Beaucaire, Traisnel) : Condé, 2; Palatins, 10; Dauphin, 2; Enghien, 2; Artillerie, 1; Grenadiers de France et Royaux, 12 (29 B.).

Royal, 2; la Rochefoucault, 2; Talleyrand, 2; Bourbon-Busset, 2; Fumel, 2; Henrichemont, 2; Saluces, 2; des Cars, 2 (16 E.).

Camp de Bothmer ou Essel (duc de Chevreuse) : Provence, 2; Salis, 2; Reding, 2 (6 B.).

Mestre-de-camp-général, 2; Cuirassiers, 2; Clermont-Tonnerre, 2; Marcieu, 2; Royal-Allemand, 2; Wurtemberg, 2; Nassau, 2; Dragons-Colonel-général, 4; Mestre-de-camp, 4; Orléans, 4; Aubigné, 4 (16 E.).

Camp de Zelle (M. de Contades, en chef; MM. de la Suze, Fitz-James, Broglie, de Chaulnes, Guerchy) : Navarre, 4; Champagne, 4; Orléans, 2; Chartres, 2; Vaubecourt, 2; Aquitaine, 2; Vatan, 2; Picardie, 4; la Marine, 4; Belzunce, 4; Artillerie, 1; la Tour-du-Pin, 4; le Roi, 4 (39 B.).

Dauphin, 2; Charost, 2; Royal-Roussillon, 2; Lameth, 2; Dragons-Caraman, 4 (12 E.).

Les hussards de Berchiny, destinés à Zelle, et le corps de Fischer à Halberstadt.

(1) Maillebois (comte de), frère du maréchal, s'était distingué dans l'expédition de Minorque comme lieutenant général. Il passa en Allemagne et servit sous les ordres du maréchal d'Estrées. Il ne s'opposa point à la convention de Closter-Seven, dans l'espoir que cette faute perdrait Richelieu et qu'il prendrait sa place. Le bruit s'était déjà répandu auparavant qu'il avait empêché, par de faux avis, le maréchal

Welzen, Gifhorn et Brunswick, retournerait de même sur la Hesse, se réservant d'occuper Halberstadt.

Chacun se flattait, peu de jours auparavant, d'entrer incessamment dans les quartiers d'hiver; mais la marche du roi de Prusse se décidant sur le prince de Soubise, il fallut songer à de nouvelles opérations. Au premier avis, le maréchal mit l'armée en mouvement; dès le 10 (1), il se porte avec promptitude en avant de Brunswick et dans le pays d'Halberstadt, envoyant en même temps MM. de Monteynard et de Vogué ouvrir des reconnaissances dans le pays d'Halberstadt le plus loin possible, et reconnaître les positions et les passages, en attendant qu'il pût voir lui-même le parti à prendre, et régler ses opérations sur la position du roi de Prusse et celle du prince de Soubise. Le duc d'Ayen, porté aussi sur Halberstadt, y trouvait des troupes de M. de Rochambeau, et avançait un détachement à portée de Regenstein, du côté des montagnes; il s'emparait du château, situé dans une bonne position et assez fort par lui-même, dont le maréchal désirait depuis longtemps se rendre maître. Ce château tenait la communication principale avec Blankenburg, et nous mettait à même d'arrêter les partis du roi de Prusse et de protéger nos propres avant-postes. De son côté, le prince de Soubise annonçait aussi que le roi de Prusse se dirigeait effectivement sur lui, et qu'en conséquence il devait se replier le 13 d'Erfurt sur Eisenach, où il avait fait reconnaître une position qu'il regardait comme principale et où il comptait pouvoir tenir, si le roi de Prusse persistait dans son projet. Le maréchal, par sa lettre de Brême du 12 septembre, lui donnait connaissance des mouvements de l'armée, afin de ne point mettre de retard dans sa marche, prévoyant que si le roi de Prusse marchait réellement sur

d'Estrées de profiter de la victoire d'Hastenbeck pour achever la ruine des forces alliées. M. de Maillebois pensa qu'il était de son honneur de se justifier, et il publia un mémoire (petit in-8° de 22 pages) dans lequel il essaya d'établir que les fautes qui avaient suivi cette journée devaient être uniquement attribuées à M. d'Estrées. M. de Maillebois fut attaqué encore par l'opinion publique. Le mémoire du maréchal d'Estrées, fort de sa conduite, de sa probité, eût été un chef-d'œuvre de simplicité et d'honnêteté, s'il eût poussé encore plus loin la modération et si, en méprisant la calomnie et les injures, il avait parlé de lui avec un peu plus de dignité. Son procès avec le maréchal d'Estrées suffit pour motiver un jugement désavantageux sur son caractère. Il ne devait pas y survivre; son pardon fut donc dangereux. (D. G.).

(1) Le maréchal à M. de Paulmy, 10 septembre, Closter-Seven. (D. G., 3459, 16.)

lui, il n'y avait pas un moment à perdre. Par suite des dispositions qu'il adopta (1), il devait arriver en personne le 19 à Brunswick; la première division de l'armée devait s'y trouver le 20, et successivement toutes les autres jusqu'au 23. Il annonçait en même temps au prince de Soubise qu'il dirigerait de là ses mouvements sur les points indiqués, et le renseignait sur le parti qu'il prendrait, sur les positions qu'il garderait et sur celles du roi de Prusse. Il lui disait que, n'ayant pas de troupes du côté d'Halberstadt, il ne pouvait mieux faire que d'y marcher avec tout ce qu'il lui était possible de rassembler, pouvant s'y trouver aussitôt que les 20 B. et les 20 E. que le prince de Soubise lui proposait; que, du côté de la Hesse, il avait donné ordre à M. de Berchiny (2), qui y commandait, de rassembler ses troupes, et de s'avancer sur la Werra en attendant de nouveaux ordres de sa part, ou du moins de camper en avant de Cassel dans une position intermédiaire entre cette ville et la Werra, pour être également à portée de recevoir M. de Soubise s'il se repliait sur lui, ou de se porter où il lui manderait, quand il serait en communication avec lui. Par ces différentes dispositions, le maréchal avait prévenu les intentions du roi, car il recevait à ce moment même une lettre du ministre qui lui disait que, ne doutant pas qu'au premier avis de cette marche il n'eût rassemblé dans la Hesse ou plus avant un corps de troupes qui pût également soutenir le prince de Soubise et qu'il ne s'y portât lui-même de sa personne, il devait laisser sur l'Aller

(1) Marche par divisions de l'armée du maréchal de Richelieu. (D. G., Allemagne, 3439, 191.) M. de la Suze : 24 B., 10 E.; de Poyanne* : 40 E., dont 4 Berchiny; duc de Chevreuse : 30 E.; de Guerchy : 16 B., 4 E.; Contades : 22 B., 12 E.; duc de Brissac : 8 B., 16 E.; Saint-Pern** : 12 B.; d'Armentières : 8 B., 17 E.; — total, 90 B., 103 E.

(2) Cassel, 15 septembre, le maréchal à M. de Berchiny. (D. G., 3439, 222.)

* Poyanne (marquis de), guidon des gendarmes de la garde, 1741 ; mestre de camp de Bourgogne (cavalerie), 1744 ; brigadier, 1748; maréchal de camp; inspecteur de cavalerie; 1er mai 1758, lieutenant général ; a commandé les carabiniers ; trop suffisant, trop téméraire, trop impétueux. (D. G.).

** Saint-Pern (Vincent-Judes, marquis de), né en 1683 ; lieutenant au régiment du Roi, 18 février 1713 ; maréchal de camp, 1er mai 1745; lieutenant général, 10 mai 1748; colonel et inspecteur des Grenadiers de France, 20 février 1749 ; mort à Francfort, le 8 mars 1761. Se distingue à la bataille de Warburg à la tête de la réserve, entre le chevalier de Muy et le comte de Broglie. Bon officier, honnête homme, sévère, brave, entendant bien son métier. Son austérité déplaisait, mais sa bravoure et sa probité lui avaient acquis la confiance des soldats. (D. G.)

un corps suffisant pour observer le duc de Cumberland et le contenir dans les marais où il s'était retiré.

La marche projetée sur Brunswick et Wolfenbüttel s'exécute. M. le maréchal arrive le 15 à Rethem, le 16 à Zelle, où il séjourne les 17 et 18 pour donner des ordres dans le duché de Luneburg.

Le 19, il se rend à Brunswick; 45 B. et 40 E., formant les premières divisions de l'armée, arrivèrent le même jour à Wolfenbüttel. Le maréchal apprenait en même temps à Brunswick que le roi de Prusse, avancé dans le comté de Mansfeld, portait un corps de troupes du côté d'Halberstadt; il ne put savoir précisément le nombre et la composition de ce corps, ni d'où il venait, mais seulement qu'il était commandé par le prince Ferdinand de Brunswick, avec de l'infanterie sortie de Magdeburg, le reste en grande partie de la cavalerie et des hussards, détachés par le roi de Prusse du corps sous ses ordres; enfin on sut que les Prussiens avaient des troupes dans Halberstadt, ce qui donna quelques inquiétudes au maréchal jusqu'au moment où ses troupes seraient arrivées et rassemblées, ce qui ne pouvait être avant le 25.

Tous nos détachements envoyés en avant pour faire amener à Brunswick les grains et les fourrages s'étaient repliés; un de ces détachements, commandé par M. de Lusignan, mestre de camp de cavalerie, fut attaqué et très maltraité; M. de Lusignan resta prisonnier avec 12 officiers et environ 180 cavaliers.

Fischer se trouvait à Goslar, point important, pour observer les détachements du roi de Prusse et connaître ses mouvements. Il annonçait, le 21, que le roi de Prusse marchait par sa droite arrivant du côté d'Halberstadt. L'occupation de cette ville par des troupes prussiennes fut suivie d'un gros corps commandé par le prince Ferdinand. Fischer donnait au roi de Prusse environ 60,000 hommes, paraissant marcher contre les Suédois, avec plusieurs postes dans la Poméranie, où ils avaient fait de grandes déprédations.

Pendant que ces événements se passaient du côté de la Thuringe, on s'occupait avec une peine infinie de faire exécuter la capitulation de Closter-Seven. A l'égard de l'armée des alliés, M. de Villemeur, chargé par M. le maréchal de traiter avec M. de Sporcken, lieutenant général hanovrien, différents articles de la capitulation, principalement de la dispersion des troupes et des routes à suivre pour se rendre dans les quartiers assignés, avait fait, le 16, à Bre-

merworde, une convention suivant laquelle les premières divisions devaient se mettre en mouvement le 20, et les dernières le 28. M. de Villemeur dressa en même temps des états de la force effective des différents régiments d'infanterie et de cavalerie destinés à rester dans le pays de Brême et de Stade, lesquels, suivant la capitulation, ne devaient point être recrutés, et M. Gillot de Vireux, commissaire des guerres, constata par un procès-verbal les limites accordées à ces troupes dans le pays de Stade; celles de Brunswick retourneraient dans leur pays. Mais dès le lendemain de la convention, c'est-à-dire le 17, M. de Lynar écrivait à M. de Richelieu une lettre pour lui demander, sous différents prétextes, que ces troupes prissent leurs quartiers du côté de Luneburg et d'Uelzen. M. le maréchal, sentant combien la demande de M. de Lynar (1) était équivoque, n'hésita pas à la lui refuser.

Ces dispositions et les mesures prises à l'égard de l'exécution de la capitulation, ainsi que la lettre du 19 que le maréchal reçut dans ce moment de M. de Lynar, par laquelle cet ambassadeur lui annonçait que le roi de Danemark agréait et ratifiait toutes les promesses faites en son nom, et que S. M. Danoise se chargeait de la garantie de la convention et des articles séparés, tout annonçait une tranquillité entière de la part de l'armée des alliés, et paraissait devoir donner au maréchal la liberté de ne plus penser qu'à sa droite.

Il n'était pas sans inquiétude par rapport aux Hessois. Le landgrave lui annonçait que son ministre traitait avec le roi, à Versailles, la manière dont les troupes hessoises seraient désarmées et dispersées; mais le maréchal n'ayant pas encore d'ordre à ce sujet, et la situation du roi de Prusse lui paraissant rendre cette affaire plus pressante, chargea M. de Champeaux, ministre du roi à Hamburg, d'en parler au landgrave, afin de le prévenir sur cet article et qu'il vît ce qui lui serait le moins désagréable. M. le comte Donep, ministre du landgrave, venu au quartier général au

(1) Le comte de Lynar, qui dirigeait cette négociation, écrivait au comte de Reuss, appartenant comme lui à la secte des piétistes : « L'idée qui me vint de faire cette « convention était une inspiration céleste. Le Saint-Esprit m'a donné la force « d'arrêter les progrès des armes françaises, comme autrefois Josué arrêta le soleil. « Dieu tout-puissant, qui tient l'univers en ses mains, s'est servi de moi, indigne, « pour épargner ce sang luthérien, ce précieux sang hanovrien, qui allait être « répandu. »

sujet de différentes représentations à l'égard de la Hesse, en écrivit aussi. Le maréchal les regardait comme de peu d'importance, pourvu que les troupes fussent désarmées et dispersées dans le pays, ce qui fut convenu avec M. Donep. L'objet principal était de recevoir des ordres du roi sur un article aussi important, mais le maréchal répétait à M. de Paulmy que s'ils tardaient trop à lui parvenir, et que les choses demeurassent dans leur état actuel, il serait forcé d'en venir au désarmement avant que ces troupes entrassent dans leur pays, et qu'il en userait de même avec celles de Brunswick, ce qui serait encore plus facile, le duc étant sur les lieux ainsi que l'armée.

Les premières divisions des troupes hanovriennes et hessoises se mirent effectivement en marche le 20, suivant les termes de la capitulation. M. de Villemeur, après avoir terminé avec M. de Sporcken les différents arrangements, s'étant mis en chemin pour rejoindre le maréchal à Wolfenbüttel, reçut une lettre de M. de Sporcken, datée de Stade le 23, par laquelle il le prévenait que le duc de Cumberland envoyait ordre à ces divisions, alors en marche, de s'arrêter aux endroits où elles se trouvaient; qu'un malentendu avec M. de Richelieu, par suite de sa correspondance avec le président Ogier (1), occasionnait cet ordre, qui cependant ne pouvait modifier aucun des articles conclus avec lui, comptant que dans peu de jours ces troupes pourraient reprendre leur marche. M. de Villemeur, ignorant les faits passés à ce sujet entre M. de Richelieu et le duc de Cumberland, fut surpris de ce procédé, et réclama aussitôt l'exécution de la convention. Mais, par sa lettre du 29 à M. de Paulmy, le maréchal semble être convenu avec M. de Lynar que les troupes hanovriennes et hessoises resteraient jusqu'à nouvel ordre dans les endroits où elles s'étaient arrêtées, et même de ne point s'opposer à leur marche rétrograde sur Stade, si elles voulaient y retourner. Il est difficile d'exposer les raisons qui engagèrent le maréchal à accorder ce délai à M. de Lynar; seulement, d'après sa lettre à M. de Paulmy du 24 septembre, il pensait que rien ne pressait quant au désarmement des troupes de Hesse

(1) Président Ogier, ministre du roi à Copenhague, en 1757. Le 23 août, M. de Richelieu lui écrit au sujet des duchés de Brême et de Werden. Se croit médiateur et arbitre des deux grandes monarchies; influence le roi de Danemark pour la suspension d'armes, afin de parvenir à un accommodement définitif, ou du moins à une neutralité en faveur de l'électorat. (Affaires Étrangères.)

et de Brunswick, au sujet duquel il attendait les ordres du roi; mais que cependant, pour ne pas être pris au dépourvu, il avait engagé le comte Donep à se rendre à Hamburg pour y présenter au landgrave différentes propositions sur la manière d'opérer ce désarmement, dans le cas où le roi n'eût pas envoyé ses ordres, au moment où il lui serait impossible de laisser approcher ces troupes de la Hesse, ainsi que celles de Brunswick. L'incertitude du maréchal contribuait à augmenter son désir de rentrer à Halberstadt avec toutes ses forces, et d'être en état d'en imposer aux Prussiens et de les combattre.

Le 26, M. de Richelieu part de Wolfenbüttel avec les premières divisions de l'armée qui y arrivaient, et campe à Hachum. Il y trouve M. de Voyer, dont le corps arrivait le matin sur le chemin d'Osterwick. Ce corps se composait de 2 brigades d'infanterie, 2 de cavalerie, des hussards de Berchiny, des volontaires du Hainaut et des volontaires de l'armée, avec 1 brigade d'artillerie.

A Hachum, le maréchal apprenait que le prince Ferdinand était à la tête de 10 à 12,000 hommes, indépendamment de la garnison de Magdeburg, composée de 25 B. et 11 E., sans compter un corps de 3,000 hommes établi sur les hauteurs derrière Zilly, tout en occupant Osterwick avec des hussards et dragons, et que le gros de ses troupes campait derrière Halberstadt avec son quartier général. Il donna aussitôt des ordres pour faire passer le canal, devant lui, à la plus grande partie de la cavalerie arrivée; il ordonnait en même temps à M. de Voyer de partir la nuit avec sa réserve, de s'approcher d'Osterwick, de le reconnaître avec les troupes légères à la pointe du jour, et à M. le duc de Brissac (1), ayant sous lui MM. de Guerchy (2), de Noailles et de Fitz-James, de partir à minuit,

(1) Brissac (Jean-Paul de Cossé, duc de), né le 12 octobre 1698; engagé en 1713 jusqu'en 1716 sur les galères de l'État; capitaine de cavalerie, 1718; en Espagne, en Italie, comme mestre de camp du régiment de son nom; en Bohême, à l'armée du bas Rhin et en Flandre; lieutenant général, 1748; fait les campagnes de 1757, 1758, 1759; maréchal de France le 1er janvier 1768; gouverneur de Paris; mort le 17 décembre 1780.

(2) Guerchy (comte de), franc, droit, honnête, très brave, a la noblesse et la simplicité d'un ancien chevalier. Se conduit courageusement pendant la guerre, fait toujours les succès et la gloire des troupes qu'il commande; à Hastenbeck, contribue à la victoire; en 1762, s'emploie heureusement aux conditions de l'armistice. (D. G.) — Voir troisième volume, page 540, Campagne de Flandre.

avec 30 E. et 6 B., pour tenir la même route et se trouver à la pointe du jour réuni à M. de Voyer (1). Le reste des troupes avec lui, composé de tous les Grenadiers de France, de 12 B., 6 E. de cavalerie, les Carabiniers et 18 pièces, partit avant le jour, aux ordres de M. de Chevert, ayant sous ses ordres MM. de Poyanne et la Valette, pour soutenir en échelons les deux premiers détachements. A la suite de ce mouvement, les Prussiens se retirent de Zilly derrière Halberstadt.

Le 28 (2), tous ces différents corps se remirent en marche à cinq heures du matin, celui de M. de Voyer formant l'avant-garde, et se rassemblèrent sur les hauteurs de Zilly. Le maréchal les déploya sur sept colonnes, en front de bandière, jusqu'à Athenstedt. Le défilé en cet endroit l'oblige à une halte pour attendre des nouvelles de M. de Voyer, porté en avant de Dannstedt, afin de pousser les troupes légères sur Halberstadt, qu'elles trouvèrent abandonné.

Le corps ennemi campé sur les hauteurs de Zilly en était parti la veille au soir pour rejoindre le gros du corps du prince Ferdinand, mis en marche la veille et se retirant à Hadmersleben, d'où l'armée était partie, le 28 au matin, pour camper à Wanzleben au delà de la Bode.

Aux nouvelles reçues de M. de Voyer, le maréchal fit passer le défilé aux corps restés en arrière, traversa Halberstadt, qu'il occupa, et alla reconnaître le pays et la position tenue dans cette partie par le prince Ferdinand; il marqua son camp, laissant à M. de Voyer sa

(1) Voyer (marquis de), cornette aux chevau-légers d'Anjou; mestre de camp de Berry, 1743; brigadier, 1745; maréchal de camp, 10 mai 1748; lieutenant général, 5 novembre 1758. Plein de bravoure, a de l'éloquence, de l'instruction en tous genres, toutes les qualités de l'esprit; toujours malheureux dans les expéditions de 1757 à 1761. (D. G.)

(2) Le maréchal de Richelieu se met en marche très lentement sur Halberstadt, y arrive le 28 septembre, y reste jusqu'au 5 novembre, près de deux mois employés à pressurer le pays. (Soulavie, *Mémoires de Richelieu*, t. IX, p. 198; *la Guerre de Sept ans*, Ed. Duker.)

Cette phrase de Frédéric a été citée par Sainte-Beuve, dans son article sur le comte de Clermont (*Nouveaux Lundis*, t. XI, p. 155) : « En même temps on régla « avec lui les contributions, et il n'est pas douteux que les sommes qui passèrent « entre les mains du maréchal ne ralentirent dans la suite considérablement son « ardeur militaire. » Tout ce temps gagné par les lenteurs, c'est Soubise battu, c'est le Hanovre reconquis, c'est la Prusse sauvée.

réserve qu'il campa en deçà de Groningen; les troupes légères occupèrent cette ville. Pendant que le maréchal marchait à l'ennemi avec ces différents corps, MM. de Contades et d'Armentières le suivaient à un jour de distance avec le reste de l'armée et l'artillerie, à l'exception de la réserve, aux ordres de M. de Chevreuse, qui, marchant par Helmstedt, s'avançait à Oschersleben, couverte par la Bode.

Goslar occupé, M. d'Armentières se porte vers Quedlinburg, où il arrive le 1er octobre, campe la droite à la ville, la Bode devant lui; Fischer, à Duderstadt, est envoyé sur la Saale.

Pendant que le maréchal marchait sur Halberstadt, il reçut enfin les réponses du roi, si attendues, en ce qui concernait la capitulation de l'armée hanovrienne, principalement sur le désarmement des troupes de Hesse et de Brunswick. Le roi s'expliquait aussi sur les mouvements et les opérations relatives à l'armée de M. le prince de Soubise, et sur l'établissement des quartiers d'hiver. Or, à ce moment, ce qui occupait surtout le maréchal, c'était de ne point faire passer de troupes à M. de Soubise, parce qu'il estimait qu'il n'en avait lui-même que suffisamment (1). Il voulait aussi se porter à Halberstadt et y établir ses quartiers d'hiver. Enfin il négociait le désarmement des Hessois. Malheureusement, le plus important dans ce moment était la situation de M. de Soubise; elle devenait chaque jour plus difficile, plus critique. Le maréchal de Richelieu reçut de lui de nouvelles lettres, par lesquelles il insistait pour qu'il fît avancer un corps de troupes prêt à le joindre et lui expliquait ses projets. Le maréchal, pressé par les instances de M. de Soubise, et jugeant que les circonstances, quoique modifiées depuis les premières idées sur l'envoi d'un corps de troupes de son armée à celle de M. de Soubise, ne lui permettraient pas d'attendre les réponses du roi, se détermine à faire partir, le 7, le duc de Broglie, avec 20 B. et 18 E., pour s'approcher de M. le prince de Soubise. Le maréchal en rend compte à M. de Paulmy, en lui exprimant qu'après le départ de ces troupes il ne lui res-

(1) Armée du duc de Richelieu au 1er octobre. Corps d'armée : 72 B., 65 E.; à Oscherleben, de Chevreuse : 10 B., 20 E.; à Groningen, de Voyer : 7 B., 15 E., dont 3 Berchiny; à Quedlinburg, d'Armentières : 52 B., 37 E.; 4 B. Turpin-artillerie; — effectif : 150 B. et 159 E.; troupes en arrière : 1 E. Berchiny, à Cassel; 4 E. Polleresky, dans le duché de Luneburg. (D. G., Allemagne, 4441, 5.)

terait qu'environ 42,000 hommes, et dès lors une armée hors d'état d'entrer en campagne l'année suivante, qu'il tiendrait néanmoins sa position tant qu'il pourrait ramasser du grain et du fourrage, qu'il pouvait toujours maintenir le roi de Prusse et n'était pas éloigné de M. le prince de Soubise (1).

Le duc de Broglie, en marche du camp d'Halberstadt le 7, se rend à Nordhausen avec 17 B. et 16 E., et M. le comte d'Orlick se dirige sur Mulhausen avec 3 B. et 2 E.

M. de Broglie campe le 7 à Heimburg, le 8 à Beneckenstein, le 9 à Ellrich, le 10 à Nordhausen. Pendant la marche sur Heimburg dans les montagnes du Hartz, par des chemins presque impraticables, avec beaucoup de neige et de froid, il resta plusieurs soldats en arrière, et les gros équipages couchèrent dans les bois. Le duc de Broglie cantonne ses troupes dans la ville et dans les environs. La continuité des marches depuis le mois de mars les avait réduites à un point de fatigue inexprimable; une partie n'avait point de tentes, la cavalerie était en très mauvais état et harassée.

Après quelques jours de repos à Nordhausen, les troupes du duc de Broglie se mirent en marche en deux divisions : la première part le 14 pour cantonner à Bleicherode, le 15 à Grosse-Keula, le 16 à Mulhausen; la deuxième division quitte le 15, et arrive par la même route le 17. Toutes ces troupes cantonnent dans les environs, et passent ensuite au commandement complet de M. de Soubise.

Le seul mouvement du maréchal depuis le départ de M. de Broglie fut d'augmenter, dans la nuit du 12 au 13, le camp de M. de Chevreuse, près d'Oschersleben, de 3 brigades d'infanterie et de 10 E., ce qui portait ce corps à 22 B. et 20 E. Dans les premières dispositions sur les quartiers d'hiver, la troupe de Fischer restait seule dans le pays d'Halberstadt, employée à faire rentrer les grains, les fourrages et les contributions demandées. Le roi de Prusse, instruit de ces dispositions, fit proposer par M. Dietrich, directeur de la chambre d'Halberstadt, de désigner la rivière de Bode comme ligne de démarcation entre les deux armées, et de cesser de part et d'autre les hostilités dans le pays d'Halberstadt. Un projet de convention, envoyé par M. Dietrich et signé provisoirement par

(1) D. G., Allemagne, 3441, 89.

le prince Ferdinand, contenait les articles proposés. Le maréchal, jugeant qu'ils remplissaient toutes les garanties militaires, les approuva, et M. Dumesnil, lieutenant général, chargé de cette négociation, y joignit un mémoire des raisons qui engageaient à accepter cette convention. Au reste, l'occupation d'Halberstadt et de Bernburg était l'objet que le roi paraissait le plus avoir à cœur dans le moment, et sur lequel il semblait principalement fonder ses espérances pour le siège de Magdeburg. On en juge facilement par une instruction remise par ordre du roi à M. de Crémilles, qui se rendait auprès du maréchal de Richelieu et de M. le prince de Soubise, instruction rédigée dans le même sens que celles déjà transmises par M. de Paulmy.

Le maréchal fut d'autant mieux confirmé dans cette pensée, qu'il reçut alors une lettre du prince de Soubise du 26, datée de Weissenfels, où il s'était avancé à la tête de son armée, tandis que M. d'Hildburghausen se portait à la tête de l'armée de l'Empire à Pegau sur l'Elster. Ce prince, en lui apprenant que le roi de Prusse, dont la retraite sur Torgau paraissait toujours assurée, revenait sur Leipzig, joint par le corps du prince Maurice, demandait les 10 B. et les 20 E. promis depuis si longtemps. Il pensait qu'après avoir ainsi diminué ses forces de 30 B. et 38 E., y compris ceux donnés au duc de Broglie, il ne pouvait lui rester d'objectif que de soutenir les places et quartiers de l'Ocker, ne faisant occuper Halberstadt que par des troupes légères, en les appuyant par Osterwick et Hornburg.

Depuis la capitulation ou convention conclue à Closter-Seven les 8 et 10 septembre, entre MM. de Richelieu et de Cumberland, par l'intermédiaire du roi de Danemark et de M. de Lynar, délégué à cet effet par S. M. Danoise, on n'était pas encore parvenu à réaliser ce grand ouvrage, en lui donnant la forme nécessaire par la signature réciproque des plénipotentiaires et la ratification des puissances, conformément au projet présenté par M. de Lynar. Ce fut le 6 octobre seulement que le roi envoya à M. de Richelieu ses pleins pouvoirs. Le roi, tout en acceptant les articles de la capitulation et les explications données quelques jours après sur différents points qui ne paraissaient pas suffisamment intelligibles, trouvait cependant que l'article Ier, fixant un terme à la cessation des hostilités, n'était point assez élucidé; et que l'article III, stipulant que les troupes ha-

novriennes qui ne resteraient point à Stade passeraient l'Elbe pour se rendre à la rive droite de ce fleuve, ce qui pouvait leur laisser la liberté de joindre l'armée prussienne, n'était pas assez précis. En conséquence des réflexions émises par le conseil du roi sur ces deux questions, le 20 septembre, M. le président Ogier et M. de Richelieu déclarent, l'un au roi de Danemark, l'autre à son ministre, que le roi ne saurait admettre de suspension d'armes qu'autant qu'elle serait aussi durable que la guerre; que cette suspension d'armes regardait les troupes hanovriennes ayant passé l'Elbe comme celles restées à Stade; que les Anglais ne pourraient passer de troupes dans les duchés de Brême et de Werden, et que les troupes hanovriennes ainsi que leurs auxiliaires comprises dans la convention ne pourraient ni servir pendant la guerre contre le roi et ses alliés, ni se joindre à celles d'Angleterre ou de Prusse ou à celles de leurs alliés. Le roi avait aussi approuvé le consentement donné par le maréchal de Richelieu à la marche des Hessois, partis le 20 septembre de l'armée des alliés, et le refus de laisser passer ces troupes dans les États de S. M. Danoise. De plus, on négociait toujours avec M. de Donep un arrangement en vertu duquel les Hessois devaient passer au service de la France.

Dans ces circonstances, un major de l'armée hessoise arrive au quartier général avec une lettre de M. de Zastrow, commandant l'armée hanovrienne depuis le départ du duc de Cumberland, lettre du 25, par laquelle il informait le maréchal de la nécessité de replier jusqu'à Seven les troupes de Hesse, arrêtées près de Werden; et qu'en cas de nécessité elles se replieraient encore davantage, afin de subsister plus facilement, attendu que les mauvais chemins ne permettaient plus de leur envoyer le nécessaire. Le maréchal ne fut pas peu surpris de l'arrivée d'un officier ennemi sans passeport, ainsi que de l'objet de son voyage. M. de Lynar, auquel il l'observa, convint que c'était manquer aux paroles d'honneur dont il était garant. Le maréchal répondit immédiatement à M. de Zastrow de toujours s'adresser à lui en tout ce qui lui serait utile, dans les limites où les paroles données réciproquement l'exigeaient, et qu'ainsi, comme il paraissait désirer des subsistances pour les troupes hessoises, et prévenir l'obligation dans laquelle la disette les mettrait ou de manquer aux paroles données, ou de souffrir la faim, quoique très voisines du ter-

ritoire de Werden, très fertile en tout genre, avec la facilité du Wéser pour les transporter, il donnait l'ordre aux commandants, dans le pays de Werden et dans les environs, de procurer à ces troupes tout leur nécessaire jusqu'à la fin des difficultés.

Cependant le landgrave de Hesse priait M. de Donep de chercher à faire expliquer M. de Richelieu plus qu'on ne l'avait fait à Paris sur les conditions qu'on lui imposait en acceptant ses troupes au service du roi, parce qu'on le pressait pour les joindre à celles du roi de Prusse, ce qui lui faisait désirer qu'elles fussent dans les États du roi de Danemark pour éviter cette situation. Le landgrave ajoutait qu'il ignorait si le roi d'Angleterre, comme électeur de Hanovre, ratifierait la capitulation de Closter-Seven, mais que le ministre britannique enlevait au duc de Cumberland le droit de disposer des troupes payées par la Grande-Bretagne. Le landgrave s'étendait principalement sur la destination de ses troupes si elles entraient au service du roi, et il paraissait préférer les voir employées à l'armée suédoise (1). Le maréchal répondit à M. de Donep qu'il n'avait aucune instruction sur tous ces points, mais qu'il pensait que dans les circonstances présentes il fallait décider sur la démarche des Hessois, la sauver ou la punir; dans tous les cas, qu'il devait sur toutes choses observer les conditions importantes de la capitulation, et ne pas s'exposer à de nouvelles difficultés; puis, en présence de M. de Lynar, il déclara qu'il fallait absolument savoir à quoi s'en tenir sur les sentiments du landgrave, sans attendre aucuns éclaircissements ultérieurs, et le somma de l'exécution de toutes les conditions portées dans la capitulation, suspendue seulement sous le prétexte du désarmement des troupes hessoises; qu'il était urgent, dans cette saison si avancée, de savoir si on avait la paix ou la guerre, et qu'il voulait se mettre en état de répondre au roi de la dernière démarche des Hessois, ou d'en tirer raison, si c'était une action personnelle de M. de Zastrow, comme M. de Donep l'assurait. M. Donep, paraissant flotter entre le désir

(1) Le 22 septembre, avait été signée, à Stockholm, la seconde convention déterminant les forces que la Suède devait mettre en campagne, et, le 5 novembre, l'impératrice de Russie accédait à la convention conclue, le 21 mars, entre la France, l'Autriche et la Suède. L'accession de la Russie fut d'autant plus importante, que cette puissance penchait en ce moment à conclure un traité d'alliance avec les cours de Londres et de Berlin.

et la crainte, termina la conférence par l'envoi d'un courrier au landgrave, dont il demandait avec instance le prompt retour, ajoutant que sa lettre était une sommation pour l'exécution de la capitulation.

M. de Richelieu, en rendant compte au roi de ce qui venait de se passer entre lui et ces deux ministres, écrivait à M. de Paulmy que dès le moment où les Hessois se mettraient en marche vers la Hesse, dispersés suivant les arrangements ultérieurs, et que les Hanovriens marcheraient dans le pays de Lauenburg, on jouirait de tous les avantages de la capitulation, puisque les Hessois seraient à notre discrétion au milieu de nos quartiers, et que, les troupes de Brunswick y étant déjà par le traité de neutralité signé à Vienne, les troupes de Gotha et de Bückburg (grand-duché de Bade) ne causeraient aucun embarras; qu'à l'égard de celles de Hanovre, ces troupes, soit isolées, soit unies, ne pouvaient être d'une grande considération du moment que nous occupions leur pays. Toutes ces négociations n'empêchèrent pas le maréchal de faire continuer les mouvements de son armée pour l'approcher de ses quartiers d'hiver, et le 6 il quitte lui-même Halberstadt, où il ne laisse que des troupes légères, campant le même jour à Hachum. M. de Crémilles (1), arrivé deux jours auparavant à Halberstadt, visite attentivement ce poste, ses environs, et reconnaît qu'en effet on ne pouvait le considérer comme sérieux. Il se rendit aussi à Quedlinburg, où était encore M. d'Armentières, afin de voir le pays, qui formait une plaine entièrement découverte jusqu'à Bernburg, sans un seul arbre.

En arrivant à Hachum, le maréchal apprit la triste nouvelle de la bataille perdue en Thuringe, le 5 novembre, par l'armée de l'Empire et celle du prince de Soubise. Ce malheureux événement pouvait apporter du changement dans nos mouvements ; mais en voyant M. de Soubise repasser la Saale, il se dispose à rassembler l'armée à Duderstadt, dans le cas où les circonstances exigeraient qu'il

1 Crémilles (Louis-Hyacinthe Boyer de), né le 10 décembre 1700 ; cadet aux gardes en 1717; maréchal général des logis, 6 février 1734; maréchal de camp, 2 mai 1744; lieutenant général, 10 mai 1748 ; appelé, le 8 avril 1758, pour aider le maréchal de Belle-Isle au ministère de la guerre; directeur de l'artillerie le 30 janvier 1761; donne sa démission de toutes charges le 9 avril 1762; mort à Paris le 19 février 1768.

s'approchât de lui : ce fut sur ce point qu'il résolut de réunir ses troupes, afin de recevoir le prince de Soubise et de s'opposer aux progrès du roi de Prusse. Seulement les subsistances ne lui permettaient pas d'opérer ce mouvement avant le 12 ou le 13, avec un nombre de troupes qui le mît en état de s'engager au hasard d'une bataille, dont la perte aurait été décisive. En attendant, il se rend le 7 à Brunswick et y établit son quartier général. Il écrivait au ministre de la guerre, le 12 novembre : « Les villes de Gardeleben, Salzwedel et Gross-Apenburg ont été châtiées rigoureusement par M. de Poleresky et M. de Chatelux que j'y avais envoyés : les portes, les murs sont démantelés, toutes les armes des bourgeois brisées et des otages des plus considérables amenés pour gage des contributions en argent, grains et fourrages, de façon que la vieille marche a été dans le plus grand effroi et s'est soumise à payer tout ce qui lui a été imposé, pour ne pas être exposée à être brûlée et dévastée selon les lois de la guerre. » (D. G., 3443, 161.)

Ces circonstances critiques inquiétaient moins M. de Richelieu que l'infraction à la capitulation de Closter-Seven et les mouvements des ennemis, qui avaient rassemblé un corps d'infanterie devant Harburg, avec de la cavalerie, des chasseurs et des hussards, et établi un camp entre Alten-Kloster et Buxtchude (1), où ils formaient des magasins, augmentant de troupes et d'artillerie le camp de Winsen, sans compter qu'à l'embouchure de l'Elbe six bâtiments de transport faisaient voile vers Stade. Le maréchal recevait en même temps la réponse du landgrave de Cassel, du 4 novembre, aux premières plaintes sur l'infraction à la capitulation. Ce prince lui exprimait seulement que c'était au général commandant l'ar-

(1) Les petites rivières ne sont pas d'un objet très important dans les projets de campagne, mais elles ont une grande influence sur le détail des opérations d'une armée, dont elles servent à couvrir le front et les flancs, surtout lorsqu'une armée est sur la défensive. Dans tous les cas, il est utile d'en connaître tous les passages fréquentés. Le 7, on envoya un détachement de dragons occuper le petit bourg de Buxtchude, sur l'Elbe, où les ennemis avaient un grand magasin de farine. Ce bourg est entouré d'eau, et l'on ne peut y arriver que par le chemin de Harburg et de Stade. Les environs sont marécageux et inondés par une petite rivière, dont les eaux sont retenues par un moulin qui est à la porte de Stade. Le duc de Cumberland envoya un détachement pour reprendre ce poste ; nos dragons s'y défendirent très bien et jamais les ennemis ne les auraient forcés, si les habitants de la ville n'eussent levé toutes les vannes.

mée à pourvoir à la subsistance de ses troupes, que de son côté il ne pouvait prendre part aux arrangements que M. de Zastrow jugeait nécessaires à cet égard, et qu'il se flattait que M. le maréchal ne l'accuserait point des dispositions jugées nécessaires à l'égard des Hessois. Le landgrave ajoutait l'expression de ses regrets de ce que la résolution du roi sur le désarmement de ses troupes avait mis un empêchement inattendu au retour dans leur pays.

D'un autre côté, M. de Lynar avait reçu quelques jours auparavant la réponse de M. de Zastrow à sa lettre sur sa dernière conversation avec le maréchal; M. de Zastrow écrivait à cet ambassadeur qu'il convenait de toutes les bonnes raisons marquées sur l'exécution de la capitulation, mais qu'après tout ce qui s'était passé, il se croyait obligé d'envoyer un courrier à Londres pour obtenir les derniers ordres du roi d'Angleterre. (Lorsque M. de Zastrow fit cette réponse, il n'avait pas encore la nouvelle de la bataille du 5.)

Toutes ces circonstances étaient plus que suffisantes pour ne laisser aucun doute au maréchal sur la mauvaise foi et les projets des ennemis. Il ne se contente pas de réclamer par écrit l'observation de la convention; il se détermine, pour appuyer ses lettres, à diriger sur Luneburg 30 B. et 30 E. sous M. de Villemeur, avec ordre de soutenir Harburg, que M. de Pereuse dut approvisionner et réparer. Avec le reste des troupes, il se tient à Brunswick, prêt à marcher à droite ou à gauche, suivant les circonstances. M. de Maillebois se rend à Duderstadt pour y joindre le prince de Soubise et conférer avec lui sur l'arrangement des quartiers d'hiver. M. de Villemeur ne se mit en marche que le 17; 10 B. et 12 E. se rendent en trois jours de Brunswick à Winsen; une autre division, de 8 B. et 2 E., passe par Gifhorn, se rendant à Klotze, et M. de Morangies part de Werden avec 8 B. et 6 E. pour Soltau. Avant le départ des troupes, arriva la réponse de M. de Zastrow; comme elle ne satisfaisait pas le maréchal, il l'envoya à M. de Bernis, en y joignant ses réflexions.

De son côté, le landgrave de Hesse, par l'entremise de M. de Hardenberg, faisait répondre que, les troupes de Hesse étant à la solde de l'Angleterre, et cette puissance n'acceptant pas la capitulation, les choses avaient changé de face et ne pouvaient plus se passer comme il avait été stipulé. Cette lettre de M. d'Hardenberg, trop conforme à la réponse de M. de Zastrow, ne laissait

plus au maréchal la moindre incertitude sur le parti arrêté par les ennemis : il n'hésite plus et marche lui-même sur le duché de Luneburg, se mettant en état de soutenir M. de Villemeur (1), qui eut ordre de partir d'Uetzen le 21 pour Luneburg. Aussitôt sont formés les états de marche destinés à rassembler les troupes sur les différents points de Zelle, Gifhorn, Soltau et Werden.

M. le maréchal se rend le 20 à Gifhorn, le 22 à Uetzen, où il établit son quartier général, prenant en même temps des mesures pour que la partie de Goslar et de Wolfenbüttel sur laquelle le roi de Prusse aurait pu se porter fût en état de s'y opposer et de lui donner le temps d'arriver.

M. de Soubise, le 9 à Nordhausen où cantonnent ses troupes, dirigeait sa marche sur Duderstadt, ignorant si on le suivait dans sa retraite.

En arrivant à Gifhorn le 20, le maréchal apprend que les troupes de Brunswick s'avancent à nous en marquant le logement à Closter-Seven. De plus, on savait que le prince Ferdinand de Brunswick, avec le corps prussien, devait prendre le commandement de l'armée hanovrienne; que le prince héréditaire de Brunswick, son neveu, s'était rendu à Hamburg le 20; que le prince Ferdinand arrivait à Magdeburg le 17, devant conduire à Stade un corps de troupes prussiennes pour le transport duquel on préparait à Magdeburg un grand nombre de bâtiments. En effet, ce prince comptait partir le 21, mais les préparatifs n'avaient pu être achevés à cette époque. Ce retard donnait du temps au maréchal pour arriver avec ses troupes, et il pensait que sa position aurait au moins le bon effet de retarder la jonction du prince Ferdinand et de le mettre à portée de protéger Harburg, qu'il se proposait de bien défendre par une augmentation de sa garnison, composée seulement de 2 B. de la Roche-Aymon, avec de l'infanterie, un détachement d'artillerie et de la cavalerie du régiment de Wurtemberg.

A la suite de ces nouvelles, le maréchal se porte à Luneburg, avance M. de Villemeur à Winsen, où M. de Laval arrive avec sa

(1) Villemeur (marquis de); a déjà servi avec distinction dans les guerres précédentes; très bon soldat, très entendu dans les détails, plein de courage, mais sans marque de génie. (D. G.)

division le 24; il étend sa gauche jusqu'aux troupes que MM. de Morangies et de Saint-Pern amenaient de Zelle et de Soltau, et qui ne pouvaient joindre que le 28, par le manque de pain dont elles attendaient la distribution. Il rappelle de l'Ost-Frise sur Hoya les troupes destinées à y passer l'hiver. Sa droite s'étend jusqu'à l'Elbe et tient cette rivière par le fort d'Overschantz, où il porte du canon, afin de réduire tous les bateaux passant sur l'Elbe et d'ôter aux Prussiens l'espérance de pousser en avant par cette route.

Le 28, le prince Ferdinand somme le château d'Harburg de se rendre, avec l'intention d'en faire le siège. En même temps, ce prince écrivait au maréchal de Richelieu une lettre le prévenant de son arrivée pour prendre le commandement de l'armée avec l'ordre de commencer les hostilités, et que la trêve conclue à Closter-Seven n'existait plus. M. de Zastrow parlait à peu près dans le même sens par sa lettre du 26. Ainsi tous les effets de la victoire d'Hastenbeck et de la capitulation de Closter-Seven étaient perdus pour l'armée de Hanovre : elle se trouvait, au commencement de l'hiver, dans la situation la plus critique par la faute de son chef d'abord, et ensuite par une conséquence naturelle de la défaite du prince de Soubise. Aussi le roi, pour tâcher d'amoindrir les chances défavorables et opposer aux ennemis une plus sérieuse résistance, prit le parti de fondre ses deux armées en une seule, et il écrivait, le 29 novembre, au maréchal de Richelieu :

« L'armée dont j'avais donné le commandement à mon cousin, le prince de Soubise, ayant souffert des pertes considérables à l'affaire du 5 de ce mois, de sorte que la plupart des régiments dont elle est composée sont non seulement hors d'état de servir actuellement, mais qu'ils auront à peine le temps de se rétablir pendant l'hiver pour pouvoir faire la campagne prochaine, j'ai jugé que dans ces circonstances il était du bien de mon service de refondre cette armée dans celle que vous commandez, et que cependant vous formiez un nouveau corps séparé que le prince de Soubise commandera sous vos ordres, lequel sera composé des officiers généraux et de l'état-major dont je joins ici l'état avec leurs lettres de service, et des régiments qui ont le moins souffert dans ladite journée, auxquels vous ajouterez ceux de votre ancienne armée que vous jugerez à propos d'y joindre. »

A la suite de cette lettre, sans attendre des ordres, M. de Sou-

bise se détermine à prendre ses quartiers dans le comté de Hanau, la Wettéravie et le pays de Fulda, et, pour ne point faire perdre à ses troupes dans les cantonnements autour de Mulhausen un temps précieux à leur repos et à leur réparation, il les achemine vers le pays de Fulda, le Mayn et la basse Lahn; les 20 B. et 18 E. attachés à son armée, aux ordres de M. de Broglie, rejoindraient l'armée de M. de Richelieu.

La position du maréchal devenait chaque jour plus critique. Il occupait les bords de la petite rivière de Luhe qui se jette, à Winsen, dans celle d'Ilmenau. Les ennemis rassemblés vis-à-vis de nous, le maréchal pensait qu'ils avaient le projet de passer de l'autre côté de l'Elbe par Stade, et, en forçant le territoire de Hamburg dans le Lauenburg ou en Poméranie, de se joindre aux troupes prussiennes du général Lewald. Ces idées ne résistèrent pas à la nouvelle de l'arrivée du prince Henri de Prusse à Magdeburg, à la tête des troupes dont la marche semblait se diriger sur Wolfenbüttel. D'un autre côté, MM. d'Armentières et de Voyer, encore dans cette partie, annonçaient une autre colonne de Prussiens s'avançant de la Saale sur Quedlinburg, et, d'après différents avis, le 5 décembre était l'époque de l'effort des mouvements combinés des Prussiens.

M. d'Armentières accélérait autant que possible la réunion de ses troupes; mais le maréchal jugea par le nombre de celles des ennemis l'importance de réunir toutes les siennes sur un point central, afin de marcher à celui qui serait le plus menacé. A la nouvelle que le roi de Prusse, se dirigeant vers la Silésie, renvoyait des troupes vers l'Elbe et revenait lui-même pour se joindre au corps s'avançant sur Wolfenbüttel, il prend le parti d'aller d'abord à Luneburg, puis à Zelle. D'après la lettre du 30 à M. de Paulmy, il pensait qu'avec le corps mené à Luneburg, quoique plus faible que les ennemis, il serait en état de leur couper la communication avec l'Elbe, et il comptait ou les attendre dans une position où il aurait pu rassembler facilement ses cantonnements, ou en sortir pour les attaquer, dans le cas où ils entreprendraient le siège de Harburg. Mais rester rassemblé et agir lui devenait impossible, n'ayant ni tentes, ni moyens nécessaires à une guerre en hiver. Il croyait même beaucoup risquer en restant si près des ennemis, déjà en campagne, et auxquels il ne manquait rien.

Le maréchal quitte Luneburg le 2 décembre, comme il l'avait

annoncé, et arrive à Zelle le 3. M. de Villemeur faisait l'arrière-garde avec sa division; M. de Noailles se porte à Pattensen avec la sienne. Dans ce moment, le maréchal n'a d'autre but que de gagner le temps de pouvoir réunir ses troupes, afin de se présenter à l'ennemi. Suivant les différentes nouvelles, il marchait à nous, laissant Luneburg à gauche, une partie de son armée à hauteur d'Uelzen, et l'autre dans les environs de Soltau. Dans le doute sur le corps le plus considérable, il était difficile de juger sur lequel de ces deux points le prince Ferdinand devait se réunir pour marcher par sa droite ou par sa gauche. Le corps des Prussiens occupait toujours Halberstadt et Osterwick; M. d'Armentières l'observait, et sa réserve s'augmentait journellement par les troupes qui se joignaient à lui. Le maréchal, de son côté, pour se mettre plus en force, venait de faire marcher le régiment du Roi à Cassel même, la Gendarmerie, les Carabiniers et toutes les troupes occupant la Hesse. Celles du prince de Soubise, déjà arrivées en partie dans la Wetteravie et sur le Mayn, les remplacèrent.

La marche du maréchal sur Zelle laissait Harburg livré à ses propres forces. Les ennemis continuaient à canonner et à bombarder cette place. M. de Pereuse, qui y commandait, assurait à M. de Champeaux qu'il tiendrait encore longtemps, espérant donner au maréchal le temps de venir à son secours. Toutes ses craintes se basaient sur le manque de munitions de guerre et de subsistances, bien que M. de Champeaux (1) employât toute espèce de moyens pour lui en faire passer par l'Elbe; mais les ennemis avaient mis des postes dans toutes les îles de cette rivière et sur ses bords, ainsi que des barques avec du canon à la jonction des deux bras de l'Elbe au-dessous de Harburg. Toutes les tentatives furent inutiles. La communication avec Harburg se trouvait entièrement coupée, et c'est avec beaucoup de peine que parvenaient réciproquement des nouvelles.

A ce moment et dans son état d'infériorité numérique, le ma-

(1) Champeaux (Lévesque de). Joignait beaucoup de franchise à une grande étendue de connaissances diplomatiques. Plein d'idées qu'il ne fallait que rectifier ou modérer. Envoyé en Sardaigne sous le nom d'abbé Roussel, il signe les préliminaires de la paix le 26 novembre 1746. Ministre de France à Hamburg, 1757. (Affaires étrangères.)

réchal eut à subir à Zelle une attaque si vive qu'il craignit un moment d'avoir à livrer bataille.

M. de Crémilles à M. de Paulmy.

« 12 décembre 1757.

« Les volontaires du Hainaut ont été attaqués ce matin dans leurs quartiers à une lieue et demie d'ici. Le maréchal a fait marcher pour les soutenir les régiments de Polleresky-hussards, Mestre-de-camp-général-dragons et des grenadiers. Les volontaires, attaqués par un nombre trop supérieur, se sont repliés en fusillant toute la journée. Le maréchal, qui était allé se promener le matin, s'était porté sur le soir du côté où l'attaque des ennemis durait encore. La nuit a mis fin à cette escarmouche; on prétend que les ennemis y avaient plus de 3,000 hommes, ce qui a laissé croire que l'armée des ennemis n'était pas loin. Un trompette du prince Ferdinand, qui date sa lettre de ce matin à son quartier à Wolthausen, sur l'Oertz, et un coup de canon que nous avons entendu en rentrant, semblent confirmer l'opinion qu'en effet l'ennemi est fort près. En conséquence, le maréchal vient de faire ses dispositions d'envoyer de nouveaux ordres de marcher sur-le-champ, de partir demain à la pointe de jour de leurs cantonnements pour venir camper près de cette ville. L'éloignement de quelques-unes ne leur permettra pas d'arriver dans la journée de demain, et si l'ennemi se présentait, tout ce que je vois que M. le maréchal puisse rassembler demain se réduira à moins de 50 B. très faibles et une quarantaine d'E. qui ne sont guère plus forts. Les troupes se rassemblent à la droite de Zelle derrière l'Aller, entre cette rivière et celle de Fuse; pendant la nuit on battra l'Aller par des patrouilles, pour découvrir si les ennemis ne tenteront pas de jeter des ponts. Le moment d'une décision approche beaucoup, et il y a apparence que la journée de demain ne se passera pas sans que nous sachions à quoi nous en tenir. Il est cependant à désirer que l'ennemi veuille bien nous donner quelques heures pour nous reconnaître.

« 14. — Le maréchal allait monter à cheval hier matin pour reconnaître une position, lorsque tout d'un coup le faubourg de Lune-

burg fut attaqué si violemment, que les grenadiers qui y avaient été placés hier soir furent obligés de se replier et de rompre le pont sur l'Aller; l'on était déjà tenté de faire sortir du monde pour l'attaquer et l'écraser, lorsqu'on aperçut la colonne de l'armée ennemie qui s'avançait et qui, après être arrivée sur une crête derrière le faubourg de Luneburg, tendit ses tentes et campa à une petite demi-lieue d'ici. Nous ne doutâmes point que l'ennemi ne tentât de faire des ponts la nuit dernière, et qu'il ne vînt nous attaquer ce matin. Nos troupes, répandues dans des cantonnements, n'étaient point arrivées : le pis est que toutes les positions reconnues jusqu'à cette heure avaient de grands inconvénients, et que les troupes, venant de différents endroits et arrivant successivement hier au soir, se trouvaient placées sur des terrains différents n'ayant aucun rapport les uns aux autres, de telle sorte qu'ayant recommencé dès la pointe du jour à remettre les troupes sur leur champ de bataille, elles n'ont pas pu y être entièrement placées dans toute la journée d'aujourd'hui. La mauvaise position du camp et le petit nombre de troupes ébranlaient déjà le maréchal, et il se serait déterminé, presque avec regret, à se retirer sur le chemin de Hanovre. M. de Roquepine arrivant ce matin avec 6 B., et le maréchal pouvant se faire joindre demain par M. d'Armentières avec 10 B., et 6 E., il s'est cru assez en force pour ne pas décamper d'ici, d'autant plus qu'il aurait fallu abandonner aux ennemis un très grand nombre de malades et beaucoup de subsistances. Je vous exprimerais difficilement la joie que j'ai ressentie du parti noble que le maréchal vient de prendre. Une marche rétrograde, qui ne devait se faire que de nuit, aurait infailliblement porté dans l'opinion de l'Allemagne un vernis de faiblesse, que M. le maréchal vient heureusement de prévenir. »

Il ne se passa rien d'intéressant les jours suivants, et le maréchal eut la satisfaction de voir ses troupes rassemblées le 16, au nombre de 74 B. et de 66 E., qui, bien que faibles, le mettaient en état non seulement de s'opposer aux attaques des ennemis, mais aussi de reprendre l'offensive. Dès le 16 même, il rétablit les ponts de l'Aller, rompus par nécessité. Le moment de crise le plus fâcheux était passé, et, soit manque de courage de la part des ennemis, soit qu'ils ne fussent pas aussi prêts qu'ils paraissaient l'être,

M. le prince Ferdinand, par son projet de tomber sur nos cantonnements avant qu'ils fussent rassemblés, échoua dans son entreprise, bien qu'arrivé à trois lieues de nous dès le 11, à un moment où nos cantonnements tenaient encore une étendue de vingt lieues. Notre contenance audacieuse leur en imposa; la saison devenait très rigoureuse pour tenir longtemps des troupes ensemble et au bivouac; les tentes n'étaient point encore arrivées, et nos magasins étaient entièrement dépourvus de fourrages. Le moment pressait; il fallait prendre un parti, ou de marcher en avant, ou de se retirer. Le maréchal n'hésite pas; et, malgré les avis contraires d'un grand nombre de généraux, il se détermine à passer l'Aller.

Le maréchal, ferme dans sa résolution, devait passer l'Aller dans la nuit du 23 au 24, bien qu'incertain si ce serait au-dessus ou au-dessous de Zelle. Sur le flanc droit et sur le flanc gauche sont des corps détachés et combinés avec les mouvements de son centre, qui, suivant les circonstances, décideraient le point de passage, à portée de pouvoir également déboucher sur les deux côtés, terrain favorable pour cet objet, les ennemis par leur position et la nôtre étant obligés de faire l'arc, tandis que nous faisions la corde. Les nouvelles confirment que le prince Henri s'avance, et assurent qu'une tête de ses troupes paraissait déjà à Wolthausen avec la certitude de se rendre directement à Hildesheim, point important de nos subsistances.

On marcha la nuit du 24 au 25, par suite du retard dans les distributions.

Les armées déjà en présence le 19, le prince Ferdinand (1) pro-

(1) Ferdinand, duc de Brunswick, quatrième fils du duc Ferdinand-Albert, né à Brunswick le 12 janvier 1721; entre au service en 1739; jeune, sert sous Frédéric II, commande pour George II les troupes anglaises et hanovriennes dans la guerre de Sept ans, décide du succès de la bataille de Prague. En 1757, il a le commandement de l'armée de Westphalie, remporte les victoires de Crefeldt et de Minden; à la paix, se brouille avec Frédéric II; quitte le service en 1763, et se retire au château de Vechelde; meurt à Brunswick le 3 avril 1792, ayant consacré le reste de sa vie à des pratiques théosophiques (sorte de philosophie mystique que les adeptes prétendent tenir de Dieu, sans être toutefois l'objet d'une révélation positive). Ces théosophes mêlent ensemble l'enthousiasme, l'observation de la nature, la tradition, le raisonnement, l'alchimie, la théologie, la métaphysique et la médecine, revêtues d'une forme inspirée. Cette école ne dépasse pas le dix-huitième siècle.

nonçait, le 20, un mouvement en arrière sur sa droite, et il se trouva campé, la gauche appuyée à la petite rivière de Lachte et la droite au ruisseau de Klein-Hehlen, toujours son quartier général à Alten-Hagen. Notre armée conservait son camp sur deux lignes, la droite appuyée au petit village de Wester-Zeller, en potence les grenadiers de France et les grenadiers Royaux, la gauche tirant au pont de Schafferey à l'extrémité du faubourg de Zelle, dit faubourg de Nieuburg ou Neustadt, et la ville couvrant par conséquent le front du camp.

Les mouvements du maréchal les 20 et 21, par sa droite sur l'Aller, déterminèrent les ennemis à garnir la rivière de Lachte et à occuper plus en force le village de Lachendorf. C'est dans cette position qu'il résolut de les attaquer; le 21, commencèrent les mouvements de ses opérations, que la nature du terrain et la position de l'ennemi rendaient difficiles, mais qui étaient indispensables au passage de l'Aller. En conséquence, le 21, M. de Broglie prend le commandement des 12 B. et des 8 E. rassemblés dans le duché de Brême; ce corps est destiné à agir sur la Bohme et à la couvrir, de manière à tourner la droite des ennemis et à intercepter leurs convois en se portant jusque sur Wolthausen.

Les journées des 21, 22 et 23 sont employées à inquiéter l'ennemi sur sa gauche et sur ses derrières. (D. G., Allemagne, 3446, 49.)

Le 24, M. de Villemeur, avec MM. d'Andlau, de Sparre, de Laval et Domballe sous ses ordres, 10 B., 14 E. de cavalerie ou dragons, le régiment de hussards de Polleresky, les volontaires de Flandre et 8 pièces, devait passer l'Aller à Meuden, et favoriser par ses manœuvres en avant la construction des ponts que le corps d'armée réuni à Offensen et Schwachhausen devait y jeter.

M. de Laval, avec une avant-garde de ces corps, est chargé de chasser les troupes établies dans les villages d'Ahnsbeck, d'Iarmsen et de Lachendorf, tandis que M. de Lillebonne, avec son régiment et celui de Berchiny, débouchant le 25 dans la nuit, se porterait sur Lachendorf, et de là, si l'ennemi n'occupait plus ce village, prendrait position sur les hauteurs qui sont au delà, afin de protéger la construction des ponts à jeter tant sur l'Aller que sur la petite rivière de Lachte. M. de Grandmaison, major des volontaires de Hainaut, serait dès le 24 au soir à Uetzen, pour brûler les magasins et établissements des ennemis dans cette ville et inter-

cepter leurs communications. Pendant que M. de Villemeur s'occupait de ces opérations, M. de Caraman avec son régiment, celui de Dauphin-infanterie, des compagnies de volontaires nommés chasseurs de Richelieu, aux ordres de M. Danfrenet, et le corps de Fischer, devait passer l'Aller au pont de Schaffrey pour une fausse attaque dans cette partie sur les ponts de Klein-Hehlen et de Gross-Hehlen. En même temps M. d'Auvet, avec 7 B., 4 E. de dragons, les volontaires du Hainaut, des hussards et 6 pièces, déboucherait aussi du faubourg de Luneburg, destiné également à une fausse attaque, laquelle devait être renforcée si le succès des autres prévenait celle-ci, plus importante.

Le duc d'Ayen (1), ayant à ses ordres M. de Ségur et les brigades de la Marine, de Vaubecourt et d'Orléans-infanterie, celle de cavalerie des Cravates, 4 E. de Gendarmes et 8 pièces, devait déboucher par le pont d'Alten-Zelle, rétabli, pour éclairer tout ce qui pourrait venir du haut Aller et agir de concert avec le corps d'armée. La brigade d'Orléans est détachée de ce corps et destinée, aux ordres de M. de Maupeou, à opérer une autre diversion sur le point de Lachtenhausen. Le reste de l'armée devait, à Schwachhausen et Offensen, former deux lignes : la première, des brigades de Picardie, Navarre, Auvergne, Belzunce, la Tour-du-Pin et Lyonnais-infanterie; de celles de cavalerie des Cuirassiers, Commissaire-général, Royal-Allemand, Royal-Roussillon et de 24 pièces; la deuxième, des brigades de Champagne, Dauphin et Aquitaine-infanterie, des Carabiniers, du régiment d'Harcourt-cavalerie et de 14 pièces.

Ces troupes de deuxième ligne, aux ordres de MM. de Noailles et de Monti (2), étaient chargées de jeter les ponts, dont M. de Villemeur devait protéger la construction avec son corps, tandis que la

(1) Louis de Noailles, duc d'Ayen, né à Versailles le 21 avril 1713, fils aîné du maréchal de Noailles et de Françoise-Charlotte d'Aubigné, maréchal de France, 24 mars 1775. (Voir le premier volume des *Guerres sous Louis XV*, p. 606.)

(2) Monti (marquis de), colonel de Royal-Italien, 1741 ; brigadier, 1748; maréchal de camp, 23 juillet 1756 ; lieutenant général, 25 juillet 1762 ; s'était déjà bien montré à Mahon; se distingue à Minden, où il est dangereusement blessé; de grands talents militaires et d'un courage héroïque. Les Italiens ne sont jamais médiocres à la guerre, ou tout braves, ou tout... (D. G.) (Voir le premier volume des *Guerres sous Louis XV*, p. 177.)

première ligne resterait en bataille sur le bord de l'Aller, entre Offensen et Schwachhausen.

Toutes ces dispositions arrêtées, l'armée débouche de ses cantonnements le 25 à huit heures du matin. Le maréchal s'était porté à minuit avec son état-major à Schwachhausen, où il apprit, au point du jour, que, les attaques de la gauche n'ayant trouvé que très peu de résistance, les troupes avaient poussé jusque dans le camp des ennemis, trouvé abandonné. Ils en étaient partis dans la nuit et avaient masqué leur retraite dans l'après-midi par différents mouvements du côté de Winsen. Sur cet avis, il ordonne d'envoyer à leur poursuite tous les détachements; 500 prisonniers restèrent en notre pouvoir, et on tua tout ce qu'une retraite précipitée permet d'atteindre. Les ennemis continuèrent leur retraite sur Luneburg, en tenant la même chaussée que pour venir à Zelle.

Le maréchal revint le 25 au soir dans cette ville, où il établit son quartier général, en plaçant son camp sur le même terrain qu'occupait la veille le prince Ferdinand. M. de Lillebonne arriva aussi avec un convoi de sel, des prisonniers et beaucoup de butin. Il eût été désirable de suivre les ennemis avec des forces supérieures, mais tous les moyens employés ne purent nous faire avoir des subsistances pour se montrer plus en avant, surtout par l'impossibilité de porter le pain des troupes au delà de huit lieues.

Les ennemis marchèrent douze heures sans s'arrêter. La question des fourrages restait toujours embarrassante; il n'y avait aucun magasin, ni sur l'Aller, ni sur le Wéser. Toutes ces contrariétés firent penser au maréchal qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de se mettre dans la position de faire subsister ses troupes hors de crainte des entreprises ennemies. En attendant des circonstances plus favorables, il les plaça en cantonnements (1) entre l'Aller, l'Oc-

(1) *Positions des troupes,* le 29 décembre 1757. Auvergne, 4; Vatan, 2; Aquitaine, 2; Brancas, 2; Salis, 2; la Dauphine, 1; Reding, 2; Bretagne, 2; Royal-Pologne, 1; Royal-Suédois, 2 (20 B.); Berchiny, 4 E., *à Zelle et le long de l'Aller.* Jenner, 2; Nassau-Sarrebruck, 1; Nassau-Ussingen, 1 (4 B.), *sur l'Ocker.* Courten, 2; gardes lorraines, 2; Bentheim, 2; Palatins, 4; Alsace, 3; Périgord, 1; Volontaires Royaux, 1 (15 B.); Marcieu, 2; Maugeron, 2; Dampierre, 2 (8 E.), *de Rethem à Zelle.* Cambrésis, 1; grenadiers de Solar, 1; Palatins, 3 (5 B.), *de Werden à Brême.* La Roche-Aymon, 2; Palatins, 2; Lyonnais, 2; Menouville-artillerie, 1 (7 B.); Mestre-de-camp-dragons, 4; Colonel-général, 4 (8 E.), *à Minden, Hoya.* Grenadiers de

ker et la Leine, et se rendit le 30 à Hanovre, où il établit son quartier général.

Solar. 1; Arsberg-Autrichiens, 1; Bergh, 1; Lowendal. 2; le Roi, 4; Conti, 2; la Tour-du-Pin, 4; Chabrié-artillerie, 1; Gendarmerie, 4; Dauphin, 2 (22 B.); Chabrillan, 2; Dauphin, 2; Royal-Roussillon, 2; Royal-Pologne, 2 (8 E.), *à Hanovre et environs.* Bourgogne, 2; Noailles, 2; Cravates, 2; Harcourt-dragons, 4 (10 E.), *à Blumenau, Wunstorf, Mariensée.* Grenadiers de Bergeret et de Chantilly, 2; Rochefort, 2; grenadiers de Daulens et de Modène, 2 (6 B.), *à Burgdorf, Peyne.* Royal-Allemand, 2: Wurtemberg, 2; Nassau, 2; Royal-Piémont, 2; Crussol, 2; Conti, 2 (12 E.), *à Meynersen.* La Marche, 1 B.; Polleresky, 4 E. *à Gyphorn.* Archiac, 2 E., *à Garstenbuttel.* Vaubecourt, 2; Talaru, 5; 4 B. *à Dickorst, Bellekenrode.* Dragons du Roi, 4 E., *à Edenbuttel.* Grenadiers de Modène et de Doullens, 2; Cosne-artillerie, 1; la Marine, 4; Picardie, 4; Enghien, 2 (13 B.); Fleury, 2; Cuirassiers, 2; Harcourt, 2; Vienne, 2; Caraman-dragons, 4 (12 E.), *à Brunswick, Groschulper et Uelzen.* La Marck, 2; Brissac, 2; Orléans, 2; Chartres, 2 (8 B.); la Rochefoucault, 2; Dauphin-Étranger, 2 (4 E.), *à Osterode, Northeim.* Grenadiers de France, 4 B.; Carabiniers, 10; Talleyrand, 2 (12 E.), *à Hildesheim, Lutter.* Grenadiers de Bergeret, 1; Lamotte-artillerie, 1; Belzunce, 4; Condé, 2; Ligne-Autrichienne, 1; Saxe-Gotha, 1; Royal-Bavière, 2 (10 B.); Berry, 2; Turpin-hussards, 4 (6 E.), *à Wolfenbuttel, Schladen.* Grenadiers de Chantilly, 1; Royal-Comtois, 2; Poix, 1; Navarre, 4; la Couronne, 2; Saint-Germain, 1 (11 B.); Commissaire-général, 2; Charost, 2; Montiera, 2 (6 E.), *à Burgdorf, Gottingen, Eimbeck, Goslar.* Royal-Roussillon, 1; Royal-Deux-Ponts, 3 (4 B.); Pauly, 2; Montcalm, 2 (4 E.), *au pays de Hesse-Cassel.* Diesbach, 2 B., *à Fuld.* Rohan, 2; Planta, 2 (4 B.), *à Marburg.* Castella, 2 B., *à Hersfeld.* Provence, 2 B., *à Kreutzburg et Treffurt.* Royal-Lorraine, 1, *à Witzenhausen.* Tournaisis, 1; Touraine, 2 (3 B.), *à Munden.* Gendarmerie, 4 E., *à Frislar.* Piémont, 4; milices de Beauchêne, 1; Saint-Chamant, 2; Dumont, 1 (8 B.), *à Cologne, Neuss et Dusseldorf.* Milices Hollier et Blossière, 2 B., *à Ruremonde.* Fumel, 2; Bourbon, 2; 4 E., *à Lock et Gennep.* Lockman, 2 B., *à Gueldre.* Milices de Grendlet, 1 B.; Mestre-de-camp, 2 E., *à Clèves.* Clermont-Tonnerre, 2; Aquitaine, 2 (4 E.), *à Emmerick.* Condé, 2; Henrichemont, 2 (4 E.), *à Rees, Uedem.* D'Aubigné-dragons, 4 E., *à Calcar, Sonsbeck.* Orléans-dragons, 4 E., *à Sauten.* Royal, 2; des Cars, 2 (4 E.), *à Meurs.* Royal-Étranger, 2 E., *à Crefeldt.* Losrios-Autrichien, 1; milices de Bondi, de Cursin, de Pierreville, 3 (4 B.); Saluces, 2; Beauvilliers, 2; Lameth, 2; la Reine, 2 (8 E.), *à Wesel, Hamm, Kamen.* Milices de Danie et d'Estrade, 2; Poitou, 2 (4 B.), *à Lippstadt.* Mailly, 4; milices de Pincepré et de Saint-Didier, 2 (6 B.), *à Munster.* Champagne, 4 B.; Clermont-prince, 2 E., *à Osnabruck.* Eu, 2; Autrichiens, 2 (4 B.), *à Emden.* Bellefonds, 2; Colonel-général, 3; Orléans, 2; le Roi, 2; Lusignan, 2; Bourbon-Busset, 2 (13 E.), *à Groningen, Wener, Bund, Leer et Wittmund.*

Armée de Soubise, Royal-artillerie, 1; Beauvoisis, 2 (3 B.), *à Hanau.* Royal-Barrois, 1 B.; Penthièvre, 2 E., *à Babenhausen.* Witner, 2 B., *à Offenbach.* Raugrave-hussards, 2 E., *à Vilbel.* Fitz-James, 2 E., *a Bertheim.* Bezons, 2 E., *à Ortenberg.* Saint-Jal, 2; Gramont, 2 (4 E.), *à Budingen et Schlitz.* D'Apschon, 4; Nassau-hussards, 2 (6 E.), *à Lutenau, Stockstadt.* Total, 187 B. et 181 E.

CHAPITRE IV.

MOUVEMENTS, CAMPS DES ARMÉES COMBINÉES DE MM. LE DUC D'HILDBURGHAUSEN ET LE PRINCE DE SOUBISE

(de juin à décembre 1757).

Juin. Formation de l'armée de Soubise dans les derniers jours à Furth.

Juillet. 17. Ses instructions. — 31. Expédition de Hanau par M. de Nicolaï.

Août. 2. M. de Soubise à Hanau; l'armée se porte à Erfurt. — 15. A Fulda; marche de l'armée. Contributions. — 25. Départ de Gotha pour Erfurt. — 28. Arrivée du prince Georges à Arnstadt, sa jonction avec M. d'Hildburghausen. — 29. Conférences sur les rapports entre les deux armées; difficultés portées à la cour de Vienne. Le roi de Prusse, à Dresde avec 26,000 hommes, marche contre l'armée française et celle de l'Empire réunies.

Septembre. 1er. Décision du roi sur les opérations des deux armées combinées de France et de l'Empire. — 6. M. de Soubise à Erfurt. — 8. Le roi de Prusse à Naumburg. — 10. Passe la Saale. Évacuation d'Erfurt. — 11. M. d'Hildburghausen à Eisenach; M. de Soubise à Gotha; le 13, à Mechterstadt; le 14, près d'Eisenach. — 15. Frédéric II suit l'armée combinée de l'Empire et de la France dans son mouvement de retraite; arrive à Erfurt. — 16. Les troupes françaises dans leurs positions de combat. — 18. Un corps prussien, sous les ordres du prince Ferdinand de Brunswick, à Erfurt. — 19. Combat d'avant-garde à la hauteur de Gotha. — 20. M. de Soubise à Eisenach. Difficultés des subsistances. — 28. Les deux armées débouchent d'Eisenach sur Frederichswerth. — 29. Le roi reprend la route de Naumburg; campe à Buttelstedt.

Octobre. 2. Attaque des Prussiens au village d'Ollendorf. L'armée combinée pousse des détachements jusqu'à Weimar. — 5. Position des armées française et impériale. — 8. Le prince de Soubise à Gotha; troupes rejoignant l'armée de Soubise : 20 B. et 18 E. — 10. De Gotha à Langensalza. M. de Broglie, parti d'Halberstadt le 7, arrive à Heimburg le soir, le 8 à Beneckenstein, le 9 à Ellrich, le 10 à Nordhausen. Renfort de 12 à 13,000 hommes de l'armée du duc de Richelieu. Le roi de Prusse campe à Buttstedt, le 12 se replie à Naumburg. M. de Broglie, de Nordhausen le 13, cantonne le 14 à Bleicherode, le 15 à Gross-Keula, le 16 à Mulhausen. — 19. M. de Soubise à Erfurt pour conférer avec le prince d'Hilburghausen. — Positions des armées combinées. — 22. A Dornburg. M. de Saint-Germain à Molsen et Pegau. Le prince de Saxe-Hildburghausen à Stoesen. — 23. M. de Soubise à Naumburg; l'armée vers Weissenfels; les troupes de M. de Broglie dirigées sur Weissensée. — 24-25. Dans la nuit, les ennemis longent la

Saale, se dirigeant sur Leipsig. MM. de Soubise et d'Hildburghausen à Pegau. Le maréchal Keith, laissé sur la Saale, est enfermé dans Leipsig. — 27. Le roi de Prusse revient de Lusace, arrive à Leipsig. — 30. S'avance à Lutzen. Les deux armées repassent la Saale isolément, celle du prince de Soubise à Weissenfels. — 31. Frédéric s'empare de Weissenfels. M. de Soubise à Gross-Corbetha. — Position des deux armées combinées.

Novembre. 3. Le roi passe la Saale près de Weissenfels, campe près de Braunsdorf. — 4. A. Rossbach. — 5. Bataille de Rossbach. Le prince Henri de Prusse tombe sur les Français; il est blessé. Seidlitz avec sa cavalerie culbute la nôtre. — 6. Frédéric marche sur Freyburg; le 7, retourne à Leipsig. — 9. L'armée de Soubise à Sondershausen, Anleben, Windenhausen, Hanau. — 13. Le prince Henri est laissé en Saxe avec une partie de l'armée. Le roi part de Leipsig. — 16. Passe l'Elbe à Torgau.

Décembre. 2. M. de Soubise à Fulda. — 5. A Hanau. — Brissac, Piémont, Saint-Chamant dirigés sur le bas Rhin. — 12. Il part pour Cassel. M. d'Hildburghausen à Nurnberg et dans le Voigtland. Le régiment d'Apschon-dragons à Lichtenau et Wald-Kappel. M. de Soubise établit son quartier général à Cassel. — 30. Cantonnements de ses troupes entre la Werra, le Rhin, la Lahn et le Mayn.

A la suite d'intrigues qui donnèrent au maréchal de Richelieu le commandement de l'armée de Westphalie, on en forma une nouvelle aux ordres du prince de Soubise, destinée à agir conjointement avec celle de l'Empire qui s'assemblait, dans les derniers jours de juin, à Furth, près de Nuremberg, sous les ordres du duc de Saxe-Hildburghausen, feld-maréchal de l'Impératrice; le prince de Soubise avait quitté l'armée le 15 juin, se rendant à Versailles, pour y recevoir ses instructions.

Par suite des projets concertés avec la cour de Vienne, M. de Soubise rassemblait son armée en Alsace, dans les environs de Strasbourg, et la portait ensuite sur Wurtzburg, où elle devait être jointe par celle de l'Empire, afin d'opérer suivant les circonstances, soit dans la Thuringe, soit vers Leipsig, soit vers Dresde. Le rendez-vous général est indiqué à Strasbourg. Les équipages des officiers généraux de l'armée du bas Rhin furent dirigés sur Landau, où ils devaient arriver le 3 juillet (1).

(1) Armée de Soubise, formée au conseil de Compiègne, le 1er juillet. MM. de Nicolaï, de Planta, Nugent : Piémont, 4; Wittner, 2; Castellas, 2; Brissac, 2; Beauvoisis, 2 (12 B.); Volontaires Liégois, 2; Fitz-James, 2 (4 E.).

De Rougé, Dessalles : Royal-Lorraine, 1; Royal-Barrois, 1; Royal-Roussillon, 1; Royal-Deux-Ponts, 3; Planta, 2; Saint-Jal, 2; Nassau, 2; Poly, 2 (6 E.).

Custine, de la Chetardie, de Crillon : Saint-Chamant, 2; Touraine, 2; Rohan,

M. de Saint-Germain est envoyé à l'armée de l'Empire pour traiter avec M. le duc de Saxe-Hildburghausen les différents points sur la jonction et le service des deux armées. M. Dumesnil s'était rendu dès le mois de juin à Munich, afin de s'entendre avec la cour de Bavière sur différents objets relatifs aux troupes de cet électeur qui devaient être à notre solde. Enfin, sont arrêtées les dispositions sur la marche vers Wurtzburg; mais elle n'eut point lieu pour des raisons à la fois politiques et militaires : on décida qu'elles prendraient la route directe par les environs de Francfort et par le pays de Fulda sur Erfurt. C'est alors que M. de Soubise reçut de nouvelles instructions à la date du 27 juillet.

La direction de la marche des troupes leur faisait traverser le comté de Hanau, appartenant au landgrave de Hesse, place dont nous n'étions pas maîtres. Les troupes qui devaient former l'armée de M. de Richelieu, en marche par Mayence et les environs de Francfort pour se rendre sur la Lahn, ne touchaient point le comté de Hanau; leur route depuis Mayence était sur Friedberg et Giessen. Le ministre décide que celles de l'armée de Soubise s'empareraient du comté de Hanau, et y feraient séjour avant de continuer leur marche vers la Thuringe (1). Hanau fut désigné comme la place d'armes servant de point d'appui pour porter l'armée à sa destination et établir une communication avec le Rhin. M. de Nicolaï, le plus ancien des lieutenants généraux destinés à servir à l'armée de Soubise, dut s'emparer de cette place et du château de Babenhausen, appartenant aussi au landgrave de Hesse. 8 B., 1 régiment de cavalerie et 2 pièces précédèren la marche des autres troupes, et arrivèrent à Kastel sous Mayence et à Dieburg les derniers jours de juillet. M. de Nicolaï se rendit aussi à Mayence le 28. Les troupes destinées à l'expédition de Hanau se trouvèrent le 31 à portée de cette ville, à la rive droite

2; d'Aumale, 1; Royal-Comtois, 2; Tournaisis, 1 (12 B.); Penthièvre, 2; d'Apschon, 4; Montcalm, 2; Grammont, 2; Bezons, 2 (12 E.); — 32 B. et 22 E., sans compter 600 chevaux d'artillerie, la compagnie des mineurs Boisgnerelle, des ouvriers de celle de Dugué et 40 pièces d'artillerie.

(1) Marche de l'armée de Soubise, partant de Strasbourg et du fort Louis pour Aschaffenburg et Hanau, sur le Mayn, passant par Rastadt, Grunwenkel, Bruchsal, Wiesloch, Heidelberg, Weinheim, Heppenheim, Zwingenberg, Eberstadt, Dieburg, Aschaffenburg.

et à la rive gauche du Mayn. M. de Nicolaï s'avance avec le régiment de Piémont pour sommer la ville, gardée seulement par la bourgeoisie, qui en ouvrit les portes.

M. de Soubise est à Hanau le 2 août, après avoir pris à Strasbourg les dispositions nécessaires à la formation de l'armée.

Les troupes continuaient leur marche par divisions sur les environs de Hanau; les dernières devaient y être le 31 août. L'impatience que la cour de Vienne témoigna de voir arriver des troupes françaises dans la Thuringe engagea le roi à ne point suivre le premier projet de les faire séjourner pendant quelques jours dans le comté de Hanau, et elles sont mises en marche à mesure de leur arrivée, afin de se porter aussi par divisions à Erfurt. On préféra la direction par la vallée de la Kinzig et le pays de Fulda à celle qui aurait pu avoir lieu par la Wettéravie et la Hesse, c'est-à-dire par le pays de Budingen et Birstein, à cause de la difficulté des chemins (1).

Après quelques jours passés à Hanau, M. de Soubise partit le 15 août pour Fulda. Il ne séjourna dans la ville que jusqu'au 20, y laissant M. de Mailly, et alla le même jour à Eisenach, occupé par M. de Nicolaï avec le régiment de Piémont, formant la première division de l'infanterie. Eisenach est importante par sa position; aussi, pendant son séjour, M. de Soubise reconnut dans les environs les endroits où une armée pouvait se placer avantageusement.

Pour aller d'Eisenach à Erfurt on passe par Gotha, appartenant au duc de Saxe-Gotha. M. de Soubise, dès les premiers jours de son arrivée à Hanau, apprit que le duc y conservait 1 B. et quelque cavalerie. Cette ville est fermée d'une enceinte, avec un château bastionné, et le duc de Gotha ayant donné, par le refus de son contingent et par l'envoi de 1 B. de ses troupes à l'armée hanovrienne, des marques de sa mauvaise volonté pour la cause commune, on ne pouvait laisser derrière soi un poste de cette importance, occupé par des troupes que l'on pouvait regarder plutôt comme ennemies que comme neutres. Alors M. de Soubise proposa au roi de traiter le pays de Gotha comme la Hesse, de désarmer

(1) Marche de l'armée de Hanau-Aschaffenburg à Fulda, par Langenselbod, Gelnhausen, Salmunster, Schluchtern, Neuhof, Fulda.

les milices, de licencier les troupes et de prendre leurs armes en dépôt, ce qui fut approuvé et exécuté. Le prince de Soubise reste peu de temps à Gotha, il en part le 25 pour Erfurt, où la première division arrivait également le même jour (1).

L'armée de l'Empire, de son côté, se mettait en marche le 23 de Furth, près Nuremberg, sur Erfurt par Bamberg, Cobourg et Meiningen.

M. de Saint-Germain, n'ayant pu terminer avec M. le prince de Saxe-Hildburghausen la convention pour le service des généraux et des troupes, se trouvait le 24 auprès de M. de Soubise à Gotha. Les difficultés et les prétentions du duc d'Hildburghausen, dans cette affaire, ne permettaient de la terminer que par l'autorité des deux cours.

M. de Soubise quitte Gotha, peu satisfait sur les subsistances et l'établissement des troupes dans Erfurt. Les employés des vivres et fourrages, envoyés en avant depuis quelque temps, rencontraient de grandes difficultés dans les approvisionnements, et la régence lui envoyait des députés pour lui représenter l'impossibilité de recevoir les troupes du roi dans la ville. Le duc d'Hildburghausen s'était pressé d'y faire entrer le régiment de Wurtzburg, des troupes de l'Empire, annonçant pour le 25 l'arrivée du prince Georges de Darmstadt à la tête de son contingent. Comme Erfurt devenait le dépôt principal de nos magasins, des fours et des hôpitaux, il n'était pas possible de les laisser sans garde : M. de Soubise décide d'y transporter son quartier général le 25 ; les troupes campent successivement les jours suivants près de la ville, à mesure qu'elles arrivent. On fit entrer en même temps dans Erfurt 2 B. de Piémont, en partageant les quartiers entre ces deux B., le régiment de Wurtzburg et 1 B. du régiment de Geisrück-Autrichien.

M. de Soubise (2), pour être plus particulièrement instruit de la

(1) Marche de l'armée jusqu'à Erfurt, par Soisdorf, Vacha, Mark-Suhla, Eisenach, Mechter-Stadt, Laucha, Teutleben, Gotha, Frienstedt, Schmiera et Erfurt.

(2) Soubise (Charles de Rohan, prince de), fils aîné de Louis de Rohan, prince de Soubise, et d'Anne de Melun, appartient à la plus grande maison de France après la famille royale. Allié aux maisons de Bouillon, de Savoie et de Hesse; né le 16 juillet 1715 à Paris, où il est mort le 4 juillet 1787; orphelin dès 1724; il entra aux mousquetaires; à peu près du même âge que Louis XV, il devint son ami de cœur.

marche de ce prince et de celle du prince Georges de Hesse, et pour aplanir une partie des difficultés, qu'il prévoyait devoir surgir dans l'organisation du commandement, avait envoyé au-devant de lui M. de Vault, aide-maréchal général des logis, qui le rencontra à Ilmenau avec la première division de l'armée de l'Empire, composée de 9 B. et de 1 régiment de dragons. Le prince Georges devait arriver à Erfurt le 28, sans instructions, ignorant même s'il devait occuper la ville ou camper, n'ayant aucune connaissance du traité entre M. de Saint-Germain et le duc d'Hildburghausen sur la jonction des troupes. M. de Vault, voulant éviter

Brigadier le 17 janvier 1740; maréchal de camp, 14 mai 1743; à Dettingen, en 1744; aux campagnes de Flandre; a le bras cassé à Fribourg; contribue à la victoire de Fontenoy, en secondant le comte de la Marck; lieutenant général le 1er janvier 1748; gouverneur de la Flandre en 1751. Sous le maréchal d'Estrées, prend part à l'envahissement de la Westphalie. Après Hastenbeck, 20 juillet 1757, se réunit au contingent des cercles; défaite du 5 novembre; sa victoire à Sondershausen, 23 juillet 1758; maréchal de France, 19 octobre 1758; sa victoire de Lutzenberg n'efface pas Rossbach; ministre d'État, 18 février 1759; battu à Willingshausen, le 15 juillet 1761; battu à Wilhemstadt (24 juin 1762); sa carrière militaire se termine à la paix du 15 février 1763. Seul, parmi les courtisans, il accompagna les funérailles hâtées du roi (1774).

« Son ambition la plus forte a toujours été de commander des armées; trop indécis; sa véritable qualité est la valeur...; fort brave. » (*Mémoires de Besenval.*)

« Le prince de Soubise est l'un des hommes que l'opinion de son temps et l'histoire ont le plus maltraités. Cette extrême sévérité n'est pas juste. Quand on lit sa correspondance militaire, fréquente, étendue, toute de sa main, on y trouve la marque d'un esprit sensé, honnête, exact, attentif à ses devoirs. » (Camille Rousset, *Gisors*, p. 307.)

« Aussi brave qu'aimable, souvent héroïque. Général d'un courage tranquille et ferme, d'un esprit sage, d'une conduite mesurée. » (Voltaire.)

M. de Belle-Isle disait de lui : « Il n'y a pas un plus honnête homme: mais, soit malchance, il n'est point heureux à la guerre. A Rossbach, il ne voulait pas l'engagement, et son pressentiment était juste en voyant les soldats des cercles lâcher pied; défaite plus allemande que française. »

Son frère, le cardinal Armand de Rohan, né en 1717, mort en 1756, descendant en ligne directe d'Henri de Rohan, qui embrassa la religion protestante. Henri IV, dont il était l'allié par la reine Jeanne d'Albret, l'avait pris en grande affection, le créa duc et pair, colonel des gardes suisses et lui fit épouser Marguerite de Rosny, fille de Sully. Ses talents, sa capacité, le mirent au rang des grands capitaines; mort en 1641 d'une blessure à Rheinfelden. Ses préjugés et son ambition lui firent porter les armes contre Louis XIII. A laissé des mémoires sur les guerres des réformés en France, sur la guerre de la Valteline; *le Parfait Capitaine.*

les difficultés inévitables dans de pareilles circonstances par l'arrivée du prince Georges et de ses troupes à Erfurt, où il n'y avait d'ailleurs aucunes subsistances pour celles de l'Empire, engagea ce prince à s'arrêter et à camper à Arnstadt, située à quatre lieues d'Erfurt, auprès des montagnes de Thuringe. Le prince Georges y arrive le 26 : il était parti avec le corps de troupes à ses ordres du camp de Furth, près Nuremberg, avec l'ordre seulement de se rendre à Erfurt par le chemin d'Ilmenau, sans qu'on lui eût prescrit aucune marche ni aucune époque d'arrivée ; il avait même l'ordre de marcher lentement, n'ayant aucun moyen de subsistance que par l'intermédiaire de juifs, dont chaque contingent particulier se servait pour s'alimenter.

L'armée de l'Empire manquait également de munitions et d'argent. Ses dragons savaient à peine se mouvoir par escadrons. Point de ponts de bateaux, point de grosse artillerie, aucune précaution pour les farines et les grains, pas de moyens de transport. Enfin, aucune union parmi les généraux ni parmi les troupes de l'Empire ; le duc d'Hildburghausen était regardé plutôt comme un brave soldat que comme un général. Le prince Georges avait 2 régiments de hussards autrichiens marchant sur sa droite et descendant par la rivière d'Ilm, d'où ils portaient des détachements sur Saalfeld et Rudolstadt ; ils vivaient aux dépens du pays. Ces 2 régiments représentaient ceux que l'Impératrice s'était engagée à faire joindre à l'armée du bas Rhin, et dont l'arrivée fut successivement retardée, de manière qu'ils n'arrivèrent à Schweinfurt, sur le Mayn, qu'au mois d'août, après avoir traversé la Franconie : ces 2 régiments furent attachés dans la suite de la campagne à l'armée de l'Empire. Le reste suivait le corps du prince Georges, et marchait sur plusieurs colonnes, pour passer les montagnes de la Thuringe et se rendre à Erfurt, mais sans aucun avis certain de la direction. On apprit seulement par le prince Georges que le duc d'Hildburghausen serait le 28 à Erfurt, après un séjour au camp d'Arnstadt. A son arrivée, M. de Soubise, en cherchant à s'entendre avec lui, s'aperçut que son but principal consistait à prendre le commandement des deux armées. Prévoyant les inconvénients qui pourraient en résulter, il resta impassible, voulant gagner du temps jusqu'à la décision des deux cours.

Cette réponse, M. de Soubise la reçut dans les premiers jours de

septembre, de M. de Paulmy, sous forme de mémoire apostillé de la décision du roi sur les points de la réunion des deux armées et du service réciproque des généraux et des troupes, lui expliquant les raisons qui engagèrent à changer la première pensée de combiner notre armée avec celle des cercles et d'en former une seule. Par un retour à cette décision, les deux armées restaient combinées, tout en se tenant séparées l'une de l'autre pour leur service. M. de Paulmy expliquait aussi à M. de Soubise la décision prise au sujet du commandement des deux généraux, décision de laquelle il résultait qu'au lieu de donner le commandement général au duc d'Hildburghausen, et à M. de Soubise à son défaut, ce dernier devait commander seul, en tout temps, les troupes françaises. Seulement il restait assujetti à recevoir l'ordre du duc d'Hildburghausen, soit en personne, soit par les officiers de l'état-major de l'armée française, et à se conformer aux résolutions que le duc prendrait pour les mouvements de l'armée et les expéditions concertées; mais qu'au défaut du duc d'Hildburghausen, le commandement des troupes de l'Empire ne le regarderait pas, et qu'il aurait seulement à se concerter avec celui qui les commanderait, comme avec son égal. Cette lettre et d'autres décisions terminèrent toutes les difficultés soulevées entre M. de Soubise et M. d'Hildburghausen, ainsi que les négociations entreprises par M. de Saint-Germain (1).

Le projet des deux cours se résumant à porter les deux armées réunies vers la Saxe, et même jusqu'à l'Elbe, suivant les circonstances, M. de Soubise dès les premiers moments cherchait à se procurer des nouvelles de la situation des armées de l'Impératrice et du roi de Prusse en Bohême et en Saxe. Depuis son arrivée à Hanau et à Erfurt, on lui annonçait la plus grande tranquillité en deçà de l'Elbe; il trouva même à Erfurt des officiers saxons qui, échappés après la capitulation de Pirna, y restaient, attendant le moment où des circonstances plus heureuses leur permettraient de retourner dans leur patrie. Les correspondances de ces officiers avec la Saxe assuraient qu'il n'y avait personne à Leipsig et à Mer

(1) Versailles, 5 septembre. « Pour être agréable à l'Impératrice, le corps de M. de Soubise sera aux ordres de la cour de Vienne et se joindra à l'armée de l'Empire commandée par le prince de Saxe-Hildburghausen. » (D. G., Allemagne, 3439, 65.)

seburg; et si on ajoutait foi à leurs renseignements, rien n'aurait été plus facile que de s'emparer de ces villes. Mais la tranquillité dans cette partie ne devait pas être de longue durée. Toutes les nouvelles au 31 août annonçaient l'arrivée du roi de Prusse à Dresde avec 25 à 30,000 hommes. Notre général en chef restait d'ailleurs sans informations précises.

Le 6, il reçoit des détails certains par M. de Loudhon, colonel détaché de l'armée du prince Charles avec des croates et des pandoures, venant se joindre du côté de Weissenfels à M. de Czeczeni, colonel commandant les 2 régiments de hussards de l'Impératrice. M. de Loudhon avait trouvé à Borna de l'infanterie prussienne avec du canon. Le roi de Prusse couchait à Grima, sur la Mulda, le 4; on croyait qu'il ne passerait pas à Leipsig et se porterait à droite sur Weissenfels ou Naumburg pour y traverser la Saale. M. de Loudhon, afin de ne point se compromettre, se retirait à Zeitz avec le gros de ses troupes légères, tenant encore par des détachements Altenburg, Géra, Lucka.

M. de Soubise, de son côté, envoie de la cavalerie et des hussards à Iéna, Kahla, et sur la haute Saale. Comme sa situation changerait seulement par l'arrivée de l'armée de l'Empire et la réunion des divisions de nos troupes, devant nous rejoindre au plus tôt du 15 au 20, et qu'il se croyait obligé de s'en tenir momentanément au parti de la retraite, il envoyait MM. de Saint-Germain et Bourcet reconnaître quelle position on pourrait prendre près de Gotha. Ils n'en trouvèrent point de satisfaisante, et parurent préférer celle d'Eisenach, ou du moins celle située près du village de Schonau, à deux lieues de cette ville du côté de Gotha. Cette position nous rapprochait de notre artillerie, des troupes restées en arrière, ainsi que de la colonne de la gauche de l'armée de l'Empire, dirigée par Meiningen et composée de la cavalerie autrichienne et des meilleures troupes. Elle nous éloignait de celle de la droite, qui devait marcher sur Saalfeld, mais il était facile de donner une autre direction à cette colonne avant qu'elle fût entrée dans les montagnes de Thuringe. En restant à Erfurt, impossible d'espérer l'arrivée des différentes colonnes avant le 12 ou 13 au plus tôt, tandis que le roi de Prusse pouvait être à Erfurt le 10, en supposant que, sans s'arrêter à Leipsig ou aux environs, il marchât rapidement pour nous attaquer, comme toutes les nouvelles le laissaient

supposer. Pensée raisonnable, car M. de Soubise apprenait de Zittau, le 31 août, que l'armée prussienne, qui l'occupait depuis plusieurs jours, s'était retirée à Gorlitz : donc séparation décidée des deux armées prussiennes, qui paraissaient toutes les deux s'éloigner de l'Elbe, l'une en restant en Lusace, l'autre en s'approchant d'Erfurt.

Le mouvement tenté alors par Frédéric fut un vrai coup d'audace vis-à-vis de la fortune, qui s'acharnait depuis quelque temps contre lui. En apprenant cette fatale convention de Closter-Seven, le roi de Prusse parut quelque temps désespérer. Les manœuvres du maréchal Daun et du prince de Lorraine le forçaient de quitter la Bohême. Son frère, le prince Guillaume de Prusse, avait éprouvé des échecs compromettant le sort de la Silésie; les Russes s'emparaient de Memel, les Suédois se jetaient sur la Poméranie; le sort semblait se jouer de ses combinaisons. Il se retirait à l'écart, cachant son désespoir à ses soldats. Un jour il écrit à sa sœur, la margrave de Bareuth : « Il n'y a plus de port et d'asile pour moi que dans les bras de la mort. » Mais il reprend bientôt son énergie : dès le mois de juillet, il quittait son armée de Silésie, confiant au duc de Bevern, avec 50,000 hommes, la tâche de s'opposer aux forces du maréchal Daun et du prince de Lorraine; et prenant avec lui 12,000 hommes, bientôt rejoint par 10,000 sous le commandement du prince Maurice d'Anhalt, il s'avançait à Erfurt contre nous et les Impériaux.

On sut, le 8, que, le 7, le roi de Prusse campait à Pegau sur l'Elster; il pouvait arriver en deux marches sur la Saale, et probablement il passerait cette rivière au pont de Kosen, situé à une lieue au-dessus de Naumburg, direction qui le conduisait sur nous. M. de Soubise n'attendait plus que la nouvelle de son passage à ces différents points pour se retirer sur Gotha, et successivement à Eisenach, où l'artillerie venait d'arriver; il préférait la position d'Eisenach à celle de Gotha, parce qu'il n'avait que fort peu de cavalerie, et que d'ailleurs ses prévisions se réalisaient sur la marche de l'armée de l'Empire, M. d'Hildburghausen avouant ne pouvoir plus répondre du jour de son arrivée. Les hussards autrichiens continuèrent à se replier devant le roi de Prusse, et, après des escarmouches fort vives, ils étaient partis de Zeitz pour Géra. Bientôt les Prussiens ayant pressé leur marche, le 9 au matin ils appa-

raissaient vis-à-vis du pont de Kosen. MM. de Czeczeni et de Loudhon annonçaient que les hussards avaient tenu ferme pendant quelque temps, mais que, cédant au nombre, ils se retiraient sur Buttelstedt, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour abandonner Erfurt.

Les ordres sont donnés aussitôt d'évacuer les équipages, et les troupes se tiennent prêtes à se mettre en mouvement. Le 10, le duc d'Hildburghausen eut dans ce moment des nouvelles de la marche de la cavalerie autrichienne, dont l'arrivée à Eisenach lui fut annoncée pour le 11 ou le 12 au plus tard, cavalerie d'autant plus nécessaire que le manque de troupes à cheval fut une des principales raisons qui avaient déterminé à ne pas tenir à Erfurt, dont la position était mauvaise pour une armée dénuée de cavalerie et où il aurait fallu faire entrer un gros corps d'infanterie. D'ailleurs, la nécessité de réunir les troupes et l'artillerie, et de maintenir la communication avec Eisenach et Cassel, ne laissait point hésiter M. de Soubise. Le 10 et la nuit suivante, on quitte Erfurt, et l'armée en part le 11 au matin. Elle arrive fort tard à Gotha, la pluie continuelle ayant rendu les chemins très difficiles. Il eût été dangereux de traverser les plaines immenses entre Erfurt et Gotha, n'ayant avec nous que 10 E., si le roi de Prusse avait été en mesure; mais sa marche devait éprouver du mauvais temps les mêmes inconvénients que la nôtre. Le corps du prince Georges, à Arnstadt, longe la montagne pour gagner Waltershausen, où il campe. M. d'Hildburghausen prit aussi cette route, et se rend le 11 à Eisenach. M. de Soubise, pendant la marche sur Gotha, envoie des dragons à Langensalza, grand passage par où notre gauche pouvait être tournée, et notre communication avec Cassel interceptée.

Le prince de Soubise au ministre de la guerre.

« Gotha, dimanche 11 septembre.

« L'armée est arrivée hier ici après une marche très pénible. La pluie a été continuelle et les chemins affreux. Comme le roi de Prusse éprouve le même temps, j'ai séjourné aujourd'hui. Peut-être y resterai-je encore demain, si sa marche se ralentit... »

M. de Soubise séjourne avec l'armée à Gotha le 11, afin de

ménager autant que possible les subsistances d'Eisenach, et de donner plus de temps à les rassembler. Mais à la nouvelle que le roi de Prusse s'était arrêté à Naumburg ; que son avant-garde, ayant passé la Saale, s'était repliée, et qu'il restait seulement un gros poste à la garde du pont de Kosen ; que sa cavalerie seule campait et son infanterie cantonnait; que le prince Maurice, qui avait passé à Weissenfels, occupait Merseburg, avec des détachements jusqu'à Nordhausen, il abandonne son projet d'une marche rétrograde. Il juge que si le mouvement du roi de Prusse consistait à ravager la Saxe et à se replier ensuite sur Magdeburg, il n'avancerait pas davantage; mais qu'avec son dessein de nous attaquer, son séjour à Naumburg servait à donner du repos à ses troupes, fatiguées d'une marche longue et rapide. En attendant, il préfère rester quelques jours à Gotha et rassembler toutes ses forces. Il se proposait même, aussitôt les deux colonnes d'infanterie de l'Empire à portée d'Eisenach, et la cavalerie autrichienne arrivée, de prendre un camp reconnu entre Gotha et Erfurt, d'où il serait à portée de soutenir cette dernière place par sa droite, sans abandonner sa communication avec la première. Cette position étant très étendue, et la ville d'Erfurt ayant besoin de beaucoup d'infanterie, il devenait nécessaire pour l'occuper que toutes les troupes fussent à portée. Il comptait non seulement prendre le parti le plus avantageux pour marcher en avant, suivant les circonstances et suivant la position de M. de Richelieu, qui serait alors vraisemblablement plus rapproché de lui, mais aussi former un plan d'attaque, si le roi de Prusse restait encore quelques jours dans l'inaction, et que l'on fût secondé par quelque secours de M. le maréchal ou de l'Empire.

Le prince de Soubise fut bientôt obligé de renoncer à ces idées, les nouvelles de la nuit du 12 au 13 annonçant que le roi de Prusse s'était porté en deux marches forcées sur Erfurt. Les hussards autrichiens abandonnaient cette ville, que l'avant-garde prussienne dépassa. Il fallut se replier. L'armée quitte Gotha le 13 au matin ; la marche étant trop forte jusqu'à Eisenach, elle campe le 13 septembre à Mechterstadt (1), et, le 14, elle occupe près d'Eisenach une

(1) Eisenach, 17 septembre. — Bulletin de l'armée. « M. de Soubise est venu camper le 13 de Gotha à Mechterstadt, et le 14 à Eisenach. Les troupes en arrivant

position reconnue bonne à beaucoup d'égards; on pouvait même la soutenir en abandonnant la ville, mais c'eût été se priver d'un grand secours pour la facilité des subsistances. Il devenait difficile de conserver la communication avec Cassel, le pays en avant sur la gauche d'Eisenach étant déjà très découvert, et l'ennemi pouvant facilement se porter sur Kreutzburg et Wanfried. Mais notre retraite s'assurait par Vacha et Mark-Suhla; les gros équipages y étaient dirigés en arrivant à Eisenach. Le prince de Soubise se trouvait à la tête de 27 B. français, 7 des cercles et les 2 de Wurtzburg, les dragons d'Anspach et les 2 régiments de cuirassiers autrichiens. L'infanterie de l'Empire ne devait arriver que le 15 et le 17, et M. le duc d'Hildburghausen l'annonçait comme en très mauvais état et diminuée de plus de la moitié de son effectif. Le reste des troupes de l'Empire ne promettant pas d'être d'un grand secours un jour d'affaire, on se détermine à prendre une position resserrée et renfermée, tout en y ajoutant des redoutes et des moyens de défense.

Le 15, l'avant-garde de l'armée prussienne arrivait à Gotha. Notre infanterie, très fatiguée et restée ce jour-là à Erfurt pour s'y reposer, devait arriver le lendemain en face de Gotha : alors il fut question de se porter au-devant dans les plaines de Gotha avec toute la cavalerie des deux armées, réunie à Eisenach. Les troupes françaises témoignaient la plus grande bonne volonté, soit pour marcher en avant, soit pour soutenir la position prise; mais il fallait bien peu compter sur les troupes de l'Empire pour se hasarder avec elles à des opérations nécessitant des manœuvres. Le duc d'Hildburghausen témoignait encore moins de confiance dans ses troupes, et laissa voir le désir de se séparer de nous. Ces circonstances embarrassaient M. de Soubise. Si le duc d'Hildburghausen emmenait ses troupes, il était impossible de rester à Eisenach avec 28 B. français. On aurait pu trouver des secours à Cassel; mais, le roi de Prusse une fois arrivé sur les hauteurs vis-à-vis de nous, il fallait renoncer à toute communication directe avec la Hesse. Il ne nous restait plus que celle qui, par Vacha, conduit à Hirschfeld. C'était encore une nouvelle raison de s'assurer du chemin condui-

ont occupé différents terrains autour de la ville. Le 16, elles se sont placées dans les positions où elles doivent combattre. » (D. G., Allemagne, 3440, 15.)

sant à Vacha, afin de se retirer sur la Hesse en s'assurant de ce pays déjà très malintentionné.

Pendant ce temps, M. de Berchiny (1) agissait de tout son pouvoir pour rendre utile à notre situation le peu de troupes à son commandement. Le maréchal de Richelieu lui avait envoyé ordre de les rassembler et de s'avancer sur la Werra. En attendant de nouvelles indications, il campe en avant de Cassel, dans une position intermédiaire entre la Werra et cette ville, à portée de soutenir M. de Soubise s'il se repliait sur lui, ou de se porter où il lui indiquerait. M. de Berchiny avait fait marcher de Witzenhausen à Ollendorf 2 E. de Turpin-hussards, avec ordre d'envoyer un détachement à Kreutzburg, afin d'éclairer en avant et sur les flancs du côté de Langensalza. Il faisait passer à Eschwège 3 B. arrivant de Marburg et devant y être le 18. Les grenadiers de ces B. seraient à Wanfried et à Treffurt dès le 17 pour garder les ponts de la Werra. Indépendamment de ces troupes, M. de Berchiny tenait prêts un fort détachement d'infanterie et 10 E. offerts à M. de Soubise.

L'avant-garde du roi de Prusse, à Gotha, ne prononçait aucun mouvement le 16, et elle ne paraissait pas plus disposée le 17; le 18, un corps de 15,000 hommes, commandé par un des frères du roi de Prusse, devait se montrer à Erfurt, où l'infanterie l'attendait toujours, et une colonne semblait se porter sur Langensalza. Nos troupes légères cependant ne rencontraient encore rien dans cette partie, et il était difficile de concilier le séjour du roi de Prusse

(1) Bercheny ou Berchiny (Ladislas-Ignace, comte de), magnat de Hongrie. Né à Eperies, le 3 août 1689; fait ses premières armes sous les ordres de son père, Nicolas Berchiny, parent du célèbre Ragotzky, et renommé pour avoir introduit les hussards dans nos troupes; passe en France, 1712; colonel de cavalerie en 1720; 1733, 1734, 1735, à l'armée du Rhin; brigadier en 1736; grand écuyer de Stanislas Leckzinski; 1741, 1742, à Prague; 1743, à Dettingen; 1744, lieutenant général; 1745-1748, en Flandre; 1757, en Hanovre; maréchal de France le 15 mars 1758; mort en 1778.

La jalousie ne vit pas avec indifférence trois protestants, Saxe, Lowendahl et Bercheny, élevés aux premières dignités militaires, et ce fut sans doute la raison pour laquelle Louis XV, en quittant l'armée, confia le soin de poursuivre ses conquêtes au prince de Conti, plutôt qu'au maréchal de Saxe. On prétend que, dans une discussion, M. le comte d'Estrées répondit avec insolence à Lowendahl, son général, que du moins il était Français. (Soulavie, t. VII.)

dans Erfurt depuis deux jours avec la célérité de ses marches depuis l'Elbe. Cette marche aussi rapide sur Erfurt n'avait donc pour but que de nous intimider et de nous engager à repasser les montagnes; peut-être aussi les mouvements du maréchal de Richelieu depuis le 10, pour porter toute l'armée des environs de Brême sur Brunswick et Wolfenbüttel, où elle devait arriver du 20 au 23, l'empêchaient-ils de s'engager plus en avant. Les détachements envoyés du côté de Langensalza et les hussards autrichiens cantonnés à Mechterstadt, sur le chemin de Gotha, assuraient que le camp près de cette dernière ville ne se renforçait pas, et que les mouvements des Prussiens semblaient annoncer une retraite; que le roi de Prusse, le 17 à Erfurt, donnait ordre de transporter à Naumburg les livraisons demandées pour Erfurt. Le manque d'espions ne permettant pas de contrôler suffisamment ces renseignements, les généraux résolurent de s'avancer eux-mêmes sur Gotha avec un gros détachement, afin de connaître véritablement la position ennemie. Les troupes se mirent en route le 18, à l'entrée de la nuit, et se réunirent près de Mechterstadt, où elles trouvèrent les hussards autrichiens, ceux de Nassau, et les croates de M. de Loudhon.

Le duc de Saxe-Hildburghausen (1) et M. de Soubise, ayant jugé qu'on pourrait peut-être insulter le corps de troupes que les ennemis avaient à Gotha, ordonnèrent, le 18, que 2,400 chevaux de l'armée combinée, 40 compagnies de grenadiers, 1,000 hussards et les croates partiraient à huit heures du soir; les Français marchaient sous les ordres de MM. de Nicolaï et de Lorges, lieutenants généraux, et de MM. de Crillon, de Nugent, de Custine et de Planta, maréchaux de camp. Un des principaux objets de ce détachement étant de reconnaître parfaitement la force et la position des ennemis, les deux généraux crurent à propos de s'y trouver eux-mêmes. Ce détachement arriva le 19, à huit heures du matin, à la hauteur de Gotha. « Les troupes légères attaquèrent avec beaucoup de vivacité les hussards prussiens et les obligèrent en peu de temps à se retirer sous la protection d'un corps de dragons, qui occupaient auparavant la ville et en étaient sortis à l'approche de nos troupes. La cavalerie passe alors à différents gués la rivière de la Leine

(1) Rapport de l'armée. (D. G., Allemagne, 3446, 160.)

et marche au galop contre les dragons, qui se retirèrent trop tôt pour pouvoir être joints; ils furent suivis par leurs hussards, qui firent assez de perte dans leur retraite. Nous les avons poursuivis pendant deux lieues, et ils nous ont laissé des prisonniers; nous n'avons perdu qu'un capitaine de hussards et fort peu de monde. La retraite des ennemis était faite avant onze heures du matin. M. de Soubise monta au château de M. le duc de Gotha, d'où il ordonna que ses troupes, après s'être reposées le temps nécessaire, se retireraient dans leur camp; M. le duc de Saxe-Hildburghausen a donné le même ordre. L'armée ennemie est sans mouvement depuis le 17; il ne paraît plus vraisemblable qu'elle songe à nous attaquer (1). »

Nos troupes, réunies sur les hauteurs en deçà de Gotha, se replièrent sur Mechterstadt, d'où une partie des détachements rentra le même jour dans le camp d'Eisenach; les autres y arrivèrent le lendemain. Cette opération procura des renseignements plus exacts sur la position du roi de Prusse, de sa personne au village de Gumstedt; son infanterie campait à Binderlseben, près Erfurt. Son armée se composait de 17,000 hommes, presque toute infanterie, et le second corps, du côté de Naumburg où se formaient les magasins, d'environ 10,000 hommes; quelques avis le disaient moins considérable.

Après cette opération, le duc d'Hildburghausen parut disposé à marcher en avant aussitôt que les subsistances le permettraient. Tout engageait M. de Soubise à être du même avis. Le maréchal de Richelieu, de son côté, se préparait à agir. Le roi de Prusse ne s'étant pas déterminé à s'avancer sur nous, il paraissait certain qu'il ne voudrait pas nous attaquer; et il était possible, en se

(1) *M. de Broglie de Revel au ministre de la guerre.*

« A Eisenach, ce 20 septembre 1757.

« M. le prince de Soubise vient de me dire, Monsieur, qu'il vous renvoyait un de vos courriers et qu'il profitait de cette occasion pour vous instruire de ce qui s'était passé hier; l'affaire en elle-même a été intéressante et s'est réduite à une fusillade d'hussards dans laquelle nos troupes ont marqué la plus grande hardiesse, surtout les hussards de Nassau, qui s'y sont entièrement distingués aux ordres de M. de Wurmser, lieutenant-colonel, et qui est un officier plein de mérite. » (D. G., Allemagne, 3440, 71.)

concertant avec le maréchal de Richelieu, d'accélérer le succès des opérations. Mais la question des subsistances seule nous arrêtait; les troupes de l'Empire n'avaient aucun magasin assuré, et si peu de ressources que, le 22, elles manquèrent complètement de pain (1); nos munitionnaires s'occupaient à faire avancer les nôtres, dans le moment qu'on crut être attaqué. M. de Soubise comptait cependant nous voir en état de mouvement le 24.

Malheureusement l'accord ne régnait pas dans l'armée des alliés. Outre qu'on ne s'entendait pas du tout sur le choix de M. Gayot comme intendant général des deux armées, les deux chefs, jaloux l'un de l'autre et ignorants d'une décision de la cour de Vienne qui décernait le commandement en chef à M. d'Hildburghausen, se faisaient sur ce chapitre le moins possible de concessions, chacun d'eux gardant la plus grande part d'autorité. On comprend aisément quelle incertitude cette division des chefs devait apporter dans les opérations. Il s'agissait alors de décider quel chemin l'armée prendrait en quittant Eisenach, celui de Gotha ou celui de Langensalza. Ce dernier nous rapprochait de M. de Richelieu et du secours espéré de lui. Il mettait à même de concerter avec lui les mouvements les plus décisifs pour faire abandonner la Saxe et inquiéter les mouvements du roi de Prusse; il portait également sur Leipsig. Le chemin par Gotha et Erfurt nous procurait dans ces deux villes de meilleurs établissements et plus de ressources pour nos vivres. En définitive, le désir de M. de Soubise de se porter en avant consistait dans la supposition que le roi de Prusse ne tarderait pas à se retirer; il ne jugeait pas prudent, à moins d'une augmentation d'une quinzaine de B. et d'une vingtaine d'E. de troupes françaises, d'attaquer avec les troupes de l'Empire l'armée prussienne.

(1) Dans l'armée des cercles il y avait peu d'ordre; le contingent de chaque prince recevait sa paye particulière, qui variait suivant les usages des divers États : par conséquent nulle conformité dans la quotité de la solde. Il n'en existait pas davantage dans la nourriture, chaque principauté étant obligée de pourvoir aux besoins de ses troupes; les divers contingents devaient avoir leurs entrepreneurs particuliers, leurs fournisseurs, leurs caisses, leurs boulangeries, leurs hôpitaux. De cette manière, jamais l'armée n'avait de magasins réguliers, et comme le chef ne pouvait savoir si ses soldats auraient du pain le lendemain, il lui devenait impossible de garder le secret de ses mouvements.

Le 25, nos hussards, rentrés dans Gotha, soutenus par les volontaires de l'armée, rapportèrent que le matin ils avaient aperçu 14 E. semblant s'avancer sur le chemin d'Erfurt à Gotha, et en même temps l'infanterie marcher sur la droite de la cavalerie, qui s'était repliée, près du village de Schmiera. Les autres détachements envoyés du côté de Langensalza et de Weissensée n'avaient eu aucune connaissance des Prussiens dans cette partie : donc l'armée du roi de Prusse avait fait un mouvement, et, à cette nouvelle, M. le duc d'Hildburghausen se décidait à marcher le 27. Nos munitionnaires assuraient le service pour cette époque, mais il n'en était pas de même pour les troupes de l'Empire; le désordre, toujours le même, arrivait au point que leurs commissaires s'emparaient de tout et paraissaient résolus à nous amener à dépendre de leur volonté et à nous contenter de ce qu'ils voudraient bien nous laisser. Dans ces circonstances dangereuses, le seul parti à prendre consistait à se séparer entièrement, de manière que chacun donnât des ordres dans le pays qui lui serait assigné. C'est ce que résolut le prince de Soubise, décidé à ne reconnaître le commandement absolu du duc d'Hildburghausen qu'après cet article convenu et bien assuré. On se disposa donc à se porter en avant le 27.

Il résulte de la correspondance de nos généraux à cette époque, avec le roi et ses ministres, que le roi était d'avis de distraire des troupes de l'armée du maréchal de Richelieu pour les joindre à celle de M. de Soubise; qu'il désirait faire abandonner la Saxe au roi de Prusse, et pour cela porter le prince de Soubise sur la haute Saale, avancer M. de Richelieu sur la basse Saale, tandis que 18,000 Autrichiens sur l'Elbe, entre Dresde et Torgau, appuieraient le mouvement, ainsi que M. d'Hildburghausen sur l'Unstrutt par la rive gauche. M. de Richelieu prétendait que, s'il envoyait 40 à 60 B. et autant d'E., il devrait se retirer derrière l'Ocker, persistant néanmoins à trouver qu'avec la position d'Halberstadt il ne pourrait tenir contre les 45,000 hommes des princes Ferdinand, Maurice d'Anhalt et du roi de Prusse, ajoutant d'ailleurs que ses troupes ne pouvaient faire aucun mouvement avant le 10 octobre.

Le 29, M. de Rougé fut envoyé à Gotha avec de l'infanterie et 4 E. M. d'Hildburghausen, bien assuré du mouvement du roi de

Prusse, s'était enfin déterminé à marcher; en conséquence l'armée débouchait, le 28 (1), de sa position d'Eisenach pour se porter à une demi-lieue en avant sur les hauteurs au delà de la rivière de Nesse, où elle se trouva réunie en front de bandière et en avant de tous les défilés. Le 30, l'armée se présentait sur quatre colonnes vers Eisenach, sur la Nesse, près de Frederichswerth, où elle campa, également à portée d'avancer sur Gotha ou sur Erfurt, ou par sa gauche vers l'Unstrutt, et enfin, le 1er octobre, l'armée s'avançait de Frederichswerth à Gotha.

Ainsi, le 3 octobre, le roi de Prusse rétrogradait, et ce jour même abandonnait Buttelstedt pour Buttstedt, et le prince Maurice d'Anhalt revenait de Torgau sur Naumburg. Le corps avancé des Prussiens, venu attaquer, le 2, le poste occupé d'Ollendorf, se repliait jusqu'à une lieue d'Erfurt.

« Sur la nouvelle de la retraite du roi de Prusse, on avait fait marcher, le 27 du mois dernier, un détachement d'infanterie et environ 1,200 chevaux sur Gotha, avec 2 pièces de canon ; ce détachement s'est porté successivement jusqu'à Erfurt, où il est, et on a fait partir l'armée d'Eisenach, le 30, pour se rendre en deux marches ici, où elle est arrivée le 1er de ce mois. L'artillerie a suivi la chaussée et a séjourné le 1er à Mechterstadt, d'où nous sommes arrivés ici depuis hier (2). »

En même temps, M. de Soubise parvenait enfin à déterminer le duc d'Hildburghausen à marcher par la gauche, et à séparer de l'armée du roi une partie des troupes de l'Empire. Quelques généraux de ces troupes ayant paru vouloir s'opposer à cette résolution, le duc d'Hildburghausen conduisit lui-même 8 B. à Erfurt. De Weimar partait M. de Czezeni, avec les hussards autrichiens, se portant sur la Saale pour joindre M. de Loudhon, rapproché d'Iéna avec ses croates. Par ce projet ces officiers tentaient une entreprise sur Naumburg. Le détachement de 1,200 chevaux, depuis plusieurs jours à Erfurt, devait arriver à Weimar. Cette disposition laisserait peut-être supposer au roi de Prusse l'intention de marcher par la droite, et comme M. de Soubise

(1) 28 septembre, Eisenach. (D. G., 3440, 193.)

(2) M. de Bourcet au ministre de la guerre. Gotha, le 3 octobre. (D. G., Allemagne, 3441, 52.)

tendait toujours à s'approcher du maréchal de Richelieu, il comptait pouvoir profiter des mouvements du roi de Prusse sur Naumburg pour appuyer sur sa gauche, passer rapidement l'Unstrutt et gagner Weissensée, où il pourrait s'établir solidement (1). En effet, nos généraux ne tenaient nullement à livrer bataille au roi de Prusse, sentant bien l'infériorité de leurs troupes. Ainsi M. de Richelieu écrivait à M. de Soubise, d'Halberstadt, le 3 octobre, un mois avant Rossbach :

« Après s'être trouvés comme vous et moi, le 11 mai 1745, à la tête des meilleures troupes de France, nous devons savoir par là ce que c'est que le vertige des Français, et en même temps combien il est aisé de le faire passer d'une extrémité à l'autre. Tout cela me détermine à penser que si, vous ou moi, nous nous commettions avec le roi de Prusse, il y a beaucoup à risquer, beaucoup à perdre et rien à gagner. »

Le 5, M. de Soubise arrive à Erfurt avec M. d'Hildburghausen et ses 8 B., qui campent à Ciriasburg, près de la ville. L'armée prussienne était encore ce jour-là, à dix heures du matin, à Buttstedt, ce qui n'empêcha pas de marcher le même jour d'Erfurt sur Weimar avec M. de Saint-Germain. M. de Wildenstein, général-major des troupes de l'Empire, reste à Erfurt avec les 8 B. M. de Mailly, en même temps, s'avance à Grafen-Tonna avec 2 brigades de cavalerie et 1 d'infanterie, dans le but de porter des détachements à Gebesée, éclairer la gauche et rassembler des fourrages et des pailles pour la route projetée vers l'Unstrutt. L'armée ne prononça aucun autre mouvement. Le roi de Prusse, à Buttstedt, était trop près de cette rivière pour y porter

(1) Position de l'armée de l'Empire et de l'armée française, le 5 octobre :

Camp près de Gotha : l'armée impériale, moins 12 B., à Erfurt, 6 brigades d'infanterie et l'artillerie française; près de Sonneborn, sur la Nesse, 2 brigades de cavalerie et les dragons; à Grafen-Tonna, 1 brigade d'infanterie et 2 de cavalerie française; garnison d'Erfurt, 5 B. de Mayence, dont 4 de campagne, plus 1 autrichien, sans tentes.

Camp près d'Erfurt : 8 B. de l'Empire, compagnies de grenadiers français, cavalerie et carabiniers impériaux. — A Gebesée, sur la Géra, à son embouchure; à Weimar, dragons impériaux et français. — MM. Wildenstein et de Rougé : 20 compagnies de grenadiers, 800 chevaux impériaux et français, dragons des deux armées. — Au delà de Weimar : les hussards de l'Impératrice et de Nassau, les croates de Loudhon. — A Eisenach : infanterie française. (D. G., Allemagne, 3431, 63.)

l'armée; il fallait attendre qu'il s'en éloignât. Cependant aucun ennemi ne parut du côté de Weissensée; les détachements envoyés jusqu'au pont de Leubingen, sur l'Unstrutt, ne rencontrèrent personne.

Les troupes portées à Weimar et la marche des B. sur Erfurt ne produisirent aucun effet sur le roi de Prusse, toujours à Buttstedt, n'ayant que 15,000 hommes; nos forces suffisaient à l'éloigner et à le combattre, mais il pouvait se retirer ou se faire joindre par le prince Maurice. Au reste, quoique M. d'Hildburghausen eût consenti à séparer de l'armée les B. d'Erfurt, il n'était pas encore déterminé à s'éloigner des autres troupes de l'Empire, fort embarrassantes dans la marche, et très dangereuses un jour de bataille. D'un autre côté, le maréchal de Richelieu détachait à son armée les B. dans la Hesse et dans la communication avec Gottingen; on ne pouvait donc compter sur aucun secours de sa part, car le maréchal paraissait aussi trouver de grandes difficultés à s'avancer au delà d'Halberstadt; il ne fallait plus espérer voir le roi de Prusse s'éloigner de la Saale, ni abandonner la Saxe, ni prendre des quartiers d'hiver aussi avancés qu'on paraissait le désirer.

Les affaires changèrent bientôt de face : M. de Soubise reçoit, le 9, une lettre de M. de Richelieu lui annonçant l'arrivée de M. de Broglie, le 10, à Nordhausen avec 17 B. et 16 E. destinés à le joindre, et celle de 3 B. et 2 E., le 12 ou le 13, à Mulhausen, sous les ordres de M. le comte d'Orlick. Le premier objet dont M. de Soubise s'occupa dans ce moment fut de faciliter leur jonction avec l'armée. Le roi de Prusse était trop près de Weissensée et de l'Unstrutt pour se hasarder par Sondershausen, chemin le plus court, et il n'y avait pas d'apparence qu'il s'éloignât de Buttstedt, tant que le maréchal de Richelieu, ainsi qu'il se le proposait, garderait sa position d'Halberstadt. Il fallait donc que M. de Broglie passât par Mulhausen.

Afin de se mettre à portée de ce débouché, l'armée marche, le 10, de Gotha à Langensalza, où elle campe, la gauche aux prairies de l'Unstrutt, la droite sur les hauteurs, la ville derrière le camp (1). Le duc d'Hildburghausen envoie le même jour à Erfurt et

(1) D. G., Allemagne, 3441, 153.

à Arnstadt 7 B. de renfort. Des détachements occupent la route depuis Erfurt jusqu'à Gebesée, situé à l'embouchure de la Géra, dans l'Unstrutt. Les deux généraux se proposaient, dans le cas où le roi de Prusse aurait passé la rivière pour se porter à Weissensée, de faire avancer sur Naumburg et sur la Saale les croates, les hussards et les troupes de l'Empire à Erfurt et à Arnstadt, dans le but d'inquiéter le roi de Prusse sur ses magasins et de décider par cette diversion la sûreté de la jonction. Le second objet à remplir à l'égard de cette jonction était d'assurer les subsistances des troupes que M. de Broglie amenait (1), difficulté sérieuse eu égard aux moyens dont disposait le prince de Soubise. Enfin le troisième, de former un plan d'opérations qui permît de profiter de la supériorité que nous donnait ce secours. Les dispositions concertées entre les deux généraux sont ainsi rédigées à la date du 11 octobre 1757 : « Dans la position de l'armée combinée à Langensalza, sa première opération sera de marcher au-devant du secours des troupes françaises qui arrive, et d'en assurer la jonction en déterminant les points où elle pourra se faire avec plus de facilité, relativement à ce que la position du roi de Prusse à Buttstedt le met à portée d'entreprendre. La jonction faite, on marchera en avant, selon le parti que prendra l'ennemi, et on dirigera les mouvements conséquemment au but d'une autre réunion à laquelle il serait important de parvenir pour assurer invariablement le succès de cette campagne, et sur laquelle on écrira sur-le-champ à la cour de Vienne pour demander que, sans perdre de temps, M. de Marshal se rende sur l'Elbe avec des pontons, pour être prêt à le passer à la première occasion favorable, et qu'il soit aux ordres du duc de Saxe-Hildburghausen. On juge cette dernière précaution d'autant plus nécessaire que l'envoi et le retour des courriers à l'armée

(1) Troupes rejoignant l'armée de Soubise. *Généraux :* MM. de Broglie, Montboissier, de Pourprey, Beaucaire, d'Orlick, du Rumain, Foucquet *. La Marine, 4; Mailly, 4; Provence, 2; Reding, 2; Salis, 2; Condé, 2; la Marck, 2; Royal-Pologne, 1 (20 B.). — Saluces, 2; des Cars, 2; Condé, 2; Lameth, 2; la Reine, 2; Lusignan, 2; Bourbon-prince, 2; Bourbon-Busset, 2; Beauvilliers, 2 (18 E.). (D. G., Allemagne, 3441, 133.)

* Foucquet (René-François de la Rouchefolière, comte), né le 28 septembre 1703 à Rennes; maréchal de camp le 10 mai 1748; lieutenant général le 25 juillet 1762; mort le 21 avril 1784.

de M. le prince Charles, dont M. de Marshal dépend, peuvent occasionner des retards et des inconvénients préjudiciables à la célérité que demande cette opération. Si la cour de Vienne se prête, comme on l'espère, à ces facilités, on ne perdra pas de temps à tâcher de remplir l'objet de cette seconde réunion par tous les moyens. On cherchera à s'approcher de M. de Marshal, on le fera avancer suivant les conjonctures, évitant surtout de le commettre avant la jonction et avant que la possibilité en soit reconnue. Comme le concours de M. de Richelieu aussi est nécessaire dans l'arrangement de ces dispositions, on lui écrira aujourd'hui même pour se concerter avec lui sur les diversions qu'il pourrait opérer, soit en marchant lui-même, soit par des détachements de son armée, portés le plus avant qu'il lui sera possible. »

M. de Broglie arrivait à Nordhausen le 10, à quinze lieues de l'armée combinée. Parti du camp d'Halberstadt le 7, il avait campé le même jour à Heimburg, le 8 à Beneckenstein. Cette dernière marche avait été de six lieues dans les montagnes du Hartz, par des chemins presque impraticables, avec de la neige et du froid; beaucoup de soldats restèrent en arrière, et les gros équipages couchèrent dans les bois. Le 9, M. de Broglie séjournait à Ellrich, et le 10 à Nordhausen.

M. de Soubise, instruit par M. de Broglie du mauvais état de ses troupes, leur procura, en arrivant à Mulhausen, les secours les plus pressants, et rassembla toutes les voitures disponibles pour les transports de leurs subsistances. A peine avions-nous celles nécessaires pour le pain des 30 B. et 20 E. qui formaient l'armée de M. de Soubise; à l'égard de l'artillerie, M. de Berchiny avait ordre de M. de Richelieu de lui faire passer 8 pièces de 4, en réserve à Cassel, avec les munitions proportionnées. Le tout devait être le 16 à Mulhausen, et à Langensalza le 22.

Soit par suite de la marche de M. de Broglie, soit pour toute autre raison, le roi de Prusse quitte Buttstedt pour Eckadersberg. En même temps, le prince Maurice d'Anhalt se plaçait entre Naumburg et Weissenfels, et le 14 des troupes arrivaient à Weissenfels avec beaucoup d'artillerie sur le chemin de Leipsig. Tout annonçait une retraite.

Le duc d'Hildburghausen semblait reprendre de l'audace toutes les fois qu'il voyait quelque mouvement rétrograde de la part de

l'ennemi. Si on eût partagé son ardeur, on aurait marché sur-le-champ à sa suite. M. de Soubise ne sentait pas moins vivement que lui l'avantage d'entamer le roi de Prusse dans sa retraite, ou au moins de l'obliger à la presser; mais l'article des subsistances s'opposait à un mouvement général avant le 23 octobre. A cette époque, les voitures du pays nécessaires au transport pouvaient être rassemblées, et le 26 les munitionnaires promettaient une distribution à Erfurt. Ce retard était forcé, et les concessions de M. de Soubise, pour ne point contrarier le duc d'Hildburghausen, furent de consentir à ce qu'il marchât le 16 à Erfurt avec les troupes de l'Empire, et à faire soutenir ses troupes légères par le détachement de M. de Saint-Germain. Il y joignit même les 2 brigades de cavalerie et celle d'infanterie à Gispersleben, sur la rivière de Géra, aux ordres de M. de Mailly. M. de Soubise, en donnant ces secours au duc d'Hildburghausen, ne se flattait pas qu'il pût en résulter des succès. Le roi de Prusse s'arrêtant dans sa marche, toutes ces troupes rassemblées n'étaient pas en état de l'attaquer avant que l'armée fût à portée de les soutenir, et dans le cas où il eût continué sa retraite, il leur était impossible de l'atteindre.

Comme on apprenait que M. de Marshal s'approchait de l'Elbe, et qu'il devait passer ce fleuve à la première réquisition, les pontons étant partis de Prague pour descendre à Aussig, M. de Soubise espérait que l'armée serait en état de gagner Naumburg, et M. de Marshal à portée de nous rejoindre ou de marcher sur Leipsig ou Torgau, en raison du parti que prendrait le roi de Prusse. M. d'Hildburghausen désirait se porter jusqu'à l'Elbe; mais M. de Soubise ne pensait pas ainsi, persuadé que, même dans le cas où le roi de Prusse le repasserait, cette marche fatigante pour les troupes serait inutile, à moins qu'on ne fût en état de prendre Dresde ou du moins Torgau, expéditions pour lesquelles rien n'était préparé et qu'on ne pouvait commencer qu'à la fin de novembre. En conséquence, il demanda les ordres du roi dans le cas où la cour de Vienne exigerait cette entreprise.

Toutes les nouvelles du 16 confirmaient la retraite du roi de Prusse, de sa personne le 15 à Leipsig, et le prince Maurice, avec l'avant-garde, dépassant Eilenburg. Cette célérité de marche avait pour objet d'arriver en Silésie, d'empêcher le siège de Schweidnitz,

que le prince Charles n'avait pas encore commencé. Cependant nos détachements trouvaient encore de l'infanterie prussienne au pont de Kosen, et confirmaient la présence de quelques B. dans Naumburg. M. le duc de Broglie, après un séjour à Nordhausen, se met en marche pour Mulhausen, route indiquée par M. de Soubise. La première division part le 14 pour cantonner à Bleicherode, le 15 à Gross-Keula, le 16 à Mulhausen; la deuxième division marche le 15, et arrive le 17 par la même route. Ces troupes éprouvaient le besoin de repos; du reste, l'artillerie ne devait arriver de Cassel que le 22, et l'article des subsistances empêchait tout mouvement avant le 23.

En attendant, M. de Saint-Germain, sur les nouvelles de l'abandon de Weissenfels par les Prussiens, se porte le 17 à Dornburg et Camburg, avec ordre de s'avancer sur Zeitz et ensuite sur Leipsig, entre l'Elster et la Pleisse, dans le cas où les ennemis auraient abandonné la Saale. La retraite du roi de Prusse semblait décidée sur Torgau, et selon toute hypothèse il ne s'arrêterait point sans avoir passé l'Elbe. Les avis penchaient pour la prise de Torgau, mais le prince de Soubise n'était pas d'avis d'engager l'armée dans une pareille marche, à moins d'apparences de réussite presque certaines. Le roi ne paraissait pas avoir des vues si étendues; car, d'après une lettre de M. de Paulmy à M. de Soubise du 13 octobre, tout en approuvant sa conduite pour éloigner le roi de Prusse, procurer à ses troupes des quartiers d'hiver tranquilles en facilitant la séparation de l'armée de l'Empire, il aurait été satisfait si les secours de M. de Richelieu l'eussent mis en état de tenir tête au roi de Prusse, ou du moins de l'obliger à repasser la Saale, afin d'étendre ses quartiers d'hiver à la gauche de cette rivière. M. de Paulmy ajoutait que, lesdits quartiers devant être délicats à choisir et à garder, il serait à propos qu'au moment où l'armée de l'Empire se séparerait de lui, pour se porter suivant toute apparence sur la Franconie et y prendre elle-même ses quartiers, il fît en sorte, pour augmenter ses forces, de prendre avec lui les 2 régiments de cuirassiers de l'Impératrice, les 2,000 hussards autrichiens et le régiment de Wurtzburg.

M. d'Hildburghausen pensait bien différemment; toujours préoccupé de l'idée de la retraite du roi de Prusse et des grands projets que l'arrivée de M. de Marshal sur l'Elbe lui inspirait, il affectait

plus d'impatience que jamais de marcher en avant et de porter les opérations jusque sur l'Elbe. Son ardeur et ses projets s'exprimaient dans une lettre à M. de Soubise, que ce prince envoya à M. de Paulmy en lui observant que les nouvelles de M. de Loudhon annonçaient l'arrivée du roi de Prusse le 19 à Torgau, mais qu'en même temps M. le maréchal de Keith (1) et le général Retzow étaient encore à Naumburg avec 2 B., ainsi que le partisan Meyer, retranché au pont de Kosen avec un gros détachement d'infanterie et de cavalerie. Il était difficile de juger du véritable projet du roi de Prusse, d'autant que d'autres nouvelles annonçaient qu'il laissait un gros magasin dans Naumburg, fortifiait le pont de Weissenfels avec des dispositions semblant annoncer qu'il ne voulait pas abandonner la Saale (2).

M. de Soubise se rend le 19 à Erfurt, afin d'être plus à portée de conférer avec le duc d'Hildburghausen. Il le trouva plus empressé que jamais de marcher en avant; M. de Saint-Germain avait même eu ordre de s'avancer le 19 au matin de Dornburg à Naumburg,

(1) James Keith, frère de milord maréchal Georges Keith, si connu dans les annales du dix-huitième siècle comme l'ami de Frédéric et de Jean-Jacques, né à Freteressa en 1696, successivement au service de George Ier et du prétendant; entre en 1728 au service de Russie; en 1755, il se retire en Prusse, où Frédéric le nomme feld-maréchal, gouverneur de Berlin, et lui donne le commandement de l'armée qui envahit la basse Saxe. Keith assiste aux batailles de Lowositz et de Rossbach, aux sièges de Prague et d'Olmutz; il est tué à Hochkirch, le 14 octobre 1758, à la tête de l'infanterie prussienne; de taille moyenne; caractère doux. (D. G.)

(2) *Positions des armées de l'Empire et de France*, les 19 et 20 octobre. — Armée française dans les cantonnements entre Géra et Langensalza, quartier général à Erfurt : la brigade de Touraine et celle de cavalerie Penthièvre, avec M. de Mailly, à Ollendorf, d'Erfurt à Buttelstedt, le 20 à Ober et Nieder-Tannroda, sur l'Ilm, au-dessous de Weimar, le 21 à Dornburg. Les dragons et hussards, plus 2 brigades de cavalerie à Tennstedt (cercle de Thuringe), le 20 à Weissensée, le 21 à Buttstedt, le 22 à Eckardsberg (sous M. de Lorges). — Grenadiers et cavalerie, avec 400 chevaux de l'Empire, aux ordres de M. de Saint-Germain, à Dornburg, sur la Saale, seront, le 21, en avant de Dornburg. — Les 2 régiments de hussards de l'Impératrice à Camburg et Dornburg; les croates de Loudhon à Zeist. — 17 compagnies de grenadiers français (M. de Lorges) à Gisperleben, sur la Géra, et à Erfurt, le 20 à Neumark, le 21 à Buttstedt, le 22 à Eckardsberg. — Dragons à Colleda, infanterie française à Gotha. — Le régiment de Poitou à Eisenach. Les troupes venant de l'armée du bas Rhin à Langensalza et Mulhausen; l'armée de l'Empire à Weimar, ainsi que le quartier général du prince d'Hildburghausen. (D. G., Allemagne, 3442, 21.)

afin d'en chasser les Prussiens, lorsqu'il apprit que M. le maréchal de Keith s'en emparait. Pour obliger cette partie de l'armée ennemie à la retraite, le duc d'Hildburghausen prend la résolution de faire avancer les troupes de l'Empire le 20 à Apolda; M. de Mailly se porte le même jour à Nohra. Des compagnies de grenadiers marchent le 19 à Neumark, et le 20 à Buttstedt, pour s'y réunir aux 2 brigades de cavalerie restées à Tennstedt avec M. de Lorges, et aller le 20 à Weissensée, le 21 à Buttstedt. Ces troupes attaqueraient le pont de Kosen, tandis que M. de Saint-Germain, soutenu par les troupes de M. de Mailly et celles de l'Empire, marcherait droit à Naumburg par la rive droite de la Saale. M. de Loudhon, à Zeitz, devait chercher à couper par sa droite la retraite des ennemis. Il n'était pas probable que M. de Keith restât dans l'inaction, à moins que le roi de Prusse, dont la marche sur Torgau ne paraissait pas avoir un objet décidé, ne revînt en deçà de Leipsig, ce que M. de Soubise paraissait craindre. Cependant l'armée, retenue toujours par l'article des subsistances, ne pouvant se mettre en marche que le 23, le prince de Soubise se décide à la faire rentrer dans des cantonnements entre Erfurt et Langensalza, à portée de se réunir promptement.

Les nouvelles de Merseburg confirmaient l'abandon de Naumburg par les troupes prussiennes à la date du 20. M. de Keith construisait un pont près de cette ville sur la Saale; un petit corps de l'armée prussienne prenait la route de Duben, et S. M. Prussienne se dirigeait sur Torgau. En même temps le général Haddick entrait le 16 dans Berlin; il y avait défait et pris 2 B. et levé des contributions considérables; le prince Ferdinand de Brunswick entrait à Magdeburg, à portée de passer l'Elbe pour joindre le roi de Prusse. Enfin M. de Soubise apprit le 22, par M. de Saint-Germain, que le 21 au matin les Prussiens évacuaient Naumburg et le pont de Kosen; qu'une partie s'était retirée sur Weissenfels, l'autre sur Merseburg, et que, selon toute apparence, dans deux jours ils seraient réunis à Leipsig. M. de Saint-Germain l'informait en même temps que, le 21, il avançait sa cavalerie à Droisig, près Zeitz, tandis que MM. de Loudhon et de Czezeni se portaient à Pegau; il se proposait de marcher lui-même, le 22, à Zeitz pour y prendre du pain, s'avancer ensuite sur Leipsig et gagner Lindenau avant les ennemis, s'ils s'amusaient à Weissenfels et Merseburg.

M. de Soubise se rend, le 22, de sa personne à Dornburg, apprenant par M. de Saint-Germain, ce jour-là à Zeitz, que M. de Keith était encore la veille à Weissenfels et le roi de Prusse à Torgau; les gens du pays assuraient qu'il rassemblait son armée, sans parler du corps du prince Maurice, avancé au secours de Berlin, ou de celui du prince Ferdinand passant l'Elbe à Magdeburg. M. de Saint-Germain, cherchant à couper le corps de M. de Keith, avait poussé de Zeitz des troupes légères à Molsen et Pegau; M. de Mailly s'avançait à Molsen; M. le duc d'Hildburghausen, avec l'armée de l'Empire, restait à Kosen.

Le prince de Soubise marchait, le 23, à Naumburg avec les grenadiers et des 2 brigades de cavalerie de M. de Lorges. Il fit en même temps avancer quelques brigades de cavalerie à Buttelstedt, afin de les mettre à portée d'occuper les postes de Freyburg et de Laucha sur l'Unstrutt, en cas que le roi de Prusse repassât l'Elbe et se portât sur la basse Saale, vers Halle et Merseburg. L'armée se mit en mouvement, le même jour, vers Naumburg et Weissenfels. Les troupes arrivées à Mulhausen, aux ordres de M. de Broglie, n'en partirent que le 24, dirigées sur Weissensée. L'armée ne pouvait être réunie que le 29 ou le 30, la distance de la tête à l'arrière-garde étant de plus de vingt-cinq lieues.

Naumburg ne renfermait pas les magasins annoncés. Le prince de Soubise à son arrivée, sachant que M. de Keith, alors à Merseburg, avait laissé à Weissenfels 3 B. et 2 E. de dragons, les enlevait si M. de Saint-Germain, qui s'était porté à Pegau, coupait leur communication avec Leipsig; car il leur restait celle de Merseburg et ils étaient maîtres du pont de Weissenfels. Nous, au contraire, nous ne pouvions pas porter des troupes de l'autre côté de la Saale, parce que M. de Keith en se retirant avait rompu le pont près de Naumburg. Effectivement, les ennemis se retirèrent pendant la nuit du 24 au 25. Ils ne prirent point le chemin de Merseburg, mais longèrent le bord gauche de la Saale, se dirigeant sur Leipsig.

Aussitôt après la nouvelle de leur retraite, M. de Mailly se porte de Molsen à Lutzen, présumant qu'ils pourraient y avoir laissé quelques troupes, et M. d'Hildburghausen, toujours pressé de marcher en avant, se joint à M. de Saint-Germain (1) à Pegau avec l'armée

(1) Saint-Germain (Louis, comte de), né le 15 avril 1707 au château de Vertamboz, près Lons-le-Saulnier, mort à Paris le 15 janvier 1778. Élevé pour embrasser l'é-

de l'Empire campée à Teuchern. M. de Soubise se porte à Weissenfels avec les troupes de M. de Lorges, puis à Lutzen, enfin à Pégau, pour reconnaître le pays et conférer avec M. d'Hildburghausen sur les dispositions à prendre.

M. de Soubise était d'avis de suivre les ennemis avec des détachements, ne voulant pas exposer les troupes à une marche rétrograde, à laquelle on eût été certainement forcé si les Prussiens, encore en deçà de l'Elbe, eussent prononcé un mouvement sur l'armée de l'Empire. Celle du roi à Buttelstedt étant trop éloignée pour soutenir Leipsig, M. de Soubise consentit seulement à investir cette place, dans laquelle le prince de Prusse se trouvait fort malade. L'opération fut remise au 26; mais pendant la nuit M. de Soubise eut avis que le roi de Prusse, alors en deçà de l'Elbe avec son corps de troupes réuni à celui du prince Maurice et à celui de M. le prince Ferdinand de Brunswick, devait arriver le 25 à Halle. Le lendemain on eut la confirmation de la nouvelle an-

tat ecclésiastique, son esprit volontaire, sa vanité intraitable, lui firent prendre l'épée. En 1726, lieutenant au B. des milices de la Franche-Comté; en 1729, enseigne dans les troupes palatines; en 1731, volontaire en Hongrie, contre les Turcs; en 1741, général-major dans les troupes de l'empereur Charles VII, il se présente au maréchal de Saxe, qui le reçoit comme maréchal de camp dans les troupes françaises. Se distingue à Lawfeldt, à Rocoux; lieutenant général en 1748, prend part à la guerre de Sept ans. Huit jours après le combat de Corbach, où sa bravoure et son intelligence avaient été fort admirées, M. de Saint-Germain quittait brusquement l'armée, dans un accès de colère causée par la malveillance prétendue du maréchal de Broglie contre lui. D'un caractère entier et violent, facilement excité et soupçonneux, M. de Saint-Germain crut que le maréchal le desservait près du roi. Rien ne put le détromper, pas même une lettre fort flatteuse publiée à cette époque ; et, cédant à des instigations subalternes, il donna brusquement sa démission, renvoya son cordon rouge et quitta l'armée, passant au service du Danemark, événement qui fit grand bruit; aimé de ses camarades, cette retraite fut vivement commentée, critiquée, condamnée. Comme feld-maréchal, il y organisa l'armée, puis rentra en France en 1766, dans son petit domaine, près de Lauterbach (Alsace), occupé d'études sur l'organisation militaire. Ministre de la guerre le 26 octobre 1775, il mit à l'épreuve les principes contenus dans sa brochure *sur les vices du système militaire français*. Il attaqua surtout les corps privilégiés. Bien qu'il fût l'homme désigné par l'opinion publique, s'il apporta trop de précipitation dans ses réformes méditées depuis longtemps, s'il échoua dans l'application de ses nouveaux principes militaires, il faut reconnaître qu'il fit cesser bien des abus et contribua à former quelques-uns de ces officiers appelés à conduire nos troupes dans les premières campagnes de la révolution.

nonçant que le roi de Prusse entrait dans Leipsig. Sur les premiers avis de ces mouvements des Prussiens, M. d'Hildburghausen perdit toute idée d'offensive, et sur-le-champ l'armée de l'Empire se rapprocha de nous. Elle retourne le 27 à Teuchern, où elle cantonne.

Tous les détachements sur l'Elster, à Lutzen et Merseburg sont repliés, en conservant Weissenfels; M. de Soubise y conserve son quartier général (1), en attendant l'armée qui arrivait successivement, avec les cantonnements indiqués pour le 28 dans les environs de Weissenfels, Naumburg et Freyburg. Quant aux troupes de M. de Broglie, elles ne pouvaient rejoindre que le 30.

Chaque instant devenait plus intéressant dans les circonstances actuelles. Le duc d'Hildburghausen, qui peu de jours auparavant voulait tout entreprendre jusqu'à forcer M. de Soubise à se commettre comme il venait lui-même de le faire avec l'armée de l'Empire, n'était plus occupé que de mouvements rétrogrades, résolu à repasser la Saale aussitôt que les Prussiens se présenteraient en deçà de Leipsig; rien ne pouvait égaler ses incertitudes et les contradictions dans ses volontés et dans ses ordres.

L'armée du roi et les troupes de l'Empire, excepté les 4 B. jetés dans Weissenfels pour soutenir les grenadiers français qui occupaient ce poste, ayant passé la Saale le 30, prirent des cantonnements à la rive gauche de cette rivière, depuis les environs de Weissenfels jusqu'à Merseburg, que M. de Broglie occupa. Le quartier général est établi à Gross-Corbetha (2), sur les bords de la Saale; celui de M. d'Hildburghausen au village de Zorbau, près de Weissenfels. Le détachement de M. de Saint-Germain continua d'occuper Altenburg, et M. de Custine le pont de Kosen avec 14 B. français et 4 de l'Empire.

Suivant les nouvelles reçues par M. de Soubise, le 31 au matin, de M. de Czezeni, l'avant-garde ennemie avait repassé le ruisseau de Kippach et tout paraissait tranquille dans cette partie. Ce rapport s'écartait de la vérité, car les Prussiens passèrent la nuit dans Kippach, et le 31 s'avancèrent si rapidement qu'ils occupaient Weissenfels sans qu'on en fût averti, surprenant le corps des

(1) M. de Soubise au ministre de la guerre. (D. G., 3442, 171.)

(2) *Ibidem*. (D. G., 3442, 172.)

4 B. impériaux. M. de Crillon, qui commandait les grenadiers français, avec ordre de se replier au jour, se trouvant encore sur la place, favorisa la retraite des Impériaux, qui ne tirèrent pas un coup de fusil. M. de Crillon gagna le pont, y mit le feu à plusieurs endroits et garda son poste jusqu'à la nuit. Les grenadiers français, aux ordres de M. d'Arbonnier et du prince de Rohan, surtout ceux de Saint-Chamant, firent des prodiges de valeur, chargeant plusieurs fois à la baïonnette les ennemis occupés à éteindre le feu. Ils ne repassèrent le pont qu'à la dernière extrémité et quand il était déjà tout en flammes ; leur canon, placé sur les hauteurs de Weissenfels, qui dominaient entièrement la plaine où nos troupes se rendaient de leurs divers cantonnements, fit un feu très vif et bien dirigé.

L'armée du roi de Prusse arrivait successivement sur les hauteurs de Weissenfels; mais, l'avant-garde n'ayant pu s'emparer du pont, l'entreprise échouait; séparés par la rivière, dans cette partie peu guéable, on se canonna de part et d'autre; le canon des ennemis portait jusque sur nos lignes, mais sans effet. Vers onze heures du matin, l'armée prussienne défila par sa droite, et, peu de temps après, M. d'Orlick, occupant Merseburg avec 5 B., écrivait qu'à la vue de deux colonnes d'infanterie il coupait le pont du faubourg, et qu'il se défendrait dans la ville jusqu'à l'arrivée de secours. M. de Soubise y envoya aussitôt M. de Broglie avec la brigade de Piémont. L'ennemi faisait des dispositions pour le passage de la rivière, mais les difficultés l'obligèrent de s'arrêter.

Les Prussiens éloignés de Weissenfels, notre armée campa le 31 au soir près de Reichertswerben avec le quartier général de M. de Soubise. M. d'Hildburghausen prit le sien près du village de Storckau, et les troupes campèrent entre Reichertsweben et Mark-Rohlitz. Le peu de succès des projets du roi de Prusse sur Weissenfels et sur Merseburg donnait le temps de rassembler les différents corps que la marche précipitée de l'armée de l'Empire sur Pegau avait obligé de séparer, et à une distance peu militaire et très inquiétante. M. de Soubise fit à ce sujet toutes sortes de démarches auprès du duc; mais celui-ci, toujours armé du prétexte de garantir l'Empire de toute invasion, ne voulut jamais consentir à faire joindre les brigades de Naumburg et dans les environs. Il leur envoya ordre

de défendre le pont de Kosen, celui d'Altenburg et tous les passages de la Saale jusqu'à Camburg et Dornburg, où depuis plusieurs jours il avait envoyé des régiments de l'Empire, dont il voulait se débarrasser et sur lesquels il ne pouvait compter.

Cependant notre situation devenait impossible : réduits à veiller à la défense de la Saale depuis Weissenfels jusqu'à Halle, où nos hussards entraient deux jours auparavant; obligés par la volonté de M. d'Hildburghausen de garder la Saale jusqu'à trois lieues au-dessus de Naumburg, tandis que tous les avis annonçaient la marche du roi de Prusse entièrement dirigée sur Merseburg et Halle, nous nous trouvions divisés et sans force devant un ennemi rassemblé et entreprenant (1). Dans ces circonstances, M. de Soubise se détermine à proposer de marcher à Merseburg avec toute l'armée, ne laissant devant le pont brûlé de Weissenfels que quelques B. pour le cas où les ennemis chercheraient à le rétablir, et afin de les retarder dans cette opération. Le projet fut accepté.

Alors M. de Soubise rassemble son armée dans la plaine vis-à-vis de Weissenfels et y fait camper la réserve de 14 B. et 2 brigades de cavalerie, qu'on laisse depuis Kosen jusqu'à Naumburg pour défendre cette partie de la Saale (2).

L'armée part de Reichertswerben le 1er novembre; mais elle est à peine en mouvement que le duc d'Hildburghausen annonce qu'il change d'avis : sachant que les ennemis veulent jeter des ponts à Weissenfels, il s'arrête. Les dispositions prises avec M. de Broglie

(1) D. G., Allemagne, 3443, 47.

(2) *Position des armées de Soubise et de l'Empire,* le 31 octobre au soir. MM. de Broglie, d'Orlick : Piémont, 4 ; Provence, 2 ; la Marck, 2 ; Royal-Pologne, 1 (9 B.); volontaires de Nassau, 2 E., *à Merseburg.*

Nugent : Touraine, 2 B., *à Gross-Corbetta ;* de Lorges : brigade de Penthièvre (4 E.), *à Spergäu;* brigade de Poly, 4 E., *à Kirchdorf.*

Nicolaï, Montboissier, Crillon, Dessalles : la Marine, 4 ; Mailly, 4 ; Condé, 2 ; Beauvoisis, 2 ; Royal-Barrois, 1 ; Castellas, 2 ; Planta, 2 ; Reding, 2 ; Salis, 2 (21 B.).

Pourprey, Mailly, Beaucaire, Foucquet, Castries : la Reine, 2 ; Fitz-James, 2 ; Condé, 2 ; Bezons, 2 ; Saint-Jal, 2 ; Bourbon, 2 ; volontaires liégeois, 2 ; Beauvilliers, 2 ; Montcalm, 2 ; Grammont, 2 ; Lusignan, 2 ; Lameth, 2 ; Saluces, 2 ; des Cars, 2 ; d'Apscher-dragons, 4 ; d'Aumale-artillerie ; Saint-Germain, 1 (33 E.), *à Reichertswerben.*

De Custine, prince Camille : Poitou, 2 ; Rohan, 2 ; Diesbach, 2 ; Saint-Chamant,

et l'envoi de 2 brigades d'infanterie en avant de Merseburg vers Halle, ne permettaient plus à M. de Soubise de se soumettre à cette nouvelle décision. Il insiste; mais ne pouvant rien obtenir, il laisse M. d'Hildburghausen à Storckau avec les troupes de l'Empire. L'armée continue donc sa marche et campe à Gross-Kayna, sur la Leine; M. de Soubise se rend de sa personne à Merseburg. En y arrivant, il apprit que toute la journée on avait vu marcher l'artillerie, les troupes et même les équipages des Prussiens dans la direction de Halle; M. de Würmser, colonel des volontaires de Nassau, en avait rompu le pont la veille, mais les troupes ennemies, arrivées depuis le 1er au matin, l'avaient rétabli et en avaient jeté deux autres sur lesquels passaient déjà de l'infanterie et de la cavalerie.

Toute l'armée prussienne pouvait pendant la nuit se trouver en deçà de la rivière, et Halle était à trois lieues de nous. M. de Soubise, jugeant la ville de Merseburg trop grande et indéfendable par la gauche de la rivière, se décide à ne point rester dans une situation aussi dangereuse. Il quitte Kayna le 2, de grand matin, et campe à Mucheln, où il rassemble le même jour le détachement de M. de Saint-Germain et les corps détachés de MM. de Custine et du prince Camille, en sorte que toutes les troupes françaises s'y trouvèrent réunies en front de bandière derrière un ravin très escarpé qui longeait tout le front du camp. M. d'Hildburghausen restait à Storckau, mais fâché de ne nous avoir point suivis à Merseburg, et plus inquiet que jamais sur le projet qu'il supposait aux ennemis d'une entreprise par Weissenfels; sans en prévenir M. de Soubise, il marche, le 2, pour nous rejoindre. Obligées de revenir sur leurs pas, ces troupes eurent beaucoup de peine à arriver; une partie resta en chemin sans tentes, sans subsistances et en grand désordre. Ce ne fut que le lendemain qu'elles purent se placer près de nous, derrière l'armée, à la droite de la ligne.

2 (8 B.), *aux ponts de Kosen et d'Altenburg.* — Brissac, 2; Royal-Roussillon, 1; Royal-Deux-Ponts, 3; Royal-Lorraine, 1 (7 B.), *à Freyburg.*

Les équipages du quartier général, *à Laucha.* Les détachements de MM. de Saint-Germain et Rougé, *à Altenburg.* Les équipages de l'infanterie, *à Rastemberg;* ceux de la cavalerie, *à Herdisleben;* des troupes de M. de Broglie, *à Weissensée et Tennstedt;* quartier général français, *à Reichertswerben;* celui de l'armée de l'Empire, *entre Reichertswerben et Mark-Rohlitz;* 4 B. de l'Empire, *au pont de Kosen;* 4 B. de l'Empire, *à Camburg.* (D. G., Allemagne, 3442, 97.)

La position près de Mucheln, bonne à beaucoup d'égards, était couverte sur tout son front par un ravin escarpé; la question des subsistances seule devenait inquiétante, par l'absence d'établissements depuis le départ de l'armée de Langensalza et d'Erfurt; quant à celle de l'Empire, elle manquait absolument de pain. Cependant il fallait à tout prix prendre une résolution. Il ne se passa rien d'intéressant pendant la journée du 2. Seulement, le 3 au matin, les hussards en avant du côté de Halle virent sortir de cette ville quelques troupes de cavalerie poussant les petites gardes et les patrouilles; mais le nombre de ces troupes n'augmentait pas. Des reconnaissances parcoururent les environs du camp, de manière à déterminer différents champs de bataille suivant le côté où le roi de Prusse se présenterait. Le front était bien abrité par un ravin impénétrable, le flanc droit un peu découvert formait la partie par laquelle on pouvait le plus facilement arriver. Il fut décidé de prendre une nouvelle position, la gauche appuyée au ravin de Mucheln, la droite à un bois et à un fond qui donnait de l'avantage sur toutes les avenues de ce côté. Quoiqu'il restât une distance considérable de ce camp à la Saale, il n'était guère possible, à cause des petits bois et des hauteurs dont le pays est rempli, que le roi de Prusse entreprît de marcher entre cette rivière et la droite. Cette position nouvelle offrait d'autant plus d'avantages que la ligne se trouvait placée à la tête de trois grands ravins perpendiculaires qui tombaient du côté des ennemis, et par lesquels leurs attaques se seraient forcément trouvées divisées. Toutes les dispositions nécessaires furent arrêtées en vue d'occuper cet emplacement, et on marqua les différents travaux à faire pour ajouter dans certaines parties le secours de l'art à l'avantage du terrain. Chaque troupe et chaque officier général reconnut son emplacement, avec le désir de voir arriver les Prussiens, M. de Soubise étant bien résolu de les attendre ou de marcher à eux suivant les circonstances.

Il était loin de s'attendre à ce que l'avenir lui réservait : « Nous apprîmes, écrivait-il de Mucheln, le 4 novembre, à M. de Paulmy, avant-hier sur le midi, que le roi de Prusse avait fait rétablir les ponts de Weissenfels, et qu'il se proposait de passer la Saale. Notre journée fut employée à marquer un champ de bataille. Toutes les nouvelles de son armée assurent que son seul projet et sa seule ressource est de troubler les quartiers d'hiver qu'on vou-

drait établir dans ce pays. Il vaut encore mieux en être prévenu avant la séparation des troupes, que d'être obligé de les rassembler pendant l'hiver. Sur les quatre heures, nos hussards, qui étaient à trois lieues de nous, furent poussés à leur ordinaire et suivis si vivement que ceux des ennemis vinrent jusqu'à l'endroit où les majors faisaient des emplacements pour l'alignement de chaque brigade.

« L'armée sortit du camp à l'entrée de la nuit et vint occuper le champ de bataille. Tout se passa avec beaucoup d'ordre. Le roi de Prusse avançait toujours, et vers 10 heures (1) on vit les feux de son camp, qu'on jugea à une lieue et demie de nous, ce qui fut confirmé par un déserteur du corps de Meyer qui nous arriva dans la nuit. A minuit, on entendit un coup de canon qui fut suivi d'une vingtaine d'autres, ce qui parut extraordinaire. Deux heures après, les Prussiens tirèrent encore et les boulets vinrent jusqu'à notre ligne. On ne douta point que nous ne fussions attaqués à la pointe du jour, et même pendant la nuit, quoique ce ne soit pas l'usage du roi de Prusse. Toute l'armée était à son poste, attendant avec impatience le jour; quand on commença à distinguer les objets, nous montâmes à cheval. Les premières nouvelles furent que les ennemis se retiraient; on n'en voyait aucun en deçà de leur camp, dont les feux étaient toujours bien entretenus. A 7 heures 1/2, nous vîmes distinctement déboucher une colonne suivie d'une seconde, dont les directions portaient sur notre centre et sur notre droite. Nous fîmes nos dispositions en conséquence; les deux colonnes s'approchèrent à la portée du canon, qui tira quelques volées et fit retirer les premiers E., qui ne nous parurent pas bien fermes. Il avait été décidé qu'on laisserait arriver les Prussiens, et qu'à une certaine distance l'armée s'ébranlerait pour marcher à eux, d'autant plus que le terrain nous devenait plus avantageux en gagnant en avant. D'ailleurs, ce mouvement audacieux est plus conforme au génie de la nation et lui plaît davantage. Il fut exécuté avec une vivacité et une attention qui a ému tous les cœurs de ceux qui en ont été témoins. Jamais on n'a vu un désir pareil de joindre l'ennemi.

« Nous n'avons pas eu cette satisfaction; le roi de Prusse, après

(1) « Nous sommes un peu fatigués; mais devant l'ennemi on est toujours en bonne santé et de bonne humeur. » A M. de Paulmy, 5 novembre, 9 heures du matin.

nous avoir reconnus, commença par faire retirer sa droite, et quand nous eûmes gagné la hauteur, nous n'aperçûmes en deçà du ruisseau que quelques E. et l'avant-garde, qui se retirait à mesure que nous avancions. Il ne fut pas possible de les joindre; on les canonna assez vivement, ce qui hâta leur retraite au delà de la petite rivière qu'ils repassèrent à Braunsdorf et Bedra, où ils campèrent sur les hauteurs. S'ils restent dans la même position demain, nous prendrons le parti de marcher par notre droite; je crois que nous déterminerons le roi de Prusse à nous laisser tranquilles; il a dû voir hier que nous ne le craignons point. »

La situation de Frédéric, en présence d'une armée supérieure en nombre, était assez délicate, car il ne restait plus au roi que 8 B. et 27 E. Si nous nous étions aperçus de la faiblesse de ce corps, il n'est pas douteux que nous ne nous fussions mis en action. C'est ce qu'il lui fallait empêcher sur toute chose, et ce qui le fit recourir à différents expédients pour en imposer. Les troupes ne campèrent pas; l'infanterie était répandue dans les villages voisins de la ville; on la fit changer à différentes reprises de quartiers, et comme chaque fois les régiments changeaient aussi de nom, cela multipliait l'ordre de bataille, que les espions recueillaient avec soin pour en instruire M. le prince de Soubise.

De plus, pour mettre toutes les chances favorables de son côté, Frédéric, ayant bien observé la nature du terrain, avait établi son quartier général au château de Rossbach. Au-dessus du village s'élève un monticule étroit, escarpé; il y assit son camp, son infanterie sur deux lignes, la cavalerie sur une seule en arrière. Vers 10 heures du matin, il monte au donjon, examine l'attitude des alliés, déjeune comme à l'ordinaire, y remonte quelques moments après et aperçoit les colonnes ennemies côtoyant son flanc gauche et s'avançant lentement vers les derrières de son armée.

Le roi de Prusse laisse se dessiner notre mouvement sans changer de position et sans abattre ses tentes. Puis, quand il nous voit engagés dans cette manœuvre tournante (1), il change rapidement de front en arrière par une marche de flanc intérieure beaucoup plus courte, en ayant soin de dérober sa marche der-

(1) Il imagine d'avoir recours à l'ordre oblique, fait une marche de flanc devant l'armée prussienne : les résultats étaient inévitables. (Napoléon.)

rière les plis du terrain, et garnissant le Janus-Hagel de 16 pièces de gros calibre; il poste Seydlitz (1) avec presque toute sa cavalerie à gauche de la montagne, et forme son infanterie à droite au fur et à mesure de son arrivée.

Dans l'armée franco-allemande, on s'aperçoit bien du mouvement en arrière de l'armée prussienne; mais voyant plier les tentes avec précipitation, on croit à une retraite, et notre cavalerie est détachée pour barrer le passage; on ne pense pas à combattre, mais seulement à poursuivre.

Vers trois heures, nos têtes de colonne arrivent; elles sont foudroyées par l'artillerie, chargées par la cavalerie de Seydlitz sur leur flanc droit, et elles reçoivent sur leur flanc gauche le feu de 6 B. d'infanterie sous les ordres du prince Henri. Nos têtes de colonne sont renversées, notre cavalerie et la célèbre Gendarmerie française sont rompues et rejetées sur l'infanterie. Vainement

(1) Seydlitz (Frédéric-Guillaume, baron de), né le 3 février 1720, à Kalkar, duché de Clèves, entré au service à 18 ans, se fait remarquer par son habileté comme cavalier. Colonel à 33 ans, général-major à 37, il atteignit jeune les grades élevés. Les brillants succès de ses charges audacieuses à Rossbach, Zorndorf et Freyberg lui valurent le grade de lieutenant général. Dans la guerre de Sept ans, il rendit ses soldats si parfaits cavaliers, que, suivant l'expression de Guibert, ils *rappelèrent l'idée des centaures de la Fable*. Il perfectionna les manœuvres, leur donnant l'ensemble, outre la célérité des allures. Inspecteur de la cavalerie, il organise à Ohlau une sorte d'école dans le régiment dont il était le chef et le propriétaire. Ce corps d'officiers et de soldats était le plus beau que régiment ait jamais eu. Seydlitz jouissait en Allemagne d'une réputation encore incontestée aujourd'hui. Il ne se distingua pas seulement dans cette spécialité, ne regardant pas son arme comme l'arme principale; il commanda avec distinction un corps de toutes armes dans les campagnes de 1761 et 1762, sous les ordres du prince Henri. Son instinct consistait dans les moments décisifs à grandir le rôle à jouer dans ses charges avec des masses indépendantes, afin d'augmenter le choc par le poids d'un nombre considérable d'escadrons réunis; à la bataille d'Hohenkirchen, Seydlitz en commanda jusqu'à 108. En 1759, à Kunnersdorf, il est blessé, et ce fut à son absence que Frédéric attribua la perte de cette journée. En 1760, repousse les attaques des Russes contre Berlin; octobre 1762, à Freyberg. Inspecteur de la cavalerie en 1767; Frédéric pensa lui confier la direction entière de cette arme, mais il craignit son esprit frondeur et mordant. Mort le 8 novembre 1773, à Minskowsky, où, selon ses dernières volontés, il fut enterré dans son parc. Lorsque le roi vint le visiter à Ohlau, il dit en partant : « Seydlitz a vécu sans être dépassé, il meurt sans pouvoir être remplacé. » Sur l'ordre du roi, les officiers de cavalerie, dont il était l'inspecteur général, prirent le deuil pendant quatorze jours; le prince Henri, son camarade et son émule, lui fit élever dans le parc de Rheinsberg un tombeau avec une inscription en français.

M. de Castries fait des prodiges de valeur; sans chapeau, la tête ensanglantée de coups de sabre, il s'épuise en efforts pour ramener les E. à la charge et les rallier. A ce moment, l'infanterie prussienne s'avance en ordre de bataille; en peu de temps l'armée franco-allemande tomba dans la confusion et s'enfuit derrière le Thuringer-Wald, avec perte de 800 morts, 6,000 prisonniers, 72 canons, 27 drapeaux.

L'engagement de Rossbach est plutôt une surprise qu'une bataille. La défaite s'explique par les mauvaises dispositions, par la composition de l'armée (1), soldats étrangers les uns aux autres, ne parlant pas la même langue, par la médiocrité des troupes des cercles. Nos soldats furent admirables sur beaucoup de points. Le régiment de Piémont, avait dit le maréchal de Brissac, « résolu de crever plus tost que de penser autre chose que de tenir bon, » ne démentit pas sa vieille réputation et laissa sur le terrain plus de 1,000 hommes, dont 22 officiers qui presque tous furent blessés. En peu d'instants tout fut culbuté, MM. de Revel et de la Fayette tués et M. de Mailly prisonnier.

Avec moins de présomption, les généraux de l'armée combinée n'eussent peut-être pas perdu la bataille, ou du moins le revers eût été moins sanglant. L'approche de la nuit empêcha Frédéric de poursuivre, et nous nous retirâmes sur Erfurt, harcelés seulement par quelques détachements de hussards qui firent beaucoup de prisonniers.

Soubise, avec le cœur d'un brave soldat, voyant les 2 régiments (2) suisses Diesbach et Planta luttant seuls sur le champ de bataille, s'avance à eux, plein d'admiration, pour partager leurs dangers et « les fait battre en retraite au petit pas. » (D. G., Correspondance.)

(1) M. de Vault affirme dans ses mémoires qu'au seul contact des troupes allemandes, le manque de discipline envahissait et infectait les troupes françaises.

(2) Cette journée coûta la vie, dans les deux régiments, aux capitaines Garrigue et Boyer; aux lieutenants Bary, Alion et Serisay; huit officiers furent dangereusement blessés.

Wittmer fut aussi un des corps les plus maltraités; il perdit les lieutenants Prebel, Appenthal et Burel, le colonel Paraviccini, les commandants Galetti et Rayer, et onze officiers.

Ces trois régiments, comme les autres corps, avaient été réduits à 2 B. le 1er avril 1756. (D. G., Allemagne, 3444, 19.)

M. de Soubise au ministre de la guerre (1).

« Wiehe, 6 novembre.

« L'armée a marché aujourd'hui, le prince est parti. Je prends la liberté de marcher demain matin et de gagner Sachsenburg ou

(1) *État des troupes de l'armee de M. de Soubise, comme elles étaient formées le 5 novembre.*

	INFANTERIE.	B.		CAVALERIE.	E.
BRIGADES.	RÉGIMENTS.		BRIGADES.	RÉGIMENTS.	
Piémont......	Piémont...........	4		La Reine..........	2
La Marine....	La Marine.........	4	La Reine....	Fitz-James........	2
Mailly........	Mailly.............	4		Bourbon-Busset...	2
Poitou........	Poitou	2		Condé.............	2
	Provence..........	2	Condé.......	Bezons............	2
St-Chamant..	Saint-Chamant....	2		Saint-Jal	2
	Brissac............	2		Bourbon	2
Rohan........	Rohan.............	2	Bourbon	Raugrave..........	2
	Beauvoisis	2		Beauvilliers.......	2
Royal - Roussillon	Royal-Roussillon..	2		Penthièvre	2
	Royal-Deux-Ponts..	2	Penthièvre ..	Salm	2
Reding.......	Reding............	2		Lameth	2
	Planta............	2		Poly..............	2
Castellas	Castellas..........	2	Poly.........	Montcalm	2
	Salis	2		Grammont........	2
Wittmer......	Wittmer...........	2	Lusignan	Lusignan..........	2
	Diesbach..........	2		D'Escars...........	2
La Marck.....	La Marck..........	2	Les dragons...................		4
	Royal-Pologne.....	1	Hussards de l'Impératrice		6
	Saint-Germain.....	1	Volontaires de Nassau		2
	Total.............	48		Total.............	46

Royal-Lorraine à Freyburg.
Royal-Barrois avec l'artillerie.

Réserve.

Poitou................................ Penthièvre.
Rohan .... Lusignan.

Corps détaché de M. de Saint-Germain.

Marine................................ Condé.
Touraine.............................. Poly

(D. G., Allemagne, 3443, 573.)

Weissensée, selon les nouvelles que j'apprendrai du roi de Prusse. Je m'approcherai de l'armée de Richelieu, le plus tôt qu'il me sera possible. »

Le lendemain (6 novembre 1757), le triste vaincu de Rossbach annonçait en ces termes sa défaite à M. de Paulmy :

« Je vous annonce le plus grand malheur; l'armée du roi a été repoussée hier, et suivie par les Prussiens depuis le commencement de la bataille jusqu'à la fin. Les manœuvres et le feu continuel de leur infanterie a arrêté la française à 25 pas de la ligne, et, depuis ce moment, il n'y a pas eu moyen de faire un pas en avant. La cavalerie a fait un peu plus de résistance, mais tout a plié, excepté quelques régiments qui ont battu quelques E. prussiens, mais en très petit nombre. Je suis occupé à rassembler l'armée derrière l'Unstrutt, à employer le fourrage qui me reste et à mettre en sûreté l'armée que le roi avait eu la bonté de me confier et qui finit la campagne aussi malheureusement. Je ferai mon possible pour envoyer les détails dès ce soir. Comme nous avons perdu le champ de bataille, il y a beaucoup de prisonniers, surtout parmi les blessés. Je n'ai pas voulu différer à mander une aussi triste nouvelle exigeant peut-être de nouveaux ordres. L'armée marchera à la pointe du jour en remontant l'Unstrutt vers Laucha et Bibra... »

« Quel malheur, écrivait-il le même jour à M. de Choiseul, et à quoi peut-on se fier! Ardeur, bonne volonté, bonne disposition, j'ose le dire, étaient de notre côté; en une demi-heure les manœuvres du roi de Prusse ont fait plier cavalerie et infanterie; tout s'est retiré sans fuir, mais sans jamais retourner la tête.

« L'infanterie, malgré la déroute de la cavalerie, s'avançait de très bonne grâce; elle marcha sans tirer un coup de fusil jusqu'à cinquante pas des ennemis, et, dans les moments où j'avais les plus grandes espérances, les têtes tournèrent, on tira en l'air et on se retira. Il faut convenir que la contenance des ennemis fut très fière, et je n'y remarquai pas le moindre ébranlement. Depuis ce moment, la ligne des Prussiens s'avança toujours en faisant feu et sans se rompre; nos brigades de la gauche reculaient sans fuir; mais, excepté quelques instants où l'on trouvait moyen de les arrêter, l'inclination pour la retraite dominait et l'emportait.

« Je ne parle pas de l'infanterie des cercles, je ne m'en souviens que pour m'affliger du moment où j'ai eu le malheur de la joindre. L'artillerie et les équipages sont en sûreté, nos traîneurs rejoignent, et j'apprends que de tous côtés les fuyards se rallient.

« Pendant la nuit, presque toute l'infanterie s'était dispersée. Nous commençons à nous ranimer, les propos reviennent sur le bon ton. Vous savez qu'avec les têtes françaises il y a de grandes ressources. Je me représente le tableau de Versailles en apprenant cette triste nouvelle; mon cœur en est pénétré. »

Il s'en prenait à la fortune et n'accusait pas ses troupes. Cependant, malgré leur valeur incontestable, un peu d'indiscipline pouvait peut-être compter au nombre des causes de la défaite. C'est du moins l'avis de M. de Saint-Germain, qui, placé en réserve, avait protégé la retraite et contenu les Prussiens. Dans sa colère, il incrimine trop les soldats et ne ménage pas assez les termes dans l'expression de son sentiment (1); car cette réserve ne parut que pour couvrir la retraite que M. de Soubise essayait en vain de rétablir à l'aide de sa cavalerie. Cette inaction de M. de Saint-Germain est jugée sévèrement et aussi suspecte que celle de M. de Maillebois à Hastenbeck. Peut-être était-il très difficile d'arriver à temps, ce qui explique l'amertume de sa correspondance.

M. de Bourcet au ministre de la guerre.

« 7 novembre.

« L'armée française a voulu tourner l'aile gauche des Prussiens, et, au moment qu'il semblait que nous allions réussir, notre droite a été enveloppée. La cavalerie impériale avec la nôtre de la droite ont défait trois E. prussiens, mais n'ont pu soutenir l'effort des autres. Notre infanterie a cédé après quelques charges, et la déroute est devenue si générale qu'il ne restait plus que nos batteries sur le champ de bataille (2). »

(1) Lettre du 11 novembre 1757 à Pâris-Duverney, le *grand vivier*, celui que le maréchal de Noailles appelait le *général des farines* et que le comte de Saxe préférait à tous les maréchaux de France réunis.

(2) D. G., Allemagne, 3443, 47.

M. de Soubise écrivait au ministre, de Sachsenburg, le 8 novembre :

« Raugrave (1) voulait gagner son rang de cavalerie; il l'a mérité. »

M. de Castries au ministre de la guerre.

« Nordhausen, 9 novembre.

« Le régiment de Raugrave se trouvait à la gauche de la première ligne. Dans la charge de cavalerie, les régiments de Bourbon, Beauvilliers, Raugrave et Fitz-James fournirent une charge vigoureuse, renversèrent ce qui était devant eux; mais ils furent obligés de se retirer, lorsque la deuxième ligne des ennemis s'ébranla.

« Je ne dis rien des dragons d'Apschon, ni des hussards de Nassau, ils ont eu la meilleure contenance et ont beaucoup servi à s'opposer aux différentes charges ennemies (2). »

Le vieux maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre à 74 ans, essaye de rassembler nos débris et d'inspirer à tous l'énergie de son âme; il confie à M. de Choiseul ses tristesses et ses colères. « Je ne suis pas surpris, Monsieur, que vous ayez le cœur navré de l'affaire du 5. Je n'oserais pas faire par écrit toutes les réflexions dont cette matière est susceptible. Contre tous les principes du métier et du bon sens, on a enfourné l'armée dans un fond et à mi-côte, laissant le même ennemi maître de la hauteur, sur laquelle nous n'avions pas seulement le moindre petit détachement pour observer les mouvements du roi de Prusse, en sorte que toute notre armée était encore en marche et en colonnes, lorsque toute la cavalerie prussienne a débouché en bataille sur notre tête et que l'infanterie ennemie a paru sur la hauteur avec une nombreuse artillerie, à laquelle la nôtre, qui était dans le fond ou à mi-côte, n'a pu faire aucun mal. Je ne me consolerai jamais que des troupes du roi, que j'ai vues penser si longtemps noblement et agir avec autant de vigueur et de courage, aient perdu si promptement leur réputation (3). »

(1) Des relations désignent à tort ce régiment sous le nom de Volontaires de Raugrave. (D. G., 5452, 59.)

(2) D. G., Allemagne, 3443, 52.

(3) D. G., Allemagne, 3444, 68 *bis*.

M. de Soubise, parvenu avec beaucoup de peine à faire passer pendant la nuit sur le pont de Freyburg toutes les troupes, le reste d'artillerie et quelques équipages, se trouva à la pointe du jour à la rive droite de l'Unstrutt, où les différents corps se rassemblèrent. Malgré l'absence d'ennemis, M. de Soubise jugea prudent de s'éloigner par une ou deux marches forcées, pour que l'armée revînt de son abattement.

Il n'était plus question du duc d'Hildburghausen; le jour du combat, aussitôt après la défaite des cuirassiers autrichiens et de sa cavalerie, il quitta le champ de bataille et se rendit à Freyburg, où il passa la nuit. Le lendemain, il partit de grand matin sans attendre M. de Soubise, auquel il avait donné rendez-vous sur la hauteur, et gagna Kosen, après avoir donné ordre aux troupes de l'Empire de s'y rendre, excepté les 2 régiments de hussards autrichiens restés avec M. de Soubise. Il lui fit seulement dire par son aide de camp, « que, son devoir étant de couvrir l'Empire, il lui abandonnait la défense de la Saale et se retirait à Arnstadt. »

M. de Soubise marcha de son côté le 6, et conduisit l'armée à Wiehe, distant de Freyburg d'environ six lieues. La plupart des troupes, privées de tentes, passèrent la nuit au bivouac dans le bois. M. le prince Camille, avec 1 brigade d'infanterie, resta chargé de garder les passages de la rivière, en la remontant du côté de Laucha et de Nebra. Les dragons et les volontaires de Nassau, placés au village de Bucha, entre Bibra et Wiehe, couvrirent l'armée. M. de Saint-Germain, qui depuis Freyburg avait marché par le grand chemin de Weissensée, passa la nuit à Hoscler avec les troupes sous ses ordres qui n'avaient point combattu le 5, ayant aussi avec lui les hussards autrichiens.

Le 7, on marche encore et l'armée s'approche de Sachsenburg; le quartier général s'y établit; une partie de l'armée seulement passe l'Unstrutt. La cavalerie et quelques brigades d'infanterie restent près d'Heldrungen, petit village entouré d'un bon fossé et d'une espèce de parapet, défendu par les dragons et les grenadiers.

M. de Soubise à M. de Paulmy.

« Depuis avant-hier, je n'entends plus parler de M. d'Hildburghausen ; heureux si je n'avais jamais joint son armée et encore plus si j'avais su m'opposer avec assez de fermeté à la dernière résolution qu'il a prise (1). »

Sur l'avis que les ennemis avaient fait passer l'Unstrutt à de gros détachements et même à toute leur armée, M. de Soubise se détermine à marcher le même jour. Il y avait deux directions à prendre : celle de Mulhausen, ou celle de Nordhausen. Pour Mulhausen, il fallait traverser des plaines très étendues; le chemin de Nordhausen nous menait à travers un pays montueux et boisé, avantageux à la sûreté des troupes, qui, n'ayant point de tentes, souffraient beaucoup du froid et de la neige, et qui auraient trouvé de l'abri dans les bois; mais plusieurs raisons engagèrent M. de Soubise à préférer la retraite sur Mulhausen : 1° le maréchal de Richelieu lui écrivait qu'ayant quitté Halberstadt le 6, il avait replié tous ses postes avancés; 2° toutes les subsistances sur lesquelles on pouvait compter se trouvaient à Mulhausen; 3° les soldats, depuis deux jours, s'écartaient et pillaient dans les bois, et restaient derrière : on devait craindre d'en perdre beaucoup. Il est vrai que dans les plaines on courrait quelques risques, mais la cavalerie n'en paraissait pas effrayée, et M. de Soubise pensait avec raison qu'elle soutiendrait les efforts des détachements ennemis.

L'armée se mit en marche le 8, à dix heures du matin, dirigée par Kindelbruck sur Weissensée. M. de Saint-Germain, qui s'était porté le 7 sur Colleda, apprit par un aide de camp à M. de Soubise que toute l'armée du roi de Prusse était à peu de distance de lui, et se repliait derrière l'Unstrutt. M. de Soubise, sachant que cette rivière, seul obstacle entre le roi de Prusse et l'armée française, était d'une faible défense, et qu'il serait facile aux ennemis de l'atteindre dans les plaines qu'on allait traverser pour gagner Mulhausen, prit le parti de changer la marche de l'armée et de la diriger sur Nordhausen. La colonne de cavalerie, qui pouvait gagner légèrement Mulhausen, continue sa marche, conduite par M. de Pourprey, pour s'y rendre le plus promptement possible;

(1) Sachsenburg, 8 novembre. (D. G., 3443, 60.)

mais on fit rebrousser chemin à la colonne d'infanterie et à celle d'artillerie, en y joignant 3 régiments de cavalerie. La première de ces colonnes prend le chemin de la montagne, à travers laquelle les canons des régiments eurent beaucoup de peine à passer. Les troupes de cette colonne arrivent la nuit au village de Seega, où une partie campe dans les bois. Une brigade pousse jusqu'à Sondershausen, où elle cantonne. La colonne d'artillerie s'achemine de Sachsenburg à Heringen, où elle ne fut rassemblée que le lendemain. M. le prince Camille reste chargé de l'escorter avec quelques B. et quelques E. La marche se fit tranquillement et sans l'apparition des ennemis. Les nouvelles de M. de Saint-Germain étaient fausses, et de son côté il se replia sans être suivi, et passa l'Unstrutt à Sachsenburg, brûlant et détruisant tous les autres ponts. Le 9, tout arrive à Nordhausen; les troupes étant fatiguées, M. de Soubise les cantonne entre Sondershausen et Nordhausen.

Comme M. de Richelieu se proposait depuis longtemps de quitter Halberstadt, il devenait impossible de rester sur la Saale, il fallait même renoncer à la rive gauche de cette rivière; M. de Soubise cherche en conséquence à se rapprocher du maréchal de Richelieu, qui, dès le 6 et avant la nouvelle de la bataille de Rossbach, abandonnait Halberstadt et repassait l'Ocker, établissant ses troupes dans leurs quartiers. Celles de M. de Soubise, cantonnées dans les environs de Nordhausen, marchent le 13 sur trois colonnes, la première sur Duderstadt, la seconde sur Dingelstadt et Heiligenstadt, la troisième sur Mulhausen; marche couverte par les hussards autrichiens qui avaient suivi mal à propos la cavalerie jusqu'à Mulhausen. Les troupes occupèrent donc des cantonnements autour de Mulhausen, Heiligenstadt et Duderstadt. M. de Soubise part de sa personne, le 14, pour Duderstadt; il y trouve M. de Maillebois, envoyé par le maréchal de Richelieu pour arrêter avec lui les dispositions des quartiers d'hiver.

Dans le projet général du maréchal de Richelieu sur l'emplacement des troupes, celles de M. de Soubise devaient occuper le comté de Hanau et les bords de la Lahn. M. de Crémilles, que le roi avait envoyé auprès de M. de Richelieu pour traiter les dispositions à l'égard de l'hiver, regardait aussi cette destination comme préférable à toute autre; mais M. de Soubise ne se crut point autorisé sans de nouveaux ordres à accepter cet arrangement;

il écrivit en conséquence à M. de Paulmy, au maréchal de Richelieu et à M. de Crémilles. La réponse du maréchal de Richelieu, du 15 novembre, sur son parti de faire garder la Hesse et la Werra par les troupes de son armée, fut formelle. M. de Soubise n'eut plus qu'à porter les siennes dans le pays de Fulda, communication de cette ville avec Hanau, dans le comté de Hanau et sur le Mayn jusqu'à Obernburg. Quoiqu'il pensât que ces arrangements dépendaient seuls du roi, il mit cependant ses troupes en marche, afin de ne pas perdre un temps précieux, avec l'intention d'arrêter celles non destinées au pays de Fulda en cas d'ordres contraires.

Toutes les troupes sont en mouvement le 20 et le 21 novembre sur trois colonnes : celle de la droite dirigée sur Marburg, celle du centre sur Kirchhayn dans la Hesse, et celle de gauche par Fulda et la vallée de la Kinzig sur le Mayn. M. de Soubise, quittant Duderstadt le 22, prend la route de Mulhausen et ensuite d'Eisenach, afin de faire l'arrière-garde de la colonne qui passait par cette route. Les 20 B. et 18 E. détachés de l'armée de Richelieu, aux ordres de M. de Broglie, partent le 20 pour les quartiers qui leur sont destinés dans la Hesse et sur la Werra.

Alors Frédéric se hâte d'aller recueillir en Silésie les fruits de la journée de Rossbach; les revers de ses généraux l'appelaient au secours de cette province envahie par les Autrichiens victorieux, qui s'emparaient de Schweidnitz et menaçaient Breslaw. Prévenus de cette marche le 22 novembre, ils attaquent et battent le duc de Bevern, victoire qui les rend maîtres de Breslaw, et le roi de Prusse n'arrive que pour recueillir les débris de cette armée.

Le reste des troupes de M. de Richelieu entre dans ses quartiers d'hiver, et M. le duc de Saxe-Hildburghausen, qui depuis la journée du 5 avait successivement repassé les montagnes de la Thuringe, établit ses troupes en cantonnements dans la Franconie, projetant d'occuper pendant l'hiver Meiningen et la haute Werra, en liaison avec les quartiers de Fulda. Schweidnitz une fois rendue aux troupes impériales, la cour de Vienne se proposait de porter 6,000 hommes en Saxe, et d'envoyer vers Berlin tout le reste de l'armée. Elle demandait de détacher 10,000 hommes de celle de M. de Richelieu pour concourir à l'opération, et d'envoyer sur la Saale les troupes de M. de Soubise y prendre leurs quartiers d'hiver; mais ces propositions de la cour de Vienne furent rejetées à Versailles.

C'est après le départ des troupes de Duderstadt et Mulhausen que M. de Soubise reçut la réponse du roi sur les dispositions de ses quartiers d'hiver. Par la lettre de M. de Paulmy du 21 novembre, le roi approuvait « qu'elles occupassent la Hesse et la Werra, afin de leur éviter des marches aussi longues pour se rendre dans le comté de Hanau, après avoir été aux portes de Leipsig, » et M. de Paulmy marquait en même temps à M. de Soubise « que, dans ce cas, lui et ses troupes se trouveraient aux ordres de M. de Richelieu, mais par l'intention du roi il continuerait à commander, sous lui, un corps de troupes comme au commencement de la campagne sous le maréchal d'Estrées; que ce corps se composerait des régiments de son armée ayant le moins souffert à l'action du 5, et des autres régiments qu'il jugerait à propos d'y joindre; que M. de Soubise disposerait de ces troupes pendant l'hiver dans un arrondissement qui lui procurât un commandement distinct, conservant les officiers généraux, en y ajoutant le duc de Broglie et les officiers de son état-major (1). »

Dans l'intervalle, M. de Paulmy ayant été instruit qu'en raison des arrangements entre M. de Richelieu et M. de Soubise les troupes étaient en pleine marche vers le comté de Hanau, ce ministre lui mande, le 29 (2), qu'il n'est plus possible d'y faire de changement. Les troupes continuèrent donc de se rendre dans le pays de Fulda et sur le bas Mayn, où elles devaient arriver aux premiers jours de décembre et y occuper les quartiers convenus. On continua d'évacuer sur Eisenach ce qui restait de subsistances et d'approvisionnements à Erfurt. Les postes prussiens à Naumburg et Weissenfels s'étant retirés pour se porter vers Dresde, il n'y eut plus d'inquiétude sur cette opération. Toutes les forces du roi de Prusse se dirigeaient en ce moment vers la Bohême, où ce prince rentrait par la Lusace, tandis que M. de Keith, suivi du prince Maurice d'Anhalt, y pénétrait par Commotau.

M. de Paulmy adresse à M. de Soubise une lettre du roi avec ses intentions sur la refonte de son armée dans celle du maréchal de Richelieu, et les noms des officiers généraux et de l'état-major désignés pour servir dans le corps séparé dont le commandement lui est destiné. M. de Soubise se rend de Mulhausen à Eisenach;

(1) D. G., 3443, 72.

(2) Le roi au maréchal de Richelieu. D. G., 3444, 166.)

après les dispositions nécessaires à l'évacuation d'Erfurt et de Gotha, où M. de Czezeni fit l'arrière-garde avec son régiment de hussards, il arrive à Fulda par Wacha et Hunfeld.

En arrivant à Fulda le 2 décembre, M. de Soubise recevait l'avis du refus formel de l'électeur de Mayence de recevoir les troupes du roi dans ses États situés sur le Mayn et le Rhin, sous prétexte que le pays d'Erfurt et celui d'Eischfeld avaient beaucoup souffert pendant la campagne. Le roi désirait bien que l'on ménageât par préférence les États de l'électeur, mais il était impossible de rejeter ces troupes sur les princes voisins. Ce fut l'objet de vives représentations de M. de Soubise à l'électeur de Mayence.

M. de Soubise, le 5 à Hanau, apprit par un courrier du maréchal de Richelieu sa destination pour Cassel avec ordre de remplacer en Hesse les régiments qu'il en tirerait pour rejoindre l'armée. Ces mouvements de la part du maréchal provenaient des dispositions des ennemis, qui, ayant rompu ouvertement la capitulation de Closter-Seven, se rassemblaient aux environs d'Harburg sous le prince Ferdinand de Brunswick.

M. de Soubise est à Hanau le 12 et le lendemain arrive à Cassel. M. de Richelieu continuait à rassembler ses forces derrière l'Aller; les troupes en quartiers sur la Lippe et même dans l'Ost-Frise s'approchaient de lui; il ne restait en Hesse que les équipages et les éclopés des régiments et ceux envoyés par M. de Soubise.

En arrivant à Cassel, sur l'avis de M. le maréchal des mouvements d'un corps ennemi sur Nordhausen et de la nécessité de porter son attention dans la haute Werra, il se détermine à avancer encore quelques B. et quelques E. dans la Hesse, ce qui forma dans cette partie un corps de 16 B. et 4 E. Le reste de ses troupes demeure dans le comté de Hanau, le pays de Fulda et la Wétéravie au nombre de 8 B. et 14 E.

La partie de Fulda devenant moins menacée, M. de Saint-Germain prend à Eschwige, sur la Werra, le commandement de toutes les troupes sur cette rivière et dans les environs. Les hussards de Czezeni, appelés à séjourner dans le pays de Fulda, vont à Mulhausen éclairer la partie de Duderstadt et de Nordhausen, et achever l'évacuation d'Eisenach. Ils y arrivèrent le 17. Les hussards de Spleni restaient avec M. d'Hildburghausen. Depuis longtemps ce prince nous restait étranger, avec son quartier général

à Nurnberg, après avoir répandu ses troupes dans la Franconie et la Souabe. Le régiment de Spleni devait occuper la ville et le comté de Schleitz dans le Voigtland, afin de porter des postes avancés depuis Zwickau jusqu'à Rudolstadt. Dans sa situation, cette armée ne nous était d'aucune utilité, et la plus grande partie des troupes envoyées par M. de Soubise en Hesse ne pouvait y être rendue avant la fin du mois. Cependant M. de Richelieu, sur les avis réitérés de la marche d'un corps ennemi vers l'Ocker sous le prince Henri de Prusse, lui écrivait de tenir ses troupes prêtes pour la défense de la basse Werra, et de se porter en force à Munden si les circonstances l'exigeaient. Le régiment de Brissac, en marche sur le bas Rhin, revint sur ses pas, destiné à Nordheim et ne se trouvant plus aux ordres de M. de Soubise, ainsi que les troupes de Gottingen.

Les inquiétudes conçues sur la nouvelle de la marche des Prussiens se dissipèrent bientôt. Les détachements de M. de Czezeni, avancés jusqu'à Nordhausen, assuraient que la tranquillité régnait dans cette partie; des prisonniers revenus de Leipsig annonçaient que le prince Henri s'y trouvait en personne, sans qu'il fût question du moindre mouvement prussien; enfin on savait que les garnisons de Leipsig et de Merseburg ne consistaient qu'en 4 B.

M. de Richelieu rassemblant toutes ses forces auprès de Zelle et le prince Ferdinand se portant aussi avec les siennes sur ce point, on ne pouvait plus douter que l'ennemi ne formât de cette partie l'objet principal de ses opérations. Les troupes de la Hesse devaient coopérer avec celles de M. de Richelieu, et M. de Soubise n'avait qu'à pourvoir au moyen de mettre le plus de troupes possible à portée de se rassembler. Afin d'augmenter le nombre de celles déjà dans la Hesse, il envoya ordre au régiment de dragons d'Apschon, en cantonnement à Elsingen, de se rendre à Lichtenau et Waldkappel, à portée de Cassel. Il devait y arriver le 8 janvier par Giessen, Marburg, Kyrchhain, Treyssa, Homburg en Hesse, etc. (1).

(1) Cantonnements de l'armée de Soubise, le 31 décembre 1757 :

Hesse : Royal-Roussillon, 2; Royal-Deux-Ponts, 2; artillerie, le Roi, 1 (5 B.), *à Cassel.* Poly, 2; Montcalm, 2 (4 E.), *à Ober, Kauffingen et Immenhausen.* Royal-Lorraine, 2 B., *à Witzenhausen.* Tournaisis, 2; Touraine, 2 (4 B.), *à Allendorf et Eschwège.* Provence, 2; Castellas, 1 (3 B.), *à Kreutzburg, Hersfeld.*

Le même calme régnait du côté de M. de Richelieu. Les ennemis campaient en front de bandière à la rive droite de l'Aller, en vue de Zelle. Le maréchal, ayant passé la rivière dans les environs de cette ville les avait forcés, par cette entreprise exécutée avec autant de fermeté que d'audace, à se retirer sur Winsen en laissant une grande quantité de prisonniers, de chariots, de munitions, de bagages et de subsistances. Après cette heureuse expédition, il cantonne son armée entre l'Aller, l'Ocker et la Leyne, de manière à pouvoir rassembler en trois jours un corps capable d'en imposer aux ennemis, s'ils voulaient s'approcher une seconde fois. Peu de jours après, il achemine les troupes vers leurs quartiers d'hiver, ce dont elles avaient grand besoin après les fatigues causées tant par les marches que par l'extrême rigueur de la saison.

La France, à la fin de 1757, offre quelque ressemblance avec notre malheureuse époque de 1870. Les fautes commises par le souverain s'expient sur les champs de bataille et par des déroutes qui étonnent l'Europe. De mauvaises influences, des germes corrupteurs, la contagion du désordre, l'imprévoyance, l'indiscipline, énervent les bras et les cœurs.

Rohan, 2 ; Planta, 2, (4 B.), *à Marburg et Munden*. D'Apschon-dragons, 4 E., *à Walkappel*.

Comté de Hanau : artillerie, mineurs, d'Aumale, Beauvoisis, 2 ; Royal-Barrois, 2 (4 B.), *à Hanau*. Penthièvre, 4; Raugrave, 2; Fitz-James, 2; Bezons, 2 (8 E.), *à Babenhausen, Vilbel, Dornheim, Ortenberg*.

Terres de Mayence : volontaires de Nassau, 2 E., *à Goss-Ostem, Slockstadt*.

Terres d'Isemburg : Wittmer, 2 B., *à Offenbach*. Saint-Jal, 2 E., *à Budingen*.

Pays de Fulda : Diesbach, 2 B., *à Fulda*.

Terres de la noblesse : Grammont, 2 E., *à Schlitz*. Hussards de Czezzini, 2 E., *à Eisenach*. Hussards de Spleni, 2 E., *à Gotha*. Total : 26 B. et 26 E. (D. G., Allemagne, 3445, 184.)

CHAPITRE V.

CAMPAGNE DE FRÉDÉRIC CONTRE LES FRANÇAIS, LES AUTRICHIENS, LES SUÉDOIS ET LES RUSSES.

Mouvements, camps et positions des armées prussiennes sous Frédéric II, le prince de Brunswick-Bevern, Maurice d'Anhalt-Dessau, le maréchal comte de Schwerin ; et autrichiennes avec le prince Charles de Lorraine, le duc d'Arenberg, le comte de Konigseck et le maréchal Brown.

Mars. Les troupes de Frédéric II se mettent en mouvement pour entrer en Bohême par quatre directions.

Avril. Le 10, le duc d'Arenberg rassemble ses forces à Egra. Le même jour, le prince d'Anhalt concentre ses troupes près de Zwickau et se dirige sur Egra; puis, changeant de route, campe à Komotau le 20. — 18. M. de Schwerin de Landshut marche sur Trautenau, passe l'Elbe, le 19, à Konigshof. — 21. Le roi de Prusse partage son armée en trois colonnes qui côtoient la rive gauche de l'Elbe. Ce même jour, M. de Brunswick part de la haute Lusace, culbute M. de Konigseck près de Reichenberg et rejoint M. de Schwerin le 24. — M. de Konigseck, repoussé du camp de Reichenberg par le duc de Bevern, se retire, le 24, à Iung-Bunzlau, passe l'Elbe à Brandeis et rejoint l'armée du maréchal Daun près de Prague. — 22. M. de Schwerin arrive à Gitchin. — 24. Se dirige sur Turnau, puis poursuit les Autrichiens sur Iung-Bunzlau, où il trouve le duc de Bevern. — 25. Frédéric rejoint par le prince Maurice à Trebniz. Schwerin marche à Benatek le 25, et envoie, le 29, à Alt-Bunzlau un fort détachement qui, le lendemain, s'empare de Brandeis; le 30, jette des ponts sur l'Elbe entre Kosteletz et Brandeis. — 27. Le roi de Prusse passe l'Egger, près de Kosteck, marchant contre le maréchal Brown. Le maréchal Daun, campé à Budin, se retire à Welwarn, où il est joint par le duc d'Arenberg. — Les deux armées rétrogradent à Prague. — 30. Le prince Charles prend le commandement de l'armée autrichienne.

Mai. 1er. Le prince Charles campe sur la rive droite de la Moldaw, sa gauche appuyée à la montagne de Zeska ou Zikanka, sa droite vers Sterbohol (56,000 hommes). — 4. Le roi laisse la moitié de son armée sur le Weissenberg aux ordres du prince Maurice. Le maréchal de Schwerin passe l'Elbe, campe à Stuha. Le colonel autrichien Mayer détaché pour miner Pilsen. — 5. Frédéric II passe la Moldaw à Bodbuba, campe près de Czimitz. — 6. Est rejoint par Schwerin; avec 68,000 hommes, attaque les Autrichiens près de Prague et les oblige à la retraite. — Schwerin y est tué. Le prince Charles avait sa gauche à Prague et

son quartier général à Nussel; sa gauche entre dans Prague, sa droite se retire à Beneschau. Le maréchal Brown blessé mortellement. Le maréchal Daun n'arrive qu'à Bohmischbrod, son avant-garde vient jusqu'à Anwal. Le général-major Beck attaque Brandeis avec ses croates et s'empare de presque toute la garnison prussienne. — 9. Le maréchal Daun se replie sur Kolin et Kuttenberg, et se fait joindre par les Autrichiens retirés à Beneschau. — 10. Le roi de Prusse détache le duc de Bevern pour observer et contenir Daun avec 18,000 hommes, pendant qu'il bloque Prague. Le général Keith, le 6, avait été détaché sur la rive gauche de la Moldaw pour bloquer Prague. — 23-24. Il repousse le prince Charles de Lorraine qui tentait de sortir de Prague. — 29. Frédéric fait battre la place de Prague.

Juin. 12. Bevern repoussé à Kaurzim par le maréchal Daun. — 13. Le roi de Prusse marche avec un renfort au secours du duc de Bevern, laissant Keith à Prague pour bloquer la ville. Il le joint, le 14, près de Kaurzim, et, le 17, il s'avance à la rencontre du maréchal Daun par les défilés de Planau. — 17. Le maréchal Daun posté à Krichnau; du 17 au 18, à Cholzemitz près Kolin. — 18. Frédéric livre bataille à Kolin avec 32,000 hommes; son armée, battue, se met en retraite par deux routes; il va avec la gauche à Nimburg. Bevern ne peut rallier la droite de l'armée prussienne et se retire à Nimburg. Le général Hulsen remporte d'abord quelques avantages sur les Autrichiens, puis est obligé de se retirer. Ziethen repousse la cavalerie du général Nadasti. Le maréchal Daun remporte la victoire de Kolin, y est blessé. — 19. Le roi de Prusse retourne devant Prague et se dirige sur Brandeis avec toutes les troupes de la rive droite de la Moldaw. Keith reçoit l'ordre de lever le siège de Prague. Il est attaqué par le prince Charles de Lorraine, le 20, et forcé de se retirer précipitamment sur Komotau. — 20. Le prince de Lorraine, apprenant la victoire de Kolin, sort de Prague, marche contre le maréchal Keith et le force à se retirer. — 22. Le roi arrive à Brandeis, où il passe l'Elbe. — 25. Le maréchal Keith campe à Lowositz. Le prince Maurice part de Nimburg le 25, et, le 28, campe à Iung-Bunzlau. — 27. Frédéric à Leitmeritz.

Juillet. 1er. Le prince Guillaume rejoint le prince Maurice, qui venait de passer l'Iser, prend le commandement de l'armée et se dirige sur Bohm-Leypa. Le comte Fermor attaque Memel, qu'il prend le 5. — 13. Le prince Charles fait observer le roi de Prusse par Nadasti, poursuit le prince de Prusse et détache le duc d'Arenberg et le général Maquire pour couper la retraite du roi de Prusse. Le duc d'Arenberg, avec 20,000 Autrichiens pour prendre en queue le roi de Prusse, attaque le général-major Puttkammer, enfermé dans Gabely avec 1,900 hommes, et, le 15, le fait prisonnier. — 17. Le prince Guillaume, coupé de ses magasins de Zittau, quitte Leypa et, le 18, arrive entre Georgswald et Schonlinde. — 20. Le roi rentre en Saxe; passe l'Elbe à Leitmeritz, puis à Pirna. — 22. Le prince Guillaume marche à Zittau, où les Autrichiens l'avaient devancé, et, le 23, se retire à Bautzen. — 25. Rassemblement de l'armée de Soubise à Wurtzburg. — 26. Le maréchal Apraxin, commandant l'armée russe, arrive à Tilsit le 28. — 29. Le roi se réunit à Bautzen à son frère le prince Guillaume.

Août. 11. Le feld-maréchal Apraxin rejoint par le comte de Fermor et ses 30,000

hommes. — 14. Le feld-maréchal suédois d'Unger-Sternberg assiège Penemunde et s'en empare le 23. — 16. Le roi arrive en vue des Autrichiens; il se porte sur Hirschfeld. Le prince Charles en avant de Zittau, à Wittgendorf, avec 95,000 hommes. — 21. L'armée de Soubise à Erfurt et dans les environs de Bautzen. — 25. Le roi de Prusse laisse à Hirschfeld le duc de Bevern pour observer le prince Charles, part pour Dresde, où il arrive le 29. — 30. Le maréchal Lewhald attaque l'armée russe à Jagersdorf, avec 30,000 hommes; il est vaincu. Apraxin se retire, au lieu d'envahir la Prusse.

Septembre. 7. Le général Winterfeld, commandant un corps de l'armée du duc de Bevern, attaqué près de Gorlitz et blessé dans le combat; ses troupes en retraite. Nadasti, détaché de l'armée du prince Charles, attaque les Prussiens sur le Holzberg, en avant de Gorlitz, les fait replier. — 8. Frédéric à Naumburg; passe la Saale le 10. — 10. Convention de neutralité sur Halberstadt. — 14. Le prince Ferdinand de Brunswick, détaché par le roi de Prusse pour couvrir Magdeburg menacé par le duc de Richelieu, passe l'Unstrutt à Freyburg. — 23. L'armée de Soubise de Fuld à Erfurt. — 26. Les généraux de Nadasti, Wied et Beck attaquent le village retranché de Bahrsdorf, en avant du front du camp prussien, défendu par le prince Ferdinand de Brunswick; le canonnent toute la journée, le brûlent et s'en emparent. — 29. Le roi reprend la route de Naumburg, campe à Buttelstedt.

Octobre. 1er. Le duc de Brunswick-Bevern occupe un camp retranché derrière le ruisseau de Lohe. — 5. L'armée combinée de l'Empire et de France près Gotha, à Sonneborn, à Weimar et au delà d'Eisenach. Le prince de Lorraine près de Lissa, renforcé par les troupes de Bavière et de Wurtemberg, détache Nadasti pour investir Schweidnitz. — 10. Frédéric II à Buttstedt. — 11. Le maréchal Bieberstein, laissé en Lusace par le prince Charles, détache le général Haddick pour mettre Berlin à contribution. — 17. Apprenant l'approche des Prussiens, il se retire emportant le trésor. — 18. Le prince Maurice, détaché par le roi de Prusse pour secourir Berlin, entre dans cette ville. — 19 au 20. L'armée de Soubise entre Gera et Langensalza sur l'Unstrutt, à Erfurt, Ollendorf, Buttelsledt, Dornburg; l'armée de l'Empire de Camburg à Weimar. — 24. Le maréchal Keith, laissé sur la Saale pour faire face aux princes d'Hildburghausen et de Soubise, est enfermé dans Leipsig. — 27. Le roi revient de Lusace, où il était allé pour essayer de couper la retraite au général Haddick, et arrive à Leipsig. Investissement de Schweidnitz. — 30. Frédéric à Lutzen. — 31. A Weissenfels, dont il s'empare. Le corps de M. de Broglie (20 B. et 18 E.), venant de l'armée de Hanovre, de Merseburg à Weissensee, Tennstedt.

Novembre. Ziethen, placé à la gauche, parvient à repousser les attaques de Nadasti sur Kleinburg. — 22 au 23. Bevern passe l'Oder et se dirige sur Wohlau. Le général Lestenitz laissé à Breslau avec 8 B. — 23. Le duc de Bevern rassemble son armée à Protsch. — 24. Fait prisonnier par les croates de Beck. Ziethen prend le commandement de l'armée du duc de Bevern. Le maréchal Lewhald chasse les Suédois de l'île de Wollin. Le général Lestenitz demande à capituler. Le général suédois d'Unger-Sternberg chassé de l'île de Wollin. — 25. Keith pénètre en Bohême et se dirige sur Komotau. Le général Lestenitz signe la capitulation de Breslau, et, le 28, la garnison est conduite à Gross-Glogau. Na-

dasti reçoit la capitulation de Breslau. — 28. Keith à Postelberg. Le général autrichien Sprecher gouverneur de Breslau. Le roi arrive près de Liegnitz. — 29. A Parschwitz, où il surprend le colonel autrichien Gersdorf. — Du 29 au 12 décembre, l'armée de Soubise en cantonnements à Gelnhausen jusqu'à Seligenstadt.

Décembre. 1er. Le maréchal Keith, laissé en Bohême, rentre en Saxe. — 2. Le roi à Parschwitz. Ziethen le rejoint. — 4. Frédéric à Neumarkt. Keith arrive à Chemnitz et prend ses quartiers d'hiver le long des frontières de Bohême. — 5. Le roi, attaqué par le prince Charles à Leuthen, est vainqueur. Ziethen culbute l'aile gauche des Autrichiens. Le général Briesen, avec la cavalerie de la gauche, met la droite autrichienne en déroute. Le comte Nadasti chargé de prolonger la gauche autrichienne. Le général de Nostitz, attaqué et culbuté par les hussards prussiens, est fait prisonnier. — 6. Le général Werner envoyé en haute Silésie. Le prince Charles s'approche de Breslau, y laisse une garnison sous le général Sprecher. — 9. Arrive à Schweidnitz. — 11. Frédéric ouvre la tranchée devant Breslau. — 13. Le prince Charles, toujours poursuivi par les Prussiens, arrive à Freyburg. — 16. Campe à Landshut, et, le 17, entre en Bohême par Liebau. — 20. Le général Werner forcé dans Neustadt. Le général Sprecher signe la capitulation de Breslau et est fait prisonnier. — 23. Le roi détache Maurice d'Anhalt de Breslau pour investir Liegnitz. — 23. Frédéric règle les préparatifs du blocus de Schweidnitz, défendue par le général Tierheim. — 29. Le colonel Bulow livre Liegnitz aux Prussiens par une capitulation, et se retire en Bohême. — 31. Le roi revient à Breslau et met presque toutes ses troupes en quartiers d'hiver en Silésie. Le prince de Lorraine prend ses quartiers d'hiver sur la frontière de Bohême dans le cercle de Konigsgratz.

Pour faciliter l'intelligence des débuts de cette guerre assez compliquée, par suite des nombreuses attaques dirigées contre Frédéric, j'ai préféré décrire d'abord en détail les opérations des armées françaises. C'est ainsi qu'apparaît le maréchal d'Estrées, arrêté Hastenbeck, M. de Richelieu à la capitulation de Closter-Seven, et le prince de Soubise à la bataille de Rossbach. Pour bien comprendre les plans de nos généraux, il faut maintenant suivre leur ennemi dans ses mouvements et, connaissant les attaques, voir quelles furent les résistances. La France s'est liguée avec l'Autriche, l'Angleterre avec la Prusse contre les Français; Frédéric n'a pas défendu ses possessions des bords du Rhin, et s'est retiré sur Berlin pour s'y concentrer.

Le théâtre des opérations est un quadrilatère compris entre le parallèle de Berlin au nord, le Hartz, le Thuringer-Wald et le Bohmer-Wald à l'ouest, le Danube au sud, et les petites Karpathes et l'Oder à l'est. Il est entouré par les chaînes de montagnes le

Thuringer-Wald, l'Erz-Gebirge, le Riesen-Gebirge, les monts de Bohême, les monts de Moravie et les petites Karpathes; traversé par l'Elbe, qui reçoit à gauche l'Aupa, la Methau, l'Adler, la Moldaw, l'Egger, la Mulde, la Saale, grossie de l'Elster à droite et de l'Unstrutt à gauche, et borné par l'Oder, qui traverse la Silésie et y reçoit la Neisse supérieure et inférieure, la Schweidnitz, la Katsbach et le Bober. Par le coup d'audace du début de la campagne, Frédéric s'était placé bien au centre du quadrilatère ; ses troupes occupaient, depuis la bataille de Lowositz (1er octobre 1756), tous les passages de l'Erz-Gebirge. Mais la conquête de la Saxe ayant attiré sur lui les colères de l'Europe, il se trouvait comme entouré d'un cercle d'ennemis.

A l'angle de gauche du quadrilatère dont il occupait le centre, celui par lequel l'Elbe se jette dans la mer, lui arrivait le secours des Anglais. Sur la face formée par le Wéser, le Harz et le Thuringer-Wald s'avançait l'armée du maréchal d'Estrées (plus tard sous les ordres du duc de Richelieu), qui allait paralyser l'armée alliée, la battre à Hastenbeck et la confiner à Stade, à la suite de la capitulation de Closter-Seven; par le centre, de ce côté, en suivant la route d'Eisenach, Gotha, Erfurt et le cours de l'Unstrutt, l'armée de Soubise marchait sur Leipsig et Torgau. Les Autrichiens, arrivant par la Bohême et la Silésie, menaçaient le côté sud du quadrilatère, et les Suédois le côté nord, par Anclam et Demmin en Poméranie, à quelques milles de Berlin. Enfin au nord-est, trois armées russes traversaient la Pologne, et la quatrième, attaquant les possessions extrêmes du roi, s'emparait de Memel.

Si les coalisés avaient combiné leurs attaques de façon à arriver tous en même temps sur le théâtre des opérations, l'issue de la guerre eût été différente qu'elle ne le fut; mais l'éloignement où se trouvaient la France et surtout la Russie du théâtre des opérations, ne permettant à ces puissances que d'entrer tard en action, balançait, à l'ouverture de la campagne, les affaires de Frédéric. Pour le moment il n'avait donc que l'Autriche à combattre, et, de ce côté encore, des généraux peu aptes à comprendre la rapidité et la décision dans les mouvements, si nécessaires avec un adversaire tel que ce véritable créateur de la tactique moderne. Ainsi conseillée par les principes d'une stratégie usée, Marie-Thérèse se contentait

de rester sur la défensive, attendant ses alliés. Son armée se divisait en quatre corps : le 1er (le duc d'Arenberg), près d'Egra, sur le point de traverser le Vogtland pour se réunir à Brown et à Konigseck, près de Dresde; le 2e (Brown), à Budin, destiné à marcher sur Dresde; le 3e (le comte de Konigseck), aux environs de Reichenberg, pour passer par la Lusace; le 4e (le feld-maréchal Daun), en Moravie, prêt à pénétrer dans la haute Silésie.

Pour s'opposer aux attaques de ces quatre corps d'armée, Frédéric, qui pendant l'hiver avait eu soin de fortifier Torgau et les faubourgs de Dresde, forme aussi quatre corps, dont le 1er se rassemble, sous le prince Maurice d'Anhalt-Dessau, dans le Vogtland, à Chemnitz; le 2e, commandé par le roi en personne, à Lowositz, aux environs de Dresde; le 3e, avec le duc de Brunswick-Bevern, dans le comté de Glatz, à Zittau, occupe la haute Lusace; le 4e, sous le maréchal de Schwerin, en Silésie : effectif d'environ 100,000 hommes, que présentait à peu près aussi l'armée autrichienne, moins le corps de Daun de 30,000 hommes en Moravie; donc 70,000 hommes en Bohême.

Dès le mois de mars, Frédéric, contre toute prévision, entre en Bohême, et le prince Maurice marche sur Egra, où d'Arenberg rassemblait ses troupes; puis Maurice, le 20 avril, change de route, se dirigeant sur Komotau, tandis que le prince de Bevern rencontrait, le 21, près de Reichenberg (1), le général Konigseck dans un camp bien retranché. L'infanterie autrichienne défendait l'espace entre les villages de Christophsgrund et Frauenberg, ayant deux redoutes sur la rive droite de la Neisse; en avant de Reichenberg, des retranchements, des abatis, et des fossés entre Frauenberg et Rosenthal; la cavalerie au centre, entre deux petits cours d'eau. Le prince de Bevern se forme en bataille presque parallèlement à l'ennemi, attaque la cavalerie autrichienne avec la sienne et ses dragons et la met en déroute, pendant que son infanterie de droite, composée de plusieurs B. de grenadiers, passant le ruisseau, se déploie et force les Autrichiens à se retirer dans leurs retranchements en arrière de Frauenberg, appuyant sa droite au ruisseau sur lequel sont situés les villages de Christophsgrund et de Neu-

(1) Reichenberg (Bohême), vers les sources de la Neisse, dans le cercle de Bunzlau.

land. L'infanterie de la gauche prussienne (général Leswitz) attaque et contraint en même temps les Autrichiens d'abandonner les redoutes de Reichenberg, ce qui acheva le combat et rendit les Prussiens maîtres du champ de bataille. L'action, commencée à 6 heures du matin, se terminait vers les 11 heures.

Les Autrichiens opèrent leur retraite par Liebenau; mais craignant d'être coupés à revers par Schwerin, qui semblait se diriger sur Turnau, ils gagnent la rive droite de l'Iser à Iung-Bunzlau.

En même temps que son lieutenant refoulait le corps de droite des Autrichiens, le roi de Prusse préparait son attaque au centre. Le prince Maurice, qui s'était dérobé devant le duc d'Arenberg, rejoignait, le 25, à Trebniz le roi, qui avait suivi la grande route de Dresde à Prague. Les deux corps réunis se portent sur Budin contre le maréchal Brown, passent l'Egger, rencontrent le duc d'Arenberg, qui, comprenant leur manœuvre, accourait d'Egra. Le deuxième corps autrichien rallie le premier, et tous deux se retirent sur Prague. Le roi de Prusse les suit et vient prendre position, le 2 mai, sur la rive gauche de la Moldaw. Enfin, de son côté, Konigseck, précipitant sa marche, passe l'Elbe à Brandeis et se réunit près de Prague à la grande armée autrichienne.

Le 4 mai, Schwerin traverse l'Elbe, campe à Stuha. Le maréchal Brown, placé près de Budin, se replie sur Welwarn et y est rejoint par le duc d'Arenberg; Frédéric les suit et prend position, le 3 mai, entre la Moldaw et le Weissemberg; il traverse cette rivière le 5, donnant l'ordre au maréchal de Schwerin de venir le joindre sur les hauteurs de Prossik. L'armée prussienne se divisait en deux parties : la première, composée des 1er et 2e corps sous les ordres du roi, en position sur la rive gauche de la Moldaw; la deuxième, composée des 3e et 4e sous le maréchal de Schwerin, sur la rive gauche de l'Elbe, près de Brandeis, chacune d'environ 45,000 hommes et distante de l'autre de quatre à cinq lieues. Enfin, le 6, les Prussiens passent la Moldaw sur le pont situé entre les villages de Seltz et de Bodbuba, formant deux lignes entre Kobylis et Prossik, et les deux armées du roi et du maréchal de Schwerin se réunissent à Herdlorzes, ayant derrière elles la petite rivière la Rokinitz, qui se jette dans la Moldaw à Lieben, ville située sur la route de Prague à Brandeis. Ainsi Frédéric, menacé il y a quelques jours de perdre

le fruit de sa première victoire, obligeait les Autrichiens à rentrer en Bohême et, rassemblant avec un art infini ses troupes, les avait concentrées près de Prague entre l'Elbe et la Moldaw, après avoir battu la droite de son ennemi et essayé d'écraser leur centre, ce que la manœuvre du duc d'Arenberg seule l'avait empêché de faire. Maintenant le roi de Prusse, ayant appris que Daun arrivait de Moravie au secours du prince de Lorraine, prenant le commandement en chef, afin d'empêcher la jonction qui neutralisait ses chances de succès, se décide à livrer bataille. La position du maréchal de Schwerin était formée sur deux lignes; sa gauche, au village d'Hostiwarz, sur la Wein, devait prendre les Autrichiens en flanc. C'est alors que ceux-ci, ayant passé la Moldaw le 1er mai, s'étaient établis, le 5, sur la rive droite, faisant face à la première position des Prussiens, et se formèrent en équerre pour s'opposer au maréchal de Schwerin.

Le prince Charles, qui avait son quartier général avec sa cavalerie, sur trois lignes, à Neu-Strusnitz, charge les Prussiens. La première ligne du maréchal de Schwerin est repoussée; mais en poursuivant leurs succès, les Autrichiens laissent un intervalle dont profite le roi de Prusse pour y diriger sa cavalerie qui prend les Autrichiens à dos et les met entre deux feux. Bientôt ils succombent sous les charges réitérées et, rompus, sont obligés d'abandonner le terrain. Le prince Charles opère sa retraite en bon ordre et se réfugie dans les murs de Prague par la porte près de la Moldaw, en côtoyant le Ziskaberg. La défaite eût été terriblement fatale, si le prince Maurice, avec le général Keith, avaient pu, comme le comportait leur ordre, traverser la Moldaw vis-à-vis de Branik, et couper leur retraite. La crue des eaux préserva les Impériaux d'une destruction totale.

Cette bataille de Ziskaberg, ou de Prague, ou de Maleschitz, commencée à 5 heures du matin, finit vers les 10 heures. Le vieux maréchal de Schwerin, un drapeau à la main pour entraîner par son exemple ses soldats à la charge (1), est tué à la tête de son régiment,

(1) Schwerin (Christophe, comte de), né le 26 octobre 1684, dans la Poméranie suédoise, étudie à Leyde, à Rostock et à Greisswalde; en 1699, sert dans un régiment hollandais appartenant à son oncle; en 1705, quitte le service de Hollande et passe au service du duc de Mecklenburg; en 1712, le duc Charles-Léopold l'envoie à Bender au roi Charles XII. En 1718, major général; en 1719, à la tête des troupes

et le maréchal Brown est blessé mortellement (1). Le roi de Prusse passa la nuit au village de Michel. Si la gauche et le centre du prince de Lorraine fussent sortis de leur position pendant que la droite eût attaqué les Prussiens dans leur mouvement vers Nieder-Potschernitz, les Autrichiens pouvaient s'emparer de la route de Brandeis, et le roi se fût trouvé entre l'armée du prince et celle du maréchal Daun. En effet, au bruit de l'invasion de la Bohême par le roi de Prusse, le maréchal Daun, successeur de M. de Piccolomini dans le commandement d'une seconde armée impériale, recevait ordre de la cour de Vienne de rassembler en hâte toutes ses troupes et de les mener droit à Prague pour y soutenir M. de Brown. La faute des Autrichiens fut, au lieu de marcher en masse sur l'un des trois corps prussiens isolés, de s'être renfermés immobiles dans leur position. Le prince Maurice dut se borner à canonner les fuyards.

A la suite de cette défaite, le prince de Lorraine s'était renfermé dans Prague avec 40,000 hommes, tandis que 12,000 autres, se retirant sur la Sazawa, rejoignaient le maréchal Daun. La ville est investie par le roi de Prusse le 7 mai; il en continue le blocus pendant quarant-deux jours jusqu'au 21 juin. Le maréchal Daun s'avançant pour dégager cette place, le roi marche à sa rencontre à

de Mecklenburg à la bataille de Wahlmsmoelen; entre au service de Prusse, 1724; ministre à la cour de Pologne, 1731; lieutenant général, 1740; feld-maréchal, 1744; marche en Bohême, commande le siège de Prague, qui capitule le 16 septembre 1756; il pénètre en Bohême le 6 mai 1757; tué à la tête de l'armée de Silésie, ayant à la main le drapeau de son régiment pour entraîner par son exemple ses soldats à la charge. Dans toute sa carrière, joignit la plus grande prudence au plus grand courage; petit de taille, le regard expressif. « Sa perte valait 10,000 hommes, » dit Frédéric II, et il ajoute qu'à son arrivée au trône, il n'y avait dans toute son armée que Schwerin qui fût homme de tête et général expérimenté. Son souvenir s'est perpétué par des chants populaires qui vivent encore. Dans sa vie privée, modèle de toutes les vertus; homme de grande piété, il a laissé des poésies religieuses.

(1) Le général major Anstela, le prince de Hosltein, le colonel Fouquet, de Goltz, de Manstein (*), d'Anhalt, les généraux de cavalerie de Blanckenzee, de Platenberg, y furent blessés, quelques-uns mortellement, avec 2,100 morts et 3,000 blessés. (Relation prussienne.)

(*) Manstein, rentré au service de Prusse qu'il avait quitté pour celui de Russie, y commandait la première brigade de l'aile droite. D'une complexion très robuste et d'un courage extraordinaire, il fut transporté, blessé grièvement, avec les prisonniers de Leitmeritz à Dresde; tombé au pouvoir de Daun au passage des montagnes, il ne voulut pas se rendre et se défendit contre les croates, qui le tuèrent à coups de lance.

Chotzemitz et oppose le prince de Bevern au maréchal; mais ce prince n'avait pas assez de troupes pour arrêter le maréchal, de sorte que la marche de Daun devenait menaçante, car son armée, grossie des débris de celle qui avait combattu à Prague, s'élevait à un effectif de 60,000 hommes environ. Le prince de Bevern, chargé de la maintenir, se trouvait à son tour en danger d'être accablé par des forces du triple supérieures aux siennes. Aussi Frédéric, qui après sa victoire espérait prendre à Prague une armée entière, voulant à tout prix éviter la jonction de Daun, va rejoindre Bevern avec ses meilleures troupes, qu'il détache du blocus, le 15 juin. Les deux armées manœuvrent à cette date en présence l'une de l'autre sur la route de Vienne à Prague, toujours à peu près à hauteur de Kolin (cercle de Kaurzim).

Le 16 juin, l'armée autrichienne campait près de Krichnau. Le roi, voyant l'impossibilité d'en attaquer le front, résolut de tourner son camp. Il porte son armée, le 17, de Kaurzim sur la gauche du côté de Planian, et comme le mouvement semblait menacer le flanc droit des Autrichiens, le maréchal Daun appuya cette droite sur Kracdenin.

Le 18, on vit paraître les Prussiens entre Planian, Slatislung et Neustadt, où ils firent halte pendant quelque temps. Les Autrichiens, voyant leur flanc droit exposé de nouveau, marchent encore à droite, pendant que les Prussiens continuaient leur marche le long du chemin impérial. La situation de Frédéric devenait difficile dans son camp étroit acculé contre des montagnes, et avec sa droite mal appuyée à Kaurzim. Il fallait couvrir les magasins de Brandeis et de Nimburg, d'où l'armée d'observation tirait son pain; il fallait protéger le blocus de Prague. En s'approchant de l'Elbe, on couvrait les magasins; en laissant le chemin libre vers Prague et en tirant plus vers la Sazawa, on protégeait mieux le siège. Dans cette irrésolution, Frédéric devait braver les règles de la prudence et s'avancer à la rencontre des Autrichiens. Il fallait donc de toute nécessité cesser de manœuvrer et se résoudre à l'attaque. Suivant le plan du roi, son armée devait s'avancer sur une ligne oblique au-dessous de Brzist, et, avec l'aile gauche, attaquer l'aile droite des Autrichiens entre ce village et Chotzemitz, tandis que le général Hulsen, avec 7 B. et 5 E. de dragons, s'emparerait de la hauteur pour prendre l'ennemi de côté, et que 55 E. de dragons et de hussards couvriraient le flanc de

l'armée. Mais les Autrichiens, ayant deviné cette manœuvre, profitèrent du moment où les Prussiens commençaient à la mettre à exécution pour former une seconde ligne en équerre, par laquelle ils couvrirent leur côté menacé. Enfin, après avoir encore fait reculer la cavalerie de l'aile droite, ils ordonnèrent à l'infanterie un quart de conversion à droite vis-à-vis de Krzeczhorz.

Au commencement de l'action, Hulsen (1) s'empara du village de Brzist; mais quand il avança, les tirailleurs postés dans les maisons de Krzeczhorz l'obligèrent à plier, et le combat changea au point qu'Hulsen fut obligé de leur opposer 6 B. et d'en placer un autre dans le cimetière du village.

Pendant cet engagement, l'armée s'était avancée pour rejoindre le corps d'Hulsen; mais les batteries autrichiennes placées sur la hauteur retardèrent tellement sa marche que les B. n'arrivaient que l'un après l'autre, et qu'Hulsen se trouvait trop heureux de soutenir sa ligne. Le centre, avancé jusqu'à Chostemitz, engagea le combat avec les croates, bien établis sur la hauteur, et l'aile droite prussienne, malgré le terrain, essaya de prendre part à l'action. L'aile gauche, toujours séparée et sans secours, produisit entre l'autre aile et le centre un vide considérable, rempli par la cavalerie, ce qui exposa celle-ci au feu d'une batterie dont elle ne put s'emparer. La déroute se mit alors dans les rangs prussiens d'une extrémité à l'autre, et la cavalerie, après avoir repoussé un instant le corps de Nadasti, se trouva exposée au feu d'une batterie à l'angle du bois et fut obligée de suivre la retraite. Les frères de Frédéric, les princes Henri et Ferdinand, conduisirent plusieurs fois leurs troupes à l'attaque et toujours sans succès. Enfin les généraux, voyant l'armée battue et en déroute, se retirent vers Kolin. L'affaire, commencée à 2 heures de l'après-midi, se terminait à 8 heures du soir (2). Après cette défaite, il restait peu de monde au

(1) Hulsen, major, 1740; lieutenant-colonel, 1743 ; colonel, 1745 : major général, 1755; lieutenant général, 1758 ; commande en Saxe avec distinction un corps contre l'armée de l'Empire, particulièrement au combat de Strehlen.

(2) M. le comte de Marainville, capitaine de carabiniers, envoyé par Louis XV pour servir à l'armée de Daun, en a fait une narration et levé le plan. 326 officiers, 13,440 morts, blessés ou prisonniers, l'élite de l'infanterie, et 40 canons, furent les pertes de cette journée. Jamais l'armée prussienne n'avait éprouvé pareil revers, ni aussi accablant. Le découragement fut général et affecta même le corps d'armée

roi de Prusse, et si, au lieu de rentrer dans son camp, Daun fût tombé avec toutes ses forces sur les débris de l'armée prussienne, c'en était fait de sa fortune.

Le siège de Prague fut une entreprise imprudente et dangereuse. Les sièges entraînent toujours à leur suite tant de dépenses, une telle perte de temps et d'hommes, qu'on ne doit jamais les commencer sans la plus grande nécessité. Le roi de Prusse se trouvait alors dans une position qui demandait un coup décisif et le plus tôt possible. Cette place ne couvrait aucun passage, elle ne renfermait aucun magasin; elle ne lui était donc pas nécessaire, et il devait plutôt marcher avec ses troupes sur Daun, qu'il aurait détruit. La conduite de celui-ci est inspirée par son profond jugement; après la bataille de Prague, il se retire devant le duc de Bevern, autant pour donner à ses troupes le temps de se rassembler que pour recevoir les renforts attendus. Ces renforts arrivés, aussitôt il change ses plans; il devient aussi vigoureux et actif qu'il avait paru temporiseur. Les Autrichiens furent lents à profiter de leur succès; le prince Charles perdit également plusieurs jours avant de sortir de Prague. Marie-Thérèse attendait inquiète le résultat de cette bataille; sa joie se proportionna à ses craintes. C'est en son honneur qu'elle institua l'ordre du Mérite militaire.

Le lendemain de cette journée, Frédéric écrivait : « La fortune m'a tourné le dos; elle est femme, et je ne suis pas galant. Dans le vrai, les succès donnent une confiance nuisible : 23 B. ne suffisaient pas pour déloger plus fort que moi, et d'un poste avantageux. »

Ne pouvant plus continuer le blocus de Prague, le roi marche à Leitmeritz avec une partie de son armée; l'autre file vers Bohmisch-Leipa, derrière le Polzen, sous les ordres du prince de Prusse, et s'y arrête pour vivre aux dépens de l'ennemi. Dans cette position, les troupes prussiennes, adossées aux montagnes et maîtresses des défilés de Welemina, occupaient en face des Autri-

qui assiégeait Prague. Le prince de Prusse laissa échapper des plaintes amères sur la conduite de son frère, plaintes qui dans la suite lui attirèrent sa disgrâce. Toutes les représentations ne changèrent rien à son obstination à s'écarter de la disposition de bataille arrêtée. Frédéric ne s'est jamais expliqué sur ce point; il convient seulement, dans une lettre à d'Alembert, qu'il a fait une faute, en employant trop peu d'infanterie.

chiens un vaste demi-cercle, depuis Welwarn jusque auprès de Zittau.

Pour donner du repos à ses troupes, le comte de Daun passe plusieurs jours sur le champ de bataille et s'avance sur Prague; mais les Prussiens avaient levé le siège dès le 21, se retirant avec précipitation vers la Saxe et la Lusace. Daun fit alors sa jonction avec le prince Charles, qui prit le commandement en chef.

Ainsi, malgré ses premiers succès, à la fin du mois de juin, la situation de Frédéric restait toujours grave; il n'avait pas, il est vrai, à se préoccuper de l'armée du maréchal d'Estrées, opposée aux Anglais; mais lui-même avait près de lui les Autrichiens vainqueurs et les Russes commençant à entrer en ligne. Ne pouvant parer lui-même à cette attaque, qui l'éloignait trop du centre de l'action où il se sentait nécessaire, il reste seul pour soutenir la lutte dans des conditions particulièrement difficiles.

Le roi de Prusse, informé de l'accession de la czarine au traité de Versailles, ordonne au général Lewhald de marcher avec 30,000 hommes sur les frontières de la Prusse. Il rassemble son armée dans le mois de juin, s'avance à Insterburg et porte des avant-postes sur Memel. L'armée russe, forte de 62,000 hommes environ, s'était mise en mouvement au mois de mai, s'avançant en quatre colonnes sur les frontières de la Prusse; trois traversent la Pologne, la quatrième la Samogitie, commandée par le général Fermor. Pour faciliter les opérations, l'amiral Lewis, officier anglais au service de Russie, sort de Revel avec une flotte et 9,000 hommes de débarquement, attaque Memel du côté de la mer, pendant que Fermor l'attaquait par terre. Ils arrivèrent devant Memel le 19 juin, et, le 5 juillet, la place capitulait.

La situation du roi de Prusse s'aggravait donc de jour en jour, malgré son alliance avec l'Angleterre. Les Autrichiens marchaient sur la Silésie, les Suédois s'étaient emparés de la Poméranie prussienne, et les Russes, aux ordres du feld-maréchal Apraxin, venaient de s'emparer de Memel et, rejoignant le corps d'armée principal, se répandaient dans la Prusse, le maréchal Lewhald ne pouvant que s'opposer faiblement à l'ennemi.

C'est alors que Frédéric chercha à reprendre l'offensive et, malgré ses échecs, essaya de rejeter le prince Charles en Bohême et de marcher ensuite au-devant de l'armée franco-allemande, qui

se rassemblait à Eisenach et poussait ses avant-gardes jusqu'à Erfurt et Leipsig. Il laisse alors devant le prince Charles une armée d'observation avec Bevern (1), et de sa personne marche, à la fin d'août, au-devant du prince de Soubise. Pendant ce temps, le maréchal d'Estrées avait battu à Hastenbeck le duc de Cumberland, qui devait bientôt capituler à Closter-Seven. De plus, du côté du général Lewhald, toute l'armée russe, sous les ordres d'Apraxin, venant de Grodno, se rassemble au mois d'août sur la rivière de Kuss, puis vers la Prégel. Alors le général Lewhald quitte le camp d'Insterburg, se retire du côté de Wehlau, y reste jusqu'au 30 août, puis s'avance pour attaquer les Russes, qui, ayant passé la Pregel le 28, campaient à Gross-Jagersdorf. Les Prussiens, battus, se retirent à Wehlau, et les Russes restent dans leur camp, près de Norkitten.

La situation du roi de Prusse devient extrêmement critique; il venait d'être battu, et ses alliés aussi; sa perte semblait certaine, à ce point que le conseil aulique crut pouvoir le déclarer au ban de l'Empire. Le landgrave de Hesse et le duc de Brunswick eurent même à cet égard des négociations avec la France. Après Kolin, voyant ses épargnes épuisées et ses sujets accablés de contributions, en face de tant de périls, Frédéric se sent découragé; l'existence lui pèse, il veut même se débarrasser de la vie et adresse, le 23 septembre, au marquis d'Argens (2), ces vers, qui ne sont pas dépourvus de grandeur :

Ami, le sort en est jeté :
Las du destin qui m'importune,
Las de ployer dans l'infortune
Sous le poids de l'adversité,
J'accourcis le terme arrêté
Que la nature, notre mère,

(1) Le 13 juillet, le prince de Prusse, froissé des reproches réitérés du roi, quitte l'armée, se retire à Bautzen, écrivant au roi que les fatigues et les chagrins ont miné sa santé, et laissant au duc de Bevern tous les éclaircissements relatifs à l'état de son corps d'armée.

(2) Argens (Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'), né à Aix en 1704 ; après une jeunesse très orageuse et de lointains voyages, devient le chambellan et l'ami de Frédéric ; on connait sa correspondance avec Voltaire et ses *Mémoires* (un vol. in-12).

A mes jours remplis de misère
A daigné départir par prodigalité.

. . . .

Vous, de la liberté héros que je révère,
O mânes de Caton, ô mânes de Brutus,
C'est votre exemple qui m'éclaire,
C'est votre flambeau funéraire
Qui m'instruit du chemin, peu connu du vulgaire,
Qu'ont aux mortels tracé vos antiques vertus!
Tes simples citoyens, Rome, en des temps sublimes,
Étaient-ils donc plus magnanimes
Qu'en ce siècle les plus grands rois?
Il en est un encore qui, jaloux de ses droits,
Fermement résolu de vivre et mourir libre,
De lâches préjugés venant braver les lois,
Imite les vertus du Tibre.

Ce ne fut là d'ailleurs qu'un mouvement passager; bientôt reprenant courage, il finit par ces vers à Voltaire :

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

Il semblait, malgré son énergie, que ce fût la seule éventualité qui pût se produire : la défaite et la mort du roi au milieu de ses ennemis ameutés, dont le cercle, qu'il n'avait pu briser, se resserrait chaque jour de plus en plus autour de lui. La capitulation de Closter-Seven était le dernier coup et le plus fatal, si Richelieu eût su en profiter. Les ressources infinies de Frédéric n'eurent d'autre but que de l'endormir. Le maréchal se laissa persuader, on dit même gagner; il occupa le Hanovre, le duché de Brunswick, qu'il accabla de réquisitions, et son besoin d'argent ne put le décider à s'avancer vers le Brandeburg, plus près d'Halberstadt. Inutilement le comte de Stainville, alors ambassadeur de France à Vienne, le pressa d'envoyer un corps renforcer les Suédois en Poméranie; tout ce qu'on obtint, ce furent des détachements.

Profitant donc du moment de répit que lui donnait l'incapacité de ses adversaires, Frédéric résolut de tenter encore le sort des

armes dans une bataille, même contre des forces supérieures aux siennes. Parti de Strasbourg le 25 juillet, le prince de Soubise s'était rendu à Erfurt, dernier camp qu'il occupa le 25 août et où il établit son quartier général, après avoir opéré sa jonction avec l'armée impériale des cercles.

Ce fut dans cette ville que, le 1er septembre, M. de Soubise apprit que Frédéric de Prusse, quittant brusquement son armée de Silésie, arrivait à Dresde (29 août). Le roi manœuvra habilement devant son ennemi, le repoussant jusqu'à Eisenach, puis lui cédant le terrain jusqu'à la Saale, puis l'attaquant assez vivement au passage de la rivière et l'obligeant à se concentrer à Mucheln. Si les généraux français et autrichiens avaient eu la sagesse d'immobiliser leur adversaire en restant dans leur excellente position, ils pouvaient encore faire triompher la cause commune. Il est vrai que l'attaque des Russes ne donnait pas le résultat qu'on avait pu espérer, car après quinze jours de séjour à Jagernsdorf ils se retiraient sur les frontières de la Pologne et bientôt après évacuaient toute la Prusse, à l'exception de Memel, qu'ils conservèrent jusqu'à la paix ; de sorte que le corps prussien de Lewhald, qui, derrière les Russes, avait poussé jusqu'aux environs de Tilsit, en fut rappelé par le roi pour opérer contre les Suédois, qui, du côté de la Poméranie, menaçaient Berlin, et dont M. de Manteuffel, avec une colonne insuffisante, retardait néanmoins les progrès.

Mais, de son côté, le général autrichien Haddick, ayant traversé la Lusace pour pénétrer dans le Brandeburg, avait gagné de vitesse le prince Maurice sur Berlin, qu'il occupa (16 octobre) juste le temps nécessaire pour y lever une contribution, et qu'il évacua sans attendre l'arrivée du prince et affronter ses attaques: Il s'agissait donc de maintenir le roi, et il n'était pas nécessaire de l'attaquer. Malheureusement c'est ce que firent nos généraux, et c'est ce qui les perdit.

Dans la matinée du 4 novembre, l'armée prussienne, ayant fait un mouvement en avant dans l'intention de combattre, trouve l'armée combinée dans une position tellement formidable que le roi, trop faible en infanterie, recule pour faire prendre à ses troupes le camp de Braunsdorf et y attendre une occasion plus favorable.

Persuadé que Frédéric se retire parce qu'il n'est pas en mesure de lutter contre des forces supérieures, le duc de Saxe-Hildburghausen veut absolument un engagement, et, le lendemain 5, on marche vers Rossbach et Merseburg à l'armée prussienne, qui semblait sous ses tentes sans souci d'aucun danger; à deux heures, tout à coup ces tentes s'abattent et la petite armée de Frédéric paraît en ordre de bataille entre deux collines qui protègent ses flancs. M. de Seydlitz, qui faisait l'avant-garde à la tête de toute la cavalerie, avec l'ordre exprès du roi de se glisser par les bas-fonds dont le pays est rempli, ayant, par ce mouvement, tourné la droite de l'armée combinée, charge à l'improviste sur les troupes à cheval des cercles, qui se débandent et jettent le désordre dans les colonnes françaises de soutien. Bientôt les deux armées se rapprochent et engagent l'action ; mais, par une manœuvre habile du roi, nos lignes sont débordées. Une terreur panique se communique en quelques instants d'une colonne à l'autre, les régiments se confondent et la déroute devient générale ; il était six heures du soir quand eut lieu le dernier choc. Heureusement, le comte de Saint-Germain, dont la division restait placée en réserve, put contenir les Prussiens victorieux et forma l'arrière-garde. Les Prussiens d'ailleurs cessaient déjà de les suivre, autant par prudence qu'à cause de l'obscurité qui couvrait le champ de bataille.

Journée fatale à l'armée franco-allemande. Pour faire ombre à ce tableau, les lieutenants de Frédéric allaient se faire battre en Silésie. A la suite de leur succès à Kolin, les Autrichiens avançaient dans cette province, et le siège de Schweidnitz, capitale de la principauté de Schweidnitz dans la Silésie, était commencé par Nadasti depuis le 26 octobre ; la ville devait se rendre après l'assaut de la nuit du 11 au 12 novembre. Cependant le général Haddick, se sentant trop engagé à Berlin, se retirait à Kottbus, qu'il avait déjà dépassé. Frédéric accourait à Hirchsberg pour lui couper la retraite, et Maurice d'Anhalt revenait de Berlin en Silésie. Malgré sa victoire à Rossbach, avant de s'engager, Frédéric juge nécessaire d'attendre le prince d'Anhalt et les projets de l'armée des coalisés. Si elle prenait ses quartiers d'hiver, il retournerait en Silésie à la défense de Schweidnitz; si au contraire les hostilités continuaient, il resterait pour surveiller les opé-

rations. Frédéric marche au secours de Schweidnitz, toujours assiégée ; le général Keith est envoyé à Leitmeritz, sur la route de Prague, pour forcer le général Marshall à quitter les environs de Bautzen et de Zittau. Le général Marshall ayant reculé à son approche, Frédéric entre dans Gorlitz ; ce fut dans cette ville qu'il apprit la reddition de Schweidnitz par le général Ph.-Loth de Seers (1).

Une partie de l'armée de Frédéric suit Daun (2), le refoule jusqu'en Bohême; l'autre part de Lissa, afin de se trouver sur les bords de la Lohe. Pendant ce temps, les Russes battaient en retraite depuis le 17 septembre, et le maréchal Lewhald, dont l'armée n'avait pas été désorganisée, chassait les Suédois de Demmin et d'Anclam et les rejetait dans l'île de Rugen. Les affaires du roi semblaient donc reprendre meilleure tournure, quand il apprit la perte de la bataille de Breslau.

Le 19 novembre, le général Nadasti, après son retour de la prise de Schweidnitz, s'était mis en bataille en avant de Klet-

(1) Philippe-Loth de Seers, né en Westphalie, fils de Pierre de Seers, gouverneur de Pillau en 1725, général-major en 1726, commandant de Schweidnitz, fit plusieurs sorties heureuses; mais les Autrichiens étant parvenus à s'emparer de deux forts et d'un ravelin, il se crut hors d'état de se défendre plus longtemps et capitula. Aux siècles derniers, un officier, comme de Seers, ne se faisait pas scrupule de quitter sa patrie pour passer au service d'un prince étranger. Une cause politique ou religieuse, comme la révocation de l'édit de Nantes (1685), entraîna hors de France près de 600 officiers résolus à ne pas se convertir au catholicisme; un grand nombre se réfugièrent dans le Brandeburg et adoptèrent cet électorat, où ils furent accueillis avec bienveillance. La seconde expatriation résulta de l'émigration de 1791, mais elle fournit en Prusse beaucoup moins d'officiers.

(2) Daun (Léopold-Joseph-Marie, comte de), chevalier de la Toison d'or et du Saint-Empire, né à Vienne en 1705, colonel du régiment de son père; 1737, major général, sert contre les Turcs; 1739, lieutenant général; 1745, général d'infanterie; 1751, commandant de Vienne; 1754, feld-maréchal; s'immortalise à Kolin. Aussi brave que circonspect, renommé par ses heureuses réformes dans l'infanterie. On doit lui reprocher d'avoir manqué du coup d'œil rapide et de l'exécution, d'avoir poussé trop loin l'esprit de temporisation en ne profitant pas de ses avantages sur l'ennemi. Un degré de plus de force dans l'esprit l'aurait placé au rang des plus grands hommes de son siècle. Mort le 5 février 1766. Frédéric, qui cherchait les batailles où il se croyait sûr de vaincre, trouva dans Daun un nouveau Fabius. Habile dans l'art de choisir son terrain et de s'y retrancher, il sut ramener les combats à des affaires de position.

tendorf, sa gauche au petit ruisseau qui va se jeter dans la Lohe en passant par Gross-Mochbern. Le général Ziethen avec son corps appuyait sa droite à Grabischen, sa gauche aux dernières maisons de Gabitz.

Le 22 novembre, le prince de Lorraine, sachant que le roi de Prusse venait au secours de Bevern, chargé de la défense de la Silésie, quittait son camp de Bernstadt pour occuper près de Gorlitz la montagne de Landkrone, en laissant une division à Bautzen. L'armée autrichienne avait ses batteries sur le Gross-Mochbern pour couvrir la construction des ponts et le passage de la Lohe; le corps de Nadasti marchait sur Ziethen, de Kriethern et Oltaschin, et était sur le point de le prendre par le flanc, entreprise qui échoua par un mouvement forcé vers sa gauche.

Les Prussiens occupaient le camp retranché en avant de Breslau, la droite s'appuyant à l'Oder et la gauche au plateau fortifié de Klein-Mochbern. Les Autrichiens formèrent trois attaques sur les trois points ennemis, d'abord sur Kleinburg; mais des troupes arrivant par Kriethern au secours des Prussiens forcèrent les Autrichiens d'abandonner ce point avec perte de leur artillerie. De ce côté finit le combat. Quant à la première division d'infanterie de l'armée autrichienne, ayant passé la Lohe et s'étant emparée de la redoute élevée devant Grabischen, elle prit possession de ce village et enfin de celui de Gross-Mochbern.

La seconde division opéra aussi son passage au village de Schmiedefeld, dont elle s'empara; puis la troisième division attaqua le village de Pilsnitz, avec moins de succès. Mais la victoire restait aux Autrichiens, et au commencement de la nuit les Prussiens se retirèrent de tous les points, laissant des chasseurs et quelques B. postés en réserve pour soutenir la retraite.

Après la bataille, l'armée impériale était sur deux lignes, son centre au village de Kriethern, sa droite à celui de Durrgoi, un peu en avant du point où la Lohe se jette dans l'Oder, c'est-à-dire sur une ligne passant par Landau, Mochbern, Grabischen, Kriethern, Kleinburg et Durrgoi. De l'autre côté de l'Oder, le général Krokow fut repoussé pendant la bataille par le corps de Beck jusque vers le vieil Oder.

Les débris de l'armée prussienne sont ramenés vers Glogau par le général Kyan, et les Autrichiens recouvrent la Silésie.

Au moment où cette bataille se livra, le duc de Bevern avait deux objets en vue : le premier et principal était de couvrir la Silésie et particulièrement Breslau, Schweidnitz et Neisse, les seuls points sur lesquels l'ennemi pouvait diriger ses opérations ; l'autre, secondaire, était de tenir la communication libre avec l'Elbe, tant pour agir avec le roi en Saxe, que parce qu'il tirait ses approvisionnements de Dresde. Son camp de Brentadel répondait à ces fins, quoique un peu en arrière; il pouvait de là se porter sur l'Elbe ou la Silésie plus tôt que l'ennemi, en marchant sur sa droite par Bautzen, ou sur sa gauche par Lowenberg, et de là à Schweidnitz ou Breslau. Au lieu de garder cette position devant des forces supérieures, il en prit une plus éloignée sur le Landscron, près de Gorlitz; il perdit dès ce moment sa communication avec l'Elbe et rendit très difficile la communication avec la Silésie.

Indépendamment des ouvrages que les Prussiens avaient élevés pendant sept semaines, ils auraient dû inonder le terrain par la Lohe, ce qui les eût entièrement couverts. Telles furent les fautes des Prussiens. Les Autrichiens ne remportèrent cependant aucun avantage marqué à la droite et au centre; mais le prince de Bevern fut obligé de se retirer, parce qu'ils avaient pris Grabischen et Klein-Mochbern, et s'il fût resté dans sa position, ils lui coupaient sa retraite sur Breslau et le jetaient dans l'Oder.

Le prince Charles mit dans sa conduite autant de prudence que de vigueur. En envoyant deux corps sur le flanc des ennemis, il les obligea de quitter le point avantageux qu'ils occupaient sur le Landscron et d'aller plus loin passer la Neisse et la Queisse, ce qui lui donna la facilité d'un chemin plus court que celui des ennemis vers Breslau et Schweidnitz. En arrivant à Liegnitz, il aurait dû attaquer immédiatement et envoyer assiéger Breslau, qui n'était défendu que par une faible garnison.

Les Autrichiens, après ce dernier succès, croyant la campagne terminée, se préparaient à prendre leurs quartiers d'hiver. Frédéric, parti de Leipsig le 12 novembre, arrive à Naumburg le 24; il y apprend la défaite de Breslau. Tournant Liegnitz, où les Autrichiens ont placé une garnison, il arrive à Parchnitz le 25; il y rallie Ziethen et se trouve alors à la tête de 36,000 hommes.

Le prince Charles, résolu d'aller au-devant de lui, passe la

Schweidnitz, le 4 décembre, dans l'intention de se porter plus loin vers Glogau ; mais l'arrivée de l'ennemi, le jour suivant, empêcha l'exécution de ce plan et donna lieu à l'affaire de Lissa.

Le 4 décembre, le prince Charles quitte son camp de Breslau, se porte en avant de Lissa, et Frédéric se dirige sur Neumark, où il enlève une avant-garde assez considérable ; il ranime par ce premier succès ses troupes découragées, à qui la vue des vainqueurs de Rossbach excite l'émulation. Le roi rassemble tous les officiers et leur dit : « Messieurs, demain je chargerai l'ennemi et lui livrerai bataille; comme le succès de la campagne dépend de cette journée, je vous ai fait venir pour vous dire que je compte que chacun de vous fera bien son devoir et me secondera de tout son pouvoir.

« J'exige que chacun donne l'exemple du courage, de la valeur et de l'intrépidité ; en un mot, que chacun s'avance contre l'ennemi dans la ferme résolution de vaincre ou de mourir. Si vous pensez comme moi, tous sans exception, je suis sûr de la victoire (1). »

Le 5 décembre, Frédéric fait ses dispositions pour la bataille de Lissa ou de Leuthen en Silésie. L'armée autrichienne avait son front sur deux lignes, front marqué par un ruisseau et une ligne de hauteurs; l'aile droite s'appuyait aux marais de Nyperen et au village du même nom, le centre à Frobelwitz et Leuthen, la gauche à Sagschutz et Gohlau, mais séparée du centre par un ravin. Frédéric déboucha de Borna de grand matin par la route de Neumark à Borna; l'armée prussienne marchait en deux masses placées l'une derrière l'autre; dans chaque masse il y avait quatre colonnes, deux d'infanterie au centre et deux de cavalerie sur les flancs ; devant l'armée, une forte avant-garde sous Ziethen.

La cavalerie autrichienne et saxonne est culbutée par l'avant-garde prussienne et poursuivie vers l'aile droite des Autrichiens. Les colonnes prussiennes marchent sur l'avant-garde, et les Autrichiens, soupçonnant l'attaque réelle sur leur aile droite, font avancer leur réserve jusqu'à Borna; mais les colonnes prussiennes, opérant une conversion à droite, se forment en bataille, et l'avant-

(1) *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, par D. Thiebault ; Paris, Didot, 1860.

garde des 10 B. qui avaient côtoyé l'armée est séparée en deux parties : 6 B. forcent le petit bois de Sagschutz, couronné par les Wurtembergeois et les croates; le reste attaque le village de Sagschutz, défendu par les Bavarois.

La cavalerie saxonne repousse d'abord, à Gross-Gohlau, la cavalerie prussienne; mais elle plie à son tour lorsque l'infanterie prussienne, après la défaite des Wurtembergeois et des croates, s'avance par le bois et la prend en flanc. Le corps de Nadasti, alors attaqué en flanc et en dos, cède le champ de bataille aux Prussiens. Du côté des Autrichiens, on mène la seconde ligne de l'armée à son secours; quelques brigades se forment entre Gohlau et Leuthen, mais elles sont battues l'une après l'autre.

La seconde position des Autrichiens était alors une ligne derrière Leuthen, se prolongeant jusqu'aux bois qui avoisinent la Weistritz, vis-à-vis d'Arnoldsmuhl. Celle des Prussiens, parallèle, faisait face à Leuthen; une batterie, aussitôt placée en avant de leur gauche, enfila les nouvelles positions autrichiennes. La cavalerie autrichienne, qui s'était avancée vers l'aile gauche des Prussiens, est culbutée par la cavalerie de ceux-ci, et Ziethen, soutenu de sa réserve, entraîne et décide le combat en sa faveur. Pendant le combat de cavalerie, l'infanterie prussienne gagne le village de Leuthen après une résistance opiniâtre; pendant ce temps la cavalerie de l'aile droite forçait de son côté les Autrichiens, qui se retiraient en deux lignes parallèles, leur gauche en avant de Lissa, occupant Saara, et leur droite en arrière de Frobelwitz. Les dragons de Bayreuth, à l'aile gauche avec le général Driesen, tournaient l'infanterie autrichienne, l'attaquaient en dos, pendant que l'infanterie prussienne marchait de front et forçait ainsi les Autrichiens à se retirer vers la nuit sur les ponts aux environs de Lissa.

Le dernier effort fut dans le village de Leuthen, environné de retranchements et longtemps disputé; le flanc gauche des Autrichiens était déjà tourné avant que le prince Charles s'en fût aperçu, et Nadasti fut obligé de plier et de laisser son infanterie à découvert. Le prince Charles, appuyé par Daun lui-même, avait pris ce mouvement des Prussiens pour une retraite (1).

(1) « La bataille de Leuthen est un chef-d'œuvre de mouvements, de manœuvres et de résolution; seule elle suffirait pour immortaliser Frédéric et lui donner rang

La perte des Autrichiens fut de 20,000 hommes. Le vainqueur, en entrant dans Breslau quelques jours après, en trouva 15,000 autres qui s'étaient échappés du champ de bataille et qu'il fit prisonniers. La Silésie était reconquise. C'est ainsi que cette victoire permit au roi de recouvrer tout ce qu'il avait perdu pendant la campagne.

Le prince Charles savait, même avant la bataille de Breslau, que le roi venait en Silésie avec 12,000 hommes environ, que son seul objet était de joindre l'armée du prince de Bevern, sans laquelle il ne pouvait rien entreprendre ; il ne pouvait donc pas s'approcher de l'armée autrichienne sans s'exposer à une destruction inévitable : ainsi le seul objet du prince Charles devait être d'empêcher cette jonction. Il aurait dû marcher à Parchwitz et prendre une position entre cette place et Liegnitz, avoir un corps sur les hauteurs de Pfaffendorf, ce qui aurait empêché le roi de s'approcher de l'Oder, et même ce dernier n'aurait pu aller à Glogau sans donner aux Autrichiens une occasion favorable de l'attaquer et par conséquent de le vaincre, si l'on considère la supériorité de leur armée sur la sienne (1). Pendant ce temps la fortune, qui avait été si cruelle pour Frédéric, semblait prendre à tâche de le combler de ses faveurs.

Les Suédois, pour garantir le traité de Westphalie, avaient envoyé contre les Prussiens une armée de près de 17,000 hommes, sous le commandement du général Ungern-Sternberg. Cette armée passe la Peene et, ayant pris Demmin, Anclam, les îles Usedom et Wollin, s'avance dans la Poméranie prussienne, où elle lève des con-

parmi les plus grands généraux. Il attaque une armée plus forte que la sienne et victorieuse, avec une armée composée en partie de troupes qui viennent d'être battues, et remporte une victoire complète sans l'acheter par une grande perte. » (Napoléon, *Mémoires*.)

« Les combinaisons de ses opérations, celles de ses ordres de bataille, seront sans contredit un trésor de lumières et un digne sujet d'études pour les militaires de tous les siècles. » (Jomini, *Traité des grandes opérations militaires*.)

(1) Frédéric, dans cette campagne, employa continuellement sa cavalerie en dehors sous forme de colonne de marche, et il couvrit ainsi son infanterie. Une attaque impétueuse de la cavalerie autrichienne, réunie contre le flanc de cette colonne, pouvait lui infliger une défaite certaine. Ces marches de flanc, que Frédéric aimait tant à la face de l'ennemi, pouvaient devenir très dangereuses. C'est ici l'opinion impartiale de la raison, celle d'un juge sans parti pris, et qui ne mêle pas de l'amertume ou de l'enthousiasme au blâme.

tributions, car la garnison de Stettin, sous les ordres du général de Manteufel, ne pouvait quitter cette place importante pour s'opposer aux progrès des Suédois ; mais enfin arriva l'armée sous les ordres du général Lewhald, qui, avant la fin de décembre, forçait les Suédois d'abandonner ce dont ils s'étaient emparés, excepté Penemunde et les retranchements d'Anclam, et de se retirer sous le canon de Stralsund. C'est ainsi que cette campagne de 1757 se fit remarquer par de singulières alternatives : les Autrichiens obtinrent d'abord des succès qui dépassaient toutes les espérances; le roi de Prusse est défait, la Silésie envahie, la capitale de ses États mise à contribution; puis par ses efforts il recouvre tout ce qu'il avait perdu. Toujours il occupa, tant qu'il lui fut possible, la Prusse orientale, et toujours, en Lusace comme en Bohême, il veilla à couvrir la Silésie supérieure, se servant de sa cavalerie comme arbitre; car celui-là est avantagé qui avec elle se montre supérieur à celle de son adversaire. Il s'oriente plus vite, il accuse plus promptement ses évolutions, et facilite les opérations.

Les marches de flanc, celles qui font passer les troupes devant les positions ou devant les têtes de colonne, sont extrêmement difficiles, dangereuses, périlleuses; cependant Frédéric se montre plus entreprenant encore que la théorie. A Prague, il tourne par une marche de flanc la droite des Autrichiens; à Kolin, il fait de même en longeant tout leur front; mais à cette époque les armées rangées en bataille étaient difficiles à évoluer, par suite de ce principe de ne pas modifier l'ordre de bataille. A l'égard de sa tactique offensive, si vigoureuse, surtout quand la rapidité du mouvement l'exigeait, Frédéric, dit dans ses *Principes généraux de la guerre :* « Plus les attaques sont vives, moins elles vous coûteront de gens. »

Ainsi finit la campagne de 1757, une des plus importantes par le nombre des actions et la variété des mouvements. Les troupes prussiennes entrèrent dans leurs quartiers d'hiver, en Silésie, le 6 janvier 1758. Le roi resta à Breslau pour rétablir son armée et la mettre en état d'ouvrir aussitôt que possible la campagne prochaine.

CHAPITRE VI.

RETRAITE DE L'ARMÉE DE HANOVRE A TRAVERS LE HANOVRE, LA LIPPE, LA WESTPHALIE. — PASSAGE DU RHIN.

(janvier à mai 1758).

Janvier. 2. Le maréchal de Richelieu à Hanovre; exposé de ses plans de campagne au ministre de la guerre. — 4. Le prince Ferdinand établit son quartier général à Luneburg; son infanterie cantonne entre cette ville et Uelzen, sa cavalerie aux environs de Luneburg et dans le comté de Dannenberg. Les Prussiens ont à Halberstadt un régiment de hussards, quelques troupes à Quedlinburg et sur la Bode, depuis Barth jusqu'à Greifswald. Positions des armées. — 10. M. de Voyer marche sur Halberstadt, dont il s'empare le 11. — 11. Après l'avoir démantelée, il rejoint l'armée avec M. d'Armentières. — 11. M. de Broglie, détaché par le duc de Richelieu, s'empare du magasin de Vegesack, port de Brême, ainsi que de celui de Kosterholz, sur la basse Wumme. — Les ennemis se replient sur Magdeburg, Halberstadt, Quedlinburg et Halschersleben. — 12. M. de Broglie, après un engagement, se retire par le pont de Burg et se replie sur Hastede. Un corps hanovrien s'avance contre M. de Broglie, de Buxtehude, Stade et Bremersworde, le force à passer la Wumme. — 15 au 16. M. de Broglie prévient le général d'Oberg, occupe Brême, assure la gauche de l'armée, et étend ses postes depuis Wolfenbuttel et Brunswick jusqu'à Emden. Les troupes de M. de Soubise en Hesse; les Hanovriens repassent la Wumme, ne laissant qu'un détachement au pont de Burg. — 20-21. Émeutes dans Brême, les régiments de Lowendal, Bergh et Bretagne y tiennent garnison. M. de Richelieu décide sur les quartiers d'hiver que les troupes doivent prendre en remplacement de leurs cantonnements. — Projet d'amélioration à l'existence des capitaines. — 31. Le prince Ferdinand fait réoccuper Halberstadt par quelques B.

Février. Les quartiers d'hiver sont les mêmes qu'à la fin de la campagne de 1757 en Hanovre. Le prince Ferdinand (46 B., 46 E.) en Westphalie. — 8. Le maréchal de Richelieu quitte l'armée. — 9. L'armée hanovrienne se sépare. Le prince Henri de Prusse à Halberstadt, y rassemble des troupes. — 11. Le comte de Clermont, muni d'un pouvoir à la date du 17 janvier, arrive à Cassel (185 B., 185 E.). — 12. Y séjourne. Des troupes de Fischer capitulent à Regenstein. — 13. M. de Clermont à Eimbeck. — 14. A Hanovre, prend le commandement.

Le prince de Soubise quitte son corps, se rend à Versailles, remplacé en Hesse par M. de Broglie. M. de Saint-Germain à Brême, à la place de M. de Broglie. Le prince Georges de Holstein, venant de Poméranie, passe l'Elbe et arrive à Altenburg avec la 1re division de son corps, les autres suivent. — 16. M. de Monteynard adjoint à M. de Crémilles. Le prince de Holstein à Luneburg, dont la garnison hanovrienne s'est portée à Amelinghausen, tandis que les Hanovriens restés dans le duché de Lauenburg sont en marche pour rejoindre l'armée. Le prince Ferdinand s'avance sur M. de Saint-Germain. — 18. Le comte de Clermont passe le Wéser pour conserver la Hesse. M. de Paulmy remplacé par M. de Belle-Isle (la date officielle est du 26). Les régiments se portent sur l'Innerste en avant d'Hildesheim. M. de Saint-Germain fait passer sur la rive gauche du Wéser toutes les troupes de la rive droite depuis Werden jusqu'à Brême et sur la basse Wumme. — 22. Le prince Ferdinand s'empare de Rothenburg. Le roi de Prusse se dirige sur Magdeburg avec son armée. Le prince Henri menace vivement Goslar. — 23-24. M. de Chabo, envoyé à Hoya par M. de Saint-Germain, ne peut empêcher la prise de cette ville par le prince Ferdinand. M. de Broglie sort de Brême. 12 B. et 12 E. retournent en France pour s'y refaire. — 24. M. de Vogué garde Neustadt. M. de Saint-Germain se retire à Nienburg. — 25. Le prince Ferdinand arrive à Stocksee. — 26. Par suite des mouvements de l'ennemi, M. de Clermont bat en retraite. M. de Vogué évacue Neustadt et M. de Saint-Germain Nienburg, dans laquelle entre le prince de Holstein le 28. — 28. M. de Clermont quitte le Hanovre pour marcher à Hameln.

Mars. 1er. Le prince Ferdinand a son quartier général à Bersel près d'Osterwick, d'où ses détachements pénètrent dans l'évêché d'Hildesheim. Le 9, après avoir passé le Wéser, il ouvre la tranchée devant Minden, s'en empare le 15. — Du 24 février au 4 mars, retraite sur Hameln. M. de Saint-Germain arrive à Osnabruck. M. de Broglie se prépare à la défense de la Hesse. — 7. Cantonnements dans l'Ost-Frise. M. de Clermont allonge des divisions le long du Wéser vers Vlotho et Rehme; il envoie M. de Villemeur à Herford, pendant que M. de Saint-Germain se retire sur Munster. M. de Broglie replie ses 18 B. et 12 E. de la Werra sur la haute Fulda pour les rassembler sous Cassel, et dirige des B. sur Paderborn. — 13. La cavalerie restée en Ost-Frise se retire. On se dispose à évacuer Minden. — 14. Les ennemis passent le Wéser et s'emparent de Minden; sa capitulation. — 15-16. Le prince Ferdinand marche sur Osnabruck, le prince Henri vers le haut Wéser. — 17-18-19. L'armée se retire sur Paderborn. — 22. L'ennemi marche sur Munster et Osnabruck, se dirigeant vers le haut Wéser. — 23. L'armée se replie de Paderborn à Lippstadt, MM. de Villemeur à Lünen, Nicolaï de Munster à Haltern, de Voyer à Hamm. — 24. M. de Muy arrive à Schwerte, M. de Broglie à Lünen, et en part le 25 et le 26, se dirigeant sur le Rhin. — 26. Le gros de l'armée se rend de Lippstadt à Hamm. Les corps détachés de MM. de Villemeur, de Muy, de Voyer, opèrent leur retraite sur Wesel, sauf M. de Lorges qui conserve Hanau et le Mayn. — 27. L'armée à Lünen. — 28. A Haltern. — 29. A Dorsten. — 30. A Wesel. Les troupes venant de l'Ost-Frise repassent le Rhin à Emmerich, après être revenues par Bentheim. — 31. Toutes les divisions de l'armée sont réunies à Wesel.

Avril. 3 et 4. M. de Broglie passe le Rhin à Dusseldorf et à Deutz; la tête de l'armée ennemie près de Wesel. Le prince de Holstein occupe Dorsten avec son quartier général à Munster. M. de Clermont reçoit l'ordre de porter 25 B. et 12 E. sur le haut Rhin pour former une partie des 24,000 hommes que M. de Soubise doit mener en Bohême. Le reste de l'armée, qui depuis le 31 mars a passé le Rhin à Wesel, prend ses quartiers sur trois lignes. — 10. M. de Broglie, avec une partie de ses troupes, remplace M. de Lorges sur le haut Rhin et se rend à Cologne. — 15. Les troupes occupent leurs quartiers définitifs. Le prince Ferdinand fait cantonner ses troupes dans l'évêché de Munster, dans le pays entre la Lippe et la Ruhr, et dans la Hesse. — Les avant-postes près du Rhin. — Le prince de Holstein lève des contributions dans le pays de Bergh. — 19. M. de Broglie arrive de Coblentz à Hanau ; ses troupes sont placées entre le Mayn, le Neckar et le Rhin. Celles qui gardaient le Rhin à son arrivée le repassent, et cantonnent entre la rivière la Nahe et Mayence. — 29. Attaque par l'ennemi du village de Homberg à la rive gauche du Rhin. — Règlement pour être nommé colonel d'un régiment.

Mai. L'armée ennemie manœuvre entre Munster et Wesel, observant cette dernière place. — 5. Ordonnance sur l'artillerie. Effectif de l'armée. — 31. Le prince de Clermont fait évacuer Kayserwerth. Le prince Ferdinand, avec les Hanovriens, se prépare à passer le Rhin.

Au commencement de l'année 1758, quelques hommes sincères ne se dissimulaient pas le danger de voir renouveler la guerre quand on subissait les conséquences des désastres de l'année précédente. M. de Bernis, secrétaire des affaires étrangères, en montrait les malheurs inévitables. Le traité de Versailles, auquel il avait contribué, n'existait plus à ses yeux depuis qu'on allait bien au delà des engagements contractés. Il tâcha de présenter la victoire d'Hastenbeck et la convention de Closter-Seven comme des dédommagements de la journée de Rossbach et d'engager le roi à se restreindre à une guerre maritime avec les Anglais, qui recommençaient alors les hostilités dans le Canada; mais ses sages représentations ne modifièrent pas les projets de Versailles.

Dans ce moment d'ailleurs, le ministre Pitt, qui remplaçait le secrétaire d'État Fox, entraîné dans la disgrâce du duc de Cumberland, tout en dirigeant avec la plus grande activité les armements maritimes, sut intéresser les Anglais au sort du roi de Prusse, de sorte qu'on lui accorda un subside proportionné à ses dangers, à ses efforts, et d'après ses conseils on mit à la tête de l'armée anglo-hanovrienne le prince Ferdinand de Brunswick, frère du duc régnant. C'est en apprenant l'envoi d'un corps de troupes en Ha-

novre que le maréchal de Richelieu put enfin se persuader combien les ennemis se jouaient d'un pacte signé, d'un côté, sans prudence et, de l'autre, sans bonne foi ; il ne tarda pas, du reste, à être rappelé. Avant d'entreprendre le récit de cet événement et celui des faits qui suivirent, il convient de remonter un peu en arrière. En effet, pour la plus exacte intelligence de ce qui se passait à l'époque de la bataille de Rossbach, moment où les opérations militaires étaient le plus intéressantes, je ne me suis plus occupé de l'armée de Hanovre après la capitulation de Closter-Seven. A la fin de l'année 1757, le maréchal de Richelieu avait perdu tout le bénéfice de son succès; il n'avait su ni joindre les Suédois, ni donner une importance réelle à leur attaque, ni empêcher, par sa jonction avec M. de Soubise ou par une adroite diversion du côté de Magdeburg, le désastre de Rossbach. Il avait donc perdu, par suite de cet événement considérable, toute chance de pouvoir se porter en avant. Cependant, au commencement de janvier, il se rendait à Hanovre et dès son arrivée dans cette ville il s'occupait des moyens d'assurer l'exécution du projet consistant, 1° à reprendre Harburg, dans le cas où les ennemis, qui continuaient le siège, s'en seraient rendus maîtres; 2° à pousser les ennemis et à se faire joindre par un corps de la Hesse, qui passerait par Halberstadt; 3° à porter un corps de troupes au secours du duc de Mecklemburg pour joindre les Suédois. Or il était vraisemblable que la première opération des Prussiens serait de s'emparer de Domitz, cette place étant peu en état de se défendre, et le duc de Mecklemburg n'ayant ni la volonté ni les moyens d'y faire passer une forte garnison. Les Prussiens une fois maîtres de ce point, tous les succès dans l'invasion projetée des quartiers alliés n'auraient rien changé aux difficultés insurmontables du passage du bas Elbe, objet indispensable. Il imagina dès lors de ruiner l'armée par une expédition qui ne pouvait plus avoir les suites avantageuses qu'on devait en espérer. De plus, lorsque M. de Richelieu fit partir son courrier pour Versailles, il ignorait les événements survenus à Harburg. M. de Pereuse (1), canonné et bombardé depuis le 27 du mois de novembre, voyant la garnison et la place hors d'état d'opposer une plus longue dé-

(1) Pereuse (marquis de), colonel de Blaisois, 1735; brigadier, 1744; maréchal de camp, 1748 ; lieutenant général le 15 janvier 1758, pour sa belle défense.

fense, conformément à l'avis des conseils de guerre assemblés, demandait, le 27 décembre, à capituler. La garnison avait été forcée, le 29, de s'engager à ne servir, pendant toute la guerre, ni contre S. M. Britannique ni contre ses alliés; on lui accorda cependant de sortir de la place avec les honneurs de la guerre, pour retourner en France par Munster. Sur tous les points, les affaires des coalisés se trouvaient d'ailleurs dans l'état le plus déplorable.

L'armée suédoise avait abandonné la Peene et s'était retirée, la plus grande partie de sa cavalerie et la moitié de son infanterie dans l'île de Rugen, le reste de sa cavalerie et l'autre moitié de son infanterie dans Stralsund. Les Prussiens restaient placés depuis Barth jusqu'à Greifswald. On craignait qu'ils n'attaquassent l'île de Rugen à la faveur des glaces, qui pouvaient leur rendre facile le passage du canal, ou qu'ils ne fissent quelque entreprise sérieuse sur Stralsund, dans un moment où le dégel aurait rompu la communication de la ville avec l'île de Rugen.

D'un autre côté, le roi de Prusse venait de diriger dans le Mecklemburg un corps de troupes considérable. Il ne fallait donc plus compter sur les ressources que l'on espérait trouver dans ce pays.

Les affaires des Autrichiens en Silésie offraient la situation la plus fâcheuse. Depuis la bataille perdue, le 5, près de Lissa, l'armée de l'Impératrice avait quitté la Silésie pour prendre ses puartiers en Bohême. Le prince Charles laissait 10,000 hommes dans Breslau, non compris les blessés, au nombre de 6 à 7,000; en même temps il jetait 6,000 hommes dans Schweidnitz et 4,000 dans Liegnitz. On ne pouvait qu'être fort inquiet sur le sort de ces places, l'armée retirée en Bohême étant affaiblie à tel point qu'elle ne pouvait plus donner le moindre secours. Telle était la situation au commencement de 1758.

Les ennemis, après la prise du château d'Harburg, y laissèrent une faible garnison. Le corps auquel avait été confié le siège marcha sur Soltau. Le prince Ferdinand, depuis sa retraite, resté à Uelzen, établit, le 4, son quartier général à Luneburg; son infanterie était cantonnée pour la plus grande partie entre cette ville et Uelzen, sa cavalerie dans les environs de Luneburg et dans le comté de Dannenberg.

Quant aux Prussiens, ils avaient envoyé à Halberstadt 4 B., 6 E., 1 régiment de hussards, et quelques troupes à Quedlinburg et sur

la Bode (1). Toutes les nouvelles affirmaient en même temps le retour du maréchal de Keith sur l'Elbe avec un corps de troupes considérable; il était à craindre que le nombre de celles à Halberstadt ne s'augmentât même avant son arrivée, et de ce moment elles empêchaient toute espèce de contributions. Le maréchal pensa que le seul moyen de soutenir une guerre défensive était d'attaquer les ennemis, et résolut de les chasser d'Halberstadt. Il employa pour cette expédition la garnison de Wolfenbuttel et des détachements de celle de Brunswick; M. de Voyer, qui commandait à Wolfenbuttel, en fut chargé. Il se met en marche le 10, par trois routes différentes, et entre à Halberstadt sans résistance. Les troupes ennemies à Quedlinburg prirent l'alarme et se retirèrent à Magdeburg, ainsi que celles d'Aschersleben; mais comme M. de Voyer avait l'ordre de se retirer, il abandonna la ville, dont il abattit les murs. Pendant cette expédition, le maréchal envoyait M. de Broglie s'emparer d'un magasin de fourrages à Vegesack, port de la ville de Brême, et situé de l'autre côté de la Wumme, magasin cédé par la capitulation de Closter-Seven, que les circonstances n'avaient pas permis, même depuis la retraite des ennemis, d'utiliser ni de transporter dans nos cantonnements. Les ennemis, après l'infraction de la capitulation, y placèrent un détachement assez considérable avec du canon. (D. G., 3471, 82.)

M. de Broglie se porte sur la basse Wumme avec le corps à ses ordres, et s'empare de ce magasin et d'un autre dépôt de blés formé par les ennemis à Osterholz. Le général hanovrien d'Oberg, informé de cette expédition, rassemble les troupes de Buxthude-Stade et Brême-Worden, et, les ayant jointes aux 8 B. et 6 E. qu'il commandait, il marche sur la basse Wumme pour nous attaquer.

Le 12, à l'approche de ce corps, M. de Broglie repasse la basse Wumme sur le pont de Burg, au delà de cette rivière, et, pour se donner le temps, il force l'avant-garde des ennemis avec les troupes de M. de Beauvau. Ce détachement poussa d'abord les premiers ennemis jusqu'au village de Ritterhude et s'empara même de ce village; mais l'ayant dépassé, et trouvant les Hanovriens en bataille avec de l'artillerie, il se retira.

Pendant ce temps, M. de Broglie passe, le 15, le pont de Burg,

(1) Lettre du maréchal à M. de Paulmy, 14 janvier. (D. G., 3471, 84.)

avec ses troupes, et, lorsque M. de Beauvau l'eut rejoint, il fit rompre ce pont et se retira à Hastede près de Brême, abandonnant aux ennemis le magasin de Vegesack, dont il n'avait pu enlever qu'une faible partie, faute de voitures. Les ennemis passèrent la Wumme et parurent avoir dessein d'attaquer M. de Broglie; mais 8 B. envoyés par le maréchal à son secours leur en imposèrent. Le succès de M. de Voyer à Halberstadt devait laisser à nos troupes peu de crainte des Prussiens; mais ce petit avantage ne décidait rien sur notre situation générale, toujours très critique.

Le maréchal avait fait reconnaître une position aux environs de Northeim, entre Hildesheim et Goslar, que l'on regardait comme très avantageuse pour s'opposer aux entreprises de l'ennemi partant de Goslar et de Duderstadt afin d'avancer sur la haute Leyne; elle masquait trois débouchés favorables. L'évêché d'Hildesheim, avec ses subsistances, aurait donné le moyen de vivre dans cette position, préférable à toutes celles que nous pouvions prendre. Le maréchal y fit construire des redoutes et des abatis capables de la rendre inattaquable. On jugeait d'ailleurs invraisemblable que les ennemis s'avançassent aussi loin de leurs dépôts, laissant l'Ocker et les deux places de Brunswick et de Wolfenbuttel derrière eux. Quant à l'Aller, c'était un flanc sans aucune défense. Zelle pouvait s'emporter l'épée à la main, et n'était pas susceptible d'être rendu meilleur. Le fonds du pays avait été tellement ravagé, que le défaut de subsistances pouvait rassurer dans le moment présent de la part des ennemis dans cette partie, ainsi que la rigueur de la saison et le manque de moyens à leur disposition pour réunir les forces nécessaires à nous attaquer dans ce bassin, où nous pouvions en moins de quatre marches rassembler 100 B. et autant d'E. Selon toute probabilité, leurs préparatifs pour une campagne d'hiver leur donneraient les moyens d'agir au mois de mars.

La partie de Brême et de Werden restait la plus inquiétante, Werden étant insoutenable, et, dans le cas où les ennemis s'y seraient présentés en force, il eût fallu l'évacuer. La Wumme cessait d'être une barrière dans les temps de gelée, et les postes de Rothenburg et d'Ottersberg perdaient toute leur force, qu'ils ne tiraient que des marais environnants. Le maréchal projette alors un camp retranché en avant de Werden pour couvrir ce poste et

mettre cette partie gauche en état de défense; mais la terre était si difficile à remuer qu'un pareil ouvrage n'aurait pu être terminé qu'au mois d'avril. Brême devenait le seul moyen d'assurer ce côté important de notre position. Sans ce point sur le Wéser, l'ennemi se trouvait maître en tout temps de nous y inquiéter, de changer le théâtre de la guerre en la portant peut-être en Westphalie. L'occupation de cette ville pouvait seule assurer notre tranquillité et nous faciliter dans la suite le siège de Stade. Telle était alors notre situation, et c'est ce qu'exprimaient les lettres de M. de Crémilles, des 9 et 10 janvier, à MM. de Paulmy et de Belle-Isle.

M. de Richelieu, désireux d'activer les opérations pour la campagne prochaine, pensait que ce n'était point à l'armée que l'on pouvait former un plan de campagne et que le ministère, mieux informé en tous points, devait seul en décider. Cependant il soumettait au ministre diverses suppositions sur les opérations futures des ennemis. La première, celle où l'armée entière des Hanovriens serait en deçà de l'Elbe renforcée par un corps de Prussiens plus ou moins considérable. La deuxième, où l'armée des Hanovriens, passée en entier à la rive droite de l'Elbe, se contenterait de laisser dans Stade et peut-être dans Harburg des garnisons capables de défendre ces places. La troisième, où les Hanovriens en deçà de l'Elbe, et un corps de Prussiens au delà, s'opposeraient au passage que nous voudrions tenter dans le bas de cette rivière; ce qui laissait croire à la possession de Domitz, dont les Prussiens s'empareraient. Enfin le maréchal admettait que le roi de Danemark, la Hollande et les États de l'Allemagne tiendraient la même conduite que l'année précédente. De plus, il ajoutait à ces différentes suppositions le cas où, l'armée hanovrienne devant agir sur l'Aller, le roi de Prusse déboucherait en même temps de Magdeburg pour attaquer nos quartiers de l'Ocker, ou bien, pour faire une diversion plus éloignée, porterait une armée sur le haut Wéser et entrerait dans la Hesse et le pays de Hanovre en prenant nos quartiers à revers. Cette situation lui paraissait la plus critique de toutes, et celle qui méritait le plus d'attention. Mais dans toutes ces hypothèses il y avait un point particulièrement intéressant, c'était de s'assurer sur la gauche la possession de Brême. On sentit à Versailles, comme à l'armée, l'importance de cette occupation. M. de Belle-Isle ayant

exprimé à M. de Crémilles que, sans hésitation possible, il fallait s'en emparer de vive force, et que cette opération devait être terminée dès l'infraction à la capitulation de Closter-Seven, tout faisait supposer que la cour de Vienne donnerait son assentiment et que la diète de Ratisbonne ne la contredirait pas non plus (1). M. de Richelieu n'attendit pas un instant, et, le 13, il envoya ordre à M. de Broglie de s'emparer de Brême le 15, avec MM. de Chabo, de Wurmser, les grenadiers de Cambrésis, Bentheim et les gardes de Lorraine. Ce qui eut lieu, et, à la date du 17, il signifiait aux députés du sénat et de la bourgeoisie les articles de la convention (2).

Les ennemis, nous voyant maîtres de Brême, repassèrent la Wumme et ne laissèrent que de faibles détachements, soutenus par le corps de M. de Diepenbrock (9 B., 1 régiment de dragons et 1 de cavalerie). M. de Broglie, le 21, exposa au maréchal les raisons qui pouvaient engager à attaquer les ennemis de l'autre côté de la Wumme, les moyens de le faire et les inconvénients d'une pareille entreprise.

Quelques jours après l'entrée des troupes du roi dans Brême, il y eut de la fermentation parmi les matelots employés à rompre la glace dans les fossés et sur le Wéser, mais cela n'eut point de suites. Cependant, comme il y avait beaucoup de peuple dans la ville, et vu la proximité de l'ennemi, dont les glaces pouvaient favoriser les entreprises, il jugea nécessaire d'augmenter la garnison des régiments de Lowendal, de Bergh et de Bretagne, et renvoie à Hoya celui des gardes lorraines avec ses malades et ses équipages. La position de Brême assurait non seulement notre gauche, mais aussi la position générale de l'armée, qui, par son étendue depuis Wolfenbuttel jusqu'à Emden, restait insoutenable sans ce poste. Le maréchal exprima donc, par lettre du 22, qu'il n'avait plus rien à craindre de tous les efforts des ennemis, même de ceux possibles du roi de Prusse. C'est à ce moment que le prince de Clermont fut destiné au commandement de l'armée du bas Rhin. M. de Richelieu, qui en avait été averti par lettre du 16 janvier, s'occupa de faire entrer les troupes dans leurs quar-

(1) D. G., 3471, 18.
(2) D. G., 3471, 19.

tiers d'hiver (1), tandis que M. de Crémilles, destiné aux fonctions de maréchal des logis à la place de M. de Maillebois, fut chargé du plan des opérations de l'armée du roi combinée avec celle de l'Impératrice.

Au commencement de février, M. de Paulmyi nforme M. de Soubise, à Cassel, du projet de formation d'un corps de 24,000 hom-

(1) *Emplacements des quartiers de l'armée française au* 31 *janvier* 1758.

1re LIGNE. — MM. de Broglie et de la Touche, le cours de l'Aller, depuis Zangwedel, jusqu'à son embouchure, tant à la rive gauche qu'à la rive droite. Le cours du Weser, depuis Schlusselburg exclusivement jusqu'à Brême, Nienburg, le comté de Hoya et tout le cours de la Wumme. — *Alsace*, *Bentheim*, *Lowendal*, *Bergh*, *Marcieu* (c), *Lenoncourt* (c), *Dampierre* (c), *Maugron* (c), *Harcourt* (dragons), à Brême et villages voisins, à la rive droite et gauche du Wéser.

MM. de Bauffremont et de Saint-Chamant, le cours de l'Aller, depuis l'embouchure de la Leyne jusqu'à Zangwedel et les dépendances en avant. — *Périgord*, *Cambrésis* et *Volontaires Royaux* (c), à Bassum et Oster-Zangwedel. *Bretagne*, *Courten*, à Verden. *Nassau-Usingen*, à Rethem. *Nassau-Sarrebruck*, à Ahlden et Gitten.

MM. d'Armentières et de Roquépine, le cours de l'Aller jusqu'à Giphorn, à Essel, Bothmer et Schwarmstadt. — *Auvergne*, *Talaru*, *Royal-Pologne* et *Polleresky* (c), à Zelle et en avant.

M. de Rochambeau. — *La Marche*, à Langlingen. La *Dauphine*, à Flettmar. *Grenadiers de Bergeret*, à Bissendorf. *Grenadiers d'Aulan* et *de Chantilly*, à Burgwedel et Burgdorf. *Corps de Fischer* (c), à Giphorn. *D'Archiac*, à Meinersen.

MM. d'Auvet, de Villemeur et Maupou, le pays d'Halberstadt sur l'Ocker, celui de Brunswick à la rive droite de l'Ocker et la partie de Magdeburg. — *Picardie*, *la Marine*, *Enghien*, *Cosme* (artillerie), *Fleury* (c), à Brunswick.

M. de Voyer. — *Belzunce*, *Vatan*, *la Motte* (artillerie), à Wolfenbuttel. *Berry* (c), à Dorsten. *Condé* et *Royal-Bavière*, à Schladen. *Turpin* (c), à Vienenburg.

M. d'Andlau, Goslar, son territoire et le Hartz. — *La Couronne*, *Saint-Germain*, *la Marck*, à Goslar. *Moutiers* (c), à Clausthal.

M. de Vaubecourt. — *Vaubecourt*, à Osterode et Hertzberg. *Foix*, à Haltorf.

M. de Beausobre. — *Secheny* (c), à Bleckenrode. *Nassau* (c) et *Wurtemberg* (c), à Heligenstad. *Le Roi* (dragons), à Stadt-Worbis et environs. — *Rochefort*, *de Ligne*, *Saxe-Gotha*, *Arsberg*, *Berchiny* (c), *Royal-Allemand* (c), à Giéboldhausen, Lindau (68 B., 46 E.).

2e LIGNE. — MM. Dumesnil, de Vogué, de Vence et de Ségur, le cours de la Leyne, depuis Alfeld jusqu'à hauteur de Neustadt, Hanovre et son territoire. — *Royal-Suédois*, à Neustadt. *Clermont-Prince* (c), à Blumenau. *Chabrillan* (c), à Mariensee et Stocken. *Reding*, *Conti*, *la Tour-du-Pin* et *Chabrié* (artillerie), à Hanovre.

MM. de Saint-Pern et de Traisnel, le cours de l'Innerste. — *Dauphin* (c), *Royal-Roussillon* (c) et *Grenadiers de France*, à Hildesheim. *La Rochefoucauld* (c), à Woldenberg. *Grenadiers de Modène*, à Peine.

mes, détaché de l'armée d'Allemagne et composé en majeure partie de régiments allemands, qui devait marcher vers la Bohême sous ses ordres pour se joindre à l'armée de l'Impératrice. Il le prévient que ce corps sera rassemblé dans le mois de mars aux environs de Cassel, afin de se mettre en marche le mois suivant.

M. de la Vauguyon. — *Navarre*, à Eimbeck. *Charost* (c), à Alfeld. *Chartres*, à Northeim.

MM. de Muy et d'Orlick, le cours de la Leyne, le comté d'Hohenstein, le Wéser depuis Beverungen jusqu'au confluent de la Fulda et de la Werra, l'évêché de Paderborn, et le comté de Rietberg. — *Orléans*, *Royal-Comtois* et *Commissaire-général* (c), à Gottingen. *Dauphin*, à Munden (29 B., 14 E.).

3e LIGNE. — M. de Lauraguais. — *Caraman* (dragons), à Hollzminden. *Brancas*, à Hameln. *Menonville* (artillerie), à Kirchen.

MM. de Morangies et de la Guiche, la principauté de Minden, l'évêché d'Osnabruck, le cours du Wéser depuis Vlotho jusqu'à Schlusselburg, compris le pays de Buckeburg. — *Salis* et *Conti* (c), à Minden. *Lyonnais*, à Nienburg. *Gardes Lorraines*, *Mestre-de-camp* et *Colonel-général* (dragons), à Hoya et Diepholz. *Grenadiers royaux de Solar*, à Buckeburg. *Volontaires de Flandre* (c) et *de Haynault* (c), à Stadthagen et Petershagen.

M. de Montmorency. — *Aquitaine*, à Lemforde. *Royal-Pologne* (c), à Vorden (13 B., 16 E.).

4e LIGNE. — M. de Gayon. — *Poitou* et les *milices*, à Lippstadt. *Mailly*, à Paderborn. *Palatins*, à Bielfeld, Rheda, Detmold, Horn. *Milices*, à Munster. *Champagne*, à Osnabruck. *Bourgogne* (c), à Tecklenburg (25 B., 2 E.).

RIVE DROITE DE L'EMS. — MM. de Pitza, général-major, et de Courbuisson. — *Eu*, *Autrichiens*, à Emden. *Royal-Piémont* (c), à Aurich. *Bourbon-Busset* (c), à Witmund. *Lusignan* (c), à Leer (4 B., 6 E.).

RIVE GAUCHE DE L'EMS. — M. de Baye. — *Colonel-général* (c), à Weneer. *Le Roi* (c), à Bunde. *Bellefonds* (c), à Jemgum. *Lusignan* (c), à Leer.

MM. de Castellas. — *Los-Rios*, *Lockmann*, et les *milices*, *Saluces* (c), à Wesel et Gueldre.

M. de Brissac, le cours du Rhin depuis Kaiserswert jusqu'en Hollande, tout le pays de la Meuse au Rhin, le cours de la Lippe et son territoire. — *Brissac* et les *milices*, à Clèves. *Mestre-de-camp* (c), *Aquitaine* (c), *Clermont-Tonnerre* (c), à Emmerick. *Talleyrand* (c), *la Reine* (c), à Kamen. *Des Cars* (c), *Royal* (c), à Meurs. *Orléans* et *d'Aubigné* (dragons), à Xanten et Calcar. *Lameth* (c), à Ham. *Fumel* (c), à Gœck. *Noailles* (c), à Orsoy. *Royal-Étranger* (c), à Crefeld. *Condé* (c), à Rees. *Bourbon* (c), à Straëlen. *Henrichemont* (c), à Uedem. *Cravates* (c), à Hunna. *Dauphin-Étranger* (c), à Rhuden. *Cuirassiers* (c), *Harcourt* (c), à Soëst. *Vienne* (c), à Swiert.

MM. de Boccard, Torcy, de Berghinck. — *Milices*, *Piémont*, *Saint-Chamant*, à Ruremonde, Cologne, Dusseldorf, Neuss (18 B., 59 E.).

EN HESSE. — *Le Roi* et *les Carabiniers* (c), à Cassel. *Royal-Roussillon*, à Wolphagen. *Poly* (c) et *Montcalm* (c), à Ob. Kauffingen et Immenhausen. *Royal-Lor-*

A son départ, M. de Broglie devait prendre le commandement de la Hesse, et M. de Saint-Germain remplacer ce dernier.

C'était le moment où les affaires allaient prendre une nouvelle tournure. M. de Richelieu, ayant obtenu la permission de se rendre à Versailles, quitte Hanovre le 8, et S. A. S. M. le prince de Clermont, destiné à prendre le commandement de l'armée, part de Paris, arrive à Strasbourg, passe le Rhin à Germersheim, dans des barques, les ponts volants d'Oppenheim et ceux de Mayence et de Mannheim étant repliés à cause des glaces; il est à Cassel le 11, où il reçoit une instruction du roi et ses pouvoirs de commandant en chef de l'armée. Il apportait aux officiers un supplément de solde, aux troupes une augmentation sur les rations de pain et de viande, et aux meilleurs généraux des espérances d'avancement (1).

Il séjourne, le 12, à Cassel, en part, le 13, pour Eimbeck et arrive, le 14, à Hanovre. Avant de partir de Cassel, M. de Clermont apprit, pendant la nuit, par un courrier de M. de Villemeur, commandant à Brunswick, que le prince Henri de Prusse, arrivé, le 9, à Halberstadt, réparait les brèches de cette ville, que les Prussiens s'y rassemblaient en assez grand nombre, avec des troupes en avant; que les 7 B., 3 E., et un détachement de hussards qui avaient surpris, quelques jours auparavant, notre poste à Hornburg aux ordres de M. de la Coste (2), capitaine dans Royal-Bavière, étaient

raine, à Witzenhausen. *Tournaisis*, à Allendorf. *Touraine*, à Eschweg. *Provence*, à Kreutzburg, Treffurt. *Castellas*, à Hirchfeld. *Royal-Deux-Ponts*, à Meroltz. *Rohan*, à Marpurg. *Planta*, à Vacha. *D'Apschon* (dragons), à Waldkappel. *Beauvoisis* et *Aumale-artillerie*, à Hanau. *Royal-Barrois*, à Bobenhausen. *Waldner*, à Offenbach. *Diesbach*, à Fulda. *Crussol* (c) et *Gendarmerie* (c), à Kirckhagen. *Penthièvre* (c), *Raugrave* (c), à Vilbel. *Fitz-James* (c), à Bodheim. *Bezons* (c), à Ortenberg. *Volontaires de Nassau* (c), à Stockstadt. *Saint-Jal* (c), à Rudingen. *Grammont* (c), à Schlitz (28 B., 42 E.). — Total : 185 B. et 185 E.

(1) Toutes les promesses ne furent pas exactement tenues, ni pour M. de Brehant, colonel de Picardie, ni pour Chevert, en faveur de qui il réclamait la grand'croix de Saint-Louis, avec une pension de 12,000 livres. « On fait une lésine sur mes demandes; ma foi, si cela va comme cela, je défierais Dieu le Père de rendre bonne cette armée-ci. »

(2) *M. de Villemeur au ministre de la guerre.*

« Brunswich, 5 février 1758.

« M. de la Coste est né à Berlin, et a même servi dans les troupes de Frédéric, ce

aussi à Halberstadt. M. de Villemeur pensait que les ennemis attaqueraient plutôt la trouée de Goslar, cette partie se trouvant découverte; il ne restait de troupes dans cette ville que 11 B. avec M. de Voyer.

En effet, M. d'Andlau, à Goslar avec 8 B., occupait ce poste en très mauvais état, et cet officier ne pouvait y tenir, si un corps de 5 à 6,000 hommes marchait à lui. Comme son ordre dans ce cas lui prescrivait de se retirer sur Hildesheim, toute la montagne du Hartz serait abandonnée; cependant elle était essentielle à conserver. M. de Villemeur lui-même se proposait, dans le cas où les ennemis retireraient leur infanterie et leur cavalerie de Brunswick, de se porter à Burgdorf, position déjà reconnue où il comptait ne rien compromettre, et par le seul bruit de sa marche les obliger à la retraite (1).

M. de Champeaux, de son côté, annoncait que le recrutement de l'armée hanovrienne se continuait avec beaucoup de succès, en enlevant de force tous ceux en état de porter les armes. Le prince Ferdinand répandait des manifestes pour animer les peuples, en leur faisant envisager que, dans leur situation, il ne s'agissait pas d'un cas de guerre ordinaire, mais du salut de la patrie, et de repousser un ennemi qui avait envahi la plus grande partie du pays. M. de Champeaux écrivait que des commissaires prussiens étaient arrivés à Hamburg, chargés d'achats considérables; que le ministre de Prusse venait d'assurer au landgrave de Hesse qu'avant peu les troupes prussiennes à Leipzig et sur la frontière de Saxe seraient jointes à celles de Magdeburg et d'Halberstadt, diversion avantageuse aux troupes hanovriennes. Tout indiquait une opération concertée avec le roi de Prusse et fort prochaine, à moins que le dégel qui commençait ne continuât avec assez de force pour y apporter obstacle.

Du reste, les Prussiens venaient de s'emparer de Rostock et de Gustrow, et le prince Georges de Holstein, arrivant de Poméranie avec un corps prussien, devait incessamment passer l'Elbe.

Effectivement, les lettres de M. de Champeaux, du 14, confir-

qui l'a fait soupçonner de trahison. Je crois qu'il n'y a que négligence de sa part. » (D. G., 3472, 10.)

(1) M. de Villemeur au ministre. Brunswick, 9 février. (D. G., 3472, 41.)

mèrent l'arrivée de ce prince à Altenburg avec la première division de son corps, composée de 10 B. de dragons et 1 régiment de hussards; la deuxième division, composée aussi de dragons et des hussards noirs et jaunes, marchait par Boitzenburg; enfin, ces divisions ayant passé l'Elbe, le prince de Holstein s'était rendu, le 16, à Luneburg; la garnison de cette ville, composée de troupes de Brunswick et de Hanovriens, se rendait à Amelinghausen, tandis que, d'un autre côté, les troupes hanovriennes restées dans le duché de Lauenburg rejoignaient l'armée. Ces nouvelles furent confirmées par les rapports des espions, et l'on ne put douter que les ennemis ne fussent en mouvement de tous les côtés, principalement sur Luneburg, Uelzen et Amelinghausen. L'on apprit en même temps qu'une centaine d'hommes du corps de Fischer (1), occupant le poste ou château de Regenstein, s'étaient rendus, le 12, au prince Henri, après quelques volées de canon.

Or, à cette époque, telle était la situation de l'armée. Le roi ayant ordonné de détacher 33 B. et 22 E., destinés à la Bohême (2), et en même temps de faire rentrer en France (3) un autre corps de 12 B. et de 30 E., ces deux détachements réduisirent l'armée au nombre de 114 B. (dont 12 B. de milices, 6 autrichiens, 10 palatins, 12 de milices, 33 pour la Bohême, 12 pour la France, y compris les 2 de la Roche-Aymon faits prisonniers à Harburg) et de 145 E., y compris les 4 de Dessalles et la Vieuville en marche. Il

(1) M. de Villemeur au ministre, Brunswick, 15 février. (D. G., 3472, 92.)

(2) Piémont, 4; Rohan, 2; Beauvoisis, 2. Français : Bentheim, 2; Alsace, 3; Royal-Suédois, 2; Royal-Bavière, 2; Lowendal, 2; Bergh, 1; Prince-Louis-de-Nassau, 1; Nassau-Usingen, 1; la Dauphine, 1; Saint-Germain, 1; Royal-Pologne, 1; Royal-Deux-Ponts, 3. Allemands : Castellas, 2; Diesbach, 2. Suisses : l'artillerie d'Aumale, 1; plus les mineurs de Boisgnorel et les ouvriers de Dugué (33 B.). *Cavalerie :* Commissaire-général, 2; Poly, 2; Dessalles, 2; Bezons, 2. Allemands : Royal-Allemand, 2; Wurtemberg, 2; Nassau, 2; Raugrave, 2; volontaires de cavalerie allemande, 2; Dragons d'Apschon, 4 (22 E.). Plus 3 B. de milices, Bonot, Dagnaux et de Groux, destinés à recruter ladite armée.

(3) Mailly, 4; Saint-Chamant, 4; Poitou, 2; la Roche-Aymon, 2 (12 B.). *Cavalerie :* Royal, 2; Dauphin-Étranger, 2; Fleury, 2; Bourbon, 2; Penthièvre, 2; Lusignan, 2; Lameth, 2; Saluces, 2; des Cars, 2; Beauvilliers, 2; Royal-Pologne, 2; Royal-Étranger, 2; Fitz-James, 2; Dragons d'Aubigné, 4 (30 E.).

faut ajouter que les 6 B. autrichiens et les 10 B. palatins n'existatent seulement que de nom. Des 120 B. français et autrichiens, 97 furent placés en première et en deuxième ligne, c'est-à-dire entre l'Ocker, l'Aller et le Wéser. Mais si l'on en défalquait les 17 B. allemands et les 8 E. destinés à passer en Bohême ou à rentrer en France, le nombre de l'infanterie de première et deuxième ligne se réduisait à 80 B. et 52 E. La troisième ligne de nos quartiers sur le Wéser fut composée de 13 B., dont il faut retrancher les B. de Salis destinés à la Bohême, et de 14 E. de cavalerie ou de dragons, dont il y avait aussi à supprimer 2 E. de Royal-Pologne rentrant en France. La quatrième ligne, qui occupait tout le pays entre le Wéser et la Meuse, fut composée de 47 B. et de 67 E., qui, distraction faite de 14 B. destinés pour la Bohême ou pour la France, étaient réduits à 33 B., y compris les 10 B. palatins et les 12 de milices qui, devant être fondus dans l'infanterie, ne pouvaient plus se compter; ce qui réduisait la défense de la quatrième ligne, pour l'infanterie, à 21 B., dont 10 palatins. A l'égard de la cavalerie, les 67 E. furent réduits à 47 après le départ des 20 destinés pour la Bohême ou à repasser en France. Il restait donc 130 B. et 145 E. S'ils eussent été complets, ils auraient donné le nombre de 89,050 hommes d'infanterie, et les 145 E. (à 160) auraient fait 23,200 hommes; mais il s'en fallait bien. C'est tout ce qu'on pouvait faire que de mettre sous les armes 300 hommes par B. et 100 ou 110 hommes par E. Maintenant quelles forces l'ennemi était-il en état de nous opposer en Allemagne et en Poméranie? Le pied complet de l'armée des Hanovriens présentait, la campagne dernière, 46 à 48,000 hommes. Il leur en restait 38,000 encore à la signature de la capitulation de Closter-Seven, et, si l'on en croyait ce qui se disait dans le pays, ces troupes devaient être déjà reconstituées sur le pied complet. On pouvait évaluer à 40,000 hommes effectifs la force de l'armée hanovrienne. On ignorait à combien se monteraient les forces que le roi de Prusse se disposait à faire agir par diversion dans la partie du haut Ocker; tout ce que l'on en savait, c'est qu'il y avait 16 B. et 15 E. de troupes prussiennes dans la principauté d'Halberstadt, agissant vers Goslar et le pays d'Hildesheim. Mais si le bruit de la prise de Stralsund, qui commençait à se répandre, se trouvait fondé, il y avait lieu de craindre qu'une grande partie des

troupes prussiennes en Poméranie ne réussissent à passer l'Elbe par le Mecklemburg, ou à Magdeburg même, pour se joindre à celles qui étaient dans le pays d'Halberstadt, ou à l'armée des Hanovriens dans le Luneburg et les duchés de Brême et de Werden. Il était presque certain que les Hanovriens venaient de faire un mouvement par leur droite, tendant à renforcer le corps déjà avancé entre Stade et la Wumme, et menaçant également la ville de Brême et les postes de Rothenburg et d'Ottersberg. Il n'était pas naturel de craindre que, dans la saison où l'on était alors, les ennemis pussent songer sérieusement au siège de Brême; mais si les nouvelles d'un débarquement de 10 à 12,000 Anglais dans l'Ost-Frise, à l'embouchure de l'Elbe ou du Wéser, venaient à se réaliser, on pouvait raisonnablement supposer aux ennemis le projet d'attaquer Brême, ou du moins de faire une puissante diversion dans la Westphalie, en jetant un pont sur le bas Wéser, pendant que les Prussiens, renforcés par le corps du général Lewald et celui du maréchal Keith, nous attaqueraient dans la partie du haut Ocker et sur la Werra.

Deux jours après, M. de Clermont écrivait à M. de Paulmy : « Toutes les nouvelles ne me permettent pas de douter que les ennemis ne veuillent m'entreprendre avec des forces bien supérieures aux miennes, bien vêtus, équipés et bien armés, sans compter les troupes venant de Poméranie. Cette armée, avec sa supériorité, menace de nous attaquer également par la trouée du haut Ocker, par le centre de mes quartiers sur l'Aller, et à ma gauche par le côté de Werden et de Brême. De mon côté, en supposant l'évacuation entière de toutes nos places de première et de deuxième ligne, à l'exception seule de Brême, tout ce que je pourrais avoir à leur opposer dans ce moment-ci serait au plus de 30,000 hommes mal vêtus, mal équipés, fatigués, dégoûtés et très mal disciplinés. Les ennemis ont donc sur moi un avantage marqué, et s'ils ne m'ont déjà attaqué, ils n'en ont été arrêtés que par le dégel qui a formé de grandes inondations et rendu le pays impossible. Si la gelée prend, comme nous en sommes menacés par une forte neige qui tient sur terre, les inondations deviendront praticables et le terrain facile. Dans une circonstance si critique, je ne crois pas devoir risquer l'armée du roi à une perte totale, indubitable et si prochaine : je prends donc le parti qu'on aurait dû

prendre longtemps avant que j'eusse le commandement de cette armée, c'est de repasser le Wéser en conservant la Hesse. Quand je ne m'y déciderais pas actuellement, je serais forcé d'y revenir, peut-être avant trois semaines d'ici. Je travaille dans ce moment à faire ma disposition de retraite, mais de manière qu'elle ait l'air d'une défensive, et qu'en effet elle puisse l'être si j'en trouvais le moyen. L'avantage du moins que j'en retirerai sera peut-être de ralentir l'ennemi et de me donner plus de facilité pour mes évacuations. »

Le même jour 18 février, M. de Crémilles écrivait au maréchal de Belle-Isle dans le même sens que M. de Clermont.

Le nouveau ministre approuva, par sa lettre du 26, des dispositions qui, loin de donner aux ennemis l'idée d'une retraite, paraissaient annoncer l'offensive, jugeant que les 20 B. et autant d'E. dans le poste reconnu d'Hildesheim, et les ordres donnés à la garnison de Goslar, assuraient la défense de la droite contre le corps du prince Henri. Le débordement de l'Aller paraissait mettre le centre en sûreté. On regardait la partie de Brême comme la plus intéressante, cette place devant, dans le cas malheureux où l'on aurait repassé le Wéser, nous conserver une porte ouverte dans les États de l'électeur de Hanovre, ou nous procurer le chemin le plus court vers l'Elbe, point intéressant pour nos alliés du Nord, et retenir toujours dans cette partie les principales forces des Hanovriens. Les espérances de tranquillité conçues d'après les dernières nouvelles de M. de Clermont ne furent pas de longue durée. M. de Saint-Chamant, qui commandait à Werden, abandonna ce poste le 20. Rothenburg fut attaqué et pris le 22, et M. de Saint-Germain, apprenant l'abandon de Werden, fit passer sur la rive gauche du Wéser toutes les troupes de la rive droite de cette rivière depuis les environs de Werden jusqu'à Brême et sur la basse Wumme. Il se trouvait chargé de la garde du Wéser depuis cette ville jusqu'à Nienburg, et il comptait qu'au moyen de ses dispositions il ne perdrait plus rien en détail; mais il pensait que la disette et l'état des hôpitaux nous détruiraient plus que les ennemis. A l'égard de Brême, il mandait au maréchal qu'il ne pouvait s'y défendre. La ville ne voulait plus faire de crédit; le pays étant épuisé, il n'avait plus de ressources.

M. de Saint-Chamant marcha, le 21, de Zangwedel à Hastede,

près de Brême, en conséquence des ordres reçus de M. de Saint-Germain (1).

L'évacuation de Werden, sans qu'on en eût rompu le pont, donnait aux ennemis une ouverture sur nous d'autant plus préjudiciable qu'elle nous ôtait le temps de mettre le poste de Neustadt en état de défense, et de faire les retranchements projetés depuis le Wéser jusqu'au lac de Steinhude, et depuis la Leyne avec des abatis en avant. Il n'était plus temps; d'après toutes les nouvelles, les ennemis s'approchaient de nous et se renforçaient considérablement. M. de Clermont ne pensa plus qu'à construire quelques grosses redoutes qui ne pouvaient fournir qu'une faible défense. On apprenait aussi que le roi de Prusse, parti de Breslau, arriverait dans peu à Magdeburg avec son armée; tous les mouvements du prince Henri menaçaient de plus en plus Goslar, et il n'y avait plus à douter du débarquement des troupes anglaises. La position de M. de Clermont devient plus critique que jamais : combattu par le désir de ne pas accepter une retraite précipitée et par la crainte de risquer la perte totale de l'armée, contrarié par la lenteur inévitable des évacuations de toute espèce et par l'impossibilité bien reconnue de faire subsister l'armée, à la droite du Wéser, jusqu'au temps où on jouirait des productions de la terre, il trouvait autant d'inconvénients à une retraite en abandonnant ses malades qu'à mourir de faim en restant dans le pays de Hanovre, même après avoir résisté en perdant beaucoup de monde.

Bientôt il n'y eut plus à balancer; les ennemis profitèrent du pont de Werden pour attaquer Hoya dans la nuit du 23 au 24. M. de Chabo avait été envoyé, après l'abandon de Werden, avec ordre de défendre ce poste de manière à donner au régiment de Champagne le temps d'y arriver des environs d'Osnabrück, de couper le pont et de couler à fond les bateaux sur la rivière. Les ennemis ne lui en laissèrent ni le temps ni les moyens; ils se portèrent en force sur Hoya, l'enveloppèrent et taillèrent en pièces le régiment des gardes lorraines, qui fit la défense la plus opiniâtre et

(1) Louis de Bourbon au ministre, sur la conduite de M. de Saint-Chamant abandonnant Werden sans couper le pont sur l'Aller. Hanovre, 25 février. (D. G., 3472, 168.)

la plus brillante; ce régiment y perdit tous ses équipages et l'argent de son traitement qu'il venait de recevoir. Cette affaire fut aussi glorieuse que possible pour M. de Chabo, mais elle eut des suites funestes.

M. de Clermont jugea que cette manœuvre des ennemis devait le déterminer à se mettre à la rive gauche du Wéser pour éviter d'être coupé par l'armée entière du prince Ferdinand. En conséquence, son premier soin est de chercher à sauver l'armée. D'après les nouvelles reçues, le prince Henri augmentait ses forces à chaque instant et menaçait notre droite; le prince Ferdinand, sur nos derrières, s'apprêtait à couper la communication nécessaire avec le bas Rhin et Wesel, ainsi que celle de l'Ost-Frise. En conséquence, M. de Clermont se décida à la retraite sur Hameln, à la gauche du Wéser. Les points principaux dans ces circonstances étaient : 1° la sûreté de la communication avec le bas Rhin; 2° le secours de Bremen; 3° la conservation de la Hesse. S'il lui en coûtait de se déterminer à cette démarche qui dérangeait les plans militaires et politiques de Versailles, il avait de plus l'inquiétude de trouver des obstacles infinis avec des troupes harassées de fatigue, dégoûtées par les opérations précédentes et réduites de moitié. Nos communications avec les différents postes, soit de Nienburg, soit de Neustadt, étaient interrompues depuis la prise de Hoya; enfin aucune lettre de M. de Vogué (1), envoyé depuis quelques jours à Neustadt, poste d'autant plus important que le prince Ferdinand arrivait, le 25, en personne à Stoken, village situé entre Rethen et Nienburg. Ses troupes légères avaient pris, le 23, près Rethen, les équipages, les malades, les timbales, étendards du régiment de hussards de Polleresky, restés près de Zelle et repliés sans attendre les ordres et la direction de la route.

Les nouvelles du bas Wéser devenaient de plus en plus inquiétantes (2). M. de Saint-Germain, en annonçant par sa lettre du 24 la la prise de Hoya, laissait apercevoir le projet d'abandonner Brême

(1) Vogué (comte de), cornette dans Royal-Cravates, 1712; brigadier, 20 février 1743; lieutenant général. Homme de mérite, brave, honnête ; a toujours servi avec la plus grande distinction et avec succès ; excellent général pour mener une division où une ligne de bataille. (D. G.)

(2) Capitulation entre le prince héréditaire et M. de Chabo. Hoya, le 23 février.

et la crainte de ne pouvoir avec son corps joindre S. A. S. Bientôt, en effet, on apprit que M. de Saint-Germain évacuait Brême et se retirait sur Osnabrück. D'un autre côté, M. de Voyer, à Wolfenbuttel, écrivait que, par le renfort arrivé au prince Henri, son corps se montait à 15 ou 18,000 hommes; que le détachement de la troupe de Fischer à Schladen y avait été attaqué dans la nuit du 23 au 24 et forcé de se retirer sur Burgdorf, après avoir beaucoup souffert, et que quelques détachements ennemis se glissaient déjà du côté de Wiedelah, peu éloigné de Goslar.

Le roi et le ministère, exactement instruits par M. de Clermont de sa situation et des nouvelles des ennemis, espéraient encore que ses sages mesures lui permettraient de soutenir sa position. Versailles semblait s'appuyer sur les mouvements de l'armée russe s'avançant vers la Vistule et sur Marienwerder, destinée à contenir et occuper les Prussiens. D'un autre côté, les Anglais n'avaient fait aucun embarquement pour l'Allemagne. Personne ne doutait qu'il ne fût possible de défendre la ville de Brême avec 23 B. et 22 E. pour la soutenir. M. de Belle-Isle écrivait cependant à M. de Clermont que, s'il se trouvait forcé de passer le Wéser, il devait différer sa retraite le plus possible sans rien compromettre, afin d'effectuer plus complètement les évacuations, laisser moins de subsistances aux ennemis et épargner d'autant celles du Wéser, dont peut-être, faute d'emplacements, la garde deviendrait plus difficile et plus périlleuse que la position présente. Le maréchal (1), de son côté, donnait des ordres pour qu'entre le Rhin et le Wéser on transportât des fourrages, qu'on réparât les places fortes du Rhin et du Mayn. Il essayait de procurer à l'armée ce dont elle manquait et qui n'avait pas peu contribué au dépérissement des troupes et à sa malheureuse situation.

Il n'était plus temps; on eut la confirmation de l'arrivée du prince Ferdinand à Stocken, prêt à attaquer Nienburg et Neustadt.

à 9 heures du soir. (D. G., 3473, 35.) Rapport de M. de Chabo au ministre. Wietzen, 26 février. (D. G., 3472, 178.)

(1) Depuis le 26, M. de Belle-Isle avait pris la direction du ministère de la guerre; M. de Paulmy, ébranlé par la disgrâce de M. de Richelieu, s'en était retiré le 28. M. de Crémilles, rappelé de l'armée, remplissait les fonctions de secrétaire d'État, avec la signature administrative, et M. de Mortaigne fut proposé pour le remplacer auprès de M. de Clermont.

M. de Clermont, ne voyant aucun travail effectué aux ouvrages projetés pour ces deux places, tout à fait hors de défense, et craignant, vu l'éloignement des troupes de sa droite, de n'être plus en mesure de se retirer à Springe, si une fois les ennemis s'emparaient de Neustadt, donne ordre d'évacuer Nienburg, et à M. de Vogué celui de quitter Neustadt le 28.

M. de Villemeur, partant de Brunswick le 26, la garnison de Wolfenbuttel devait le joindre, le 27, à Hildesheim et, le 28, à Eldagsen, à une lieue à la droite de Hottensen. Ces troupes formaient 41 B., y compris la garnison de Gifhorn, que M. de Villemeur replia. M. d'Armentières, arrivé, le 26, à Burgdorf sans être inquiété, devait rejoindre, le 27, à Hanovre.

Le 1er mars, toutes les troupes devaient être rassemblées à Hameln, sur le Wéser. Le mouvement général s'exécuta de toutes parts. A la tête, le comte de Clermont quitte Hanovre, le 28, avec les 23 B. qui y campaient. Les chemins se trouvèrent si difficiles à Hottensen que la marche de l'artillerie fut extrêmement retardée. Les troupes occupant la Hesse sous M. de Broglie, jointes à celles qui évacuaient Gottingen, Eimbeck et Northeim, n'étaient point comprises dans ces dispositions. Après cette retraite, le retard de l'artillerie engagea M. de Clermont à séjourner, le 1er mars, à Hottensen. Il écrivait au maréchal de Biron (1), un

(1) Biron (Charles-Armand de Gontaut, duc de), baron de Saint-Blancard, né le 5 août 1663 ; entra aux mousquetaires, 1681 ; lieutenant au régiment du Roi, 1683 ; colonel, 1688 ; en Irlande avec le roi Jacques II, 1689 ; à la bataille de la Boyne ; en Piémont, 1691 : brigadier, 1696 ; maréchal de camp, 1702 ; lieutenant général, 1704 ; membre du conseil de la guerre, 1715 ; duc, 1723 ; maréchal de France, 14 juin 1734 ; mort le 23 juillet 1756.

Biron (Louis-Antoine de Gontaut, duc de), 4e fils de Charles-Armand de Gontaut, né le 2 février 1701 ; garde-marine, 1716 ; capitaine dans Noailles-cavalerie, 1727 ; lieutenant-colonel de Royal-Roussillon, 1729 ; en Italie, de 1733 à 1735 ; brigadier et maréchal de camp en 1736 ; 1741, campagne de Bohême ; lieutenant général à Dettingen; colonel des gardes françaises, 1745 ; en Flandre jusqu'en 1748 ; maréchal de France le 24 février 1757 ; mort le 29 octobre 1788.

Le duc de Gontaut-Biron (Louis-Antoine Lauzun), frère du maréchal, meurt sur l'échafaud le 31 décembre 1793, à quarante-sept ans. Six mois après (27 juin 1794), la duchesse de Lauzun y mourait également. Selon Sainte-Beuve, sortie de France pour la seconde fois, depuis le commencement de la révolution, elle eut l'imprudence de revenir d'Angleterre au printemps de 1794, pour sauver quelque partie de sa fortune.

de ses vieux amis : « Que vous dirais-je? rien de bon, qui ne doive faire saigner le cœur d'un citoyen. Cette pauvre armée est dans un état misérable, toute nue, sans tentes, des compagnies réduites, les hôpitaux d'une saleté et d'une puanteur affreuses, point d'infirmiers, peu de linge, peu de bouillon. Enfin, nous sommes dans un délabrement inconcevable; point de discipline, ni dans l'officier ni dans le soldat. Voilà notre situation; nous le savions, vous et moi, avant mon départ. Je me suis déploré sur ce que l'on avait jeté les yeux sur moi pour me mettre à sa tête. Il est impossible que je remédie à tout, je ne dis pas moi seul, mais qui que ce soit, quand les plus grands généraux reviendraient au monde. »

En arrivant à Munder, M. de Clermont reçoit une lettre de M. de Saint-Germain, datée d'Osnabrück le 1er mars, à 4 heures du soir, lui apprenant que dans sa marche depuis Brême il a été suivi jusqu'à Osnabrück par un corps ennemi, infanterie, cavalerie et dragons; que ses troupes étaient dans un tel délabrement et une si grande fatigue qu'il ne pouvait rien entreprendre avec elles; que cependant, s'il était trop poursuivi par les ennemis, il ne tiendrait pas dans cette ville et choisirait une position pour les attendre. M. de Saint-Germain mandait par une deuxième lettre, du 2, qu'il se retirait sur Munster et successivement sur Wesel. D'un autre côté, M. de Brulart, commandant à Nienburg, rendait ce poste au prince Georges de Holstein, mais sous condition que la garnison obtînt les honneurs de la guerre.

M. de Morangies (1), à Minden, paraissait, dès le 2, ne pas douter d'être investi le lendemain, et avertissait qu'il garderait

Elle fut comprise dans une fournée de vingt-deux accusés, avec le maréchal et la maréchale de Mouchy, le comte de Polastron, frère de la duchesse de Polignac, le marquis de la Guiche, le vicomte de Saint-Priest, frère de l'ex-ministre, le prince Victor de Broglie, l'avocat Linguet, Françoise-Pauline de Roye, âgée de soixante et onze ans, veuve du duc et maréchal de Biron.

(1) Morangies (Pierre de Molette, marquis de), lieutenant au régiment du Roi, 11 juillet 1723; maréchal de camp, 2 mai 1744; lieutenant général, 10 mai 1748; mort au commencement de 1774. Très brave, commandant à Minden, espéra jusqu'au dernier moment se soutenir dans cette place avec ses 6 B. et ses 7 E., s'il était secouru par le comte de Clermont, qui rassemblait ses quartiers à Hameln. M. de Brulart, lieutenant-colonel de Lyonnais, qui avait déjà signé la capitulation d'Asti, signa celle de Minden, à la suite de laquelle il fut cassé. Le maréchal de Belle-Isle,

avec lui la garnison de Nienburg. D'autres nouvelles assuraient que le prince Ferdinand était depuis quelques jours en pleine marche de l'autre côté du Wéser. Il n'y avait plus à balancer sur le parti de le passer en arrivant à Hameln, pour marcher ensuite le plus promptement possible, par la rive gauche de ce fleuve, sur le prince Ferdinand et le combattre. Mais les troupes étant harassées, les équipages et les canons en arrière, il y eut impossibilité de marcher dès le 5, comme on se le proposait. D'ailleurs, des bruits assez généralement répandus disaient le prince Ferdinand en route sur Munster. Trop incertain de la vérité de ces différentes nouvelles, M. de Clermont ne pouvait déterminer de quel côté il était le plus à propos de se porter; et, dans le cas où le prince Ferdinand se serait avancé sur l'Ems, il tenait pour impossible de le joindre ou de le suivre dans ce pays dévasté, et pensait que le seul parti à prendre serait de longer la Lippe, à la rive gauche, et d'aller défendre cette rivière en appuyant sa gauche à Wesel pour soutenir cette place.

Le 6, les ennemis se trouvaient sur la droite du Wéser, arrivant vers M. de Morangies sur trois colonnes. Marchaient-ils sur Minden avec toute leur armée pour nous y attendre, ou n'était-ce qu'un corps considérable pour nous occuper, tandis que leurs plus grandes forces se porteraient sur Wesel? Peut-être par leur projet voulaient-ils nous attirer sur le bas Wéser pour donner au prince Henri la facilité de passer cette rivière dans sa partie supérieure, nous séparer de la Hesse et s'emparer du corps sur la Lippe; ou bien le prince Ferdinand voulait-il ainsi, joint par le prince Henri, avoir des forces très supérieures aux nôtres, lors même que les troupes de la Hesse nous rejoindraient.

Dans ces circonstances, M. de Clermont n'avait pas un moment à perdre, soit pour longer la rive gauche de la Lippe, si les ennemis s'avançaient sur Wesel, soit pour les combattre, si le prince Ferdinand ne restait devant Minden qu'avec une partie de ses forces. Afin de se mettre également à portée de Minden et de la Lippe,

en voyant sa signature, s'écria : « C'est bien dommage que Brulart ait appris à écrire. » La garnison fut faite prisonnière, à l'exception d'un millier d'hommes qui, échauffés par les paroles d'un simple caporal, dont le vrai nom est resté ignoré, s'insurgèrent contre cette lâcheté de se rendre, firent une trouée à travers les lignes ennemies et finirent par rejoindre le comte de Clermont. (D. G.)

il se détermine à marcher le 7 à Alverdissen, le 8 à Lemgo; le 6, il porte 2 brigades d'infanterie, 2 régiments de cavalerie, 1 de dragons et quelques hussards, sous M. de Voyer, pour le devancer à Alverdissen, et va, le lendemain 7, à Lemgo. La troupe de Fischer (1), envoyée sur le haut Wéser pour éclairer cette partie, apprit, le 7, que les colonnes ennemies devant Minden n'avaient pas passé le Wéser. Alors le mouvement est changé en allongeant des divisions le long de cette rivière jusqu'au Vlotho et à Rehme, même jusqu'à Herford, où M. de Villemeur est envoyé avec 31 B. et 28 E. Par ce mouvement, on se tenait toujours prêt à marcher sur Minden, à portée de mettre à exécution la ferme résolution de combattre les ennemis sur le Wéser, à moins que la réunion du prince Henri avec le prince Ferdinand, ou la marche décidée et trop prompte des ennemis sur le bas Rhin, ne forçât à changer cette résolution.

M. de Villemeur étant assez en force à Herford pour n'y courir aucun risque, M. de Clermont se trouvait en mesure d'y rassembler toutes ses forces en trois jours, si l'ennemi se portait en entier à la gauche du Wéser. Le second point, dans la réalisation de ce plan, c'était de faciliter les subsistances, le manque de fourrages pouvant s'opposer aux mouvements devenus nécessaires.

Toujours au moment de marcher, et attendant que les ennemis déterminassent sa direction, M. de Clermont resta encore quelque temps au camp d'Hameln, où il apprit le départ de M. de Saint-Germain d'Osnabrück, le 7, pour se replier sur Munster. Il ne fut pas plus satisfait du parti qu'il prenait, qu'il ne l'avait été de le voir abandonner Brême sans ordres et sans avoir défendu ce poste. Cependant la Hesse méritait toujours une attention particulière. Les nouvelles assuraient que les Prussiens étaient déjà en force à Duderstadt et que leurs troupes légères se montraient à Gottingen. M. de Broglie reçoit l'ordre de replier ses troupes sur la Werra et la haute Fulda, de les rassembler sous Cassel, au nombre de 35 B. et 30 E., de faire avancer les Carabiniers à Warburg, de diriger sur Paderborn une partie de ses B. et de hâter l'évacuation, lorsque le moment en serait venu, en laissant à Cassel une garnison bien approvisionnée.

(1) M. de Broglie au comte de Clermont. Cassel, 9 mars. (D. G.. 3473. 70.)

Le 10, le prince Henri arrivait de sa personne à Gottingen, rejoignant la tête de ses troupes. Il n'y avait plus à douter que Minden ne fût exactement investi; malheureusement, les reconnaissances sur cette partie démontrèrent l'impossibilité de secourir cette place par les défilés et les montagnes qui nous en séparaient, et même par la plaine marécageuse entre les montagnes et Minden. Ces considérations déterminèrent à prendre position près de Paderborn, la droite appuyée à la Dimmel, la gauche à la haute Lippe, dans le seul but de prouver à la Hesse l'intention du roi de la soutenir le plus possible. Quoique cette position ne fût pas sans inconvénient, elle facilitait les moyens de tenir Hameln, du moins pendant l'hiver, et d'entretenir la communication avec cette place, nécessaire pour sauver au moins une grande partie de l'artillerie. La résolution que prenait dans ce moment M. de Clermont se trouvait entièrement conforme aux vues du roi. Après l'abandon de Brême et du bas Wéser, on pensait à Versailles que cet événement indiquait le seul endroit à prendre, c'est-à-dire la gauche de la Lippe, la droite à Cassel, la gauche à Wesel, pourvu qu'il fût possible d'y faire subsister l'armée. Contenir la Hollande, conserver nos alliés, et pourvoir préalablement à la sûreté de l'armée, tels étaient les trois points qui réglaient la conduite de M. de Clermont.

C'est ce que le maréchal de Belle-Isle répétait dans sa lettre du 12, exprimant combien il désirait qu'il eût pris dès le commencement cette résolution, et dirigé dans cet esprit les mouvements de son armée si éparpillée, ce qui aurait évité de nouvelles contremarches dont le résultat était de ruiner les troupes, les équipages et l'artillerie.

Par une suite du principe adopté de conserver l'armée, le maréchal mandait de placer les troupes sur le haut et le bas Rhin, de manière qu'elles pussent, pendant deux ou trois mois, être tranquilles, en sûreté et en état d'agir offensivement au mois de juillet. Cependant il devenait nécessaire de tenir à la rive droite du haut Rhin un corps suffisant pour couvrir et rassurer une partie des princes de l'Empire, et à portée de donner les secours stipulés par notre traité avec la cour de Vienne. M. de Belle-Isle, insistant sur la nécessité de conserver Emden, envoie un courrier à M. le comte de Pizza, qui y commandait, pour lui demander

les états de tout ce qui lui manquait pour la sûreté de la place, afin qu'on pût le lui faire passer sans délai, par suite de l'intention du roi de conserver cette place, malgré toutes les difficultés qu'on y rencontrerait. Mais la ville était en si mauvais état qu'il fallut l'évacuer le 13 mars. De plus, la marche du prince Henri sur le haut Wéser et la perte de Minden obligèrent M. de Clermont à marcher sur Paderborn. Enfin M. de Broglie avait reçu depuis quelques jours les ordres d'évacuer entièrement la Hesse et d'être, le 20, à portée de Paderborn, de replier sur Hanau la garnison de Marburg et de mander à M. de Lorges de se retirer de Hanau à Oppenheim, derrière le Rhin, lorsqu'il aurait reçu cette garnison. M. de Clermont, le 18 à Steinheim, envoyait de nouvelles instructions à M. de Broglie afin de se diriger sur Soëst, laissant Paderborn à 5 ou 6 lieues à sa droite; il l'engage en même temps à replier la garnison de Ziegenhayn sur Hanau, mais il ajoute que M. de Lorges, n'ayant pas les ennemis sur lui, ne devait pas se presser d'évacuer cette dernière place.

Les troupes en Ost-Frise, aux ordres de M. de Pizza, sont aussi mises en marche; l'infanterie, composée de 4 B., devait arriver à Meppen le 26, et la cavalerie, au nombre de 13 E., les jours suivants. De Meppen, elles prirent la route d'Emmerich, en passant par Bentheim, sans éprouver aucune inquiétude dans leur marche.

En arrivant à Paderborn, M. de Clermont reçoit un courrier du maréchal de Belle-Isle avec des dépêches datées du 15.

M. de Belle-Isle, persuadé que l'armée hanovrienne ne s'éloignerait pas beaucoup de la Westphalie et que le prince Henri n'était pas en état d'attaquer la partie du haut Rhin, insistait fortement pour placer au bas Rhin des troupes sur la Roer et la basse Lippe, afin d'assurer les ponts du Rhin et de faciliter la communication de Dusseldorf, Cologne et Coblentz, et sur le haut Rhin des quartiers sur la Lahn, entre Giessen et Hanau, ou au moins à la gauche du Mayn, entre Hanau et le Rhin. Il témoignait même à ce sujet la surprise de l'ordre donné à M. de Lorges de repasser le Rhin à Oppenheim, ce qui découvrait entièrement nos principaux alliés et la gauche de l'armée de l'Empire, et contrariait ainsi l'engagement pris avec l'Impératrice de lui fournir un secours de 24 à 25,000 hommes, engagement renouvelé depuis peu et devenu encore plus indispensable depuis notre retraite.

C'est pendant son séjour à Paderborn que M. de Clermont apprit par M. de Roure la capitulation de Minden; la garnison s'était rendue prisonnière de guerre le 14. Le 5 mars, le prince Ferdinand investit Minden, la tranchée fut ouverte dans la nuit du 6 au 7; le 12, cinq batteries ouvraient le feu; le 13, on s'assemblait chez le gouverneur, qui déclarait la défense inutile, et, le cœur navré, la garnison se rendait, mais les bagages saufs; les officiers, sur leur parole, pouvaient retourner en France. Les soldats s'indignèrent, la moitié de la garnison se promit de n'être ni complice ni victime de cette lâcheté. Un caporal de grenadiers de Lyonnais, s'appelant *La Jeunesse* de son nom de guerre, se fit leur général, sortit de la place, détruisit les postes qu'il rencontra et gagna la campagne; mais ils furent obligés bientôt, lui et ses compagnons, de se disperser pour vivre (1).

M. de Roure, aide de camp de M. de Morangies, ayant pendant sa marche traversé une partie de l'armée ennemie, avait pris connaissance de sa position et de ses mouvements jusqu'au 22. Toute cette armée s'était portée, la nuit du 19 au 20, sur Melle, dans le dessein de s'avancer sur Sassemberg pour couper à M. de Villemeur la communication de Bielfeld à Munster; elle avait marché le 20 et le 21, et devait être le 22 à Sassemberg, situé à dix lieues de Munster. Le prince héréditaire étant toujours préoccupé du siége de Wesel, l'armée marchait avec de gros calibres distribués aux différentes colonnes; plus de 2,000 paysans, envoyés en avant, ouvraient les marches.

M. de Clermont savait d'ailleurs qu'une tête des ennemis était, dès le 21 au soir, à Greven, et une autre à Telgte, Warendorf et Rhéda. Jugeant leur dessein de nous prévenir à Haltern, il envoya sur-le-champ à M. de Nicolaï, à Munster, l'ordre de se replier sur Haltern, déjà défendu par 4 B. de milices, et à M. d'Armentières celui de s'y porter de sa personne pour y établir quelques pièces de canon.

(1) « L'action du caporal des grenadiers a fait un grand plaisir au roi, qui en a lu lui-même les détails. Il est fâcheux que ce soit un caporal qui donne ce bon exemple au grand nombre d'officiers. Cet homme méritera d'être officier et d'avoir quelques petites grâces, qui le feront vivre honnêtement. « (29 mars, Papiers Clermont, t. II, n° 118.)

« La Jeunesse ne fut point retrouvé, par malheur; son corps gisait peut-être dans quelque fossé de la Westphalie. » (M. Camille Rousset.)

M. de Villemeur se replia de Wolbeck sur Lünen, et M. de Voyer, de Beckum et Ahlen, sur Hamm. M. de Muy, qui venait du haut Wéser, arriva à Erwitte le 24; M. de Broglie, le même jour, à Buren. Enfin le comte de Clermont, jugeant, dans ces circonstances, qu'il fallait le plus promptement possible mettre l'armée dans une position stable et à l'abri, se détermine à quitter Paderborn. Il se rend à Lippstadt le 23. Ses troupes suivirent la rive gauche de la Lippe. Le 23, eut lieu à Lippstadt la première entrevue du comte de Clermont avec M. de Mortaigne (1).

La cavalerie d'Ost-Frise, se pressant, arrivait à Bentheim le 22; l'infanterie, le 25. Ces troupes continuèrent leur marche sur Emmerich, où elles passèrent le Rhin, le 29 et le 30, sur deux ponts volants.

M. de Poyanne, qui depuis la Hesse faisait l'arrière-garde, quitta Soest le 24. L'ennemi y entra en même temps. Il y eut des combats très vifs entre lui et nos hussards. Sa marche se fit constamment devant l'avant-garde de troupes légères du prince de Holstein-Gottorp.

Pendant ce temps, M. du Châtelet (2), resté chargé des dernières évacuations de la Hesse depuis le départ de M. de Broglie, repliait successivement ses différents postes, et faisait passer les convois de Marburg à Hanau, où il arriva le 29, ne laissant rien en arrière. Aucun détachement ennemi ne parut dans cette partie, et M. de Lorges, qui avait déjà commencé l'évacuation de Hanau, conserva cette place et le Mayn, y fit revenir les effets et l'artillerie déjà embarqués, ce qui dissipa les alarmes des électeurs de Mayence et palatin sur l'abandon de leur pays. La totalité de l'armée conti-

(1) Mortani (comte de Mortaigne), fils d'un lieutenant général ayant servi dans les dernières guerres sous Louis XIV; major dans Royal-Allemand, 1741; brigadier en 1742; se distinguant par sa fermeté, sa probité, l'esprit de règle et de discipline. Le prince lui fit bon accueil. « Tout ce que je vois me fait penser bien sur son compte ; il a cette activité et cette ressource dans l'esprit que j'aime. S'il continue, nous serons contents l'un de l'autre, et s'il s'attache à moi, je puis dire qu'il ne s'en trouvera pas mal. Vous savez que je suis ami sincère et chaud. » (De Clermont à M. de Belle-Isle, 24 mars.)

A beaucoup d'esprit, tête très exaltée. Tous les moyens propres à son ambition. Il dirigea la malheureuse retraite de Hanovre. (D. G.). — Voir le deuxième volume, page 442, des *Guerres sous Louis XV*.

(2) Châtelet (marquis du), né à Namur le 7 avril 1695; aux mousquetaires en 1712; colonel de Hainaut en 1733; maréchal de camp en 1738; se distingue à l'armée auxiliaire de Bavière; lieutenant général le 2 mai 1744.

nuait sa retraite par divisions, comme auparavant. MM. de Muy et de Saint-Pern, avec 40 B. et 16 E., marchèrent le 26 à Hamm, le 27 à Lunen, le 28 à hauteur d'Haltern, le 29 à Dorsten, le 30 à Wesel. L'arrière-garde y arriva le 31; M. de Clermont précéda d'un jour ces troupes par la même route, et s'y rendit le 29.

MM. de Nicolaï (1), de Villemeur et de Voyer entrèrent, le 25, en dedans de la Lippe par Haltern, Lunen et Hamm, et continuèrent leur marche, le 27, par la rive gauche de cette rivière jusqu'à Wesel.

Lippstadt fut entièrement abandonné le 27. On y laissa des pièces de canon de 24, qu'un officier d'artillerie détruisit mal à propos la veille du jour où les troupes abandonnaient ce poste, et dans le moment où on lui conduisait des chevaux pour les emmener.

Enfin toutes les divisions de l'armée furent rassemblées au camp sous Wesel le 30 et le 31 mars.

M. de Broglie continuait sa marche depuis la Hesse sur deux colonnes; celle de la droite, passant par Warburg, Wunnenberg, etc., arriva à Buren le 24. Il se rendit le même jour de sa personne à Anröchte, le 26 à Söest, où il séjourna le 27; à Unna le 28, où il fut obligé de rester le 29, pour donner le temps à son artillerie d'aller passer la Ruhr près de Schwerte. La colonne de gauche suivit la route de Volkmarsen, Stadtberg, Brilon, Ruthen, Worbecke, Neheim et Iserlohn, où elle arriva le 27.

Comme le pays à traverser pour se rendre à Dusseldorf et Cologne, où elles devaient passer le Rhin, était fort difficile, M. de Broglie sépara en trois divisions les troupes de chaque colonne, afin qu'elles pussent marcher et vivre plus facilement. La colonne de droite, des environs d'Unna, fut dirigée sur Westhofen près Schwerte, où elle traversa la Rühr, et de là sur Hagen, Schwelm, Mettmann et Dusseldorf, où elle passa le Rhin le 3 et le 4 avril. La colonne de la gauche, des environs d'Iserlohn, marcha partie à Altenau, partie à Rade, Leichlingen, et de là à Deutz près Cologne, où elle passa le Rhin le 3 avril.

En arrivant à Dusseldorf, M. de Broglie fut instruit de sa nou-

(1) Nicolaï (Antoine-Chrétien, chevalier de), né le 12 novembre 1712; mousquetaire en 1726; maréchal de camp le 2 mai 1744; lieutenant général le 10 mai 1748; maréchal de France le 24 mars 1775; décédé le 10 mars 1777.

velle destination. Il alla prendre, à la place de M. de Lorges, qui passait sur le bas Rhin, le commandement des troupes du haut Rhin. En même temps, M. de Clermont reçut l'ordre de porter sur le haut Rhin 25 B. et 12 E., destinés au corps de 24,000 hommes que le roi avait résolu d'envoyer en Bohême sous le prince de Soubise. Ce corps devait comprendre une partie des troupes arrivées avec M. de Broglie et les régiments allemands présents à l'armée. Ces troupes, ainsi que l'état-major, le trésor, les guides, l'hôpital ambulant, tout le quartier général de M. de Soubise en Hesse, et l'artillerie de campagne qui y avait été attachée l'année précédente, se rendirent aussitôt dans les cantonnements à la rive droite de la Moselle, y attendant de nouveaux ordres.

M. de Broglie se rend, le 10, à Coblentz, attendant aussi les décisions de Versailles. Le reste de l'armée, qui, depuis le 31 mars, avait passé successivement le Rhin à Wesel, s'établit sur trois lignes, la droite à Cologne, la gauche à Clèves : la première ligne bordant le Rhin, la deuxième dans l'intérieur à portée de joindre, et la troisième sur la Moselle et la Roer. Cette position fut, à quelques changements près, celle du reste de l'hiver. On indiqua cinq points de rassemblement dans le cas où les circonstances l'exigeraient, c'est-à-dire les environs de Cologne, de Dusseldorf, Meurs, le pays à la hauteur de Wesel, et les environs de Clèves.

M. de Broglie, arrivé à Hanau le 19, organisa entre le Mayn et le Neckar les troupes destinées au corps de M. de Soubise. Celles qui se trouvaient encore sur le Mayn à son arrivée, et qui appartenaient à l'armée, cantonnèrent à la gauche du Rhin, entre la Nahe et Mayence, au nombre de 6 E., 1 régiment de hussards (Turpin), et Royal-Barrois, composé de 1 B.

Quant à l'armée ennemie, elle était rassemblée presque tout entière dans l'évêché de Munster, dans le pays entre la Lippe et la Ruhr; le prince Ferdinand organisait ses forces près du Rhin, depuis Deutz jusqu'à la Hollande. Sa première ligne s'étendait par Coesfeld, Dulmen, Dorsten, jusqu'au duché de Bergh, dans lequel le prince de Holstein levait des contributions.

A ce moment, on pensait à réunir promptement le corps de M. le prince de Soubise et à le porter bientôt au secours de l'Impératrice. En effet, les malheurs éprouvés par cette princesse à la fin de la campagne dernière, la perte de la bataille de Lissa, suivie de

celles de Breslau, Schweidnitz et Liegnitz, rendaient le roi de Prusse maître de toute la Silésie, de la Lusace et de la Saxe; une irruption en Moravie restait à craindre. L'armée des Autrichiens n'avait pu se rétablir pendant l'hiver des pertes de la campagne précédente; l'Impératrice devait tout craindre de la supériorité du roi de Prusse. Vienne même ne lui paraissait pas à l'abri de ses entreprises; ce fut cette pensée qui l'engagea à retenir quelque temps auprès de cette capitale les 10,000 Saxons sortis de captivité, et restés en Hongrie depuis la capitulation de Pirna, qui devaient se rendre en Alsace au commencement de juin et servir à la solde du roi de France. Indépendamment de ce secours momentané, l'Impératrice insistait fortement auprès du roi pour que le corps du prince de Soubise se rendît sans retard à sa destination. Ces troupes n'avaient pas moins besoin de repos que celles de l'armée; mais comme elles étaient presque toutes allemandes ou suisses, M. de Belle-Isle pensa que le meilleur moyen pour les reconstituer facilement serait de recruter dans l'Empire à l'instar des troupes autrichiennes. Après bien des difficultés, l'Empereur accepta cette proposition.

A l'égard des troupes françaises, il fallut les compléter, et, indépendamment des B. de milice destinés à cette opération, on dirigea sur l'armée 50 compagnies d'hommes choisis dans la milice. Metz rassembla 6,000 hommes de recrues. M. de Belle-Isle rend à l'armée les cinq hommes montés de chaque compagnie de cavalerie restés dans les places des frontières pour exercer les hommes et ne pas exposer les chevaux à des fatigues inutiles. Il augmente les troupes légères et leur donne une organisation capable de bien servir dans un pays où cette espèce de troupes était absolument nécessaire contre des ennemis qui en avaient un grand nombre. La France prend à son service 6,000 hommes de Wurtemberg, qui devaient s'embarquer sur le Neckar et le Rhin et arriver à Andernach le 15 du mois de juin. Les 6,000 Palatins, ayant beaucoup souffert dans la dernière campagne, durent, par un engagement de l'électeur, être complétés à la même époque. Ces dispositions devaient remplir en partie les vides occasionnés par la séparation des troupes destinées à la Bohême et le départ de celles rentrant en France, mais elles ne pouvaient procurer la supériorité infinie de nombre de celles de l'année précédente sur celles des ennemis. M. de Belle-Isle continua de s'occuper du bien-être des troupes, des règlements

du service, de la subordination et de la discipline, très sensiblement éprouvées pendant la campagne précédente (1).

Malgré toutes les mesures pour hâter la réorganisation de l'armée, le désarroi général résultant de la longue incertitude sur les quartiers d'hiver fut tel qu'au bout de six semaines de repos une grande partie de l'infanterie restait encore sans habits, sans tentes; la cavalerie n'avait ni selles, ni bottes, ni tentes; les milices destinées à remplir les vides n'étaient pas encore toutes incorporées; celles qui étaient entrées dans les rangs manquaient d'équipements; les recrues et les remontes envoyées de France étaient encore en chemin. La plupart des régiments, principalement ceux dont les habillements avaient été perdus ou pris pendant leur retraite, ne recevaient point encore les étoffes envoyées du royaume pour les confections. C'est ce que prouve assez clairement une lettre de Wesel, du 1er mai, du prince Louis de Bourbon à M. de Belle-Isle :

« Il serait bien essentiel de mettre le plus tôt possible les troupes légères en état; elles sont d'une nécessité indispensable, quand on sait les employer. Elles permettent avec de petits détachements de nous donner la position de l'ennemi. La plus grande partie est anéantie, et elles auront de la peine à servir au mois de juillet (2). »

Voici, d'ailleurs, l'état de nos forces sur le Rhin, à la fin du mois de mai : M. de Clermont, à la tête de ses 123 B. et 133 E. (3), comptait encore 1 E. de hussards (Turpin) et 1 B. dans le comté de Hanau, cantonnés entre Mayence et la Nahe, en attendant qu'ils descendissent au bas Rhin. La Gendarmerie était encore en France.

(1) Ces différentes considérations donnèrent lieu aux règlements et ordonnances suivants : 1° règlement sur l'ancienneté de service que doivent avoir les officiers proposés pour des régiments; 2° lettre de M. le maréchal de Belle-Isle aux colonels d'infanterie sur les concordats et la vénalité des emplois; 3° ordonnance pour régler que les officiers d'infanterie seront armés de fusils au lieu d'espontons; 4° ordonnance pour défendre l'usage de la vaisselle d'argent dans les armées; 5° ordonnance sur les équipages et les tables; 6° ordonnance pour l'augmentation de quatre onces par ration de pain pour les troupes; 7° règlement pour les uniformes et les marques distinctives.

(2) D. G., 3475, 39.

(3) Première ligne : 48 B., 37 E.; seconde ligne : 47 B., 30 E.; bataillons détachés, 9 B.; artillerie, 4 B.; grenadiers, 12 B.; Carabiniers, 10 E.; hussards, 14 E.; dragons, 24 E.; dans le comté de Hanau : 3 B., 18 E. — Total : 123 B. et 133 E. (D. G., 3473, 8.)

Les 10,000 Saxons et 6,000 Wurtembergeois appelés à notre service ne devaient rejoindre qu'à la fin de juin et dans le courant de juillet. Enfin restaient 10 B. et 30 E., dont une partie au bas Rhin et sur le Mayn, qui allaient rentrer en France pour rejoindre le corps rassemblé à Dunkerque, sous M. de Maillebois (1), et destiné soit à défendre nos côtes menacées par les Anglais, soit à porter au besoin des secours sur le bas Rhin.

On ne compte pas ici les troupes passées dans le haut Rhin pour former le corps de 24,000 hommes destiné à marcher au secours de l'Impératrice. Ces troupes, placées sur le Mayn entre cette rivière, le Neckar et le Rhin, ne faisaient pas partie de l'armée, et M. de Clermont ne leur envoyait pas d'ordres, pensant que dans leur position elles ne devaient en recevoir que du roi ou de M. le prince de Soubise.

Les dispositions données par le comte de Clermont à son armée n'avaient rapport pour le moment qu'à une simple défensive. Mais l'intention de Versailles n'était pas de rester sur les bords du Rhin et de laisser les ennemis maîtres de la Westphalie. Depuis notre retraite derrière le Rhin, ils occupaient avec toutes leurs forces l'évêché de Munster, la Lippe, la Roer, le duché de Bergh; quelques-unes de leurs troupes passaient en Hesse; leur droite touchait le territoire de la Hollande, la gauche s'étendait dans le duché de Bergh; les postes avancés étaient à portée de la rive droite du Rhin dans toute l'étendue du front que nous occupions depuis Cologne jusqu'à Clèves. Le roi voulait qu'aussitôt son armée réorganisée, on reprît l'offensive, qu'on éloignât les ennemis du Rhin, qu'on cherchât à réparer les malheurs de l'hiver et à rétablir l'honneur de nos armes. C'est dans ce sens que fut formé le plan d'opérations pour l'ouverture de la campagne à la date du 31 mai.

(1) Au moment où M. de Maillebois venait d'être appelé au commandement des côtes de Flandre parut son mémoire contre le comte d'Estrées. Le maréchal de Belle-Isle, en examinant la correspondance de la campagne de 1757, trouva des lettres qui étaient la condamnation de l'ancien maréchal général des logis de l'armée de Hanovre. Le roi, sur la demande du ministre, le déféra au conseil des maréchaux, le 19 mai 1758. Sur l'avis unanime du tribunal, signé par les maréchaux de Noailles, de Coigny, de Duras, de Belle-Isle, de Balincourt, de Tonnerre, de Lautrec, de Biron, de Luxembourg, de Thomond, de Conflans, le comte de Maillebois fut arrêté à Dunkerque le 23, et conduit au château de Doullens, puis transféré dans celui de Ham.

De son côté, l'ennemi, inactif en apparence depuis deux mois, travaillait à se refaire dans ses cantonnements sur l'Ems et dans la basse Wesphalie, avec son quartier général à Dulmen. Cependant, le 26 mai, toute l'armée du prince Ferdinand était en mouvement et, le 30, trois de ses colonnes se présentaient devant Emmerich, Wesel et Dusseldorf (1).

(1) C'est en mai 1758 que le génie fut séparé de l'artillerie et que les B. de ce dernier corps prirent le titre de brigades. Il était devenu urgent de pourvoir au désordre qui menaçait de ruiner les armes spéciales réunies et confondues. « Si ce mélange, disait M. de Belle-Isle, subsistait encore longtemps, le roi n'aurait bientôt plus d'ingénieurs, et notre artillerie, si distinguée dans les dernières guerres, s'affaiblirait aussi considérablement. » Cette ordonnance du 5 mai restituait à chacun des deux corps son indépendance. A ce sujet, le 3 juin suivant, le maréchal écrivait encore à Duverney : « Ce mélange monstrueux eût, s'il eût duré, anéanti les ingénieurs en France; c'est ce qui fait que je n'ai pas perdu un moment à faire cesser ce mal. Il y aura encore bien à faire pour mettre en règle le corps de l'artillerie, les bataillons, les écoles et nos manufactures. »

CHAPITRE VII.

CAMPAGNE ENTRE RHIN, ERFT ET MEUSE

(M. LE COMTE DE CLERMONT).

Juin. 1er au 2. L'ennemi passe le Rhin à l'improviste près de la frontière de Hollande, à Emmerich. — 7. M. de Clermont rassemble son armée à Rheinberg, y campe jusqu'au 12. — 8. Le prince Ferdinand près d'Alpen. Combat de Xanten. Manœuvres entre la Meuse et l'Erft. Affaire de Rheinberg. — 16. L'ennemi, marchant par Gueldre, se dirige sur Neuss. — 18. A Osteradt, Neuss. — 19. A Fischelen. — 23. Bataille de Crefeld et d'Anradt. L'ennemi entre le Rhin, l'Erft et la Meuse, de Clèves à Juliers. — 24. A Neuss. — 25. Camp de Woringen. — 28. Le prince de Brunswick s'empare de Ruremonde.

Juillet. L'armée sur les bords du Rhin, de Clèves à Coblentz, Wesel et Dusseldorf. — 8. Dusseldorf se rend. M. de Contades remplace M. le comte de Clermont dans le commandement de l'armée. — 9. Au camp de Mungersdorf. Composition de l'armée. — 13. Camp de Mungersdorf. M. de Guerchy à Ober-Aussem. M. de Chevreuse à Rhein-Kassel. — 14. Mouvement de l'ennemi qui passe l'Erft, positions de bataille. MM. de Brissac et Chevert s'emparent des bois d'Ingelfeld. Affaire de Gravenbroich. — 15. L'ennemi se retire sur Neuss pendant la nuit. — 17. M. de Chabo sur l'Erft. — 25. L'armée passe l'Erft. — 27. M. de Contades s'avance aux sources de la Niers. — 28. A Holtzweiler. — 30. A Erkelenz. — 31. A Dahlen.

Comme, par suite de la multiplicité des opérations, on a dû perdre un peu l'enchaînement des faits, avant de continuer le récit des opérations de notre armée de Hanovre, il convient de rappeler ici comment nous nous trouvions ramenés sur les bords du Rhin.

La cour de Vienne, malheureuse en Silésie à la fin de la dernière campagne, inclinait à consentir à la paix avec la Prusse. La France, un moment inquiète de ces dispositions pacifiques et de la tournure de nos affaires en Hanovre, ranima par l'influence de ses mi-

nistres à Vienne les passions calmées de cette cour. L'ancienne animosité contre la Prusse se réveilla; on ne songea plus à la paix, et de tous côtés on redoubla d'efforts pour continuer la lutte que la raison, la justice et l'humanité auraient dû faire cesser (1).

Ferdinand de Brunswick ouvre le premier la campagne contre le comte de Clermont, qui, appelé à remplacer le duc de Richelieu, arrivait à Hanovre le 14 février. Quatre jours plus tard, l'ennemi manœuvrait pour percer nos cantonnements. L'ancienne armée du duc de Cumberland, grossie par des renforts prussiens et anglais, comptait 50,000 hommes environ. L'armée française, rassemblée, eût pu facilement tenir tête à l'orage; mais, dispersée comme elle l'était, 40,000 hommes au plus pouvaient être opposés à l'ennemi par le comte de Clermont.

Le 19 février, au moment où le duc de Broglie, envoyé à Cassel par le général en chef, remettait à M. de Saint-Germain le commandement du corps détaché à Brême, l'ennemi attaquait Rothenburg, principal avant-poste de Werden sur l'Aller.

Le 21, après un engagement sérieux, M. de Saint-Chamant évacue Werden sans le défendre et se replie sur Brême, laissant libre à l'ennemi le passage de l'Aller et la marche sur le Wéser.

Hoya, attaqué dans la nuit du 23 au 24 par le prince héréditaire, est vaillamment défendu par M. de Chabo, qui ne capitule qu'après avoir obtenu les honneurs de la guerre. La prise de Hoya et celle de Nienburg, qui capitulait également le 28, livraient aux Hanovriens le passage du Wéser; l'armée du comte de Clermont, séparée en deux, pouvait être attaquée et détruite isolément.

Le 24, M. de Saint-Germain rassemble tous ses quartiers, sort de Brême et se replie sur Osnabrück, où il arrive le 1er mars.

Le 28 février, le général en chef avait quitté Hanovre et le même jour campait à Hottensen, d'où il annonçait au roi la nécessité absolue de cette retraite au delà du Wéser devant un ennemi du double supérieur en force à son armée délabrée. On se plaignait à Versailles et à Vienne que le comte de Clermont, qui, le 23, était déjà établi à Lippstadt, derrière la Lippe, donnât quelque repos à ses troupes dans une ligne de quartiers appuyée à Wesel et à Lippstadt et se reliant par Paderborn aux cantonnements de la Hesse;

(1) Appréciation de Frédéric dans ses *Mémoires*.

ligne sûre, il est vrai, à la condition que Minden, sur le Wéser, serait conservé. Mais cette place, investie le 5 mars, par le prince Ferdinand, attaquée le 7 au soir, bombardée le 12, se rend le 14, la garnison restant prisonnière de guerre.

Le 15, on connut au quartier général la catastrophe de Minden, dont le gouverneur paya sa faiblesse de l'exil. S'arrêter sur la Westphalie et conserver la Hesse devenait dès lors impossible; le Rhin seul pouvait arrêter l'ennemi.

Le 16 mars, l'armée reprend sa marche rétrogade et se dirige sur Wesel, but assigné aux diverses colonnes. Le duc de Broglie, occupant la Hesse, recevait l'ordre de se retirer sur Hanau, quartier général.

Le 20, de Paderborn, le comte de Clermont exprime à Versailles son impatience de se trouver de l'autre côté du Rhin pour refaire son armée. Le 30, en effet, il est à Wesel, « dans le chaos du débrouillement des cantonnements. » Cette retraite sur le Rhin avait causé un grand trouble à Vienne, qui demanda énergiquement l'exécution du traité de Versailles, c'est-à-dire de porter de 24 à 30,000 hommes l'effectif du corps auxiliaire promis à l'Impératrice. En échange de ce contingent fourni par le comte de Clermont, on lui garantissait un effectif encore plus considérable que celui qu'il avait précédemment. En même temps, sous l'influence du nouveau ministre de la guerre, le maréchal de Belle-Isle, une réforme s'introduisait peu à peu dans l'armée, de telle sorte qu'à la fin du mois de mai, « le partage des lignes de bataille était opéré en divisions réglées, avec leurs officiers généraux attitrés et reconnus, depuis les bords du Rhin, de Cologne à Clèves, jusque sur les rives de la Roer, de Juliers à Ruremonde, pouvant en moins de cinq jours être rassemblées et prêtes à agir. » Malheureusement ces dispositions ne nous empêchèrent pas d'être surpris par le prince Ferdinand, qui, renouvelant l'exécution du plan formé en 1744, par le prince Eugène pour ses préparatifs de passage de rivière au-dessus du point projeté, rassemble ses bateaux dans le bras du nouveau Rhin, au-dessus du coude de Harendeick, où son pont fut jeté et où son avant-garde le traversa en six heures.

Dans la nuit du 1er au 2 juin, 5 à 6,000 hommes passèrent le Rhin dans des barques au village de Bienen, près de la frontière de Hollande, au-dessous d'Emmerich. Nos troupes dans cette par-

tie, aux ordres de M. de Villemeur, se rassemblèrent successivement et se portèrent en face des ennemis déjà débarqués. Elles fusillèrent avec eux, mais ne purent les empêcher de jeter leur pont. M. de Villemeur, trouvant l'ennemi trop avantageusement posté, se contenta de l'observer, se plaça dans la plaine de Clèves pour l'empêcher de déboucher, et demanda au duc de Randan (1), à Calcar, de le joindre avec ses troupes, son canon et celui du parc; M. de Randan s'y rendit le 2, dans l'après-midi. Ces troupes et celles de M. de Villemeur (2) formaient environ 10,000 hommes. M. de Randan avait ordre de retarder autant que possible la marche des ennemis en se repliant sur M. de Clermont, qui, de son côté, réunissait toute son armée pour marcher en avant (3).

Par suite de cet événement, les ennemis se trouvaient en force en deçà du Rhin dès le 3. La partie basse de ce fleuve, Clèves, le canal, tout le pays des environs entre le Rhin et la Meuse, leur appartenaient. Cependant une partie de leur armée restait encore au delà du Rhin. M. de Clermont avait ses camps en face de Wesel, quelques troupes devant Dusseldorf et vis-à-vis de Weissenberg. Néanmoins il pensa que le meilleur parti à prendre était de rassembler ses forces à Rheinberg, au-dessus de Wesel, tandis que MM. de Villemeur, de Randan, d'Armentières, réunissant à leurs troupes quelques régiments, 20 B. et 31 E., camperaient à Xanten, laissant 6 B. à Bu-

(1) Colonel-général, Clermont-Tonnerre, Aquitaine, la Reine, Vienne, Archiac, Chabrillan, la Rochefoucauld, Cuirassiers, 19 E. (M. de Randan).

(2) Autrichiens, la Marne et Bretagne, 12 B. (M. de Villemeur).

(3) La nature du pays qui borde une rivière décide toujours de l'établissement des troupes, soit pour en défendre le passage, soit pour s'y fortifier. Nous nous sommes mal trouvés dans cette circonstance d'avoir plutôt consulté l'ordre de bataille que la nature du pays dans le placement des troupes sur les bords du Rhin. Le pays de Clèves, qu'occupait la gauche de l'armée, est ouvert et coupé. On y avait placé l'aile gauche de la cavalerie avec trop peu d'infanterie; il en résulta que M. de Villemeur, qui commandait à Clèves, n'eut que 4. B. de la Marine pour s'opposer au passage, et toute la cavalerie cantonnée dans les environs de Clèves ne fut d'aucune ressource, faute de terrain propre à son arme. MM. de Villemeur et de Randan se trouvaient les plus anciens divisionnaires. C'était du premier que le comte de Gisors écrivait à son père : « Quelle timidité, quelle incertitude, quelle lenteur ! » (6 janvier 1758. D. G., 3637, 4.) Du second, le maréchal de Richelieu disait : « Le plus honnête homme, le meilleur du monde, mais le plus innocent et parti la veille de Crefeld. » (24 décembre 1757. D. G., 3446.) Alors M. de Clermont pensa à les remplacer.

derich près Wesel et sur la communication de Xanten à Rheinberg; 4 B. à Homberg, vis-à-vis de l'embouchure de la Roer; 2 autres B. à Weissenberg; 4 B. à Werdingen et 2 à Langst, en face de Kayserswerth. La totalité des troupes ne devait être rassemblée à Rheinberg que le 7, au nombre de 47 B. et 80 E. M. de Clermont s'y rend, dès le 4, avec 10 B. Tous les gros équipages sont envoyés à Cologne, et près de 3,000 chevaux sans selles ni brides à Liège. Le reste de l'armée continuait à manquer d'une grande partie des effets de campement. En organisant ses troupes, M. de Clermont envoyait ordre aux Palatins de sortir de Dusseldorf; mais M. de Baden, qui les commandait, refusa de marcher, sous prétexte que ses troupes manquaient d'effets de campement.

Les ennemis, de leur côté, se rassemblaient à Clèves avec des détachements de troupes légères sur Calcar, et un corps d'infanterie et de hussards sur Goch. Le camp en face de Wesel avait marché par sa droite, et le général Sporcken, le 4 à Leinbeck avec 15,000 hommes, s'approchait du Rhin. Un camp composé de 2 régiments d'infanterie, 1 de dragons, 1 de hussards, 1 de chasseurs et des grenadiers de Buckeburg, se formait entre Calcum et Kaiserswerth.

M. de Clermont, sur l'avis que les ennemis se réunissaient à Goch et le long de la Niers, envoie, le 6, M. de la Touche à Gueldre pour les empêcher de passer la Meuse au-dessous de Gennep, couvert par la Niers. Il pensait que, s'ils faisaient cette marche, il n'y avait plus à douter de leur jonction avec les Anglais et les Hollandais pour s'emparer d'Anvers, de Ruremonde et de la Flandre, et que, dans ce cas, le roi ne devrait pas hésiter à faire marcher ce qui restait de troupes en France, y compris sa maison; il demandait également, par lettre du 6, des instructions sur le parti à prendre, s'il ne parvenait pas à joindre les ennemis avant leur passage de la Meuse.

Ils continuaient de s'avancer dans le pays à la rive gauche du Rhin; le 7, ils étaient déjà à Calcar et à Goch, avec des détachements sur Uedem. M. de Villemeur occupait toujours Xanten, avec un corps intermédiaire et les hussards (Turpin) en avant vers Sonsbeck. Notre armée se trouvait le même jour presque entièrement rassemblée à Rheinberg, où elle campa sur trois lignes, dont deux en avant du canal, la troisième derrière la ville. 12 B., des 16 qui devaient rentrer en France, sont placés sur les bords du Rhin depuis Dusseldorf

jusqu'à Wesel, prêts à marcher le 8. M. de Monteynard, dans une reconnaissance du pays, ne voyant que bruyères et marais, dit qu'on ne pourrait y trouver seulement pour un jour de subsistances; ce qui engagea M. de Clermont à camper, la droite à Issum, la gauche sur Gueldre, et à s'approcher ensuite de la Meuse en mettant sa droite à Gueldre. Il comptait par cette position remplir trois objets : l'un, d'être à portée de passer cette rivière près de Ruremonde et de fermer la trouée du marais de Pey à la Meuse, si l'ennemi avait le projet de prendre cette route pour gagner la Flandre; le second, de combattre l'ennemi entre la Meuse et le Rhin, s'il persistait dans sa nouvelle position; le troisième, de se procurer l'avantage de tirer des subsistances de la Meuse.

On comprend aisément combien le cabinet de Versailles fut surpris de ces dispositions. Rien n'autorisait à penser ni que la Hollande fût de connivence avec nos ennemis, ni que le prince Ferdinand eût l'intention de violer la neutralité parce qu'il aurait reçu un secours des Anglais; car les Anglais venaient justement de débarquer près de Saint-Malo, ce qui prouvait qu'ils n'étaient pas avec le prince. Ce dernier avait montré déjà bien assez d'audace en passant le Rhin en notre présence, alors que M. de Clermont avait à ses ordres 87 B. et 111 E., plus ce qui était de l'autre côté du Rhin et dans la Hesse, tandis qu'il n'avait que 40,000 hommes, qu'il se trouvait resserré entre Meuse, Niers et Rhin avec un seul pont derrière lui. Un général hardi l'aurait acculé et pris dans la position où il s'était imprudemment risqué. D'ailleurs, on avait pris des mesures pour envoyer de Dunkerque 16 B. et 20 E. à Anvers et mettre des garnisons à Gand et à Bruxelles, et la violation de la neutralité de la Hollande nous dispenserait de tout ménagement et nous donnerait le droit d'aller chercher notre ennemi partout où il serait.

Néanmoins M. de Clermont, toujours préoccupé du côté de la Meuse, marche, le 8, à la pointe du jour, sur quatre colonnes précédées des grenadiers de France et Royaux, de son camp de Rheinberg à Issum, pour prendre position entre le ruisseau de Floet (1) et la Niers, la droite à Issum, la gauche à Langendonck. Les campements arrivèrent sur le terrain; mais, informé par M. de la Touche, à Gueldre, que les ennemis, s'éloignant de la Meuse, repassaient la

(1) Le ruisseau le Floet se jette dans le Tuaath, affluent de la Niers.

Niers et que le corps porté sur Gueldre n'avait eu pour objet que de couvrir leur marche, M. de Clermont rebroussa chemin et l'armée reprit sa position près de Rheinberg. Peu de temps après, M. de Villemeur, à Xanten, annonçait que les ennemis campaient, le 7 au soir, avec une nombreuse artillerie, sur des hauteurs, et qu'il ne doutait pas d'être attaqué le 8. Effectivement, les chasseurs ennemis, soutenus de leurs hussards, vinrent fusiller avec nos avant-postes. Il fallait s'attendre à voir déboucher leur armée, mais tout à coup elle se dissipa; le pays fort couvert ne permit pas de voir au delà des hauteurs occupées la nuit précédente. On pensa qu'ils se dirigeaient soit du côté de leur pont, soit du côté d'Alpen.

En effet, le 9 au matin, les ennemis, réunis, s'établissaient sur les hauteurs à environ trois quarts de lieue d'Alpen, la gauche à Alpen, la droite vers la Niers. Le quartier du prince Ferdinand était à Sonsbeck. M. de Villemeur, débordé par la marche des ennemis, quittait Xanten le 9, avec son corps, et joignait le soir l'armée à Rheinberg (1).

Les ennemis, en prenant leur position près d'Alpen, portèrent en avant un corps de troupes légères soutenues d'infanterie pour en masquer les débouchés sur la bruyère et replier les volontaires Royaux qui l'occupaient. M. de Clermont, ayant reconnu leurs dispositions, attaque Alpen et en chasse l'ennemi. Après cette expédition, il retire en arrière ses troupes, trop compromises par la proximité de l'ennemi, et en même temps il s'assure d'un champ de bataille, la gauche au canal de Rheinberg, la droite à des dunes dans la bruyère, appuyée de gros canon. Par sa position en amphithéâtre il trompait l'ennemi, tout en gardant la facilité de passer le Rhin à Wesel, ou du moins d'y envoyer un corps de 12 à 15,000 hommes, tandis qu'il resterait en présence de l'ennemi avec son armée. Toute la correspondance du roi et de M. de Belle-Isle insiste pour engager M. de Clermont à combattre, le tranquillisant sur la conduite de la Hollande, ne cessant de lui répéter l'importance de rétablir l'honneur de nos armes, de ne pas laisser refroidir la confiance des troupes, et de ne pas perdre la considération des alliés et de l'Europe attentive à nos actes.

Le 10, l'armée change sa position, reprenant à peu près celle

(1) D. G., 3476, 141.

qu'elle occupait, en portant sa droite en avant et reculant sa gauche pour l'appuyer au canal.

Le 12 au matin, les ennemis semblèrent vouloir nous attaquer; leur armée se mit en bataille; on se canonna de part et d'autre. M. de Clermont, averti qu'ils passaient par leur droite le canal sur trois colonnes, se détermine à le passer aussi. Les ennemis se dirigeaient sur l'abbaye de Clostercamp; M. de Vogué, qui l'occupait, se replia sur l'armée en passant le canal. M. de Saint-Germain, envoyé avec 2 brigades d'infanterie, des hussards et des dragons pour soutenir M. de Vogué, s'il n'était pas attaqué par de trop grandes forces, se replia aussi et passa le canal pour masquer notre flanc et observer les ennemis. Sur la nouvelle de la marche sur Meurs, M. de Chevreuse fut détaché, avec la brigade de Navarre, 4 régiments de dragons et les hussards, pour occuper le château et la ville. L'armée y marcha à 5 heures du soir, et n'y arriva que le lendemain matin. Malgré les suppositions, l'ennemi ne passa point le canal. Les colonnes qui avaient débouché de Clostercamp rebroussèrent chemin et, le 13 au matin, elles campèrent à l'endroit que nous avions quitté la veille, leur droite à l'abbaye de Clostercamp, leur gauche à Rheinberg, le canal devant eux (1).

M. de Clermont expose, le 13 juin, à M. de Belle-Isle sa position critique et la difficulté de ses subsistances, etc. M. de Belle-Isle lui répondit le 16, s'étonnant qu'il eût pu, même en supposant le passage du canal par l'ennemi, repasser lui-même ce canal; car, si les ennemis eussent réalisé ce projet, ils se fussent trouvés facilement séparés de leurs ponts, tandis que par son mouvement rétrograde il se trouvait, au contraire, privé de la position de Rheinberg et coupé de Wesel. En tout cas, il le suppliait de tenir ferme à tout prix, lui confiant sous le sceau du secret que le roi avait résolu de changer la destination de M. de Soubise, de lui faire descendre le Rhin par la rive droite, et de mettre ainsi l'ennemi dans le plus grand embarras. M. de Clermont ne reçut les lettres de M. de Belle-Isle que le 19 juin; il n'était plus temps. Le 14 au matin, les ennemis marchant par leur droite vers Gueldre, par leur gauche vers Clostercamp, il résolut de faire une marche rétrograde et de se porter à Crefeld. En conséquence, M. de

(1) D. G., 3476, 207. 14 juin, camp de Meurs.

Saint-Germain, avec 12 B., 2 brigades de cavalerie, 1 de carabiniers, 1 de dragons et du canon, est détaché pour couvrir la marche de l'armée. De nouveaux avis assurant que les ennemis, marchant encore par la droite, campaient, le 14 au soir, à Kempen, poussant, le 15, à Huls, M. de Clermont craignit pour Neuss, qui renfermait tous nos magasins, et jugea ne pouvoir y arriver trop tôt, non seulement pour couvrir le pays, mais aussi pour se créer une position qui lui facilitât sa marche en avant.

L'armée partit donc le 15, à la pointe du jour. La distance étant de six lieues, toutes les troupes n'arrivèrent à Neuss que le 16 au matin. On campa en écharpe sur deux lignes, la droite à un petit bois près de la rivière d'Erft, la gauche entourant la ville et couvrant le quartier général, la réserve vis-à-vis du pont de Dusseldorf. M. de Saint-Germain marche à Crefeld, afin d'arrêter l'ennemi et de couvrir la marche (1).

L'armée ne resta pas longtemps à Neuss. Pressé par le roi de combattre le prince Ferdinand, et ignorant encore les décisions du maréchal de Belle-Isle à l'égard de la marche du prince de Soubise vers le bas Rhin, M. de Clermont s'occupa de se porter promptement au-devant de l'ennemi, qui avait sa droite à Thonisberg, sa gauche s'étendant sur Meurs, avec un corps à Uerdingen, ses troupes légères à Linn.

Le 18, notre armée, sur cinq colonnes, quitte le camp de Neuss pour Osterath. Elle marche encore le 19, et se porte sur six colonnes à Fischeln, où elle campe, ayant devant elle le Landwehr, fossé très considérable formant la séparation du comté de Meurs et du pays de Cologne, et traversant le pays du Rhin à la Niers. M. de Saint-Germain reste à Crefeld, séparé de l'armée par le Landwehr. Comme le but unique était de combattre, on comptait passer le Landwehr le 19, mais on trouva des obstacles inattendus : un double fossé extrêmement escarpé et couvert de bois, et des communications étroites à élargir. La journée du 19 fut employée à ces travaux, et c'est à ce moment que M. de Clermont reçut la lettre du maréchal de Belle-Isle datée du 16, lettre importante et qui produisit un effet différent de celui qu'attendait le roi. Il y répondit le 19 juin :

(1) D. G., 3476, 208.

« J'ai reçu votre lettre du 16, renfermant l'ordre que le roi a envoyé à M. le prince de Soubise de me joindre par la rive droite du Rhin : j'en sens tout l'avantage, s'il n'y a pas d'événement d'ici cette jonction. Vous me mandez en même temps de me soutenir où votre lettre m'y trouvera, en m'y retranchant, s'il le faut. Il est trop tard, monsieur le maréchal. Toutes vos lettres m'ont pressé d'attaquer l'ennemi; j'ai même dirigé mes mouvements en conséquence, et je suis venu au point d'être en présence. Je comptais passer aujourd'hui un double fossé qu'on appelle le Landwehr.

« Demain les communications seront en état, je pourrai passer. Quelle honte n'y aurait-il pas pour les armes du roi, s'il fallait reculer, faute de subsistances ! Suivant votre lettre, je ne dois rien hasarder, et cela est juste, vu la marche de M. de Soubise. D'un autre côté, je ne puis subsister ici que peu de jours, et, d'un autre, je me trouverai obligé de combattre. Selon le mouvement de l'ennemi, je ferai de mon mieux. »

Le 22, M. de Saint-Germain rentre en ligne, vu la proximité des ennemis campés à Kempen et Huls; la même raison force à replier, le matin, les hussards et les Volontaires Royaux sur la tête du camp, à la droite, le Landwehr devant eux. Les débouchés à la gauche du camp étant faciles et très ouverts, M. de Clermont opère un changement à la disposition générale : toute la première ligne d'infanterie, consistant en 6 brigades, étend son front en campant par B. et se rapprochant du Landwehr depuis les marais jusqu'à Huckelsmey. De la cavalerie se place dans la seconde ligne, où il ne reste que 3 brigades d'infanterie. La quatrième brigade de cette ligne est portée en avant, vis-à-vis d'un des débouchés. La troisième ligne est toute composée de cavalerie. Les grenadiers de France et Royaux restent en potence à la droite, les régiments de Brancas et de Lockman à la gauche, les carabiniers et les dragons en potence avec les redoutes construites à cette gauche.

Les troupes légères des ennemis entrèrent à Crefeld aussitôt que nous l'eûmes abandonné. M. de Voyer (1) y est renvoyé, et les en-

(1) Voyer (Marc-René de), fils du comte d'Argenson, ministre de la guerre, né en 1722 ; lieutenant général ; inspecteur de cavalerie; blessé à Fontenoy, en chargeant la colonne anglaise à la tête du régiment de Berry; fut regardé comme mort pendant deux heures, dans les bras de son père : c'eût été le second fils qu'il eût perdu sous les drapeaux, le plus jeune ayant péri, deux ans auparavant, sur les rem-

nemis se retirent de nouveau à son approche. On renforça en même temps notre détachement de Linn, d'où nous avions chassé les ennemis ainsi que d'Uerdingen; on établit des batteries le long du Landwehr près des six débouchés pratiqués, et, afin de mieux se couvrir dans la plaine, tous les arbres sur les digues sont abattus.

L'objet de M. de Clermont, en ce moment, n'était plus l'offensive; non seulement il ne se croyait plus en mesure de déboucher du Landwehr, les ennemis une fois campés à Kempen et Huls, comme il aurait pu le faire lorsqu'ils occupaient Aldekerk, Kempen et Huls, mais encore il se croyait fondé à ne pas agir offensivement et à ne s'occuper que des moyens de soutenir sa position. C'est ainsi qu'il s'expliquait dans ses dépêches du 22; mais celle du maréchal de Belle-Isle, reçue le même jour 22, changea entièrement ses idées. Le ministre lui mandait, de la part du roi, qu'il ne devait plus compter sur les troupes que M. le prince de Soubise devait mener au bas Rhin; que, sur les vives instances de l'Impératrice, dont la situation devenait de plus en plus critique, S. M. venait de rétracter l'ordre donné au prince de marcher à Dusseldorf, et qu'il allait suivre sa première destination pour la Bohême; qu'en conséquence il n'avait plus qu'à exécuter le plan de combattre les ennemis, ou de les obliger à repasser le Rhin, s'il ne pouvait les atteindre. La bataille eut lieu le lendemain, 23 juin 1758, et l'issue en fut différente de celle qu'on aurait pu raisonnablement attendre.

Le 23, à 8 heures du matin, l'ennemi se mettait en mouvement, et le prince Ferdinand, ayant levé son camp d'Huls et de Kempen, poussait ses troupes en trois corps, l'un destiné à agir sur notre front, les deux autres sur notre gauche et à tourner notre flanc. A 10 heures, il annonçait son attaque; à 11 heures trois quarts, la gauche hanovrienne (Sporken) et les troupes du centre (Oberg) menaçaient Huckelsmey par le débouché de Saint-Antoine; à midi, la canonnade s'engage, chaque division occupant sa place de bataille. Les attaques de front simulées de l'ennemi n'étaient que pour nous distraire du danger qui menaçait notre gauche. Sur une ligne parallèle au Landwehr, le prince Ferdinand déployait son artillerie

parts de Prague; blessé à Crefeld en 1758; succombe le 18 septembre 1782, victime de son dévouement, en activant les travaux de desséchement des marais de Rochefort.

et derrière les nuages de fumée il dirigeait sur sa droite ses B. et E. Après avoir disputé Anrath aux premières troupes hanovriennes, la légion royale se repliait forcément dans les bois en arrière. Notre armée, tournée, prise en flanc, se trouvait sur le point d'être enveloppée tout entière; la brigade de Vaubécourt et 2 de cavalerie, avec du canon, arrivent en toute hâte à Willich. Toute la réserve de gauche est appelée en potence, les brigades de cavalerie d'Aquitaine et de Royal-Roussillon tirant d'un côté vers Willich, les carabiniers et les dragons se prolongeant de l'autre côté jusqu'à l'angle formé par cette ligne transversale et le Landwehr; entre ces deux ailes de cavalerie, au centre de la ligne, en face des bois occupés par l'ennemi, viennent se placer la Marine, la Couronne, la Marche, Chartres, Touraine, Brancas et Lockman (1). Deux officiers sont détachés par le prince pour appeler la réserve. Nos B., déchirés par la mitraille, du premier élan firent leur trouée dans les bois; mais le prince Ferdinand, envoyant des troupes fraîches, refoula dans la plaine notre infanterie, qui attendait toujours l'arrivée de la réserve. M. de Mortaigne ranimait l'ardeur des nôtres, et vainement ils retournèrent deux fois à la charge. Dans ce dernier assaut, cette troupe héroïque donna la preuve d'une fermeté sans pareille; mais après trois heures de combat, bataillons, escadrons, compagnies, tout était mêlé, malgré les efforts de M. de Saint-Germain, qui cherchait à réorganiser des files; les boulets hanovriens les emportaient à peine formées.

Les réserves ne paraissaient pas, car elles avaient suivi une fausse direction. Alors M. de Mortaigne, à la tête de la cavalerie de la gauche, charge à fond sur l'ennemi. L'effet ne répondit pas à l'attente. Ce fut au retour de cette charge que le comte de Gisors fut atteint dans les reins d'un coup de feu (2), dont il mourut deux

(1) L'armée de Hanovre fut attaquée, le 23 juin, dans les défilés de Crefeld; 4 régiments d'infanterie seulement trouvèrent la place nécessaire pour agir sur ce champ de bataille resserré : c'était la Marine, Touraine, Brancas et Lockmann-Suisse. Postés dans les bois qui bordent la rivière de Niers, ils défendirent pendant trois heures le passage et ne se retirèrent que devant des forces supérieures, qu'ils vaient trois fois repoussées. Le régiment de Brancas perdit à Crefeld le major Horie de Lorgerie, l'aide-major du Verne, les capitaines Soulignac, la Blessière, Fabre, Chevalier, Danoux, Mérinville, et le lieutenant Marzouet.

(2) Belle-Isle (Louis-Marie de), comte de Gisors, né le 27 mars 1732, fils du

jours après dans le camp ennemi. La charge de la seconde ligne se rompit, et la confusion qui suivit permit aux Hanovriens de se reformer en bon ordre. Cependant la bataille n'était pas perdue, les réserves se montraient en vue, et du côté du Landwher 40,000 Français, qui, depuis quatre heures que durait la lutte, n'avaient pas encore pris une part active au combat, ne demandaient qu'à marcher. M. de Mortaigne, incapable de profiter des chances heureuses qui restaient encore pour ramener à lui la victoire, refusa d'y consentir, et entraîna le général en chef à suivre le triste conseil d'ordonner la retraite. Heureusement, elle se fit dans le plus grand ordre, et le prince Ferdinand, avec toutes ses forces réunies en deçà du Landwher, ne suivit les Français qu'à distance (1).

A la suite de sa défaite, M. de Clermont rassembla l'armée, le

maréchal et de Marie de Béthune, veuve du marquis de Medavy-Grancey. Faible de naissance, il acquit par l'éducation physique une constitution vigoureuse. Le 1er novembre 1745, colonel de Royal-Bavarois nouvellement levé. A la suppression de ce régiment (1er février 1749), colonel de Champagne. C'est alors que le maréchal composa pour lui cette instruction, chef-d'œuvre resté un modèle de conduite pour les militaires préoccupés de la grandeur morale de leur profession et qu'on ne peut se lasser d'étudier. A 21 ans, épouse, le 23 février 1753, la fille du duc de Nivernois. Voyage en Autriche, en Suède, en Angleterre, en Prusse; en revient avec de profondes observations sur l'organisation des armées. Colonel de Champagne, il est sur les bords du Rhin appelé à prendre part à la guerre ; assiste à la bataille d'Hastenbeck ; le 31 juillet, envoyé au roi à Compiègne par le maréchal d'Estrées; brigadier le 21 août 1757 ; le 1er octobre 1755, le commandement des Carabiniers étant devenu vacant à la mort du prince de Dombes, le 13 mai 1758, Louis XV y pourvut par une double nomination, l'une honorifique, l'autre effective : le comte de Provence (Louis XVIII), petit-fils du roi, recevait le titre de mestre de camp des Carabiniers, et le comte de Gisors, celui de mestre-lieutenant avec tous les droits et prérogatives, commandement qu'il ne devait pas conserver longtemps en quittant celui de Champagne.

Foucquet *, comte de Gisors. Meurt à Neuss le 26 juin, blessé le 23.

(1) On doit rendre justice au comte de Clermont, toujours au feu, sur un point ou sur un autre, encourageant le soldat, pour donner le temps à l'intendance d'évacuer les blessés.

		Tués.	Blessés.			Tués.	Blessés.
Infanterie :	Officiers..	36	233	*Cavalerie :*	Officiers..	26	156
—	Soldats...	696	1 927	—	Soldats...	657	458
				—	Chevaux..	1 294	385

* L'usage écrit Foucquet, mais Fouquet est l'orthographe de Moreri, et c'est ainsi que signaient le maréchal, le chevalier de Belle-Isle et le comte de Gisors.

24 au matin, derrière l'Erft, près de Neuss, se proposant de repasser cette rivière le lendemain pour se mettre en bataille dans la plaine de Neuss. Mais, sachant l'ennemi à Fischeln, apprenant son arrivée à Osteradt et regardant nos débouchés comme impossibles, il marche, le 25, à Worringen sur le chemin de Cologne, dans le dessein de remonter successivement le Rhin jusqu'à ce qu'il trouvât une position qui lui permît d'attendre les ordres positifs du roi.

Effectivement, le 25, il s'établit près de Worringen. Aussitôt notre sortie de Neuss, le prince Ferdinand y entre de sa personne. Son armée campe à Buttgen. Les magasins à Neuss sont en partie donnés aux troupes et en partie abandonnés. Le lendemain, M. de Guerchy (1) est détaché, avec 2 brigades d'infanterie, 2 de cavalerie, 1 régiment de dragons, 1 de hussards (Berchiny), la légion Royale et du canon, à Grevenbroich sur l'Erft, afin de couvrir l'armée et de l'éclairer. 3 régiments de dragons (Colonel-général, Orléans et le Roi), 1 B. de Royal-Comtois et les volontaires de Flandre se portent à Bedburg le 27, sous le duc de Chevreuse (2).

En quittant Neuss, on fit évacuer nos différents établissements de subsistances, d'hôpitaux et d'effets sur le Rhin ; ceux sur la basse Meuse principalement à Ruremonde, et ceux de Liège sur Givet, Cologne et Coblentz, avec ordre de faire du pain dans cette dernière ville et de construire des fours à Trèves, avec le quartier général à Cologne. Enfin M. de Clermont (3), pensant ne pouvoir rester en sûreté dans sa position de Worringen, marche à Cologne le 28. L'armée s'y porte en cinq colonnes, sur deux lignes, la droite à Niehl,

(1) D. G., 3476, 176. Camp de Worringen.

(2) D. G., 3477, 177.

(3) Clermont (Louis de Bourbon-Condé, comte de), prince de la maison de France ne ressemblait ni au duc de Bourbon ni au duc de Charolais, ses frères. En 1733 le pape Clément XII lui accorde une dispense qui lui permet de porter les armes. Se distingue à Rocoux, à Lawfeld. Combat contre le prince Ferdinand en Hanovre, perd la bataille de Crefeld, le 23 juin. C'est autour de son lit de mort, le 16 juin 1771, qu'est rédigée la protestation des princes contre le coup d'État qui exilait le parlement et le remplaçait par celui de Maupeou. (Voir le premier volume des *Guerres sous Louis XV*, page 183.) Frère de Louis III, duc de Bourbon-Condé, appelé M. le duc, né le 15 janvier 1709 ; mestre de camp de Clermont, 5 janvier 1728. Il aimait la guerre ; avait de l'esprit, de la verve ; les soldats l'aimaient pour son extrême bravoure, son entrain, sa belle humeur ; facile à vivre avec les officiers, doux, sans morgue, capable de toute entreprise. (D. G., Papiers, t. I, n° 15.)

la gauche à Efferen; la première ligne occupait les villages de Merheim, Ossendorf et Bickendorf, avec le quartier général à Nippes. Les B. des grenadiers Royaux, restés sur les derrières de l'armée, la rejoignirent, en sorte qu'elle se trouva composée de 87 B. et 113 E. Le corps aux ordres de M. de Chevreuse se porta, le même jour 28, de Bedburg à Niehl en avant de notre droite; celui de M. de Guerchy, de Grevenbroich à Elsen en avant de notre centre, et, le 30, à Gross-Königsdorf à la gauche, pour être plus à portée de la rivière d'Erft, occuper les bois et hauteurs de la rive droite de cette rivière, éclairer par ses détachements les plaines de la rive gauche. Les ennemis restaient toujours la droite à Osteradt. Malgré son désir d'attaquer, M. de Clermont crut devoir ne pas perdre de vue Cologne, qui lui fournissait toutes les subsistances, tout en craignant qu'on ne vînt attaquer cette ville. Il pensait que sa position près de Cologne ne permettrait pas aux ennemis de pouvoir assiéger Dusseldorf, Juliers ni Wesel, points importants dont la perte pouvait entraîner celle de tout le pays. Wesel restait approvisionné pour plus de trois mois, pourvu de troupes et de munitions. Jusqu'à ce moment, Juliers, suffisamment pourvu de troupes par l'électeur palatin, ne donnait aucune inquiétude; mais il ne s'y trouvait que 1 B. très faible. Le baron de la Roche, qui y commandait pour l'électeur, demanda des renforts.

Le 1er juillet, les 2 B. du régiment d'Eu marchent le même jour à Kempen et se jettent le lendemain dans la place. Dusseldorf était mieux pourvu de troupes, car 6,000 Palatins s'y trouvaient encore, indépendamment des 4 B. français aux ordres de M. de Bergheick. Malheureusement on avait appris que le général hanovrien Wanzenheim avait sommé M. d'Isselbach de lui livrer la ville, le menaçant de la bombarder, et celui-ci était déterminé à se rendre. La perte de cette ville pouvait avoir pour nous les plus graves conséquences en interceptant notre navigation du Rhin.

Les places de la Meuse n'étant pas plus en sûreté, notre retraite sur Cologne donnait à l'ennemi les moyens faciles de se porter sur cette rivière, Gueldre, livré à lui-même, ne pouvant leur en imposer. Ruremonde était gardé par le régiment de la Marche, composé de 1 B. et 2 de milices, avec ordre à M. Boccard de l'évacuer ; mais, attaqué par le prince héréditaire de Brunswick avant d'avoir pu se retirer, il se défendit si vigoureusement qu'il força ce prince

à lui accorder une capitulation par laquelle il se rendit à Liège avec les honneurs de la guerre.

On assurait cependant que le prince héréditaire était à Ruremonde avec 10,000 hommes, soutenu par 12,000 autres à Gladback, et que toute l'armée ennemie, se portant sur la Meuse, faisait de la Flandre le théâtre de la guerre. M. de Clermont demande en conséquence, dans sa dépêche du 30 juin, des ordres sur la destination de l'armée, sur les places de Wesel, Dusseldorf, Gueldre et Juliers, et s'il doit y laisser des troupes, de quelle espèce et en quelle quantité.

« Le roi m'ordonne expressément, répondait M. de Belle-Isle, de vous mander que son intention est de prendre à Cologne la meilleure position, mais de ne pas remonter plus haut...

« Son intention est que vous vous formiez un conseil composé de trois lieutenants généraux, MM. de Contades, de Mortaigne et de Chevert (1). Je leur écris à tous trois; je leur ordonne de s'assembler, de discuter bien la matière, et de former un avis unanime auquel le roi est persuadé que V. A. S. voudra bien alors se conformer; et, si malheureusement ils avaient des avis différents, je leur ordonne de les mettre par écrit et de me les envoyer. V. A. S. parviendra peut-être en ce cas à les réunir, et, si elle ne pouvait pas y réussir, elle décidera et prendra celui qu'elle croira en ce cas le plus convenable...

« Comme il se peut que le prince Ferdinand fasse passer quelques troupes légères de l'autre côté de la Meuse, je vais y faire marcher quelques E. qui rassureront le gouvernement de Bruxelles, et si, comme je l'appréhende, le régiment de la Ferronnays n'a pu vous joindre, j'en ferai usage aussi pour garder la rive gauche de cette rivière. »

Les extraits des lettres de M. le comte de Clermont permettent d'apprécier, d'un côté, combien Versailles désirait que le prince ne quittât pas le Rhin, et, de l'autre, les inquiétudes qu'il avait du parti à prendre, soit qu'il fallût tenir Cologne ou abandonner le Rhin, ou se porter sur la Meuse.

Du côté de la Meuse, on faisait des dispositions relatives au

(1) « Cette forme de triumvirat est bien dangereuse, M. de Clermont en a été offensé. M. de Contades et moi nous nous tiendrons sûrement dans les bornes convenables; je ne sais si le troisième en fera autant. » (Chevert au ministre.) (D. G.)

projet annoncé par M. le maréchal de Belle-Isle d'y rassembler un corps de troupes pour couvrir Liège, où nous avions encore de grands dépôts et dont les ennemis exigeaient déjà des subsistances.

Dès le 30 juin, on avait formé sur la montagne de Saint-Gilles près Liège un camp composé de soldats, cavaliers et dragons de toutes sortes de régiments, envoyés à Liège pour s'y rétablir. Le 2, la garnison de Ruremonde se joignit à ces troupes. M. de Castries (1), destiné à commander sur la Meuse, arrivait à Liège le 3; il n'y séjourne pas longtemps; un détachement des ennemis, poussé jusqu'à Tirlemont et Louvain, imposait des contributions et menaçait Bruxelles, défendu par 1 B. autrichien : il se porte avec un détachement à Tirlemont, joint par les E. qui venaient de France et dont une partie arrivait déjà dans les environs de Bruxelles.

Pendant que les ennemis cherchaient à nous donner de l'inquiétude sur la Meuse et du côté du Brabant, leur armée fit un mouvement le 4 juillet; sa gauche se porte à Capellen et s'appuie à la rive gauche de l'Erft. Ils occupèrent en même temps en force le poste de Grevenbroick, ainsi que Dahlen, qui couvrait leurs magasins à Dulken et leur communication avec Ruremonde. L'Erft se trouva bordé de leurs troupes jusqu'à Caster.

Sur la nouvelle du mouvement, M. de Clermont en fit faire un à son armée le 5 juillet (2); sa droite reste à Niehl; il avance sa gauche à Mungersdorf près Königsdorf, avec le quartier général. En même temps, M. de Guerchy fut porté en avant de Königsdorf, et M. de Chabo, avec les troupes légères, placé à la rive gauche de l'Erft, en avant de M. de Guerchy. On continua de retrancher Deutz, pour assurer la tête de notre pont sur le Rhin. Cet ouvrage pouvait contenir 1 B., et, pour le protéger, on campa en avant 1 brigade

(1) Castries (Charles-Eugène-Gabriel de la Croix, marquis de), né le 25 février 1717; lieutenant au régiment du roi, 23 août 1742; mestre de camp, 26 mai 1744; commande en Corse, 1756; revient en 1757 à Rosbach, où il est blessé; 1758, à la tête d'un corps opposé au prince d'Isenbourg; lieutenant général, 28 décembre 1758; blessé à Warburg. Figure très agréable, valeur franche et noble, très grande application à son métier, qu'il entend très bien. (D. G.)

On dit qu'après la mort du comte de Gisors, le maréchal de Belle-Isle regardait le marquis de Castries comme son héritier.

(2) D. G., 3478, 122.

d'infanterie indépendamment de 4 B. dans le village de Deutz. En même temps, deux détachements de volontaires sur la Wiepper éclairèrent cette partie. M. de Torcy, qui commandait à Cologne, demanda à la ville quelques pièces de canon nécessaires à la défense de ce pont et pour la protection du Rhin; les magistrats les refusèrent avec tant d'obstination que M. de Torcy fut contraint d'ouvrir de force les portes de l'arsenal.

Peu de jours après, M. le prince héréditaire, s'étant éloigné de Ruremonde le 3, faisait passer du renfort au corps qu'il envoyait dans le Brabant et se portait le même jour, 3 juillet, à Wassenberg; la nuit du 4 au 5, il marchait du côté d'Erkelenz, portant un détachement sur Sittard et Gangelt, avec ordre de pénétrer dans le pays de Limburg, et d'autres détachements entre Juliers et Aix-la-Chapelle. Toutes les forces ennemies se concentraient du côté du Rhin.

Nous étions menacés plus que jamais de la perte de Dusseldorf; les ennemis, dès le 28 juin au soir, y jetaient des bombes. M. d'Isselbach, toujours disposé à se rendre, avait négocié une suspension d'armes dont le terme expirait le 5 juillet. Pendant cet intervalle, M. de Clermont mandait à M. d'Isselbach, le 3, que les circonstances exigeaient une vigoureuse défense. L'électeur palatin écrivit, de son côté, le même jour 3, à S. A. S. pour lui demander de sauver, par le secours de l'armée, la ville des malheurs dont elle semblait accablée, et que, si elle ne pouvait entreprendre par la force des armes la délivrance de cette place, elle sauvât au moins ses troupes et celles du roi. Il était trop tard : M. d'Isselbach avait capitulé ; une des portes de la ville devait, dès le 8, à la pointe du jour, être remise aux troupes hanovriennes. Les Français et les Palatins sortirent, le 9, avec les honneurs de la guerre et réjoignirent l'armée le lendemain 10.

Dans ces circonstances, le comte de Clermont, sensible aux blâmes de Versailles et au peu de confiance qu'on lui témoignait, demanda d'être rappelé; le commandement de l'armée fut donné à M. de Contades, le plus ancien des lieutenants généraux. A la suite de ce rappel, M. de Mortaigne, instruit de la persistance avec laquelle l'armée entière rejetait sur lui les fautes commises depuis qu'il était arrivé auprès de S. A. S., prit le parti de demander aussi, le 8 juillet, de revenir en France.

Le commandement de M. de Contades commence donc à la date

du 8 juillet. Il reçut à cette occasion deux lettres de M. de Belle-Isle, des 3 et 7 juillet, sur sa conduite pour la suite des opérations, qui se résument à tenir ferme à Cologne, à marcher pour regagner la rive gauche de l'Erft en combattant l'ennemi et le refoulant, tandis que l'armée de M. de Soubise, qui doit se mettre en mouvement vers le 10 juillet, envahira la Hesse, la partie d'Halberstadt et de Hanovre, et combinera alors ses mouvements avec l'armée du bas Rhin pour forcer M. le prince Ferdinand à repasser ce fleuve. Napoléon dit : « Il évacue cent lieues de terrain, dans une saison aussi difficile, avec une armée plus nombreuse, sans donner un coup de sabre; laisse prendre à sa vue une place comme Minden, sans tenter de la secourir : tout cela est peu honorable non seulement pour le général, mais même pour les officiers généraux de l'armée; car enfin, si Broglie, Saint-Germain, Chevert, d'Armentières eussent demandé à se battre, si l'opinion des généraux et des chefs de corps eût été hautement manifestée de faire résistance, de sauver du moins l'honneur des armes, le général n'eût pu s'y opposer. »

Napoléon est bien sévère dans ce jugement et a oublié que, dans maintes circonstances, la discipline et l'obéissance n'eussent pas régné sous ses ordres, s'il avait supporté les réflexions de ses généraux, et je ne sache pas qu'il les eût lui-même tolérées un instant.

Voici l'état général de l'armée française au 11 juillet 1758. Première ligne, 40 B. et 37 E., qui se composaient ainsi :

Infanterie : Picardie, Enghien, Auvergne, Bretagne, Belzunce, Rochefort (Birkenfeld, Pressing, 1re brigade Palatine), le Roi, Condé, la Tour-du-Pin, Provence, Aquitaine, Champagne (40 B.). *Cavalerie, aile droite :* Colonel-général, la Rochefoucauld, Berry, la Reine, Vienne, Archiac, Chabrillan, Saint-Jal, Cuirassiers (19 E.); *aile gauche :* Cravates, Noailles, Gramont, Dauphin, Talleyrand, Orléans, Chartres, Lenoncourt, Mestre-de-camp (18 E.).

La deuxième ligne comprenait 26 B. et 38 E.

Infanterie : Navarre, Orléans, Vaubecourt, Tournaisis, Aumont (Baden, Osten, 2e brigade Palatine), Touraine, Chartres, la Marche-Province, la Couronne, la Marine (26 B.). *Cavalerie, aile droite :* le Roi, Moutiers, Noë, Bourgogne, Montcalm, Condé, Fumel, Harcourt, Royal-Roussillon (18 E.); *aile gauche :* Royal-Piémont, Tresignies, Bourbon-Busset, Aquitaine, Dampierre, Crussol, Marcieux, Charost, Royal-Étranger, la Vieuville (20 E.).

En réserve : Carabiniers, Colonel-général, Orléans, le Roi, Caraman (dragons), Berchiny, Turpin, la légion royale, volontaires de Flandre (40 E.). Réserve d'infanterie, grenadiers de France, grenadiers royaux et postiches, Yenner, Lockman, Royal-Comtois, artillerie (21 B.).

De plus, 34 B. détachés dans différentes positions : à Deutz, Brancas, la Marck, Royal-Lorraine, Royal-Barrois, Vatan, Foix, Périgord (10 B.); à Cologne, Royal-Roussillon, Cambrésis, Conti, milices (7 B.); à Juliers, Eu (2 B.); à Wesel, Reding, milices (11 B.); à Gueldre, milices (1 B.); sur la Meuse, la Marche-prince, milices (3 B.).

Ce qui formait, pour l'armée aux ordres de M. de Contades, 121 B. et 115 E.

Quant à l'armée hanovrienne, elle comprenait :

25 B., à 7 compagnies de 136 hommes......	23,700
12 B. hessois, à 10 compagnies de 80 hommes.	9,600
8 B. de Brunswick, de 650 hommes........	5,200
1 B. de Saxe-Gotha......................	600
1 B. de Buckburg........................	750
Soit 47 B.	39,850
La cavalerie formait 52 E. à 120 hommes, soit..	6,240
Plus les chasseurs.........................	450
Total....	46,540 hommes.

Lorsque M. de Belle-Isle écrivait à M. de Contades, il n'était pas encore instruit du sort de Dusseldorf. Il est facile de juger de son étonnement en apprenant qu'une telle place avait capitulé sans être assiégée. Sa perte rendait encore plus évidente la nécessité de porter l'armée à la rive gauche de l'Erft et d'y prendre une position qui, sans nous séparer de Cologne, nous mît en état de conserver la communication avec Juliers et d'empêcher l'ennemi d'en faire le siège. Nous étions déjà maîtres de Bergheim, point principal sur cette rivière. L'ennemi avait marché, la nuit du 11 au 12, la droite à Hasselweiler, vers Juliers, la gauche à Grevenbroich, et avait placé un corps détaché à Caster, avec une garde sur les hauteurs de la rive droite de l'Erft. Notre situation nous donnait déjà de

grandes facilités pour le passage de l'Erft. M. de Contades quittait dès le 13 le camp de Mungersdorf; notre armée, qui s'était portée sur six colonnes à Glessen, campait sur les hauteurs, la gauche appuyée au bois de Bergheim, dépassant Busdorf, dans une belle plaine. La réserve de M. de Guerchy s'était portée à Ober-Aussem, M. de Chevreuse à Rheinkassel, et la légion Royale à Bergheim.

Le 14, M. de Contades, par suite d'un mouvement de l'ennemi toujours à Hasselweiler avec des corps détachés à Linnich et à Titz, renforce jusqu'à 20 B., 2 brigades de cavalerie et 1 régiment de hussards, la réserve de M. de Guerchy, et marche sur sept colonnes en avant de Frowiller sur les hauteurs de Bedburg. A notre approche, vers 11 heures du matin, les ennemis abandonnèrent ce poste et Caster. Mais leur armée marchait, et, comme on marquait le camp, elle avait passé l'Erft à Grevenbroich et sur plusieurs ponts entre ce lieu et Caster. Leur avant-garde paraissait déjà à hauteur de nos colonnes de droite. MM. de Brissac et de Chevert, qui les commandaient, reçurent ordre de s'emparer des hauteurs en avant des bois d'Ingelfeld. La première ligne de l'infanterie se forma ensuite sur ces mêmes hauteurs, et M. d'Armentières, avec la cavalerie de l'aile gauche, occupa le terrain jusqu'à l'Erft, ayant devant lui le village de Frimersdorf. La seconde ligne se forma successivement avec l'artillerie sur les coteaux. Les troupes de M. de Guerchy rentrèrent en ligne; M. de Chevreuse, renforcé de 1 brigade de cavalerie, et qui avait ordre d'aller de Rheinkassel à Hackenbroich, rejoignit l'armée, ainsi que M. de Ségur, envoyé à Bergheim avec 1 régiment de hussards et 1 brigade d'infanterie. L'armée ennemie se mit aussi en bataille, la droite à l'abbaye de Welkenberg, occupant avec l'infanterie les bois en avant de cette abbaye, la gauche au village d'Alrath, faisant un coude sur Barrenstein et appuyant au ruisseau de Lank.

Nous attendîmes dans cette position. Notre manœuvre audacieuse animait les troupes, qui attendaient avec impatience le moment du combat. Les ennemis parurent vouloir pousser une tête sur nous; on leur tira quelques coups de canon de la batterie à la droite de la première ligne d'infanterie; ils rétrogradèrent. M. de Contades, voyant qu'ils ne débouchaient pas, pensa à les attaquer. Mais c'était impossible par la gauche, à cause de l'immense ravin qui, du village de Neurath, rejoint l'Erft au village de Frimersdorf. Il voulait attaquer

leur gauche; mais il dut y renoncer lorsqu'il apprit qu'entre les villages de Titz, où était la droite de notre cavalerie, et ceux d'Alrath et de Barrenstein, où se trouvait la gauche des ennemis, la plaine était coupée par des défilés impossibles à passer. Nous n'eûmes d'ailleurs pas à engager le combat; car, à 11 heures du soir, l'ennemi gagna le camp de Neuss en passant l'Erft. Une armée obligée de se retirer en face de l'ennemi doit toujours craindre de grands risques, si elle n'a pas plusieurs débouchés pour sa retraite. Il eût été à désirer que, dans cette circonstance, il fût permis à M. de Contades d'attaquer, le 13 et même le 14, le prince Ferdinand dans la position prise la veille à l'abbaye de Konigshofen, en arrière du village d'Elfgen : il avait l'avantage des hauteurs et il le resserrait entre la rivière d'Erft et le ruisseau de Kelbach, qui est marécageux. Le prince Ferdinand n'avait alors que deux débouchés pour sa retraite, celui de sa gauche par Laach, celui de sa droite par le pont sur l'Erft, appelé Neubruck, ces deux débouchés très enfoncés par les pluies. On peut juger alors des suites fâcheuses qu'aurait eues pour l'armée ennemie un échec dans cette position, semblable à celle de l'armée anglaise à Dettingen, et tout aussi critique, car elle n'avait pas d'issues pour sa retraite, et, si elle eût été battue, ce qui devait arriver, elle était entièrement détruite. Malheureusement, on ne fut instruit de leur retraite qu'à la pointe du jour. Aussitôt M. d'Armentières suit les ennemis avec la cavalerie de la gauche, les Carabiniers, la légion Royale et les hussards de Turpin, et M. de Saint-Pern avec les grenadiers de France et les hussards de Berchiny. L'armée campa sur le terrain où elle s'était mise en bataille la veille, sa gauche appuyée à l'Erft au-dessous de Caster.

La position des hauteurs de Bedburg nous rendait maîtres de l'Erft; elle couvrait également Cologne, en empêchant l'ennemi de déboucher sur nous. Si M. d'Armentières ne put joindre l'ennemi, il s'empara du moins du cours de l'Erft et de Grevenbroich. Après avoir laissé dans cette partie les 2 régiments de hussards et 1 de troupes légères, indépendamment de la légion Royale, il rentra au camp le 16 au matin, ramenant une pièce de canon et une centaine de prisonniers. Dans cette situation, M. de Contades s'occupa d'un second pont à Cologne, afin de passer promptement le Rhin, si les circonstances le mettaient à même de porter l'armée à la rive droite de ce fleuve. Puis, ayant reconnu le mauvais état du

poste de Grevenbroich, que les hauteurs de la rive gauche de l'Erft diminuaient, il change la disposition de ses troupes légères, et ne laisse à Grevenbroich et à l'abbaye de Wilckenberg que peu d'infanterie, la légion Royale et les volontaires de Flandre à Barrenstein, où la réserve de M. de Chevreuse (1) campa le 17 au matin. (D. G., 3479, 40.)

A ce moment, la droite de l'ennemi était à Holtzheim, son centre à Neuss, la gauche campée à Grimlinghausen. Les ennemis, indépendamment de leurs ponts à Emmerich et Kaiserswerth, en avaient aussi un à Dusseldorf, construit avec des bateaux de grandeur inégale, presque impraticable à l'artillerie. Ce pont inquiétait cependant M. de Contades dans ses mouvements. Il craignait de s'éloigner de Cologne et du Rhin, n'ayant de ressources pour subsister que cette ville, et il voulait conserver la tête du pont de Deutz, dont la perte rendait impossible la navigation du Rhin.

En attendant, on répara quatre ponts sur l'Erft pour passer cette rivière, si les ennemis s'éloignaient de Neuss, comme on pouvait le juger par le renvoi de leurs équipages sur Meurs. M. de Contades se préparait d'un autre côté les moyens de se porter promptement sur Cologne, et d'y construire un second pont sur le Rhin, pour suivre les ennemis dans le cas où les opérations de

(1) D'Albert (Charles), duc de Luynes, connétable (famille originaire de Florence, qui remonte à Charles IX), comblé de dignités et d'honneurs par Louis XIII.

Marie-Charles-Louis, duc de Montfort, né le 24 avril 1717; mousquetaire, 1731; capitaine dans Luynes, 12 mars 1732; brigadier de ce régiment, 9 juillet 1736; maréchal de camp, 20 février 1743; lieutenant général, 1er janvier 1748; gouverneur de Paris: mort le 8 octobre 1771.

Son fils, Louis-Joseph-Charles-Amable, né le 4 novembre 1748; maréchal de camp, 5 décembre 1781.

Son fils, Louis-Auguste d'Albert d'Ailly, frère puîné du connétable, duc de Chaulnes, né le 22 décembre 1676; combat en Italie, en Allemagne; maréchal de France, 19 février 1741; mort le 9 novembre 1744.

Son fils, Michel-Ferdinand, duc de Piquigny et de Chevreuse, né le 31 décembre 1713; brigadier, 1er janvier 1740; maréchal de camp, 14 mai 1743; à Dettingen, à l'armée de Flandre; lieutenant général, 1er janvier 1748; à Hastenbeck, en Hanovre; mort le 28 septembre 1769.

D'Albert (Charles-Philippe), duc de Luynes, né le 30 juillet 1695, mort en 1758; est l'auteur des *Mémoires*. Il continue jour par jour le journal de Dangeau de 1735 à 1758 (17 vol.).

M. de Soubise les détermineraient à secourir les pays de Hesse ou de Hanovre. M. de Soubise, en pleine marche avec ses troupes, devait être près de Cassel le 22, et la flotte anglaise était encore dans la Tamise le 17; mais tout portait à croire que ces troupes devaient arriver à Emden le 7 août.

Les ennemis avancent, le 18, leur droite à Buderich et leur gauche à Holzheim. Ils travaillent à retrancher leur pont sur l'Erft en avant de leur gauche. Un corps séparé couvrait leur flanc droit. De petits camps à Buderich défendent leurs magasins à Dorsten, Dulmen, Xanten et Rheinberg. M. de Contades ne prononça d'autre mouvement que celui de camper sur les hauteurs de Caster 1 brigade d'infanterie pour soutenir les trois débouchés qui aboutissent au pont. Il envoya en même temps 2 B. à l'abbaye de Betlem et 2 à Bergheim.

Le 17, l'ennemi s'était replié sur la Meuse. M. de Castries trouva, le 18, Ruremonde abandonné. Ce mouvement par sa droite rendait plus difficile notre communication avec Juliers; mais la confirmation du renvoi d'une partie de leur grosse artillerie à Meurs, les nouvelles de l'embarquement de celle que nous avions laissée à Dusseldorf et qu'ils descendaient au bas Rhin, les ordres donnés dans le pays de Bergh pour tenir les chevaux prêts à marcher, tout indiquait un mouvement prochain. Celui du 24 ne consista qu'à rapprocher leur droite de Wickerath plus près de Dulken. Enfin, le 25 juillet, l'ennemi s'étant porté sur Wanlo, nos troupes légères le suivirent. A minuit, M. de Chabo passait l'Erft, soutenu par les Carabiniers, les grenadiers de France et Royaux, et par 1 brigade de cavalerie. L'armée suivit de près; elle passe l'Erft sur trois ponts établis à Welkenberg, Gustorf et Caster. Toutes les troupes légères se portèrent à Wickerath, Wickerathberg et Wanlo pour garder les passages sur la Niers. M. de Chevreuse est envoyé de Barrenstein à Lauken, où M. de Contades le laisse, le 27, pour voir ce que deviendrait le détachement ennemi établi à Neuss et destiné à renforcer la garnison de Dusseldorf, dont le pont n'était pas encore replié le 26. L'armée ne put passer l'Erft que sur trois colonnes, la pluie ayant rendu impraticables les prairies marécageuses par lesquelles on avait compté diriger deux autres colonnes.

Pendant que l'armée était en marche, les ennemis ne s'étaient pas arrêtés à Wickerath; c'est à Wassenberg, après avoir mar-

ché trente heures, qu'ils firent halte le 27, à 7 heures du matin. Ce mouvement n'indiquait pas encore leur projet d'aller sur le Rhin, ou sur la Meuse, ou à Ruremonde. M. de Belle-Isle, dans toutes ses lettres à M. de Contades, ne pouvait imaginer qu'ils passassent la Meuse pour entrer dans les Pays-Bas. Dans cette incertitude, M. de Contades, en se portant aux sources de la Niers, dans le cas où les ennemis auraient gagné le Rhin par la rive gauche de la Niers, voulait gagner Crefeld, Gueldre et Wesel, afin de passer le Rhin à ce dernier endroit en même temps que les ennemis à Emmerich, et, dans le cas où ils se seraient jetés sur la Meuse, les suivre le plus possible. Mais, arrivé à Holzweiler (1), il se détermine à marcher sur Erkelenz pour joindre leur arrière-garde, et à gagner ensuite Wesel par Gueldre. Il devenait d'autant plus intéressant de ne pas laisser arriver les ennemis longtemps avant nous au Rhin que, si on leur laissait plusieurs marches d'avance sur nous, ils auraient pu inquiéter M. le prince de Soubise, dont l'avant-garde (M. de Broglie) venait de battre, le 23, à Sondershausen près Cassel, le corps des Hessois du prince d'Isenburg, retiré par Gottingen dans le pays de Hanovre.

Les mouvements ennemis continuaient à indiquer une retraite. Le 27, ils abandonnaient Neuss et de nouveau occupaient Ruremonde. M. de Chevreuse, toujours à Lank, s'empara de Neuss et s'assura si le pont des ennemis existait encore. On avait essayé quelques jours auparavant de le rompre, mais sans résultat.

M. de Chevert, depuis quelques jours à Cologne, devait prendre 8 B. des 10 qui étaient à Deutz, 1 régiment de dragons et 6 compagnies de grenadiers, pour tenter de surprendre Dusseldorf; mais les difficultés exposées par MM. de Fourcroix et de Ramsault, ingénieurs, firent renoncer à cette entreprise, et M. de Contades lui envoya ordre de partir de Deutz le 29, pour se porter en deux marches à Dusseldorf et sommer cette ville, appuyé par M. de Chevreuse. Si cette sommation ne réussissait pas, M. de Chevert s'avancerait à Wesel, en suivant la rive droite du Rhin, et y prendrait les troupes nécessaires afin de se porter à la tête du pont d'Emmerich et y attaquer les troupes chargées de le garder.

L'armée, partie, le 28, du camp de Holzweiler, s'établit à Erke-

(1) M. de Monteynard au ministre. Camp d'Erkelenz, 28 juillet. (D. G., 3479, 28.)

lenz. Les troupes légères placées à Beck avaient des postes à Gladbach sur la Niers. La communication de l'armée avec M. de Chevreuse, à Neuss, reste assurée par les ponts de la Niers. On envoya des partis sur les bords de la Roer aux environs de Linnich pour s'éclairer sur ce point. En arrivant au camp d'Erkelenz, on aperçut du mouvement chez l'ennemi, et, à minuit, le prince Ferdinand quitta son camp de Wassenberg pour Ruremonde et Bruggen. Les camps ennemis à Buderich et à Mehr étaient fort diminués, et M. de Cambefort, capitaine dans Reding, sorti de Wesel avec des volontaires, s'était porté à Coësfeld. Il y avait fait des prisonniers, et, sans la pluie qui avait inondé le magasin, il l'aurait brûlé. Comme les ennemis n'avaient point de pont sur la Meuse, M. de Contades marche à Emmerich.

Le 30 au matin, M. de Chevreuse est à Neuss et y laisse 2 B. et 1 régiment de dragons, pour contenir la garnison de Dusseldorf et assurer la communication de Wesel avec Cologne par la rive gauche du Rhin. Il se porte, le 31, avec la brigade de cavalerie et les 2 autres régiments de dragons, à Saint-Thonis et, le 1er août, à Gueldre, afin d'inquiéter l'ennemi sur son flanc droit. M. de Saint-Germain, de son côté, marchait avec son détachement, et M. de Contades avec l'armée le 31, la droite à Gladbach, la gauche à Dahlen. Ne pouvant s'avancer plus loin et obligé d'attendre le pain le 1er août, après la distribution, son projet est de se porter sur Dulken, de suivre ensuite l'ennemi jusqu'à Gueldre, d'y passer la Niers, de se rendre à Wesel et d'y traverser le Rhin en même temps qu'il le passerait à Emmerich. On quitta, le 31, le camp d'Erkelenz; M. de Chevreuse quitta Neuss, se dirigeant sur Crefeld. Chevert, qui marchait par la rive droite du Rhin, arriva aussi, le 31, à la Chartreuse près Dusseldorf.

CHAPITRE VIII.

CAMPAGNE SUR LE BAS RHIN ET LA LIPPE (ARMÉE DE M. DE CONTADES)

(août-décembre 1758).

Août. 2. L'armée quitte le camp de Dahlen. — 3. M. de Saint-Germain à Gladbach, où arrive l'armée le 4. M. de Chevert à Xanten. — 6. Passage de la Niers. — 7. Camp de Crefeld. — 8. Camp d'Haldenkirchen. — 9. Camp d'Issum. — 7-10. L'ennemi repasse le Rhin. Le prince Ferdinand sur la Lippe et sur Coësfeld, tenant toujours à la Lippe par Dulmen, Haltern; il détache des corps à Bockum, Ahlen et Lippstadt, fait un mouvement sur Munster, Warendorf, Neuhauss près Paderborn, Brakel, rives du Wéser. — 12 au 19. Passage de notre armée sur plusieurs points du Rhin. M. de Contades quitte le camp de Wesel, se porte sur la Lippe. — 21. A Schermbeck. — 23. Camp de Dorsten. — 25. Recklinghausen. — 26. Arrivée des Saxons à Kastrop, portés à Dortmund du 25 au 30. — 30. Le prince Ferdinand à Dulmen.

Septembre. L'armée manœuvre sur les deux rives de la Lippe, poussant des postes jusqu'à Buren, débouché du pays de Waldeck. Détachement à Munster. Essaye de rejoindre l'armée de Soubise. — 14. A Recklinghausen. — 24. M. de Chevert à Hamm, M. de Lusace à Unna, M. de Fitz-James à Werl. — 26. Le prince de Brunswick à Haltern, le prince de Holstein à Bork. — 28-29. Le camp de Bork est surpris par les Français. L'ennemi se rapproche de la Lippe, la passe.

Octobre. 5. L'armée de M. de Contades, restée à Recklinghausen depuis le passage du Rhin, se porte à Hamm et Lunen. — Les princes Ferdinand et d'Holstein près de Munster. — 6. A Hamm. — 19. L'armée se met en marche; celle du prince Ferdinand à Soëst et Unna. — 23. A Illingen, la droite à Scheidlingen, face à Soëst (47 B., 65 E.). M. d'Armentières essaye de surprendre Munster. — 24. L'armée à Hamm. — 30. M. de Chevert à Soëst, M. de Fitz-James à Werl. — 31. Le prince Ferdinand se rapproche de Munster. M. d'Armentières se replie sur Lunen.

Novembre. M. de Contades juge qu'il ne peut pénétrer cette année dans le duché de Paderborn; se retire sur le Rhin. — 7-9-14. Départ des 22 E. des-

tinés à M. de Soubise. — 13. L'armée quitte le camp de Hamm. — 14. A Dortmund. — 15. A Bockum. Itinéraires de MM. de Chevert, d'Armentières, de Chevreuse. — 17 au 29. L'armée commence à passer le Rhin à Wesel, Dusseldorf et Cologne. — 18. A Essen. — 19. Le maréchal à Dinslaken, le 20 à Wesel, puis à Crefeld, son quartier général. Difficultés avec l'électeur de Trèves.

Décembre. 1er. Quartiers de l'armée, ses positions et cantonnements. L'armée du prince Ferdinand, l'infanterie anglaise, hanovrienne et de Brunswick dans le pays de Munster, et les Hessois à Paderborn. La cavalerie hessoise et hanovrienne à la rive gauche du Wéser; la cavalerie anglaise dans le duché de Brême. Suppositions d'attaque. — 17-24-30. Correspondance de MM. de Belle-Isle et de Contades.

M. de Contades s'était proposé de se porter encore sur Dulken le 1er août, mais impossible, dans la journée du 31 juillet, d'ouvrir les fossés et le Landwehr que l'armée avait à traverser. D'ailleurs, l'ennemi occupant la rive gauche de la Swalm, il n'était pas prudent de se porter en avant et de découvrir notre communication avec Juliers et Cologne.

L'armée partit, le 2 août, sur six colonnes, de son camp de Dahlen (1), précédée par les grenadiers de France et Royaux et les Carabiniers, M. de Contades à sa tête. A trois quarts de lieue de son camp, elle est obligée d'y rentrer, le prince de Holstein-Gottorp ayant poussé le détachement de M. de Saint-Germain jusqu'à Herdt et occupé tous les débouchés qui devaient faciliter notre arrivée à Dulken. M. de Contades, averti de cette manœuvre (2) et ne voulant pas se battre en marche dans un terrain inconnu, s'arrêta. Toute la journée se passa en observation et en escarmouches entre les troupes légères. M. de Contades, craignant que les ennemis ne tendissent à s'approcher de la Niers, et peut-être à la passer, ce qui aurait donné beaucoup d'inquiétude à M. de Chevreuse qui avait marché à Gueldre, renforça de 4 B. tous les postes sur cette rivière, depuis sa source jusqu'à Gueldre.

Le 3, les ennemis restent dans la même position, leur projet ne pouvant être d'attaquer. M. de Contades, qui ne pouvait pas non plus marcher à eux pour les combattre, tourna ses vues du côté de la Niers, et fit avancer M. de Saint-Germain pour occuper les hauteurs de Gladback avec 40 compagnies de grenadiers, soutenus

(1) D. G., 3480, 43.

(2) D. G., 3480, 38.

des grenadiers de France et Royaux et des carabiniers (1). Les ennemis se portant sur la basse Niers, il envoya ordre à M. de Chevreuse d'en faire couper tous les ponts depuis Gueldre jusqu'à Goch; il se proposait de se mettre en route le 4, avec son armée, et de suivre les ennemis jusqu'à Gueldre, d'y passer la Niers pour se porter à Wesel et y passer le Rhin, et peut-être gagner Xanten, s'il arrivait au Rhin avant eux, afin de rendre leur passage plus difficile et peut-être impossible, suivant le succès de M. de Chevert, arrivé, le 2, à Duisburg. Les débordements extraordinaires du Rhin et des rivières lui avaient causé de grands obstacles, et il lui en restait encore pour arriver à Wesel, vu la difficulté de construire des ponts sur la Roer.

Le 4, l'armée quitte son camp de Dahlen pour Gladbach; elle y campe sur les hauteurs en avant, la droite à l'escarpement de la Niers, la gauche à des bois près d'Holt, face à Venloo; Gladbach, quartier général, restait derrière le centre de la ligne. 2 brigades en potence couvraient Holt et le bois; les grenadiers de France et Royaux occupèrent des hauteurs en avant de la droite, séparés de la ligne par un ravin considérable. M. de Saint-Germain rentre à l'armée, et M. de Chabo avec les troupes légères se porte en avant avec des détachements sur la Niers. M. de Chevreuse reste à Gueldre.

L'ennemi avait marché le 3, de son camp de Bruggen, par la route d'Herongen près Wachtendonck; il y fit halte et se remit en marche dans la nuit du 3 au 4, se dirigeant sur Straelen. Le prince de Holstein décampe le 4 au matin, se dirigeant aussi sur Herongen.

M. de Contades ne sut que le 5 au matin leur marche sur Straelen; n'espérant plus les joindre par la rive gauche de la Niers, il passe la Niers; mais, les marches n'étant pas ouvertes, il fit seulement passer la rivière à 2 brigades d'infanterie et 1 de cavalerie sous M. de Nicolaï. L'artillerie passe sur le pont de Wickerath. On en construisit trois autres, au-dessus et au-dessous de Rheydt, pour la journée du lendemain.

L'armée marche le 6, passe la Niers au château de Rheydt. La quantité de défilés rend la route fort lente. On campe dans une plaine découverte, la droite appuyée à des bois à trois quarts de lieue de Neuss, la gauche aussi à des bois faisant face à Rhein-

(1) D. G., 3480, 55.

berg. En arrivant au nouveau camp, M. de Contades sut que les ennemis avaient passé la Niers et, en un jour et deux nuits, étaient arrivés à Rheinberg. Nos volontaires à Wachtendonk, ne pouvant résister à une attaque, se retirèrent sous Gueldre. L'armée s'avance, le 7, du camp de Buttgen (1) à Crefeld, où elle campe, la gauche à Saint-Thonis, la droite aux bois entre Crefeld et Huls. Il fallait arriver promptement à Wesel; le 8, on se porte sur quatre colonnes à Haldenkirchen (2). M. de Planta est détaché, le 9, pour Linn, Meurs, Uerdingen et Rheinberg, afin d'écarter quelques chasseurs ennemis répandus dans cette partie, et avec ordre de rejoindre à hauteur de Wesel.

Les ennemis, le 8 au matin, quittant leur camp de Sonsbeck et Xanten, descendirent le Rhin. M. de Contades comptait toujours y arriver en même temps qu'eux. Les inondations occasionnées par les pluies continuelles annonçaient de grands obstacles à l'établissement des ponts; la plaine de Buderich était encore sous l'eau, mais les gens du pays assuraient qu'à Rees l'on trouverait un terrain plus élevé. C'était là que les ennemis tenaient un de leurs ponts. Quant aux subsistances, le munitionnaire ne s'engageait à fournir de pain qu'à douze lieues au delà de Wesel. Il fallait beaucoup de temps pour former dans cette place des établissements capables de nourrir sur la haute Lippe non seulement l'armée du bas Rhin, mais aussi celle du prince de Soubise, destinée à Lippstadt. Les ennemis, partis de Xanten, campaient près d'Emmerich avec deux de leurs ponts. M. de Chevreuse les suivait et s'arrêtait à Sonsbeck. M. de Chabo, avec les troupes légères, s'avançait à Xanten.

Le 9, l'armée est à Issum, la droite au village dans un pays très fourré, son front s'étendant sur la bruyère de Gueldre, où finissait la gauche, dans la direction de cette place.

Le 10, on occupe les hauteurs d'Alpen, la droite du camp appuyée à un ravin dans la direction de ce village, la gauche s'étendant dans la bruyère, la ligne face à Calcar; 1 brigade couvre Alpen, quartier général. M. d'Armentières est à Xanten avec les grenadiers de France et Royaux, les Carabiniers, 2 brigades d'infanterie, 1 de cavalerie et de l'artillerie. M. de Chabo et les troupes légères

(1) Camp de Buttgen, 6 août. (D. G., 3480, 73 *bis*.)

(2) Camp d'Haldenkirchen, 8 août. (D. G., 3480, 113.)

à ses ordres occupent l'abbaye de Marienborn, avec 4 B. de grenadiers à Uerdingen, Meurs et Rheinberg pour assurer la communication de Neuss à Wesel. M. de Planta rentre à l'armée, et M. Thomassin à Wesel pour la construction des ponts, et l'on dispose des bateaux chargés de matières combustibles pour détruire ceux des ennemis (1).

Le moment devenait critique. L'ennemi, campé entre Clèves et le château de Spick, au-dessous d'Emmerich, se préparait à passer le Rhin, et M. de Chevert avait non seulement échoué dans sa tentative pour se rendre maître de ses ponts, mais il avait reçu, le 5, un échec en attaquant près de Mehr, à la rive droite du Rhin, à une lieue de Rees, un corps commandé par le général Imhoff, et il s'était retiré à Wesel avec les débris de ses troupes. M. de Contades n'en fut instruit que le 9, au camp d'Issum.

M. de Chevert, parti de Duisburg le 3, et obligé de remonter la Roer jusqu'à Mulheim pour passer cette rivière, que les inondations avaient rendue impraticable, éprouva toutes les difficultés imaginables pour y construire un pont. Cependant, par une marche forcée, il est le même jour à Hotten; le 4, les inondations de la Lippe retardèrent aussi sa marche, ce qui l'empêcha d'exécuter son projet de surprendre le camp du général Imhoff, près de Mehr, pendant la nuit du 4 au 5, et l'obligea de faire son attaque pendant le jour, ne pouvant la remettre à la nuit dans la crainte de trouver l'ennemi renforcé. Malheureusement, les lettres de M. de Chevert avaient été interceptées, et M. Imhoff, instruit de sa marche, avait appelé à lui les corps de Buderich et de Rheinberg. M. de Chevert n'avait avec lui que 10 B., 1 régiment de dragons, des hussards et quelques troupes de volontaires. Dans sa relation, il attribue ce résultat fâcheux à la mauvaise composition de ses troupes (2).

Nous restions sans espérance de retarder l'ennemi dans son passage. Dès le 7, un corps de 6,000 hommes se dirigeait sur Rees, se joignant aux 15,000 de M. Imhoff. Rien ne s'opposait plus au passage du reste de l'armée du prince Ferdinand. Les radeaux que M. de Chevert faisait descendre continuellement de Wesel pour

(1) M. de Contades au ministre. Camp d'Alpen, 10 août. (D. G., 3480. 151.)

(2) Pertes de M. de Chevert dans l'engagement du 5. Officiers tués, prisonniers, 17; blessés, 49. Soldats tués, prisonniers, 490; blessés, 354. (D. G., 3480, 66.)

rompre les ponts n'avaient aucun succès. La construction du nôtre à Wesel, retardée par le choc de plusieurs bateaux amarrés ensemble et lâchés par la garnison de Dusseldorf, ne pouvait être achevée que le 11 au soir, et les approches devaient en être fort difficiles par la grande quantité de flaques d'inondation qui couvraient la plaine et la prairie de Buderich. Peut-être était-il désirable que l'on eût marché droit au prince Ferdinand par la gauche du Rhin pour le combattre avec ses forces divisées sur ce fleuve; mais M. de Contades se croyait trop éloigné de lui, et d'ailleurs, en marchant à Emmerich, il perdait six marches pour se porter sur la Lippe. Il considérait aussi que l'armée, ayant marché cinq jours de suite, sentait le besoin de repos. Par tous ces motifs, il séjourne le 11. Nos partisans et nos troupes légères suivaient l'ennemi, qui marchait dans un si grand ordre et avec son arrière-garde si près de son armée qu'il n'était pas possible de l'entamer.

Dusseldorf est évacué le 10 août; M. de Contades en prend possession, et, jugeant que l'ennemi voudrait traverser la Lippe pour joindre l'armée, mande à M. de Chevert de s'y opposer. Il était trop tard: M. de Chevert, ne pouvant à cause des inondations passer la Roer dans sa partie basse, avait pris le chemin de Hattingen et de Dortmund et ne pouvait arriver qu'en deux jours et demi à hauteur de Dortmund. Les 6 B. des régiments d'Eu, Conti et Cambrésis entrèrent dans Dusseldorf, où M. de Bergheick commandait. M. de Caraman reste à Neuss avec son régiment et 2 B. de Vatan. L'ennemi achevait son passage du Rhin le 10 au soir, au château de Spick, au-dessus du fort de Schenck, dirigeant sa marche sur Bochold, qui renfermait des magasins, et à même de se porter sur la Lippe ou à Munster. Les Anglais, débarqués depuis deux jours à Emden, devaient rejoindre par Bochold.

En passant sur la rive gauche du Rhin, le prince Ferdinand se proposait de détruire l'armée française, s'il était possible, et de faire déclarer la Hollande en faveur du roi de Prusse. Il ne put y exciter aucun mouvement, et il évita une seconde rencontre que nous cherchions avec ardeur à titre de revanche. C'est maintenant sur la rive droite que se terminent les conséquences de la campagne de Hanovre. Commencée au mois d'avril 1758, elle s'est prolongée sans interruption jusqu'au 9 août; ainsi cette campagne renferme deux parties distinctes : l'une qui n'est qu'un appendice de

celle de 1757, l'autre qui comprend la série des nouvelles opérations en Allemagne.

Nous éprouvions alors d'assez sérieuses difficultés au passage du Rhin. Le pont fut entièrement rompu pendant la nuit du 12 au 13, et ne put être réparé que le 13, à neuf heures du matin, sans qu'on pût travailler au second. Alors on fit passer la cavalerie de la première ligne, une partie des équipages et des caissons qui portaient le pain pour la distribution du 13. Ce passage occupa toute la journée. La deuxième ligne, à la gauche du Rhin entre Buderich et Genderich, ne passa que le 14. Les troupes de MM. d'Armentières et de Chevreuse attendirent au lendemain, et la totalité de l'armée se trouva rassemblée le 15, au camp de Wesel, à la droite du Rhin (1). Mais, le 14, les eaux grossirent considérablement, de sorte que toute la plaine de Buderich fut inondée. Il fallut faire des ponts sur des chevalets, allonger le pont du Rhin et y employer une partie des agrès et des bateaux destinés à la confection du deuxième pont.

L'artillerie passa le Rhin, avec beaucoup de peine, le 14; le reste de l'infanterie et de la cavalerie suivit, le 15 et le 16 ; M. de Chevreuse, le 17. Les 24 B. et 16 E. (M. d'Armentières) restés à Alpen ne passèrent que le 18, en sorte que ce jour seulement toute l'armée se trouva rassemblée à la rive droite du Rhin. Les pontons et le reste des équipages y arrivèrent le 19. L'ennemi occupait Bochold, avec un corps de troupes à Haltern. 2,000 Anglais avaient joint l'armée, le reste devait arriver successivement. La garnison de Dusseldorf passe la Lippe au-dessus de Haltern, dans l'intention, disait-on, de nous attaquer. M. de Contades se proposait de prendre son champ de bataille, la droite à la Lippe, la gauche au canal, Wesel derrière lui; mais les nouvelles se trouvèrent sans fondement.

A cette époque, le roi de Prusse, par suite de ses insuccès, réclama ses troupes incorporées dans l'armée hanovrienne. La levée du siège d'Olmutz dès le commencement de juillet, ses pertes pendant sa retraite et ses marches forcées vers la Saxe, la chute de Driesen emporté d'assaut, l'arrivée des Russes sur la frontière de Brandeburg, la prise de Peenamunde par les Suédois, le passage de la Peene par leur armée, leur entrée dans la Poméranie brandebur-

(1) D. G., 3480, 187.

geoise d'un côté, et de l'autre dans le Mecklemburg abandonné par les Prussiens, tout cela suffisait pour expliquer la retraite des troupes prussiennes et donnait à penser que la situation de Frédéric allait influer sur celle des alliés.

Dans ces circonstances, les intentions de Versailles pour la suite des opérations se dévoilent par l'extrait suivant de la lettre de M. de Belle-Isle à M. de Contades, en date du 14 août 1758 :

« J'ai mandé à M. de Soubise de ne laisser que ce qui sera absolument nécessaire pour la conservation de Cassel et observer le corps du prince d'Isenburg, et qu'il s'approche avec tout le reste de son armée du haut de la Lippe, tenant Lippstadt par une tête, et prenne une position d'où il puisse également se porter sur sa droite et sur sa gauche ou rétrograder, suivant les différents mouvements de l'ennemi, plus ou moins en force, et relativement aux vôtres, pour être en état que vous ne puissiez jamais être séparés par l'ennemi ; car notre objet doit être, étant aussi supérieurs que vous le serez avec les deux armées, de vous porter sur le prince Ferdinand ou pour le combattre ou pour le forcer à repasser le Wéser, au delà duquel il faut bien nous garder de le suivre pour ne pas retomber dans toutes les fautes de la campagne passée. Vous savez, comme moi, que nos troupes n'ont été que très imparfaitement rétablies et réparées, et que, si nous nous jetions dans des projets trop étendus, nous achèverions de nous détruire. »

Le 19, les ennemis s'approchèrent de Coesfeld. Un corps de 8 régiments d'infanterie ou de cavalerie occupa Lingen, d'où venait de partir le prince Ferdinand, se dirigeant sur Munster.

M. de Contades pensait toujours à remonter la Lippe et à se concerter avec M. de Soubise pour faire repasser le Wéser à l'ennemi, afin de prendre de bonne heure une position solide pour l'hiver, rétablir l'armée et lui donner un repos si nécessaire. Il marche donc, le 21, à Schermbeck, puis à Lembeck, également sur le chemin de Munster comme sur celui de Haltern. Il espérait que les trois jours de marche donneraient aux eaux de la Lippe le temps de s'écouler, et que le passage de cette rivière au-dessus d'Halteren deviendrait possible, ce qui était d'autant plus nécessaire que les trois camps étaient placés dans un si mauvais pays qu'à peine pouvait-on y trouver des subsistances. On construisit un pont à Dusseldorf pour le passage des Saxons, opération difficile, car

les ennemis, en abandonnant la ville, avaient coulé bas une partie des bateaux et échoué les autres sur les rives du Rhin; il fallut donc beaucoup de temps pour les rassembler et les réparer.

Le 20, M. de Chevreuse s'avance avec 4 régiments de dragons, 1 brigade de cavalerie et 1 d'infanterie, précédé de M. de Chabo avec toutes les troupes légères, pour aller au delà de Schermbeck (1).

Le 21, l'armée quitte le camp de Wesel et s'avance sur Schermbeck, où elle campe, la gauche à des marais, la droite à des hauteurs en avant de Dorsten, le quartier général à Schermbeck derrière le centre. Les troupes légères sont poussées en avant sur le chemin de Coesfeld, et la réserve de M. de Chevreuse à Lembeck (2) pour les soutenir. Les grenadiers de France et Royaux et les Carabiniers sont placés en avant de la droite.

Les troupes légères des ennemis, le 20 à Lembeck, repliées à Dulmen, après avoir tout enlevé le 21 au matin, à l'approche de nos détachements, se retiraient à Coesfeld. Le corps des Anglais semblait toujours se diriger sur Munster. Le pays était trop dénué de subsistances pour qu'on pût les suivre, et cela nous aurait éloignés de M. de Soubise et des Saxons. Ces motifs déterminèrent M. de Contades (3) à passer la Lippe à Dorsten, la rivière étant rentrée dans son lit. On fit un pont sur chevalets, et l'on en construisit deux autres au-dessus de la ville avec nos pontons et les bateaux qu'on avait pu rassembler. M. de Castella (4) dut aussi réparer le pont de chevalets sur la Lippe près de la citadelle de Wesel, afin d'y faire passer le convoi de pain pour la distribution du 25 (5).

Il fallut séjourner, le 22, à Schermbeck, mais M. de Contades, désirant se porter à Hamm par la rive gauche de la Lippe, pour communiquer avec M. de Soubise et même se joindre à lui, marche le 23. L'armée passe la Lippe sur trois ponts près de Dorsten. Les grenadiers de France et Royaux et les Carabiniers campent au-dessous de la ville, la réserve de M. de Chevreuse entre la gauche de l'armée et Dorsten, laissant de gros détachements à la rive

(1) D. G., 3481, 166.

(2) D. G., 3481, 192.

(3) D. G., 3481, 75.

(4) D. G., 3481, 107.

(5) D. G., 3481, 108.

droite de la Lippe. M. de Contades expliquait ainsi sa conduite au ministre, le 23 août (D. G., 3481, 108) : « En restant entre Haltern et Lunen, je porterai des corps à Hamm, afin de donner le moyen à M. de Peyre de faire les établissements nécessaires pour ma subsistance et me mettre en état de pouvoir marcher en avant. M. le maréchal d'Estrées pourra vous dire ce que c'est que le pays de la Lippe à Munster, et même le pays de Munster, où, l'année passée, avec bien des précautions prises d'avance, des magasins faits, il éprouva des difficultés pour les subsistances. Vous jugerez aisément ce que ce peut être cette année, l'ennemi y ayant passé le printemps et ayant rassemblé dans les lieux principaux tout le fourrage qu'il a pu tirer du pays. »

Les mouvements annoncés s'exécutèrent le 25. L'armée de Dorsten campe à Recklinghausen, la droite à des hauteurs couvertes de bois tirant sur Hornburg, la gauche à des bois près de la ville, où elle arriva fort tard. Les 2 brigades d'infanterie et les 2 de cavalerie (M. de Nicolai) restèrent à Hamm, vis-à-vis de Haltern. M. de Chevreuse, avec les 4 régiments de dragons, y compris celui de la Ferronnays, qui l'avait joint le 24, et 4 B. suisses, resta près de Dorsten. Les volontaires sont placés à la droite de la Lippe. On laissa dans Dorsten M. de la Marck avec 4 B., tant pour achever la tête du pont que pour la communication de Wesel. Les grenadiers de France et Royaux, les Carabiniers et toutes les troupes légères (M. d'Armentières) occupent Hornburg; puis, après le passage de la Lippe par l'armée, les ponts sont repliés.

Le 25 au matin, on apprit que l'ennemi était à Coesfeld, un corps détaché à Dulmen aux ordres du prince de Holstein, et des troupes légères entre Dulmen et la Lippe.

Le 26 août, les Saxons arrivèrent à Kastrop, à trois lieues de Recklinghausen. Les ennemis occupaient toujours trois camps, l'un à Coesfeld, l'autre avec le prince de Holstein à Dulmen, et un troisième entre Dulmen et Haltern. A cette époque, M. de Contades (1), qui

(1) Contades (Louis-G.-Erasme, marquis de), né à Angers le 19 octobre 1704; passe successivement par les grades d'enseigne, de lieutenant; capitaine au régiment des gardes françaises de 1720 à 1729; brigadier, 1734; Italie, 1734 et 1735; Corse, 1738, 1739; maréchal de camp, 1740; expédition de Bohême, Allemagne et Flandre; lieutenant général en 1745; Hanovre, 1757; maréchal de France le 24 août 1758; mort à Livry le 19 janvier 1795.

venait d'être fait maréchal de France, aurait désiré se joindre à M. de Soubise et il exprimait, le 25, au maréchal de Belle-Isle, le désir de le voir s'approcher de lui : il pensait que de ses mouvements vers Lippstadt et Paderborn on devait tout attendre ; quand même le prince Ferdinand prendrait le parti de marcher sur Lippstadt pour soutenir cette place, où la garnison de Dusseldorf était effectivement arrivée, il n'empêcherait pas M. le prince de Soubise de s'approcher de lui par le pays de Waldeck. Malheureusement, il restait toujours sans nouvelles du prince de Soubise, encore à Cassel ; il savait seulement l'occupation de Warburg par M. Dumesnil depuis le 6 août.

Le prince de Soubise ne pensait pas comme le maréchal de Contades sur les moyens à employer ni sur les effets de sa présence en Westphalie ; par sa lettre du 28, il émet l'opinion que, devant garder la Hesse, il préférerait marcher au prince d'Isenburg, campé dans les environs d'Eimbeck depuis le combat de Sondershausen, et menacer le pays de Hanovre ; cette diversion serait plus utile que de se porter vers M. de Contades, parce qu'elle obligerait le prince Ferdinand à marcher au secours de Hanovre avec son armée, ou au moins à y envoyer un gros détachement. M. de Contades, voyant la saison déjà fort avancée, se rendit à l'avis de M. de Soubise, et s'occupa de vivre dans sa position, si les ennemis l'y retenaient longtemps, estimant ne pouvoir la quitter, ni perdre de vue Dorsten, à cause de la communication avec Wesel. Le 30, effectivement, les ennemis ayant prononcé quelque mouvement par leur gauche, toutes nos troupes légères à Lu-

Sa fille, Marie-Gertrude, épouse en 1747 le comte de Plour, colonel de dragons. Son fils, Georges-Gaspard-François-Auguste, cornette dans Commissaire-général, 27 décembre 1741; colonel de Berry, 17 février 1746; brigadier en 1759 ; eut trois fils (l'aîné, colonel de Picardie ; le cadet, colonel d'Anjou ; le troisième, major de Bourbonnais), qui émigrèrent et firent les campagnes de l'armée de Condé.

Bon général, la tâche de réorganiser l'armée, de lui inspirer confiance en elle-même, d'effacer l'impression produite, était au-dessus de ses forces. Grand tacticien, flegmatique, froid. (D. G.)

Le maréchal de Contades fut un des meilleurs élèves du maréchal de Saxe, qui lui avait rendu justice et l'avait toujours employé avec distinction et succès en faisant connaître en lui un mérite réel, voilé par les plus funestes événements.

nen (1) marchèrent à Hamm (2); elles y furent remplacées par les grenadiers de France et Royaux, les Carabiniers (M. de Saint-Pern); en même temps, avancèrent les Saxons à Dortmund, pour être plus à portée de soutenir M. de Saint-Pern, si les ennemis songeaient à une entreprise sur Lunen. Ayant effectivement quitté leur camp de Coesfeld, ils campaient à Lette, avec le quartier général du prince Ferdinand à Dulmen. Le corps derrière Haltern, augmenté de plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie, s'était avancé à Cappenberg, vis-à-vis de Lunen. Le prince de Holstein avait son corps à Bochum, petit village vers Hamm.

Comme la marche de M. de Soubise vers le pays de Hanovre était la clef des opérations de part et d'autre, M. de Contades, persuadé par la lenteur des mouvements du prince Ferdinand qu'il ne cherchait qu'à prolonger la campagne en Westphalie, répétait, dans sa correspondance, qu'il ne doutait pas que la diversion dans le pays de Hanovre ne produisît le retour du prince Ferdinand derrière le Wéser et ne dégageât les évêchés de Munster, Paderborn et Osnabrück. Il assurait en même temps M. de Soubise qu'il avait assez de forces pour occuper le prince Ferdinand, le suivre, s'il quittait ses positions sur la Lippe, et l'empêcher de se rassembler vers le prince d'Isenburg dans l'électorat de Hanovre, ou même de marcher dans la Hesse.

Le 1er septembre, le prince Ferdinand, toujours dans son camp de Dulmen, détache le prince de Holstein à Drensteinfurt, ce qui le menait également à Munster et Lippstadt par Ahlen, et place dans cette dernière ville le général Oberg, avec d'autres troupes à Borke. En même temps, le corps près de Haltern (prince héréditaire de Brunswick) se porte, le 3, vers sa droite, établissant des batteries

(1) *M. de Chabo au ministre de la guerre.*

« Camp de Lunen, 29 août.

« Le soldat reste nu, jamais je ne les ai vus en si mauvais état... L'officier demande du repos, dont il a besoin après dix-huit mois de campagne et des peines incroyables. Cette campagne a été bien rude par les marches continuelles et des temps affreux. Je ne reconnais plus l'armée depuis le passage du Rhin, l'officier et le soldat se plaignent; ils voient qu'on les mène trop loin; ils craignent avec raison une campagne d'hiver. Je m'aperçois de beaucoup de dégoût. » (D. G., 3481, 190.)

(2) Il y a deux endroits qui portent le nom de Hamm. Il s'agit ici du village placé en face de Haltern, lequel porte aussi le nom de Hampke.

sur les bords de la Lippe. Ce mouvement engagea M. le maréchal de Contades à avancer le corps entier des Saxons à Unna, renforcé des 2 brigades de cavalerie de M. de la Touche, qui dut alors s'assurer de la route à Soëst, afin de s'y porter promptement, suivi de l'armée, dans le cas où le prince Ferdinand se serait avancé sur Lippstadt et aurait voulu soutenir le prince de Holstein. M. de Contades se rendait ainsi compte de la situation :

1° Dans le cas où ce prince se porterait sur Lippstadt en remontant la Lippe par sa rive droite, il se proposait de remonter cette rivière par la rive gauche pour se tenir toujours vis-à-vis de lui; 2° si le prince Ferdinand marchait sur Warendorf en passant par Munster, il gagnerait Paderborn, laissant devant Lippstadt un corps suffisant; 3° s'il se déterminait à passer le Wéser à Holzminden, Hameln ou au-dessus, le maréchal pensait que le prince de Soubise devait ne pas dépasser Eimbeck avec ses détachements, et conserver la retraite assurée sur Cassel; qu'alors il s'approcherait lui-même de M. de Soubise, sans cependant s'éloigner de Hamm, vu la nécessité de former un établissement de subsistances avant de s'en écarter davantage, et ne pouvant par cette même raison espérer de combattre les ennemis sur le Wéser, dans le cas où ils passeraient cette rivière; 4° peut-être le prince Ferdinand prendrait-il le parti d'envoyer un gros détachement de son armée joindre le prince d'Isenburg : alors lui-même avec le reste de son armée marcherait sur le Wéser; dans ce cas encore, M. de Soubise devait ménager sa retraite sur Cassel.

Tous ces plans pouvaient être dictés par la prudence, mais il s'en fallait bien que le roi admît pleinement la réalité des difficultés présentées par M. de Contades; aussi le maréchal de Belle-Isle lui écrivait, le 19, de faire attaquer ou surprendre le prince Ferdinand par M. de Guerchy et de terminer glorieusement la campagne.

Depuis plusieurs jours, aucun mouvement intéressant n'avait lieu de notre part ni de celle des ennemis; seulement un corps de 4 B. et 6 E. passait à Munster, se dirigeant sur Warendorf, où il n'y avait eu jusqu'alors que 1 B. de Saxe-Gotha, et M. d'Oberg se trouvait encore, le 21, à Neuhaus près Paderborn. Le maréchal, jugeant que le corps de Warendorf pouvait joindre M. d'Oberg, et craignant qu'il ne se portât sur la Hesse, avance, le 23, le corps

des Saxons à Werne et les 2 brigades de cavalerie (1) (M. de Lusace). Le corps de M. de Fitz-James (2) alla de Kastrop à Unna, et 2 brigades de cavalerie (le prince de Bauffremont) (3) à Dortmund.

Tandis que le prince Ferdinand était à Dulmen, le prince héréditaire à Haltern, M. Diepenbrock à Lembeck et Gross-Recken, M. de Saint-Pern (4) surprenait dans son camp de Bork le prince de Holstein. Au milieu de la nuit du 28 au 29, à la tête de sa division, il passe la Lippe, marche à ce camp, composé de 6 B., 2 régiments de dragons prussiens, 1 de hussards et de chasseurs, égorge les postes avancés, et arrive au milieu des ennemis, dont une partie se retire en désordre à Olfen. Le camp pillé et brûlé, on ramène environ six cents prisonniers. A ce moment, il n'y avait plus à douter des mouvements de M. d'Oberg, les postes de la Diemel ayant été attaqués le 28. M. de Contades dirige aussitôt sur Buren MM. de Chevert, de Lusace et Fitz-James, qui arrivèrent le 8, et se portèrent, le 9, à la rive droite de la Fulda, où M. de Soubise rejoignit l'ennemi à Lutternberge. D'un autre côté, le maréchal renforce la garnison de Wesel des 6 B. de Dorsten; 2 autres, 1 régiment de dragons et de cavalerie, sont envoyés à l'abbaye d'Essen avec M. de Planta, pour couvrir la communication de Dusseldorf et favoriser l'enlèvement des fourrages du comté de la Marck. Ce mouvement détermine le prince Ferdinand à se porter du côté de Munster, le 9 octobre, entre la ville et Telgte.

Le prince de Soubise s'était avancé jusqu'à Northeim le 11; mais, le 20 septembre, il s'était retiré sur Gottingen pour ne pas trop s'éloigner de Cassel. De son côté, M. de Contades s'occupait à contenir le prince Ferdinand et même à lui faire abandonner sa position. (Lettre à M. de Belle-Isle, 23 sept.) En effet, le 24, Chevert est en deux marches à Hamm avec ordre de pousser en avant de lui, entre Hamm et Lippstadt, toutes les troupes légères. M. de Lusace marche,

(1) Infanterie saxonne, 12 B.; brigades de Royal-Piémont, 6; Dauphin, 6 (12 E.).

(2) Brigades de la Marine, 6; Touraine, 4 (10 B.); brigades d'Aquitaine, 6; Royal-Étranger, 6 (12 E.).

(3) Brigade du Roi, 6; Royal-Roussillon, 6 (12 E.).

(4) Grenadiers de France, 4; Grenadiers Royaux, 4; Grenadiers de Modène et de Chantilly, 2 (10 B.); Carabiniers, 10 E.

le même jour, d'Unna à Werl; M. de Fitz-James prend la place de M. de Lusace à Unna, et le prince de Bauffremont celle de ce dernier à Dortmund. Le maréchal ne doutait pas que ces troupes n'empêchassent M. d'Oberg de se porter en Hesse, et, dans le cas où il s'obstinerait à rester près de Paderborn, il se proposait de pousser un corps de troupes en avant. Quant au prince Ferdinand, il faisait mouvoir depuis deux jours quelques troupes vers Warendorf. Le maréchal, jugeant que ces mouvements pourraient être suivis d'un plus considérable, fit marcher 10 B. (duc d'Havré) pour se rendre, le 26, à Lunen et le lendemain joindre M. de Chevert à Hamm, en vue d'inquiéter le prince Ferdinand vers Lippstadt.

Cependant les lettres du roi et de M. de Belle-Isle, des 25 et 28 septembre, pressaient M. de Contades de resserrer les ennemis dans leurs subsistances, puisqu'il ne pouvait les attaquer de front, et de se porter sur la haute Lippe, dans la pensée : 1° de tirer le prince Ferdinand de ce point, où il paraissait si fortement attaché; 2° de le priver des subsistances du pays de Paderborn et d'en faire vivre l'armée jusqu'aux premiers jours de décembre; 3° de favoriser la marche de M. de Soubise sur Paderborn, où devait finir la campagne, afin que les deux armées en se rapprochant se soutinssent mutuellement et eussent ainsi une supériorité marquée. Le 6 octobre, nos troupes marchèrent à Hamm, la droite au château de Kattenhof, face à la petite rivière d'Ahse, l'infanterie en première ligne; 1 brigade d'infanterie couvrit Hamm, ayant sa gauche à Lippe, sa droite à l'Ahse, sur laquelle on établit deux ponts.

M. d'Armentières reste à Lunen avec les grenadiers de France et Royaux, les Carabiniers, 2 brigades de cavalerie et 2 d'infanterie; il charge de ce poste, renfermant notre établissement de vivres, le duc de Chevreuse, part de Dorsten le 5, joint à Bossendorf M. de Lorges, vient, le 6, avec lui à Lunen, où ce dernier reste sous M. d'Armentières. M. de Chevreuse alla, le 7, à Hamm, et le 8 à Soëst, d'où il poussa de gros détachements à Erwitte pour masquer Lippstadt (1). Donc, par un mouvement général, M. de

(1) M. de Contades au ministre. Hamm, 7 octobre. Brigades Suisse, 4; la Mark. 2; Bergeret et Aulen, 2 (8. B.); Colonel-général, 4; Orléans, 4; la Ferronnays, 4; Caraman, 4 (16 E.). (D. G., 3484.)

Contades porte, le 5, l'armée à Lunen et Hamm, abandonnant la basse Lippe et assurant sa communication avec Dusseldorf en tenant la Roer, toujours persuadé qu'il déterminerait le prince Ferdinand à un mouvement sur le haut Embs. Il se proposait aussi d'occuper Soëst, trouvant dans cette position le double avantage d'être à portée de juger ce qui se passerait en Hesse et de faire entrer dans l'évêché de Paderborn les troupes de MM. de Chevert (1) et de Fitz-James, nécessaires au prince de Soubise, tandis que lui-même serait sur la Diemel.

Le 17 octobre, l'armée ennemie paraissait à Warendorf et Rhéda, avec une garnison dans Munster. Toutes les troupes restées derrière rejoignaient successivement. Les postes avancés occupaient Drensteinfurt, Herbern et Ahlen.

Pour être plus certain de leurs mouvements, le maréchal envoya de Lunen, le 17 au matin, de l'infanterie et de la cavalerie sous M. de Poyanne pour couvrir Herbern et jusqu'à Drensteinfurt, afin de voir s'il n'était pas occupé en force. En même temps, M. de Vogué partait de Hamm pour Ahlen ; M. de Planta, à Essen, s'avançait à Lunen, afin de rétablir la communication avec Wesel par Recklinghausen et Dorsten.

M. de Poyanne trouva à Herbern un corps de chasseurs et de grenadiers, l'attaqua avec tant de vigueur qu'ils ne tinrent pas un moment, et la cavalerie, placée derrière ce village, prit la fuite si promptement qu'il ne fut pas possible de la suivre. M. de Poyanne fit beaucoup de prisonniers près de Drensteinfurt et passa la nuit à Herbern, M. de Vogué à Ahlen.

Pendant ce temps, M. Dorigny, capitaine dans Champagne, se porte avec un détachement de volontaires sur le chemin de Lunen à Drensteinfurt; il attaque l'ennemi et fait des prisonniers. Mais pendant ce temps M. de Chevreuse venait de subir un échec à Soëst; car le prince de Holstein, ayant passé la Lippe avec un corps considérable, arrivait à 8 heures du matin, le 18, sur le camp de M. de Chevreuse, dans le moment où ses troupes bivouaquaient et que le prince de Bauffremont, arrivé de Werl avec 12 E. pour le soutenir, retournait à son camp. M. de Chevreuse n'eut pas le

(1) Brigades de Belsunce, 6; Volontaires de Flandre et Légion Royale, 2 (8 B.); Berchiny, 6; Turpin, 6 (12 E.); plus 10 pièces d'artillerie.

temps de se mettre en défense, le désordre augmenta, et, son arrière-garde s'étant repliée trop promptement, 2 compagnies de grenadiers parties dans les haies furent perdues; il se réfugia dans le château de Nateln, sur la rivière d'Ahse, à moitié chemin de Soëst à Hamm, suivi par des troupes légères.

Le maréchal, informé par M. de Chevreuse, pendant la nuit, de la marche du prince de Holstein, avait dirigé, dès la pointe du jour, 2 brigades d'infanterie par la rive gauche du ruisseau de Soësbach sur Suddencken; il fit marcher, le 19, toutes les troupes qu'il put assembler de Lunen et de Hamm, au nombre de 47 B. et 65 E., y compris celles de MM. de Chevreuse et de Bauffremont, et les campe à Hillingen, sa droite à Scheidlingen, derrière le ruisseau de Soësbach, face à Soëst (1). 2 brigades d'infanterie, 1 de cavalerie, se placent en potence vis-à-vis de Werl; 1 brigade d'infanterie et 1 de cavalerie, les grenadiers de France et Royaux et les Carabiniers, en 2e ligne. M. de Planta occupa Lunen avec 1 brigade d'infanterie, 2 B. de grenadiers et 1 régiment de cavalerie. M. de Maupeou reste à Hamm (2). Les détachements de Poyanne et de Vogué rejoignirent l'armée le 19; le prince de Bauffremont, en se séparant du duc de Chevreuse, le 18 au matin, pour retourner à son camp de Werl, s'était replié sur Unna, chemin que devait tenir M. d'Armentières, qui, venant de Lunen, devait arriver le soir à Werl. Mais les ennemis occupèrent le terrain où M. d'Armentières devait camper près de Werl; le prince Ferdinand suivait de près, car, le 19, il apparaissait en force à Soëst. Néanmoins les troupes à Werl s'étant avancées vers Unna, M. d'Armentières, joint à M. de Bauffremont entre cette ville et Werl, les poussa dès le 19 au soir jusqu'aux portes de Werl. Pendant la nuit, l'ennemi abandonna ce poste; nous l'occupâmes seulement avec quelques volontaires; le 20, M. d'Armentières y mit des troupes, et se plaça de manière à protéger un gros détachement qu'il fit marcher sur Soëst pour reconnaître l'ennemi. Il campait vers Lippstadt avec un corps avancé sur Ostonnen. Il n'était pas possible

(1) M. de Contades au ministre. Hillingen, 19 octobre. (D. G., 3485, 49.)

(2) De Maupeou, brave, spirituel, emporté, téméraire, s'est fait prendre en 1761, à l'attaque d'Eindetten, parce qu'il était trop en avant.

Auvergne, 6; grenadiers postiches, 2 (8. B.); brigade de Bourgogne, 4 E. (D. G.)

à M. d'Armentières de soutenir avec son peu de troupes sa position, ayant Werl devant lui. Le maréchal, jugeant aussi ne pouvoir s'en emparer avec toute l'armée sans découvrir Hamm, fit venir, le 21, M. d'Armentières camper à Kudbeck, à la droite du camp d'Hillingen. Alors nous étions par notre gauche à portée de Hamm, nous couvrions Unna par notre droite, situation inabordable à l'ennemi. MM. de Fitz-James et de Chevert devaient arriver le 23 ou le 24 (1).

Les ennemis ne firent pas long séjour à Soëst; le 22 au matin, ils prononçaient un mouvement rétrograde (2) sur Hoffstadt, au-dessous de Lippstadt. Aussitôt le maréchal mande à M. de Chevert de se diriger par Rhynern sur Werl, au lieu d'aller sur Unna; lui-même retourna le lendemain à son camp de Hamm avec le projet de faire passer la Lippe à MM. d'Armentières et de Poyanne, l'un par Hamm, l'autre par Lunen, pour se réunir à Drensteinfurt, et de se porter ensuite à Munster. Le maréchal se disposait aussi ou à passer la Lippe et à se diriger sur Ahlen, si son mouvement déterminait le prince Ferdinand à repasser cette rivière, ou bien à le suivre autant que ses subsistances le permettraient, s'il se portait sur Buren et Warburg, où il pressait le prince de Soubise de se rendre pour concourir à ses opérations. Le mouvement projeté par le maréchal s'exécuta le 23. On décampa d'Hillingen et on reprit à Hamm la même position.

M. de Chevreuse reste à Dinkerdinker; MM. d'Armentières et de Poyanne marchèrent à Drensteinfurt, et arrivèrent le lendemain devant Munster. Le maréchal ne jugea pas à propos de former le siège de cette ville, besogne fort longue que le prince Ferdinand ne laisserait pas entreprendre tranquillement, puisque, en se portant à Warendorf et Munster, il pourrait vivre de ses magasins, au lieu que nous n'aurions trouvé aucune subsistance pour les chevaux à portée de Munster. Ces motifs déterminèrent le maréchal à donner l'ordre à M. d'Armentières (3) de se replier. Il arriva, le 27, à

(1) M. de Chevert à M. de Contades. Werl, le 24, 5 heures du soir. (D. G.), 3485, 176.)

(2) M. de Contades au ministre. Camp d'Hillingen, 22 octobre. (D. G., 3485, 12

(3) *M. de Contades au ministre.*

« Camp de Hamm, 27 octobre.

« L'expédition de M. d'Armentières est manquée; il se retire. » (D. G, 3485, 199.)

Herbern (1), où il resta quelques jours avec 10 B. et 10 E. et 1 régiment de hussards (Turpin), afin de consommer le fourrage de cette partie et d'éloigner les partis ennemis de la basse Lippe. M. de Poyanne retourna à Lunen avec ses troupes et les Carabiniers.

Le prince Ferdinand se dirigeait alors sur Bielfeld, campant sur la Lippe le 26, la gauche à la petite rivière d'Ahse vers Oestinghausen, avec un corps séparé à Welvern sur la rive gauche de cette rivière : c'était celui de M. d'Oberg, qui, revenu à Paderborn le 20, avait rejoint le prince Ferdinand, avec des postes à portée de Soëst. La position de l'ennemi étant jugée inattaquable, le maréchal pensait ne pouvoir pas risquer de la tourner par sa gauche en marchant à Soëst, dans la crainte d'exposer Hamm à être enlevé. Il jugea d'ailleurs que, quand même il ferait l'abandon de cette position au prince Ferdinand, celui-ci se replierait sous Lippstadt, où il devenait impossible de l'attaquer. Ces circonstances ne laissaient plus d'espérance à M. de Contades de porter l'armée dans l'évêché de Paderborn ; il se voyait réduit à achever de consommer les subsistances entre la Lippe et la Roer, et à ramener ensuite l'armée derrière le Rhin pour la faire entrer dans des quartiers d'hiver.

M. de Belle-Isle avait souvent pressé M. de Contades de tenir la campagne jusqu'au 1er décembre ; ses ordres à cet égard faisaient regretter que le prince de Soubise, aussitôt après sa victoire de Lutternberge, ne se fût pas porté en force à Warburg, afin de forcer conjointement avec M. de Contades le prince Ferdinand à rétrograder avant sa jonction avec M. d'Oberg, et il exprimait la crainte que la retraite prématurée de l'armée derrière le Rhin ne donnât au prince Ferdinand le moyen de se porter avec toute son armée sur le prince de Soubise. En conséquence, celui-ci reçut les 22 E. qu'il avait été convenu, dans les projets de quartiers d'hiver déjà formés, de lui envoyer pour la défense et la sûreté du pays entre la Lahn et le Mayn. On craignait aussi que, les fourrages du pays situé entre Cassel et la Lippe, la Fulda et la Werra, dans le duché de Westphalie et le comté de Waldeck, n'étant pas entièrement consommés avant la retraite de l'armée, ils ne procurassent

(1) M. de Contades au ministre. (D. G., 3485, 224.)

aux ennemis des moyens d'établir des quartiers dans ces différentes parties, et qu'ils n'empêchassent le prince de Soubise d'établir les siens avec sûreté sur la Lahn.

Le prince Ferdinand ne resta pas longtemps dans sa position entre la Lippe et l'Ahse (1); il passe la Lippe, le 26, à Benninghausen et Cappel, séjourne, le 27, près Lippstadt et ensuite s'étend par sa droite sur Rietberg; enfin il établit son armée, le 29, entre Rhéda et Wiedenbrück. Par suite de ce mouvement, le maréchal fit avancer, le 30, M. de Chevert de Werl à Soëst, où il campe, le ruisseau de Soëst devant lui; les Saxons couvrirent la ville de l'autre côté du ruisseau. Les hussards de Berchiny occupent Sassendorf. M. le duc de Fitz-James, à Unna, remplace M. de Chevert à Werl.

Le prince Ferdinand continuait de se rapprocher de Munster; il campe à Warendorf le 31, le corps du prince de Holstein à Telgte. La garnison de Lippstadt est renforcée de cavalerie prussienne. Peu de jours après, l'armée ennemie était sous Munster avec le quartier du prince Ferdinand; le prince de Holstein-Gottorp se tenait à une lieue de cette ville, derrière la Werse, ayant des troupes légères en avant de lui.

Cette nouvelle position ne permettait pas de laisser M. d'Armentières de l'autre côté de la Lippe, à moins d'y porter toute l'armée pour le soutenir, ce qui était impraticable, vu le manque de subsistances pour les chevaux. Il eut ordre de se replier d'Herbern sur Lunen, où il arrive le 1er novembre.

Le maréchal confirmait chaque jour son impossibilité de rien entreprendre pendant le reste de la campagne. Il lui paraissait démontré que l'ennemi hivernerait sur l'Embs, sans qu'on pût l'en empêcher. En conséquence, il ne pensa qu'à consommer les fourrages à portée de lui, et à séparer ensuite l'armée pour la faire entrer dans les quartiers d'hiver. D'après les projets adoptés, le 29 octobre, par Versailles, l'armée devait hiverner à la rive gauche du Rhin, s'y reposer de ses fatigues et s'y reconstituer.

Rien ne se passa plus depuis la retraite du prince Ferdinand sous Munster. Il y cantonna quelques-unes de ses troupes et avança des régiments vers Dulmen, ne laissant rien dans la partie de Paderborn. De notre côté, nous ne fûmes occupés pendant le reste du

(1) L'Ahse arrose les pâturages du Soester-Borde et se réunit à la Lippe à Hamm.

séjour de l'armée sur la haute Lippe qu'à prolonger la subsistance de la cavalerie (1). Deux fourrages généraux eurent lieu, les 3 et 8 novembre, entre la Lippe et la rivière d'Ahse. Enfin tous les fourrages épuisés, le 13, le maréchal arrêta le mouvement général de l'armée, et sa retraite commença vers le Rhin. Le 7 et le 9 novembre, 14 E. (2) de cavalerie, des 22 destinés à joindre le prince de Soubise, se mirent en route. Ils prirent la route de Brilon pour se rendre dans la Hesse. Les 8 autres, composés de dragons, partirent le 14, et suivirent la rive gauche du Rhin pour la Wettéravie. Les Saxons quittèrent l'armée le 11; ils suivirent la même route que la cavalerie.

Le prince de Soubise restait toujours dans la même position entre la Diemel et la Fulda. L'armée, en marche vers le Rhin, partit, le 13 (3), du camp de Hamm pour Unna ; de Werl, M. de Fitz-James rejoint l'armée; M. de Chevert marche de Soëst à Werl, et M. de Chevreuse à la droite d'Unna entre cette ville et la Lippe ; M. de Chabo est chargé de l'arrière-garde.

Le 14 décembre, l'armée marche par quatre colonnes sur Dortmund, et M. d'Armentières de Lunen à Recklinghausen.

Le 15, l'armée est à Bockum, avec le quartier général couvert par la partie des troupes de M. d'Armentières destinée à passer la Roer; le reste, devant traverser le Rhin à Wesel, séjourne, le 16, à Essen, envoyant à Schwerte les corps destinés à Dusseldorf et Cologne. M. de Chevreuse remplace M. d'Armentières à Recklinghausen; M. de Chevert rentre en partie dans l'armée; le reste gagne Dusseldorf.

Le maréchal séjourne, les 16 et 17, à Bockum, pour faciliter le déblai de l'armée. C'est de ce camp que l'on commence à se séparer pour passer le Rhin sur les trois ponts de Wesel, Dusseldorf et Cologne. 31 B. et 31 E. passent la Roer, le 17, à Hattingen, Werden et Kettwig, sur des pontons. M. d'Armentières, parti d'Essen le 17, arrive à Wesel le 18; le reste, à Schwerte, passe le même jour la Roer à Westhofen, à destination du duché de Bergh et de Dusseldorf.

Il ne restait plus à Bockum (4), avec le maréchal, que 30 B. et 10 E. Le 19, il en part avec 24 B. et la cavalerie pour Dinslacken, et, le

(1) D. G., 3486, 53.

(2) Saint-Jal, Vienne, Archiac, Grammont, Moutiers, Toustain, Montcalm.

(3) M. de Contades au maréchal. Camp d'Unna, 13 novembre. (D. G., 3486, 220.)

(4) D. G., 3487, 26.

lendemain 20, il est à Wesel (1), où il établit son quartier général, ensuite transporté à Crefeld. Les 6 autres B. passèrent la Roer, et toutes les troupes se rendirent successivement à leur destination.

Les ennemis ne parurent plus depuis notre éloignement d'Unna (2); leur armée se rendait, comme nous, dans ses quartiers d'hiver. L'infanterie anglaise devait hiverner en Ost-Frise, l'infanterie hanovrienne et de Brunswick dans le pays de Munster, et les Hessois à Paderborn, la cavalerie hessoise et hanovrienne à la rive gauche du Wéser et la cavalerie anglaise dans le duché de Bremen.

De son côté, l'armée de Soubise se repliait sur la Lahn et le Mayn, sa droite à Wertheim, sa gauche à Giessen.

Les deux armées se trouvaient séparées par le Rhin, excepté 2 B. et 6 E. dans le comté de Neuwiedt, communiquant par Ober-Lahnstein avec ceux de Soubise placés sur la basse Lahn. Le roi ne put déterminer l'électeur de Trèves à recevoir 2 B. dans Coblentz et dans la citadelle d'Ehrenbreistein, dont la possession aurait assuré toute cette partie. Depuis le commencement de la guerre, on y déposait les effets des troupes et les fourrages qui descendaient par le Rhin et la Moselle. L'électeur ne voulut se prêter à aucune proposition. Rhinfels, dont M. de Castries s'empara dans les premiers jours de décembre, devait y suppléer. L'époque à laquelle l'armée du bas Rhin et celle de Soubise prirent leurs quartiers d'hiver fut celle où les différentes armées des puissances belligérantes entrèrent dans les leurs.

Quartiers d'hiver (de 1758 à 1759) de l'armée du bas-Rhin : MM. d'Armentières, Saint-Pern, Groslier, Maugiron, Beausobre, Saint-Germain et Narbonne, tenaient tout le cours du Rhin, de Xanten aux frontières de Hollande, et le pays entre le Rhin et la Niers, avec la Marine, Tournaisis, Bretagne, Durfort, la Tour-du-Pin (13 B. et 8 E.), Colonel-général et Orléans (dragons).

M. du Châtelet gardait tout le cours de la Niers, depuis Gueldre jusqu'à son embouchure dans la Meuse, et le pays de Waldeck, avec Picardie (4 B.) et Carabiniers, Marcieu, Talleyrand (14 E.).

M. de Castellas, posté à Wesel, occupait son territoire, Xanten, et

(1) D. G., 3487, 54.

(2) D. G., 3487, 71.

dans le comté de Meurs, Rheinberg et Orsoy, avec Touraine, la Couronne, Rochefort, Reding, Jenner, Lockman (Montereau, Saint-Denis, Paris, *milices*),'Aumont, Vaubecourt, Aquitaine (22 B.), et Berchiny (6 E.).

MM. de Saint-Germain, Bergheick, Chabo, Lutzelbourg et Fontenay gardaient le duché de Bergh et le comté de la Marck, Dusseldorf, Kaiserwerth, Uerdingen, Neuss, Zons, Crefeld, Kempen, Wellich, Duisburg, avec Belzunce (la Marche, Amiens, Nantes, Lons-le-Saulnier, *milices*), Chartres, Auvergne, les volontaires de Muret, de Flandre, de Hallé, de Clermont, Légion Royale (16 B.); Turpin, Caraman-dragons, la Vieuville (12 E.).

M. de Boccard tenait Ruremonde et son territoire, Kessel, Vanradt, Blesterwick, avec Provence, la Marche-prince, Redon, Saint-Lô (5 B.); Dampierre (2 E.); plus 1,600 chevaux attachés aux vivres.

M. de Saint-Pern avait le pays entre la Meuse et la Niers, entre la Meuse et la Roer, Viersen, Duiken, Erckelenz, Dahlen, Gladbach, Bruggen, Sittard, avec Grenadiers de France, d'Aulan et Chantilly, de Modène, de Bergeret (12 B.), Charost (2 E.).

MM. de Baaden et d'Ostein se tenaient à Duren et Juliers, avec les Palatins (8 B.).

MM. de Torcy et de Roquepine gardaient Cologne et son territoire, Mulheim, Deutz, le cours du Rhin, de Woringen à l'embouchure de la Sieg, Lechenich, Munstereifeld, avec Navarre, Champagne (Laon, Neufchâtel, Dormans, *milices*) (11 B.), et Bourgogne, Aquitaine (4 E.).

M. Dauvet gardait le comté de Neuwied, Siegberg, le cours de la rive droite du Rhin, de la Sieg à Coblentz, avec la Marck (2 B.); Berry, la Rochefoucauld, Noë (6 E.).

M. de Bauffremont se tenait aux environs de Coblentz et de Kochem, et sur le cours de la Moselle, avec Enghien (2 B.); Chabrillan, Bourbon-Busset (4 E.).

M. de Champignelles occupait Zulpick, Gemund, Cornelis-Munster, avec le Roi, Harcourt, Royal-Étranger, Crussol (8 E.).

MM. d'Andlau, Polignac et de Corsac gardaient le pays de Liège, Limburg, Verviers, Maaseyck, Peringen, Peer, Tongres, avec Condé, Orléans (4 B.); Cuirassiers, Royal-Piémont, Orléans, Colonel-général, Mestre-de-camp, Cravates, la Reine, Trasignies, Condé, Royal-Roussillon, Fumel, Noailles (25 E.).

M. de Rigal était à Gueldre, avec Châlons, Vernon, Joigny (*milices*) (3 B.), et à Aix-la-Chapelle, avec le Roi (4 B.).

La position des quartiers des deux armées françaises restait toute défensive, vu le besoin de repos et de reconstitution de ses cadres, bien que chacun s'attendit à des mouvements prochains de l'ennemi.

L'armée hanovrienne se composait de 58 B. et 80 E., y compris la cavalerie prussienne au nombre de 10 E. de dragons et 3 de hussards. Dans les premiers jours de décembre, le prince de Holstein-Gottorp, dont le corps était attaché aux troupes hivernant dans l'évêché de Paderborn, arrivait dans le duché de Westphalie. Son quartier, près d'Arnsberg, occupait cette ville, Neheim, Brilon, Meschede, Freinhol, Hachen, et les détachements de ses troupes légères s'étendaient dans le comté de la Marck. Du côté de Munster et de la Lippe, on retranchait les postes de Dulmen, Haltern, Lunen et Hamm. Le prince héréditaire de Brunswick arrivait à Paderborn avec son quartier général, ayant sous ses ordres 15 B. et 32 E.

Ce que le duc de Choiseul exposait, le 2, au conseil du roi, sur le projet des ennemis d'attaquer nos quartiers pendant l'hiver, n'était que trop réel. Dès les premiers jours de décembre, le roi de Prusse décidait l'Angleterre à repasser le Rhin, et en conséquence on pressait à Hamburg la reconstitution des armées alliées; on assemblait de tout côté des recrues, des remontes; on arrachait des évêchés de Munster, Paderborn et Hildersheim des contributions exorbitantes pour subvenir aux dépenses de ce prompt rétablissement de l'armée alliée. Ce fut dans ces prévisions que M. de Belle-Isle s'empressa de donner à l'armée du bas Rhin les secours nécessaires contre les efforts de l'ennemi, tout en n'abandonnant pas le Mayn.

M. de Belle-Isle écrivit en conséquence au maréchal de Contades (1), le 17 décembre particulièrement, pour le cas d'une attaque des ennemis contre M. de Soubise :

« ... Comme il faut s'attendre à de fausses attaques, qui pourraient devenir effectives, s'il n'y avait personne pour s'y opposer, quand M. de Soubise aura replié toute sa gauche en avant, il est de toute nécessité que tout ce que vous avez depuis Cologne, en

(1) D. G., 3489, 61.

haut et sur la Moselle, passe le Rhin pour occuper toute la basse Lahn. Peut-être serait-il convenable que tout ce que vous avez à Dusseldorf et à portée marchât en même temps en avant ou sur la queue des troupes qui se seraient portées sur la Lahn, ou que, conjointement avec Wesel, vous fissiez une diversion effective sur les quartiers de la Lippe et ceux en deçà de Munster... »

Le 24, M. de Contades répondait qu'il lui était impossible de secourir M. de Soubise, vu l'épuisement de son armée et sa position sur le bas Rhin, ne le croyant pas, du reste, en danger avec les forces à ses ordres. Malgré ces objections, il dut, au reçu d'une lettre du 30, tenir 12 B. prêts à se porter sur Coblentz et à passer le Rhin.

CHAPITRE IX.

CAMPAGNE DE HESSE (ARMÉE DE M. DE SOUBISE)

(juin à décembre 1758).

Juin. — Camps de manœuvre. — 8. Hanau occupé. Les troupes du prince de Wurtemberg destinées à l'armée du bas Rhin. — 11. Le prince de Soubise à Hanau. État de ses troupes. — 12. Le général Driesen, de Bayreuth à Planen le 16. — 16. Daun, de Gewitz, va camper, le 18, à Ewanowitz. Dohna, à l'approche des Russes, abandonne le blocus de Stralsund et s'approche de Stetten. Le général de Bukow dans Olmutz avec 12,000 hommes. — 19. M. de Soubise retardé dans sa marche, qui est remise au 28. Sur la demande de l'Impératrice, il se porte, le 29, à Donauworth. — 27. Daun à Klenowitz, passe la Morawa le 30. Le comte de Hamilton occupe Greifswald et attaque le fort de Peenemunde*. — 30. M. de Fermor sur les frontières de Poméranie.

Juillet. 4. L'armée de Soubise divisée en 2 corps. — 8. S'avance sur Butzbach; 11, à Friedberg; 13, à Giessen. — 14. M. de Broglie détaché. — 15. A Klein-Linnes. — 17. L'armée entre Giessen et Butzbach. — 17. A Marburg. — 20. A Kirchayn. — 21. A Halsdorf. — 22. A Jessberg. — 23. Affaire de Sandershausen. Le prince de Soubise établit ses cantonnements dans les environs de Cassel. — 26. Emplacements des troupes.

Août. — Cantonnements sur la Fulda, l'Edder et aux environs de Cassel. — 5 et 7. Formation de trois camps à Gottingen, Warburg et Niederzwehren. — 13. Détachements à Paderborn pour établir une communication avec M. de Contades. Correspondance sur la conservation ou l'abandon de Cassel. — 24. M. de Soubise se propose de marcher sur les débouchés des montagnes; il reste dans sa position. — 28. Affaire de Boke près Lippstadt.

Septembre. 5. M. de Soubise à Warburg. — 7. M. de Castries entoure Gottingen. — 8. Bataille de Witzenhausen. L'armée passe la Werra. — 9. A Dransfeld. M. de Castries à Kloster-Rode près Northeim, faisant l'avant-garde. — 10. L'armée passe la Heine, arrive à Gottingen. M. de Castries à Edesheim. — 11. A

* La Peene forme avec le Las-Omer l'étang d'Achterwasser et se jette dans la Baltique près du village de Peenemunde.

Northeim.— 13. Fischer part pour Hanovre, M. de Clozen pour Osterode. — 16. Les dragons et volontaires de Nassau avec M. de Castries à Gottingen. — 19. L'armée marche sur Gottingen. — 25. A Munden et Witzenhausen. — 26. A Cassel, attaque de l'ennemi en y arrivant.

Octobre. 2. M. de Chevert détaché de l'armée de Contades à celle de Soubise. — 3. L'ennemi se replie sur Hohenkirchen. — 4. M. de Crillon marche par la rive gauche de la Fulda. — 6. M. de Chevert de Volmarsen à Wolfhagen. — 9. L'armée passe la Fulda. Sa position. — 10. Bataille de Lutternberge. — 13. MM. de Chevert et Fitz-James rejoignent l'armée de Contades. — 16. Mouvement sur Cassel. — 20. M. Dumesnil entre Warburg et Paderborn. — 22. M. de Broglie à Wolfhagen. — M. de Soubise dans la même position autour de Cassel. — 28. M. de Broglie marche à Volkmarsen.

Novembre. 1er. L'armée entre dans des cantonnements, quartier général à Westuffeln. — 7. Giessen capitule. — 9. M. de Soubise songe à se retirer sur Hanau. — 14. Witzenhausen attaqué. — 22. Mouvement définitif de retraite. — 23. M. de Soubise jusqu'au départ des dernières troupes; il couche à Fritzlar. — 24. A Jessberg. — 25. A Marburg, avec son quartier général.

Décembre. 1er. M. de Soubise à Giessen. M. de Castries s'empare de Rhinfels et d'Ehrenbreitstein. — 4. A Weilburg. — 5. A Limburg. — 6. A Rhinfels. Positions des armées dans leurs quartiers d'hiver. — 11. A Hanau. Prise de possession de Francfort, où M. de Soubise établit son quartier général le 1er janvier 1759. Considérations sur la campagne.

A la suite de la bataille de Rossbach (5 novembre 1757), M. de Soubise, forcé à la retraite et n'ayant pu combiner aucun mouvement avec M. de Richelieu, s'était empressé d'installer ses troupes dans des quartiers d'hiver et occupait la Hesse et les régions environnantes depuis Hanau jusqu'à Eisenach, et depuis Fulda jusqu'à Warburg. L'attention de Frédéric se portant d'un tout autre côté, il ne se passa rien d'intéressant depuis l'établissement de l'armée dans ses quartiers jusqu'à la fin du mois d'avril. Les quelques Hessois en garnison dans les différentes villes du pays, Cassel, Ziégenhain, Marburg, et dont les troupes légères se montraient quelquefois dans les environs de Giessen, n'étaient pas capables de nous inquiéter. Toutes les forces des alliés restaient en Westphalie, en face de l'armée du bas Rhin, dont les quartiers avaient leur droite à la Moselle, leur gauche au territoire de Hollande au-dessus de Clèves. Comme l'armée prussienne aux ordres du prince Henri s'étendait jusque sur la haute Saala, on craignit qu'elle ne fît sa jonction avec les troupes dans la Hesse pour nous attaquer dans le comté de Hanau et sur le Mayn; mais le

roi de Prusse avait d'autres projets. Pendant qu'il marchait en personne avec ses principales forces en Moravie, le prince Henri, dès les premiers jours de mai, rassemblait dans le Woigtland, entre Chemnitz et Freyberg, les 30,000 hommes de son armée. Celle de l'Empire, aux ordres du prince Frédéric de Deux-Ponts, après avoir hiverné en Franconie, s'assemblait en même temps, le 15, sous Bayreuth, laissant derrière elle Culmbach pour mettre l'Empire et sa frontière à l'abri des courses des Prussiens; elle arrive à Égra le 19, et en part le 22 mai.

Il n'était plus question, comme l'année précédente, de combinaison avec les troupes françaises. Cette armée était destinée à agir par les ordres de la cour de Vienne et de concert avec Daun, commandant des armées de l'Impératrice-reine; en quittant la Franconie pour aller à Égra, elle devait laisser à Culmbach un corps de 6,000 hommes pour mettre l'Empire à couvert. Les Prussiens n'en exécutèrent pas moins le projet du prince Henri, d'une diversion dans l'Empire, pour retarder la marche de l'armée qui se portait sur Égra et y lever des contributions. Le partisan Meyer et le corps du général Driesen pénètrent par Hoff et les montagnes de la Thuringe, s'avancent d'un côté jusqu'à Bayreuth et aux portes de Nuremberg, et de l'autre jusqu'à Schweinfurt sur le Mayn. Après avoir exigé de fortes sommes des évêchés de Bamberg et de Wurtzburg, ils se retirent sur Zwickau dans les premiers jours du mois de juin. De notre côté, les instructions ministérielles (1) portaient que Hanau devait être occupé immédiatement. Le prince de Soubise, déjà inquiété par le prince Ferdinand, qui dans les derniers jours du mois de mai commençait ses mouvements de concentration, réclamait la présence de toutes les troupes. Mais, d'autre part, nos côtes étaient menacées; en outre, dans quelques provinces de l'intérieur, les religionnaires, plus que jamais excités par les émissaires de l'Angleterre, s'agitaient (2). Le roi apprenait dans ce moment

(1) 8 juin. (D. G., 3476, 113.)

(2) Des camps sont formés à Honfleur et Valogne, sous M. le comte de Raymond, maréchal de camp; à Ifs près de Caen et à Banville, sous M. de Beaujeu; à Dunkerque, sous M. le comte de Graville, lieutenant général. Ils étaient formés des gardes françaises, 4; gardes suisses, 2; Bourbonnais, 4; Roth, 1; Ogilwy, 1; Royal-Écossais, 1 (13 B.). Le but était d'avoir ainsi constamment sous la main des troupes prêtes à entrer en campagne et dont on pût se servir à un moment donné.

que les Hessois marchaient sur Marburg et que le prince de Holstein-Gottorp devait les joindre avec de la cavalerie et des hussards prussiens. Les 3 B. et les 2 E. destinés à occuper Hanau après le départ de M. de Soubise ne devant plus être suffisants, non seulement pour la défense du pays, mais aussi pour empêcher les dernières troupes de M. de Soubise d'être inquiétées dans leur marche, on y suppléa en détachant dans les environs de Hanau les 6,000 Wurtembergeois pris à notre solde. Ils devaient séjourner entre Hanau et Mayence, jusqu'au moment où ils seraient remplacés par les 10,000 Saxons, venant de Hongrie, que la France prenait à son service. Selon les derniers arrangements, ces troupes arriveraient sur le Rhin dans les premiers jours de juin. Retenues à Vienne lorsque Frédéric II entrait en Moravie, elles ne devaient plus arriver au Fort-Louis que dans les premiers jours de juillet. Celles de Wurtemberg se rendraient ensuite à l'armée du bas Rhin. Le duc marchait à leur tête, mais seulement pour les commander (sans aucun grade militaire dans notre armée); leur marche vers le bas Mayn fut retardée pendant quelque temps. Le prince, pour s'opposer aux progrès qu'il craignait de la part des Prussiens dans le cercle de Franconie, venait de les porter sur Gemünden et Schorndorf, frontières de ses États et de la Franconie. Elles ne se remirent en marche pour leur destination qu'après la retraite des Prussiens, et, comme les routes du Bergstrass devaient être occupées par les troupes de M. de Soubise pour se rendre en Bavière, elles furent dirigées par l'Osterwald sur Aschaffenburg.

M. de Soubise arrive à Hanau le 11; il y reçoit une instruction sur sa mission, avec l'état des troupes et des officiers généraux appelés au corps auxiliaire destiné à passer sous ses ordres en Bohême. Ce corps (1) comprenait 33 B. et 22 E.

C'était l'époque où l'armée de Hanovre, alors sous les ordres de

(1) MM. de Vault, maréchal général des logis de l'armée; de Lugeac, major général de l'infanterie, et de Caulaincourt, de la cavalerie. Sous leurs ordres : *Infanterie.* Français : Piémont, 4. Rohan, 2. Beauvoisis, 2. Allemands : Alsace, 3. Bentheim, 2. Royal-Suédois, 2. Royal-Bavière, 2. Lowendal, 2. Berg, 1. Prince-Louis-de-Nassau, 1. Nassau-Ussingen, 1. La Dauphine, 1. Saint-Germain, 1. Royal-Pologne, 1. Royal-Deux-Ponts, 3. Suisses : Castellas, 2. Diesbach, 2. B. d'Aumale, 1. Mineurs de Boignoul et ouvriers de Dugué, plus les 3 B. de milices Boriot, Bagneux et de Groux (33 B.). *Cavalerie.* Français : Commissaire-général, 2. Poly, 2. Des-

M. de Clermont, avait dû battre en retraite jusqu'au Rhin, l'avait traversé sans avoir pu arrêter un seul instant le prince Ferdinand, qui, après avoir lui-même passé le Rhin à Emmerich dans les premiers jours de juin, forçait M. de Clermont de se retirer à Neuss, derrière l'Erft (1). Louis XV, inquiet avec raison de ces événements, engage, le 16, M. de Soubise à suspendre jusqu'au 25 le départ de ses premières divisions; il désirait les voir conduire sur Dusseldorf par la droite du Rhin et faire ainsi une diversion favorable à M. de Clermont. Ces ordres parvinrent à M. de Soubise le 19, veille du jour où ses premières divisions devaient se mettre en marche; mais ce projet fut renversé, le 22, par une lettre de M. de Belle-Isle, du 19 : M. de Clermont laissant espérer qu'il forcerait le prince Ferdinand à repasser le Rhin, le roi s'était décidé à laisser suivre aux troupes leur première destination. Bientôt il fallut encore changer de projet; M. de Soubise recevait, le 27, un courrier de M. de Stainville, lui annonçant que l'Impératrice consentirait à un retard dans le départ des 30,000 hommes. La cour de Vienne jugeait que leur marche sur le Danube rendrait ce secours inutile pendant deux mois; elle désirait une diversion, et que de préférence elle fût sur la Hesse. On avait la même pensée à Versailles et à l'armée. M. de Belle-Isle, par prévoyance, avait fait reconnaître les marches vers la Hesse; et, comme M. de Clermont venait d'abandonner Neuss et s'était retiré à Worringen près de Cologne, M. de Soubise projetait d'avoir à Höchst, sur le Mayn, un corps de 21 B. et de 6 E. avec de l'artillerie, et un à Hanau de 19 B. et de 12 E., pour les réunir sur Friedberg, à égale distance du Rhin ou de la Hesse. L'incertitude ne fut pas longue à ce sujet. Les lettres de M. de Belle-Isle à M. de Soubise, du 29 juin, annonçaient les malheurs de la journée du 23, l'armée du bas Rhin battue près de Crefeld. La diversion sur la Hesse devenait le seul moyen décisif d'obliger le prince Ferdinand à repasser le Rhin. Il fallut sans aucun délai se mettre en marche pour Marburg le 10 juillet, et le

salles, 2. Bezons, 2. Allemands : Royal-Allemand, 2. Wurtemberg, 2. Nassau, 2. Raugrave, 2. Volontaires de Nassau, 2. Dragons d'Apschon, 4 (22 E.).

(1) Erft, affluent de la gauche du Rhin. A sa source au N. du massif de l'Eifel, finit au S. de Dusseldorf. — Eifel, plateau montueux, prolongation des Ardennes et du Hartz, connu des Romains sous le nom de forêt Hercynienne.

prince de Soubise, qui en sentait la nécessité, écrivait de Hanau, le 6 juillet, au ministre (1) :

« Je ne perds pas un moment pour presser la marche sur Marburg ; après-demain 8, seront à Friedberg 4 B. et les dragons Fischer, et je prendrai le pain le 8, pour quatre jours, et le 10, pour trois jours, afin d'être fourni jusqu'au 15. »

Le 8 juillet, 4 B. sont envoyés à Friedberg et les troupes légères à Butzbach. Giessen reçut les approvisionnements de l'armée. Nos troupes, qui, par suite du mauvais temps, étaient en cantonnements près de Hochst et de Hanau, arrivèrent, le 11, à Friedberg avec M. de Soubise, qui campe, la droite au village de Rodheim, la gauche à Friedberg, les troupes légères à Butzbach, Munzenberg, Lich, Laubach. L'artillerie, à cause des pluies, eut beaucoup de peine à prendre position. Le 14 juillet, M. de Broglie (2) s'avance à Butzbach, et de là à hauteur de Giessen, pour pousser les Hessois qui occupaient Marburg. C'est à Friedberg que M. de Soubise apprit, par des lettres du bas Rhin, l'événement malheureux de la perte de Dusseldorf ; il devenait donc dangereux de trop s'avancer dans la Hesse. En effet, la possession de Dusseldorf donnait à l'ennemi de grands moyens pour profiter de la nature du pays, extrêmement difficile par lui-même, et s'opposer avec succès à nos opérations. Ces considérations n'arrêtèrent pas M. de Soubise dans la diversion désirée sur la Hesse. Néanmoins, il se détermine à faire avancer ses troupes entre Friedberg et Butzbach, et les y cantonne.

M. de Broglie avait campé, le 15, à Klein-Linnes près Giessen, portant ses grenadiers, ses volontaires et ses dragons à Lollar, abandonné dans la nuit par les chasseurs ennemis. Le 16 juillet, l'ar-

(1) D. G., 3478, 145.

(2) Troupes de MM. le duc de Broglie, de Puysegur et Waldner.

Infanterie : Waldner, 2. Diesbach, 2. Royal-Bavière, 2. Royal-Deux-Ponts, 4.

Cavalerie : Royal-Allemand, 2. Nassau, 2. D'Apschon-dragons, 4. Fischer et v lontaires de Nassau, 2 (10 B. et 10 E.). Plus 2 brigades d'artillerie. (D. G., 3479, 169.)

Première ligne. Dumenil : Piémont, 4. Castellas, 2. D'Orlick : Courten, 2. Planta, 2. Dessalles : Beauvoisis, 2. Rohan, 2 (14 B.). Prince Camille : Commissaire-général, 2. Dessalles, 2. Raugrave, 2. Wurtemberg, 2 (8 E.).

Deuxième ligne. Lannion : Alsace, 3. Lowendal, 2. Saint-Germain, 1. Crillon : Royal-Suédois, 2. Royal-Pologne, 1. Dauphine, 1. Bentheim, 2. Berg, 1). 13 B.). Bezons : Poly, 2. Erissy, 2 (4 E.). Plus l'artillerie, sans compter l'avant-garde de M. de Broglie. (D. G., 3479, 17.)

mée cantonne entre Giessen et Butzbach, le quartier général à Gross-Linden, où séjourna M. de Broglie. La troupe de Fischer s'était avancée par sa droite sur Allendorf, et vers la rivière d'Ohm sur Kirchhayn et Homberg. Les volontaires de Nassau gagnèrent Marburg par la chaussée de Giessen; ils trouvèrent la ville et le château évacués, les Hessois étant partis le matin. De Wieseck près Giessen, le 17 juillet, M. de Soubise écrivait au ministre de la guerre : « La disposition de nos troupes par échelons, dans la direction de la Lahn à la rivière de Ohm, entre Giessen et Homberg, détermine l'ennemi à abandonner Marburg. Il est fâcheux que M. Wurmser (1) (volontaires de Nassau) n'ait pas arrêté leur retraite sur Cassel, nous en aurions tiré pied ou aile (2). »

Le 17, l'armée est entre Marburg et Giessen, avec son quartier général à Wieseck; M. de Broglie occupe la rive gauche de la Lahn, la droite aux bois de Brauerbach.

L'armée s'apprêtait à cantonner, le 18, sur la rivière d'Ohm et dans les villages à sa rive gauche, et à occuper Kirchhayn et Homberg; mais M. de Soubise, instruit que le corps hessois en quittant Marburg se repliait seulement à une lieue et demie de la ville, et qu'il occupait encore, le 17 au soir, le village de Burgel, fermé de murailles et situé sur la rive droite de l'Ohm, campa près de Homberg, aux ordres de M. du Mesnil, toutes les troupes de notre colonne de droite destinées à cette partie (10 B. et 4 E.); celles de la colonne du centre, devant se rendre à Kirchhayn, campèrent à Ebsdorf (4 B. et 4 E.). La deuxième ligne occupa des cantonnements entre la rivière d'Ohm et le ruisseau de Buseck. Le 18, le prince de Soubise se rend à Marburg, où se trouvait le corps des Hessois, commandé par le prince d'Isenburg. Les troupes étaient fatiguées; l'armée avait marché quatre jours de suite, et le corps de M. de Broglie cinq jours, par de très mauvais chemins et des pluies continuelles. D'ailleurs, M. de Soubise pensait qu'il n'atteindrait pas les Hessois, trop bien avertis pour se compromettre. Ils partirent effectivement de Burgel le 18 au matin.

(1) Wurmser (baron de), d'origine allemande, colonel d'Alsace, 1748; brigadier, 10 février 1759; maréchal de camp, 25 juillet 1762; lieutenant général; mort en 1764. (D. G.)

(2) D. G., 3479, 34.

La veille, une escarmouche assez vive s'était engagée avec leurs troupes légères entre Marburg et Burgel. On séjourna donc à Marburg le 19; les hauteurs de Kolbe furent occupées, à une lieue au delà de Marburg, par les 4 B. et les 4 E. campés à Ebsdorf. On destina les régiments de Rohan, Beauvoisis, Wurtemberg et Raugrave à augmenter l'avant-garde.

Le 20, M. de Broglie part des environs de Marburg pour Halsdorf sur la Whore, avec ordre d'être le 21 à Jessberg, et le 22 dans les environs de Fritzlar. M. de Soubise comptait arriver le 23 à Cassel, par suite de l'avis que les Hessois s'y retiraient après avoir été le 20 au soir à Lutternberge.

L'armée fit aussi un mouvement le 20; assemblée près de Kirchhayn au nombre de 24 B. et 8 E., elle y campa à la rive droite de l'Ohm, parallèlement à cette rivière, avec Kirchhayn pour quartier général derrière le camp. La troupe de Fischer, toujours attachée à l'armée, se porta le même jour à Treyssa et Ziegenhayn, en laissant le régiment de Courten à Marburg, aux ordres de M. Dessalles qui y commandait. Cette ville devenait un lieu de repos général; c'était, d'ailleurs, la clef du pays et le point qui assurait notre retraite, dans le cas où les événements nous appelleraient d'un autre côté. Les troupes de Wurtemberg s'étaient mises en marche le 9, et devaient arriver à Aschaffenburg le 21, avec ordre de rejoindre l'armée sans s'y arrêter.

Le 21, l'armée marcha sur deux colonnes de Kirchhayn à Halsdorf, où elle campa en plusieurs lignes sur les hauteurs à la droite de la Wohre et à la gauche du chemin de Cassel. M. de Broglie en était parti le matin pour Jessberg. La veille, ses troupes légères avaient poussé celles des ennemis jusque sur l'Edder. Le corps du prince d'Isenburg s'était retiré, le 20, de Giesa et Zimmersrode, derrière cette rivière, dans les environs de Fritzlar. Fischer, entré à Ziegenhayn, avait fait prisonnières des milices formant la garnison de cette place. On y trouva de gros canons, des mortiers et beaucoup d'armes. L'intention du roi était de transporter à Hanau toute l'artillerie de la Hesse; mais, comme les Wurtembergeois n'avaient pas d'artillerie, celles des petites pièces qui à Marburg et à Ziegenhayn se trouvèrent le plus en état de servir leur furent données.

Le 22, l'armée part sur trois colonnes de Halsdorf, et campe à

Jessberg, la droite à ce village avec le quartier général, la gauche au bois et à la montagne. Elle séjourna le 23. Les députés de Cassel y arrivèrent. M. de Soubise se proposait de se mettre en route le lendemain 24, de cantonner l'armée sur l'Edder, et de la porter, le 25, entre Fritzlar et Cassel. M. de Broglie devait, le 24, être dans les environs de cette dernière ville; mais, instruit de la position des ennemis derrière l'Edder, il était parti de Jessberg le 22, à 1 heure du matin, pour les attaquer. Les ayant trouvés décampés, il s'arrêta à Werckel, à une lieue au delà de Fritzlar.

Le 23 au matin, sachant le prince d'Isenburg encore derrière le village de Sandershausen, à une lieue au delà de Cassel, il se mit en marche dans l'intention de tomber sur son arrière-garde. Arrivé à Cassel, il aperçut son camp sur les hauteurs de Sandershausen. Persuadé qu'il ne tarderait pas à s'éloigner, il passe la Fulda sur deux colonnes, l'une par le gué du moulin au-dessus de la ville, l'autre par la ville même. Les ennemis, prévenus de notre marche, s'étaient mis en mouvement par leur droite pour se porter sur le grand chemin de Munden, par où ils devaient se retirer. M. de Broglie, s'avançant pour reconnaître leurs mouvement, les aperçoit en bataille à peu de distance dans une position très avantageuse, sur la crête du pays qui sépare le Hanovre de la Hesse, la droite à un grand escarpement de la Fulda, la gauche à des bois. Il y avait déjà longtemps que les hussards escarmouchaient avec les chasseurs, mais la bataille ne commença qu'à 3 heures. L'artillerie débuta par un feu violent sur la cavalerie ennemie, ce qui occasionna un mouvement par sa droite pour charger notre infanterie; dans ce moment même, M. de Broglie doubla le régiment de Diesbach par celui de Waldner, Royal-Bavière par Royal-Deux-Ponts, et dans cet intervalle notre cavalerie charge avec vigueur; mais, obligée de céder au feu de l'infanterie, elle se rallie derrière la nôtre. C'est alors que M. de Broglie court au régiment de Raugrave, le dirige par l'intervalle des brigades et met d'Apschon à la gauche. Les ennemis, incertains, ne savent plus quel parti prendre, lorsque Royal-Bavière distribue un feu si à propos qu'ils plient. Le combat s'échauffe à nos deux ailes; l'ennemi est embusqué à droite dans les bois et à gauche derrière des retranchements. Enfin, après plusieurs mouvements de retraite pour mieux revenir à la charge, notre infanterie, rassurée

et soutenue par la cavalerie, marche à l'escarpement, la baïonnette au bout du fusil, et repousse l'ennemi de tous côtés. Nous prîmes 7 canons sur le champ de bataille, plus 3 jetés par les fuyards dans la Fulda. Les hussards de Nassau, lancés à la poursuite, entrent dans Munden et s'emparent de 7 à 800 prisonniers (1). L'ennemi, se retirant dans une grande confusion sur Munden, y passe la Werra. Le prince d'Isenburg (2), ayant abandonné Munden le 24, s'était replié sur Eimbeck, continuant sa retraite vers Rhintelen. La plupart des miliciens hessois jetèrent leurs armes et leurs habits pour retourner dans leurs villages, sans compter un grand nombre qui se rendirent prisonniers à Cassel. M. de Soubise, resté à Jessberg, ignorant le parti pris d'attaquer le prince d'Isenburg et le succès du combat, n'en eut connaissance que le 24 au matin. M. d'Autichamp fut chargé d'en porter la nouvelle à Versailles. L'armée se forma aussitôt en cantonnements dans les environs de Cassel et Friztlar; les volontaires de Nassau restèrent seuls chargés d'éclairer la partie de Gottingen, et Fischer, avec sa troupe, fut destiné à une pointe dans le pays de Hanovre et le comté d'Hohenstein. Le prince de Soubise avait donc rempli l'objet principal de la diversion dont il était chargé : il était maître de toute la Hesse et bientôt à même de mettre à contribution le pays de Hanovre. En attendant de nouveaux ordres, il s'occupe des moyens de marcher soit vers le pays de Hanovre, soit vers la Saxe, soit vers la Lippe ou le bas Rhin, et surtout d'approvisionner Cassel pour fournir a la subsistance journalière de l'armée et à celle que nécessiteraient ses mouvements.

Le conseil du roi, dans ses précédentes lettres, n'avait donné à M. de Soubise aucune direction positive pour ses opérations après la conquête de la Hesse : elles devaient dépendre des événements du bas Rhin. On fondait de grandes espérances sur l'arrivée du prince de Soubise à Cassel, et tout faisait espérer qu'elle pourrait déterminer le prince Ferdinand à la retraite, ou du moins à envoyer en Hesse un détachement considérable de son armée.

(1) D. G., 3479, 174.

(2) Une partie de la principauté d'Isenburg, située dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, est comprise dans les provinces de la Hesse supérieure et de Starkemburg; l'autre est dans la Hesse électorale et dépend de Hanau.

Dans le cas où il s'obstinerait à rester sur la rive gauche du Rhin, le maréchal de Belle-Isle recommandait à M. de Soubise de choisir dans ses troupes ce qui serait en meilleur état pour enlever des otages, mettre à contribution le pays de Hanovre, de Luneburg, de Brunswick et d'Halberstadt, en se portant d'abord sur le bas Wéser, où les ennemis formaient de grands magasins à Nienburg, Minden et Hameln. Tout en ne craignant rien des Prussiens, occupés en Saxe et dans le Voigtland par l'armée de l'Empire et par le corps de troupes impériales aux ordres de Serbelloni, le maréchal de Belle-Isle recommandait néanmoins à M. de Soubise de se tenir dans une relation constante avec M. de Contades, d'établir une communication avec lui, et à cet effet de réparer et d'ouvrir le chemin qui mène de Cassel à Cologne par le duché de Westphalie et le pays de Berg. Il le pressait aussi dans toutes ses lettres, dès son arrivée en Hesse, de traiter le pays avec toute la rigueur possible, c'est-à-dire de faire fournir tout ce qui pourrait contribuer au bien-être de l'armée, de demander des recrues, de transporter sur le Mayn tout le fourrage et toutes les avoines qu'on ne pourrait pas consommer dans la Hesse, de faire un désert de ce pays, qu'on avait le projet d'abandonner pendant l'hiver, pour prendre des quartiers tranquilles sur le Rhin et le Mayn et ne pas s'exposer, en hivernant sur la Werra et le Wéser, aux malheurs éprouvés pendant l'année précédente; enfin de se faire livrer Rheinfels, afin de ne pas laisser d'ennemis derrière nous et de pouvoir communiquer plus sûrement avec le bas Rhin, et, dans le cas de refus, de s'en rendre maître par la force.

Jusqu'alors l'entrée de M. de Soubise en Hesse n'avait eu aucun effet sur le prince Ferdinand, encore le 20 dans son camp près de Neuss et maître de Dusseldorf avec un pont ; mais l'armée du bas Rhin reprenait un air d'audace qu'elle n'avait point connu depuis le commencement de la campagne. M. de Contades, ayant marché, les 13 et 14, pour combattre le prince Ferdinand, l'avait obligé par ses bonnes dispositions et sa contenance audacieuse de repasser la rivière d'Erft. Tout annonçait une retraite prochaine de la part de ce prince, et tout devait le faire supposer bientôt à la droite du Rhin.

Ces commencements de succès, ceux obtenus en Hesse, le renfort des Saxons, qui, au lieu de venir à l'armée de Soubise, al-

laient vers M. de Contades d'Alsace au bas Rhin, l'arrivée des Wurtembergeois à l'armée de Soubise, firent penser que les renforts anglais annoncés prochainement à l'armée des alliés ne mettraient le prince Ferdinand en état ni de s'affaiblir devant M. de Contades en formant un détachement vers la Hesse, ni de le composer assez fort pour se présenter devant M. de Soubise. D'ailleurs, M. de Contades assurait que, dans le cas où le prince Ferdinand se déterminerait à passer le Rhin à Dusseldorf, pour se porter sur M. de Soubise, soit en remontant la Roer, soit en se portant sur la Lippe, il ordonnait aux munitionnaires les dispositions nécessaires pour le suivre. En somme, le cabinet de Versailles exprimait l'avis qu'il fallait profiter de l'effet du combat de Sandershausen pour s'établir en Hesse, approvisionner Cassel, et s'emparer de Lippstadt avant l'arrivée du prince Ferdinand. M. de Soubise restait préoccupé de ces idées et des moyens de les exécuter.

« En réponse aux plans de Versailles, disait-il (1), je vais porter une partie de l'armée à Göttingen; si le prince d'Isemburg reste à Eimbeck, je marcherai sur lui. Je doute qu'il ose s'exposer une seconde fois. Je crois qu'il se retirera sous Hameln et que par conséquent il découvrira Hanovre, Brunswick et tous les pays ennemis, où sans perdre de temps j'enverrai de gros détachements précédés par Fischer, qui connaît déjà le pays et qui sera chargé de retirer les contributions. Pendant cette expédition, je verrai s'il est possible de tenter le siège d'Hameln. J'ai de la peine à me persuader que M. d'Isenburg y enferme des troupes. Je crains bien davantage qu'il n'ait le temps d'en faire sortir toute l'artillerie qui s'y trouve et dont une grande partie nous appartient. Je conserverai ici quelques pièces de gros canon qu'il me sera facile de faire descendre par le Wéser, si je trouvais de la résistance et que les circonstances me permissent de faire le siège d'Hameln ou de Rinteln. En même temps, et même quelques jours plus tôt, M. Dumesnil s'avancera à Warburg. Il fera rétablir les fours de Paderborn, s'informera exactement de tout ce qui se trouve dans Lippstadt, et donnera au moins beaucoup d'inquiétude, s'il ne peut faire une entreprise réelle. Le gros de l'armée se tiendra ici pour être à portée de donner des secours des deux côtés. Les troupes du duc de Wur-

(1) D. G., 3480, 62.

temberg arriveront le 8. Si l'on peut compter sur leur bonne volonté, ce sera un renfort considérable. Le duc demande avec instance qu'elles soient employées. De préférence à tous ces objets, je chercherai à concourir aux opérations de l'armée du bas Rhin, à moins que le prince Ferdinand ne passe la Meuse, ce qui me paraît bien difficile à croire... »

Par suite des dispositions adoptées et indiquées dans cette lettre, du 5 au 7, toute l'armée, restée dans des cantonnements depuis le combat de Sandershausen, fut réunie en trois camps : le 1er à Warburg, le 2e à Niederzwehren, le 3e près de Cassel (1).

L'objet du camp de Göttingen consistait à marcher sur Eimbeck, où le prince d'Isenburg tenait ses troupes rassemblées; il devait aussi favoriser les courses des troupes légères dans la direction de Hanovre et dans celle de Brunswick et d'Halberstadt. Celui de Warburg pouvait permettre de s'approcher de Paderborn et pousser un détachement sur Lippstadt, dont il serait peut-être facile de se rendre maître. Le corps près de Cassel se trouvait à portée de marcher à droite ou à gauche, suivant les circonstances, et d'envoyer des renforts dans la partie où l'on pourrait en avoir besoin.

Pendant qu'on se disposait à ce projet, M. de Soubise reçut de M. de Belle-Isle des lettres si pressantes sur le désir du roi de le voir s'avancer non seulement sur Lippstadt, mais aussi sur les magasins ennemis à Munster, Osnabruck, etc., qu'il ne jugea pas devoir envoyer à Göttingen le corps destiné à préparer une diversion dans cette partie. On fit, au contraire, marcher ces troupes entre la

(1) *Camp de Warburg.* — MM. Dumesnil et Waldner. *Infanterie :* Bentheim, 2; Nassau, 2; Bergh, 1; Castellas, 2; Planta, 2 (9 B.). *Cavalerie :* Royal-Allemand, 2; Nassau, 2; d'Apschon-dragons, 4 (8 E.).

Camp de Niederzwehren. — MM. de Broglie, de Crillon, de Montbarrey, Prince Camille et Puysegur. *Infanterie :* Waldner, 2; Diesbach, 2; Royal-Suédois, 2; Royal-Pologne, 1; Saint-Germain, 1; troupes de Wurtemberg, 13 (21 B.). MM. de Rœderer et Truchsen. *Cavalerie :* Gendarmerie, 8; Wurtemberg, 2; Raugrave, 2 (12 E.).

Camp près de Cassel. — MM. Pelletier, Lannion, Bezons, d'Orlick et Dessalles. *Infanterie :* Rohan, 2; Beauvoisis, 2; Loyauté, 1; la Dauphine, 1; Alsace, 3; Lowendal, 2; Piémont, 4; Royal-Bavière, 2; Royal-Deux-Ponts, 4; Courten, 2 (23 B.). *Cavalerie :* Commissaire-général, 2; Dessalles, 2; Poly, 2; d'Erissy, 2; Royal-Nassau, 4 (12 E.). Total : 54 B. et 32 E., sans compter l'artillerie, les volontaires de Nassau et la troupe de Fischer.

Diemel et la Fulda, où elles furent cantonnées, à portée de se joindre au camp de Warburg lorsque les circonstances l'exigeraient.

Les autres camps s'établirent aux époques indiquées. On renforça, le 7, celui de Warburg. Dans cette position, M. du Mesnil pouvait facilement, en joignant les troupes cantonnées entre la Diemel et la Fulda, se porter sur Lippstadt en trois jours avec 14 B. et 16 E., non compris des détachements de troupes légères, et M. de Soubise y arriver en cinq marches avec 22 ou 23 B. et 12 E., en rassemblant le camp de Niederzwehren et quelques troupes des environs de Cassel.

Dans le but de mettre ce plan concerté à exécution, quelques jours après, il porte à Helle, défilé très étroit entre Cassel et Witzenhausen, 1 brigade d'infanterie, afin de soutenir la troupe de Fischer. Mais ayant appris, le 11, le mauvais succès de M. de Chevert près de Meer, à une lieue de Rehs, et les embarras de M. de Contades pour le passage du Rhin, il craignit d'être prévenu sur la Lippe par le prince Ferdinand et jugea dangereux dans ces circonstances de se porter en force sur Paderborn. Ses craintes augmentèrent lorsqu'il apprit, le 17, par M. de Contades, les conséquences d'un ouragan qui avait rompu son nouveau pont et empêché la construction du second, ce qui retardait encore le passage de l'armée. Pendant ce temps le prince Ferdinand réunissait déjà à Haltern, sur la Lippe, un corps d'infanterie et de cavalerie, un autre près de Munster, et son armée tout entière à Borchold.

Tout laissait croire à M. de Soubise qu'au moins le prince Ferdinand porterait un fort détachement vers la Hesse, ce prince ayant promis au landgrave de le soutenir dans ses États. La régence de Cassel attendait un secours prochain, sa conduite l'annonçait dans toutes les affaires traitées avec elle. Il devenait présumable que, si le prince Ferdinand marchait sur la Hesse, la communication avec M. de Contades serait interceptée.

M. de Soubise montrait déjà dans ses différentes lettres peu d'enthousiasme pour la conservation de la Hesse, préférant une position reconnue au delà de l'Edder entre Jessberg et cette rivière, et encore mieux celle de Marburg. Les projets du roi étant de ne pas prendre de quartiers en Hesse, ni en Westphalie, Cassel

pouvait être regardé comme inutile à conserver après le départ de toute l'artillerie, des effets et des malades, tandis qu'en conservant Marburg on était toujours le maître de la Hesse. Il considérait même comme un avantage d'y attirer le prince Ferdinand, afin de produire une diversion plus favorable aux opérations de l'armée du bas Rhin. En communiquant ces réflexions à M. de Belle-Isle, il lui marquait qu'il ne se presserait de prendre le parti d'évacuer Cassel et de se replier derrière l'Edder ou à Marburg que contraint par des forces qui viendraient sur lui, ou en vertu des ordres qu'il recevrait. Il se tenait, d'ailleurs, en état d'exécuter la jonction avec M. de Contades, si elle devenait nécessaire et possible.

Les nouvelles du bas Rhin du 19 août, parvenues le 22, lui apprirent que l'armée, après des contrariétés infinies, était tout entière, le 19 au soir, à la droite du Rhin. Les postes des ennemis s'étant repliés par le chemin de Coesfeld, M. de Contades se proposait, à la date du 21, de se porter en trois jours à Haltern et d'y passer la Lippe le 24 ou le 25. Selon les apparences, l'armée ne pouvait pas arriver à Hamm avant le 30. Le prince Ferdinand, le 19 à Coesfeld, pouvait arriver quelques jours plus tôt sur le haut Embs, avec le projet de se porter sur Rhéda et Rietberg. Il venait de faire entrer 1,800 hommes dans Lippstadt : c'était la garnison de Dusseldorf évacuée de cette place, et dont M. de Chevert à Wesel n'avait pu troubler la marche. L'ennemi, maître de Rietberg, de Lippstadt et des passages de la Lippe, et arrivant à la tête de cette rivière en même temps que M. de Contades, pouvait se trouver à Hamm; il était difficile d'espérer que M. de Soubise pût arriver à Paderborn, et encore moins s'y soutenir.

Cependant il marche, le 24, avec les troupes sous Cassel et celles de Wurtemberg, pour se porter aux débouchés des montagnes et y arriver en même temps que M. de Contades se trouverait en état de se porter en avant de Hamm, jonction possible par le dehors des montagnes. Les munitionnaires prenaient les mesures nécessaires pour lui donner, à Buren et dans les positions à portée de ce lieu, du pain pour quatre jours, après lesquels il fallait vivre du Rhin et des magasins de l'armée du bas Rhin. Impossible d'espérer tirer d'aussi loin de nouveaux convois de Cassel, ni de Marburg, et encore moins de faire des magasins de fours ni à Buren, ni à Soest, ni dans la partie de la haute Lippe.

Le mouvement de M. de Soubise n'eut point lieu le 24, M. de Contades lui annonçant avoir passé la Lippe à Dorsten, et non pas à Haltern; que, le prince Ferdinand tenant toujours Coesfeld, il craignait de voir couper sa communication avec Wesel et ne se presserait pas de remonter la Lippe avant d'être résolu à quitter sa position. Ces circonstances engagèrent M. de Soubise à ne point s'avancer, pour ne pas se compromettre, et ménager les subsistances de toute espèce dont il prévoyait que la grande armée aurait besoin. Le 27, des nouvelles de M. de Contades annonçaient son projet de marcher le 25 à Recklinghausen, et le 26 à Lunen, malgré la présence des ennemis toujours à Coesfeld. Toutes ces considérations persuadèrent à M. de Soubise que, si le prince Ferdinand n'avait pour objet que de prolonger la campagne, il balançait trop longtemps à passer le Wéser. Comme il n'était pas possible de l'attaquer de front de l'autre côté de la Lippe, une diversion un peu vive dans le pays de Hanovre pourrait seule le déterminer à accélérer ses mouvements. Versailles, consulté, ne se prononça point sur la diversion proposée dans le pays de Hanovre; désormais les deux généraux devaient en décider. Le prince de Soubise attendit encore avant de changer ses premières dispositions, et, pour mieux se mettre à même d'exécuter par sa gauche tous les mouvements qui pourraient concourir aux opérations de M. de Contades, il fit avancer à Westuffeln, sur le chemin de Cassel à Warburg, la Gendarmerie, la brigade de Piémont et une partie des troupes de Wurtemberg au camp de Niederzwehren, ne laissant aux environs de Cassel que les troupes destinées à rester dans la Hesse.

M. Dumesnil, depuis quelque temps en force à Warburg, soutenu par les troupes entre la Diemel et la Fulda, venait de porter jusqu'aux portes de Lippstadt un détachement qui avait passé la Lippe au village de Boke (1), à deux lieues au-dessus de la ville, et

(1) *M. de Wurmser, commandant Royal-Nassau, à M. le prince de Soubise.*

« Buren près Lippstadt, 29 août.

« Hier, le sieur Berniaque, lieutenant au régiment envoyé par M. Dumesnil à Boke, a été attaqué et pris avec son détachement dans ce pays de marais. Je m'attends journellement à ces sortes d'aventures. Nous sommes trop dispersés et mes escadrons trop fatigués. La plupart sont des enfants faisant leur première campagne

s'était avancé sur la communication de Rietberg. La garnison de Lippstadt n'avait pas songé à se retirer. De son côté, M. de Soubise se rend de Cassel à Warburg. Il ajoute aux travaux du château de Marburg par des ouvrages capables d'en rendre les accès difficiles, et il fait occuper Giessen, encore plus nécessaire que la conservation de Marburg, insistant de nouveau auprès du landgrave de Darmstadt pour que cette place fût confiée à nos troupes. C'était le poste important de la Lahn, comme Francfort celui du Mayn. Son arrivée à Warburg fut, pour ainsi dire, le moment où les affaires prirent une nouvelle face; M. de Contades venait enfin de prendre un parti décidé sur ses opérations et sur celles de M. de Soubise. A son arrivée, il recevait une lettre qui lui marquait positivement que, vu les circonstances, la jonction lui serait inutile, et que le mieux était de marcher très en force sur le prince d'Isenburg à Eimbeck : 1° parce que c'était le moyen le plus sûr et le plus efficace d'opérer une diversion capable de faire repasser le Wéser au prince Ferdinand; 2° parce que, dans le cas où le prince détacherait un corps pour se joindre au prince d'Isenburg, l'armée du bas Rhin se trouverait si supérieure que le prince Ferdinand n'oserait l'attendre, ni même se tenir à portée d'elle; 3° parce que, si le prince Ferdinand marchait avec toute son armée, il le suivrait et le garderait à vue.

M. de Contades ajoutait qu'il n'avait pas besoin du détachement de 7 à 8,000 hommes offert par M. de Soubise. Alors, devenu libre d'exécuter le projet de diversion dans le pays de Hanovre pour lequel il inclinait depuis longtemps, ayant d'ailleurs des nouvelles sur le général Oberg, destiné à renforcer le prince d'Isenburg, qui devait camper, le 5, entre Lippsgring et Lippstadt, il part, le 7, de Warburg pour Cassel, se prépare à passer la Werra le 8, et arrive à Göttingen le 9. Il laisse une garnison à Cassel, et M. Dumesnil à Warburg, afin d'avoir des nouvelles de la marche de M. d'Oberg et d'éclairer la rive gauche de Wéser entre la Diemel et Cassel, où les ennemis pouvaient, nous sachant à Göttingen, envoyer des détachements plutôt que de passer le Wéser, M. de Contades étant

et les officiers peu expérimentés. Nous sommes campés sans tentes derrière la ville. Sans prendre le ton plaintif, qui est contre ma façon d'agir, j'ai des raisons valables de regarder mon régiment comme perdu et moi alors déshonoré, avant la fin de la campagne. Cette affaire me coûte 39 hommes et 47 chevaux. » (D. G., 3481, 198.)

trop éloigné pour s'opposer aux troupes marchant par Paderborn vers la Hesse.

M. d'Isenburg, depuis quelques jours venu d'Eimbeck à Moringen, occupait Göttingen. Le général Oberg, encore près de Lippstadt, devait y séjourner le 7. Les chasseurs de M. d'Isenburg vinrent ce jour-là attaquer nos postes près de Munden, croyant sans doute qu'après le mouvement de M. de Soubise sur Warburg nous étions peu en force dans ce poste, et furent repoussés. Les troupes du prince de Soubise destinées à l'opération dans le pays de Hanovre se mirent en mouvement dès le 7, et le lendemain 8, 17 B. et 4 E. marchaient, aux ordres de M. de Castries, par Witzenhausen, où ils arrivèrent aussi le 8, entourant Göttingen et diminuant le nombre de troupes au passage par Munden, défilé très serré et fort long que l'on n'avait pas reconnu, pour ne point donner soupçon de notre marche. La troupe de Fischer rencontre en avant de Witzenhausen les chasseurs ennemis. Il y eut une escarmouche très vive.

M. de Soubise au ministre de la guerre.

« Dransfeld, le 9 septembre 1758.

« L'armée a passé la Werra. Fischer a eu hier une attaque des chasseurs hanovriens. Il a ramené des prisonniers et tué beaucoup de monde. De son côté, le capitaine Latour est mort. MM. Kellerain et Guerdan sont blessés. Je vous demande pour eux la croix de Saint-Louis, braves gens, qui se présentent bien dans toutes les occasions. » (D. G., 3482, 146.)

L'avant-garde de l'armée, avec M. de Lannion, se porte, le 8, à Dransfeld, trois lieues au delà de Munden sur le chemin de Göttingen ; le 9, de grand matin, elle s'avance sur les hauteurs de Göttingen, tandis que l'armée marchait de Munden à Dransfeld. M. de Castries dépêche de grand matin Fischer pour se porter de Witzenhausen à Göttingen, afin d'agir par la rive droite de la Leine de concert avec M. de Lannion à la rive gauche et d'empêcher la garnison de Göttingen de sortir. Fischer arriva trop tard. M. de Lannion, sur les hauteurs de Göttingen avec ses troupes, attendit quel-

que temps. Le peu de connaissance du pays fit que l'on ne passa pas la Leine assez tôt. La garnison, sur l'avis de notre marche, eut le temps de prendre les armes. Elle sortit de la ville et gagna les bois, sans qu'il fût possible de l'entamer. M. de Lannion entra dans Göttingen avec son avant-garde, M. de Castries campa sous les murs de la ville. La troupe de Fischer occupa les villages de Marienstein et Kloster-Rhode, à mi-chemin de Göttingen à Northeim et Moringen. L'armée ne put, à cause de la difficulté des chemins, entièrement détruits par les pluies continuelles, se trouver le même jour à Göttingen; elle campa près de Dransfeld, la gauche à la ville.

Le 10, l'armée est à Göttingen. Elle passa la Leine sur trois colonnes, au-dessus, au-dessous et à travers la ville. Le 11, M. de Castries (1) se porte à Edesheim en avant de Northeim; Fischer s'avance vers les salines d'Eimbeck. Les troupes légères des ennemis occupaient les postes de Salzderhelden, passage sur la Leine près des Salines. Fischer les y attaque, fait un grand nombre de prisonniers et s'empare du poste. Le prince d'Isenburg décampe aussitôt par le chemin de Hameln.

L'armée marche aussi, le 11, et se porte sur trois colonnes à Northeim, la gauche à Sudheim, la Leine sur le front du camp. On laisse à Northeim un détachement d'infanterie et de cavalerie, afin d'assurer la communication avec Göttingen par un poste d'infanterie à Eimbeck. Le prince d'Isenburg n'avait point encore reçu de renforts, excepté quelques recrues, et l'on apprenait par M. Dumesnil que M. d'Oberg était encore le 10 près de Lippstadt, mais qu'il devait marcher le 11, et que ses équipages se dirigeaient du côté de Bielfeld. M. de Soubise comptait en quatre journées arriver au Wéser avec un effectif d'environ 10,000 hommes, ne pensant pas pénétrer plus avant dans le pays de Hanovre : il se serait trop éloigné de Cassel. Arrivé à Northeim, la diversion devait avoir produit son effet. Il se détermine à y séjourner, plutôt que de se porter à Eimbeck, où sa position n'eût pas été militaire, et à Northeim elle remplissait les mêmes objets. Enfin on apprit le départ de M. d'Oberg de Lippstadt le 13, prenant le chemin de Bielfeld, se dirigeant sur Hameln, où était M. d'Isenburg depuis le

(1) Régiments de Waldner, Diesbach, Commissare-général, Dessalles (4 B., 4 E.), sans compter les volontaires d'Alsace et la troupe de Fischer.

13, répandant tous ses chasseurs dans la forêt de Solingen.

Dès le 11, un corps de ces chasseurs, commandé par le major de Freytag, passe le Wéser à l'embouchure de la Diemel, et attaque avec du canon le château de Bringelborg, très bon poste sur cette rivière. Un capitaine des Fischer s'y était défendu pendant sept heures, et ne s'était rendu qu'à la condition de n'être pas prisonnier de guerre, et avec la permission de revenir à Cassel, sa garnison (1). Par suite des nouvelles sur les mouvements de M. d'Oberg, M. Dumesnil détache de son camp, selon convention avec M. de Soubise, les dragons et les volontaires de Nassau, qui arrivèrent le 16 à Göttingen, destinés à M. de Castries qui manquait de troupes légères. M. Dumesnil se mit lui-même en mesure de joindre M. de Soubise avec la brigade de Bentheim. Il arrive, le 20, à Dransfeld. M. de Waldner resta sur la Diemel. Cassel et environs conservaient 6 B., dont 3 de troupes de Wurtemberg, des détachements pour la garde des équipages et quelques piquets des derrières de l'armée, occupant Witzenhausen pour les communications, et 3 autres B. à Munden.

M. d'Oberg marchait bien lentement; il employa deux journées pour aller de Lippstadt à Neuhaus près Paderborn, où il se trouvait encore à la date du 16. M. d'Isenburg n'avait aucun poste entre Eimbeck et Hameln; il semblait abandonner entièrement le pays de Hanovre. Cette conduite nous donnait les moyens d'imposer nos contributions; mais M. de Soubise commençait à s'inquiéter de la gauche du Wéser, bien résolu de se rapprocher promptement de Cassel aux premières nouvelles de M. d'Oberg sur la Hesse.

Les détachements de M. de Clausen (2) et de Fischer rentrèrent le 17. Le premier avait pénétré jusqu'à Clausthal et enlevé les directeurs des mines avec l'argent dans les caisses. Fischer, laissant son infanterie à Sarstedt, était arrivé avec sa cavalerie, dès le second jour de marche, aux portes de Hanovre, mais il ne put se les faire

(1) D. G., 3462, 257.

(2) Clausen (souvent Closen, baron de), lieutenant-colonel de Royal-Deux-Ponts; brigadier, 15 août 1758; maréchal de camp, 18 mai 1760. Mort malheureusement pour l'armée; de grande espérance, fort heureux, fort sage, exact, savant, le bras droit du maréchal de Broglie. Sa réputation le précédait et lui a survécu. C'est une grande perte. (D. G.)

ouvrir. Il laissa seulement les mandements de l'intendant pour les contributions. La régence s'était sauvée à Stade, aussi Fischer ne ramena du pays que des otages de peu d'importance. Cependant le petit nombre des bailliages hanovriens entre Northeim et Hanovre, intimidés par son apparition, commencèrent à payer des contributions. Pendant ce temps, les ennemis avaient prononcé un mouvement; M. de Soubise, les voyant s'approcher de la Diemel, n'hésita point à quitter Northeim et à faire marcher l'armée à Göttingen, afin de se mettre à portée de surprendre M. d'Oberg entre Warburg et Cassel. Il envoya en même temps M. Dumesnil commander dans la Hesse.

De Göttingen, le 19, M. de Soubise écrivait au ministre de la guerre : « Je porte mon attention sur la nécessité de représailles dans le pays de Hanovre; la destruction des mines est le mal le plus réel. Je dois craindre les milliers de mineurs armés, qui nous donneraient beaucoup d'inquiétudes s'ils s'enfonçaient dans le Hartz. Fischer craint cette expédition, il ne veut pas s'en charger, il désire que ce soit un autre. Je ne le trouve pas aussi ardent depuis que nous avons passé la Werra, aussi je le renvoie en Hesse pour enlever les fourrages. Je garde près de moi les hussards et les dragons. MM. d'Apschon et de Wurmser sont d'excellents officiers, ne demandant qu'à être employés (1). » En prenant cette position de Göttingen, il restait toujours maître d'envoyer des détachements de tous côtés, d'entrer dans le pays de Hanovre sans passer par Northeim, et de marcher à Eimbeck pour combattre MM. d'Isenburg et d'Oberg, s'ils s'y présentaient, restant à portée de les prévenir à Cassel.

L'armée marcha donc, le 19, sur trois colonnes de Northeim à Göttingen, laissant des postes à Moringen. On campe à la rive gauche de la Leine. M. de Castries se replie d'Edesheim à Kloster-Rhode.

A la date du 20, MM. de Waldner et Dumesnil apprirent que l'ennemi occupait Warburg avec un petit camp près de la ville à la gauche de la Diemel. En conséquence, M. Dumesnil envoya des détachements à Fritzlar et Gulenberg pour surveiller la communication de Marburg. Les détachements du côté du prince

(1) D. G., 3483, 34 *bis*.

d'Isenburg affirmaient qu'il était parti d'Hameln le 21, s'avançant à Coppenbrugge, après avoir reçu un renfort; quant à M. d'Oberg, il était à Paderborn, avec des troupes légères à Kleinenberg et à Warburg. On sut aussi que M. de Contades était, le 18, dans la même position à Recklinghausen, et le prince Ferdinand à Dulmen, avec des corps sur la Lippe depuis Haltern jusqu'à Lippstadt. Ces nouvelles ne laissèrent pas M. de Soubise hésiter sur son rapprochement de l'armée à Cassel.

Le 25, son armée se porte en une journée sur deux colonnes de Göttingen à Munden, à gauche et à droite de la Werra; une troisième colonne, à Witzenhausen. M. de Castries et de Puységur, formant arrière-garde, sont attaqués entre Dransfeld et Munden, aux hauteurs de Buren; ils eurent quelques blessés.

Le 26 septembre, les chasseurs hanovriens reparurent sur les hauteurs de la rive droite de la Werra, lorsque l'armée se mit en marche pour Cassel, et, quand elle fut éloignée, ils canonnèrent la ville de Munden, où restait la brigade d'Alsace. M. de Soubise, devançant l'armée, se rendit à Cassel, à 10 heures du matin. Il était temps d'y arriver : les troupes légères se trouvaient engagées à un quart de lieue de la ville ; les Fischer se retiraient en bon ordre, quoique poussés depuis deux lieues par des forces très supérieures ; celles de M. de Waldner se repliaient sur Cassel, sur les hauteurs du camp retranché près de la ville; la brigade de Bentheim seule, par la faute d'un courrier, n'ayant pas reçu à temps, le 24, les ordres envoyés de partir de Dransfeld et de devancer l'armée d'un jour, arrivait. M. de Soubise la fit avancer activement et la porta dans les redoutes. Les ennemis avançaient toujours, leur nombre grossissant à chaque instant. Leur avant-garde, composée de 12 E. et d'un corps d'infanterie, s'établit sur les hauteurs du village de Wahlershausen. On put craindre que, marchant par leur droite, ils ne cherchassent à tourner la gauche de la position que nous voulions occuper; mais notre contenance les arrêta, et le camp fut établi sur une ligne fort étendue, près des bois et des défilés, dans de bonnes conditions, la droite près de Wahlershausen, à une demi-lieue de Kirch-Dittmold. Les troupes arrivées successivement de Munden et de Witzenhausen sont placées dans le camp, la droite à Cassel, la gauche à Kirch-Dittmold, avec une brigade intermédiaire de 5 B. sur un plateau près de ce village. Un détachement occupe les

bâtiments de la Cascade, poste très important pour couvrir la gauche, et empêcher l'ennemi de se rendre maître des hauteurs.

Le 27, le reste des régiments rejoignit successivement le camp retranché; le même jour, les troupes de M. d'Isenburg, restées la veille à Grebenstein, joignaient celles campées sur les hauteurs de Welmar, s'étendant par sa gauche jusqu'à Hohenkirschen.

Le prince de Soubise au ministre.

« Au camp près Cassel, le 27 septembre.

« Je suis ici depuis hier. J'ai trouvé les troupes légères aux mains avec celles de l'ennemi à une lieue de la ville. Les nôtres se retiraient en bon ordre, quoique poussées depuis deux lieues par des forces supérieures. L'ennemi campe à Ober-Velmar, bonne position. Avant-hier, les volontaires de Nassau ont eu une action très vive auprès d'Ober-Meiser. MM. Schwartz et Schtersheim sont blessés. » (D. G., 3483, 199.)

On continua de s'occuper activement des retranchements du camp et des communications dans les jardins de la ville. La position restait bonne à cause de ses approches difficiles.

Le 2 octobre, M. de Soubise reçoit une lettre de M. de Contades, en date du 28 septembre, lui donnant avis que sur-le-champ il lui détache M. de Chevert (1), qu'il se rend à Buren, le 3, avec M. de Lusace (2), et qu'il ait à s'occuper de lui envoyer du pain.

(1) Corps de M. de Chevert : brigades de Belzunce, 6; Palatine, 4; Légion Royale, 1 (11 B.); brigades de Cuirassiers, 6; Berchiny, 6 (12 E.); plus les volontaires de Flandre et 1 brigade de canons de 4.

(2) Lusace (François-Xavier-Louis-Auguste Bennon de Saxe, comte de) (*), né à Dresde le 25 août 1730, second fils et quatrième enfant de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, qui succéda à son père sur le trône de Pologne sous le nom d'Auguste III. A l'âge de vingt-cinq ans, on l'éloigne des cours de Dresde et de Varsovie; il se consacre au métier des armes. En 1757, il fut une première fois question de l'abdication du roi de Pologne, et Louis XV eût préféré le prince Xavier à son frère le prince électoral Frédéric pour lui succéder. Chaque année, il passe quelques mois à Versailles auprès de la Dauphine sa sœur (**). Il s'attache au

(*) Lusace, *Lusatia*, *Lausitz*, ancien margraviat de l'Allemagne, entre l'Elbe et l'Oder; chef-lieu, Bautzen.

(**) *Correspondance secrète inédite de Louis XV*, par Boutaric, t. I, p. 226.

Le 3, à 8 heures du matin, la générale battait dans le camp ennemi. Leur armée en bataille s'attendait à être attaquée; à 11 heures, leur droite se replia vers le village de Hohenkirchen. Leur marche se fit avec ordre et leur arrière-garde toujours à bonne distance des colonnes. Des détachements préparés depuis plusieurs jours les suivaient de près et obligèrent souvent leur armée de s'arrêter. Pendant longtemps il fut difficile de distinguer leur direction : un moment ils semblèrent se retirer sur Munden; mais ayant fini par allonger leur droite vers Immenhausen, ils prenaient, à n'en plus douter, le chemin de Trendelburg sur la Diemel, gagnant le Wéser

service de la France, est nommé lieutenant général le 12 août 1758. La guerre de Sept ans lui fournit l'occasion de se distinguer; dès le début, il sert en Autriche sous le maréchal Daun. Comme général, il est placé à la tête d'un corps auxiliaire de 10,000 Saxons à la solde de la France, composé en grande partie des prisonniers incorporés de force dans l'armée prussienne, après la prise du camp de Pirna en 1756, et parvenus à déserter pour rentrer au service de leur pays. Ce ne fut qu'au printemps de 1759 que le comte de Lusace prit le commandement effectif du corps saxon, sous le maréchal de Broglie. Il se signala, le 1er août, à Minden, protégea la retraite du maréchal de Contades et, à la prise de Cassel (9 août 1760), commanda la réserve de droite.

Cette année, il entama avec la cour de France une négociation secrète dans le but de se faire élire roi de Pologne à la place de son père, dont on espérait obtenir l'abdication. Mais le roi de Pologne ne se prêta pas aux vues de son fils (*). La mort d'Auguste III, le 5 octobre 1763, vint réveiller ses projets sur la couronne de Pologne. Il renouvela ses instances auprès de la cour de France, pour être favorisé auprès de la diète et des électeurs; mais la politique louvoyante, incertaine, du duc de Choiseul ne lui permit pas de voir réaliser les intentions favorables de Louis XV, et il vit monter sur le trône le prince Stanislas Poniatowski, l'un de ses nombreux rivaux, soutenu par la Russie. Le 9 mars 1765, il contracte un mariage morganatique avec la comtesse Claire-Marie de Spinucci, Italienne d'une grande beauté, que la cour de Rome reconnut en 1777. Le 22 juin 1778, commandant en chef de la division de Bretagne au camp de Paramé, sous les ordres du maréchal de Broglie. Au commencement de mars 1780, le prince Xavier (comte de Lusace) est appelé à la tête du régiment de hussards, vacant par la mort du marquis de Conflans. Ce régiment, en garnison à Haguenau, porte désormais le nom de Saxe-hussards; mais il n'est pas la propriété du prince, qui aura seulement le droit de proposition pour la nomination des officiers. Le 31 mai 1793, maintenu sur la liste des émigrés, ses biens sont confisqués, et ses archives, ses tableaux, sa bibliothèque du château de Pont (département de l'Aube) transférés à Troyes. Le prince Xavier, retiré dans son château de Zabelitz, y mourut le 21 juin 1806.

(*) Louis XV écrivait à M. Tercier, son ambassadeur à Varsovie (le 26 octobre 1758): « Madame la dauphine n'aime réellement que le prince Xavier; et depuis qu'il est à mon armée, il y a acquis l'estime générale. »

à Holtzminden, où M.r d'Isenburg avait passé pour se joindre à M. d'Oberg. Vers 4 heures après midi, les ennemis campèrent, leur droite tirant sur Immenhausen.

M. de Soubise au ministre de la guerre.

« Au camp de Cassel, 3 octobre.

« Sur les 11 heures, l'ennemi a battu en retraite; les volontaires de Nassau sont dans Nieder-Velmar; le baron de Clausen, qui a débouché de notre gauche, est en avant d'Harleshausen. J'ai été très content de nos troupes légères. » (D. G., 3484, 69.)

M. de Soubise laissa M. de Castries sur les hauteurs Ihringshausen et Cassel, à une demi-lieue de l'ennemi, se disposant à le soutenir le lendemain matin par des brigades et à le faire suivre peut être par toute l'armée. Les volontaires occupèrent le village de Nieder-Velmar. M. de Clausen, qui avait poussé l'arrière-garde ennemie par notre gauche, se place en avant du village d'Harleshausen et près de celui d'Ober-Velmar. A l'entrée de la nuit, il se préparait à la poursuite, mais la proximité des bois ne laissait pas beaucoup d'espérance d'entamer leur arrière-garde. M. de Chevert arrivait à Stadtberg. M. de Soubise aurait désiré que dès le lendemain ses troupes légères pussent s'avancer assez pour être à portée d'interdire le passage de la Diemel, mais les courriers, obligés de passer par Fritzlar et, par suite, de faire un grand détour, ne pouvaient faire parvenir promptement les ordres à M. de Chevert; néanmoins il lui mande de s'avancer le lendemain à Volkmarsen.

L'ennemi resta toute la journée du 4 dans la même position, à l'exception de quelques mouvements de sa gauche sur le chemin de Munden, derrière Ihringshausen. Les bois ne permettaient pas d'en découvrir la direction; cependant, comme elle semblait sur Munden, inoccupé, M. de Crillon marche par la rive droite de la Fulda et s'avance sur le grand chemin de Cassel à Munden pour éclairer cette partie et être à portée de leur barrer le passage de la Werra. A 2 heures après midi, il trouva l'ennemi déjà posté sur la crête du pays, à une demi-lieue de Landwehrhagen, du côté de Cassel, et en essuya quelques coups de canon.

Le 5, à la pointe du jour, l'ennemi avait levé, pendant la nuit, son camp de Rothwesten, ne marchant ni sur la Diemel ni sur Munden, mais passant la Fulda entre Munden et Cassel, direction difficile à prévoir. M. de Castries le suivit jusqu'au passage de la rivière. La tête de son armée déboucha dans la plaine de Landwehrhagen et Lutternberge à midi. L'inégalité du pays et les bois empêchaient de distinguer la suite de leur ligne, position bonne à beaucoup d'égards. Il occupait le terrain que M. le prince d'Isenburg aurait dû prendre le jour de Sandershausen, sa gauche sur le penchant du ruisseau (la Niest) de Sandershausen, les bois devant le front, les défilés de Munden derrière eux. Ils couvraient le pays de Hanovre avec un pied dans la Hesse. Cette position éloignait MM. d'Oberg et d'Isenburg du prince Ferdinand. Voulaient-ils marcher en Saxe, ou nous tourner par leur gauche et nous attaquer par nos communications? On l'ignorait. D'ailleurs, nous allions prendre une grande supériorité sur eux. M. de Chevert, à Volkmarsen, devait arriver, le 6, entre Wolfhagen et Cassel. A Versailles, on ne croyait pas à leur projet d'aller en Saxe, laissant le pays de Hanovre à la merci de l'armée française; on pensait qu'ils passeraient le défilé de Munden à la Werra. M. de Soubise recevait, à la date du 9, l'avis que, dans le cas où ils resteraient dans leur position à la rive gauche de cette rivière, avec des forces suffisantes, il devait tenir tête et assurer sa communication. M. de Contades, rejoint par M. de Chevert, deviendrait si supérieur, que le prince Ferdinand ne pourrait s'empêcher de le prévenir à Paderborn et de réaliser les espérances de la fin de la campagne, ce qui mettrait les ennemis hors d'état d'occuper la Westphalie et tenir Munster. (D. G., 3483, 51).

M. de Soubise ne reçut que le 13 octobre cette lettre de M. le maréchal de Belle-Isle; mais prévenu prudemment de rétablir l'honneur de nos armes, de forcer, de quelque manière que ce fût, le prince Ferdinand à repasser le Wéser, pressé par ce ministre, ainsi que M. de Contades, de montrer aux alliés pendant le reste de la campagne sa vigueur et son courage, de détruire les impressions humiliantes que le passé leur avait laissées sur notre conduite militaire, il jugea, par la position des ennemis, que l'occasion de remplir les intentions du roi était venue. Il marche donc résolument à l'ennemi, qui s'obstinait à rester entre la Fulda et la

Werra, envoyant ordre à MM. de Chevert et de Fitz-James de le rejoindre à Cassel sans perdre de temps.

Le premier arrive le 8, et campe sur les hauteurs de Nieder-Zwehren, à la gauche de la Fulda; le second, le lendemain.

Toute l'armée passe la Fulda le 9, sur cinq colonnes, s'établit sur le ruisseau de Bettenhausen et à sa rive gauche, la droite s'étendant vers Nieder-Kaufungen, la gauche appuyant à la Fulda; les troupes de M. de Chevert à la droite, celles de M. de Fitz-James à un quart de lieue derrière le camp, près du village de Waldau; 1 brigade de cavalerie reste à la rive gauche de la Fulda, près Nieder-Zwehren. L'armée ne dépassa pas le ruisseau de Bettenhausen, parce qu'elle eût été soumise aux plateaux et hauteurs de Sandershausen, que les ennemis occupaient. La position de l'ennemi, très avantageuse par les hauteurs de Sandershausen, qui formaient leur champ de bataille, laissait un difficile accès; elle présentait un front étroit, dominant toutes les approches. La Niest, qui coule au pied de ces hauteurs, ne pouvait pas se traverser en bataille; il fallait y pratiquer des communications. Indépendamment du vallon profond auquel leur gauche s'appuyait, l'ennemi se défendait par trois autres ravins avec des ruisseaux et des prairies en partie marécageuses. Impossible donc de le tourner qu'en traversant ou en prenant de loin la tête de ces ravins par des bois très épais.

M. de Voyer, formant l'avant-garde, s'avance à la pointe du jour sur le plateau de Sandershausen, occupé par l'ennemi; le corps de M. de Chevert se place entre M. de Voyer et l'armée; en même temps M. de Broglie, avec les régiments de hussards de Nassau et de Berchiny, des compagnies de grenadiers, le régiment d'Apschon, la brigade de cavalerie de Commissaire-général et celles d'infanterie de Rohan et de Waldner (1), s'avançait sur l'ennemi, placé à hau-

(1) Waldner (Vigier); contribue à la conquête de la Hesse et se couvre de gloire à Sandershausen. Pendant que Royal-Bavière détruisait la cavalerie hessoise, les régiments de Waldner et de Diesbach et les grenadiers de Royal-Deux-Ponts attaquèrent les bois qui couronnent l'escarpement de la Fulda. L'ennemi fit une résistance désespérée et parvint un moment à faire reculer les troupes de France; mais une seconde attaque de Waldner le jeta enfin hors de sa formidable position. Après cette victoire, Waldner fut chargé de plusieurs expéditions sur Warburg et Cassel; il joignit l'armée du prince de Soubise, qui gagna, le 10 octobre, la bataille de Lutternberge, et se conduisit avec la même valeur ce jour-là dans les haies du village de Landwehrhagen.

teur du village de Lutternberge. A ce moment, vers 10 heures, arrive le prince de Soubise à la tête de l'armée. Il place à la droite le corps de M. de Fitz-James, à hauteur de celui de M. de Chevert, la gauche ayant derrière elle le village de Landwehrhagen; devant notre front, un terrain descendait en rampe assez douce jusqu'à un ruisseau encaissé, que l'infanterie pouvait passer partout, mais qui aurait arrêté la cavalerie. L'infanterie formait deux lignes, la cavalerie en troisième; l'artillerie prend l'initiative vers 2 heures, de sorte que M. de Chevert, à 3 heures, entre dans le bois par deux colonnes d'infanterie: celle de droite, la brigade de Belzunce (M. de Rochefort) et 1 brigade Palatine (M. Dortein); celle de gauche, la brigade des Saxons (le comte de Lusace à leur tête, avec MM. d'Hyern, Gallibert, Lelimgemberg, maréchaux de camp). Ces colonnes marchaient à quelque distance l'une de l'autre; entre elles, l'artillerie sous la garde de 3 B. saxons. La cavalerie marchait derrière ces colonnes, la brigade de Cuirassiers (M. Saint-Jal) ayant à droite celle du Dauphin (M. de Périgord), à gauche celle de Royal-Piémont (M. Bourbon-Busset). L'ennemi accueillit par un feu roulant le corps de M. de Chevert; celui-ci, comme le bois était peu fourré, avance avec ses colonnes d'infanterie et son artillerie, et fait charger ses 18 E. de cavalerie. Dès que les premiers coups de fusil se tirèrent à l'attaque de M. de Chevert, M. de Fitz-James, qui s'était d'avance porté sur le ruisseau, l'avait passé et s'avançait avec l'armée sur les lignes ennemies, qui se retirèrent pas à pas. Toute l'armée s'arrêta dans la plaine entre le bois et le village de Lutternberge, où elle passa la nuit au bivouac. Des détachements de hussards et de volontaires, lancés sur la chaussée de Munden, prirent des canons et firent des prisonniers; la proximité des bois et la nuit sauvèrent l'ennemi d'une défaite complète. M. le prince de Rohan (1) fut chargé

(1) Rohan-Guéméné (Jules-Hercule-Mériadec, prince de), neveu de l'archevêque de Rohan, né à Paris le 25 mars 1726, fils aîné de Mériadec de Rohan, duc de Montbazon, mort le 21 décembre 1757; 1744, capitaine dans Royal-Pologne; 26 mai 1745, colonel du régiment d'infanterie de son nom; assiste aux sièges d'Anvers, Tournay, Maestricht, et aux batailles de Rocoux et Lawfeldt; à Rossbach, une partie de sa brigade est mitraillée; 1758, son régiment décide la victoire de Sondershausen; 1er avril 1759, maréchal de camp; 22 juillet 1762, lieutenant général; mort en 1800, dans l'émigration.

d'annoncer au roi la nouvelle de cette victoire sur M. d'Oberg et d'Isenburg; M. de Conflans, quelques jours après, lui porta les drapeaux et étendards. M. de Soubise établit son quartier général à Lutternberge. Du camp de Lutternberge, le 10 octobre au soir, il écrivait à M. de Puget, commandant le gouvernement de Lille : « Nous venons d'avoir une bataille que l'ennemi cherchait à éviter depuis quelques jours; je l'ai attaqué. Mes troupes ont fait merveilles; la nuit et les bois ont dérobé les fuyards à notre poursuite. Vous voudrez bien proclamer cet événement glorieux pour les armes du roi. » (D. G., 3484, 155.)

On ne campe point, le 11, à Lutternberge, l'eau y manquait et les bruyères spongieuses qui couvrent une partie du terrain ne permettaient pas d'y établir le camp ; il fut placé près de Landwehrhagen.

M. de Soubise apprit dans ce moment que le prince Ferdinand, remontant la Lippe, était en personne, le 9 octobre, à Lippstadt. M. de Contades occupait Hamm le 6, et, par ses lettres du 8, il ne paraissait pas qu'il se proposât de s'avancer plus loin. M. de Soubise n'ayant plus à agir du côté du pays de Hanovre, MM. d'Oberg et d'Isenburg marchant au Wéser, et l'intention du roi étant de terminer la campagne à Paderborn et aux sources de la Lippe, il n'y avait pas un moment à perdre pour renvoyer à M. de Contades les troupes de MM. de Chevert et de Fitz-James. Ce dernier se mit en marche le 13; M. de Chevert devait le suivre, à moins que les ennemis ne s'attachassent à ne pas s'éloigner et que le prince Ferdinand ne leur eût fait passer des secours.

Le 14 octobre, ils quittaient leur camp de Haartz et arrivaient à Moringen, après avoir jeté 2 B. dans Göttingen.

M. de Soubise se détermine alors à retourner à Cassel et à porter la plus grande partie de ses troupes dans le pays entre la Fulda et la Diemel ; le mouvement se fit le 16 octobre. Les troupes de MM. de Chevert et de Fitz-James ne lui appartenaient plus; ils étaient tous deux en marche, le premier sur Warburg, où il devait passer la Diemel le 17, le second sur Stadtberg, pour y être rendu le 15. Les deux directions les portaient sur Paderborn, et il appartenait à M. de Contades de diriger leur marche ultérieure. D'après sa lettre, il se disposait à s'avancer aux sources de la Lippe et même de l'Ems. MM. de Chevert et de Fitz-James étaient fort à portée de concourir à son opération, et M. de Soubise par son mouvement sur

la Diemel pouvait favoriser l'armée du bas Rhin. 4 B. restèrent dans Munden, et la troupe de Fischer à Witzenhausen. Ces deux postes étant insoutenables par leur situation, on tint un corps intermédiaire entre Cassel et Munden pour la retraite des troupes restées sur la Werra, dans le cas où les ennemis s'avanceraient pour les attaquer.

Les désirs du roi que M. de Soubise s'avançât sur la Diemel devenaient plus pressants, car le prince Ferdinand avait prévenu M. de Contades à la rive gauche de la haute Lippe. Il campait près de Lippstadt. M. de Contades s'était porté à Hillingsen, entre Hamm et Soest, et demandait que le prince de Soubise s'avançât. MM. de Chevert et Fitz-James, qui devaient, suivant leurs premiers ordres, se porter sur Paderborn, en reçurent de nouveaux pour passer par Stadtberg, Buren, Anrochte et Soest. Mais ils trouvèrent les ennemis passés à la rive gauche de la Lippe, Soest abandonné par nos troupes, et le prince de Holstein avec son avant-garde établi à Werl. Impossible de joindre M. de Contades par le chemin indiqué qu'au moyen d'un grand détour; il fallait traverser le duché de Westphalie par Brilon, Meschedé, Arnsberg, pays très difficiles pour les marches et les subsistances : ce fut cependant le parti qu'ils prirent. Notre concentration devenait en effet de plus en plus nécessaire, car M. d'Oberg portait des secours considérables au prince Ferdinand. Les troupes avec lesquelles il venait de passer le Wéser formaient 12,000 hommes. Il devait arriver, le 21 ou le 22 octobre, à Paderborn, et M. d'Isenburg restait avec 7 ou 8,000 à Moringen, et non pas Eimbeck. M. d'Oberg, continuant sa marche, avait traversé, le 20, Paderborn; il avait campé sur des bruyères de l'autre côté de la Lippe, et en était reparti le lendemain pour Lippstadt, à même de joindre le prince Ferdinand le 22.

M. de Soubise resta dans sa position (1), jugeant que, dans la situation des choses, il ne pouvait être d'aucune utilité à l'armée du bas Rhin, et résolu de ne pas s'avancer davantage jusqu'à ce que les circonstances fussent plus favorables. M. de Broglie continua d'éclairer Stadtberg et Buren. On s'occupa de consommer les fourrages

(1) Brigades de Bavière, 6; Loyauté, 1; la Dauphine, 1; Royal-Suédois, 2 ; fusiliers de Wurtemberg, 6 ; Saint-Germain, 1 ; Royal-Pologne, 1; Castellas, 4; Courten, 2 (24 B.); des hussards, des dragons, plus la troupe de Fischer. Effectif formant, avec MM. Dumesnil et de Broglie, 53 B. et 32 E.

en avant de Cassel et de presser le transport de ceux de la Hesse.

Cependant le roi ne trouvait pas que la position prise par M. de Soubise remplît ses intentions. Il paraissait désapprouver : 1° qu'il n'eût pas côtoyé M. d'Oberg par des détachements le long de la rive gauche du Wéser, en les soutenant de dessus la Diemel, afin de l'obliger à descendre jusqu'à Hameln pour passer le Wéser et par là retarder sa jonction avec le prince Ferdinand; 2° qu'il laissât les ennemis jouir de tous leurs magasins et des fourrages de la gauche du Wéser, moyens dont ils pouvaient se servir pour inquiéter ensuite ses quartiers; 3° il pensait que la célérité pour se joindre avec M. de Contades et agir de concert avec vigueur était le meilleur moyen d'abréger la campagne avec sûreté, et que pendant ce temps on aurait d'autant plus de facilité d'enlever les fourrages entre la Fulda, la Werra et la Lahn, qu'enfin le seul moyen de prendre de bonne heure et avec tranquillité ses quartiers d'hiver eût été de réunir toutes les forces après la victoire de Lutternberge pour combattre le prince Ferdinand ou l'obliger à repasser le Wéser.

En se rappelant les époques, on verra qu'il eût été difficile à M. de Soubise de réaliser ces désirs de Louis XV. M. de Contades étant à Hamm, MM. de Chevert et de Fitz-James ne pouvaient le rejoindre. Le prince Ferdinand avec toute son armée à la gauche de la Lippe occupant Soest et Werl, il eût été imprudent de s'avancer à Paderborn ou à hauteur de cette ville sans le concours de M. de Contades, obligé dans ce moment de ne pas s'éloigner de Hamm. Quand toute l'armée de M. de Soubise aurait été à Warburg et même au défilé de Kleinenberg, M. d'Oberg pouvait rejoindre avec la même facilité le prince Ferdinand. Peut-être aurait-il été obligé d'allonger sa route de quelques lieues, qui n'auraient pas occasionné le retard d'une journée. D'ailleurs, M. de Soubise, à la rive droite de la Diemel, se serait trouvé hors de portée de secourir M. de Chevert, dans le cas où il eût été obligé de se replier sur Stadtberg. Ce sont les raisons qu'il exposa à M. le maréchal de Belle-Isle dans sa réponse du 2 novembre.

Tout ce qui se passait à l'armée du bas Rhin justifiait la conduite de M. de Soubise. M. de Contades n'avait point passé la Lippe, comme il l'avait annoncé; ses lettres du 25 octobre faisaient croire cette opération différée. Le prince Ferdinand, encore à la gauche

de la Lippe avec toute son armée, rapprochait son camp de Soest. L'expédition sur Munster était manquée. M. de Soubise, pensant toujours que sa position sur la Diemel ne serait d'aucune utilité, se détermina cependant à faire un nouveau mouvement.

Le 28, M. de Broglie marche de Wolfhagen à Volkmarsen, renforce avec des grenadiers de Prague le poste de Stadtberg, d'où les volontaires de Nassau poussaient des détachements à Buren. M. de Waldner avance de Meimbressen à Warburg; les dragons, de l'autre côté de la Diemel, marchent à Ossendorf et Scherfede; l'abbaye de Hardehausen, le château de Trendelburg, sont occupés, et 2 brigades de cavalerie s'établissent à Ober-Meiser, pour être à portée de marcher à Warburg ou à Stadtberg. Le quartier général reste à Hohenkirchen, et on renvoie près de Cassel les 2 brigades de cavalerie allemande, plus fatiguées que les autres, pour faire tête à M. d'Isenburg, et pour protéger et accélérer le transport des fourrages. Impossible de les enlever en entier dans la Hesse et de les consommer tous sur la Diemel; il était facile d'emporter les foins et une partie des avoines, mais il n'en était pas de même des grains non battus, dont les villages regorgeaient, malgré la consommation faite dans toute la campagne par les ennemis et par nos troupes.

Enfin le prince Ferdinand, ayant repassé la Lippe, s'avançait sur Munster. L'éloignement des ennemis et les approches de la mauvaise saison déterminèrent M. de Soubise à entrer dans des cantonnements le 1er novembre : c'était le moyen de prolonger, sans fatiguer les troupes, la durée de la campagne et de mieux consommer les subsistances.

Le 2 novembre, il écrivit donc de Westuffeln au ministre : « J'ai répandu les troupes sur la Diemel, à Stadtberg, Warburg, Trendelburg; les dragons et les hussards en avant : toutes sont dans les villages. J'ai trouvé inutile de les laisser campées, quoique le temps soit assez beau, mais il commence à faire très froid, surtout la nuit. » (D. G., 3486, 33.)

Néanmoins, M. de Soubise retirait quelques troupes de la Hesse et les envoyait soit sur le Mayn, soit sur le Rhin; 14 E., passant par Brilon et Frankenberg, cantonnèrent sur la Wohre et entre l'Ohm et la Schwalm; 8 autres passèrent par la rive gauche du Rhin.

Peu de jours après, les Saxons, se dirigeant par Brilon sur Fran-

kenberg, cantonnèrent entre cette ville et Marburg. Cette augmentation de troupes mettait M. de Soubise en état de tenir en force la position projetée pour l'hiver sur le Mayn, puisque, après leur jonction et en supposant que les troupes de Wurtemberg ne retournassent pas dans leur pays, l'armée devait se trouver forte de 70 B. et 51 E. En conséquence, tel fut le nouveau projet d'emplacement pour ce nombre de troupes. Excepté ce qui serait indispensable à la garnison de Hanau, la totalité pouvait être réunie en quatre journées à Friedberg, regardé comme le point où, si les ennemis faisaient quelque entreprise pendant l'hiver, on devait rassembler l'armée, ne pouvant faire usage de Francfort. Comme la retraite prochaine de M. de Contades donnait des inquiétudes au sujet du séjour dans la Hesse, M. de Soubise enleva successivement de Cassel tout le matériel; il n'y resta plus que peu de malades, dont l'état ne permettait pas le transport. Il se proposait de se retirer sous Cassel, d'y faire séjourner, ensuite de s'arrêter quelque temps derrière l'Edder, puis à hauteur de Marburg, enfin de gagner Hanau. Comme à ce moment le prince d'Isenburg portait des démonstrations sur la Werra, on fit avancer à Melsungen et Rothenburg sur la haute Fulda M. de Crillon, pour soutenir par des détachements les troupes légères entre la Fulda et la Werra, et pour protéger l'opération des fourrages.

Le quartier général resta à Westuffeln. M. de Crillon, en allant à Rothenburg, dut mettre en sûreté la partie du Spangerberg en avant de la Fulda; il porta un détachement dans le château, jusqu'alors laissé à la garde d'invalides hessois et qui servait au landgrave pour ses prisonniers d'État. Ce château, avec quelques réparations, pouvait soutenir une attaque en règle. Bientôt les subsistances de toute espèce étant épuisées à Cassel et aux environs, le dernier convoi de fourrages devant partir le 22 et la neige commençant à couvrir les montagnes, M. de Soubise décide son mouvement de retraite. Le prince Ferdinand paraissait aussi disposé à prendre ses quartiers; mais le roi de Prusse, qui réglait toutes les démarches des alliés, voulait qu'ils en sortissent dans six semaines pour nous obliger à repasser le Rhin. M. de Soubise, trouvant ses quartiers entre le Mayn et la Lahn, quelque rassemblés qu'ils fussent, trop abordables entre Hanau et Giessen, renouvela ses instances à l'égard de l'occupation de Franc-

fort, dont les privilèges ne devaient pas être plus sacrés que ne l'avaient été ceux de Brême, de Cologne et d'Aix-la-Chapelle, occupés par les troupes du roi.

A cette époque, Giessen ouvrait ses portes. M. Dumesnil, conformément à une convention avec le landgrave de Darmstadt, se présentait, le 11, sur la hauteur qui domine cette ville du côté de Friedberg, avec de l'artillerie et 13 B. Les deux sommations convenues sont suivies d'une suspension de 24 heures pendant lesquelles on dressa les articles de reddition; en conséquence, M. Dumesnil entra dans la place, le 16 après midi, avec 3 B., pour y tenir garnison; il y trouva l'artillerie suffisante à sa défense, mais point de munitions. Il ne perdit pas un moment pour l'approvisionner. La convention fut acceptée, excepté l'article par lequel on s'engageait à payer le logement des officiers; il fut changé dans la suite, et les troupes restèrent logées comme dans les autres villes impériales, résidences, forteresses. Rien ne retenait plus M. de Soubise dans la Hesse. Le dernier convoi de fourrages partait le 22; tous ceux de la haute Fulda, du district d'Hersfeld et de Ziegenhayn ayant été dirigés sur Giessen, Butzbach et Friedberg, on commença le mouvement vers la Lahn et le Mayn.

L'armée s'avança en quatre divisions. Les marches furent distribuées de manière qu'aucune troupe n'eût besoin de s'arrêter jusqu'à son arrivée dans les quartiers, les colonnes se tenant toujours à hauteur les unes des autres, dans les routes et dans les séjours, ce qui les mettait en état de se secourir réciproquement. M. de Soubise reste à Cassel jusqu'au 23, jour du départ des derniers régiments, afin de remédier lui-même aux désordres qui sont la conséquence d'une retraite. Les ennemis ne parurent point. Les troupes de Munden et celles de la rive gauche du Wéser se replièrent sans voir l'ennemi. Pas un sac de grains ni de farines, pas le moindre fourrage, ne restèrent à Cassel.

Le 1er décembre, M. de Soubise arrive à Giessen, comptant mettre en marche les deux dernières divisions de l'armée encore à hauteur de Marburg, en sorte que toutes les troupes fussent dans leurs quartiers le 6; le 2, les arrière-gardes rentrèrent à leurs corps.

M. de Contades s'étendait sur la rive gauche du Rhin, depuis le 30 du mois de novembre, la droite à Cologne, la gauche au-dessus de Clèves jusqu'à la frontière de la Hollande; les troupes légères

à la droite du Rhin, dans une partie du comté de la Marck occupant la partie basse de la Roer; 2 B. et 10 E. dans le comté de Neuwiedt avec M. d'Auvet, et à portée de la basse Lahn, seules troupes de l'armée du bas Rhin qui ne fussent pas séparées par ce fleuve de celle du Mayn. On s'occupait à persuader l'électeur de Trèves de recevoir 2 B. dans Coblentz, principal point de communication du haut et bas Rhin, dépôt et passage général de la navigation du Rhin et de la Moselle, dont la citadelle, Ehrenbreitstein, très bien fortifiée, pouvait devenir importante. Mais l'électeur se refusait à toute sollicitation.

Le prince Ferdinand, de son côté, entrait dans ses quartiers d'hiver; ses plus grandes forces occupaient la Westphalie : le prince héréditaire de Brunswick, l'évêché de Paderborn, avec 15 B. et 32 E.; un corps aux ordres du prince de Holstein, le duché de Westphalie; M. d'Isenburg, avec une partie des troupes hessoises, la Hesse.

L'armée de l'Empire (prince de Deux-Ponts), qui devait, pendant l'hiver, établir par sa gauche une espèce de liaison avec l'armée du Mayn, prenait ses quartiers dans le cercle de Franconie depuis Asch et Hof jusqu'à Smalkalden et Saltzungen; mais les 2 régiments de hussards autrichiens hivernant dans le pays de Fulda n'arrivaient point, et l'on ne devait guère compter sur des secours de la part de l'armée de l'Empire, sortant de sa campagne très affaiblie. Il était présumable qu'elle s'occuperait de ses propres quartiers, malgré le secours de 15,000 Autrichiens que l'Impératrice avançait aux ordres de M. de Serbelloni entre la Bohême et leur droite. Daun, de son côté, après avoir manqué une expédition sur l'Elbe, par la célérité avec laquelle le roi de Prusse était arrivé à Dresde, se préparait à prendre ses quartiers dans l'intérieur des montagnes de Bohême. Les Prussiens se trouvaient maîtres de toute la Saxe, d'une grande partie du Woigtland, et rien ne leur fermait l'entrée dans la Thuringe et la communication avec la gauche de l'armée du prince Ferdinand.

Depuis quelque temps, M. de Soubise avait obtenu de s'emparer de Rheinfels. Cette place, bien fortifiée, importante non seulement pour la communication des deux armées, mais particulièrement pour la navigation du Rhin, avait été occupée jusqu'alors par les troupes hessoises. M. de Soubise, quelques jours avant son départ

de Cassel, chargea de cette expédition M. de Castries. Elle demandait beaucoup de circonspection, beaucoup d'activité pour l'exécution; il fallait éviter un siège, qui aurait présenté de grandes difficultés, vu l'impossibilité d'y conduire l'artillerie nécessaire, faute d'aucun chemin praticable dans la saison. Le succès de cette opération, rapide et plus prompt qu'on n'aurait pu l'espérer, fut entièrement dû à l'activité, au coup d'œil et aux talents militaires de M. de Castries. Une attaque hardie, avec une poignée d'hommes, le rendit maître en un moment d'une forteresse capable d'arrêter pendant plus de quinze jours une artillerie considérable et une grande quantité de troupes. Il ne fit que 400 prisonniers, les officiers ayant laissé évader une partie de leurs soldats pendant la signature de la capitulation.

M. de Soubise en reçut, le 2, la nouvelle à Giessen. Le premier projet fut de démolir cette place, puis on résolut de la conserver et de s'y installer sans y consacrer beaucoup de dépenses.

Resté à Giessen jusqu'au 4, M. de Soubise s'y occupe de mettre cette place en état de soutenir un siège de douze à quinze jours. Il commence ensuite la tournée de ses quartiers, le 4, à Weilburg, après avoir passé par Wetzlar et par Braunfels. Il reconnut Wetzlar comme le seul bon passage sur la Lahn entre Giessen et Weilburg. Le château de Braunfels, résidence des princes de Solms, avait une garde de leurs troupes, mais celles du roi en gardaient les portes. Dillenburg, petite ville située à sept lieues en avant de la Lahn, avait un château ancien, très fort, occupé par des troupes de Nassau-Orange. De Weilburg, M. de Soubise se rendit le 5 à Limburg, et le 6 à Rheinfels, après avoir passé à Nastatten, Langenschwalbach, Usingen, Butzbach et Friedberg.

Quant à la nécessité d'occuper Francfort, les bruits s'accréditant chaque jour du projet des ennemis sur l'armée de l'Empire et les quartiers du Mayn avaient convaincu le cabinet de Versailles de la nécessité de s'emparer de cette place, malgré les contrariétés à prévoir au point de vue politique. M. le maréchal de Belle-Isle écrivit, le 10, à M. de Soubise de prendre à l'avance toutes les connaissances sur les moyens de faire entrer des troupes non pas dans Francfort, mais dans le faubourg de Sachsenhausen, bien fortifié à la gauche du Mayn, dans le cas où les Prussiens se porteraient en force sur lui. Il prévenait en même temps M. de

Contades de la nécessité, dans le cas où les ennemis porteraient de grandes forces sur le Mayn, d'une diversion non seulement sur le bas Rhin par Dusseldorf et Wesel, mais aussi d'avancer les troupes dans le comté de Neuwied à la droite du Rhin et dans les environs de Coblentz à la rive gauche de la Lahn, soit en occupant les quartiers des Saxons lorsqu'ils les quitteraient, soit en donnant des secours au Mayn.

A la date du 23, M. de Soubise était autorisé à mettre des troupes dans Wetzlar, à laisser partir 9 des 13 B. du duc de Wurtemberg, qui les appelait sur ses terres, enfin à occuper Francfort par voie de négociations. La résolution sur l'occupation de Francfort arriva d'autant plus à propos que M. de Soubise apprit de différents côtés que, malgré le retour du roi de Prusse de Dresde à Breslau, où il devait passer l'hiver, une certaine agitation régnait en Saxe, dans les quartiers commandés par le prince Henri. Les 22 et 23, son avant-garde à Naumburg, Weissenfels, Merseburg, aux ordres des généraux d'Ascherleben et Meyer, prononçait un mouvement en avant, et 3 E. de hussards de ce corps arrivaient à Iéna, de l'infanterie à Kahla et de la cavalerie à Colleda, Buttstedt et environs. Selon le bruit général, ces troupes marchaient pour renforcer le prince d'Isenburg et le prince héréditaire de Brunswick, afin d'attaquer ensemble les quartiers du Mayn, tandis que M. d'Itzenblitz se porterait sur l'armée de l'Empire. Les troupes réunies de M. d'Isenburg et du prince de Brunswick montaient à 21 B. et 40 E., occupant l'évêché de Paderborn, les dépendances de l'électeur de Cologne dans le duché de Westphalie, le pays entre l'Edder et Cassel, et les défilés en avant de l'Edder du côté de Marburg. Les troupes prussiennes en Saxe, sous le prince Henri, formaient 47 B. et 54 E. (1).

(1) *Emplacements de l'armée de Soubise au* 6 *décembre* 1758. Sous les ordres de MM. le prince Camille et de Puységur : Dauphin, Bergh, *à Friedberg.* — Royal-Nassau, *à Assenheim*, *Illbenstadt*, *Ortemberg.* — Troupes de Fischer, *à Munzenburg*, *Gruningen*, *Lich*, *Utpha*, *Hungen*, *Grunberg.* — Enghien, *à Ober et Nieder-Rossbach*, *Uber et Nieder-Wolstadt.* — Raugrave, *à Vilbel*, *Bonames.* — Diesbach, *à Homburg*, *Ober-Ursel.* — Castellas, *à Konigstein et Kronberg.* — Waldner et Dessalles, *à Butzbach.* — D'Apschon, *à Singlingen. Hattersheim*, *Weilbach*, *Kkriftel*, *Ober et Nieder-Lidersbach et Florsheim.* — M. Dessalles : Courten et Lowendal, *à Giessen.* — M. d'Orlick : Royal-Pologne, *à Braunsfeld.* — Royal-Bavière, *à Weilburg*, *Graveneck.* — Royal-Suédois, *à Weilhmunster*, *Krosselbach*, *Griedelbach*, *Weinbach*, *Dietenhausen*, *Kraff-*

M. de Soubise, le 11 à Hanau, visite les magasins de Friedberg, et étudie la position de Johannisberg.

Le maréchal de Soubise ayant enfin reçu l'ordre de s'emparer de Francfort, les régiments destinés à cette opération (1) prennent leurs quartiers sur la rive gauche du Mayn. Les mouvements des Prussiens dans la Thuringe fournissaient un prétexte apparent de porter des troupes sur les points où l'armée pouvait se rassembler. Les heures de marche tant à la rive gauche qu'à la rive droite du Mayn bien calculées, le 2, on entra sans la moindre effusion de sang. Le régiment de Nassau se présente le premier à la barrière de la porte de Saxenhausen, très bien fortifiée, dont la communication a lieu par

Solms et Langenbach. — M. de Bezons : Planta, *à Wehrheim, Pfaffenniesbach, Wernborn, Eschbach.* — Royal-Allemand et Nassau, *à Usingen.* — Moutiers, *à Idstein, Ober et Nieder-Seelbach et Ob. et N.-Auroff.* — Saint-Jal, *à Kamberg, Ob. et N.-Selters, Erbach, Wurges.* — Le Roi, *à Langenschwalbach, Kemel, Langschied, Heimbach, Adolphseck.* — La Ferronnays, *à Wiesbaden, Mosbach, Erbenheim, Diedenbergen, Massenheim.* — Montcalm, *à Nastatten, Miehlen, Endlichhofen, Buch et Bettendorf.* — MM. de Montbarrey et de la Sône : Piémont et Loyauté, *à Hanau.*—Royal-Roussillon, *à Windecken.*—La Dauphine, *à Dornigheim.* — Beauvoisis, *à Offenbach.* — Archiac, *à Burgel, Bieber, Muhlheim.* — Vatan, *à Seligenstadt.* — Royal-Deux-Ponts, *à Dieburg.* — Commissaire-général, *à Gross-Gerau.* — Poly, *à Eberstadt.* — Vienne, *à Ob. et N.-Ulm.* — Grammont, *à Ingelheim.* — Toustaint, *à Heppenheim.* — Nassau, *à Zwingenberg.* — Bentheim, *à Schwanheim.* — Wurtemberg, *à Biebesheim.* — Rohan, *à Babenhausen.* — M. Dumesnil : Penthièvre, *à Stockstadt, Harresheim, Mainflingen, Kl.-Welzheim, Dudenhoffen, Zellnhausen.* — Alsace, *à Aschaffenburg.* — Schonberg, *à Langenselbod et Langendiesbach.* — Volontaires d'Alsace, *à Gelnhausen* (24 B. et 19 E.).

Il faut joindre à cet effectif les troupes saxonnes. — M. le baron d'Hyern : Gardes à pied et Prince-Frédéric-Auguste, *à Runchkel et Wilmar.* — Prince-Maximilien et Prince-Xavier, *à Limburg.* — Minkwitz, *à Dietz.* — Prince-Joseph, *à Kirberg et Burgschwalback.* — Comte-de-Bruhl, *à Dauborn et Enfingen.* — Prince-Clément, *à Eubogen et Ob. et Nid.-Mieten.* — Rochann, *à Sultzbach.* — Prince-Gotha, *à Nassau.*— Princesse-Royale, *à Ober-Lahnstein.*— Lubomirski, *à Braubach* (15 B.); et celui des troupes de Wurtemberg. — MM. de Rœder et Truchsess : Prince-Louis, *à Mittemberg.* — Rœder, *à Wertheim.* — Romann, *à Bischoffsheim.* — Werneck, *à Gr.-Unstadt et Mosbach.* — Truchsess, *à Erlach.* — Grenadiers, *à Gr.-Osthein, Obernburg* (13 B.).

(1) Régiments de Rohan, de Beauvoisis, de Bentheim, de Nassau, de Royal-Deux-Ponts, formant 12 B., plus 400 chevaux d'Archiac et 300 dragons d'Apschon, sous M. le baron de Wurmser, brigadier, inspecteur de l'infanterie allemande, nommé commandant de la place.

le pont. Après quelques pourparlers avec l'officier de garde, les portes sont ouvertes. Les canonniers des remparts sont désarmés et la ville est traversée en silence, au pas redoublé, jusqu'à la place d'armes avant qu'aucun habitant ait connaissance de notre occupation. La prise de possession de cette ville et la marche du corps de Serbelloni, pour hiverner dans le pays de Fulda, à la gauche des quartiers de l'armée de l'Empire et en avant de la droite de ceux de M. de Soubise, rassuraient sur les entreprises ennemies. (D. G., 3511, 14.)

En résumé : 1° la campagne du prince de Soubise obligea l'armée du prince Ferdinand de quitter sa position à la rive gauche de l'Erft et de repasser le Rhin; 2° la position prise à Göttingen et à Eimbeck jeta l'alarme dans le pays de Hanovre, procura des contributions et força le prince Ferdinand à s'affaiblir, devant le maréchal de Contades, de 14 à 15,000 hommes sous le général d'Oberg, qui vint se faire battre à Guttemberge avec le prince d'Isenburg; 3° le prince de Soubise fit vivre ses troupes pendant quatre mois aux dépens de la Hesse, s'empara d'un matériel considérable, consomma les subsistances dont les ennemis auraient pu faire usage et même en forma des approvisionnements qui furent une économie sur les dépenses relatives à son armée; enfin il remplit toutes les vues proposées à la diversion de la Hesse, sans fatiguer ses troupes par des mouvements inutiles. Cette campagne fut donc sagement conduite, et, comme il importait à la France de s'établir solidement sur le Mayn, il prit possession de Francfort, où, le 1er janvier, il établit son quartier général.

Après cette campagne, Bernis déclarait hautement qu'il fallait faire la paix, attendu que le roi n'avait plus « ni argent, ni généraux, ni vaisseaux; » qu'on devait donc s'entendre avec la cour de Vienne sur des propositions à présenter à l'Angleterre et à la Prusse. Le Dauphin et le conseil appuyaient cet avis; on demandait à l'Espagne, restée neutre, de servir d'intermédiaire, et l'Impératrice-reine, malgré ses répugnances, dut l'agréer. Mais le marquis de Stainville combattit énergiquement cette pensée de la paix, en représentant les grandes ressources de l'Autriche, et qu'on ne pouvait l'abandonner qu'après avoir repris la Silésie à la Prusse. C'est alors que Choiseul fut appelé au ministère des affaires étrangères. Pour lui donner plus d'importance, le roi le créa duc

et pair. Son premier acte fut un nouveau traité avec l'Autriche, à la date du 30 décembre 1758, qui subordonnait la France à ses convenances, et mettait à sa disposition nos finances et nos armées.

CHAPITRE X.

CAMPAGNE DE FRÉDÉRIC.

Janvier. — L'armée autrichienne repliée en Moravie.

Mars. 4. M. de Fermor à Thorn et Elbing. — 15. Frédéric quitte Breslau, afin de couvrir le siège de Schweidnitz.

Avril. Au commencement du mois, différents corps russes s'avancent par la Pologne et la Lithuanie pour renforcer M. de Fermor, successeur du maréchal d'Apraxin. — 1er. Siège de Schweidnitz. — 16. Capitulation de cette place. — 20. Daun, au camp de Skalitz, forme plusieurs détachements pour observer le roi. Frédéric II à Reichenbach. — 23. A Frankestein. — 28. Le prince de Deux-Ponts, à Bayreuth, prend le commandement de l'armée de l'Empire. Position de la France en expectative de ces événements. M. de Soubise, après avoir quitté la Hesse au mois de février, est remplacé par M. de Broglie, puis par M. Dumesnil.

Mai. — Emplacements des corps prussiens. — 5. Daun à Leutomisch. — 15. Le prince de Deux-Ponts arrive, le 19, à Egra et en part le 22. — 21. Le prince Henri de Prusse à Zwickau, le général Driesen en Franconie. — 23. Daun à Zwittau, le 24 à Gewitz. — 27. Tranchée devant Olmutz. — 29. Le prince de Deux-Ponts à Saatz, réuni à Serbelloni. M. de Fermor sur la rive gauche de la Vistule.

Juillet. 1er. Daun à Gross-Teinitz. Frédéric II en lève le siège. — 4. Daun, de Gross-Teinitz, repasse la Morawa. — 5. Dohna passe l'Oder à Schwedt et repousse Romanzow, détaché par Fermor, qui campe en Posnanie, envoyant des détachements vers l'Oder, sur Francfort, sur Crossen. — 11. Frédéric II à Konigsgratz. — 20. Le prince de Deux-Ponts marche à Brix, à Toplitz le 30. — 22. Le maréchal Daun campe à Lipezan; le 30, il s'avance près de Schmirschitz. — 26. Le roi de Prusse quitte Konigsgratz, se replie sur Neustadt le 28. — 27. Les Suédois entrent dans Peenemunde. — 30. Le comte de Hamilton s'en empare.

Août. 3. Frédéric II se retire. — 8. Le prince Henri de Prusse décampe de Tschopa pour couvrir Dresde. — M. de Fermor s'avance sur l'Oder, menaçant les marches de Brandeburg et la Silésie; il traverse la Wartha et campe à Landsberg. — 10. Daun sur Dresde. Loudhon précède Daun. — 11. Le roi part de Landshut avec 20,000 hommes, se portant contre les Russes. — Le margrave Charles est laissé en Silésie. Le prince de Deux-Ponts arrive à Kulm. — 15.

M. de Fermor se fait précéder par un détachement qui bombarde Kustrin, sans faire capituler la garnison. — 16. Le comte de Hamilton, campé près de la Peene, passe cette rivière et pénètre dans la Poméranie prussienne. — 17. Le prince de Deux-Ponts arrive à Péterswald. — 19. Frédéric II, marchant par Gawer et Francfort, rejoint Dohna vis-à-vis de Kustrin, sur la rive gauche de l'Oder. — 22. Le prince Henri de Prusse se replie à Sedlitz, entre Dresde et Pirna. — 22-23. Frédéric II feint de passer l'Oder sur les ponts de Kustrin. — 23-24. Décampe dans la nuit, traverse l'Oder près de Gustebise, puis remonte la rive droite jusqu'à Neudamm. — 24 au 25. Fait passer le ruisseau de Mietzel à son avant-garde. M. de Fermor lève le siège de Kustrin. — 25. Frédéric II suit son avant-garde et attaque à Zorndorf l'armée russe. Il rejoint le margrave Charles à Grossenhayn pour opérer contre l'armée autrichienne, commandée par le maréchal Daun. — 26. M. de Fermor rallie son armée jusqu'à Landsberg. — 27. Frédéric se poste à Tamsel. Le prince de Deux-Ponts à Pirna. Le comte de Hamilton se remet en marche sur plusieurs divisions qui se rejoignent dans les premiers jours de septembre dans la marche de Brandeburg. — 31. M. de Romanzow rejoint Fermor à Landsberg.

Septembre. 1er. Frédéric II à Blumberg. Daun à Radeberg. — 2. Le roi laisse Dohna pour observer les Russes et part de Blumberg. — Le prince Henri de Prusse quitte Sedlitz. — 3. Le prince de Deux-Ponts devant Sonnenstein, s'en empare le 5. — 5. Daun à Stolpen. — 9. Frédéric II à Grossenhayn; entre, le 11, dans Dresde. — 17. M. de Hamilton s'étend jusqu'à Zedhenick et Fehrbellin, projetant de se réunir aux Russes ou aux Autrichiens. — 18. Le général Wedel détaché pour s'opposer aux Suédois (12,000 hommes). — 21. M. de Fermor décampe de Landsberg pour s'approcher de Colberg. — 22. M. de Wedel arrive à Oranienburg. Les Suédois se retirent à Neu-Ruppin.

Octobre. 4. Le général de Wedel à Loitz ; le 18, il s'avance à Templin pour observer les Suédois. — Le général Harsch investit Neisse. — 7. Daun près de Weissenberg, pour couper au roi de Prusse le chemin de la Silésie. — 9. Frédéric II à Bautzen ; il s'avance, le 10, à Hochkirchen ; après avoir reçu des renforts, il marche à Weissenberg. Le prince de Durlach est placé par Daun à Reichenbach pour résister au général Retzow. — 10. Le général Siskowitz occupe le Stromberg pour fermer au roi la route de Silésie. — 13-14. Loudhon, à la gauche de l'armée autrichienne, attaque l'aile droite des Prussiens, s'empare des batteries de Hochkirchen. — 14. Frédéric II se retire à Klein-Bautzen et à Doberschutz. Retzow échappe au prince de Durlach et rejoint le roi. — Le maréchal Daun, vainqueur, se retire le soir dans son camp, et le 17 à Wurschen. — 21. Le prince Henri de Prusse amène une partie de son corps au roi ; il laisse Itzemplitz opposé à l'armée de l'Empire. — 24-25. Le roi tourne la droite du maréchal Daun. — 26. Daun à Landscronberg. — 27. Le roi à Gorlitz ; il entre en Silésie pour dégager Neisse. — 28. Le général Harsch ouvre la tranchée devant Neisse.

Novembre. 3. Le prince de Deux-Ponts quitte Pirna, se dirige sur Freyberg. — 6. Itzemplitz se retire sous Dresde. — 6-7. Le général Harsch lève le siège de Neisse. — 7. Daun passe l'Elbe et, le 9, paraît en vue des faubourgs de Dresde. Le général de Ville abandonne le blocus de Kosel. — 9-10. Schmetten brûle les faubourgs de Dresde. — 11. Haddick à Eulemburg ; le 13, il s'avance près de

Torgau pour l'investir. — 13. Dohna et Wedel reviennent en Saxe, remportent un avantage sur Haddick près d'Eulemburg. — 15. Le prince de Deux-Ponts marche sur Leipsig; le 21, après la défaite de Haddick, il rétrograde et campe à Zwickau, et le 24 prend ses quartiers d'hiver en Franconie. — 16. Daun quitte Dresde et campe à Gishubel. — 20. Le roi, après avoir quitté la Silésie, arrive à Dresde, harcelé par le général Loudhon. — 21. Le comte Hamilton marche à Passevalk et, le 28, se retire à Ferdinandshof.

Décembre. 1er. Le général Lantigshausen marche à Anclam. — 10. Le lieutenant-colonel Peclin chasse les Prussiens de l'île d'Usedom. — Les Suédois se mettent en garnison dans Anclam et Demmen, et prennent leurs quartiers d'hiver aux environs de Stralsund et de Gripswald. Le roi de Prusse donne ses ordres pour les quartiers d'hiver et revient à Breslau. — 31. Dohna essaye de prendre les Suédois à revers et attaque Dammgarten, dont il s'empare le lendemain.

La campagne de 1758 allait s'ouvrir dans cette situation favorable pour Frédéric : un changement de ministère en Angleterre lui votant un subside annuel. Il se sentait donc appuyé : il lutte, avec cinq millions de sujets, contre deux grandes puissances; il déploie dans cette nouvelle guerre les mêmes qualités qu'il avait montrées dans les précédentes. Quelquefois battu, jamais découragé, il répare ses pertes avec une incroyable célérité; il étonne l'ennemi par la rapidité de ses marches. Ses soldats et lui, toujours infatigables, surprennent leurs ennemis et leur font éprouver des revers qui rendent leurs victoires inutiles. La position, malgré les succès de la fin de 1757, restait toujours délicate. Les Russes s'étaient remis en mouvement; les ambassadeurs de France et d'Autriche réussissent à ranimer la haine de la czarine Élisabeth et à vaincre le parti du grand-duc héritier, favorable à la Prusse et à l'Angleterre; le chancelier Bestucheff est arrêté et remplacé par Woronsoff, partisan de Vienne et de Versailles. Le maréchal Apraxin, révoqué, a pour successeur le général Fermor, qui rentre en Prusse dès le mois de janvier 1758, s'empare de Königsberg, se préparant à traverser le Brandeburg pour faire sa jonction avec les Autrichiens dans la Silésie ou dans la Saxe. Poursuivant sa marche à travers l'Ost prussien, le 4 mars, il occupait Thorn et Elbing, en s'avançant sur la Vistule.

Tandis que ses ennemis revenaient à la charge, Frédéric n'avait pas perdu son temps. Dès le mois de janvier, M. de Werner, détaché dans la haute Silésie, forçait les Autrichiens à se replier en Moravie, de sorte que les Prussiens occupaient Troppau et Jagern-

dorf. Vers le 15 mars, Frédéric, profitant de l'hiver pour réparer ses pertes, avait complété ses régiments et se trouvait en mesure de tenir tête à ses ennemis dans la Poméranie suédoise, en Prusse, en Silésie, en Bohême et en Moravie. La campagne s'ouvre, tandis que le prince Ferdinand de Brunswick chasse le comte de Clermont de Hanovre, de la Hesse et de l'Ost-Frise; Frédéric est cantonné entre Hirschberg et Friedland, pendant que le général Fouquet repoussait le général Jahnus du comté de Glatz et prenait position entre Wunschelburg et Neurode. Son corps et celui du roi partent, le 15, de Breslau pour Landshut, afin de couvrir le siège de Schweidnitz, unique conquête qui restât aux Autrichiens en Silésie.

La tranchée est ouverte dans les formes devant cette place. Le 1er avril, le général Treskow et le colonel ingénieur Balby en commencent le siège contre le comte de Tierheim, décidé à une défense vigoureuse; cependant, le 16, la garnison se rend prisonnière de guerre, après s'être maintenue longtemps dans différents forts (1).

Le roi de Prusse profite de la reddition de cette place pour dérober par des marches au maréchal Daun, campé, le 20, à Skalitz en Bohême, vers les frontières de Silésie, ses vues sur Olmutz, capitale de la Moravie. Son armée se rassemble à la fin d'avril près de Neisse. Le corps du général Fouquet, campé dans le comté de Glatz, masquait la marche des troupes, qui, vers le 15, arrivaient dans les environs d'Olmutz, avec leur quartier général à Littau et destinées au siège d'Olmutz. Le maréchal Daun, de son côté, s'avançait à Leutomisch.

Le 23, le roi, établi à Frankestein avec son armée, se dirige sur Neisse.

Tandis que ces opérations avaient lieu du côté de la Moravie, Frédéric laissait une armée en Saxe sous les ordres du prince Henri son frère, et Daun confiait le corps de troupes de Bohême, sur les frontières de Saxe, au maréchal Serbelloni pour l'observer,

(1) Colonel Balby, qui dirigea le siège de Schweidnitz, ingénieur distingué, avait assisté en qualité de volontaire à celui de Berg-op-Zoom (1747). On ne pouvait lui refuser beaucoup de connaissances dans son art, mais avec trop d'attachement aux anciennes méthodes et à ses opinions; aussi les ingénieurs ses subordonnés furent-ils obligés, ainsi que les officiers d'artillerie, d'obéir aveuglément à ses ordres. (1758. Retzow.)

appuyé par l'armée de l'Empire rassemblée à Bayreuth, qui s'avançait en Bohême sous le prince Frédéric de Deux-Ponts, afin d'être à portée de donner la main à Serbellonni.

Personne ne supposait au roi de Prusse le dessein d'assiéger Olmutz après la prise de Schweidnitz. En effet, Olmutz pris, Prague et tout le royaume de Bohême lui appartenaient; par suite de l'occupation de cette place, Daun se voyait obligé de prendre une position qui défendît Vienne, l'Autriche et la Hongrie.

Le 3 mai, Frédéric débouche dans la plaine d'Omultz par Sternberg et se porte près de Prosnitz, tandis que le prince Maurice d'Anhalt-Dessau s'établit sur la rive droite de la Morawa près de Littau. Le maréchal Keith arrive devant Olmutz par Liebau, après avoir passé par Jagerndorf; enfin le margave Charles était sur la rive gauche de la Morawa près de Neustadt. Alors le maréchal Daun quitte Skalitz et arrive, le 5, à Leutomisch, pour essayer de couper les communications des Prussiens avec la Silésie. Le 21 mai, le prince Henri de Prusse rassemble 24,000 hommes à Swickau, se met en mouvement, détachant le général Driesen, qui pénètre en Franconie, pendant que, le 23, Daun, s'avançant sur Zwittau, se trouvait à Gewitz le 24, et que le prince de Deux-Ponts, arrivant à Saatz, se réunissait au feld-maréchal Serbelloni avec une armée de 50,000 hommes. M. de Fermor est toujours sur la rive gauche de la Vistule avec 40,000 hommes. On peut se rendre compte d'après ces mouvements du plan gigantesque, mais difficile et dangereux, du roi de Prusse, car Olmutz est une forteresse imposante; Daun y avait jeté une garnison d'élite, sous le général Marshal. Artillerie, munitions y étaient en abondance; néanmoins toutes ces difficultés n'arrêtèrent pas Frédéric, qui pendant tout le mois de mai battit la place, en attendant la grosse artillerie attendue de Silésie.

Le 27 mai, le maréchal Keith ouvre la tranchée devant Olmutz, et le siège est poussé avec vigueur. Pendant ces opérations, Daun marchait en Moravie et s'approchait de l'armée prussienne, bien résolu de faire lever le siège, mais aussi avec l'intention de ne point risquer une bataille dont la perte pouvait être funeste à la maison d'Autriche. Quand tous les moyens de faire lever le siège seraient épuisés, il se proposait surtout de resserrer les subsistances, qui commençaient à manquer dans le camp ennemi.

Pendant ce temps, le général Driesen, partant de Bayreuth et se

repliant sur Plauen, y arrivait le 12 juin ; le maréchal Daun à Gewitz le 16, campait à Ewanowitz le 18, pendant que Frédéric refoulait à Prosnitz la plus grande partie des troupes de Neustadt et de Littau.

Le 18 juin, à Wisternitz près Olmutz, le général Saint-Ignon remporte un avantage sur les Prussiens. La garnison faisait de fréquentes sorties, et avec succès. Daun trouve même moyen de jeter dans Olmutz un renfort de 1,200 grenadiers ; le secours, commandé par le général Bulow, se joint au général Marshal, qui résiste vigoureusement. Ainsi, malgré les savantes combinaisons de Frédéric, le siège traînait en longueur, et les subsistances et munitions, tirées de Silésie, devenaient rares. De plus, Daun, ayant avis que leur armée attendait un convoi considérable de quelques milliers de chariots chargés de vivres et de munitions, qui défilait déjà de la Silésie par Neisse et Troppau sous l'escorte de 13 à 14,000 hommes, détache les généraux de Loudhon et Siskowitz avec un corps d'égale force pour attaquer le convoi par deux endroits différents.

Frédéric pressant l'arrivée de ce convoi devenu nécessaire, Ziethen se porte au-devant de Kosel et de Neisse le 21, pour protéger ce transport; mais Daun était secondé par ses troupes légères, la nature du pays et l'habileté de Loudhon, homme de tête et d'expérience. Gagnant Muglitz pour arriver à Hof, le convoi, parti de Troppau le 26, est attaqué, le 29, dans le défilé entre Bautsch et Alt-Liebau. L'escorte fut anéantie ; plus de 3,000 hommes restèrent morts ; le général Putkammer, grand nombre d'officiers et soldats furent pris par Loudhon, avec 6 pièces de canon. Le général Siskowitz, de son côté, s'emparait de 2 B. de grenadiers et d'artillerie. Mais 250 chariots chargés d'argent furent sauvés par le général Krokow, commandant l'avant-garde. Le convoi détruit, Ziethen est obligé de se retirer avec les débris de l'escorte à Troppau en Silésie. Cette perte et la position imposante de Daun déterminèrent le roi à lever le siège d'Olmutz. De graves complications se présentaient alors sur la frontière de Russie.

Le 20, Fermor s'approchait des frontières de la Poméranie, de sorte que les Prussiens avaient dû abandonner le blocus de Stralsund et rentrer dans le Brandeburg, afin de n'être pas surpris par les Russes, laissant ainsi les Suédois libres de camper à Gripswald. De plus, Daun arrivait à Gross-Teinitz pour secourir Olmutz.

Toutes ces causes déterminèrent Frédéric à lever le siège de cette dernière place dans la nuit du 1er au 2 juillet. Il s'avance alors sur la Bohême par Konitz, Tribau, Zwittau et Leutomisch, où il stationne le 6. De son côté, Daun, de Gross-Teinitz, repasse la Morawa et marche à Drahonowitz, campe le 7 à Konitz, le 8 à Gewitz, le 9 à Poliezka, le 11 à Sebranitz; il en part le 12, et passe l'Elbe à Pasdubitz le 17. Dans cette marche par une route parallèle à celle des Prussiens, une rencontre eut lieu le 15 juillet, où les Autrichiens obtinrent l'avantage. Cependant cette retraite du roi de Prusse n'avait point l'air d'une fuite; mais sa marche, une des plus savantes dans les fastes militaires, ne se fit pas sans de grands dangers; continuellement harcelé, partout il fit tête. Le 16, il s'arrête à Konigsgratz, d'où il chasse le général Bukow, et le 26, toujours resserré par les Autrichiens et forcé dans ses retranchements, il quitte Konigsgratz, se détermine à entrer en Silésie, et campe en avant de Neustadt; le 28, il se replie derrière cette ville, tout en ne négligeant aucune occasion de se débarrasser de la poursuite de ses ennemis. Dans la nuit du 30 au 31, les Autrichiens, Croates et Bavarois, sous les ordres de Kleefeld, sont attaqués par les Prussiens dans leurs retranchements de Brix et de Toplitz, mais ils les repoussent avec de grandes pertes. Par suite de cet insuccès, la retraite, du tcontinuer. En août, le roi de Prusse se retirait, pas à pas, à Kolitz ou Skalitz le 3, à Politz le 5, à Friedland et Landshut le 7; mouvements rendus nécessaires par les manœuvres des Russes, ainsi que par celles des Suédois, maîtres de Peenemunde depuis le 27.

Frédéric, du camp de Schmirsitz, mettant son armée en marche, effectue sa retraite et parvient, quoique suivi sur les flancs et en queue par des corps considérables, à franchir les défilés qui conduisent de Moravie en Bohême. « La retraite du roi a été nécessitée par la position qu'avait prise Daun et celle qu'occupait Loudhon. On ne peut qu'admirer l'aptitude, le sang-froid avec lesquels s'est opéré ce mouvement. Mais si, comme le prétendent les écrivains prussiens, Frédéric ne l'eût fait que pour porter la guerre en Bohême, ce serait une opération fausse. » (Napoléon.)

Le 10 août, Daun poursuivait ainsi les Prussiens; mais, au lieu de s'engager dans la Silésie, il tourne vers la Saxe, sur Dresde, par Gitschin, Turnau, Reichenberg, Zittau, Gorlitz, Reichenbach, Bautzen et Konigsbruck, où l'armée du prince Henri, qui n'était

que de 20,000 hommes, avait été forcée par l'armée des cercles, sous le prince de Deux-Ponts, à se retirer vers Dresde. Loudhon précédait Daun vers Francfort-sur-l'Oder, pour observer le margrave Charles : la Saxe, en effet, était le point faible des positions prussiennes, et c'est vers son occupation que tendait l'Autriche, pour qu'une fois maîtresse de Dresde et, par suite, de l'électorat, elle marchât sur le Brandeburg, le cœur de la monarchie prussienne.

A ce moment, Fermor, à la tête des Russes, continuait de s'avancer vers l'Oder, menaçant également les marches de Brandeburg et la Silésie, avec ordre de s'approprier le royaume de Prusse. Déjà Kustrin est en cendres, malgré les efforts de sa courageuse garnison, qui refusa de capituler. Laissant le margrave Charles en Silésie vis-à-vis de Daun, Frédéric part de Landshut le 11 août, à la tête de 20,000 hommes, et joint, le 22, l'armée de Dohna, campée à la gauche de l'Oder vis-à-vis de Kustrin.

Le 23, il feint de vouloir passer le fleuve sur les ponts, décampe la nuit, traverse l'Oder plus bas près de Gustebise, et remonte la rive droite jusqu'à Neudamm.

Instruit du mouvement de l'armée prussienne et voyant ses communications coupées avec le général Romanzow, Fermor envoie au général Braun, qui venait d'amener à Landsberg l'armée d'observation, l'ordre de se joindre à lui ; il lève le siège de Kustrin, se porte près de Quartschen et forme son armée en carré long avec des angles rentrants et saillants, suivant l'usage introduit par le maréchal de Munich pendant les guerres contre les Turcs, ordre de bataille qui, employé dans de grandes plaines, contre une cavalerie nombreuse, n'avait plus ses avantages. Les Russes ne sont plus séparés de l'ennemi que par le ruisseau marécageux de la Mietzel.

Le 25, l'infanterie et la cavalerie prussienne passent la Mietzel, près de Quartschen, pendant la nuit, et les batteries des Prussiens attaquent aussitôt. Cette canonnade met bientôt le désordre dans les bagages des Russes, au point qu'on fut obligé de les transporter derrière l'armée. La cavalerie russe, qui s'était aussi retirée, profitant de ses avantages, se jette sur le flanc de l'infanterie prussienne formant l'attaque, et la culbute pendant que la cavalerie prussienne se tenait encore dans l'éloignement du côté de Zorndorf. L'infanterie russe rompt alors son ordre de bataille en poursuivant l'aile gauche des Prussiens qui était battue ; mais la cava-

lerie prussienne, avec Seydlitz, charge celle des Russes et fond ensuite sur l'infanterie. Le carré de bataille russe s'étant bien vite refermé, les progrès des Prussiens furent arrêtés de ce côté. Ces derniers prirent alors une nouvelle position où, dès la première attaque, l'aile gauche fut rejetée vers les cuirassiers russes, qui s'emparèrent momentanément d'une batterie, aussitôt reprise par les gardes du corps et les gens d'armes commandés par Seydlitz. Les cosaques, les dragons et les hussards russes, qui s'étaient jetés sur l'aile droite des Prussiens aussi bien que sur la batterie d'artillerie, ne furent pas plus heureux, parce que les cuirassiers, dragons et hussards prussiens les poursuivirent jusque dans le marais près de Quartschen. Pendant ce temps, les Prussiens, faisant un changement de front vers le village de Zieher, gagnèrent le terrain occupé par l'aile gauche des Russes.

Le combat, commencé à 9 heures du matin, continua jusqu'à 8 heures 1|2 du soir.

Le 26, les Russes formèrent enfin leur ordre de bataille, la gauche vers Wilkersdorf, occupant les bois de Drewitz. Le 27, ils marchèrent sur Klein-Kammin, où se trouvaient leurs gros bagages. Ils se retranchent, reculant jusqu'à Landsberg, et sont rejoints, le 31, par M. de Romanzow, qui, avant la bataille de Kustrin, s'était porté avec 10,000 hommes vers Schwedt. De part et d'autre, l'acharnement fut terrible, une sorte de rage précipitait les deux armées l'une contre l'autre. On prétend que les Russes perdirent 18,600 hommes et 2,000 prisonniers; les Prussiens, 10,000 et 1,500 prisonniers. Avant la bataille, Daun, qui projetait déjà sa tentative sur la Saxe, écrivait au comte de Fermor « de ne pas se compromettre, surtout de ne pas risquer l'action contre un ennemi rusé qu'il ne connaissait pas encore, mais de gagner seulement du temps jusqu'à ce que l'expédition en Saxe eût réussi. » Le courrier fut enlevé, et Frédéric répondit de sa main au maréchal : « Vous aviez raison, le général Fermor a tenu ferme et a été battu. » « Les charges à la baïonnette et les grandes mêlées, dit Jomini, n'ont lieu ordinairement que dans les relations; à Zorndorf, elles existèrent réellement sur le champ de bataille. Frédéric en a donné la certitude lui-même, et mille témoins l'ont confirmé (1). »

(1) *Traité des grandes opérations militaires.*

Il est difficile de trouver dans les guerres modernes une bataille où la cavalerie ait combattu avec autant de bravoure et d'acharnement, et où l'ennemi se soit défendu avec plus d'opiniâtreté : on eût dit que les deux partis avaient juré de ne faire aucun quartier. Les hussards de Ziethen traversèrent plusieurs fois les B. qui les entouraient; les cuirassiers semblaient acquérir une nouvelle vigueur dans la mêlée. Toute l'aile droite des Russes fut en partie hachée, et le reste culbuté dans le marais de Quartschen; la confusion était grande dans leur armée; le désordre fut porté à son comble lorsque les fuyards tombèrent sur les bagages, ils y enfoncèrent les tonneaux d'eau-de-vie et se livrèrent à tous les excès imaginables (1).

On chanta victoire des deux côtés; les Prussiens, comme les Russes, firent des prisonniers, prirent des canons; mais ces derniers restèrent sur le champ de bataille, bien que les troupes du roi de Prusse fussent supérieures à celles des Russes, qui, à cette mémorable journée, n'eurent pas toutes leurs forces réunies.

Les Russes avaient gagné la frontière de Pologne. En marche le 10 août, précédé du général Loudhon (2) et se dirigeant par Gitschin, Turnau, Reichenberg, Zittau, Gorlitz, Reichenbach, Bautzen et Konigsbruck, le feld-maréchal Daun arrivait le 1er septembre près de Radeberg, à quelque distance de Dresde; le 5, il occupe

(1) Cette journée laissa une telle impression dans l'armée prussienne, que les recrues furent longtemps difficiles à lever, et toujours à condition de ne pas servir contre les Russes, par l'effet que produisit leur férocité dans le combat. Un grenadier, auquel on demandait combien son régiment avait perdu, disait : « Je ne sais; mais avant nous étions 160 dans ma compagnie, et après, 18. »

(2) Loudon ou Laudhon ou Loudhon (Gédéon-Ernest), d'une famille noble du comté d'Ayr (Écosse) qui, au quatorzième siècle, s'établit en Livonie. Né à Tootzen (Livonie) en 1716; entra au service de Russie en 1734, dans l'armée envoyée dans les Pays-Bas par l'impératrice Anne. Ces troupes, arrivées jusqu'au Rhin, revinrent sur le Dnieper à la paix. De 1736 à 1739, sert sous le maréchal Munnich. A la paix, passe au service d'Autriche après s'être présenté à Frédéric, qui lui tourna le dos en disant : « Sa physionomie ne me plaît pas. » ce dont il eut lieu de se repentir. En 1743, obtient à Vienne un corps franc; en 1744, au passage du Rhin avec le duc de Lorraine; échappe par miracle à la journée de Lowositz; se distingue au blocus de Prague, à Hochkirchen; en 1759, bat Frédéric à Kunnersdorf; en 1760, à Landshut; cette même année, perd la bataille de Liegnitz; s'empare de Belgrade; généralissime; mort en 1790. (*Loudon Lebengeschichte.*)

Stolpen pour combiner ses opérations avec l'armée impériale à Pirna.

Le prince Henri décampe de Sedlitz et s'établit près de Maxen, d'où il couvre Dresde. Si ses ennemis avaient bien manœuvré, il n'eût pu leur échapper. Mais, au lieu de ramasser ses corps détachés avec les généraux Haddick, Guasco, Lombasle et Lusinsky, le prince de Deux-Ponts prend le fort de Sonnestein, et les deux chefs perdent leur temps en conférences, alors qu'ensemble Impériaux et Autrichiens devaient écraser les Prussiens. Frédéric suivait M. de Fermor jusqu'à Blumberg, où il campe ; sachant Daun arrivé à Radeberg, à 20 kilomètres de Dresde, il laisse Dohna dans la nouvelle marche pour observer les Russes, et part de Blumberg, avec une partie de son armée, pour aller au secours du prince Henri, dont il connaissait la situation critique. Le 9 septembre, il arrive près de Grossenhayn en Saxe, y est joint par le margrave Charles, entre dans Dresde le 11, établit son quartier général à Reichenberg, pendant que le général Retzow (1) tient tête à Loudhon, qui, le 11, renonce à ses projets sur Dresde, où le prince Henri par ses combinaisons évitait de se compromettre avec l'armée de Daun, placée vis-à-vis de lui, et celle des cercles, qui agissait sur ses flancs. Ainsi, le 12 septembre, l'armée prussienne est réunie à Eschdorf; elle s'avance, le 13, au-devant du maréchal Daun, campé à Schonfeld, et dégage ainsi Dresde et le frère du roi.

Ce ne fut qu'à la mi-septembre que le général Fermor commença ses dispositions pour pénétrer dans la Poméranie prussienne. Jusque-là il était resté dans les environs de Zorndorf et de Landsberg; mais, le 21, il marche à Stargard et fait mettre le siège devant Colberg par le général Palmbach.

Du 26 au 27, cette ville, défendue par le major Heyden, quoique bombardée, reçut plusieurs assauts inutiles, à la suite desquels le siège fut levé le 28, en face de l'amiral Mischukof, qui parut en rade avec la flotte russe et suédoise. Les Russes évacuent la nouvelle marche et la Poméranie; les cosaques, avant leur départ, mi-

(1) Retzow, lieutenant général, originaire de Brandeburg. Se distingue en 1742, 1745, 1758. Frédéric l'appelait son « petit Colbert ». Attaqué de la dysenterie après Hochkirchen, et obligé de suivre la colonne du prince Henri à travers les montagnes jusqu'à Schweidnitz, il y mourut en arrivant.

rent tout à feu et à sang. L'armée de Fermor hiverne en Prusse et en Pologne, pendant que M. Hamilton reprend Demmin, évacué le 17; alors les Suédois campent à Prentztow, après avoir abandonné Anclam, qu'ils réoccupent le 21.

Malgré l'insuccès de sa première tentative et même après le retour du roi de Prusse de l'expédition contre les Russes, Daun n'avait pas perdu de vue la prise de Dresde. Frédéric, obligé de diviser ses forces, envoyait le général Wedel à Loitz; le 18, il s'avançait à Templitz dans le Brandeburg avec un corps considérable pour faire tête aux Suédois, qui gagnaient du terrain. Dohna était au delà de Kustrin pour observer les Russes. Cependant il n'y avait point d'apparence de prendre Dresde sans donner bataille au roi de Prusse. L'entreprise sur Dresde devenant douteuse, un corps considérable de troupes autrichiennes sous le général Harsch se présente pour investir Neisse en Silésie; par cette manœuvre, Daun, qui était, le 7, à Kitlitz en Lusace, près de Weissemberg, espérait couper au roi le chemin de la Silésie, où les généraux Harsch et de Ville assiégeaient Neisse et Kosel.

Impatient de livrer bataille malgré son infériorité, Frédéric parvient à inquiéter Daun sur sa droite et ses magasins de Zittau en s'emparant de Bautzen; il le contraint à abandonner le camp de Stolpen et à se retirer sur Lobau; puis, continuant sa marche sur la Silésie, il vient braver l'armée autrichienne à Hochkirchen.

Le 10 octobre, il marche droit à l'ennemi, qui occupait le Weissemberg. Son centre s'étend jusqu'à Rodewitz, sa gauche se prolonge depuis ce point jusqu'à Kitlitz près Weissemberg, et sa droite, formant un angle, occupe une suite de hauteurs que domine le village d'Hochkirchen, séparée de bois par une étroite vallée, baignée d'un ruisseau et de plusieurs étangs. Le général Brentaus, avec ses troupes légères, tient les hauteurs boisées de la droite et Creskowitz, sur le Stromberg, menace le Weissemberg. Ainsi sa droite s'étend par delà Hochkirchen, et sa gauche à Sarka jusqu'à Kolitz.

Le 11, Daun reconnaît la position des ennemis et attaque leur aile droite, malgré les hauteurs et le poste d'Hochkirchen qui la couvraient. Frédéric jugeait sa droite assurée; ayant fait travailler sans relâche à des retranchements et à des batteries, il ne comptait pas pouvoir être attaqué dans ce poste formidable. Le maréchal,

pour plus inquiéter le roi, dès le 11, avait construit des abatis au bois à gauche, vis-à-vis de l'aile droite de l'armée prussienne, et établi des redoutes de distance en distance sur tout le front de son armée. Puis, dans la nuit du 13 au 14, laissant ses feux allumés, il forme son armée en trois divisions. Loudhon, avec les troupes légères, renforcé de 4 B. et de toute la cavalerie, prendra les Prussiens en flanc et en queue à Hochkirchen; Daun en personne conduira vers le moulin l'infanterie de la gauche, et, tandis que le prince de Bade-Durlach forcera le détachement de Weissemberg, le duc d'Arenberg les secondera par une attaque contre la gauche des Prussiens. Au dernier coup de 5 heures de l'horloge du village, Daun et Loudhon fondent sur le camp ennemi, saisissent ses batteries, arrivent aux tentes, égorgent tout ce qui dort et ne peut fuir, toujours favorisés par un brouillard intense.

Cependant les Prussiens (1), chassés de Hochkirchen, se rallient et attaquent cette position en revenant trois fois à la charge; ils se rendent même maîtres d'une partie du village; mais comme c'était la position importante, les Autrichiens opposèrent la résistance la plus vigoureuse. Chassés de nouveau, leur droite put cependant se

(1) Duc de Brunswick (Frédéric-François), frère du duc Ferdinand et de la reine de Prusse, à l'âge de 26 ans, était déjà général-major commandant une brigade; a la tête emportée par un boulet; distingué, il charmait par ses connaissances variées.

Prince Maurice d'Anhalt, blessé à Hochkirchen, fait prisonnier quand on le transportait à Bautzen; ne revint plus à l'armée; mort à Dessau; disgracié de la nature, d'une éducation négligée, difficile à vivre; mais sa bravoure à toute épreuve, sa vigilance infatigable, son exactitude dans le service, effaçaient tous ses défauts.

Anhalt-Dessau (Léopold d'Anhalt, prince d'), né le 8 juillet 1676; feld-maréchal de Prusse, sous le surnom d'Alte-Dessauer (Vieux Dessau); son frère était feld-maréchal, gouverneur de Berlin. Combat à Hochstedt; feld-maréchal en 1712. Frédéric II le prit en amitié, comme avait fait Frédéric-Guillaume; 1744, commande en Silésie; 1745, 15 décembre, gagne près de Hesseldorf la bataille qui livre aux Prussiens la capitale de la Saxe; accompagne le roi à Berlin et meurt à Dessau, le 9 avril 1747. Manières brusques, fort aimé du soldat.

Son fils, Léopold-Maximilien d'Anhalt-Dessau, né le 25 septembre 1700; se distingue sous Frédéric, en obtient le titre de feld-maréchal; mort le 20 avril 1751.

Anhalt-Dessau (Léopold-Frédéric, prince d'), né à Dessau, 10 avril 1740; entre au service de Prusse sous Frédéric, pendant la guerre de Sept ans; prend, en 1758, le gouvernement de sa principauté; en 1807, il sut gagner l'estime de Napoléon, qui exempta son pays de toute contribution militaire; mort le 9 août 1817.

retirer, protégée par le feu d'une nombreuse artillerie placée au centre de leur camp.

Le maréchal Keith (1), qui commandait cette droite, périt criblé de balles; le général Kleist est tué.

Tandis que ceci se passait à la droite des Prussiens, le duc d'Arenberg attaquait leur gauche avec succès. Il y eut pendant la bataille des mouvements équivoques; mais les avantages des Autrichiens furent promptement rétablis par la valeur de leurs troupes. Les Prussiens vaincus de tous côtés, malgré le roi, qui se multiplie sur tous les points, gagnent les hauteurs derrière eux. A 9 heures du matin, le feu se ralentit, et ils se retirent dans la plaine de Predlitz. A 10 heures, tout étant fini, le maréchal Daun envoie Loudhon avec quelques régiments de dragons à la poursuite des Prussiens.

Ainsi le roi, renforcé par toutes les troupes qu'il pouvait tirer, fut surpris et battu à Hochkirchen par un ennemi inférieur en nom-

(1) Keith (George), déclaré rebelle pour avoir, ainsi que son frère milord Maréchal, suivi le parti du prétendant; né en 1712, mort en 1778; entre au service d'Espagne; passe en Russie, puis près de Frédéric. Son éloge a été écrit par d'Alembert. (*Œuvres*, t. III.)

Son corps fut inhumé dans l'église de Hochkirchen, par les soins du maréchal Daun, avec tous les honneurs militaires. (*Wraxall's memoirs*, contenant des détails très intéressants.) Dans la poche de son habit, on trouva cet état détaillé des forces du roi de Prusse :

	Bataillons.	Escadrons.
Armée du roi	58	113
— du prince Henri	39	40
Corps du général Dohna	23	50
— — Wedel	8	5
— — Fouquet	12	10
— du prince de Bewern	18	2
	158	220

Ce qui représentait : le bataillon à 866 hommes :	136,828	hommes.
l'escadron à 169 —	37,180	—
	174,008	—
Sans compter le corps du général d'Oberg	8,000	—
— le corps du prince d'Isenburg	8 à 9,000	—
— l'armée du prince Henri de Saxe	30,000	—
Total	227,008	hommes.

bre. Si on avait pu exécuter tout le plan de Daun, le roi de Prusse n'aurait pu échapper à sa défaite totale. Ses pertes furent considérables, il perdit cent pièces de canon, parmi lesquelles dix de 24 et quarante-deux de 12; 28 drapeaux, quantité de munitions, d'attirails de guerre et tout le camp, tentes et bagages. Il y eut beaucoup de généraux blessés, dont le prince Maurice d'Anhalt, fait prisonnier; plus de 10,000 hommes furent tués, blessés ou pris. Néanmoins Daun n'osa pas rester sur le champ de bataille; y laissant quelques troupes, il se retira dans son camp de Kitlitz. Malgré la prétention des Prussiens de lui donner le nom d'affaire d'avant-postes, d'action, de choc, cet engagement n'en est pas moins très préjudiciable à l'honneur de leurs armes; la Lusace resta témoin du triste état dans lequel l'armée prussienne fut réduite, et le pays en ressentit longtemps les suites désastreuses.

Cette victoire éclatante donna les meilleures espérances aux Autrichiens; on crut à la délivrance de la Saxe, à la prise de Neisse. Mais tout à coup le roi fait sa retraite vers Klein-Bautzen, s'établit dans une bonne position, laisse supporter les injures du temps à ses troupes sans tentes, sans abris, vis-à-vis de l'armée autrichienne, qui vint camper à Wurscheir, après avoir appelé à elle le corps du prince de Bade-Durlach. Dans cette position, le roi se renforce du corps et du train d'artillerie que le prince Henri, son frère, lui amène de la Saxe, laissant le général Itzemplitz à la tête de l'armée opposée à celle de l'Empire.

Dans la nuit du 24 au 25, il dirige d'abord sa marche sur Muskau; ensuite tournant à droite, il prévient l'armée autrichienne à Gorlitz, où les deux armées prennent position le 26; celle des Prussiens était près de Gorlitz; celle des Autrichiens à Landscronberg, tandis que le général Navendorf occupait Bautzen pour entretenir les communications avec l'armée de l'Empire en Saxe.

Pendant ce temps, Frédéric courait en Silésie avec le secours que lui amenait le prince Henri (1), celui que Grimoar appelait

(1) Le prince Henri, frère de Frédéric II, avait quatorze ans de moins que lui. Il assiste à toutes les guerres des Prussiens pour la conquête de la Silésie, et coopère aux batailles de Prague et de Rossbach. En 1758, pendant l'absence du roi, commande l'armée de Saxe, la défend contre l'entreprise de Daun, et par ses bonnes dispositions couvre la retraite après Hochkirchen. En 1759, pénètre en Bohème; puis, par une habile incursion en Franconie, facilite les entreprises du roi,

la ressource du roi dans les circonstances malheureuses. Dans la nuit du 30 octobre, Frédéric passe la Neisse, se jette sur Lauban, en dirigeant ses équipages et ses vivres vers Naumburg sur la Queiss. Cependant Daun ne cessait de le harceler dans sa marche, grâce à l'activité de Loudhon; lui-même avait l'intention de le suivre en Silésie, mais il arriva seulement après quatre jours aux portes de Dresde.

Le 6 novembre, le général Harsch, augmenté d'un renfort, lève le siége de Neisse à l'approche du roi. La pensée de Daun se résumait à prendre Dresde et délivrer la Saxe : l'éloignement de Frédéric semblait favoriser ce projet, d'autant plus que le prince de Deux-Ponts, combinant ses mouvements avec les siens, quittait Pirna et se dirigeait sur Freyberg, jusqu'aux portes de Leipsig laissant le général Itzemplitz, qui commandait l'armée prussienne, dans les environs de Dresde pendant l'absence du prince Henri.

Daun passe l'Elbe le 7; mais le général Itzemplitz, au lieu de se porter au secours de Leipsig, menacé par l'armée de l'Empire, garde sa position et, à l'approche de Daun, passe l'Elbe pour se poster sous Dresde, protégé par le canon de la ville neuve. L'idée du maréchal était de s'emparer de Dresde par un coup de main, manœuvre impossible depuis que le général

bat à Kunnersdorf en 1759, sauve Breslau et opère sa jonction à Neumarkt; en 1760, couvre les provinces prussiennes et Berlin; en 1762, il reprend l'offensive et gagne la bataille de Freyberg, la dernière lutte de cette guerre de Sept ans. Les 17 février et 18 mai 1772, il travaille diplomatiquement au partage du territoire polonais entre l'Autriche, la Russie et la Prusse. Conquête pacifique si utile à l'agrandissement de la Prusse, sans lui coûter en hommes et en argent ce qu'avait été payée l'acquisition de la Silésie. En 1778, lorsque les Prussiens voulurent défendre la Bavière occupée par l'Autriche, le prince Henri envahit rapidement la Bohême.

Le prince royal, Guillaume-Auguste, son frère, mourut en mai 1758, miné par le chagrin des reproches amers et de l'injustice de Frédéric. Après la défaite de Kolin (1757), qui menaça de réduire la Prusse au Brandebourg, le roi avait divisé son armée en deux corps, dont l'un fut confié au prince héréditaire de Prusse, qui, ne comprenant pas l'importance du poste de Gabel, le laissa enlever par les Autrichiens. Ses communications coupées, il fut réduit à suivre un chemin détourné où il perdit beaucoup de monde et ses bagages, ne se rapprochant qu'avec peine de Dresde, où le roi vint le reprendre. Le prince royal [illegible] mal son frère; mais Frédéric avait commis la faute de prolonger son séjour en Bohême. C'est alors qu'il quitta l'armée et tomba malade; [illegible] [illegible] [illegible], comme lieutenant général à [illegible], Saint-Laurent.

Itzemplitz se liait à la garnison. Malgré tous ces obstacles, on prit des dispositions pour le siège de cette place, et le général Schmettau, commandant cette ville, faisait de son côté ses préparatifs de défense.

Le 10, il mettait le feu au faubourg de Pirna, annonçant sa résolution de combattre de rue en rue, malgré la présence de la famille royale et électorale de Saxe, renfermée dans Dresde. Néanmoins la situation augmentait toujours de difficultés; car, le 14, le général Haddick, qui commandait les Impériaux sous les ordres du prince de Deux-Ponts, battit l'avant-garde prussienne à Torgau, et le prince de Holberg, à la tête d'un détachement de l'armée impériale, repoussa les Prussiens du pont d'Eulemburg sur la Moldaw. Du côté des Russes et des Suédois, au contraire, moins d'inquiétude; les Russes s'étaient retirés dans le royaume de Prusse ainsi que les Suédois, aussi les généraux Wedel et Dohna retournèrent-ils en Saxe dès le 13, et enfin le roi lui-même, sur la nouvelle de la levée du siège de Neisse, arriva de la Silésie avec son armée, le 20. Cette concentration de forces et la rigueur de la saison déterminèrent Daun à renoncer à ses projets, et l'armée autrichienne quitta, le 16, son camp de Pirna pour prendre ses quartiers d'hiver. L'armée du prince de Deux-Ponts s'établit du côté de Zwickau, le 24, et dans une partie de la Franconie, bien que harcelée dans sa retraite par le corps du général Wedel.

Dans les derniers jours de novembre, la cavalerie prussienne prend ses quartiers à Hamburg, Weissensée et Langensalza ; l'armée s'étend de Pirna à Gera. Ainsi Frédéric, après avoir délivré Colberg, Kosel, Neisse, Dresde, Torgau, Leipsig, Sonnenstein, restait maître de la Saxe, de la Silésie et de la Poméranie. Le prince Henri reprenait le commandement de l'armée de Saxe, avec son avant-garde à Naumburg et Merseburg.

Frédéric, après avoir ordonné ses quartiers d'hiver, quitte Dresde le 10, se rend à Breslau, et les princes d'Isenburg et de Brunswick occupent les rives de la Werra et de la Fulda.

La guerre n'offrait plus à Frédéric que des dangers : l'abbé de Bernis, disgracié le 1er novembre, est remplacé par le duc de Choiseul; aucun choix ne pouvait être plus funeste à la Prusse. Sincèrement dévoué par sa naissance de Lorrain à la maison impériale, il s'empresse de convertir en une alliance offen-

sive le traité défensif du 1[er] mai 1756. Par ce nouveau traité (30 décembre 1758), la France promettait tous ses efforts pour faire restituer à l'Autriche le comté de Glatz et la Silésie; elle s'engageait à assister l'Impératrice d'hommes ou d'argent, à fournir seule à la Suède le subside dont la cour de Vienne avait jusqu'alors supporté la moitié, et à tenir sur pied, en Allemagne, une armée pour combattre le roi de Prusse. La France garantissait aussi à la maison impériale la possession de tous les États prussiens que l'on pourrait conquérir sur le bas Rhin, promettant d'appuyer l'élection de l'archiduc Joseph comme roi des Romains. Tous les sacrifices se réduisaient pour l'Impératrice à la cession d'Ostende et de Nieuport, et à la renonciation à son droit de succession sur les duchés de Parme et de Plaisance, droit établi en sa faveur par le traité d'Aix-la-Chapelle.

Le duc de Choiseul enfin communique son ardeur à Saint-Pétersbourg, et bientôt Élisabeth accède au traité du 30 décembre.

Vers le même temps, des flottes russes et suédoises menacent les ports prussiens de la Baltique; Frédéric invoque l'alliance commune et demande inutilement une escadre anglaise pour les couvrir (1). Bientôt allait s'ouvrir la campagne de 1759, où la

(1) Frédéric II créa, en 1758, une petite flotte pour protéger les îles d'Usedom et de Wollin contre les Suédois. Sous ses successeurs, la marine prussienne n'a jamais reparu ; ce ne fut qu'en 1848 qu'elle reçut une impulsion inattendue et qu'on décréta une marine nationale allemande. Lors de la guerre du Danemark, il suffit de quelques petites frégates à voiles, de quelques corvettes, montées par des gens assemblés à la hâte, pour chasser de la mer du Nord et de la Baltique toute la marine des États allemands. Cinq ou six croiseurs danois bloquèrent les côtes de Memel à Emden, et le commerce maritime de Dantzig, Konigsberg, Stettin, Stralsund, Rostock, Lubeck, Kiel, Hamburg, Altona, Brême, fut interrompu pendant toute la durée de la guerre.

En 1864, elle s'augmenta un peu, assez du moins pour empêcher les vaisseaux danois d'entreprendre le blocus des côtes. Dans la guerre de 1870-1871, elle fut plus que timide. Elle se tint très prudemment retranchée dans les ports de Wilhemshaven et de Kiel, sous la protection des batteries de terre. Enfin elle est restée et restera longtemps encore hors d'état de résister à une flotte du continent ; ce qui le prouve, c'est son impuissance vis-à-vis de notre flotte, quand elle croisa devant la petite île de Wangeroog. Elle est en progrès, du reste, après avoir été un objet de raillerie aux yeux de l'étranger.

On a souvent parlé des secrètes convoitises de l'Allemagne au sujet du Danemark. Le *Golos* disait, il y a quelque temps : « L'existence du Danemark, comme

fortune sembla vouloir épuiser contre lui toutes ses rigueurs.

État indépendant, est indispensable au maintien de l'équilibre dans le Nord. Tant que l'entrée de la Baltique est aux mains du Danemark, cette mer reste une mer libre et ouverte ; mais le jour où l'Allemagne commanderait le Sund, la Baltique deviendrait propriété allemande, ce que l'Europe ne pourrait tolérer. »

CHAPITRE XI.

CAMPAGNE DE WESTPHALIE

(janvier à juin 1759).

Janvier. — M. d'Armentières commande l'armée du bas Rhin en l'absence de M. de Contades, qui arrive à Crefeld le 17. M. de Saint-Germain dans le comté de la Marck. — 18. Les ennemis annoncent des mouvements. — 20. Nouvelles dispositions. — 24. M. de Broglie à Francfort. — 30. L'ennemi se prépare à marcher de la haute Roer et du duché de Westphalie.

Février. 4. M. de Soubise part pour Versailles. Cantonnements. — 18. M. de Contades nommé au commandement des deux armées de Westphalie et du Mayn. — 27. Le prince Ferdinand à Munster.

Mars. 4. Les Prussiens chassent les Impériaux de Frauenwald. — 6. Le corps des Hessois à Fritzlar force les troupes de l'Empire et celles de l'Impératrice à rentrer en Franconie. — 13. M. d'Auvet dirigé sur Hachenburg. — 22. Le prince héréditaire à Cassel. — 24. Les princes d'Anhalt, Ferdinand et de Holstein.

Avril. — Dans les premiers jours d'avril, l'armée du prince de Deux-Ponts est obligée de retirer sa gauche. L'armée du prince Ferdinand communique avec celle du prince Henri, qui a ses quartiers sur la haute Saale et dans le Voigtland. Le roi de Prusse ouvre la campagne en pénétrant dans la Bohême. — 6. M. d'Armentières, sur la demande de M. de Broglie, dirige des troupes de Cologne sur Altenkirchen, où elles arrivent le 8. — 9. M. de Broglie rapproche ses régiments. — 11. Il concentre son armée entre Vilbel et Bergen. — 12. Elle passe la nuit au bivouac. — 13. Bataille de Bergen. — 18. L'ennemi se retire sur Hungen. — 19. Régiment prussien de Fickenstein fait prisonnier. — 25. M. de Contades arrive à Francfort, en part le 2 mai, arrive à Crefeld le 4.

Mai. 4. M. de Broglie à Crefeld pour assembler l'armée du bas Rhin. — 10. Le maréchal de Contades sépare son commandement en deux corps. — 12. Inquiétudes de M. de Broglie. — 13. Le prince Henri entre Baireuth et Culmbach. M. de Broglie remplacé par M. du Muy. — 15. Le corps hanovrien replié sur Fulda. Fischer à Wurtzburg. Le prince Henri sur Bamberg. Le prince de Deux-Ponts se retire à Schweinach. — Du 17 au 31. Marche du Rhin sur Marburg. — 20.

M. d'Armentières passe le Rhin, arrive à Cologne. — 23. Le prince Ferdinand sur la Lippe. — 24. L'armée à Siegburg. — 25. A Hachenburg. — 27. A Neunkirchen. — 29. M. Dauvet à Breitenbach. — 30. A Biedenkopf. — 31. Toute l'armée à Wiesech. Le manque de subsistances force l'armée à l'offensive.

En 1759, l'armée du maréchal de Contades et celle du prince de Soubise, réunies en une seule sous le nom d'armée du bas Rhin, étaient partagées en deux corps; l'un, sous le maréchal de Contades, destiné à déboucher en Westphalie, devait opérer contre le prince Ferdinand de Brunswick, et l'autre, rester sur la défensive jusqu'à ce que les succès en Westphalie eussent obligé l'ennemi à abandonner le pays : alors ce second corps se rapprocherait du premier et lui ouvrirait la route de la Hesse.

L'armée de l'Empire, sous le prince Frédéric de Deux-Ponts, occupait la Franconie, la droite à Hoff et Asch; la gauche, renforcée des Autrichiens, étendue jusque dans le pays de Fulda, occupait les bords de la Werra depuis Meiningen jusqu'à Wacha.

Notre armée, jusqu'au mois de mai, est formée à la gauche du Rhin, la droite à hauteur de Cologne, la gauche au-dessous de Clèves, s'étendant jusqu'à la frontière de Hollande, sur la basse Roer et dans une partie du duché de Bergh; dans le comté de Neuwied, à la droite du Rhin; sur la Lahn, sur le Mayn, de Wertheim à Giessen.

Les principales forces des alliés (environ 80,000 hommes de toutes armes avec le prince Ferdinand, le corps hanovrien de 7 à 8,000, le corps du général Imhof, 12 à 15,000) étaient en Westphalie, à Munster, Paderborn, Arnsberg, Fritzlar, Eisfeld, et dans les environs d'Hildesheim.

La cour de Vienne venant d'envoyer de Bohême un corps de troupes pour hiverner dans la contrée de Fulda, à la gauche des quartiers de l'armée de l'Empire et à la droite de ceux de M. de Soubise, le ministre jugea le besoin des troupes demandées à M. de Contades moins urgent et en suspendit le mouvement le 9. D'ailleurs, Versailles était plus rassuré en ce qui regardait cette armée par son occupation de Francfort : 2 B. d'Enghien furent seulement destinés à l'armée du bas Rhin.

M. de Contades, impatient d'être maître de Coblentz et de sa citadelle, renouvelle encore ses demandes à l'électeur, qui continue

de s'y refuser, assurant cependant qu'en cas de nécessité absolue M. d'Auvet pourrait s'y retirer, pressé par des forces supérieures. En ce moment, 14 E. et quelques B., destinés à rentrer en France, se mettaient en route, et le maréchal de Contades se disposait à se rendre à Versailles.

M. d'Armentières, désigné pour remplacer M. de Contades pendant son absence, était arrivé à Crefeld le 17; le maréchal partit le 19, après avoir autorisé M. de Saint-Germain à convenir, avec le commandant des troupes ennemies, d'une neutralité dans le comté de la Marck, à la condition, pour les habitants, de nous fournir les fourrages et les contributions demandées, et qu'aucune troupe française ni alliée n'entrerait dans leur territoire. Il avait à peine pris possession de son commandement, qu'on annonça l'arrivée des troupes anglaises à Munster. Toutes les dispositions prises par les ennemis depuis quelque temps, en Hollande pour des subsistances, à Arnheim pour l'achat de bateaux, laissaient supposer des intentions hostiles contre le bas Rhin : il prit donc toutes ses mesures pour réunir en six jours à Xanten 72 B. et 50 E.

En même temps on se détermine à occuper Francfort. Cette possession assurait, en effet, la défense du Mayn depuis Aschaffenburg jusqu'à Mayence, bien que la position des troupes dût subir quelques changements. C'est ce qu'exprimait M. de Vault dans sa lettre du 15 janvier au maréchal de Belle-Isle :

« L'occupation de Francfort par les troupes du roi cause un changement bien avantageux pour la défense du Mayn et pour la sûreté de l'armée, dans le cas où les ennemis exécuteraient avec des forces supérieures le grand projet qu'ils ont annoncé. Depuis que nous nous sommes emparés de cette ville, j'ai fait des reconnaissances plus particulières du pays qui l'avoisine, que je n'avais vu qu'imparfaitement. Il serait difficile de placer toute l'armée sous le canon de Francfort, principalement la cavalerie; il n'y a point de terrain favorable, mais il s'en trouve un près du village de Bergen, situé à une lieue et demie de la ville, lequel offre tous les avantages qu'on peut désirer : l'armée peut y être placée, la droite au Mayn, la gauche à la Nidda, au pont de Vilbel; l'espace entre ces deux rivières est d'environ une lieue, mais il s'en faut de beaucoup qu'on soit obligé d'occuper tout ce terrain. Le seul point d'attaque que cette position présente est resserré dans un espace

depuis les hauteurs de la droite qui tombent sur le Mayn, près Bergen, jusqu'à un ravin profond et couvert de bois qui descend à la Nidda, près Vilbel. Ce poste a de plus l'avantage d'avoir avec Francfort une communication assurée par un pays ouvert et commode, couverte d'un côté par le Mayn, et de l'autre par la Nidda, petite rivière d'une bonne défense (1). »

Le 18, les ennemis annonçaient des mouvements prochains. On parlait de projets de campagne d'hiver et de l'arrivée d'un corps prussien sur les frontières de la Saxe, destiné à s'avancer en Hesse ; mais, d'après M. de Serbelloni, les Prussiens n'avaient fait marcher que des détachements qui, à l'approche de ses troupes, s'étaient retirés derrière l'Unstrut (2).

Le 20, M. de Soubise eut des nouvelles plus positives des ennemis : ils travaillaient aux chemins de Brilon à Cassel par Stadtberg et Wolkmarsen, ainsi qu'à ceux de Paderborn à Warburg et Cassel, et les magasins de cette place devenaient considérables. De notre côté, la formation de nos dépôts de subsistances sur le Mayn était lente, faute de ressources, et la gelée, qui venait de nous obliger à lever les ponts de Hanau et de Mayence, allait encore la retarder. L'époque des glaces nous était autant contraire qu'elle pouvait être favorable aux ennemis, car, le 30 janvier, les troupes de la haute Roer et de Westphalie étaient prêtes à marcher.

Quoique le duc de Broglie fût arrivé à Francfort depuis le 24 pour remplacer M. de Soubise (3) dans son commandement, ce dernier retarda son départ ; mais les pluies succédèrent aux gelées, et, comme les ennemis restaient tranquillement dans leurs quartiers, pressé de nouveau de se rendre à Versailles, il partit le 4 février.

(1) M. de Vault au ministre. (D. G., 3511, 110.)

(2) Unstrut, rivière de Prusse, prend sa source au Dun-Lebirge, près de Dingelstadt, traverse le duché de Saxe-Cobourg, afflue à la gauche de la Saale saxonne, reçoit la Wipper et la Helme à gauche, la Gera à droite, baigne Muhlhausen et Freyburg ; la Saale est grossie de l'Unstrut. De nombreuses batailles ont été livrées dans cette région, que les routes se dirigeant de la Saxe et de la Prusse rendent si importante au point de vue stratégique. Au nord-ouest, Rossbach (1757) ; au nord-est, Lutzen, Gustave Adolphe (1632) et Napoléon (1813).

(3) M. de Soubise, élevé à la dignité de maréchal de France, le 19 octobre 1758, après la bataille de Lutternberge, rappelé pour être chargé du commandement d'une armée destinée à passer en Angleterre, remet celui du haut Rhin à M. de Broglie, sous l'autorité du maréchal de Contades.

Versailles restait persuadé que les mauvais chemins et la difficulté du passage du Rhin ne permettraient pas aux ennemis cette entreprise, et que leurs mouvements tentés dans le bas Rhin seraient une diversion, tandis que leurs véritables opérations auraient lieu sur l'armée du Mayn.

Dans les premiers jours de février, des nouvelles de Hollande annonçaient, pour le 15 mars, l'exécution d'un projet de Pitt, cherchant à amener les États-Généraux à fournir 12,000 hommes; qu'une escadre formidable devait débarquer 17,600 hommes sur la côte de Flandre; que le prince Ferdinand arriverait à la même époque sur le bas Rhin avec un corps de 30 à 40,000 hommes, passerait sur le territoire de la république et se porterait à Nimègue, pendant que les Anglais s'avanceraient sur le Brabant pour opérer leur jonction sur la basse Meuse avec le prince Ferdinand.

Quelque peu vraisemblables que fussent ces nouvelles, le maréchal de Belle-Isle en fit part à M. d'Armentières, et lui recommanda que, sans déplacer aucune de ses troupes, il eût à se rassembler et à prévenir le prince Ferdinand, en entrant comme lui sur le territoire hollandais. De son côté, M. de Belle-Isle prépare 20 B. et 4 E. pour Dunkerque, et 15 B. et 20 E. pour Gand, point le plus convenable pour marcher à Anvers ou sur Bruges (1). Ces deux corps pouvaient se soutenir mutuellement. Par suite de la non-réalisation de ces projets, les troupes prêtes à marcher en Flandre et dans le Brabant reçurent contre-ordre.

Du côté de l'ennemi, tout semblait donc se préparer à une entrée en campagne; les troupes de garnison allaient augmenter l'armée, qu'on évaluait à 40,000 hommes seulement; M. d'Isenburg, arrivé près de Cassel, avait fait marquer un camp entre cette place et Zwehren, et avancer de la cavalerie et de l'infanterie entre Witzenhausen et Allendorf; les Hessois avaient 6 B. et 2 régiments de cavalerie près de Rothemburg; 2 régiments de dragons et 3 B. étaient aux environs de Homburg, et les troupes légères du comté de la Marck, arrivées en Hesse, ne se trouvaient plus nécessaires sur la basse Roer, par suite de la convention de neutralité conclue, pour ce pays, entre M. de Saint-Germain et le commandant hanovrien.

Peu de temps après l'arrivée du prince Ferdinand à Paderborn,

(1) D. G., 3512, 127.

M. de Broglie apprit, par la voie de Munich, que le roi de Prusse ordonnait la formation d'un corps de 8,000 hommes de toutes les troupes en Saxe, pour joindre les Hanovriens et attaquer avec eux M. de Serbelloni, encore à Nuremberg, attendant le prince de Deux-Ponts. Si les nouvelles d'un débarquement prochain des Anglais sur les côtes des Pays-Bas se réalisaient, on pouvait supposer aux ennemis deux projets : l'un, de tenter une descente entre Ostende et l'Écluse, dans le dessein d'attaquer Ostende ou Dunkerque; l'autre, de débarquer vers l'embouchure du bas Escaut, pour de là se porter sur Anvers et dans le Brabant, ou tourner sur la basse Meuse. C'est dans ces deux suppositions que l'on se préparait à porter un corps de 20 B. et 4 E. de dragons sur la côte de Dunkerque et d'Ostende, et à rassembler dans le Hainaut un deuxième corps de 15 B. et 20 E., avec la maison du roi, qui devait être dirigée sur Gand, également à portée de marcher à Anvers et sur la basse Meuse, ou de s'établir sur la côte maritime d'Ostende. Au premier corps, destiné à Dunkerque, serait attaché un équipage de 15 pièces, et au second, un de 10 pièces (1).

Cependant le bruit du mouvement de l'armée hanovrienne et des Prussiens non seulement s'accréditait, mais encore 6 B. et 3,000 chevaux prussiens arrivaient, le 27, à la porte d'Erfurt et sommaient M. de Guasco, qui capitula à la condition que le régiment autrichien de Geisvreck resterait dans la citadelle (Petersberg) et que le reste de la garnison se retirerait à Arnstadt. Indépendamment de ce coup de main, trois autres colonnes, aux ordres du prince Henri, se destinaient à la Hesse et au Mayn. C'était le moment pour M. d'Armentières d'empêcher les ennemis de se mettre à cheval sur la Lahn. Le but de l'ennemi était évidemment de déloger l'armée impériale de ses quartiers, la saison étant trop mauvaise pour supposer l'intention de commencer la campagne; cependant Fischer et Schomberg sont envoyés en avant avec les volontaires d'Alsace.

Fischer faisait savoir que les ennemis marchaient de Cassel à Hersfeld; alors M. de Broglie, persuadé que le prince Ferdinand voulait empêcher les Autrichiens de s'établir sur ce point, place les troupes de Fischer depuis Homburg, sur l'Ohm, jusqu'à Schlitz, sur la Fulda, avec ordre de communiquer par sa droite avec

(1) D. G. 3512, 127.

l'armée de l'Empire et de pousser des patrouilles en avant le plus loin possible. L'occupation d'Erfurt avait obligé les Autrichiens d'évacuer Hersfeld, et le comte d'Arberg, qui avait amené quelques troupes sur les hauteurs de Wacha, fut obligé de se retirer, le 2, sur Dernbach, et le 3 sur Kalt-Nordheim, tandis que le général Kolb, sous ses ordres, s'était replié sur Menningen, ainsi que les Impériaux occupant Eisenach.

M. d'Arberg aurait beaucoup désiré que M. de Broglie eût envoyé des forces de son côté pour le soutenir; mais il nous était impossible, dans la circonstance présente, de nous étendre par notre droite, notre gauche méritant une attention particulière.

Voici, d'ailleurs, quelles étaient, à cette date (1er mars 1759), les idées du duc de Broglie, telles qu'il les exprimait à M. d'Armentières (1) :

« Si les Prussiens marchent, je pense que leur but, après leur réunion avec les troupes hessoises qu'on a avancées entre la Fulda et la Werra, sera de faire reculer l'armée de l'Empire, de la pousser jusque vers Wurtzburg et de prendre Erfurt; et qu'en même temps le prince Ferdinand renforcera le corps de M. d'Isenburg pour le mettre en état de tenir l'armée du Mayn en échec et de l'empêcher par là de se porter vers Fulda, et donner de l'inquiétude pour leurs derrières aux troupes qui auraient poussé l'armée de l'Empire. C'est là ce qui me semble possible dans cette saison où les subsistances sont rares partout et où les mauvais temps qu'on doit craindre et les chemins, qui peuvent devenir très difficiles, s'il pleut, ne paraissent pas permettre de songer à commencer la campagne. Vous verrez cependant, par les nouvelles, qu'il y en a qui parlent d'un mouvement général de toutes les troupes prussiennes dans la Saxe et le Woigtland, et d'autres qui assurent que toute l'armée hanovrienne marche et que le prince Ferdinand ne laisse qu'un cordon devant l'armée du bas Rhin pour couvrir ses dispositions.

« Quoi qu'il en soit, j'userai de la permission que vous m'avez donnée et je vous dirai que, dès que le mouvement des ennemis, soit sur l'armée de l'Empire seulement, soit en même temps sur celle du Mayn, sera décidé, je voudrais que vous avançassiez jus-

(1) D. G.

qu'à Altenkirchen sur la Sieg, avec un corps le plus considérable que vous pourrez, par le grand chemin de Cologne à Limburg; ce corps pousserait de gros détachements à Siegen et Hachenburg, qui pourraient en détacher d'autres en avant d'eux sur le chemin de Marburg et de Dillenburg conséquemment à la force et à la proximité des ennemis. Ce corps ne courrait aucun risque, puisqu'il aurait toujours sa retraite sur Cologne, et il incommoderait beaucoup les ennemis, qui seraient obligés, s'ils voulaient s'avancer sur Wetzlar, à le masquer par un corps considérable, afin d'assurer leurs derrières et les convois qu'ils seraient obligés de faire venir... Vous sentez combien cela les affaiblirait, et par conséquent de quelle utilité vous seriez à cette armée. Si elle n'avait à craindre que la marche des ennemis sur la rive droite de la Lahn, il serait possible de leur en rendre le passage difficile et de les empêcher de pénétrer en Wettéravie ; mais il y a apparence qu'on aurait alors des inquiétudes fondées du côté de Giessen et de Friedberg, qui obligeraient d'y donner toute attention; d'ailleurs, comme nous n'avons point de magasins sur la Lahn, il serait impossible de nous y assembler.

« Le corps dont je viens de vous parler, placé à Altenkirchen, semblerait être seul capable d'empêcher les ennemis de nous inquiéter dans cette partie; et c'est là, je crois, le seul service que vous puissiez nous rendre, mais qui serait très grand, puisqu'il nous délivrerait de toute inquiétude de ce côté-là. »

Pendant ce temps, les Prussiens avançaient toujours, et leur colonne, annoncée du côté de Weimar et de Zeitz, marchant sur Ilmenau, en avait chassé les troupes impériales, qui s'étaient retirées avec perte à Frauenwald dans des retranchements; elles furent attaquées de nouveau le 4 mars, et elles y perdirent quatre compagnies de grenadiers; le reste gagna la Franconie et les environs de Camburg.

Les Impériaux qui occupaient Fulda ne furent pas plus heureux; ils se laissèrent surprendre, le 6, par des hussards prussiens qui poussèrent jusqu'à Neuhof, à six lieues de Steinau, où se trouvaient les volontaires de Schomberg. M. de Broglie avance alors 3 régiments de dragons pour soutenir ses troupes légères, et 2 B. avec 1 régiment de cavalerie, entre Hanau et les quartiers de Schomberg et d'Apschon, afin d'assurer leur retraite. M. de

Serbelloni, à Nuremberg, se mettait enfin en mouvement pour se rassembler à Bamberg, demandant à M. de Broglie d'agir par sa droite; les mouvements dans la Hesse et le haut duché de Westphalie continuaient. M. d'Isenburg venait de se transporter de Fritzlar à Homburg, le prince héréditaire de Brunswick était attendu à Hersfeld, et les chasseurs hanovriens se montraient du côté de Witgenstein.

De notre côté, tout se préparait pour un rassemblement à Friedberg; M. de Broglie hésitait entre ce point ou Burgen. Il écrivait qu'il serait heureux d'être attaqué, en voyant l'ennemi à Schotten, et ordonnait à M. de Schomberg, établi à Gelnhausen, s'il se sentait trop faible, de prendre la route du haut Mayn, de couvrir Hochst avec les volontaires d'Alsace, et expliquait à M. d'Armentières sa diversion sur le bas Rhin, désirant le voir à Dillenburg.

Les Prussiens s'étaient retirés d'Eisenach et de la Thuringe, après avoir pressuré Erfurt, pour rentrer en Saxe. M. de Serbelloni avait porté les troupes de la gauche de l'armée de l'Empire entre la Werra et l'Ulster, les postes avancés à Wacha et Thann; celles de droite occupant Erfurt, Ilmenau, Frauenwald, Hoff, Asch, les environs de Kulmbach et de Cronach, la réserve derrière le Mayn vers Lichtenfels, d'un côté, et Schweinfurt, de l'autre.

Du côté du bas Rhin, M. d'Armentières, en attendant d'envoyer à M. de Broglie les 10,000 hommes qu'il lui demandait pour sa diversion en Westphalie, dirigeait, le 13, M. d'Auvet (1) sur Hachenburg, avec des détachements à Siegen pour empêcher les fourrages tirés des sources de la Lahn et de l'Edder, tout en éclairant les mouvements de l'ennemi. Les Prussiens et Hanovriens manœuvraient pour tomber sur l'armée de l'Empire, et, afin de gêner leurs mouvements, M. de Broglie persistait à demander de l'armée du bas Rhin une diversion sur Altenkirchen, avec le plus grand nombre de troupes possible, pour envoyer de là de gros détachements sur Siegen et sur les avenues de Marburg. M. d'Armentières se mit aussitôt en devoir de porter aux points indiqués par M. de Broglie 3,000 hommes d'infanterie et 1,700 chevaux, en demandant des ordres à Versailles.

(1) MM. d'Auvet et du Blaisel : volontaires de Clermont et de Hallé, hussards Turpin, la Marck, Noë, Berry et la Rochefoucault. (D. G., 3512, 243.)

A ce sujet, M. d'Auvet écrivait à M. le duc de Broglie (1), de Neuwied, le 12 mars 1759 : « Je viens de recevoir une lettre de M. d'Armentières qui m'envoie l'état des troupes qui doivent se porter sur Siegen et Hachenburg pour y être à mes ordres. Quant à présent, l'état consiste en 1,400 hommes d'infanterie ou volontaires et 1,200 chevaux, tant de troupes légères que de cavalerie. Il m'a ordonné de me porter à Hachenburg, le 14, avec le régiment de la Marck et ceux de Berg, Noé et la Rochefoucault, et de faire avancer les détachements qui arrivent, les 14, 15 et 16, sur Siegen, à Dillenburg et Herborn. Comme les plus proches feront trois jours de marche pour arriver à Siegen, je leur enverrai des ordres pour y faire un séjour et pour se rendre, les 16, 17 et 18, dans de nouveaux cantonnements, savoir les hussards de Turpin à Ebershausen, Visbach et Fronhausen, villages sur le chemin de Dillenburg à Ober-Laspe. Je laisserai des volontaires de Clermont à Siegen; j'enverrai les autres à Dillenburg. Les dragons du même corps seront cantonnés à Sekelden, Mendersbach et Allendorf; les volontaires de Flandres dans le bourg de Heyger, et les dragons du même corps à Ober et Nieder-Drestendorf. »

M. de Belle-Isle, tout en approuvant le projet de diversion, avait fait savoir à M. de Broglie que le corps n'était pas assez considérable et que, si les ennemis marchaient sérieusement, ce petit secours ne servirait à rien; qu'en conséquence il devait former un corps de 8,000 hommes d'infanterie et de 2,000 chevaux, en prenant 400 hommes par bataillon des garnisons de Cologne et de Dusseldorf, et y joindre 12 à 15 pièces de canon de campagne, le tout aux ordres de M. de Saint-Germain.

Bientôt toute incertitude cessa : le prince Ferdinand quittait Munster (22 mars), et la direction de la Hesse, qu'il prenait, fit conclure que M. d'Isenburg, renforcé par les Prussiens, se trouvant déjà en égalité de forces avec M. de Broglie, le prince Ferdinand, en se joignant à eux, allait acquérir une supériorité marquée. On proposa donc au roi de ne pas se borner à porter le corps de 10,000 hommes sur Dillenburg, ou tel autre point à la droite de la Lahn, mais de lui faire passer cette rivière pour joindre tout de suite M. de Broglie par Altenkirchen et Limburg, tandis

(1) D. G., 3513, 103.

que M. d'Auvet, renforcé de quelques troupes, se tiendrait à Ober-Laspe et Siegen. Les nouvelles que M. d'Armentières avait eues jusqu'alors au sujet du départ du prince Ferdinand étaient sans fondement : une lettre du 22, qu'il reçut de ce prince le 24, le détrompa; mais c'était sans doute une ruse de sa part, puisque, suivant les avis de Munster du 26, il marchait effectivement ce même jour 22, sans aucune troupe, se rendant à Paderborn pour passer en Hesse.

On voit combien nos généraux avaient de peine à être renseignés sur les mouvements réels des ennemis. C'est que l'espionnage était mal fait depuis le commencement de la guerre, par la difficulté de se procurer des sujets très aptes à ce service; cela ne contribuait pas peu, par la discordance des rapports, à l'incertitude où se trouvaient souvent nos généraux. M. d'Armentières se trouvait dans ce cas à l'égard des manœuvres du prince Ferdinand ; heureusement, il était mieux instruit par les troupes légères de M. d'Auvet : ses postes avancés rencontraient chaque jour des patrouilles de dragons prussiens répandus dans le duché de Westphalie et leur faisaient des prisonniers. M. du Blaisel annonça, le 29, que les détachements prussiens portés sur lui, du côté de Siegen, se repliaient et semblaient regagner la Hesse. D'ailleurs, à Bonn, on apprenait que le prince de Holstein arrivait avec son corps à Brilon, ce qui s'accordait avec le rapport de M. du Blaisel, et que les Hanovriens, qui occupaient Paderborn, en étaient partis. M. de Broglie, instruit de ces mouvements et de ceux qui avaient lieu dans la Hesse, venait de faire marcher M. du Blaisel de Siegen à Marburg.

Jusqu'au 27 mars, M. de Broglie, n'ayant aucune nouvelle de l'éloignement des Prussiens vers sa droite, se proposait de faire rentrer les régiments d'Apschon, du Roi et de la Ferronnays, afin de conserver aux troupes légères le peu de fourrage de la vallée de la Kinzig, lorsqu'une lettre de Cassel l'informa de l'augmentation de forces dans cette place, qu'on logeait jusqu'à 30 hommes dans la même maison, indépendamment de la caserne et de l'arsenal ; de l'arrivée du prince héréditaire de Brunswick, le 22, avec le prince Ferdinand, le 24, accompagné du prince de Holstein, que le corps de ce dernier prince s'assemblait à Brilon, et que, du côté de Witzenhausen, 7 régiments se joignaient à M. d'Isenburg.

M. de Broglie ne pensait pas que ce mouvement pût le regarder en ce moment; mais l'entrevue des princes à Cassel laissant voir un grand projet de leur part, il prévint M. d'Armentières par lettre du 31 mars : « Par toutes les nouvelles que je reçois, lui disait-il, tant de Fischer que de mes postes du côté de Fulda et de l'armée de l'Empire, il paraît certain que les ennemis se portent sur la haute Werra et ont pour but de replier l'armée de l'Empire, ce qu'ils exécuteront avec beaucoup de facilité. On dit qu'ils ont en tout 24,000 hommes en mouvement. Cette opération est concertée avec les Prussiens. M. de Serbelloni m'a fait mander hier par le comte de Goertz, de Nuremberg, que les Prussiens avaient passé l'Unstrut et qu'ils avaient marché, par Buttelstedt, Iéna, Kahla, au général Brown, qu'ils l'avaient attaqué très vigoureusement à Saalfeld et obligé, après une forte résistance, de se retirer à Graffenthal, qui est à l'entrée de la montagne.

« Je ne doute pas que nous n'apprenions aujourd'hui que les Autrichiens ont aussi été attaqués, du côté de Hoff, par le corps qu'ils me mandaient depuis longtemps qui s'assemblait à Zwickau.

« Toutes les apparences sont que l'armée de l'Empire va être repliée derrière le Mayn; pourvu qu'elle s'y arrête, il n'y a pas grand mal, et j'aurais voulu qu'elle ne l'eût jamais passé. Si les Hanovriens et Hessois s'enfournent après elle, ils s'éloigneront bien de leur droite et vous donneront beau jeu pour y opérer. Je persiste à penser que, si vous pouviez simuler une diversion vers le pays de la Marck, vous rappelleriez dans cette partie le prince Ferdinand, et par conséquent vous secourriez efficacement la Franconie. Vous savez que le poids au bout du bras de levier y pèse bien davantage que quand il est placé plus près du centre; je me flatte qu'il en est de même des diversions : plus elles sont éloignées du point où l'ennemi veut opérer, plus elles l'inquiètent et plus elles réussissent. D'après cela, ne croyez-vous pas que, si vous faisiez passer le Rhin à un corps, à Wesel ou à Dusseldorf, pour se porter à quelques marches en avant, qu'en même temps si vous avanciez le corps destiné pour joindre cette armée sur Dillenburg, d'où il pousserait sur Witgenstein M. d'Auvet, qui ferait marcher jusqu'à Battenberg et Frankenberg M. du Blaisel, et qu'en même temps si je faisais marcher un corps vers Fulda, qui eût l'air de vouloir pénétrer en Hesse, ne croyez-vous pas, dis-je, que

cela pourrait engager les Hessois et Hanovriens à s'en rapprocher pour venir la couvrir? Si vous étiez de cet avis, sur ce que vous m'en manderiez, je ferais tous les arrangements pour sa marche, et je ferais en sorte de lui faire porter des subsistances pour quelques jours, qui donneraient le temps de remplir cet objet et de rentrer ensuite dans ses quartiers. Vous voudrez bien me marquer ce que vous en pensez. »

Les nouvelles des 30 et 31 (1) mars annonçaient que l'ennemi arrivait sur l'armée de l'Empire, et que tout ce qui se montrait du côté de la Fulda était destiné à couvrir la marche des autres colonnes.

Pressé par la présence d'un grand nombre d'ennemis en avant de Fulda, M. de Broglie n'hésita pas alors à requérir positivement M. d'Armentières de faire marcher sur Hachenburg les troupes désignées pour passer de Cologne sur la Lahn, et de les faire remplacer par celles qui devaient partir de Dusseldorf; il lui manda, en outre, de faire avancer sur Herborn M. d'Auvet, non seulement pour servir de point d'appui à M. du Blaisel, qui de Frankenberg avait poussé vers Fritzlar, mais aussi pour persuader aux ennemis qu'il marchait à la tête de 20,000 hommes, comme on l'avait annoncé. M. du Blaisel n'avait rencontré dans ses courses que quelques patrouilles sur le chemin de Fritzlar et venait d'informer que, d'après tous les bruits, les troupes du prince Ferdinand étaient rassemblées et marchaient dans la direction d'Alsfeld pour se porter sur Marburg. Fischer donnait les mêmes nouvelles. En effet, sur notre gauche nos troupes légères étaient attaquées par divers détachements et obligées de rétrograder.

En présence de ces faits, malgré le peu de confiance que les soldats de Fischer lui inspiraient par leurs rapports, M. de Broglie, en raison du grand nombre d'ennemis qu'on annonçait dans les environs d'Urichstein et de Schotten, craignit cependant une marche sur Nidda, qui n'était qu'à quatre lieues de Friedberg. Pour parer à cet événement et être instruit de la vérité, il fit marcher M. de Puységur sur Utpha et même sur Schotten. Le prince Camille reçut en même temps ordre de se porter également à Utpha; il alla jusqu'à Hungen, d'où, apprenant que les détachements de

(1) D. G., 3513, 251.

Fischer étaient rentrés à Ulrichstein, Schotten et Freyensen, et que l'ennemi s'était retiré, il revint à Friedberg, laissant M. de Boufflers à Hungen et des détachements de troupes légères pour le soutenir.

M. de Schomberg, occupant toujours en avant de la droite les postes de la vallée de la Kinzig, venait d'informer que les ennemis se renforçaient de son côté, et que la colonne, après le passage de la Fulda, s'était avancée sur Hersfeld et était ensuite revenue sur Fulda. On apprenait, du côté des Prussiens, que les troupes qui avaient marché sur Hoff et Graffenthal, pendant que les Hessois et Hanovriens marchaient sur Hersfeld, s'étaient retirées. La combinaison de ces différents avis, les forces respectables que les ennemis avaient poussées du côté de Fulda, tout dénotait un grand projet, car il n'était pas vraisemblable qu'ils employassent de pareils moyens pour n'aboutir à rien.

M. de Broglie conclut de la retraite des Prussiens de Hoff et de Graffenthal, aussitôt qu'ils en avaient été les maîtres, et du retour des Hanovriens et des Hessois sur Fulda, après en avoir éloigné le général d'Arberg, que leur but n'était pas de pénétrer en Franconie et de disperser l'armée de l'Empire; que, si leurs mouvements ne tendaient qu'à investir Marburg et à s'en emparer, ils n'auraient pas mis sur pied autant de troupes, ni remué un si grand matériel d'artillerie, ni fait un aussi grand détour, et qu'ainsi toutes leurs vues devaient se porter sur l'armée du Mayn.

Malgré ces réflexions, M. de Broglie écrivait, le 3 avril, au maréchal de Belle-Isle, qu'il avait de la peine à croire que ce fût là leur but, parce qu'en se retirant dans le poste de Bergen, sans être battus, ou sous Francfort, après l'avoir été, les ennemis ne pouvaient espérer de le forcer; mais que néanmoins il se mettait en mesure de pouvoir rassembler l'armée en quarante-huit heures.

Dès le même jour, il rapproche de Friedberg tous les régiments éloignés de plus d'une marche; les Saxons et toute la cavalerie, restée à la rive gauche, eurent ordre de s'y rendre.

Fischer apprenait que le prince Ferdinand était à Fulda avec les deux tiers de son armée, et que Neustadt et Alsfeld étaient évacuées. M. d'Esparbès, posté sur la droite, mandait que les ennemis marchaient sur Meiningen, et M. de Beyerlé assurait que c'était sur Nidda. M. de Broglie ajouta plus de foi aux renseignements de

M. d'Esparbès qu'à ceux de M. de Beyerlé. Comme M. du Blaisel informait que toute la contrée depuis Frankenberg jusqu'à Cassel était libre, il lui ordonna d'y imposer des contributions, et Fischer, qui se trouvait à Grunberg, eut ordre d'aller à Francfort pour lever des recrues dans le Hanau.

La présence du prince Ferdinand à Fulda, depuis le 4, se confirmait, ainsi que celle des corps des princes d'Isenburg et de Holstein dans les environs, et aucun avis n'informait qu'ils eussent continué à suivre l'armée de l'Empire. Sur l'ordre de M. de Broglie, M. d'Armentières avait, le 6, fait marcher 8 B., commandés par M. de Lutzelburg, pour arriver à Altenkirchen le 8; le reste des troupes, marchant sur la Lahn, passait par Siegberg et Blanckenberg.

Le 7, M. de Broglie, ayant reçu avis de cette marche et sachant l'immobilité des ennemis, fit arrêter à Hachenburg et à Siegberg tout ce corps, dont M. de Saint-Germain avait le commandement en chef, jusqu'à ce que les circonstances en décidassent autrement.

Sur le point de se mettre en mouvement, le prince Ferdinand fit attaquer nos troupes légères, qui, après une défense très courageuse, durent céder au nombre. Enfin, le 9 avril, toute l'armée ennemie quitta Fulda sur plusieurs colonnes, et fit replier nos postes avancés sans aucune perte. Le 11, M. d'Esparbès, colonel de Piémont, fut obligé de se retirer de Birstein à Gelnhausen, où se porta M. de Castries pour le soutenir.

D'après tous les rapports, M. de Broglie ne put plus douter des projets de l'ennemi sur son armée, et ordonna sur-le-champ un rassemblement général dans la plaine entre Vilbel et Bergen. Fischer fut envoyé avec tout son corps à Friedberg, pour y garder le magasin; Hanau et Giessen furent pourvues de garnisons.

Le prince de Deux-Ponts venait d'arriver à l'armée de l'Empire; elle était en si mauvais état qu'elle avait à peine 10 à 12,000 hommes, et les troupes autrichiennes, ses alliées, montaient à peu près à 12 ou 14,000. Inquiet du côté de Hoff et de Saalfeld, ce prince se détermina à rassembler ses forces entre Schweinfurt et Lichtenfels; mais cette position, en l'éloignant, l'empêchait de soutenir par sa gauche sa communication avec le duc de Broglie, auquel il demanda de faire un vigoureux mouvement en avant pour prendre l'ennemi en flanc et à dos, et l'obliger à une prompte retraite;

M. de Broglie fut loin de se prêter à cette demande, car les circonstances ne le permettaient plus, et, d'ailleurs, le prince de Deux-Ponts semblait plus enclin à se retirer sur la Bohême que de notre côté. Déjà les généraux d'Arberg et Kolb, battus à Wassungen et Meiningen, avaient gagné les environs de Cobourg, où ils avaient rejoint le général Guaser, tandis que les ennemis, ayant percé de tous les côtés, et par le pays de Fulda et par les montagnes d'Ilmenau, s'avançaient sur Konigshofen. Cependant, autant pour calmer les craintes du prince que pour se procurer des nouvelles du mouvement des ennemis sur Wurtzburg, il avait porté un détachement de Schomberg à Lohr et un autre à Wertheim, sur le haut Mayn.

Le 12 au soir, l'armée passe la nuit au bivouac, et, pour couvrir le village de Bergen, M. de Broglie place dans les vergers Royal-Suédois, Royal-Deux-Ponts, Waldner et Planta. Le 13, dès la pointe du jour, il monte à cheval et dispose l'armée à recevoir l'ennemi. Cette position a sa droite au village de Bergen, placé sur un rideau qui continue jusqu'à Francfort; elle est assez escarpée, entourée de vergers fermés de haies et plantés de pommiers dont on forma aussitôt des abatis. A sa gauche est un bois qui se termine à la Nidda. La plaine en avant est traversée par un ravin. Il place son infanterie aux deux ailes. 8 B., autour du village de Bergen, forment la droite; derrière, 5 B. de Piémont et de Royal-Roussillon, et 2 d'Alsace, pour les soutenir; enfin, formés en colonne, Castellas, Diesbach, Rohan, Beauvoisis. A la gauche sont les Saxons, Dauphin, Enghien, Royal-Bavière, Nassau, Bentheim, Bergh, Saint-Germain. La cavalerie est placée sur trois lignes, les dragons en réserve, l'artillerie sur le front. Toutes ces dispositions étaient arrêtées à 8 heures, quand les troupes légères attaquaient nos volontaires en avant. C'est dans ce moment que M. de Broglie écrivit à M. de Saint-Germain d'arriver en toute hâte de sa personne et de pousser sa division le plus vite possible.

L'ennemi parut sur les 9 heures et demie, attaquant sur trois colonnes le village de Bergen. Nos troupes résistèrent avec tant de courage que bientôt elles mirent ces colonnes en désordre. Les ennemis se replient un instant; mais, par une nouvelle disposition, portant toute leur infanterie aux deux ailes, la cavalerie et l'artillerie au centre, ils s'avancent sur Bergen. Après un engagement meurtrier et une vive canonnade, ils ne sont pas plus heureux, ils se

replient une seconde fois. Un moment avant la nuit, on dut croire à une troisième attaque, quand, à 11 heures du soir, prononçant leur retraite, ils marchèrent toute la nuit. Aussitôt M. d'Apschon, avec 2 régiments de dragons soutenus par 8 B., est envoyé à Friedberg pour renforcer le corps de Fischer.

Le prince Camille, d'Orlick, Saint-Chamans, Rohan, Montazet, d'Esparbès, Clausen, Dubousquet, Boufflers, se conduisirent bravement, l'artillerie fit honneur à M. Pelletier et la cavalerie resta à sa hauteur (1).

M. d'Iern, lieutenant général, commandant le corps saxon, fut grièvement blessé; le prince d'Isenburg fut tué et trouvé sur le champ de bataille.

Le prince Ferdinand se retirant en bon ordre, M. de Broglie n'osa le poursuivre le 14, et se contenta de lancer sur ses traces de petits détachements, pour connaître sa retraite sur Marienborn et celle de tous les équipages passés de l'autre côté de la Nidda.

Notre armée souffrait dans son camp, faute de tentes et de vêtements (les draps attendus n'arrivant pas, les soldats étaient à peine vêtus); elle n'entra dans ses cantonnements que le 19. Les troupes de M. de Saint-Germain (2), arrivées le 13 au soir au Konigstein, ne prirent pas part à la bataille (3) et furent placées entre Mayence et Francfort.

Le prince Ferdinand campa à Marienborn jusqu'au 17; marchant ensuite par sa droite, il passe le Nidder à Altenstadt et la Nidda à Staden, où il s'établit, la gauche à cette petite ville et la droite vers Bingenheim, ayant devant lui l'Horloff et vis-à-vis de son centre le village de Reichelsheim. M. de Broglie jugea que ce mouvement pouvait avoir deux buts : l'un, de marcher sur Hungen,

(1) *M. de Broglie au roi.*

« Champ de bataille de Bergen, 13 avril, vendredi saint.

« Rien ne doit être plus flatteur pour un des sujets de V. M. que d'être assez heureux de lui apprendre le succès que ses troupes ont remporté aujourd'hui. On ne peut rien ajouter à la valeur qu'elles ont témoignée. Nos pertes sont de 3,000 hommes, tant tués que blessés. Les Hessois seuls ont perdu 59 officiers et 1,100 bas officiers et soldats. » (D. G., 3514, 123.)

(2) Champagne, 4; Navarre, 4; Belzunce, 4; Bouillon, 2 (14 B.); Caraman-dragons, 4 E. (D. G., 3515, 48.)

(3) Cette journée fut de la plus grande importance; si l'ennemi avait eu l'avan-

puis à Grunberg et Ziegenhayn, pour regagner la Hesse; l'autre, de se porter sur le magasin de Friedberg pour avoir, en s'en emparant, la facilité de s'établir quelque temps dans cette partie, ou au moins nous obliger à le brûler. En prévision de ce dernier cas, il prescrit à M. d'Apschon, qui s'était porté à Friedberg après les événements du 13, de ne rien négliger, conjointement avec Fischer et du Blaisel, pour arrêter les ennemis en leur faisant croire que nous étions en force dans cette contrée; et 8 E. de cavalerie allemande sont envoyés à Nieder-Wickstadt, pour s'établir sur les hauteurs et y faire des feux dans la plus grande étendue.

L'ennemi décampa de Bingenheim le 18, et marcha sur Hungen; M. du Blaisel et Fischer en profitèrent pour se glisser sur son arrière-garde et la harceler vivement en lui faisant des prisonniers. Le 19, instruit de cette marche, M. de Broglie envoie aussitôt M. de Waldner à Friedberg avec sa brigade, et lui ordonne de faire soutenir les troupes légères par les 2 régiments de dragons, et ceux-ci par les 8 E. allemands. M. du Blaisel et Fischer devaient, après avoir suivi les ennemis jusqu'à Grunberg, se jeter sur Lauterbach et ensuite sur Schlitz, pour couper la communication de Fulda à Hersfeld, nécessaire au déblai de leurs magasins et de leurs malades. M. de Beyerlé, avec les volontaires d'Alsace, et M. de Schomberg, avec son régiment et du canon, devaient se porter : le premier, par Budingen à Fulda; le second, par Gedern également sur Fulda.

A la vérité, M. de Broglie pensait que, pour la campagne suivante, le théâtre de la guerre serait porté sur le Rhin et dans la Franconie; il en jugeait par la marche en Hesse de toutes les troupes et de l'artillerie du pays de Munster et du comté de la Marck; mais comme l'exécution de ce projet pouvait être retardée par l'échec de Bergen, il songea à se mettre en mesure de s'y opposer. Dès le 18, il écrivait à M. d'Armentières de ne plus penser à une diversion sur le bas Rhin, mais à rassembler beaucoup de troupes à Cologne pour arriver promptement à Limburg, sur la Lahn, et de faire marcher dès maintenant des détachements à Al-

tage, il se rendait maître de toute la Wettéravie et du pays entre le Mayn et le Neckar; il pénétrait en Franconie, changeait le théâtre de la guerre et levait des contributions immenses. Cette victoire devait donner enfin à notre armée une confiance et une supériorité pour le reste de la campagne.

tenkirchen et Hachenburg qui s'annonceraient comme suivis de toute l'armée. La disette des fourrages devait arrêter cette poursuite; M. du Blaisel alla seulement jusqu'à Burggemunden, où il apprit que, pendant que le prince Ferdinand avait marché sur Bergen, le général d'Hardenberg s'était arrêté pour bloquer Marburg, mais qu'à la nouvelle de l'insuccès du 13 il s'était retiré. M. de Beyerlé trouva dans les chemins des mourants et des morts et ramena quelques prisonniers.

En envoyant ces différents détachements sur l'ennemi, M. de Broglie engageait le prince de Deux-Ponts à faire marcher un gros détachement sur Fulda, afin de le détourner du projet de porter l'armée de l'Empire vers la Bohême, mouvement qu'il jugeait mettre Wurtzburg en danger; mais, loin d'écouter ces propositions, le prince lui fit savoir que la retraite des ennemis sur Fulda lui donnait de nouvelles inquiétudes, qu'il craignait que le prince Ferdinand ne portât la guerre en Franconie, et que, n'étant pas en état de résister, il se croyait obligé de prêter son attention aux mouvements des Prussiens en Saxe. Le projet que M. de Broglie supposait à l'ennemi était d'autant plus vraisemblable que, quelques jours après, on sut que le roi de Prusse était entré en Bohême d'un côté, tandis que le prince Henri y avait pénétré par Komotau, où il avait battu le général Gemmingen; que Prague était menacée et dépourvue de troupes, et que Daun était dans la situation la plus critique.

La campagne était déjà commencée dans cette partie, et M. de Broglie ne doutait point que le roi de Prusse n'exigeât bientôt du prince Ferdinand de nouvelles opérations. M. d'Armentières (1), afin de seconder M. de Broglie, s'il venait à avoir besoin de lui, fit avancer à Cologne 450 hommes par B. Ce mouvement devint inutile, par l'arrivée du maréchal de Contades à Francfort, le 25 avril (2). (D. G., 3514, 223.)

(1) Corps aux ordres du duc de Broglie : 29 B. d'infanterie, plus 1 d'artillerie; 31 E., dont 4 des volontaires de Nassau; 1,620 volontaires (1,200 de Clermont, 420 d'Alsace); 18 pièces d'artillerie. (26 avril. D. G., 3515, 31.) A la date du 30, ancienne armée de Soubise : 50 B., 53 E.; infanterie saxonne, 15 B.; corps de M. de Saint-Germain, 14 B., 4 E. (79 B., 57 E.). (D. G., 3514, 244.)

(2) Goethe, bourgmestre de Francfort, avait pris, dans la guerre de 1742, vivement parti contre la maison d'Autriche; sa femme, au contraire, issue d'une vieille famille

Destiné à commander pendant la prochaine campagne toutes les troupes françaises, M. de Contades avait formé, avant son départ de Versailles, le projet de ne rien changer à la position de l'armée, laissant à M. de Broglie les troupes de M. de Saint-Germain; mais il ne pensait pas que les ennemis chercheraient une seconde bataille, d'autant plus qu'ils avaient entièrement abandonné Fulda, et s'étaient retirés à Hersfeld; que le corps qui avait bloqué Marburg avait repassé l'Edder, et que leur armée s'étendait derrière cette rivière sur la Fulda et la Werra.

M. de Contades, ayant remis toutes les instructions relatives à son commandement, quitte Francfort le 2 mai, et arrive à Crefeld le 4.

Dans le conseil des ministres, on pensait alors à porter le théâtre de la guerre en Westphalie par le bas Rhin, ou à agir par le haut Rhin sur la Hesse; on étudiait aussi quel serait le corps d'armée auquel resteraient les principales forces. Pendant que s'agitaient ces importantes questions, les troupes se reposaient. M. d'Armentières, sur le Rhin, avait sa droite à Cologne, sa gauche au-dessous de Clèves, jusqu'à la frontière de Hollande. L'armée qui avait agi en Hesse et dans le Hanovre restait sur la Lahn et le Mayn; celle de l'Empire, en mauvais état, occupait la Franconie, sa droite à Hoff, sa gauche, renforcée de 6,000 Autrichiens, portée jusque dans le pays de Fulda.

Les principales forces alliées, le prince Ferdinand à Munster, le prince héréditaire à Brunswick, le prince de Holstein avec les troupes prussiennes en Westphalie, communiquaient avec le prince Henri, qui avait avancé ses quartiers jusque sur la haute Saale et dans le Woigtland.

Par suite d'une décision prise le 10 avril (D. G., 3514, 23), le maréchal de Contades avait séparé son armée en deux corps : l'un était destiné à déboucher en très grande force par la Westphalie contre le prince Ferdinand; l'autre, sous les ordres de M. de Broglie (1),

de la cité impériale, portait à Marie-Thérèse un respect superstitieux et ne parlait qu'avec horreur de l'usurpateur de la Silésie. De là, dans le ménage, très heureux d'ailleurs, des discussions dont Wolfgang, le fils aîné, alors âgé de dix ans, ne perdit pas une parole. Trente ans après, le grand écrivain allemand les retraçait dans ses souvenirs. (Goethe, *Mémoires de ma vie,* livre III.)

(1) Instruction du maréchal de Contades au duc de Broglie, du 1er mai 1759.

devait rester sur la défensive jusqu'à ce que les succès en Westphalie eussent obligé l'ennemi de l'abandonner; alors le corps d'observation reprendrait l'offensive pour se rapprocher de l'armée et lui ouvrir la route de la Hesse. Les heureux succès à Bergen, la retraite des Hanovriens derrière l'Edder, la Fulda et la Werra, n'apportèrent aucun changement à ce plan.

Il fut décidé par M. le maréchal de Contades que le duc de Broglie ferait marcher les troupes venues avec le comte de Saint-Germain à Limburg et environs; qu'il ferait venir les Saxons dans les quartiers occupés actuellement par les troupes de M. de Saint-Germain entre Camberg et le Mayn; qu'il ferait relever les garnisons de Giessen par les troupes destinées à y passer l'été; qu'il porterait sur Lohr le reste des régiments qui devaient marcher à la grande armée; qu'il approcherait de Francfort les régiments désignés pour repasser en France, et que, dans le cas où le prince Ferdinand marcherait en avant de Ziegenhayn pour se porter de nouveau sur Friedberg, Berghen et le Mayn, les troupes destinées à la grande armée se retireraient sur Limburg, où elles rejoindraient celles de M. de Saint-Germain; que celles marquées pour les garnisons de Giessen et de Hanau y entreraient et que le reste se replierait à la rive gauche du Mayn sous Francfort, où on jetterait une garnison de 20 B., et le reste de l'infanterie à Mayence; que la cavalerie qui ne serait pas nécessaire dans les places passerait le Rhin à Mayence et camperait auprès de cette ville, de manière à ne se commettre à aucun engagement et à pourvoir seulement à la conservation des places.

Cependant le roi de Prusse ouvrait la campagne en pénétrant en Bohême, et l'armée de l'Empire retirait sa gauche de Neustadt et de Schweinfurt pour se porter à Kulmbach et Munchberg, afin de se rapprocher des débouchés du Woigtland, par où elle craignait d'être attaquée. La retraite de cette gauche allait découvrir la Franconie; aussi M. de Broglie, inquiet sur sa position, en exposa-t-il les motifs à M. de Contades, qui en tint peu de compte. Cette divergence d'opinions, les inquiétudes de M. de Broglie, la persistance de M. de Contades à voir l'objet principal dans une campagne entre Rhin et Lahn éclatent dans leur correspondance.

Le duc de Broglie au maréchal de Belle-Isle.

« Francfort, le 3 mai 1759.

« M. le maréchal de Contades est parti hier matin. Il a été question des opérations de la campagne prochaine. Il a bien voulu me confier une partie de ses projets, et il m'a donné l'état des troupes qu'il comptait laisser pour la défense du Mayn; cela m'a mis dans le cas de lui remettre successivement les deux mémoires dont je joins ici copie. Il a sûrement eu de très bonnes raisons pour ne rien changer à son premier plan; il m'a donné l'ordre ci-joint, auquel on se conformera avec beaucoup d'exactitude (il s'agit de l'instruction du 1er mai).

« Je vous avoue, Monsieur le maréchal, que j'aurais cru cette partie plus intéressante que celle de la Westphalie, et que la conservation du cercle du haut Rhin et de la Franconie m'aurait paru mériter qu'on y employât un plus grand nombre de troupes, d'autant qu'outre les raisons de politique et celles des ressources immenses que les ennemis en retireront, cela avoisine nos frontières. Il est sûr que ces réflexions n'auront point échappé au conseil de S. M. et qu'il est conduit par des vues supérieures qu'il ne m'appartient pas de pénétrer.

« Par toutes les nouvelles que nous avons des ennemis, il paraît que le prince Ferdinand est revenu à Ziegenhayn; qu'il a presque toute son armée cantonnée dans les environs de cette ville et de Fritzlar; qu'il a renvoyé vers Lippstadt les régiments qui ont le plus souffert à la bataille et qu'il a attiré à lui presque toutes les troupes qui restaient dans les environs de Munster et de Paderborn... et les nouvelles de Saxe assurent qu'il arrive un corps de Prussiens pour le joindre...

« Il me semble que la droite raison veut que les ennemis entreprennent quelque chose avant que l'armée du bas Rhin soit en état d'opérer, ce qui ne sera pas, suivant les calculs que j'ai entendu faire, avant le 10 juin. Il y a cinq semaines d'ici là, le prince Ferdinand a son armée toute ensemble; s'il connaît le prix du temps, il y a apparence qu'il en profitera... (1). »

(1) D. G., *Mémoires de Vault*, 1759, p. 18.

Le duc de Broglie au maréchal de Contades.

« Francfort, le 3 mai 1759.

« Je crois, Monsieur le maréchal, devoir vous dépêcher un courrier pour vous porter la copie des nouvelles que je reçois de toute part depuis votre départ; elles sont la confirmation de ce que j'avais prévu, et je croirais ne rien hasarder en vous assurant que le projet du prince Ferdinand sur le Mayn est plus que vraisemblable et qu'il veut l'exécuter avec plus de moyens qu'il n'en a employé dans la première expédition. C'est à vous à juger, Monsieur le maréchal, de la nécessité d'y porter quelques obstacles; mais je dois vous observer de nouveau qu'il me semble que vous n'avez pas un moment à perdre pour vous y déterminer, et peut-être même qu'en donnant sur-le-champ ordre aux troupes que vous vous êtes proposé d'assembler à Cologne, de se porter sur Limburg, elles y arriveront à peine à temps pour pouvoir joindre celles qui sont déjà dans cette partie et vous composer une armée capable de résister aux projets des ennemis.

« A tout hasard de ce qu'il vous plaira d'ordonner, Monsieur le maréchal, je ferai commencer demain les redoutes du camp retranché que j'avais projeté d'occuper à la rive gauche du Mayn en supposant qu'on voulût continuer de protéger la Franconie et la Souabe. J'y ferai travailler avec la plus grande activité et j'espère être prêt pour le 10, et au plus tard le 12 de ce mois : c'est l'époque où, suivant mon calcul, l'ennemi peut au plus tard être sur nous. Alors, si vous venez ici, vous serez le maître de prendre le parti qu'il vous plaira, et, si vous avez envoyé des moyens et des ordres, on s'en servira de son mieux; sinon, on se conformera à ce que vous avez laissé; mais j'envisage avec douleur les suites malheureuses et embarrassantes qui en résulteront.

« La nécessité de remettre à M. de Muy les instructions nécessaires au commandement qu'il va prendre m'oblige à retarder mon départ pour Nieder-Ulm de quelques jours, quoiqu'il ne puisse être en meilleures mains... »

Le maréchal de Contades au duc de Broglie.

« Crefeld, 5 mai 1759.

« Je reçois, Monsieur le duc, votre lettre du 3 et les nouvelles que m'a apportées votre courrier. La marche d'un corps de troupes prussiennes venant par la Thuringe joindre l'armée du prince Ferdinand paraît certaine, et je vois bien que ces gens-là vont nous forcer à faire la guerre en Wettéravie. Je fais en conséquence mes dispositions pour marcher entre la Lahn et le Rhin sur les directions de Limburg et de Giessen, suivant les circonstances; mais le défaut des subsistances en avant du Rhin m'empêchera de marcher avec la vivacité nécessaire. L'impossibilité de former pendant l'hiver des magasins en avant du Rhin a fait prendre le parti de rester en défensive jusqu'à ce que l'on puisse fournir la subsistance de l'armée. C'est en conséquence de cet arrangement que nous avons déterminé, vous et moi, à Francfort, l'arrangement que je vous ai laissé...

« D'après cette situation de l'armée, prévue depuis longtemps, mais à laquelle il n'a pas été possible de remédier, je vous prie, Monsieur le duc, de vous conformer à l'arrangement dont nous sommes convenus. Si l'ennemi marche à vous, augmenté d'un corps de troupes prussiennes, vous n'êtes pas en état de risquer un second événement, parce que l'ennemi aura rassemblé plus de troupes et de moyens qu'il n'en avait le 13 avril, et vous voudrez bien, dans ce cas, jeter dans les places les troupes dont nous sommes convenus, et renvoyer sur Limburg celles de M. de Saint-Germain et celles qui doivent joindre l'armée. Le moment où vous devez exécuter ce mouvement dépend de la marche de l'ennemi, qui, par les précautions que vous avez prises, ne peut pas vous surprendre; et je m'en rapporte à cet égard à ce que vous croirez à propos de faire.

« Les troupes que vous me renverrez sur la Lahn tiendront la rive droite de cette rivière et me donneront le temps de les renforcer. Je fais passer à Deutz 18 B., dont 8 dans les environs d'Hachenburg, pour y soutenir les troupes légères que j'envoie sur la Dille et pour hâter la formation des magasins de fourrages que j'ordonne dans cette partie...

« Je vais augmenter le camp de Dusseldorf aux dépens de celui

de Wesel; c'est tout ce que je puis faire dans l'état actuel de l'armée et de ses magasins (1). »

Le maréchal de Belle-Isle au maréchal de Contades.

« Versailles, le 7 mai 1759.

« Je réponds à la lettre dont vous m'avez honoré du 1er mai... en même temps qu'à une du 3 de M. le duc de Broglie; il y a joint copie de l'ordre que vous lui avez donné le 1er mai, et copie des deux mémoires qu'il vous a remis : ils tendent à improuver le parti que vous prenez d'affaiblir le corps qui est sur le Mayn et la Lahn; M. de Broglie voudrait, au contraire, que vous le grossissiez...

« Vous verrez, par la réponse que je viens de faire à M. le duc de Broglie, que j'ai fait la lecture de tout au roi dans son conseil; j'y ai fait d'une manière encore plus étendue les raisonnements et suppositions qui sont dans ma lettre à M. de Broglie; mais on en a ajouté plusieurs autres dont le roi m'a ordonné de vous faire part, vous laissant cependant le maître, après les avoir bien pesés et avoir sérieusement réfléchi sur le pour et le contre, de prendre le parti que vous jugerez le meilleur...

« Vous savez que plusieurs membres du conseil du roi ont pensé que c'était par la droite et le côté du Mayn qu'il fallait agir avec les principales forces, à l'ouverture de la campagne, et ne laisser qu'un corps médiocre sur le bas Rhin. Je l'ai pensé moi-même d'abord; mais comme vous avez appuyé de plusieurs bonnes raisons votre plan, et que, par-dessus tout, c'est vous qui devez l'exécuter et sur qui roule toute la besogne, ce motif seul aurait suffi pour déterminer à vous en laisser le maître. Les arrangements ont été faits en conséquence, et l'on sent parfaitement tous les dangers et les inconvénients qu'il doit y avoir à changer de projet au mois de mai, au moment où l'on va entrer en campagne. Je dois vous dire que personne n'a imaginé qu'il fallût changer absolument votre plan, mais voir seulement si le changement que les ennemis ont apporté eux-mêmes à leur position, et l'avantage remporté sur eux le 13 avril, ne doit pas en apporter

(1) D. G., 3515, 63.

aussi à quelque partie de votre premier projet; car, si effectivement M. le prince Ferdinand a, comme le disent toutes les nouvelles, retiré une aussi grande quantité de troupes de Coesfeld, Munster et Osnabruck, des quartiers de la Lippe et de presque toute la Westphalie, pour remplacer à Lippstadt et à Paderborn les corps qu'il y avait laissés et qu'il a portés, à ce que l'on assure, sur Cassel, Fritzlar et le haut de la Werra, il paraîtrait, en ce cas, que vous n'auriez pas besoin de tant de forces à votre gauche, lorsque vous passerez le Rhin à Wesel, à Cologne et à Dusseldorf; que vous pourriez opérer les mêmes choses et avec la même supériorité et contre Munster et contre Lippstadt, si l'ennemi s'y est aussi considérablement affaibli, et que vous pourriez par conséquent laisser un plus gros corps de troupes, pour le moment présent, destiné à la défense du Mayn et de la Lahn. Vous lui évitez la nécessité de se jeter dans les places, de laisser les États des électeurs et princes de l'Empire, qui nous sont le plus attachés, à la merci de l'ennemi; vous empêchez le cri général et prévenez le ton et les écrits avantageux que les cours de Berlin et de Londres ne manqueront pas de prendre par cette retraite dans nos places, qu'ils qualifieront peut-être de fuite et qui effacera, avec une sorte de vraisemblance, l'avantage réel remporté sur eux le 13 avril.

« S. M. désirerait donc que, sans nuire à votre plan, l'on pût prévenir et empêcher cette nécessité de faire rentrer toute notre infanterie du corps de M. de Broglie dans les places du Mayn et de la Lahn; céder le champ libre à l'ennemi en prenant un parti intermédiaire, qui serait, par exemple, de fortifier le corps de M. de Saint-Germain par une partie des troupes que vous destinez à camper à Neuwied pour soutenir les troupes de M. de Broglie. Si M. le prince Ferdinand marchait réellement en personne avec une armée supérieure sur lui, ce serait une preuve qu'il n'est réellement resté que très peu de chose du côté de Munster et de la Lippe.

« Je pense tout comme vous qu'il est absolument impossible que M. le prince Ferdinand puisse se porter en corps d'armée sur Friedberg, jusqu'à ce que la terre produise pour nourrir les chevaux. Il est certain que, quand elle produira pour les chevaux des ennemis, elle produira aussi pour les nôtres, et que, si le prince Ferdinand est à la fin de mai ou au commencement de juin avec le gros

de son armée sur le haut de la Fulda et de la Werra, marchant sur M. de Broglie, il est impossible que le peu qui sera resté dans la Westphalie puisse tenir tête nulle part contre l'armée qui passera le Rhin à Wesel et à Dusseldorf, quoiqu'elle fût diminuée de ce que vous aurez jugé à propos de laisser à portée de M. de Broglie.

« Je vois par votre lettre que votre intention est de laisser M. de Saint-Germain sur la Lahn jusqu'au moment où vous pourriez entrer en campagne; qu'il doit venir vous joindre avec toutes les troupes du corps de Broglie que vous en ôtez et qui, en attendant, doivent demeurer sur la Lahn. Vous calculez que ce danger pour le corps que vous laissez à M. de Broglie n'existera qu'environ trois semaines. Tout consisterait donc à diminuer la durée de cet intervalle en vous mettant en mouvement un peu plus tôt, si l'ennemi vous en donne l'exemple, en retirant M. de Saint-Germain un peu plus tôt et le reste un peu plus tard, pour que, en quelque cas que ce soit, M. le prince Ferdinand ne puisse pas avoir le loisir d'attaquer et de prendre Giessen ou Hanau. Je crois que voilà à quoi doit se réduire le point de la délibération telle qu'elle a été faite au conseil du roi. »

Malgré cette lettre du ministre, M. de Contades persista dans ses idées antérieures, et, ne croyant pas que l'ennemi fût en état de se montrer avant la belle saison, il laisse le corps du Mayn livré à ses propres forces, prescrivant seulement, dans le cas où on serait menacé, de faire rentrer à Mayence les troupes postées à Hanau, Cassel, Francfort et Giessen. De nouveaux sujets de crainte alarmèrent encore M. de Broglie : il apprenait par un correspondant en Saxe que le prince Henri avait ordre du roi de joindre le prince Ferdinand, mais que, pour éviter les désagréments de servir sous ce prince, il en donnait le commandement au général Hulsen ; que l'armée des alliés se préparait à effacer l'échec de Bergen et à chasser les Français du comté de Hanau, pendant que le prince Henri ferait tête à l'armée de l'Empire et au corps autrichien du général Guemeng sur la frontière de Bohême. M. de Broglie, redoutant le retard du secours demandé à M. de Contades, écrivait au maréchal de Belle-Isle :

« Si l'ennemi me donne jusqu'au 15, j'espère être prêt à tout événement avec les corps de Wettéravie, en occupant Giessen et Hanau,

et le camp retranché de Francfort; si, au contraire, M. de Contades se porte à Altenkirchen et prévient le prince Ferdinand, je me joindrai à lui pour le combattre entre la Nidda et Francfort. » (D. G., 3515, 82).

Le maréchal de Belle-Isle au maréchal de Contades.

« Versailles, le 9 mai 1759.

« J'ai lu avec bien de la satisfaction la copie de la lettre que vous veniez d'écrire à M. de Broglie, et toutes les dispositions que vous veniez d'ordonner pour être en état de vous porter en force entre la Lahn, la Sieg et la Dille, pour le cas où M. le prince Ferdinand aurait encore formé le projet de revenir en force sur M. de Broglie, et vous mettre en état de faire la guerre, dès l'ouverture de la campagne, dans la Wettéravie, s'il est vrai que les ennemis aient, pour ainsi dire, évacué la Westphalie. Les mesures que vous prenez vous portent au centre et vous mettent en état de prendre promptement le parti le plus convenable, au lieu que, laissant à M. de Broglie les troupes sur le Mayn et laissant subsister votre première disposition, il aurait pu arriver que M. de Broglie fût exposé aux hasards toujours douteux d'une bataille, ou que le prince Ferdinand, laissant M. de Broglie sur le Mayn, se fût porté avec toute son armée sur Friedberg et Giessen, se rendant maître de Wetzlar et du cours de la Lahn, et eût séparé votre droite d'avec votre gauche, coupant toutes les communications de l'une à l'autre et se tenant en force dans le centre, au lieu que par les mesures que vous prenez : 1° je doute que le prince Ferdinand soit en état de venir tenter une nouvelle action, parce que je doute que le prince Henri ose s'affaiblir assez en Saxe en envoyant un corps considérable; 2° comment une armée devenue aussi forte subsisterait-elle aussi loin de ses magasins, et, M. de Broglie se conformant aux ordres que vous lui aviez donnés de mettre son infanterie dans les places, comment M. le prince Ferdinand subsisterait-il en faisant des sièges? »

M. de la Touche à M. de Belle-Isle.

« Kulmbach, 10 mai.

« L'ennemi a attaqué le 8, à 9 heures du matin, le général Maquire, et l'a forcé de quitter Asch et de se replier sur Égra. Les troupes d'Haddick ont abandonné hier leur camp de Munchberg et nous ont rejoints la nuit dernière, ainsi que celles du prince Baden-Durlach, près de Steinau, où M. de Ried tient encore avec des troupes légères et des croates. Encore hier, je désespérais du salut des cercles de Franconie, entrevoyant les préparatifs de se retirer sur Baireuth et croyant M. de Maquire hors d'état de nous joindre, si l'ennemi avait occupé Scharding. De concert avec M. de Goertz, nous avons insinué au prince de Deux-Ponts que cette retraite vers le Danube était non seulement contraire aux intérêts de la cause commune, mais flétrissante. Nous commencerons demain notre mouvement sur Casendorf, puis sur Schesslitz, pour arriver le 13 à Bamberg. Comme le général Knobloch est entrain de canonner Cronach, que l'arrière-garde de Palfy n'est point encore attaquée à Munchberg, que M. de Maquire arrive aujourd'hui à Berneck et demain à Baireuth, nous devancerons l'ennemi à Bamberg. » (D. G., 3515, 101.)

M. de Goertz à M. de Broglie.

« Casendorf, 11 mai.

« M. le prince de Deux-Ponts vous réitère ses vives instances pour que vous fassiez marcher une partie de votre armée afin de le débarrasser des Hessois qui l'entourent. Il regarde ce mouvement comme le seul moyen de sauver l'armée de l'Empire. Nos troupes s'éparpillent, sans presque tirer un coup de fusil. Il n'est guère possible d'en espérer quelque chose ; vous sentez de quelle importance est votre secours. » (D. G., 3515, 112.)

Le maréchal de Contades au maréchal de Belle-Isle.

« Dusseldorf, le 10 mai 1759.

« M. de Broglie, dans son premier mémoire du 29, me proposait de lui laisser 45 B. de troupes réglées, au lieu de 37, indépendam-

ment de 3 B. de milice; 40 E., au lieu de 30, et une augmentation de troupes légères, et 30 pièces de canon, au lieu de 18.

« Je ne jugeais pas devoir lui laisser un corps aussi considérable, qui affaiblirait celui avec lequel je dois agir, et qui ne suffirait pas pour tenir la campagne et s'opposer à ce que M. le prince Ferdinand pourrait entreprendre jusqu'au moment où je pourrais rassembler la totalité de l'armée, ce qui ne peut être que quand la campagne pourra nourrir les chevaux... Pour attendre ce moment, je lui laisserai toutes les troupes actuellement à ses ordres, même celles qui avaient marché à ceux de M. de Saint-Germain, ce qui fait en tout 68 B., sans compter les 3 B. de milice et les 10 B. destinés à repasser en France (qui sont partis), 51 E. et 30 pièces de canon. Il me représenta, et je trouve qu'il avait raison, que, si le prince Ferdinand prenait le parti de venir l'attaquer une seconde fois, ce serait selon les apparences avec la totalité de son armée, à laquelle il se joindrait même un corps de Prussiens que l'on assurait être en mouvement pour s'approcher de la Thuringe. D'après ces réflexions, m'étant impossible dans ce moment de marcher avec la totalité de l'armée sur la Lahn ou sur le Mayn, je convins avec lui qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de mettre dans la place les 37 B. que je destinais à rester sous ses ordres, et sur la Lahn les 31 B., 22 E. et 12 pièces de canon qui devaient me joindre; que ces troupes dans cette position me mettaient en état, en soutenant une communication avec le Mayn, de m'y porter en force.

« Comme les troupes qui doivent camper, suivant mon premier plan, à Neuwied et Cologne, sont celles que je laisse sur la Lahn, j'ai tiré des camps de Dusseldorf et Wesel 18 B. et quelques E. pour les porter à Cologne. 8 B. se porteront à Hachemburg, aux ordres de M. Dauvet. Cette nouvelle disposition sera exécutée le 14.

« Je serai en état, quand je pourrai agir, de commencer la campagne ou par Giessen ou par l'entre-deux de la Lippe et de la Roer : sur quoi je ne puis me décider que par la position dans laquelle M. le prince Ferdinand sera dans ce moment-là; je suis forcé, jusqu'à ce temps, de me tenir sur la défensive, ce que vous avez approuvé, sentant l'impossibilité de faire autrement, quand il a été question du plan de campagne. Par la position où est actuellement le prince Ferdinand en Hesse, il n'est pas possible que j'agisse en même temps des deux côtés; il faut nécessairement se décider

sur l'un des deux et, après l'avoir choisi, y rassembler la plus grande partie de l'armée et ne laisser qu'un petit corps d'observation sur le bas Rhin ou sur le Mayn. En en usant différemment, je serais faible des deux côtés, et M. le prince Ferdinand pourrait attaquer celui des deux contre lequel il pourrait réussir plus facilement. En marchant sur Giessen en force, ce que je laisserais sur le bas Rhin ne pourrait pas entreprendre les sièges de Munster et de Lippstadt; M. le prince Ferdinand, ayant son armée en Hesse, pourrait marcher sur ce corps et l'obliger de lever le siège qu'il aurait commencé, sans que je puisse le secourir. Ainsi ce corps ne devra être chargé que de garder les places de Dusseldorf et de Wesel et de couvrir le pays de Bergh.

« Si, au contraire, je commence la campagne par l'entre-deux de la Roer et de la Lippe, le corps qui reste sur le Mayn ne peut garder que les places et, au plus, donner un peu d'inquiétude aux ennemis sur la Hesse, en se portant sur Giessen et Marburg et laissant des garnisons dans Francfort et Hanau. En commençant la campagne entre la Roer et la Lippe, il n'est pas possible de se porter à hauteur de Lippstadt et de laisser sur la Lahn et le Mayn les 68 B. et 51 E. qui y sont actuellement; les ennemis pourraient se porter dans six marches sur le corps à portée de Lippstadt et le combattre; il en faudrait douze ou quinze aux troupes qui seraient restées sur la Lahn pour joindre à la hauteur de Lippstadt...

« Ainsi il faut nécessairement, pour agir en Westphalie, que l'armée se rassemble à Unna. Ce qui fait que je préférerais d'agir par ce côté, c'est que mes opérations seraient plus promptes pour remplir les intentions du roi, obliger l'ennemi à repasser le Wéser, me rendre maître des places qu'ils occupent sur cette rivière, et de Lippstadt et de Munster. Je serais obligé de porter l'armée à Paderborn; Unna est beaucoup plus près que Giessen, et en débouchant par cette dernière place, pour pénétrer dans la Hesse et en chasser les ennemis, je trouverais des difficultés par les positions que M. le prince Ferdinand peut prendre, qui m'obligeront à des manœuvres qui prennent du temps, et, comme je viens de le dire, je serais toujours obligé de venir à Paderborn; il ne serait pas possible de pénétrer dans le pays de Hanovre en laissant à ma gauche les places que les ennemis occupent sur le Wéser et en Westphalie; il y a de plus la difficulté des subsistances pour les hommes, qu'il faudrait tirer de cin-

quante lieues par terre. Avec toutes ces difficultés, que M. le prince Ferdinand voit comme moi, il est possible qu'il m'oblige à agir par ce côté en me donnant de l'inquiétude sur Giessen et Hanau, et je m'arrange en conséquence; il pourrait même vouloir entreprendre sur Giessen ce mois-ci, avant que je fusse rassemblé : c'est un des objets qui m'a déterminé à faire marcher 18 B. et quelques E. à Cologne et en avant, parce que avec ces troupes, celles que je pourrais tirer du camp de Dusseldorf, celles sur la Lahn, et 25 B. avec lesquels M. le duc de Broglie pourrait me joindre, et sa cavalerie, je rassemblerais 80 B. et 60 E. pour me porter au secours de Giessen. Je me flatte que M. Dessalles me donnerait le temps d'arriver; les ennemis ne peuvent faire cette entreprise que quand la campagne leur fournira des subsistances pour les chevaux.

« Par toutes les dispositions que j'ai faites, je puis commencer la campagne par Giessen pour entrer en Hesse, ou par la Lippe pour faire les sièges de Lippstadt et de Munster, et ensuite ceux des places du Wéser, et, des deux côtés, chercher à combattre l'ennemi le plus tôt qu'il sera possible...

« Il m'est impossible de préserver en même temps la Westphalie et la Franconie du mal que les ennemis peuvent y faire : ces deux pays sont trop éloignés l'un de l'autre; il faut nécessairement opter, et il me paraît, par ce que vous me faites l'honneur de me mander, que l'intention du roi n'est pas que je m'occupe de la Franconie.

« Je reviendrai à dire que pour réussir il n'y a de moyen possible que de se tenir ensemble et de marcher bien en force du côté où l'on veut agir, ce qui ne peut être décidé que par la position où sera le prince Ferdinand du 20 au 25 mai. »

Le maréchal de Contades au duc de Broglie.

« Dusseldorf, le 11 mai 1759.

« La marche d'un corps de troupes hanovriennes et hessoises en Franconie paraît positive, et je pense comme vous sur le projet de se joindre à l'armée du prince Henri pour tomber sur celle de l'Empire; cette dernière armée se retirera vraisemblablement en Bohême et découvrira toute la Franconie, qui va être ouverte aux

invasions de l'ennemi... Je ne vois pas de remède à ce malheur, ni de moyen de porter l'armée du roi au secours de cette malheureuse partie de l'Empire; la proposition que vous a faite M. Fischer d'aller avec son corps se jeter dans Wurtzburg est une nouvelle preuve de son zèle, mais je ne saurais l'accepter. Cette troupe n'est pas faite pour défendre une place, et je ne sais ce qu'on aurait pensé d'avoir ainsi envoyé un corps entier à un pareil éloignement tout seul et sans moyen de le soutenir ou de le retirer.

« Je pense, Monsieur le duc, que, si cette nouvelle est vraie, si celle de la marche rétrograde du corps prussien qui venait par Iéna se confirme, je pense, dis-je, que M. le prince Ferdinand ne marchera pas à vous, parce qu'il ne saurait l'entreprendre étant affaibli de ce qu'il a perdu à Bergen, d'un corps qu'il envoie en Franconie et de tout ce qui reste en Westphalie. Vous pouvez ne pas vous presser de renvoyer sur la Lahn les troupes qui doivent vous quitter; il suffira seulement de les mettre à portée de s'y rendre, afin qu'elles soient en mesure d'y marcher et de s'y rassembler au premier ordre. Je n'y perds pas un instant; mais vous savez bien que l'armée n'est pas dans ce moment en état de déboucher, et M. le prince Ferdinand le sait très bien aussi, puisqu'il paraît par vos nouvelles que c'est sur cette certitude qu'il entreprend cette course en Franconie. » (D. G.)

Le maréchal de Contades au maréchal de Belle-Isle.

« Dusseldorf, le 13 mai 1759.

« Les troupes de l'ennemi en Westphalie sont continuellement en mouvement, ce qui fait que les rapports que je reçois de différents côtés se contrarient. Il me paraît démontré que le prince Ferdinand, par sa position en Hesse, veut se conserver la possibilité d'agir en Wettéravie, de rentrer en Westphalie, de concerter ses mouvements avec l'armée du prince Henri en Saxe, et qu'il ne se décidera que quand je l'y obligerai par mes mouvements. Par la position actuelle de l'ennemi, je crois nécessaire de porter l'armée sur Giessen, et je me conduis en conséquence...

« M. de Monteynard vous a envoyé par mon dernier courrier la position dans laquelle devait être l'armée le 14 (état ci-joint, 3515,

106) (1). Toutes ces troupes pourraient se rassembler et se porter à Giessen en trois marches, et les 10 B. de Deutz en sept. Je compte successivement faire marcher sur Cologne toutes les troupes actuellement à ma gauche, à la réserve des 18 ou 22 B. et 24 E. que je compte laisser aux ordres de M. d'Armentières en avant de Wesel et de Dusseldorf...

« Comme la campagne est plus avancée que les années précédentes (par « campagne plus avancée », le maréchal entend sans doute la nouvelle production des fourrages), j'espère que je pourrai rassembler à Giessen, à la fin de ce mois, 100 B. et 100 E. pour agir tout de suite et me porter où l'armée de M. le prince Ferdinand sera (2). »

Ce mouvement vers la haute Lahn remplissait les vues de Versailles, qui le regardait comme le meilleur moyen de secourir l'armée de l'Empire et la Franconie, ne doutant pas de voir bientôt le prince Ferdinand obligé de rappeler ses troupes, et espérant des

(1) D. G.

(2) *État général de l'armée d'Allemagne, emplacements des divisions, à la date du* 10 *mai :*

1° Corps sur le Mayn et en Wettéravie; duc de Broglie : 17 B., 1 d'artillerie, 11 saxons, 11 de garnison, dont 3 de milice (40 B.); 31 E., dont 4 des volontaires de Nassau, plus les volontaires de Clermont * et d'Alsace.

2° Troupes en Wettéravie et devant revenir à Limburg, sous MM. de Beaupréau et de Saint-Germain : 17 B., 22 E., dont Raugrave et les volontaires de Dauphiné; 14 B., 4 E., amenés du bas Rhin sur le Mayn par M. de Saint-Germain.

3° Troupes cantonnées aux environs de Deutz, rive droite du Rhin; comte de Noailles : 18 B.; 2 Orléans, 2 Condé, 2 Rochefort, 2 Aquitaine (8 B.), destinés à Hachemburg; MM. d'Auvet et de Ségur : 10 E.; 2 Noé, 2 Surgères, même destination; placés sur la Sieg et la Dyle, les volontaires de Flandre et Liégeois.

4° Camp de Dusseldorf; M. d'Armentières : 19 B., 2 d'artillerie, 16 E., sur la frontière du duché de Berg; la Légion Royale et Turpin, 6 E.

5° Camp de Burich; duc de Chevreuse : 16 B., 12 E., dont 6 Berchiny.

6° Camp de Calcar; Saint-Pern : 6 B., 8 E.

7° Camp de cavalerie à Aersem; duc de Brissac : 35 E. — Total : 129 B., 138 E.

En ajoutant 17 B. et 8 E. en route : 146 B., 146 E.

* Blaisel (baron du); 1747, lieutenant des volontaire de Clermont-prince; 10 février 1759, maréchal de camp; 28 juillet 1762, lieutenant général.

De grand courage; a des talents, de l'expérience, et surtout propre à la défense d'une place, ce qu'il a prouvé à Giessen en 1759, où il sauva les quartiers du Mayn et du Rhin, en donnant le temps de les rassembler. A préparé la bataille de Bergen, après laquelle il a suivi les ennemis jusqu'en Hesse.

Très bon officier d'avant-postes, et par suite un peu pillard et dépensier. (D. G.)

avantages d'autant plus grands de la célérité avec laquelle M. de Contades se proposait d'exécuter son projet, qu'une lettre interceptée, de ce prince au ministre Pitt, faisait connaître que c'était uniquement par déférence aux volontés du roi de Prusse qu'il avait livré le combat de Bergen; qu'y ayant perdu du monde, ainsi que par les marches forcées, son infanterie était réduite d'un tiers; qu'il se trouvait dans l'impossibilité de recruter; que sa cavalerie était détruite, et demandait enfin 10,000 hommes d'infanterie anglaise, sans lesquels il ne se sentait pas en mesure de résister aux Français. Il ajoutait que, faute de ce secours, dans le cas où l'armée qui agissait contre les Impériaux subirait des revers, les alliés étaient perdus. Instruit de cette situation, M. de Contades redoubla d'activité, regardant le moment comme décisif pour agir contre l'ennemi. Tout ce qui restait dans le bas Rhin, excepté les 18 B. et 24 E. de M. d'Armentières, était en mouvement ou allait s'y mettre pour se rendre à Cologne, ensuite sur la Sieg et la Dyle, s'assemblant à Giessen, où le maréchal comptait avoir, le 1er juin, 100 B. et 100 E., en y comprenant la réserve du duc de Broglie, composée de 18 B., 31 E. et 2 régiments de troupes légères, et se mettre immédiatement en marche pour combattre le prince Ferdinand.

M. de Broglie, dont la santé était atteinte par des fatigues continuelles, venait de quitter provisoirement son commandement, qu'il remit au chevalier du Muy, pour aller aux eaux de Nieder-Ingelheim; mais, avant de partir, il avait, pour entraver les opérations de l'ennemi en Franconie, lancé les Fischer dans la direction de Wertheim et Mittenberg, et les volontaires d'Alsace à Lohr, et établi ainsi une communication avec le prince de Deux-Ponts.

Le prince Henri s'était déjà avancé avec ses troupes légères sur Kitzingen, Marktbreit et Ochsenfurt, où il y avait des magasins très considérables, dont une partie cependant fut protégée par les hussards de Weezey; mais, le 20, les Prussiens, au lieu de continuer leur marche, s'éloignaient de Bamberg et de Nuremberg, et le 23, sur un ordre du roi de Prusse, dont la capitale était menacée par le général Loudhon, ils se retirèrent avec précipitation, poursuivis à leur tour par le prince de Deux-Ponts sur les chemins de Kulmbach et de Baireuth. D'un autre côté, le corps hanovrien et hessois, qui avait paru en Franconie, s'était replié dès le 15 à Fulda,

après avoir lancé quelques volées de coups de canon sur Königshofen, et se trouvait le 16 mai à Hersfeld.

Fischer, avec des détachements de sa troupe, seconda avec beaucoup de succès le colonel Weezey, et son esprit entreprenant le poussa même à sept ou huit lieues au delà, malgré les instructions qu'il avait reçues de ne pas trop s'aventurer; pour s'excuser, il écrivait au duc de Broglie : « J'ai un peu outrepassé vos instructions de marcher de Wertheim à quatorze lieues en avant; j'espère que vous me le pardonnerez : il fallait persuader au monde que le secours français était arrivé. » (D. G., 3516, 125.)

Cette ville semblait menacée par les Prussiens; en effet, tandis que le prince Henri marchait par Schesslitz sur Bamberg, le général Knobloch s'avançait par Hochstadt pour atteindre Wurtzburg; le prince de Deux-Ponts y fit entrer immédiatement 8 B. et se mit en marche, le 16, pour Hertzogenaurach. Le lendemain, il porta l'armée à Schweinach, résolu à prendre le chemin de Donauworth et à passer le Danube, s'il était suivi. Ce parti, qui laissait toute la Franconie à l'abandon, pouvait devenir funeste à cette contrée; mais heureusement nos mouvements sur la Lahn allaient produire l'effet attendu.

Le prince Henri avait marché droit à Baireuth, et la plus grande partie de ses troupes se trouvait rassemblée, le 13, entre cette ville et Kulmbach. Comme quelques-uns de ses détachements s'étaient montrés entre le duc de Deux-Ponts et Nuremberg, ce prince prit le parti de gagner Hochstadt sur l'Aisch, d'où il pouvait, suivant les circonstances, prendre le chemin de Nuremberg ou celui de Wurtzburg; il laissa à Bamberg 6,000 hommes pour protéger le transport d'un gros magasin sur Forcheim. Le général de Maquire avait eu ordre de ne point aller à Egra et de se replier sur Pegnitz; mais, vivement suivi par les Prussiens, il ne put l'exécuter et fut forcé de gagner Wilseck, d'où il se porta sur Nuremberg.

L'opération combinée des Prussiens et Hanovriens contre l'armée de l'Empire nous donnait le temps d'assurer nos moyens sans craindre pour la Wettéravie et le Mayn; elle pouvait indiquer que le projet du prince Ferdinand était de porter la guerre du côté où se trouveraient ses plus grandes forces. C'est sur cette donnée que M. de Contades résolut l'ouverture de la campagne, et prit toutes

les mesures pour porter son armée à Giessen et faire sa jonction avec celle du Mayn.

M. de Contades fut informé par M. du Muy que le prince Ferdinand avait commencé, le 17, à évacuer la Hesse pour retourner vers Munster; qu'il n'y avait plus de troupes à Neustadt ni à Jesberg, fort peu à Ziegenhayn, et que le détachement de Fischer (1), qui occupait Marburg, avait pu s'établir à Kirchayn; qu'enfin le prince Ferdinand marchait en Westphalie avec 15,000 hommes seulement; qu'il devait être le 23 à Lippstadt; que le général Imhoff restait à Fritzlar et Homburg avec 12 ou 15 autres mille hommes et que 8,000 Hanovriens devaient joindre le prince Henri à Neustadt, sur la Saala. Sur ces nouvelles, la direction des 17 B. et 14 E. qui devaient arriver sur la Dyle fut immédiatement changée, et, au lieu de les porter à Giessen, ils sont dirigés sur Marburg, leur marche couverte par la Lahn : cette route était plus courte de deux jours, et l'armée avait plus de facilité pour déboucher de Giessen, plus de moyens pour pousser devant elle tout ce qui se trouvait en Hesse et arriver promptement en Westphalie.

Non seulement les nouvelles de la marche du prince Ferdinand sur la Lippe se confirmaient de tous côtés, mais on apprenait, le 28, sa présence à Altendorf; il poussait des patrouilles jusqu'à Arnsberg, rassemblait toutes ses forces à Lippstadt et s'avançait le 25 à Lunen, la droite vers cette ville, le centre à Unna et la gauche sur Werl, avec quelques troupes parties de Munster pour Dulmen; il n'était resté en Hesse, derrière l'Edder, qu'un corps de 7 à 8,000 hommes aux ordres du général Imhoff, avec son quartier à Fritzlar. (D. G., 3516, 117.)

Ces manœuvres de l'ennemi semblaient viser au bas Rhin; mais M. de Contades n'en conçut aucune crainte, et, loin de changer ses dispositions générales dans cette partie, il prescrivit de nouveau, le 28, à M. d'Armentières (2) de bien garder ses places et de couvrir ses magasins.

(1) L'armée, le 20 à Mulheim, est le 23 à Siegburg, le 24 à Uckerath, le 25 à Hachenburg en deux marches, le 27 à Neunkirchen, traversant le Westerwald, pays difficile; le 28 à Leun, le 30 à Heuchelheim, le 31 à Wieseck près Giessen. (D. G., 3515, 156.)

(2) *Officiers généraux :* MM. d'Armentières, de Sourches, de Bauffremont, du Châtelet, Maugiron, Groslier, Ségur, Chabo, Gayon et de Fontenay.

Instruction de M. de Contades à M. d'Armentières.

« 19 mai 1759.

« Un corps composé de 19 B., de 24 E. et de la Légion Royale, avec 18 pièces de canon de campagne, 20 pièces de 24 et 12 mortiers, restera aux ordres de M. d'Armentières (1), pour la garde du bas Rhin. Indépendamment de ces troupes, 12 B. de milices sont dans les places et restent de même aux ordres de M. le marquis d'Armentières, ainsi que tout le pays entre la Moselle, la Meuse et le Rhin.

« L'armée, se portant en Wettéravie, laisse le bas Rhin et ses places à découvert. La première attention de M. d'Armentières doit être de couvrir le duché de Bergh contre les entreprises du corps ennemi qui reste dans le pays de Munster et sur la Lippe. La seconde attention doit être de se préparer à déboucher du Rhin le plus tôt qu'il sera possible, afin d'être en mesure pour exécuter les opérations que les succès de l'armée (si elle est en Hesse) pourront faciliter à M. d'Armentières. Ces opérations sont les sièges de Munster et de Lippstadt, et c'est pour ces sièges qu'on prépare à Wesel l'équipage, mais M. d'Armentières ne peut les entreprendre tant que le prince Ferdinand sera placé en Hesse entre ces places et l'armée; ce prince pourrait, par une marche forcée, tomber sur le corps de M. d'Armentières, et il ne faut pas s'y exposer.

« L'armée manœuvrera de manière à pousser le prince Ferdinand et à le séparer de ses places; si elle y réussit, M. d'Armentières entreprendra le siège et commencera par celle sur laquelle la circonstance et la position de l'ennemi lui donneront le plus de facilité; mais on croit qu'il sera obligé de commencer par Munster.

« En attendant que les opérations de l'armée le mettent en possibilité de le faire, il s'occupera non seulement de la garde du bas

(1) *Infanterie :* la Tour-du-Pin, 4 ; Vaubecourt, 2 ; Durfort, 2 ; Yenner, 2 ; Redding, 2 ; Lockmann, 2 ; la Couronne, 2 ; Provence, 2 ; artillerie d'Invilliers, 1 (19 B.) : plus la Légion Royale.

Cavalerie : la Reine, 2 ; des Cars, 2 ; Charost, 2 ; Saint-Aldegonde, 2 ; Dauphin-Étranger, 2 ; Beauvilliers, 2 ; Damas, 2 ; Orléans, 2 ; dragons d'Orléans et Thianges, 8 (24 E.), et un parc d'artillerie. (D. G., 3516.)

Rhin, mais il aura l'air offensif et fera les manœuvres et détachements qu'il jugera convenables pour occuper et inquiéter l'ennemi, sans cependant se compromettre. Il ne doit pas perdre de vue que c'est du succès de l'armée que doit dépendre l'entreprise des opérations dont il est chargé, et que, jusqu'à ce que ces succès se décident, il doit se conduire avec une prudente activité et avec circonspection... (1). »

Cependant il songea dès ce moment à rapprocher de lui la réserve du Mayn, et prévint M. du Muy d'entrer le plus promptement possible en Hesse pour se mettre derrière le prince Ferdinand, s'il marchait vers le Rhin; qu'il comptait quitter Giessen le 3 juin, arriver le 4 à Marburg, prendre la direction de Frankenberg à Korbach; qu'en conséquence, au lieu d'assembler sa réserve le 31 à Bergen, il eût à la porter le même jour à Friedberg, et à arranger sa marche ultérieure de manière à arriver le 4 à Homburg, sur l'Ohm, où était déjà le régiment de troupes légères de la réserve. Il lui prescrit de rapprocher de Hanau les volontaires d'Alsace encore à Lohr, et d'ordonner à Fischer de quitter Wertheim pour se rapprocher de l'armée. En attendant, M. Dauvet se porte le 29 à Breitenbach, et le 30 à Biedenkopf; ses troupes légères occupent Hatzfeld, Frankenberg et Battenberg.

Toutes les troupes arrivèrent le 31 près de Giessen, au nombre de 57 B. et 40 E. Le camp fut établi sur deux lignes, la droite à Wieseck, où était le quartier général, et la gauche tirant sur l'alignement de Lollar. Le lendemain arrivèrent encore 25 B. et 14 E., en sorte qu'il devait y avoir entre Giessen et Marburg 82 B., 54 E. et 62 pièces de canon, non compris la réserve de M. de Broglie, forte de 18 B., 29 E. et 12 pièces de canon, et les garnisons de la Lahn et du Mayn (2).

(1) D. G.

(2) Position de l'armée au 1er juin : 1° troupes de Marburg (comte de Noailles) : 25 B., 14 E.; — 2° au camp de Giessen : 57 B., 40 E.; — 3° encore en marche : 1 B., 35 E.; — 4° réserve du duc de Broglie : 18 B., 29 E.; — 5° garnisons en Wettéravie : 7 B.; — 6° pour les communications : 2 B., 2 E.; — 7° au bas Rhin (M. d'Armentières) : 19 B., 18 E. — Total : 129 B., 138 E. (D. G., 3516, 156.)

CHAPITRE XII.

MARCHE SUR MINDEN. — BATAILLE DE MINDEN (1er AOUT 1759). RETRAITE SUR CASSEL ET SUR LA LAHN.

Juin. 3. L'armée campe près de Walgern. M. du Muy à Grunberg. — 6. A Wetter. L'armée, suivie de la réserve, continue son mouvement en avant et se porte à Minden par des campements successifs. — 7. A Frankenberg. — 7-8. Le général Imhoff se retire sur Cassel. — 10. L'armée à Sachsenberg, Korbach. M. de Broglie à Dossel. — 11. A Stadtberg, la réserve à Cassel. — 14. Camp de Meerhof, la réserve de Broglie à Atteln. — 15. L'armée hanovrienne à Buren. M. d'Armentières passe le Rhin, se porte à Schernbeck. — 19. Le maréchal visite le camp de la réserve. — 23. L'armée en avant de Schlangen et de Lippspring; la réserve de Warburg à Kleinenberg, Atteln, Neuhaus. — 20. Le corps d'Armentières, laissé à Wesel au moment du départ du maréchal pour Schenbeck, est à Borken. — 24. Camp de Paderborn (armée française et saxonne). — 29. L'armée à Schlangen. — 30. Le prince Ferdinand à Gutersloh.

Juillet. 2-4. Camp de Stukenbrock. — 4. Camp de Bielfeld et camp hanovrien à Recklinghausen. — 5. Le corps d'Armentières, marchant de Borken sur Munster. — 7. L'armée ennemie sur Melle. — 8. M. de Contades à Herford. — 9. M. d'Armentières investit Munster. — 11-12. Fausse attaque dans la nuit. — 14. M. de Contades à Eidinghausen. — 15. Camp de Minden, quartier général de M. de Contades. La réserve (duc de Broglie), précédant l'armée de plusieurs marches, de Neuhaus à Osterholz et Heepen, arrive, le 9, devant Minden, dont le comte de Broglie s'empare de vive force. — 17. La réserve à Buckeburg. — 18. Croix du Mérite militaire aux officiers étrangers. — 19. Investissement de Munster. Siège de cette place. Tranchée ouverte du 19 au 20; devant la citadelle, du 20 au 21. — 22. L'ennemi évacue la ville et se retire dans la citadelle. — 25. Capitulation. — M. d'Armentières marche sur Lippstadt. — 28. Attaques sur Lubbecke et Osnabruck. — 29. Le prince Ferdinand quitte son camp sur le bord du Wéser, se dirigeant sur Hillen. — 30-31. Dispositions pour livrer bataille.

Août. 1er. Bataille de Minden. Pendant ce mouvement, le corps du bas Rhin (19 B. et 18 E.) s'est avancé à Eidinghausen, le 4 à Lippstadt, le 5 à Warburg. L'armée fait sa retraite sur la Hesse; le 3, à Oldendorf. -- 6. A Eschershausen. — 8. A Eimbeck. — 9. A Parensen. M. de Broglie à Dransfeld. — 10. A Gutternberg, entre la Fulda et la Werra. Mort de Ferdinand VI, roi d'Espagne; les conséquences. — 11. Au camp sous Cassel. — 13. Effectif de l'armée. — 17. M. de Flavigny prisonnier à Naumburg, et M. de Villeterque à Cassel. — 18. L'armée à Zennern. Combat

naval vis-à-vis du cap Lagos en Portugal. Mort de l'amiral la Clue. Notre flotte se réfugie avec peine dans la rade de Cadix. — 20. A Gilserberg. — 22. MM. d'Armentières et de Broglie s'approchent de Marburg. — 23. Gross-Seelheim. — 25. Arrivée du maréchal d'Estrées. — 26. M. d'Armentières sur le bas Rhin. M. de Broglie reste à la tête des deux corps. — 29. L'ennemi ne suit pas le mouvement commencé. — 30. Position entre Bauerbach et Amœneburg. Approvisionnements, situation de l'armée.

L'armée, le 3 juin, sur trois colonnes, traverse un pays difficile et campe sur deux lignes à la rive droite de la Lahn, à une lieue de Marburg, près de Nieder-Walgern, la droite à la rivière et la gauche à des bois; 1 brigade d'infanterie et 3 régiments de dragons en avant du petit ruisseau sur le front du camp; l'aile gauche de la cavalerie, qui ne put être placée à la gauche, en avant de l'aile droite; l'artillerie en troisième ligne, et enfin les grenadiers de France à hauteur de Marburg avec la brigade de Picardie. M. du Muy, parti, le 2, de Friedberg avec la réserve, cantonnait le même jour à Hungen, le 3 à Grunberg, et le 4 à la gauche de l'Ohm; ses troupes, placées à Alsfeld, Kirtorf, occupaient Schweinsberg et Homberg. M. de Contades avait donc toutes ses forces réunies; d'après sa correspondance, elles se trouvaient dans les meilleures conditions pour combattre; malgré les marches pénibles qu'elles venaient de supporter, n'ayant manqué de rien, il y avait fort peu de malades. Il ne perdit point de temps pour exécuter le mouvement projeté sur Frankenberg et Korbach.

Opérations de l'armée, 4 juin 1759 (1).

« L'armée campe auprès de Marburg, dans la plaine de Nieder-Weymar; elle a un échelon de troupes légères sur la direction de Marburg à Frankenberg. Ce dernier poste est occupé par le régiment de Turpin, ainsi que ceux de Battenberg, d'Hatzfeld, par d'autres troupes qui ont des postes avancés vers différents points du haut duché de Westphalie et qui poussent des patrouilles dans la Roer pour éclairer les mouvements de l'ennemi. Le régiment de Berchiny est porté sur la direction de Gemünd, à la droite du chemin de Marburg à Frankenberg; il se portera à Haina,

(1) D. G., 1759.

Franckenau, peut-être à Wildungen, à mesure que l'armée marchera sur Frankenberg.

« L'armée, ayant reçu, le 5, toutes ses distributions, partira le 6, arrivera le 8 à Frankenberg. Sa marche sera précédée d'un jour par 14 B., aux ordres de M. de Saint-Pern, qui, partant des environs de Marburg demain, 5 du courant, seront à Frankenberg le 7. Les troupes qui occupent actuellement le haut Edder s'avanceront dans la même proportion vers Korbach et dans le haut duché de Westphalie. La réserve arrivera aujourd'hui sur la rivière d'Ohm, où elle campera, ayant cette rivière devant elle et ses troupes légères en avant, dans l'intervalle de l'Ohm et de la Schwalm; elle séjournera, le 5, dans cette position pour recevoir toutes ses distributions.

« Les nouvelles qu'on a par nos patrouilles, qui vont jusque sur la Roer, sont que M. le prince Ferdinand a fait un mouvement qui le rapproche de Werl, et le bruit du pays est qu'il revient en Hesse. On sera bientôt instruit de la vérité de ce fait; mais la possibilité de ce mouvement de sa part oblige de faire deux suppositions d'après lesquelles doivent être réglées les opérations de l'armée. La première est que ce prince revienne avec son armée en Hesse ou dans le Waldeck, pour s'opposer aux progrès de l'armée française. La seconde est que ce prince reste avec son armée en avant de la Lippe et qu'il ne laisse en Hesse que le corps qui y est actuellement aux ordres du général Imhoff.

« Dans tous les cas, l'armée suivra la direction de sa marche dans le pays de Waldeck par Frankenberg, sauf à varier ses mouvements suivant les positions de l'ennemi, au cas qu'il vienne soit dans le pays de Waldeck, soit dans la Hesse; mais les mouvements de la réserve doivent être différents dans l'une ou l'autre supposition.

« Le premier objet de la réserve doit être la prise de Ziegenhayn, où il n'est pas possible de laisser l'ennemi, qui de là interromprait tous nos convois qu'on est indispensablement obligé de tirer de Francfort; ainsi son premier mouvement, en partant de sa position actuelle sur la rivière d'Ohm, doit être de marcher à la Schwalm sur la direction de Treyssa et de Ziegenhayn : il décidera l'ennemi ou à abandonner Ziegenhayn, ou à le renforcer en y jetant des troupes. S'il abandonne Ziegenhayn, M. le chevalier

du Muy le fera occuper et campera aux environs de Treyssa sans passer la Schwalm; il se préparera à marcher sur la direction de Fritzlar et à occuper la position de Nieder-Urff, gardant le défilé de Karstenhausen qui serait devant lui, et dans cette position il attendrait le moment où l'arrivée de l'armée au delà du haut Edder décidera l'ennemi d'abandonner la position de Fritzlar. Si, au contraire, l'ennemi renforce Ziegenhayn, le chevalier du Muy ne perdra pas un moment pour en faire l'expédition. Il est resté à Giessen 4 pièces de canon de 16, qu'on y a laissées dans cet objet et qu'il enverrait y chercher, si cette petite place avait l'air de vouloir soutenir une espèce de siège; M. le chevalier du Muy saura bientôt à quoi s'en tenir.

« M. le chevalier du Muy partira le 6, pour passer l'Ohm et marcher sur la direction de Ziegenhayn et Treyssa; il y arrivera le 7. Il en repartira, le 8, pour Nieder-Urff, si l'ennemi a abandonné Ziegenhayn, et dans cette position de Nieder-Urff il attendra de nouveaux ordres. Dans la première supposition, il n'y a pas lieu de croire que le prince Ferdinand se porte en avant de Fritzlar; ainsi la réserve ne sera pas compromise à Nieder-Urff, qui est une bonne position, surtout si elle fait garder et retrancher le défilé de Karstenhausen en avant de cette position; elle doit y attendre les opérations de l'armée et s'occuper, en attendant, des moyens d'ouvrir par ses derrières la communication avec l'armée par Hayna et Frankenau. Dans la seconde supposition, on ne peut présumer que le général Imhoff garde la position de Fritzlar lorsqu'il aura devant lui la réserve, qui est aussi forte que lui, et que l'armée aura passé le haut Edder à Frankenberg; et on doit croire qu'il abandonnera cette position pour se retirer sous Cassel. En ce cas, la réserve marchera à Fritzlar et prendra la position la plus avantageuse en avant et à gauche de Fritzlar, afin de se mettre à portée de communiquer avec l'armée.

« L'armée établie dans le pays de Waldeck et la réserve placée dans la position qu'on vient de dire, à portée de communiquer avec l'armée, on profitera du temps qu'il faudra nécessairement donner à l'établissement des travaux du pain à Korbach, pour tenter sur Cassel, suivant le parti que l'ennemi aura pris et les positions qu'il occupera. Pendant ces différentes opérations de l'armée et de la réserve, l'une et l'autre tireront toujours le pain de Giessen

et de Marburg, jusqu'à ce que les nouveaux établissements de Korbach mettent en état de marcher plus en avant. »

Le 6, l'armée, arrivée à Wetter sur trois colonnes, campe sur deux lignes, la droite à un ravin et la gauche à Amonau. Le quartier général était à Wetter, en avant du centre de la première ligne, couvert par 2 brigades d'infanterie et 3 régiments de dragons. La brigade de Picardie, qui était à Marburg, rentra en ligne.

La réserve partit également, le 6, de Gentershausen pour Neustadt. A l'approche de nos troupes légères, les ennemis évacuèrent Ziegenhayn. M. d'Auvet, avec ses 4 B. et 2 E., quitte aussi, le 6, Battenberg, sur le haut Edder, et se porte à Hallenberg; les troupes légères de sa gauche firent en même temps un mouvement en avant pour occuper la tête du duché de Westphalie.

Le 7, l'armée se rendit à Frankenberg, sa gauche à l'Edder. Le même jour, M. de Saint-Pern est à Nieder-Orke, M. d'Auvet à Medebach, et la réserve, marchant par la vallée de la Schwalm, arrive à Treyssa, lançant ses troupes légères à Jessberg, Borken et Homberg.

Notre marche avait provoqué un mouvement général chez l'ennemi; les troupes d'Unna s'étaient mises en route, le 5, pour Soëst, celles de Lunen et de Kamen y arrivaient le 6, et le prince Ferdinand rassemblait, le 7, ses forces entre Anrochte et Brenken. Quant au corps du général Imhoff, il avait décampé, dans la nuit du 8, pour se retirer à Cassel.

Tout en manœuvrant ainsi sur sa gauche, le prince Ferdinand avait fait avancer sa droite en portant sur Elberfeld et Mettmann un corps assez considérable, qui obligea M. de Chabo à abandonner la Roer, poursuivi jusqu'à une portée de canon de Dusseldorf, en soutenant des attaques assez vives. M. d'Armentières le fit appuyer dans sa retraite par quelques détachements et mit lui-même en marche sur Werdingen ses troupes du camp de Wesel; mais, deux jours après leur expédition, les ennemis repassèrent la Roer, se dirigeant sur Dortmund (1).

(1) Voir les lettres de M. de Chabo des 3, 5, 7 et 12 juin (D. G., 3516, 57, 74); celles de M. de Sourches des 6 et 8 juin (D. G., 3516, 101); celles de M. de Castella du 7, et de M. d'Armentières du 8 (D. G., 3516, 75), annonçant que M. d'Armentières, en partant pour Dusseldorf, a laissé dans la place de Wesel le régiment de Reding, 4 B. de milice et 2 E. de dragons de Thianges et d'Orléans.

L'armée marche, le 8, de Frankenberg à Sachsenberg (1). La réserve séjourne à Treyssa, où M. de Broglie la joignit; MM. de Saint-Pern et d'Auvet restent dans leurs positions, mais leurs troupes légères s'étendirent depuis Allendorf jusqu'à Eppe, à deux lieues de Korbach. Les hussards de Berchiny, à Frankenau, établirent la communication entre l'armée et la réserve.

Le 9, M. de Saint-Pern était à Imminghausen et M. d'Auvet à Nieder-Schledorn; le 10, le premier à Sachsenhausen et le second à Rhène, renforçant ses postes avancés déjà approchés de Matfeld et Brilon. Ce même jour, Berchiny quitte Frankenau pour Waldeck.

La réserve arrivée le 9 à Ober-Urff, M. de Broglie (2) pousse à Fritzlar 18 compagnies de grenadiers, des troupes légères à Werckel et des volontaires à Felsberg; le régiment de Schomberg à Ober et Nieder-Mollrich sur l'Edder, et les Carabiniers à Zennern.

Dans la matinée du 9, la plus grande partie des troupes du général Imhoff prirent la direction de Paderborn par Warburg, où se trouvait le prince héréditaire. On annonçait en même temps que le prince Ferdinand campait à Soëst depuis le 6, ayant un corps de 5 à 6,000 hommes à Buren; que 4 régiments d'infanterie et 2 de cavalerie étaient arrivés à Stadtberg, avec Rhoden occupé. On ajoutait que le projet du prince était de revenir à Cassel. M. de Contades ne pouvait considérer ce projet comme sérieux; mais, dans tous les cas, il pensait devoir marcher sur Korbach pour y former un établissement nécessaire à toutes les opérations, de quelque côté que sa marche pût être dirigée. Le 10, on avança donc sur cette ville, et l'armée occupa la plaine sur deux grandes lignes, la droite au village de Strothe et la gauche à Lelbach.

Dans cette position, l'on pouvait marcher sur Cassel par Freienhagen, sur Warburg par Arolsen, sur Stadtberg par Brilon, ou sur telle autre direction que les circonstances pouvaient exiger.

A peine arrivé au camp, le maréchal eut avis que le prince Ferdinand se trouvait à Werl, où il formait un camp considérable; que les troupes du général Imhoff étaient arrivées à Warburg le 9, et

(1) D. G., 3516, 103; 3516, 104, 105.

(2) Réserve de M. de Broglie : 18 B., 29 E., dont 4 de volontaires de Clermont, de Nassau et d'Alsace.

qu'il ne restait à Cassel que 2 régiments hanovriens pour protéger l'évacuation des magasins.

M. de Broglie ayant marché à Dossel le 10, à l'approche de ses détachements avancés, M. de Zastrow, qui commandait à Cassel, évacua la ville pendant la nuit, passa la Fulda et gagna Munden, puis le Hanovre vers Hameln, toujours poursuivi par nos troupes légères. Le lendemain 11, la réserve entra à Cassel; on n'y trouva aucun approvisionnement, mais les ennemis furent obligés d'abandonner à Munden, Dransfeld et Witzenhausen une quantité considérable de fourrages et d'avoine.

Les différents détachements ennemis laissés sur la haute Diemel, à Stadtberg et environs, se replièrent le 11; le maréchal, pensant, d'après les dispositions du prince Ferdinand, qu'il ne voulait pas défendre la Diemel, marche, le 13, sur Hadsberg, ordonnant à M. de Broglie de se rapprocher de l'armée et d'être le 15 à Warburg (1). Il informe en même temps M. d'Armentières qu'il ait à rassembler ses forces près de Wesel et à les porter sur la direction de Munster, en lançant beaucoup de détachements dans toute cette contrée. M. d'Armentières passe le Rhin le 15, et se porte, le 16, à Schernbeck.

En arrivant à Stadtberg, l'armée se forme, la droite à la Diemel et la gauche appuyée à des bois. 1 brigade d'infanterie, 1 régiment de cavalerie et les hussards de Turpin campent en avant des défilés, près du village d'Essentho, aux ordres de M. d'Auvet. 2 brigades occupèrent également la rive gauche pour couvrir Stadtberg et pour soutenir la position d'Essentho et M. de Saint-Pern, à une lieue d'Arolsen, qui devait rejoindre le lendemain (2). Il y eut en ce moment peu d'accord dans les rapports sur les mouvements des ennemis : suivant les uns, ils se rassemblaient à Lippstadt, et suivant d'autres à Buren. Ces nouvelles causaient de l'incertitude; mais c'était déjà un grand avantage que d'être maître des défilés, où les ennemis auraient pu, avec 10,000 hommes, arrêter toute notre armée. La Diemel, dans cette partie, coule à travers une gorge

(1) M. de Contades à M. de Broglie, à Cassel. Stadtberg, 12 juin. (D. G., 3516, 176.)

(2) La brigade d'Orléans, les régiments de Noë et de Turpin sont campés à Essentho, en avant du défilé. (D. G., 3514, 174.)

extrêmement profonde et resserrée, surtout à la rive gauche, qui devient d'un accès difficile.

Le 14, au point du jour, l'armée s'ébranla sur six colonnes et franchit la rivière, au delà de laquelle il fallait pénétrer dans des bois, vis-à-vis de Stadtberg, pour déboucher du côté d'Essentho et de Meerhof. En passant les défilés, les troupes furent disposées de manière à se présenter en force dans la plaine et à se former promptement, de sorte qu'à 8 heures l'armée se trouvait en bataille, avec 62 pièces de canon sur le front de la première ligne.

Les 2 brigades d'infanterie près de Stadtberg avaient passé les défilés pendant la nuit et étaient arrivées de bonne heure à Essentho pour en assurer le débouché. Les hussards de Turpin (1) et 1 régiment de troupes légères arrivèrent pendant la nuit au camp de Buren afin d'observer l'ennemi; il s'ensuivit des escarmouches avec ses postes avancés. M. de Turpin y fit des prisonniers.

Comme notre présence ne provoqua point de mouvement chez l'ennemi, l'armée s'établit en avant de Meerhof; le duc de Chevreuse, qui venait de remplacer M. d'Auvet, campe à Furstenberg; devant lui, à Wunnenberg, sont les hussards Turpin et des troupes légères (2); les grenadiers de France et Royaux, avec 1 brigade d'infanterie, aux ordres de M. de Saint-Pern, entre Furstenberg et la gauche du camp; le régiment de Berchiny, à l'abbaye d'Atteln.

M. de Broglie s'avance le 15 à Warburg, et le 16 à Kleinenberg, laissant dans Cassel 4 B., 2 E. et un détachement de troupes légères pour garder la place et y faire verser les magasins qu'on avait trouvés sur la Werra (3). Les troupes envoyées sur les bords du Wéser pour éclairer sa marche trouvèrent à Beverungen des approvisionnements considérables.

Le 17 (4), sachant l'armée ennemie réunie à Buren, le maréchal reconnaît sa position et la trouve inattaquable par son front et sa droite, appuyée à de grands ravins sur l'alignement de Ruthen à Brenken. Néanmoins, comme on trouva également des magasins

(1) M. Turpin au maréchal de Contades. Furstenberg, 14 juin. (D. G., 3517, 196.)

(2) M. de Contades au maréchal de Belle-Isle. (D. G., 3516, 195.)

(3) M. de Contades à M. de Broglie. (D. G., 3516, 194.)

(4) M. de Contades au ministre. Meerhof, 15 juin. (D. G., 3516, 191 *bis*.)

sur la Diemel, à Diesenberg et Rothenburg, l'abandon de tous ces magasins prouve que le prince Ferdinand ne s'attendait pas à nous voir entrer en campagne à cette époque.

Dans ces conditions, il était question de pousser les opérations. Le prince Ferdinand se rassemblant sous Lippstadt, M. de Contades pensa que le meilleur moyen de lui faire abandonner cette position, ou de le combattre avec avantage, était de le tourner et de l'attaquer par sa gauche; mais il fallait que l'établissement de Korbach fût achevé, ce qui ne pouvait avoir lieu avant le 28. Le maréchal se détermine à rester dans sa position en attendant que ses subsistances fussent assurées, regrettant alors son premier projet de commencer la campagne sur le bas Rhin à cause de la facilité des transports. L'inaction dans laquelle il allait se trouver lui fit prescrire à M. d'Armentières de suspendre tout mouvement offensif sur le camp ennemi de Dulmen, et les troupes du bas Rhin restèrent à Schernbeck. Ce retard apporté dans les opérations par la nécessité d'un grand dépôt de vivres à Korbach était d'autant plus fâcheux que, le 15, le prince Ferdinand arrivait avec la presque totalité de ses troupes à Buren, laissant quelques détachements à Lippstadt, Gessecke et Salzkotten sur la haute Lippe. Les environs de Paderborn étant également évacués, nos hussards avaient pu s'en approcher de fort près.

En attendant le départ de Meerhof, le maréchal (1) ordonne quelques changements il occupe, le 18, avec 2 brigades d'infanterie aux ordres de MM. de Bezenval et de Besson, les hauteurs d'Helmern et de Haaren, qui s'étendaient jusqu'aux bois occupés par les ennemis sur le même plateau; en avant de ces 2 brigades, près du village d'Helmern, on place le régiment de Berchiny et 1 régiment de troupes légères. Les Carabiniers, qui arrivèrent ce même jour à l'armée, campèrent à la droite; la Gendarmerie reste à Stadtberg.

La réserve de M. de Broglie avait séjourné, le 17, entre Kleinenberg et Lichtenau; elle arrive à Atteln le 18, et campe dans une position inabordable. La troupe de Fischer s'avance sur le flanc

(1) M. de Contades au ministre de la guerre. Meerhof. 18 juin. (D. G., 3517, 229.) Lettre du 8 juin au sujet du retour de Fischer à l'armée, après son expédition dans la Franconie.

droit des ennemis pour inquiéter leur communication de Lippstadt et concourir, avec des troupes légères, à la protection de la nôtre avec Korbach et Warburg.

Le 19, le maréchal visite le camp de la réserve ; à son arrivée, il fut informé par le duc de Chevreuse, à Furstenberg, que les ennemis avaient décampé de grand matin de Buren, que les patrouilles de Turpin entraient déjà dans cette place, et que toutes les troupes légères qui surveillaient cette contrée s'étaient mises à leur poursuite, sans cependant pouvoir atteindre leur arrière-garde. Turpin se porta quelque temps après sur les hauteurs de la rive gauche de l'Alme, d'où il vit les ennemis établis près de Lippstadt et faisant face à Buren. Suivant toutes les apparences, ce mouvement fut décidé par l'arrivée de M. de Broglie à Atteln, qui fit craindre au prince Ferdinand d'être tourné par sa gauche.

Le 20, l'armée ennemie lève son camp pour passer la Lippe, ne laissant sur la rive gauche que quelques postes; mais, toujours empêché par ses subsistances, le maréchal se trouvait dans l'impossibilité de profiter de cette retraite; il ne pouvait s'avancer à Paderborn avant le 26, ni s'en éloigner avant le 28. Cependant on commence les distributions près de Paderborn le 25, et le maréchal dispose son mouvement pour le 24. Dès le 22, il envoya 1 brigade d'infanterie pour assurer l'établissement commencé dans cette localité, et toutes les troupes légères s'étendirent de Buren à Lippspring. L'armée ennemie étant campée près de Rietberg, entre Neuenkirchen et Wiedenbruck, le maréchal force en avant la réserve de M. de Broglie jusqu'à Neuhaus au delà de Paderborn (1), y marche le lendemain, s'établit la droite en arrière de cette ville, la gauche à Wewer, les grenadiers de France sur l'Alme, et les Carabiniers, plus 1 brigade d'infanterie, à Atteln, avec son quartier général.

M. de Chevreuse, de Furstenberg à Buren, couvrait les défilés de Stadtberg avec toutes les troupes légères, formant un cordon en avant de l'armée. Mais comme on était dans la nécessité absolue d'attendre à Paderborn la distribution du 28, on profita de ce séjour

(1) D. G., 3517, 300.
Bulletins des 25, 26, 27, 28 juin. (D. G., 3517, 386, 389, 393.)
Bulletin du 29. (D. G., 3517, 639.)

forcé pour envoyer des reconnaissances sur Horn et Delbruck, d'où on chassa l'arrière-garde ennemie après une longue résistance. Alors M. de Contades se trouvant en état de continuer son mouvement le 29, l'armée s'établissait sur six colonnes, débordant Lippspring et Schlangen. La réserve, le même jour, gagne Osterholz, et M. de Chevreuse se porte de Buren à Neuhaus pour couvrir Paderborn, où sont laissées à M. de Beausobre la sûreté des magasins, la garde des éclopés, surtout de la cavalerie.

La position de Schlangen nous permettait d'attaquer l'ennemi entre Rietberg et Werl; nous pouvions y arriver en tenant les sources de l'Embs ou le ruisseau d'Hanstenbeck, ou encore en traversant la montagne, et occuper Horn afin de l'empêcher de se jeter sur Hameln, s'il se retirait de Bielfeld. C'est dans cette prévision que Fischer se rendit à Oerlinghausen (1).

Le retard d'un convoi de pain oblige l'armée à séjourner à Schlangen jusqu'au 2 juillet. Espérant se mettre en marche le 1er, le maréchal, dès le 29, attaquait les postes ennemis sur l'Embs. C'est alors que le prince Ferdinand, craignant que les attaques ne fussent suivies de celle de son camp, déloge le 30, de grand matin, et s'arrête à Gutersloh. En se retirant, le prince Ferdinand laisse Lippstadt suffisamment approvisionné. Le maréchal la fait sommer, mais M. d'Hardenberg refusa de se rendre; ne pouvant s'arrêter à l'investissement pour forcer l'ennemi à combattre ou repasser le Wéser, il se met en marche le 2, en même temps que M. de Chevreuse s'avance sur Delbruck, M. de Melfort reste à Boke, et M. Muret s'empare de Stromberg, poste assez important.

L'ennemi abandonnant Bielfeld, le duc de Broglie l'occupe avec les dragons et des troupes légères de sa réserve, sous le commandement de son frère le comte de Broglie, avec les Fischer dans les villages environnants. L'incertitude des rapports sur l'ennemi force le maréchal à rester dans son camp, et trois jours sont employés à des reconnaissances.

(1) *Armée du maréchal de Contades, au 1er juillet.* (D. G., 3516, 193.)

Première ligne : MM. le duc de Fitz-James, Nicolaï, duc de Brissac, 37 B., 29 E.

Deuxième ligne : d'Andlau, comte de Noailles, Dumesnil, 33 B., 16 E.; réserve d'Armentières, 19 B., 20 E.; réserve du duc de Broglie, 25 B., 31 E.; réserve du duc de Chevreuse, 12 E.; réserve de Saint-Pern, 12 B.; réserve de Poyannes, 18 E.; hussards, 12 E.; artillerie, 3 B. Total : 129 B. et 138 E.

Le prince Ferdinand s'était dirigé sur Sassenberg; le 4, l'armée française passe les défilés de Bielfeld et se forme dans la direction d'Herford; la réserve à Heepen; les grenadiers de France et Royaux, la Gendarmerie et les Carabiniers en avant du village de Schildesche, avec 1 brigade à Brackwed. Les hussards Berchiny et Turpin, qui avaient dépassé Gutersloh et Marienfeld, se portèrent à Steinhagen le 5. Le village de Halle fut attaqué par M. de Voyer, soutenu des volontaires de Clermont, qui s'en empara et poursuivit les ennemis jusqu'à Ravensberg.

La retraite du prince Ferdinand vers le bas Wéser paraissait bien décidée, d'après les nouvelles du 5, par son mouvement sur Melle. Le maréchal jùgeait qu'il suivrait le chemin de Lubbecke, pour gagner Minden; mais il ne pouvait le faire observer que par ses troupes légères, l'armée étant obligée d'attendre deux jours à Bielfeld pour y recevoir ses vivres; il se proposait de marcher à Herford le 7, en portant la réserve en avant de cette ville, dans le cas où les ennemis ne seraient pas arrivés dès ce jour à Lubbecke. S'il ne pouvait espérer de les joindre, son projet consistait à faire des marches rapides pour arriver sur le haut Wéser, précédé par M. de Broglie qui passerait la rivière et entrerait à Bermbeck, où il s'établirait pour pénétrer dans le Hanovre, et à mettre sur les derrières la place d'Hameln, que M. d'Armentières se chargerait d'assiéger.

M. de Wangenheim, qui occupait Dulmen, laissait supposer qu'il ne pourrait plus rester dans sa position depuis que le prince Ferdinand se retirait par l'évêché d'Osnabruck, et M. de Contades, dans la supposition où il y serait encore, prescrivit à M. d'Armentières de chercher à le combattre, persuadé que, si le corps ennemi était encore devant M. d'Armentières, ne pouvant plus être soutenu par l'armée, il serait battu, et que, dans le cas où il se retirerait, on enfermerait dans Munster tout ce qu'il y aurait laissé. Le maréchal ne croyait pas cependant que le prince Ferdinand, privé déjà des troupes jetées dans Lippstadt, se serait encore affaibli de cet effectif pour laisser ce corps en entier dans Munster.

M. d'Armentières, sur l'avis du mouvement de M. Wangenheim, le 4, vers Munster, et sans ordres de M. de Contades, marche, le 5, de Schernbeck à Borken, y prend position sur les deux rives de l'Aa, dirige à Coesfeld les volontaires de Cambefort, renforcés d'un déta-

chement de l'armée sous M. d'Argens, et la Légion Royale à Dulmen. Ainsi établi, le commandant de l'armée du bas Rhin voulut être instruit des mouvements du prince Ferdinand avant de se porter sur Munster avec toutes ses forces.

On ne put exécuter le projet de marche du 7, ni celui de faire passer le Wéser à la réserve, attendu que l'armée ennemie n'avait pas quitté Dissen. Le duc d'Havré, avec 3 brigades d'infanterie et 1 brigade de cavalerie, se rapprocha de M. de Broglie.

L'armée ennemie marchant sur Melle le 7, le maréchal se détermine à camper le 7 (1) à Herford. M. de Broglie était le 8 à Enger, où étaient arrivés, depuis le 5, les troupes légères et les volontaires. De son côté, Fischer (2) pousse une partie de sa troupe jusqu'au Wéser, l'autre à Corvey, et s'établit à Detmold. Le duc de Chevreuse part également, le 7, de Delbruck pour Rietberg (3), et le régiment de Turpin, en avant de Rheda, se dirige sur Warendorf pour resserrer Munster. L'ennemi abandonna Warendorf à son approche.

Le 8, l'armée arrive à Herford, campe sur un terrain difficile, sa droite à la Bega. M. d'Andlau reste à Bielfeld pour défendre la gorge de Bracwede. C'est en arrivant que le maréchal apprit le départ de l'ennemi de Dissen, dans la direction d'Osnabruck par Iburg.

Depuis quelques jours, Fischer donnait connaissance de la possibilité de s'emparer de Minden, si Melle était masqué. La retraite du prince Ferdinand, et une lettre interceptée indiquant une grande quantité de provisions, permirent à M. de Contades de laisser M. de Broglie libre de l'entreprise. Bien que la garnison fût assez nombreuse et soutenue d'un corps anglais campé derrière la place, M. de Broglie se rend, le 9, à Bergkirchen, appuyé d'un fort détachement sous les ordres du prince de Condé à Rehme, pour le cas où il serait obligé de se retirer. Vers 5 heures du matin, les chasseurs ennemis, soutenus de dragons, se retirèrent à l'approche de nos hussards, et le gouverneur, sommé de se rendre, s'y refusa, ayant ordre de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Toujours

(1) M. de Broglie à M. de Contades. Enger, le 8. (D. G., 3518, 98.)

(2) D. G., 3518, 17.

(3) M. de Monteynard au ministre. Herford. (D. G., 3518, 160.)

convaincu de l'importance de la garnison, M. de Broglie écrivait, à 9 heures et demie du matin, qu'il ne jugeait pas possible d'attaquer la ville l'épée à la main, sans s'exposer à une grande perte et peut-être à un insuccès; mais que, suivant toutes les apparences, le gouverneur se retirerait pendant la nuit. Déjà des équipages se montraient; mais, vu le manque de bateaux ou de gué, on ne pouvait les empêcher du côté de la rive droite du Wéser. Cependant les hussards de Nassau, à la recherche d'un gué, découvrirent un bac, et le comte de Broglie s'en servit pour passer avec les Fischer, en même temps qu'il ordonnait à M. de Closen de tourner la ville pour se placer devant la porte de Nienburg et empêcher la garnison de s'échapper de ce côté. Les Fischer ayant marché avec la plus grande célérité à l'ouvrage de la tête de pont, tandis que M. de Broglie envoyait quelques volées de coups de canon sur le pont et sur cet ouvrage, les ennemis en furent tellement effrayés qu'ils s'enfuirent dans la ville sans achever de lever le pont, et les grenadiers de Fischer, qui les suivaient de très près, entrèrent avec eux (1).

Le 6, lendemain de son arrivée à Borken, M. d'Armentières, sur l'avis de l'évacuation de Munster, la citadelle exceptée, marche sur Coesfeld le 7, couvert par les détachements de M. de Conflans à Appelhulsen et de M. d'Argens en avant de Coesfeld. Le général Wangenheim, à Ladbergen, n'avait pas encore rejoint le prince Ferdinand. Le 8, M. d'Armentières reste à Nottuln, la fatigue des troupes par la longue marche de la veille ne lui permettant pas d'aller plus loin; mais MM. de Conflans et Chabo, se présentant sous les murs de Munster, sommaient la garnison de se rendre. Voici ce que M. de Zastrow répondit à M. de Chabo : « En réponse à votre sommation, je ne suis point ici pour rendre la ville, mais pour la défendre, afin de m'acquérir ainsi votre estime et celle de M. d'Armentières (2). »

La ville est bloquée le 9, la droite dépassant Saint-Mauritz, la

(1) Lettre de M. de Broglie, du 9 juillet, 10 heures du soir (D. G., 3518, 139), et extrait de la lettre de M. de Contades, du 10 (D. G., 3518, 157).

(2) M. de la Chevalerie, général hanovrien, voulant entrer dans Munster, porteur de plans relatifs à la défense de la place et patenté pour y commander, est pris par M. de Carové, officier de la Légion Royale, plus tard nommé chevalier de Saint-Louis sur la demande de M. d'Armentières. (D. G.)

gauche au chemin de Dulmen et du haut Aa, occupé par M. de Thianges, M. de Chabo reliant ces deux points.

Dans la nuit du 10 au 11, M. de la Tour-du-Pin s'empara du faubourg Saint-Mauritz, dont la garde fut confiée à M. de Boisclaireau, lieutenant-colonel de Durfort, qui le lendemain fut très inquiété par le canon de la place. Son occupation, très désirée, semblait fort difficile par l'entreprise d'un siège, pendant que l'ennemi était à Osnabruck et M. de Contades encore à Herford. M. d'Armentières, ne se sentant pas assez protégé pour cette opération, suspendit l'envoi de Wesel de la grosse artillerie et ne s'occupa plus d'entrer dans la ville que par surprise ou de vive force. On espéra un instant qu'en coupant le batardeau au fort Lacroix, la ville pourrait être emportée d'un coup de main, mais l'entreprise fut bientôt reconnue impraticable. M. d'Armentières ne voyait plus d'espoir que dans l'ouverture de la tranchée, lorsqu'une lettre de M. de Contades lui fit changer son projet :

« Je vois que vous êtes devant Munster et que vous avez dû faire reconnaître aujourd'hui les moyens d'attaquer cette ville l'épée à la main. Je désire bien vivement que cette attaque se soit trouvée possible; je vous ajouterai même qu'elle est nécessaire dans la position où vous êtes, où est l'ennemi et où je suis. M. le prince Ferdinand, campé entre Iburg et Osnabruck, n'a que trois marches ordinaires, ou deux fortes, pour se porter sur vous. Il est vrai qu'il a l'Embs à passer; mais par la chaleur q'il fait cette rivière doit être fort basse et ne ferait pas un obstacle au prince Ferdinand. J'ai deux marches d'ici à Iburg; elles sont fort difficiles par la qualité du pays, ce qui n'est pas possible avec la rapidité que la circonstance exigerait. D'où je conclus que le prince Ferdinand peut marcher à vous, ce qu'il ne ferait pas si vous étiez maître de la ville de Munster. Il est donc nécessaire de l'attaquer et sans perdre de temps : la ville est grande, la garnison peu nombreuse pour se bien défendre, si vous faites plusieurs attaques. Cette garnison est, d'ailleurs, selon le rapport de M. de Lasalle (commissaire des guerres, chargé de traiter de l'échange des prisonniers), qui a passé avant-hier à Munster, composée de gens ramassés, la plupart milices ou invalides, et certainement cela ne peut se défendre. M. de Broglie s'est emparé hier au soir de Minden

l'épée à la main, il vous fait voir qu'avec ces gens-là il suffit d'entreprendre. »

Cette lettre parut si positive, qu'il n'y eut plus à hésiter. Malgré ses rapports, malgré ses reconnaissances, malgré ses renseignements, M. d'Armentières se dispose à attaquer par cinq côtés à la fois. Le succès ne répondit pas aux bonnes dispositions, à la bonne volonté des troupes. Les fossés, pleins d'eau, larges, profonds, n'arrêtèrent pas nos colonnes, qui échouèrent dans cette tentative. M. de Groslier, par un malentendu, trouva sur son passage des abatis et des coupures, et M. de Maupeou, égaré par ses guides, ne put arriver aussi à sa destination au moment voulu. Ces colonnes rentrèrent donc avec des pertes assez sensibles. Néanmoins, malgré cette attaque infructueuse dans la nuit du 11 au 12, la garnison se retira dans la citadelle le 22, et capitula le 25.

La prise de Minden donnait un grand avantage, par son pont sur le Wéser, pour passer cette rivière et resserrer le prince Ferdinand sur l'Aller, en le séparant d'Hameln et du Hanovre. Pour profiter de cet avantage, la réserve reçut ordre de marcher à Minden, et le maréchal se proposait de porter, le 12, l'armée à Rehme; mais les difficultés qu'il allait rencontrer pour les vivres l'engagèrent à prolonger son séjour à Herford, il se contenta d'envoyer à Enger les grenadiers de France, 2 brigades d'infanterie et 1 de cavalerie, aux ordres de M. Dumesnil, pour y remplacer la réserve. M. de Contades allait se trouver ainsi dans le cas de ne pouvoir quitter Herford et de voir gagner tranquillement le Wéser au prince Ferdinand, sans pouvoir le suivre. Effectivement, ce prince ne tarda pas à se mettre en mouvement. Fischer fit savoir, le 11, que le prince héréditaire de Brunswick avait marché, le 10, dans la direction de Nienberge, où il pouvait arriver en deux grandes marches; d'autres avis assuraient que nos hussards, des hauteurs d'Iburg, voyaient les ennemis en mouvement, mais sans pouvoir juger du nombre, et tout portait à croire qu'ils suivaient le prince héréditaire à Nienberge (1).

La marche du prince Ferdinand et le départ de toute l'armée d'Osnabruck fit prendre au maréchal la résolution de se porter sur Minden et de se mettre à cheval sur le Wéser; la question du pain

(1) Voir Bulletin du 14 juillet. « L'ennemi a abandonné Osnabruck. M. de Berchiny l'occupe depuis hier. » (D. G., 3518, 258.)

le gênait infiniment, cependant on trouva le moyen d'en donner, le 12, à 4 brigades d'infanterie et à 1 brigade de cavalerie. Ces troupes avec une partie du parc allèrent, aux ordres de M. de Beaupréau, le 13, à Eidinghausen et, le 14, à Minden. M. Dumesnil quitta Enger ce même jour, y arriva le lendemain, et l'armée, ayant reçu ses vivres, se met en route le 14, et campe à Eidinghausen sur deux lignes, la droite approchant de Rehme et la gauche près de la montagne, ayant la Bega derrière le camp, et, devant, la crête, fort élevée et couverte de bois, qui de Lubbecke va au Wéser. On fit pratiquer dans cette hauteur trois passages par lesquels l'armée, sans équipages, descendit dans son camp, ne pouvant suivre le chemin ordinaire qui longe le bord du Wéser.

La réserve passe le Wéser, se place à Buckeburg. Le 15, l'armée arrive à Minden (1), où elle s'établit dans une très bonne position, la droite à la ville, la gauche appuyée à la montagne, couverte par les grenadiers Royaux, la Gendarmerie, les Carabiniers. Les deux lignes étaient défendues en avant par un marais impraticable. On rassembla les bateaux nécessaires à un pont sur le Wéser. Le prince héréditaire s'était porté sur Stolzenau, et le prince Ferdinand sur Nienburg. Dès que l'avant-garde ennemie eut été signalée par M. de Raugrave, l'armée se mit en bataille, attendant le combat; mais à 6 heures du soir, après une canonnade, elle se retirait, suivie de nos troupes légères.

On continua de travailler au pont du Wéser pour déboucher sur l'ennemi, s'il gardait sa position derrière Petershagen. Au sujet de cette première tentative de l'ennemi contre lui, M. de Contades écrivait au maréchal de Belle-Isle, de Minden, le 18 juillet 1759 :

« Plus j'examine la position de l'armée dans ce camp, où je pense qu'elle est inattaquable, et plus je pense que le prince Ferdinand espérait que les démonstrations d'attaquer hier m'engageraient à marcher à lui, et qu'il pourrait m'attaquer avec avantage avant que l'armée fût formée. Je crois aussi qu'en occupant le camp d'Ovenstadt, derrière Petershagen, où il a rassemblé son armée, à l'exception d'un petit corps à Leese pour couvrir ses trois ponts de Stolzenau, il espère de me déposter et, en m'engageant

(1) Camp sous Minden : « L'armée s'est portée en deux marches d'Herford sous Minden. » (D. G., 3518, 273.)

à descendre le Wéser, m'éloigner de mes ponts, pour, en me dérobant une marche, passer rapidement sur les siens à Stolzenau et venir se placer vis-à-vis de Minden pour m'empêcher de déboucher. Afin de prévenir cet inconvénient, j'ai fait repasser le Wéser aujourd'hui à la réserve de M. de Broglie, qui y appuie sa gauche. Je compte, dans cette position, si le prince Ferdinand ne fait pas de mouvements qui m'obligent d'en changer, laisser finir à M. d'Armentières les sièges de Munster et de Lippstadt, faire les préparatifs pour celui d'Hameln et travailler à l'établissement des fours commencés ici (1). »

Pendant ce temps, le siège de Munster se poursuivait. M. d'Armentières, depuis le malheureux insuccès du 11, s'était arrêté à l'ouverture de la tranchée devant la ville et la citadelle. En attendant l'artillerie de Wesel, il prit une nouvelle position et assura son attaque entre le canal et la porte d'Hozter, ses bataillons campés en face de la citadelle, la cavalerie et les dragons sur la gauche, appuyant l'investissement par des patrouilles.

La tranchée fut ouverte le 29 au soir; un retard survenu dans la marche de l'artillerie ne permit de l'ouvrir devant la citadelle que le lendemain. Dès le 22, toute la garnison se retirait dans les murs de cette forteresse, et nos troupes, ayant découvert le mouvement, entrèrent dans la ville, presque en même temps que l'ennemi en sortait, et firent quelques prisonniers. On convint alors d'une neutralité qui ne concernait que la place; le siège de la citadelle fut continué. Nos batteries commencèrent leur feu le 25, à 3 heures du matin, avec tant de succès qu'à 8 heures la garnison se rendait prisonnière de guerre (2).

M. d'Armentières fit aussitôt ses dispositions pour le siège de Lippstadt. Il part, le 29, de Munster pour Rheda, où ses troupes arrivèrent successivement. Il couche, le 31, près de Langenberg et

(1) 12 régiments suisses, 8 allemands, 1 suédois et 1 brigade écossaise étaient en ce moment au service de France. Le 18, fut établi le nouvel ordre de chevalerie, sous le titre de Mérite militaire, pour récompenser les officiers étrangers qui, protestants, ne pouvaient obtenir d'être chevaliers de Saint-Louis. C'est une croix d'or attachée à la boutonnière avec un ruban bleu foncé, sans être ondé. D'un côté, une épée en pal, avec ces mots : *Pro virtute bellica*, et sur le revers, une couronne de laurier, avec cette légende : *Ludovicus instituit*, 1759.

(2) Bulletin du 24 juillet. (D. G., 3518, 258.)

campe, le 1er août, devant la place, avec son quartier général à Hellenghausen, après avoir laissé à Warendorf et Telgte la légion Royale et le régiment de Thianges en surveillance des mouvements ennemis sur Munster. Pendant ces opérations, le prince Ferdinand restait inactif dans sa position derrière Petershagen; il avait, dans la soirée du 19, tenté un mouvement qui se réduisit à quelques dispositions d'attaque sur le pont du marais à la tête du camp des volontaires de Hainaut. Une vive escarmouche eut lieu à Lubbecke entre la cavalerie anglaise et le régiment de Berchiny et les volontaires de Muret, qui furent obligés de se retirer (1).

L'ennemi s'éloigna pendant la nuit, et M. de Guerchy fut chargé de le suivre. Il y eut aussi quelques escarmouches sur la rive droite du Wéser entre Lahde et Wietersheim, ce qui nécessita des compagnies dans le château de Buckeburg, destinées à empêcher l'ennemi de l'emporter sans ouvrir la tranchée.

M. de Contades n'accéda donc à aucun mouvement tant que l'ennemi resterait dans sa position, et comme, le 25, il se retranchait même encore en différents points sur notre droite, rien n'annonçait un changement de sa part. Brême venait de tomber en son pouvoir, à la suite de l'entrée de déserteurs dans la ville.

Le 28 (2), 2 à 3,000 hommes se présentent de nouveau devant Lubbecke, et M. de Berchiny est encore obligé de se retirer, mais en faisant garder la gorge par les volontaires de Muret et ceux de Prague, qui venaient de le rejoindre avec le régiment de Turpin. Maître de Lubbecke, l'ennemi s'avançait sur les volontaires de Hainaut, quand M. de Grandmaison, à la tête des Muret, les força d'y rentrer en faisant des prisonniers. Les volontaires de Clermont, aussi attaqués à Osnabruck, sont obligés de se retirer sur Hille et Munster; alors M. de Contades détache à Melle, le 30, M. de Brissac.

Pendant que nous étions occupés du côté de Lubbecke et d'Osnabruck, l'armée ennemie manœuvrait, et, à la fin de la journée du 29, elle occupait Hille. Le prince Ferdinand ayant détaché le prince héréditaire de Brunswick pour occuper les derrières pa

(1) Bulletin de l'armée. (D. G., 3519, 74.)

(2) M. de Cornillon au maréchal. (D. G., 3519, 97.)

Lubbecke le 30, le maréchal jugea, le 31, le moment favorable pour l'attaquer le lendemain, 1er août.

La droite de l'armée ennemie était derrière le village d'Hille, sa gauche derrière celui de Holzhausen, et cette armée tenait encore au Wéser par un corps campé entre le village de Todtenhausen et celui de Petershagen. C'est sur ce corps que le maréchal voulait porter ses premiers efforts, pour le culbuter et embrasser ensuite le flanc gauche de l'ennemi. M. le duc de Broglie, avec la réserve, fut chargé de cette attaque; on le renforça de 8 B. de grenadiers de France et Royaux, de 6 pièces de canon de 12 et de 4 obusiers, avec prescription d'attaquer l'ennemi vivement et rapidement, pour ne pas donner au prince Ferdinand le temps d'arriver sur notre gauche affaiblie, et faire le principal effort par notre droite.

L'armée se forma en bataille au point du jour, appuyant sa gauche au marais, occupant le village d'Hahlen et les haies qui l'environnent jusqu'à une grande bruyère. 4 brigades d'infanterie aux ordres de M. de Guerchy fermaient la gauche de la première ligne, soutenues en seconde ligne par le corps saxon (prince Xavier de Lusace).

3 brigades de cavalerie (M. de Fitz-James), au centre de la ligne, dans une grande bruyère entre le village de Hahlen et celui de Todtenhausen, étaient appuyées par 3 autres brigades de cavalerie en seconde ligne (M. Dumesnil). La Gendarmerie et les Carabiniers restaient en réserve en troisième ligne derrière le centre. La droite de la ligne se composait de 4 brigades d'infanterie (M. de Nicolaï), placées à la droite de la cavalerie et soutenues en seconde ligne par 2 brigades d'infanterie (M. de Saint-Germain). La réserve du duc de Broglie formait l'extrême droite avec le renfort qu'elle venait de recevoir. M. de Nicolaï avait ordre de concerter ses mouvements avec ceux de la réserve, et même de la soutenir pour faire dans cette partie un effort décisif (1).

L'action commence, à cette droite, à 5 heures du matin, par une canonnade fort vive avec le corps ennemi qui s'était avancé au village de Todtenhausen. Cette canonnade dura près de trois heures, et M. le duc de Broglie, assuré qu'il y avait plus de troupes dans cette partie qu'on ne l'avait imaginé la veille, joignit à M. de Nicolaï les

(1) D. G., 3520, 13.

2 brigades de seconde ligne. Le duc de Broglie donna ses derniers ordres au moment où l'action commençait à la gauche du centre.

Le prince Ferdinand eut le temps de reporter sur son centre les troupes de sa droite; il fit déboucher promptement 6 B. anglais et 3 hanovriens, formés en deux lignes, sur la bruyère, sans canon, vis-à-vis de notre cavalerie, tandis que d'autres troupes avec du canon attaquèrent la gauche de M. de Guerchy. M. le duc de Fitz-James, voyant déboucher cette infanterie anglaise vis-à-vis de lui, fit marcher une partie de sa cavalerie sur elle; mais cette infanterie, sans s'émouvoir, fit un feu de mousqueterie très vif que notre cavalerie ne put soutenir.

Le maréchal arriva alors au centre et ordonna à M. de Beaupréau d'occuper, avec les brigades de Touraine et de Rouergue et 8 pièces de canon, quelques maisons entourées de haies en avant de la droite de notre cavalerie, pour la protéger et prendre à revers cette infanterie ennemie qui s'avançait avec tant d'audace. Pendant que cet ordre s'exécutait, quelques brigades de cavalerie marchèrent de nouveau sur cette infanterie, qui soutint cette seconde charge avec la même fermeté; la Gendarmerie et les Carabiniers firent avec aussi peu de succès une troisième charge, et M. de Poyannes, qui les commandait, reçut un coup de feu et quelques coups de sabre. La droite de la cavalerie, conduite par M. de Vogué, en fit une quatrième aussi infructueuse. Le prince de Condé à sa tête montra la plus grande valeur.

Toute cette cavalerie est mise en déroute, et le centre percé. Les brigades de Touraine et de Rouergue, qui n'avaient pas encore achevé d'occuper les maisons, sont attaquées furieusement; M. de Beaupréau est blessé de plusieurs coups de sabre; elles se replièrent sur les brigades d'Auvergne et d'Anhalt, placées à la hâte dans les haies en arrière de la bruyère. L'ennemi se rendit maître de ces maisons et y plaça du canon qui nous fit beaucoup de mal.

Tandis que ces différentes attaques avaient lieu au centre et à la droite, l'ennemi poussait vivement celle de la gauche. M. de Lusace soutint nos brigades de première ligne et attaqua, avec quelques bataillons saxons, une tête de colonne qui débouchait sur lui; mais malgré tous ses efforts, nos brigades d'Aquitaine et de Condé son

obligées de se retirer avec beaucoup de perte; M. Maugiron, qui les commandait, est blessé de deux coups de feu.

Voyant le désordre général, le maréchal ordonne la retraite. M. de Guerchy et M. de Lusace replièrent dans le camp les brigades de la gauche, qui passèrent le ruisseau sur les différents ponts. Les troupes de la réserve firent leur retraite sur Minden, ainsi que la cavalerie.

C'est dans ce moment que le maréchal sut le duc de Brissac attaqué et battu près de Gohfeld par le corps du prince héréditaire, et que ce prince était maître du pont de Gohfeld sur la Bega, qui se jette dans la Verra; il apprit en même temps, par le commandant de l'escorte des gros équipages à Rehme, que les ennemis marchaient à lui et que, pour s'en garantir, il avait fait brûler le pont.

L'occupation par l'ennemi de ces deux ponts, qui devaient servir à la retraite de l'armée, détermina le maréchal à faire passer le Wéser pour se retirer, et l'ordre fut donné aux équipages, au convoi de pain et aux troupes. Le maréchal alla à Minden pour y faire les dispositions de cette retraite par un pays où rien n'était préparé à cet effet (1).

« M. de Contades débouche dans la plaine à la pointe du jour.

(1) *État des officiers tués ou blessés à la bataille sous Minden.*

Infanterie.

	Tués.	Blessés.
Picardie	2	1
Champagne	»	2
Navarre	»	2
Piémont	1	15
Touraine	24	21
Condé	4	14
Le Roi	»	3
Tournaisis	2	2
Enghien	3	12
Grenadiers de France	15	27
Dauphin	1	2
Belzunce	»	2
Rouergue	7	12
D'Aumont	6	20
	65	140

Cavalerie.

	Tués.	Blessés.
Gendarmerie	14	15
Colonel-Général	7	»
Mestre-de-Camp	2	3
Le Roi	»	5
Marcieu	14	4
Henrichemont	2	9
Moustiers	2	10
Archiac	2	7
Polly	5	10
Vogué	3	6
Condé	2	2
Carabiniers	35	12
	88	84

M. de Broglie commande l'avant-garde destinée à l'attaque décisive du village. Le succès de la journée dépendait de lui : son indécision, sa lenteur, le firent échouer. Il prétendit que l'ordre donné la veille n'était pas exécutable, l'ennemi s'étant renforcé : il engage une légère canonnade, se rend auprès du maréchal; les heures s'écoulent et laissent au duc Ferdinand le temps de renforcer sa gauche, qui eût été écrasée. *Ce général fut coupable; il était mal disposé et jaloux de son chef.* » (Napoléon, *Précis des guerres de Frédéric*, Paris, Hachette, 1872, t. III, p. 286.)

Le maréchal, justement mécontent, adressa un mémoire au roi; M. de Broglie en fit autant. Ils arrivèrent à Versailles le dimanche 12, et il y eut grand conseil à Bellevue. Les voix furent partagées entre l'approbation et le blâme, le roi seul s'abstint. Barbier (*la Gazette de France*) et l'opinion publique s'élevèrent bientôt pour réagir en faveur de M. de Contades, et l'adieu du général Clarke au maréchal de Broglie devint, à Berlin, une formule familière : « Minden n'est pas clair. »

« D'Alembert a entendu dire au roi de Prusse qu'à la bataille de Minden, si M. de Broglie eût attaqué les ennemis et secondé M. de Contades, le prince Ferdinand était battu. Les Broglie ayant fait demander à M. d'Alembert s'il était vrai qu'il entendit dire ce fait au roi de Prusse, celui-ci a répondu oui. » (Champfort, *Caractères et anecdotes*, deuxième volume, p. 184.)

« ... Vous voulez bien me faire le détail, écrivait M. de Belle-Isle à M. de Castries, de quelques circonstances de ce qui s'est passé de la part de la cavalerie à la malheureuse affaire du 1er de ce mois. J'y vois que la cavalerie a chargé avec tout le courage possible, mais en détail et non par une disposition générale; il y aurait trop à dire dans une lettre, et je n'ai pas le temps. Il ne m'entre pas dans l'esprit que 60 E. en plaine ne puissent pas rompre et fouler aux pieds 9 ou 10 B., tandis que je vois que dans le même lieu, et un moment après, une poignée de cavalerie ennemie a sabré, renversé et mis en déroute 4 de nos brigades d'infanterie, qui composaient en nombre un tiers de plus de combattants que les bataillons anglais qui ont repoussé notre cavalerie. »

Cette défaite d'une masse considérable de cavalerie est, en effet, extraordinaire. Il existe bien, il est vrai, des exemples de la cavalerie

repoussée par l'infanterie, mais un des plus remarquables est celui de la bataille de Minden. Au centre des alliés se trouvaient 8 B., sur trois rangs et formés sur deux lignes. 63 E. de la meilleure cavalerie française leur étaient opposés : ces E., disposés sur trois lignes, étaient soutenus sur les deux flancs par des batteries d'environ 60 canons. L'infanterie attaque malgré le feu de l'artillerie. Les deux premières lignes de la cavalerie, qui tentent plusieurs attaques sans succès, sont repoussées par le feu de l'infanterie qui restait en ligne. Pendant ce temps, la cavalerie de la troisième ligne fait un mouvement tournant et attaque l'infanterie de front et de flanc, et partiellement à revers. L'infanterie résiste victorieusement et peut se retirer. Cet exemple prouve qu'autrefois déjà il n'était pas facile de culbuter une bonne infanterie. C'est un exemple d'ordre déployé, mais l'ordre généralement adopté était et est encore aujourd'hui la formation en carré. Les améliorations successives apportées dans les armes à feu et dans l'artillerie ont changé tous les anciens principes. Non seulement les formations sont devenues toutes différentes, mais elles ont entraîné la proportion entre les trois armes. Il fut un temps où les attaques de la cavalerie en masse décidaient du sort des batailles, ou du moins y contribuaient. Et cependant, quelques années après, la cavalerie turque, qui était fameuse, ne put obtenir aucun succès contre notre infanterie. Le genre de carré dont on s'est servi en Égypte était le carré plein, formé sur six et neuf rangs de profondeur, et c'est ainsi que furent disposés non seulement les cinq carrés de la bataille des Pyramides, mais encore ceux de toutes les affaires qui eurent lieu contre la cavalerie des mameluks. Même pendant la guerre de l'Indépendance, ce genre de carré a toujours été employé avec succès. L'introduction des armes se chargeant par la culasse a produit un bouleversement encore plus complet dans la manière de résister à la cavalerie, car, par la rapidité de son feu, le carré empêche encore davantage son approche.

Les Anglais ont employé plusieurs fois les carrés vides sur deux et quatre rangs, et, dans le dernier cas, les deux premiers rangs mettaient genou à terre pour faire feu. L'infanterie ne s'est pas toujours formée en carré pour résister aux attaques de la cavalerie, souvent elle s'est jetée à terre. Cette manœuvre fut employée en 1812 par

tout un régiment russe. La cavalerie française passa sur le régiment, qui se releva pour tirer dans le dos des cavaliers et leur fit beaucoup de mal. Deux faits du même genre eurent lieu à la bataille d'Alexandrie avec un régiment anglais, et à la bataille de Fuentes Onoro (1811) avec un régiment irlandais contre la cavalerie de Kellermann.

La prise de Minden est devenue une époque si intéressante, par les suites qui en résultèrent, qu'il est nécessaire de ne rien oublier des circonstances qui y conduisirent.

Les ennemis, après leur départ du camp de Rietberg, que les mouvements de l'armée par sa gauche avaient rendu insoutenable, se dirigèrent sur Ravensberg, ce qui détermina M. le maréchal à porter l'armée à Bielfeld. Il lui fit passer les défilés qui traversent la chaîne de montagnes qui s'avance du pays de Paderborn et la fit camper sur la chaussée d'Herford, ayant les débouchés et Bielfeld derrière elle. La réserve fut portée à une demi-lieue en avant et poussa une tête sur Herford. Dans cette position, les ennemis, que l'on avait supposés avoir marché rapidement sur le Wéser, se trouvèrent, d'après les nouvelles que l'on en reçut alors, campés à Rintel sur notre flanc gauche. Pour les reporter plus promptement sur le Wéser, M. de Broglie proposa de s'avancer à Engeren et demanda qu'on fît marcher à Herford un corps qui pût éclairer ce qui viendrait de Minden, couvrir son flanc droit et assurer sa retraite, s'il y était forcé. En conséquence, on y porta 3 brigades d'infanterie et 1 de cavalerie. Sur l'avis que M. de Broglie savait les ennemis en marche de Rintel pour gagner le bas Wéser, il proposa à M. le maréchal d'arriver avec son armée à Herford, pour être plus à portée de soutenir son entreprise sur Minden. En effet, la possession de Minden réunissait bien des avantages qui devaient faire illusion : l'armée n'avait pas de pontons à sa suite et acquérait, par la prise de cette place, un pont de pierre et des bateaux pour en construire.

Sans cet événement, il eût fallu aller passer le Wéser à Hameln sur des ponts qui devaient descendre de Munden, ce qui aurait fait perdre un temps considérable par la longueur de la marche, laquelle n'aurait pu être exécutée qu'après les différents sièges de la Westphalie; d'ailleurs, la marche de Minden sur Hanovre était aisée, et les ennemis, obligés de repasser sur la rive droite du Wé-

ser, auraient pu toujours être primés dans leurs mouvements et obligés de rester dans la partie basse, où ils eussent pu être forcés à une seconde capitulation telle que celle de Closter-Seven.

Enfin, sans s'apercevoir des suites qui résulteraient des marches que l'on proposait, M. de Broglie écrivait à M. le maréchal pour l'engager à porter son armée à Minden afin d'assurer sa conquête, et lui demanda, à diverses reprises, la permission d'aller faire avec sa réserve le siège d'Hameln, pour lequel il disait n'avoir besoin que de son artillerie de campagne. Le maréchal se refusa constamment à cette proposition, et motiva son refus sur la nécessité de couvrir les sièges de Munster et de Lippstadt, sur l'impossibilité où il serait d'assurer en même temps celui d'Hameln, et sur la faiblesse dont serait son armée si la réserve en partait. Il se détermina à lui accorder la première de ses demandes et marcha à Minden, où il se fit prévenir par une partie de l'armée, dont la totalité arriva 24 heures après.

Je ne sais quels étaient les projets de M. de Broglie, mais la tête de l'armée n'eut pas plus tôt paru qu'il passa le Wéser et alla camper à deux lieues de Minden sur la route de Hanovre. Il faut croire qu'il ne prit ce parti que sur la nouvelle qui arriva que les ennemis avaient marché à Dippenau pour, de là, gagner le Wéser et le passer au pont de Stolzenau. Quoi qu'il en soit, l'armée des ennemis était encore loin de la rive gauche et n'avait fait qu'une marche en arrière depuis son départ de Nielle, sans se rapprocher du Wéser, lorsque M. de Broglie le passa. Si l'on veut se représenter quels étaient les objets qu'on devait se proposer alors, on verra que M. d'Armentières, attaché aux sièges de Munster et de Lippstadt, devait être couvert de préférence à tout, et que l'armée d'observation, affaiblie par tous les corps qu'on avait été forcé de laisser en arrière, n'avait dû prendre qu'une position de défensive qui ne la commît pas, jusqu'au moment où elle aurait rassemblé ses forces, soit avant, soit après avoir entrepris le siège de Lippstadt.

Qu'on rapproche donc les objets qu'on avait alors : 1° avec la demande du siège d'Hameln ; 2° avec la marche que M. de Broglie fit sur le chemin de Hanovre, les ennemis étant du côté d'Osnabruck ; 3° avec la marche de l'armée à Minden, et je défie qu'on puisse voir plus d'inconséquences réunies.

L'armée arrivée sous Minden, on prit une mauvaise position : on campa dans la montagne, la droite au Wéser, le canal devant soi, et on ferma la gauche par des bataillons en potence.

On discuta beaucoup s'il n'était pas préférable de passer le canal et de camper l'armée sur le ruisseau; mais le désavantage d'avoir un canal derrière soi avec des prairies marécageuses parut trop grand, et on remit au lendemain pour voir ce qu'il y aurait de mieux à faire. Je crois qu'aucune des deux positions proposées ne remplissait les vues du moment : celle qu'on avait prise tenait l'armée trop resserrée et trop aisée à tourner et à enfermer; la seconde avait les mêmes inconvénients à beaucoup d'égards, et toutes deux ne couvraient ni le siège de Munster ni les communications de l'armée. C'est par toutes ces raisons qu'il fallait se porter de préférence à Lubbecke, en jetant une grosse garnison dans Minden, et placer la plus grande partie des troupes légères dans les défilés de la chaîne de montagnes qui vient du Wéser jusqu'à Lubbecke.

Les ennemis n'eurent pas plus tôt appris l'arrivée de l'armée du roi, et qu'elle avait été obligée de laisser en arrière des corps pour masquer Lippstadt et Hameln, pour garder la Hesse et assurer nos communications, qu'ils marchèrent sur nous et arrivèrent pour nous combattre le 17 juillet.

Ce mouvement offensif de leur part arrêta la marche de M. de Broglie : il vint camper près de Minden et ne crut plus que les ennemis se retireraient en fuyant, comme il l'avait supposé quand il voulut être envoyé à Hameln; il fut convaincu, au contraire, que nous allions être attaqués.

Lorsque les ennemis se furent campés, ils envoyèrent un détachement de 4 B. s'emparer de Bremen et se préparèrent à entreprendre Osnabruck. Ils formèrent en même temps le projet, après avoir reconnu que notre position n'était pas attaquable, de la tourner et d'intercepter nos convois. On doit supposer, par leurs mouvements, qu'ils étaient persuadés qu'on ne pouvait déboucher sur eux, et le détail prouvera bien le contraire et le danger qu'ils ont couru.

La position de l'armée du roi ne pouvait être tournée que par Lubbecke. Depuis le Wéser, où les ennemis avaient appuyé leur gauche, il y avait plus de cinq lieues, ce qui formait une étendue de

terrain au-dessus de celui qu'ils pouvaient embrasser en campant en front de bandière. M. le prince Ferdinand, pour parvenir à embrasser notre gauche, laissa un corps de 10 à 12,000 hommes, fit marcher son armée par sa droite et vint la camper devant la gauche de celle du roi, s'étendant obliquement par la droite et tirant sur Lubbecke. Il porta de là des détachements sur notre communication par le revers des montagnes et fit emporter Osnabruck, où nous avions les volontaires de Clermont. C'est dans cette situation que M. le prince Ferdinand, malgré l'étendue énorme du terrain qu'il embrassait, porta M. le prince héréditaire presque sur Herford, fit passer des détachements intermédiaires à Lubbecke pour lier ces différents corps, et donna ordre à M. le prince héréditaire d'attaquer les convois qui arriveraient au camp. M. le maréchal attendait un trésor de Francfort et avait détaché M. de Brissac pour en assurer l'arrivée, et ce fut le lendemain qu'il reçut l'ordre d'attaquer M. le prince Ferdinand (1). Quoique ce moment ne fût point spécifié, et que le général de l'armée soit toujours le maître de déterminer l'instant, pour juger sainement des raisons qui déterminèrent le maréchal de Contades à attaquer et justifier le parti qu'il prit, il faut se représenter l'objet général de Versailles.

Le seul qui lui paraissait essentiel à remplir était l'expédition d'Angleterre; or elle ne pouvait s'exécuter qu'après avoir reçu 24 B. de l'armée, qui ne pouvait les détacher qu'après avoir obtenu des avantages qui lui permissent de s'affaiblir. Ainsi donc une victoire était devenue nécessaire, et il ne devait plus être question que d'en chercher l'occasion dans une bataille.

Il faut se ressouvenir de la position des ennemis et du corps de 10,000 hommes qui était détaché de leur armée. Qu'on calcule la force dont elle pouvait être, en la comparant avec celle que nous avions, et on verra que la proportion de supériorité que nous devions

(1) Le maréchal, qu'on reconnaissait cependant grand tacticien, flegmatique, froid, arriva dans les funestes plaines de Minden, où sa fermeté l'abandonne, ainsi que sa fortune. Cette bataille arrêtée sur ses papiers depuis six mois, il la perd, tout en laissant le duc de Brissac agir pour son compte, et le duc de Broglie, qui devait attaquer l'ennemi par sa gauche, hésite sous le prétexte de retranchements impraticables. Par le fait, la gauche de M. de Contades resta en place; le centre seul sous ses ordres fut battu et dissipé. Cependant cette campagne fut bien combinée, savante, très régulière.

avoir était la même que celle que nous eussions eue si, de part et d'autre, nos forces respectives avaient été rassemblées. Le calcul des forces des deux armées lors de la bataille servira de preuve à ce que j'avance et justifiera le moment que M. de Contades a pris pour exécuter les ordres du roi.

La disposition de l'attaque donne une idée exacte de l'objet général qu'il se proposait; il serait difficile d'en donner une plus nette, et tous ceux qui connaîtront le pays verront certainement qu'elle ne pouvait être mieux faite relativement à la position que les ennemis avaient prise. On verra que tout était sacrifié à l'attaque de la droite; que l'ordre oblique, que l'on avait préféré, avait pour but de refuser la partie de l'armée qui devait toujours s'éloigner des attaques, et que le point essentiel devait être emporté avant que les ennemis eussent pu faire aucune disposition.

Ceux qui connaissent le pays jugeront aisément que, la gauche de l'ennemi dépostée, toutes ses dispositions étaient prises à revers; qu'il n'était plus temps de se mettre en bataille sur son flanc, et que la crainte d'être coupé du pont de Stolzenau ne lui présentait d'autres ressources que celle de s'y diriger avec promptitude pour n'y être pas prévenu. La marche de nuit se fit avec beaucoup d'ordre; l'armée passa le canal, s'allongea en colonnes, et, à la pointe du jour, elle se développa et se mit en bataille :

On se bornera à citer des observations sur les trois causes principales de la perte de la bataille.

« La première, sur la non-exécution des ordres donnés à la droite pour attaquer; c'est la faute première qui a entraîné toutes les autres et sur lesquelles je ne m'étendrai pas. Je rapporterai seulement ce que j'ai vu, et qui sert de preuve aux choses que M. le prince Ferdinand a dit depuis à nos prisonniers. On peut se ressouvenir de la position des corps détachés de l'armée des ennemis; celle du roi avait passé le canal et s'était formée en bataille de l'autre côté, avant la pointe du jour, sans que les ennemis en fussent instruits. La première nouvelle qu'ils eurent de notre mouvement ne leur vint que par la fausse attaque de Navarre à notre gauche; alors M. le prince Ferdinand se levant et l'armée prenant les armes, il sentit que la première chose essentielle qu'il y avait à faire était de marcher avec toute son armée par sa gauche. Cette marche se fit à la vue de toute la gauche et du centre de l'armée du roi; les

ennemis négligèrent tous les autres objets, pour remplir celui-là, et ce ne fut qu'après avoir bien reconnu que le corps de la gauche n'était que canonné et qu'on ne faisait aucune disposition pour l'attaquer que nous revîmes les mêmes colonnes, qui avaient marché de droite à gauche, remarcher de gauche à droite et déboucher pour attaquer notre centre. On sent aisément par le détail de ce mouvement des ennemis combien le point de leur gauche leur paraissait essentiel, puisque ce fut là le premier objet dont ils s'occupèrent et que ce ne fut qu'après s'être assurés de la tranquillité de notre droite qu'ils pensèrent à changer leurs dispositions.

« La seconde faute n'a pas décidé du sort de la bataille, mais a fait écharper 2 brigades d'infanterie. Le centre de la ligne devait aller, toujours en s'allongeant, jusqu'au canal où la gauche de l'armée devait appuyer; on changea la disposition générale et on porta 2 B. du centre en avant avec ordre de gagner l'autre côté d'une bruyère qui les séparait. Quelles étaient les vues qu'on se proposait? On a supposé, depuis, que les 2 brigades auraient empêché les ennemis de déboucher; mais comme elles auraient été préalablement attaquées en sortant de l'alignement général dont elles ne pouvaient plus être soutenues, elles eussent été perdues vraisemblablement. Quoi qu'il en soit, elles n'eurent pas le temps d'arriver à leur destination; la cavalerie ennemie avait débouché dans la bruyère, et, M. de Nicolaï ayant fait un mouvement par sa droite pour se joindre au corps de M. de Broglie, M. de Beaupréau, qui était à sa gauche et qui commandait les 2 B., leur ordonna de se rompre pour se lier à lui. Ce mouvement fut exécuté si près de la cavalerie ennemie qu'elle arriva dans les intervalles de nos B. avant qu'ils se fussent remis en bataille. Leur position dans ce moment-là rendait de leur part toute défense impossible; aussi furent-ils tous sabrés, à l'exception de 2 B. de la gauche que la brigade de cavalerie de droite sauva par un mouvement en avant, mais qui dérangea l'ensemble de la première charge de la cavalerie par l'attention que cette brigade de la droite dut avoir dans la partie opposée au terrain que la colonne anglaise occupa et sur lequel elle combattit.

« La troisième faute principale dans cette journée vint du commandant de l'aile gauche. Le mouvement général que les ennemis avaient fait assurait sa position; nous avons vu toute leur armée

marcher par sa gauche, moyennant quoi la nôtre ne pouvait avoir qu'un masque devant elle. La suite naturelle de cette disposition était de s'occuper davantage de flanquer la ligne de cavalerie, et cela fut proposé à plusieurs reprises; mais quelques coups de fusil devant la gauche arrêtèrent toujours le mouvement qu'on demandait et qui, je crois, eût été efficace, car, si on eût voulu porter 2 ou 3 brigades dans des bois en avant de la ligne de cavalerie, elles eussent flanqué toute la plaine et jamais aucune troupe n'y eût débouché. Par là, les ennemis n'avaient d'autre parti, pour entreprendre sur nous, que de remarcher par leur droite pour attaquer en force notre gauche, ce qu'ils n'auraient pu faire sans se découdre entièrement. On doit croire qu'ils n'auraient pas osé le risquer; car, s'ils l'eussent fait, tous les changements de disposition auraient vraisemblablement donné le temps d'exécuter les ordres réitérés d'attaquer que M. le duc de Broglie avait reçus (1). »

Pendant que l'armée reculait rapidement (2), à travers un pays dépourvu de vivres, poursuivie et harassée continuellement par l'ennemi, les généraux s'accusaient réciproquement de la perte de la bataille. M. de Broglie avait attaqué trop tard le corps qu'il devait couper; M. de Contades ne l'avait pas soutenu à temps, et ils publiaient l'un contre l'autre des mémoires souvent trop injurieux. La correspondance donne assez de renseignements sur la perte de cette bataille et sur les causes qui l'ont amenée pour qu'on soit porté à croire que Minden devait s'inscrire comme une victoire de plus dans les pages de notre histoire. D'après les intrigues du moment et celles qui suivirent, on ne doit même pas craindre d'affirmer que

(1) D. G., 1759.

(2) *État des pertes de l'armée française à la bataille de Minden.*

	OFFICIERS.			SOLDATS.				
	Tués.	Blessés.	Total.	Tués.	Blessés.	Perdus.	Total.	
Infanterie..	91	261	352	3.071	2,128	682	5,881	8,372
Cavalerie...	36	92	128	1,100	701	210	2,011	
	127	353	480	4,171	2,829	892	7,892	

La correspondance officielle porte cette perte à 10,000 hommes; les 8,372 qui figurent dans ce tableau sont les chiffres fournis par les régiments.

M. de Broglie, dans cette malheureuse journée, a plutôt obéi à un sentiment de jalousie qu'aux ordres reçus. Voici, d'ailleurs, cette correspondance :

Le maréchal de Contades au maréchal de Belle-Isle.

« Camp de Cassel, le 11 août 1759.

« J'ai reçu ce matin, avant de partir de Lutternberge, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 7, après avoir reçu le courrier qui vous a appris la malheureuse journée du 1er. Je pense comme vous, et je ne puis m'accoutumer à croire que l'armée du roi ait été battue; j'en sens tout le malheur et en suis pénétré de la douleur la plus vive, à laquelle je ne me laisse point aller pour que le service du roi n'en souffre pas. La disposition que j'avais faite pour attaquer M. le prince Ferdinand, et que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, répond, en quelque façon, à toutes les questions que vous me faites sur ce qui s'est passé le 1er; je vais cependant suivre les articles de votre lettre et y répondre.

« J'avais formé le projet d'attaquer les ennemis, certain, comme je l'étais, que M. le prince Ferdinand s'était affaibli de 12 ou 15,000 hommes. Toute l'armée, mise en mouvement la nuit du 31 au 1er, était en bataille à la pointe du jour. Mon ordre était que l'attaque commencerait à une demi-heure de jour; que le signal serait donné par l'attaque de la droite, et que, les premiers coups de fusil tirés à cette droite, le centre et la gauche marcheraient en avant pour attaquer. D'après la connaissance que j'avais prise de la position des ennemis, et que M. le duc de Broglie, chargé de l'attaque de la droite, avait prise par lui-même la veille, j'avais fait mes dispositions en conséquence. M. le duc de Broglie ne jugea pas, le jour de l'action, qu'il fût possible d'attaquer les ennemis par leur gauche, où il voyait plus de troupes qu'il n'en avait vu la veille; il ne jugea même pas possible d'attaquer, étant soutenu par les 16 B. aux ordres de M. le chevalier de Nicolaï, qui appuyaient à sa gauche et auxquels j'ajoutais 2 brigades d'infanterie de seconde ligne et 1 brigade de cavalerie.

« Je vous ai mandé ce qui s'était passé sur cela; il en est résulté que les ennemis n'ont point été attaqués par leur gauche, que je

l'ai été par la mienne et en même temps par le centre, où j'ai été percé, ayant mis mes principales forces à la droite; il est très vrai que les ennemis n'avaient que 8 ou 10 B., le plus grand nombre anglais, dans cette partie, qui étaient en bataille et point en colonne. Incommodés par notre canon de droite et de gauche, ils se déterminèrent à attaquer notre ligne de cavalerie, dont la totalité était réunie au centre sur deux lignes, composant 61 E. La première ligne, voyant cette infanterie déterminée à l'attaquer dans une bruyère rase, la chargea à toutes jambes; il y eut des régiments qui entrèrent dans la ligne d'infanterie, qui, sans s'ébranler, fit un feu prodigieux. Notre cavalerie se replia tout aussi vite qu'elle avait chargé; la seconde ligne fit la même manœuvre avec aussi peu de succès; la Gendarmerie et les Carabiniers eurent le même sort. Il y eut ensuite quelques escadrons qui se rallièrent et qui firent de nouvelles charges aussi infructueuses. Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le mander, 8 ou 10 B., dans une bruyère rase, ont battu 61 E. français : si je ne l'avais pas vu, je ne le croirais pas!

« Les grenadiers de France ont beaucoup perdu du canon : je les avais joints à la réserve de M. de Broglie pour attaquer la gauche des ennemis; les brigades de Touraine et de Rouergue appuyaient leur gauche à la droite de notre cavalerie. Dans le moment que M. de Beaupréau les fit marcher en avant pour soutenir une batterie qu'il voulait établir pour prendre en flanc l'infanterie anglaise, ces 2 brigades furent attaquées par la cavalerie ennemie et battues. La brigade du Roi-cavalerie, que j'avais mise par une seconde disposition pour les soutenir, poussa la cavalerie des ennemis et dégagea beaucoup de prisonniers qu'ils avaient faits sur nous, nommément MM. de Beaupréau et de Séchelles.

« La brigade de Picardie était à la droite de la première ligne, ayant à sa droite les grenadiers de France; celle de Belsunce à la gauche de Picardie, ensuite Touraine et Rouergue. C'étaient ces 4 brigades qui devaient attaquer la gauche des ennemis de concert avec M. le duc de Broglie; Champagne, le Roi, Condé et Aquitaine étaient à la gauche, appuyant leur droite à la cavalerie. Les 2 brigades de Condé et d'Aquitaine ont été chargées et ont beaucoup perdu. La brigade d'Auvergne et celle d'Anhalt étaient en seconde ligne derrière Picardie et Belsunce. La brigade de Navarre soutenait une batterie que nous avions sur la chaussée qui traverse le marais, et cette

batterie voyait en flanc la droite des ennemis. Il ne me fut pas possible de conserver la position que j'avais à Minden avant l'action, quoique la plus grande partie de l'infanterie n'eût pas combattu, les 61 E. n'étant pas en état de rendre aucun service et étant nécessaires à cette position. Les ennemis la suivirent avec du canon et l'obligèrent de se replier, ce qui séparait ma droite d'avec ma gauche et me força de prendre le parti de la retraite. M. d'Armentières, étant à Lippstadt, était trop éloigné de la petite rivière de Bega pour inquiéter le prince héréditaire (1), et je n'avais point de ponts sur cette rivière, parce que l'officier qui était chargé de la garde des gros équipages les avait brûlés. J'aurais eu de la peine à passer cette rivière, trouvant un corps de 15,000 hommes devant moi et une armée victorieuse derrière... »

(1) Brunswick-Luneburg (Charles-Guillaume), nommé le *prince héréditaire*, fils aîné du duc Charles de Brunswick, régnant, et de la sœur de Frédéric II, Philippine-Charlotte, né le 9 octobre 1735. Combat souvent en chef dans la guerre de Sept ans, sous le prince Ferdinand, son oncle, troisième frère de Frédéric II, surtout le 23 juin 1758, qu'il décide la victoire. Dans son voyage en Europe et en France (1766), Voltaire le reçut à Ferney et lui adressa, en 1767, ses lettres sur Rabelais. Il épouse la princesse Auguste de Galles; fait la campagne des Prussiens en Hollande (1787). Lors de la coalition (1792) de la Prusse et de l'Autriche contre la France, sa réputation militaire l'appela au commandement en chef. Frédéric l'appelait un héros; il est un des grands généraux que la Prusse ait produits. Sa bravoure, ses talents, contribuèrent puissamment à l'issue de la guerre de Sept ans, où il se distingua. Sa fortune devait échouer devant la République, plus tard devant Napoléon. Son manifeste, sa jactance, ses menaces, devinrent le signal de ses revers. Ses talents l'abandonnèrent à la bataille d'Iéna, qui réparait glorieusement l'affront de Rossbach. Atteint d'un coup de feu dans les yeux, ses derniers regards assistaient à la ruine de la monarchie prussienne. Il ne survécut pas longtemps à cette défaite; blessé mortellement le 14 octobre, aux environs d'Auerstadt, il meurt à Ottensée, près d'Altona, le 10 novembre 1806. C'est lui qui fit prisonnier le comte de Gisors, en eut soin comme d'un frère, ne le quitta pas jusqu'à sa mort, qu'il honora de ses larmes. Le prince héréditaire de Brunswick avait une grande intelligence de la guerre, beaucoup de courage, beaucoup de vivacité; il a fait de grandes fautes, dont il a été puni par le mauvais succès, mais il a toujours déployé des talents supérieurs. (D. G.)

Son fils, le duc de Brunswick, fut tué en 1815, aux Quatre-Bras.

Le maréchal de Belle-Isle au duc de Broglie.

« Versailles, le 12 août 1759.

« Le maréchal de Contades m'a envoyé une copie de l'ordre qu'il a donné la veille chez lui, contenant la disposition générale, très précise et très instructive, pour MM. les officiers généraux qui commandaient les différentes divisions et qui devaient conduire les colonnes. J'y vois que tout y était fort clair et que, comme vous en convenez, vous étiez chargé de la première et principale attaque, qui devait s'exécuter le plus promptement et le plus rapidement par les raisons qui y sont expliquées. Je vois, par la relation que le maréchal de Contades m'a envoyée, que tout s'est borné, de votre côté, dans une très vive canonnade qui a duré environ trois heures ; et, par sa lettre du 2, que, sur la première représentation que vous lui avez faite que les ennemis paraissaient beaucoup plus en force qu'on ne l'avait cru la veille, il avait ordonné à M. de Nicolaï d'agir de concert et même de se joindre à vous pour cette attaque, qu'il regardait comme décisive, et que, pour plus de sûreté de succès, il y avait encore joint 2 brigades de la seconde ligne d'augmentation, et qu'enfin il vous a envoyé ordre d'attaquer, et qu'au lieu de cela vous êtes venu le chercher, ce qui a consommé beaucoup de temps avant de le joindre. Il se borne là, tout court, ne forme aucune espèce de plainte et s'en tient au simple récit des faits. Je dois croire ce que me mande le général de l'armée du roi, dont la relation et la lettre qui l'accompagne est à l'ordre donné la veille, qui est une pièce authentique et publique. Vous ne contredites point dans votre lettre ces faits capitaux. Vous êtes trop éclairé à la guerre et trop bon militaire pour qu'on doive douter que vous n'ayez cru avoir des raisons suffisantes ; je ne puis donc qu'être affligé...

« Votre lettre y a été lue la dernière d'un bout à l'autre (il s'agit du conseil du roi); il serait à désirer qu'elle me fût parvenue par la voie du général de l'armée, l'arrivée du courrier que vous avez dépêché ayant fait un éclat qui a attiré l'attention, ce qui ne serait point arrivé si elle me fût parvenue naturellement comme les autres. Le maréchal de Contades, je vous le répète, n'a porté aucune espèce de plainte, et je vois avec grand plaisir, par toutes les lettres

qu'il m'a écrites journellement depuis, qu'il a continué à vous charger avec préférence de l'arrière-garde ou de l'avant-garde, suivant qu'il a jugé les objets plus intéressants, croyant ne pouvoir les confier en de meilleures mains (1). »

Le maréchal de Belle-Isle au maréchal de Contades.

« Versailles, le 12 août 1759.

« Ce n'est pas sans raison, Monsieur le maréchal, que j'ai porté aujourd'hui au conseil les deux lettres dont vous m'avez honoré du 2 et du 4; car, quoique le roi les ait lues, même avant moi, le jour que le courrier arriva, il y lut de même votre relation d'un bout à l'autre; mais il n'avait pas lu l'ordre que vous aviez donné la veille, contenant vos dispositions : elles sont la preuve complète de la vérité de votre relation; car, avec les gens à qui vous avez affaire, il faut être perpétuellement sur ses gardes, et les partisans sans nombre que M. de Broglie ramasse par toutes sortes d'écrits et un soin continuel de les répandre ne manqueraient pas de dire que l'on met dans la relation, faite après coup, tout ce que l'on veut; mais ils ne peuvent pas s'inscrire de même contre l'ordre que vous avez donné la veille à tous les officiers généraux, contenant la disposition générale pour l'attaque de l'armée, dans lequel ordre il est bien dit expressément et bien clairement tout ce que doit faire M. le duc de Broglie, et, notamment, que l'attaque qu'il fera doit être vive et rapide. *Il est donc bien certain qu'il avait l'ordre bien précis d'attaquer promptement, et qu'il ne l'a pas fait.* Vous verrez par la lettre qu'il m'a écrite par le courrier qu'il m'a dépêché d'Oldendorf, du 3, la manière dont il raconte l'affaire. Je vous envoie exprès la copie bien exacte, dans laquelle j'ai souligné l'extrait que je vous avais annoncé dans ma précédente, que je crois cependant avoir oublié de mettre dans le paquet. J'ai été extrêmement surpris, et je ne suis pas le seul, que vous ayez permis à M. de Broglie d'envoyer ici un courrier; le roi lui-même, en plein conseil, a dit que c'était contre la règle, n'y ayant que le général seul qui devait envoyer des courriers, d'autant que ce courrier a apporté plusieurs autres lettres qui sûrement sont fort différentes de celles

(1) Lettre en réponse à celle du duc de Broglie du 3 août, d'Oldendorf.

qu'il m'écrit; il en a été fait des copies qui courent les maisons de Paris et de Versailles, et l'on y dit que c'est M. de Broglie qui a sauvé et qui a couvert et facilité la retraite de l'armée, dont il a fait l'arrière-garde. Cela se porte dans les cafés ; l'on a même fait des placards, et comme tout cela se fait sans connaissance des auteurs, que l'on n'ignore pourtant pas, mais que l'on ne peut prouver, il en résulte une clameur contre vous. Je n'y suis pas épargné, et l'on y dit que la rancune que je garde contre M. de Broglie, à cause de tout ce qui s'est passé en Bohême et à Prague, est la cause que j'ai empêché qu'il ne fût maréchal de France et qu'il ne commandât l'armée; et de là on continue tout ce que vous pouvez imaginer de plus insolent (1).

« Tout cela est donc venu à tel point que j'ai cru devoir en parler en particulier à Mgr le Dauphin, parce que M. le comte de Broglie écrit directement à madame la Dauphine. Cette princesse, remplie des qualités les plus respectables, qui croit lui avoir obligation parce qu'il a su lui persuader qu'il avait fait des merveilles à Dresde, pour le service du roi son père, adopte tout ce qu'il lui mande sur son frère; elle agit en conséquence auprès de Mgr le Dauphin, de très bonne foi et sans s'apercevoir du mal qui résulte en autorisant et accréditant une cabale qu'elle ne connaît pas, car sûrement elle ne le ferait pas.

« J'ai donc lu au conseil vos lettres, la relation et l'ordre de la veille, qui contient les dispositions que le roi n'avait pas lues. J'avais fait lire cet ordre du 31 juillet à Mgr le Dauphin en particulier, ainsi qu'au maréchal d'Estrées, à M. de Soubise et à M. de Choiseul ; vos dispositions ont eu l'approbation générale, et le maréchal d'Estrées a dit, avec la franchise que vous lui connaissez, *qu'il se ferait grand honneur d'en avoir fait de pareilles.* Je ne vous rendrai pas ici le discours que j'ai tenu au roi après cette lecture; j'ai parlé au moins une bonne demi-heure avec toute la force, l'onction et la tendresse, j'ose me servir de ce terme, que j'ai pour le roi. Je crois n'avoir rien omis et je puis vous dire que j'ai ému tout le conseil, dont tous les membres m'ont embrassé quand nous en sommes sortis.

(1) Lettre très intéressante au point de vue de la journée du 1er août, dont le maréchal de Belle-Isle fait peser la responsabilité sur M. de Broglie, ainsi qu'à celui de l'esprit d'intrigue et de cabale qui régnait alors, même dans l'armée.

« J'ai supplié le roi de trouver bon que je ne fusse pas le juge d'une question où il s'agissait de M. le duc de Broglie, dans la prévention où pouvait être le public; qu'y ayant deux maréchaux de France dans le conseil, il était tout naturel de charger M. le maréchal d'Estrées, qui est l'ancien, de voir tout cela par lui-même; qu'il était difficile à Versailles d'approfondir la conduite et les intrigues; que, quant au fait principal, il était entièrement contre M. de Broglie, qui avait eu ordre d'attaquer et n'en avait rien fait, d'où était néanmoins résulté la perte de la bataille.

« L'article sur lequel j'ai le plus appuyé est l'impossibilité que qui que ce soit puisse aujourd'hui commander une armée avec la tolérance des propos, des écritures, des intrigues et des cabales; qu'il fallait que le général, quel qu'il fût, fût non seulement le maître absolu sur tous ceux qui sont dans son armée, mais aussi qu'il fût assuré de toute la confiance du roi et d'être soutenu de toute son autorité. C'est sur cet article où j'ose dire que je n'ai rien oublié et que j'ai fait impression.

« Le maréchal d'Estrées a repris, après moi, cet article des cabales et des intrigues, dont il a été la victime, et M. de Soubise, qui est peut-être l'homme du royaume qui a le plus essentiellement à se plaindre de M. de Broglie, n'a, comme vous jugez bien, pas contredit; mais comme il ne conviendrait en aucune manière, et surtout pour la dignité du généralat, qu'il pût paraître que le roi nomme un membre de son conseil maréchal de France pour aller vérifier les raisons que donne M. le duc de Broglie de n'avoir pas attaqué, et de paraître juger un procès, il y a un second motif, qui est également vrai et en quelque manière nécessaire, qui est de discuter avec vous le plan du reste de la campagne et subséquemment celui de l'emplacement des troupes pour les quartiers d'hiver prochains. Cet article également important et pressé exige la plus grande discussion, d'autant qu'il faut le concilier avec la politique et avec le projet maritime, qui subsiste toujours et qui affaiblira votre armée au moins de 24 B., quand vous aurez fini la campagne.

« Le plan que vous aviez envoyé pour les quartiers d'hiver ne peut vraisemblablement pas être le même, à moins que le gain d'une seconde bataille ne réparât le tort que fait dans les affaires publiques la perte de celle du 1er août. Il est donc également na-

turel et nécessaire qu'un homme du métier, et instruit du secret de l'État et des volontés du roi, aille traiter la matière sur les lieux avec vous. Si j'avais pu quitter la besogne immense et les détails infimes dont je suis chargé pendant trois semaines, j'aurais volontiers pris cette commission; mais vous sentez qu'outre cet empêchement décisif, l'opinion que MM. de Broglie auraient produite dans le public de ma façon de penser à leur égard est un motif de plus pour que je ne doive pas m'en charger; mais M. le maréchal d'Estrées, qui, aux yeux du public, ne peut avoir aucune suspicion, ne donnera par conséquent aucun prétexte. Il sera donc dit, comme cela est en effet, que le roi envoie M. le maréchal d'Estrées pour s'aboucher avec vous, pour concerter les opérations de tout le reste de la campagne, ce qui serait trop long et presque impossible à faire par écrit. Cela satisfera les cours de Vienne et de Russie et produira, je crois, un très grand bien, en ce qu'il aura ordre de dire à toute l'armée l'estime et la confiance que le roi a en vous, et il prêchera mieux que tout autre contre les intrigues et les cabales des écrivains. Je compte qu'il restera tout au plus sept à huit jours avec vous, après quoi il reviendra ici rendre compte au roi de l'état de l'armée et de ce dont vous seriez convenus ensemble.

« Voilà, Monsieur le maréchal, ce dont j'ai été bien aise de vous informer à l'avance, et je vous prie que le tout soit pour vous seul, jusqu'à ce que je vous mande, par le premier courrier que je dépêcherai, le parti que le roi a pris, que vous pourriez alors annoncer comme vous le jugeriez à propos.

« J'ai cru, Monsieur le maréchal, ne pouvoir rendre un plus grand service au roi, à vous et à moi, qu'en me conduisant comme je l'ai fait et prenant le parti dont je viens de vous faire part sommairement : 1° pour le roi, parce qu'il faut qu'il soit le maître dans tout son royaume, mais principalement de ses armées et de son état militaire, et que nul ne soit assez hardi pour critiquer, ou oser dire ou écrire contre ce qu'il juge à propos de faire et d'ordonner; 2° pour vous, Monsieur le maréchal, parce que l'estime et la confiance que le roi a en votre personne sera affichée avec plus d'authenticité, nonobstant le malheur que vous venez d'éprouver; que votre autorité sera plus respectée, et que M. le duc de Broglie connaîtra l'inutilité de ses intrigues et sera, du moins, plus circonspect, sans quoi, malgré tous ses talents militaires, on sévirait contre lui.

Mais comme il ne paraît pas au dehors, il lui sera plus facile de se conduire avec le respect et la subordination qu'il vous doit, et il est de votre sagesse, de votre prudence et de votre amour pour le roi et le bien de l'État, d'ignorer en apparence tout ce que je viens de vous dire et d'agir réellement comme si cela n'était pas; 3° pour moi, parce que j'ai montré le fond de mon âme en *n'exigeant point une recherche contre M. de Broglie et la punition qui s'en serait suivie.* C'est un bon militaire; il n'y en a pas beaucoup à choisir : il faut que le roi s'en serve; mais il faut en même temps le tenir dans sa place, en attendant qu'on puisse l'envoyer seul dans quelque partie. Je veux même éloigner de moi toute idée qu'il ait été capable de rester dans l'inaction, le 1er août, pour faire échouer votre attaque; l'action serait trop noire et trop criminelle, et je ne l'en puis pas croire capable. Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir me taire sur son sujet, et toutes les fois que le roi l'emploiera en particulier, je me mettrai par-dessus la tête pour l'aider de tous mes moyens et de toutes mes forces pour le faire réussir, parce que je ne veux que le bien, et, après les malheurs que j'ai éprouvés, je me suis voué au roi et à ses affaires sans aucune autre espèce de vue particulière, quelle qu'elle puisse être. J'ose me flatter que le roi en est persuadé, et vous aussi. »

A la suite de la défaite de Minden, notre armée n'avait plus d'autre retraite que le Hanovre : il fallait donc passer le Wéser. Le passage du fleuve (1) avait commencé à 4 heures de l'après-midi et dans la nuit du 1er au 2; après avoir brûlé ses deux ponts de bateaux, l'armée établit son bivouac près de Buckeburg.

Le 2, on continue le mouvement de retraite sur Eimbeck, malgré les propositions de M. de Broglie, de passer le Wéser au-dessus d'Hameln, en se rapprochant de Paderborn et de Grohnde, parce que sa jonction avec M. d'Armentières se ferait aisément à Pa-

(1) 2 août, M. de Broglie à M. de Contades, et M. de Monteynard à M. de Belle-Isle, de Cassel, 4 août : « L'armée du roi battue, il fut question de la retraite, avec les premières dispositions, par les mêmes gorges, pour gagner Gohfeld et Herford. Dans le conseil de guerre des officiers généraux, tous furent d'avis de passer le Wéser et de se retirer par le pays de Hanovre sur la Hesse, excepté MM. de Broglie, Castries et moi. Ce parti funeste ayant la pluralité des voix, on commença à passer le Wéser. » (D. G., 3520, 212.)

derborn et qu'alors on serait à même de reprendre les opérations (1).

Elle arrive, le 3, à Oldendorf, où elle séjourne le 4, afin de laisser filer les bagages. M. de Saint-Germain, à la tête de 3 brigades d'infanterie et 2 de cavalerie, soutenu par le corps de M. de Broglie, reste chargé, ce même jour, de masquer Hameln, et s'avance, le 5, fort près de cette ville, où nos volontaires échangeaient déjà des coups de fusil avec les chasseurs et hussards ennemis. L'armée s'arrête à Eschershausen le 6 ; le 7, continuant sa marche, elle campe à Eimbeck le 8, s'avance à Dransfeld le 9, passe la Werra à Munden le 10, et la Fulda à Cassel le 11 (2).

Le maréchal de Contades au maréchal de Belle-Isle.

« Camp de Cassel, le 11 août 1759.

« L'armée passa hier les défilés de Munden, où M. le duc de Broglie avait passé la veille après en avoir chassé les ennemis. M. de Saint-Germain y était resté avec 3 brigades d'infanterie, avec lesquelles il occupait toutes les hauteurs. Depuis notre départ d'Eimbeck, il n'avait paru à nos arrière-gardes que quelques hussards, sans être soutenus par des troupes réglées; hier matin, nous vîmes des troupes sur les hauteurs, qui paraissaient marcher sur celles qui dominaient la gorge de Munden. L'armée marchant sur deux colonnes, je formais deux arrière-gardes : celle de la colonne de droite (brigade de Picardie, soutenue par celle de Belsunce, aux ordres de M. de Planta); celle de la gauche (grenadiers de France et Royaux, aux ordres de M. de Traisnel, la santé de M. de Saint-Pern ne lui ayant pas permis de s'en charger). Les ennemis se présentèrent en force à l'arrière-garde de la colonne de droite; les 2 brigades de Picardie et de Belsunce se mirent en bataille à la tête de la gorge, avant d'y entrer, et les reçurent de si bonne grâce qu'ils n'osèrent pas en approcher. Ils se contentèrent de tirer quelques coups de canon, mais de si loin qu'ils ne firent aucun mal, et prirent le parti de gagner les crêtes pour

(1) Bulletin de l'armée. (D. G., 3520, 167.)
(2) D. G., 3520, 149.

attaquer le corps de M. de Saint-Germain qui les défendait. M. de Saint-Germain marcha à eux, les fit attaquer par la brigade d'Auvergne et d'Aquitaine, et les culbuta. L'action fut assez vive; M. de Muret, qui était sur leur flanc, caché dans le bois avec des volontaires de l'armée, quand il les vit se retirer en désordre, les suivit pendant une demi-lieue d'assez près pour donner des coups de baïonnette; depuis ce moment-là ils n'ont pas reparu. Nous n'avons eu que peu de tués et de blessés, et M. de Saint-Germain croit que les ennemis y ont beaucoup perdu. Je fis camper l'armée à Lutternberge : ainsi toute l'armée est en deçà de la Werra et des gorges...

« L'armée va venir camper ici aujourd'hui, sur la rive gauche de la Fulda; j'y suis venu de ma personne ce matin; M. de Broglie m'y attendait, et j'avais donné rendez-vous à M. d'Armentières, qui s'était rapproché...

« J'ai ordonné à M. d'Armentières de marcher cette nuit avec le corps à ses ordres à Wolfhagen, pour être en état de pousser de gros détachements entre Stadtberg et Korbach, pour être assuré des mouvements que les ennemis peuvent faire dans cette partie.

« J'ai laissé M. de Saint-Germain sur les hauteurs de Lutternberge pour observer le corps de M. le prince héréditaire. Le corps de Fischer est sur la haute Werra et doit communiquer avec M. de Saint-Germain, aux ordres duquel je l'ai mis (1). »

(1) *Armée sous Cassel* (7 août).

Infanterie : Picardie, Belsunce, Touraine, Rouergue, Condé, le Roi, Champagne, Saxons, Lowendal, la Dauphine, artillerie, 2; grenadiers de France et Royaux, 8 (57 B.).

Cavalerie : Colonel-Général, le Roi, Mestre-de-Camp, Royal-Étranger, Gendarmerie, Carabiniers, Caraman (53 E.).

Réserve de M. de Broglie, à Ober-Welmar.

Infanterie : Piémont, Waldner, Royal-Bavière, Navarre (22 B.).

Cavalerie : Commissaire-Général, Penthièvre, Royal-Allemand, Apschon-dragons, Schomberg, Nassau et Turpin-hussards (35 E.).

Corps de M. de Saint-Germain, à Lutternberge.

Infanterie : Auvergne, Aquitaine, Anhalt (12 B.).

Cavalerie : Cravates, Bourgogne, Berchiny (16 E.); Fischer, volontaires de Hainaut, Dauphiné et étrangers.

Le prince héréditaire, lancé à la poursuite de notre armée, avait, le 5, passé le Wéser à Hameln; malgré une vive canonnade, il fut maintenu en respect par M. de Saint-Germain, qui put continuer sa marche. Pendant qu'il nous talonnait, le prince Ferdinand arrivait, le 14, à Herworden, et cette position le mettait en état d'arriver à Cassel et Munden le 10, avant le maréchal de Contades, qui, embarrassé de ses équipages dans des chemins difficiles, en était, le 5, encore éloigné de vingt-huit lieues, n'en ayant fait que huit depuis le 2. Ne pouvant donc espérer d'atteindre Cassel vers le 10, et n'ayant pu, le 6, aller que jusqu'à Eschershausen, comme il n'avait plus à craindre les débouchés d'Hameln, il prescrivit à M. de Broglie de marcher en toute hâte sur Eimbeck pour y arriver le 9 et renforcer M. d'Armentières; les troupes de M. de Saint-Germain eurent ordre de suivre ce mouvement : ces deux corps réunis formaient 26 B. et 38 E. (1).

M. d'Armentières se trouvait à Eidinghausen au moment du malheureux événement de Minden, et lorsque le maréchal se vit forcé à la retraite, il lui dépêcha d'envoyer son artillerie et une partie de ses troupes à Munster, puis à Wesel et Dusseldorf, et avec le reste, joint à M. de Chevreuse à Warburg, de se replier sur Paderborn.

M. de Chevreuse s'était porté à Delbruck, en retirant de Bielfeld les malades et des convois de farine. Comme les avant-gardes ennemies se montraient à Herford, il dirigea tout de suite son artillerie sur le bas Rhin, avec M. de Maupeou, 10 B. et 1 régiment de dragons. M. de Castellas, qui commandait à Wesel, mit 1 B. dans Guel-

Réserve de M. d'Armentières, à Wolfhagen.

Infanterie : la Tour-du-Pin, Vaubécourt, Orléans, Castellas, grenadiers postiches (19 B.); plus la légion Royale, les volontaires de Flandre et de Hallé.

Cavalerie : la Reine, Orléans, Noë, Jarnac, Orléans-dragons, le Roi, la Ferronnays (28 E.).

Dans le bas Rhin.

Infanterie : Reding, la Couronne, artillerie (11 B.).

Cavalerie : Thianges, 4 E.; volontaires de Clermont. garnisons du Mayn ou de la Wettéravie, y compris 1 B. de grenadiers postiches à Marburg, 8 B., et Raugrave, 2 E.

(1) Dépêche de M. de Broglie au maréchal de Belle-Isle. Hoccheim. 7 août 1759. (D. G., 3520, 87.)

dre, Cologne, et forma un camp au-dessous de Xanten. Après ces dispositions M. d'Armentières quitte Lippstadt le 4, et marche à Paderborn avec M. de Chevreuse. Le prince héréditaire, arrivé par la gauche du Wéser à Rinteln le 3, s'emparait des gros bagages, en route de Lemgo à Detmold ; envoyés la veille de la bataille de Minden à Rehme, ils furent abandonnés et laissés à la merci de l'ennemi. M. d'Armentières, n'ayant eu connaissance de ces faits que le 4, à 11 heures du soir, et ses troupes, fatiguées par une marche de sept lieues, devant le lendemain en avoir une aussi forte pour gagner Warburg, ne jugea pas pouvoir marcher à leur secours.

Le 5, il arrive à Warburg, s'établit le long de la Diemel ; mais craignant d'être tourné par Liebenau, il porte son camp à Ober-Listingen.

Le 6, n'ayant aucune nouvelle du maréchal et supposant que sa présence ne l'appelait ni sur la Werra ni sur la Fulda (1), il reste en position, envoyant M. de Melfort sur Detmold pour tâcher d'en retirer la garnison et les bagages ; mais il était trop tard.

Le 10 août, mourait Ferdinand VI, roi d'Espagne. A défaut de postérité, la couronne appartenait de plein droit à don Carlos, roi de Naples, son frère d'un second lit. Le changement s'opéra sans secousse. Mais quant à la succession de Naples, la France, l'Angleterre et l'Autriche avaient stipulé par le traité d'Aix-la-Chapelle, sans consulter les rois d'Espagne et de Naples, qu'après l'avènement de don Carlos, successeur de Ferdinand, don Philippe, le plus jeune des trois frères, passerait au trône des Deux-Siciles. Sans égard pour ce traité contre lequel il avait hautement protesté, le roi de Naples règle sa succession en nommant don Carlos, son second fils, prince des Asturies et héritier présomptif de la couronne d'Espagne ; le troisième, roi des Deux-Siciles, et éloignant son fils aîné, déclaré inhabile au gouvernement par son état épileptique. De cette manière, don Philippe resta duc de Parme et l'Impératrice-reine n'eut point le duché. Marie-Thérèse et le roi de Sardaigne dissimulèrent leur mécontentement, et la France négocia le mariage de l'archiduc Joseph avec la fille du duc de Parme,

(1) La Fulda, avec la Werra, forme le Wéser, prend naissance sur le versant occidental du Rhongebirge, est navigable à Hersfeld et finit à Munpen. La Werra est en réalité la branche mère du Wéser.

en convenant d'ajourner les affaires d'Italie jusqu'à la paix d'Allemagne. Le mariage de sa nièce avec un prince autrichien, et la satisfaction que lui causait l'adroit acquiescement de l'Impératrice à l'ordre de succession qu'il venait d'établir pour ses royaumes de Naples et de Sicile, gagnèrent Charles III à la cause de la maison d'Autriche. Un des premiers soins du nouveau monarque fut d'adhérer au pacte de famille (signé à Paris le 15 août 1761), constamment repoussé par son prédécesseur. L'honneur de ce traité appartient tout entier au duc de Choiseul, qui, unissant ainsi tous les souverains de la maison de Bourbon, en formait un faisceau de puissances redoutable aux Anglais.

Le prince héréditaire, dans la nuit du 13 au 14, passe le Wéser à Bursfelde, ne laissant que des troupes légères sur la Werra, et rejoint l'armée par la rive gauche de la Diemel, en même temps que les princes Ferdinand et de Holstein campaient en avant de Stadtberg, et M. de Wangenheim à Warburg. Dans cette situation, il devenait impossible d'abandonner Cassel pour marcher sur l'Edder et ensuite sur l'Ohm, avant que leur mouvement ne fût décidé sur Korbach.

En attendant, on envoie sur les derrières, près de Marburg, les régiments d'Aumont, Touraine, Colonel-Général, Marcieu, Vogué, Condé, Mestre-de-Camp, Talleyrand et les hussards Berchiny, hors d'état de servir, ainsi que les équipages, les éclopés (1). Les régiments de cavalerie Royal-Étranger, Fumel, la Rochefoucauld, Poly, Noailles et d'Archiac restèrent à l'armée, quoique ayant beaucoup souffert et réduits à ne plus former qu'un escadron chacun, les Carabiniers 5, et la Gendarmerie.

Une note de M. de Monteynard exprime que ces corps reçoivent cette destination par suite de l'état lamentable dans lequel ils se trouvent. Partant le 15, ils arrivèrent à Ziegenhayn le 17 ; reposés le 18 et le 19, ils allèrent derrière la rivière d'Ohm à hauteur de Marburg, en attendant de nouveaux ordres. (D. G., 3520, 212.)

(1) *État de l'armée à Cassel.* Duc de Broglie, à Ober-Welmar : 22 B., 35 E., dont Turpin 4, et Royal-Nassau, 6 ; Saint-Germain, à Lutternberge : 12 B., 16 E., dont 6 Berchiny, plus Fischer, volontaires de Hainaut, étrangers et de Dauphiné ; M. d'Armentières, à Wolfhagen : 19 B., 28 E., et la légion Royale ; au bas Rhin : 11 B., 4 E., et les volontaires de Clermont ; garnisons du Mayn ou de la Wettéravie : 8 B., 2 E. (Raugrave), y compris 1 B. de grenadiers postiches à Marburg. Total : 57 B., 53 E. (D. G., 3520, 213.)

M. de Monteynard au maréchal de Belle-Isle.

« Cassel, le 14 août 1759.

« J'ai été si fort occupé de la retraite que nous venons de faire, que je n'ai pas eu un seul moment pour écrire. M. le maréchal de Contades vous a envoyé copie des dispositions qu'il a ordonnées le 31 juillet pour attaquer l'ennemi au point du jour, le 1er août; il vous adressait la relation exacte de ce qui s'est passé. En comparant la relation avec les dispositions ordonnées, vous avez pu voir que les dispositions n'ont point été suivies.

« L'armée du roi battue, il a été question de la retraite, et les premières dispositions ont été faites pour faire cette retraite par les mêmes gorges que nous avions passées pour aller à Minden, ce qui nous aurait conduits à Gohfeld et Herworden. Plusieurs brigades d'infanterie, et notamment celles du Roi et de Champagne et les 2 brigades saxonnes, furent portées sur les crêtes de la montagne pour assurer notre passage. On proposa à M. le maréchal de passer le Wéser et de se retirer par le pays de Hanovre sur la Hesse. M. le maréchal assembla MM. les officiers généraux qui se trouvèrent à portée de lui. Tous furent du dernier avis, excepté M. de Castries et moi; ce parti funeste ayant été déterminé à la pluralité des voix, on commença à 4 heures après midi à passer le Wéser.

« La retraite a duré onze jours; elle s'est faite, quant à la marche, avec tout l'ordre possible et toujours sur trois colonnes; celle du centre composée de l'artillerie, des équipages, de l'hôpital et des vivres, les deux autres colonnes couvrant celle du centre, à la tête de laquelle on avait mis 3 brigades d'infanterie et 1 de cavalerie aux ordres de M. d'Andlau. Nous avons été vivement suivis par M. le prince héréditaire, qui a attaqué quatre fois notre arrière-garde, mais toujours sans succès. Enfin nous sommes arrivés ici le 11, amenant avec nous tout ce que nous avions sauvé de la journée malheureuse du 1er août, c'est-à-dire notre artillerie, le trésor, les vivres, 2,000 blessés et nos menus équipages, car pour les gros, qui avaient été envoyés, le 30 juillet, sur le chemin d'Herworden, ils ont été pris en entier. »

Le maréchal de Contades au maréchal de Belle-Isle.

« Camp de Cassel, le 15 août 1759.

« Par les nouvelles que j'ai eues ce matin et dans la journée de M. d'Armentières et des officiers des troupes légères qui sont en avant, il paraît que les ennemis ont un corps à Korbach et que l'armée est à une lieue en deçà de Stadtberg. Ils font paraître des troupes du côté d'Arolsen, et il y a des troupes légères à Warburg. Le prince héréditaire a remonté la Diemel par la rive gauche pour rejoindre l'armée. D'après ces nouvelles, j'ai ordonné à M. d'Armentières de se porter dans la journée de demain avec le corps à ses ordres à Naumburg; la réserve de M. de Broglie marchera demain sur la direction de Fritzlar, le corps de M. de Saint-Germain passera demain la Fulda pour joindre l'armée. Je compte que l'armée et les deux réserves de MM. de Broglie et d'Armentières marcheront après-demain pour se mettre en mesure de prévenir les ennemis à Warburg, la réserve de M. de Broglie faisant l'avant-garde et s'y portant plus légèrement. Ce sera avec la plus grande douleur que je m'éloignerai de Cassel, qu'il est difficile de défendre et où il y a un hôpital considérable.

« L'ennemi était à Stadtberg quand je suis arrivé ici avec l'armée, qui avait marché onze jours. J'ai été forcé de la faire séjourner, les hommes, les chevaux de l'artillerie et les vivres n'étant pas en état de continuer. Les ennemis se sont allongés sur ma gauche et m'obligent de marcher pour me porter en avant d'eux, leur faire face et les combattre, si cela est possible, quand je serai assuré d'avoir mes subsistances derrière moi. En voulant tenir Cassel, je perdrais toute communication avec le Mayn et le bas Rhin, et si, dans cette position, l'armée du roi avait une action malheureuse, elle n'aurait de moyen de retraite que par la rive droite de la Fulda, pays difficile et sans subsistances préparées. Je ne marche pas demain, parce que je suis obligé de faire rentrer M. de Saint-Germain et de remettre M. d'Armentières à portée; je ne puis laisser ces corps derrière moi. » (D. G., *Mémoires de Vault* (1759), 3531, 137.)

Le maréchal pouvait cependant avec des détachements imposants remporter des avantages partiels, inquiéter l'ennemi et l'empêcher

d'avancer. Lorsqu'il fit part à Versailles de la possibilité d'abandonner Cassel, ce fut une grande sensation par le mauvais effet de cette marche rétrograde, surtout au moment où les Russes gagnaient la bataille de Kunersdorf.

Le maréchal de Belle-Isle ne put s'empêcher immédiatement de l'engager à rester dans sa position, d'autant que, le roi de Prusse n'étant plus à même d'envoyer des renforts en deçà de l'Elbe, l'armée française n'avait plus devant elle que les forces du prince Ferdinand : en abandonnant Cassel, il permettait à l'ennemi d'envoyer en Saxe tous les renforts à sa disposition. Alors M. de Contades ordonne à M. d'Armentières de s'arrêter à Ippinghausen, et à M. de Broglie de se porter à Breitenbach.

Le roi, un instant inquiet des résolutions du maréchal, éprouva la plus grande satisfaction en apprenant qu'il n'était plus question d'abandonner Cassel, et, en effet, ce parti convenait mieux à la situation des armées de nos alliés et à la politique; mais les mouvements des ennemis engagèrent bientôt le maréchal à changer de position et de projet.

M. d'Armentières (1) ayant reçu l'ordre qui l'arrêtait à Ippinghausen, avait établi, le 16, son camp à Balhorn, la gauche derrière ce village et la droite derrière Altenstatten. Il avait laissé M. de Chabo avec la légion Royale au camp de Wolfhagen, où il fut canonné par quelques pièces soutenues d'un détachement de cavalerie; mais, l'artillerie et la légion y ayant bien répondu, le calme fut bientôt rétabli et les ennemis se contentèrent d'occuper les hauteurs environnantes. Pour assurer la tranquillité de sa position, M. d'Armentières fit alors entrer la légion dans Wolfhagen. Les troupes légères, portées à Sachsenhausen sous M. de Melfort, apprirent qu'une partie des ennemis campés à Mengeringhausen avaient marché sur Korbach. Un renfort sur ce point semblait menacer la position de Balhorn, et, le 17, elle fut appuyée par la réserve de M. de Broglie, qui se porte à Breitenbach. Ce même jour, l'ennemi marcha en force sur M. d'Armentières, le prince de Holstein vers sa gauche et le prince héréditaire sur sa droite. Les volontaires de Flandre et de Hallé, placés en avant de Naumburg, durent se retirer dans les bois du côté de Fri-

(1) Voir le Bulletin du 16. (D. G., 3521, 14.)

tzlar et M. d'Armentières sur la réserve. Le B. de grenadiers Royaux commandé par M. de Flavigny, lieutenant-colonel, envoyé à Naumburg pour soutenir les troupes légères, fut obligé de se rendre, après avoir épuisé ses cartouches.

Par suite de ces mouvements, le maréchal jugea ne pouvoir tenir plus longtemps à Cassel pour favoriser les opérations de M. le prince de Deux-Ponts en Saxe : il craignait de compromettre ses forces en laissant les ennemis s'établir sur l'Edder ou arriver avant lui à Marburg, ce qui aurait été plus dangereux à cause des défilés. Il résolut donc de marcher par sa gauche, et, le 17 au soir, il ordonna à MM. de Broglie et d'Armentières de se retirer à Fritzlar (1) par la gorge de Breitenbach et de Netze, et d'y arriver le 18. Ces deux corps réunis formant 35 B. et environ 50 E., il n'y avait point à craindre que les ennemis pussent les empêcher d'atteindre leur destination.

Le gros de l'armée se mit en marche le 18, sur trois colonnes; celle du centre, composée de l'artillerie, des vivres et des équipages, alla passer l'Edder à Ober et Nieder-Berich. M. de Saint-Germain, qui avait fait l'arrière-garde avec 3 brigades d'infanterie et 2 de cavalerie, resta sur la rive gauche, couvrant Ober-Berich, et l'armée campa sur deux lignes, la droite au village et au château de Weege, la gauche à la montagne; la légion Royale occupa Fritzlar.

M. d'Armentières au maréchal de Belle-Isle.

« Près Heimarshausen, le 15 août 1759.

« Le 15 au soir, je reçus ordre de M. le maréchal de Contades de me replier, le 16, sur Naumburg pour me replier, le 17, sur Fritzlar, avec ordre de ne partir de mon camp de Wolfhagen, le 16, que le plus tard possible. Je fis, le 16 au matin, toutes mes dispositions, qui demandaient d'autant plus d'attention que, le 15, M. le prince héréditaire était venu camper à Volcknissen, qu'il y avait un camp considérable à Mengerighausen, et que le prince de Holstein-Gottorp était campé à Korbach. Ces trois corps pouvant dans la nuit chercher à se réunir sur moi, je disposais des détachements sur

(1) D. G., 3521, 60.

tous ces points pour être instruit. Le 16, il déboucha du camp un gros détachement qui poussa les postes avancés de la légion ; M. de Chabo se replia de très bonne grâce sur les hauteurs, ayant Viesebeck devant lui. Dans cette position, on contint les ennemis jusqu'à une heure après midi, et le corps que je commande commença vers midi son mouvement pour aller prendre son camp à Naumburg. M. de Chabo, pour lors, se replia et vint prendre poste dans mon camp de Wolfhagen. Les ennemis débouchèrent de Viesebeck et vinrent avec du canon, ayant l'air de vouloir l'attaquer; ils le canonnèrent, il leur riposta. Les ennemis se retirèrent hors de portée, gardant la crête entre Viesebeck et Wolfhagen ; sur les 7 heures 1/2, tout devint tranquille.

« Dans ma marche sur Naumburg, je reçus ordre de M. le maréchal de camper à Ippinghausen, m'annonçant qu'il voulait garder Cassel. Je me portais de ma personne à Ippinghausen ; je reconnus qu'il n'y avait point de position et que, quand même il y en aurait eu une, j'aurais eu à y craindre les débouchés qu'aurait eus M. le prince de Holstein sur mes derrières, tombant de Korbach sur Naumburg; ce qui me détermina à prendre une position rentrante, où je pus également faire face aux débouchés de Korbach sur Naumburg. M. de Chabo prit poste avec la légion, renforcée d'un gros détachement, à Wolfhagen ; je portais M. d'Argence à Ippinghausen avec des dragons et 1 B. de grenadiers postiches; j'envoyais ordre à M. de Melfort de se porter à Sachsenhausen, si les circonstances le lui permettaient, afin d'éclairer de plus près Korbach, en l'avertissant que je mettais 1 B. de grenadiers postiches à Naumburg pour le soutenir, qu'il y serait à ses ordres et que même, s'il avait besoin de le rapprocher de lui, il en était le maître, en cas qu'il fût poussé trop vivement. Je le prévins aussi qu'il y avait 1 B. de grenadiers postiches et des dragons à Ippinghausen, afin qu'il eût plus d'un point d'appui pour se replier. Le corps que je commande campe à Balhorn, sa gauche tirant sur Naumburg, tenant par sa droite le débouché de Breitenbach, où M. le maréchal m'avait annoncé que M. le duc de Broglie arriverait le 17.

« Le 17 au matin, je reçus nouvelle de M. de Chabo que les ennemis l'avaient obligé de quitter Wolfhagen, qu'ils l'avaient même dépassé, qu'ils marchaient à moi, et qu'il n'en pouvait dou-

ter, voyant d'autres troupes se former derrière les premières sur les hauteurs de Wolfhagen. J'eus des nouvelles, le matin, de M. de Melfort, qui me manda n'avoir pas pu se porter jusqu'à Sachsenhausen, et qu'il était à Netz, à cinq quarts de lieue de Naumburg; une heure après, il m'envoya un officier me dire que les ennemis se portaient en colonne sur lui, sans m'avertir qu'il dérangeait sa direction dans sa retraite. Je me portais sur les hauteurs de Naumburg pour reconnaître le pays; j'y trouvais les équipages de M. de Melfort, qu'il avait renvoyés de son quartier à Naumburg; je leur fis demander quels étaient leurs ordres, ils me dirent qu'ils n'avaient que celui de venir se mettre derrière Naumburg. Je conclus de là que M. de Melfort comptait toujours se replier sur Naumburg, ce qui m'empêcha de rien changer à la destination du B., afin que M. de Melfort le trouvât plus sous sa main. Des hauteurs de Naumburg je me portais sur une butte, en avant du village d'Altenstatten, d'où je découvrais ce qui se passait sur Naumburg et sur Wolfhagen; j'y reçus nouvelle de M. de Chabo que l'ennemi continuait à se renforcer devant lui, ce que je vis fort distinctement. Un moment après, j'entendis tirer quelques coups de fusil sur les hauteurs de Naumburg, par où l'on vient de Korbach. Je ne doutais point que ce ne fût M. de Melfort qui se retirait; pour faciliter sa retraite, j'envoyais ordre à 1 brigade de cavalerie de se porter dans la basse plaine de Naumburg. Un moment après, je vis déboucher du bois qui est de l'autre côté de la ville une colonne de cavalerie et une d'infanterie; il vint en même temps de la cavalerie prendre poste entre Naumburg et moi sur la hauteur. Je ne doutais pas que ce ne fût celle de M. de Melfort, n'entendant pas tirer un coup de fusil; je n'avais cependant point de ses nouvelles, ni de celles du B.; j'envoyais plusieurs officiers en savoir : tous vinrent me rendre compte que la cavalerie que je voyais en deçà de la ville étaient les hussards ennemis qui barraient la plaine; que par conséquent ils n'avaient pu pénétrer jusqu'à Naumburg, mais qu'ils avaient appris, par des gens qui s'en étaient sauvés, que les ennemis avaient tiré sur la ville ; que le B. s'était rendu sans un coup de fusil, et que les ennemis étaient dans la ville. Je ne pouvais le croire : ce B. était à un quart de lieue d'un bois où j'appuyais ma gauche, et dans lequel tous les hussards du monde ne devaient pas l'empêcher de se jeter, sortant de la ville et reçu par 1 brigade de cavalerie; cependant,

un moment après, je ne pus plus en douter. Je vis de la cavalerie sortir de la ville et se former vis-à-vis la brigade de Dauphin ; en même temps, les colonnes que j'avais vues déboucher du bois se mirent en bataille sur les hauteurs de l'autre côté de la ville, dans une excellente position. Ce corps, que je ne pouvais plus douter être celui de M. le prince de Holstein-Gottorp en entier, et les nouvelles que M. le prince héréditaire avançait sur moi, me rendaient impossible de faire marcher un corps considérable pour délivrer le B. de Naumburg, étant même dans l'incertitude que les ennemis ne l'eussent pas déjà fait passer derrière eux : ils en avaient eu le temps, et je fus forcé de l'abandonner. M. d'Argence, homme de guerre, sur l'ordre général que j'avais donné à tous mes postes avancés de régler leur mouvement les uns sur les autres, se replia d'Ippinghausen. Dès le moment où j'avais vu distinctement le corps de M. le prince héréditaire et celui de M. le prince de Holstein se porter sur moi, et sur l'avis d'un de mes espions que le camp de Mengerighausen faisait mouvement, j'avais envoyé à Breitenbach m'assurer de l'arrivée de M. le duc de Broglie et le prier de venir de sa personne, ce qu'il fit. Après avoir examiné ensemble la position des ennemis et la mienne, nous trouvâmes que je n'avais de parti à prendre que celui de me replier sur lui, et je commençais ma retraite. Je ne fus point suivi ; il n'y eut que quelques coups de fusil tirés entre les hussards ennemis et la légion Royale, renforcée d'Orléans-dragons, qui fit l'arrière-garde du tout. M. le prince héréditaire établit son camp à Wolfhagen, dans la position où j'avais pris le mien, et M. le prince de Holstein campa sur les hauteurs de Naumburg en avant de lui : mon arrière-garde vit distinctement établir ces deux camps. Je pris le mien à Martinhagen, à une demi-lieue en avant de M. de Broglie, et j'appris que M. de Melfort avait fait sa retraite par Fritzlar.

« Dans la nuit du 17 au 18, je reçus ordre de M. le maréchal de me replier, le 18, sur Fritzlar ; M. le duc de Broglie reçut le même ordre, et j'eus celui de ne commencer mon mouvement qu'après le sien. Ma retraite s'est faite sans tirer un coup de fusil. En marche, je reçus ordre de venir camper à Heimarshausen, où je suis aujourd'hui. Mon arrière-garde a vu, encore hier, à 1 heure après midi, le camp de M. le prince de Holstein à Naumburg. Un espion nous assure que le prince héréditaire était encore campé

hier à Wolfhagen, et l'armée du prince Ferdinand à Arolsen.

« Je me flatte, Monseigneur, que la mésaventure du B., où je n'ai nul tort, ne me fera pas auprès de vous perdre le mérite d'avoir pendant cinq jours contenu les ennemis, fort supérieurs à moi, et d'avoir toujours manœuvré en plein jour sans me presser et avec audace. »

MM. de Broglie et d'Armentières s'étaient repliés suivant les ordres du maréchal, et, en arrivant sur l'Edder (1), il leur fut prescrit : au premier, d'aller, avec sa réserve, prendre une position pour barrer le chemin qui de Wildungen va à Zwesten et à Kerstenhausen; au second, de camper à la gauche de l'Edder en se liant avec M. de Broglie, qui se place à Kerstenhausen.

En quittant Cassel, M. de Contades laissa dans cette place M. de Villeterque, lieutenant-colonel, pour protéger les malades et les blessés, au nombre de 1,000 ou 1,100, non transportables, avec ordre à cet officier supérieur de faire arrêter les principaux ministres du landgrave et d'accepter une capitulation honorable pour les malades et la garnison; sinon, de se retirer dans le château et de faire craindre la destruction de cette résidence du landgrave. M. de Villeterque n'eut pas à attendre longtemps le dénouement de sa situation; le 19, les ennemis l'ayant fait sommer, après une canonnade à laquelle on ne pouvait répondre que par la fusillade, il convint d'une capitulation qui permit à la garnison de sortir avec les honneurs de la guerre, mais à la condition de mettre bas les armes sur l'esplanade et d'être prisonnière.

La nouvelle position de M. de Contades, derrière l'Edder, le mettait à même de ne pouvoir être tourné, et dans un pays facile à disputer pied à pied. Il séjourne donc à Zennern.

Le corps de Fischer, dès le 19 à Closter-Haina, pousse des détachements sur Wildungen, Frankenau et Frankenberg, pour surveiller les ennemis, s'ils se portaient dans cette contrée. M. de Broglie eut ordre de faire marcher, le 19, la plus grande partie de ses troupes légères à Gemunden et de les lier à celles de Fischer par Frankenberg et Wetter, de marcher lui-même le 20, et d'occuper la position

(1) Éder, Edder, prend naissance dans le Westerwald, en Westphalie, sur la pente orientale de l'Éderkopf, tombe au-dessus de Cassel à gauche de la Fulda, bassin du Wéser.

qu'il trouverait la plus convenable aux environs d'Halsdorf pour être à portée de soutenir le cordon placé de Haina à Gemunden; M. d'Armentières, de se placer intermédiairement entre l'armée et la réserve. Le maréchal se proposait de tenir le défilé de Kerstenhausen, pour rapprocher de lui ces deux corps séparés, dans le cas où les ennemis, au lieu de nous prévenir à Marburg, se porteraient sur notre droite; ou pour les soutenir, si le prince Ferdinand marchait dans la direction de Marburg, et, dans ce dernier cas, son intention était que le duc de Broglie s'avançât à Ober-Vetter, se proposant de l'y joindre avec M. d'Armentières.

D'après une dépêche du 22 août du maréchal de Belle-Isle à M. de Contades, on apprit avec peine à Versailles l'abandon du bassin de Cassel et on y avait espéré que, si le maréchal était obligé de s'en éloigner, il aurait trouvé près de Fritzlar une position lui offrant le double avantage de tenir Cassel par sa droite et Marburg par sa gauche. Le désir de rester maître de la Hesse naissait principalement de la situation des armées de l'Impératrice et de l'Empire en Saxe et en Silésie, et on jugeait de la possibilité : 1° par l'idée que le prince Ferdinand ne pourrait pas s'avancer jusqu'à Marburg, passer l'Edder et soutenir ses communications avec Lippstadt et Paderborn, quand l'armée française serait entre Cassel et Fritzlar, pouvant se passer des convois jusqu'au 15 septembre, par les approvisionnements de Cassel; 2° Versailles s'était flatté que, d'après les premières lettres du maréchal, après le malheureux événement du 1er août, par le bon esprit des troupes, leur nombre et le bon état où étaient celles qui n'avaient point combattu, il reprendrait la supériorité à Cassel. Les circonstances, et d'autres raisons qu'il expliqua dans ses lettres, ne lui permirent ni de rester sur la défensive, ni de reprendre l'offensive (1).

Les nouvelles reçues à Zennern de l'arrivée du prince de Holstein, le 19 (2), près de Fritzlar, et de la marche du prince Ferdinand, le même jour, à Wolfhagen, déterminent M. de Contades à abandon-

(1) Voir deux lettres du 24 août au maréchal de Contades de MM. d'Armentières et de Broglie. (D. G., 3521, 144, 147.)

Voir également la lettre de M. de Choiseul du 27 août, au sujet de la consternation causée à Vienne par la retraite de Cassel.

(2) Bulletin de l'armée du 19. — Bulletin du 21. (D. G., 3521, 161, 163.)

ner l'Edder : M. de Broglie, le 20, se porte à Halsdorf, M. d'Armentières à Gilserberg, et l'armée à Gilsa. M. de Noailles, à l'arrière-garde, les ennemis s'arrêtant sur les hauteurs de Fritzlar. Comme le mouvement ennemi se prononçait de plus en plus par sa droite, MM. de Broglie et d'Armentières s'approchent, le 22, de Marburg pour couvrir cette ville, la mettre en état de résister, et le maréchal, décidé à mettre l'armée derrière l'Ohm, s'établit entre Amœneburg et Bauerbach, y attendant le maréchal d'Estrées, qui se rend auprès de lui pour concerter les opérations de la fin de la campagne.

Le maréchal de Belle-Isle au maréchal de Contades (1).

« Versailles, le 24 août 1759.

« J'ai lu au roi, Monsieur le maréchal, votre lettre du 19; S. M. est bien fâchée que vous ayez cru être obligé d'abandonner Cassel, mais elle est persuadée en même temps que cela n'a pas pu être autrement, et que vous avez fait le tout pour le mieux. Le camp que vous allez prendre à Nieder-Urff étant aussi bon que l'on assure, il y a lieu de croire que, de là, couvrant votre communication avec Marburg et Francfort, M. le prince Ferdinand ne sera pas en état de se porter plus loin en deçà de l'Edder, et qu'après que vous aurez pourvu à tout ce qui vous était nécessaire, ayant votre armée ensemble, vous ne tarderez pas à reprendre la supériorité.

« Il est bien fâcheux qu'ayant deux corps tels que ceux de M. d'Armentières et de M. de Broglie en avant, M. le prince de Holstein ait poussé les troupes avancées de ces deux corps, qui lui étaient supérieurs, même en y joignant M. de Wangenheim, et que ce soit toujours nos détachements qui soient poussés; car assurément nous avions, en entrant en campagne, beaucoup plus de troupes légères que les ennemis, et d'une meilleure espèce; excepté le peu qu'il y a de hussards prussiens à cette armée, tout le reste n'est que de nouvelle levée depuis le commencement de cette guerre. L'électeur de Hanovre n'avait pas un seul homme de troupes légères en 1757, et les Hessois n'en avaient point pendant

(1) D. G., 3521, 137.

la campagne de 1758: il faut bien qu'il y ait de la faute de quelque part. Je crois que l'on a éparpillé nos troupes légères en trop de petites parties, qui ont été conduites par des ignorants et mal employées. C'était pour prévenir ce genre d'inconvénient que nous étions convenus de les réunir toutes en trois corps sous un seul chef; que les volontaires de Clermont seraient en brigade avec la légion Royale, sous M. le comte de Chabo, et ne seraient jamais séparés; que les volontaires de Flandre et de Hainaut, Liégeois et étrangers, formeraient de même une brigade pour toute la campagne, sous les ordres de M. de Melfort; que les volontaires de Dauphiné, d'Alsace, de Nassau et de Schomberg seraient également ensemble sous un seul chef; que nos 2 régiments de hussards ne seraient également point séparés et seraient aux ordres de M. Turpin (1), Fischer restant avec tout son corps directement aux ordres du général. Tout cela n'a point eu lieu et a été dispersé de toutes parts, au moyen de quoi ils n'ont pas eu de consistance et ont changé perpétuellement de chefs supérieurs, au moyen de quoi il n'y a personne pour connaître ceux qui font bien ou mal, ceux à qui l'on doit donner ou ne pas donner des commissions, et en général la confiance si nécessaire ne s'établit point; et comme je vois que la guerre journalière ne se peut plus faire qu'avec ces troupes légères, il faut de toute nécessité en avoir un nombre suffisant et les mettre sur le meilleur pied possible, et pour cela il faut qu'ils soient très gros et aient des chefs capables... »

(1) Turpin (comte de), capitaine dans Royal-Pologne, puis dans Berchiny; 1746, mestre de camp de Chamborant; 10 mai 1748, brigadier; 18 mai 1760, maréchal de camp; lieutenant général.

Beaucoup de bravoure, de l'esprit, de grandes connaissances sur la guerre, la tête trop chaude. Il répondit un jour au roi de Prusse cette saillie, qui affecta vivement Frédéric II; se trouvant à Berlin en 1756, et ayant à traiter des contributions de ses États, le roi, lui montrant son royaume sur une carte d'Allemagne, lui demanda : « Que feriez-vous, si ce royaume vous appartenait? — Sire, je le vendrais pièce à pièce pour aller le manger à Paris. » C'était lui faire sentir qu'il n'était composé que de morceaux décousus. (D. G.)

Le maréchal de Belle-Isle au maréchal de Contades (1).

« Versailles, le 24 août 1759.

« Je ne puis pas vous cacher que S. M. a été encore plus peinée de vous voir abandonner Cassel lorsqu'elle a vu ce qui est mandé de toutes les différentes armées et cours alliées : que, pourvu que son armée puisse tenir Cassel et conserver la Hesse, le malheur arrivé sera facile à réparer; que la réputation des armes sera maintenue, et que la possession de Cassel et de la Hesse peut seule détruire tous les mauvais propos que tiennent nos ennemis et les exagérations qu'ils répandent dans l'Europe. Le conseil du roi ajoute que, de l'aveu même de M. le prince Ferdinand et surtout des Anglais, ils ont fait une perte très considérable, et peut-être autant et plus que nous, à la journée du 1er août; que par conséquent votre armée est encore supérieure en nombre et surtout en infanterie; que la Hesse est un pays coupé où tout est poste; qu'il n'y aurait donc que l'effarouchement des troupes qui pût obliger à toujours reculer : mais que chacun écrivait que la volonté du soldat est toujours la même; que l'on en a la preuve par l'affaire de l'arrière-garde d'Eimbeck et l'action de M. de Saint-Germain aux défilés de Munden, et que, puisque vous confirmez vous-même que l'esprit des troupes est admirable, il n'y a point de raison qui paraisse devoir obliger le général de l'armée du roi à se laisser dominer par M. le prince Ferdinand; que notre discrédit va être général en Europe. J'abrège et supprime tout ce qui a été dit sur cette matière; mais je manquerais à toute l'amitié que j'ai pour vous, si je vous en laissais ignorer la substance. Vous pouvez juger de toute la peine que j'ai ressentie, et que je ne suis pas resté muet. Je dois à M. le prince de Soubise, auprès de vous, le témoignage qu'il a très bien parlé et comme connaissant le pays : que, si M. le prince Ferdinand avait la volonté déterminée, comme cela peut très bien être, de vous combattre encore, il était bien difficile de l'éviter, et qu'il croyait qu'il y avait peu d'hommes qui osassent décider qu'il fallait donner une bataille sans communications certaines et beaucoup plus prochaines avec nos places, en

(1) D. G.

cas de malheur; qu'il était vrai que M. le prince Ferdinand courait le même risque, ayant la Diemel à repasser; que c'était jouer à quitte ou double de part et d'autre; mais qu'y ayant beaucoup plus de discipline et de subordination dans l'armée ennemie que dans la nôtre, il y avait de bien sérieuses réflexions à faire avant de jouer un aussi gros jeu, et que le roi seul pouvait décider.

« Voilà, Monsieur le maréchal, la situation actuelle des esprits en ce pays-ci. J'espère que le camp de Nieder-Urff, que vous allez prendre et que l'on dit très bon, pourra vous mettre en état de n'y avoir rien à craindre, et qu'au contraire, il serait à désirer que M. le prince Ferdinand eût la témérité de vous y attaquer; et qu'après avoir pris une position d'où vous couvrez Marburg et qui assure votre communication avec Francfort, vous pourrez reprendre la supériorité et donner quelques coups de patte aux corps séparés que M. le prince Ferdinand hasarde assez volontiers. »

Le maréchal de Belle-Isle au maréchal de Contades (1).

« Versailles, le 25 août 1759.

« Votre sagesse dans votre relation et dans vos lettres a été généralement applaudie, ainsi que la clarté, la prévoyance et la précision des dispositions contenues dans l'ordre que vous avez donné le 31 juillet. Le duc de Broglie a aussi écrit, de son côté, des lettres extrêmement mesurées : c'est son frère qui, peut-être même à son insu, a écrit des méchancetés et des faussetés d'autant plus dangereuses qu'il a beaucoup d'esprit; c'est à M[me] sa mère qu'il les adresse, et elle est tout aussi méchante que lui. Le roi est véritablement fâché de tous les écrits extravagants qui ont inondé Paris et Versailles; S. M. a ordonné à tous les membres de son conseil de dire dans le public qu'elle était très contente de votre conduite; que le seul motif de l'envoi de M. le maréchal d'Estrées est pour vous mettre au fait des intérêts politiques et concerter relativement avec vous les changements qu'il fallait nécessairement apporter au plan d'opérations pour le reste de la campagne... Je puis vous confier qu'il a ordre de parler fortement au duc de Broglie, qui a grand intérêt de ne vous point donner de sujet de plainte. Je

(1) D. G., 3520, 230.

vois déjà avec une vraie satisfaction que beaucoup de lettres venues de l'armée ont changé les opinions, et surtout à Versailles, où l'on commence à voir clairement que c'est l'inaction de la droite qui est la cause de la perte de la bataille. La circonspection qu'ont apportée vos amis, la manière dont j'ai parlé dans les conseils qui se sont tenus et le silence que j'ai gardé sur M. de Broglie ont déconcerté ses partisans et les cabaleurs, d'autant qu'ils m'ont attaqué personnellement : vous en apprendrez, à cet égard, plus par vos amis que je ne dois vous en dire. Je ne veux que le bien, je suis intimement persuadé que vous pensez de même et que vous êtes très capable de le faire. Je ne veux aucun mal à M. de Broglie, le roi est le plus intime témoin de la conduite que j'ai tenue depuis que je suis chargé du dépôt de la guerre ; il connaît mon estime et mon amitié pour vous : ainsi je me mets au-dessus de tout ce que l'on peut dire, et je me suis fait également un plaisir et un devoir de vous défendre, où et quand il l'a fallu, en mettant la vérité toute nue sous les yeux du roi. »

M. le maréchal d'Estrées, arrivé à l'armée le 25, fut reçu par les troupes avec de grandes démonstrations de joie ; M. de Contades lui offrit avec beaucoup d'instances son commandement, il le refusa, ne voulant s'occuper avec lui, comme conseil, que des moyens de remettre l'armée en état de soutenir l'honneur de nos armes. Il fut d'abord question de donner à notre position toute la force qu'offraient la nature du pays et le nombre de troupes rassemblées. La Lahn et une montagne boisée séparaient, depuis Bauerbach jusqu'à Werda, les corps de MM. de Broglie et d'Armentières du corps d'armée.

Le 26, les maréchaux dirigèrent M. de Saint-Germain de manière à se joindre à M. de Broglie, et comme la cavalerie de leurs corps devenait inutile par la position du terrain et le manque de subsistances, elle se plaça, le 27, en seconde ligne sous les ordres de M. de Chevreuse. La marche du prince Ferdinand rendant les troupes ennemies entreprenantes sur le bas Rhin, suivant les ordres du ministre, M. d'Armentières s'y rendit (1), et M. de Broglie resta seul à la tête des deux corps, d'un effectif de 42 B. et 16 E. de dragons et 35 pièces de canon. (D. G., 3521, 232.)

(1) Gros-Seelheim, 27 août. (D. G., 3521, 195.)

Le maréchal d'Estrées au roi (1).

« Quartier général de Gros-Seelheim, le 26 août 1759.

« Vous m'avez envoyé à votre armée pour vous rendre compte de la situation de l'esprit qui y règne, et pour former un plan de conduite pour le reste. J'ai l'honneur d'exposer ces différents objets avec la vérité dont je suis capable.

« Avant mon départ de Versailles, on vous représenta, Sire, dans votre conseil, qu'il était apparent que votre armée, arrivée à Cassel, aurait besoin de quelque temps pour se réparer, avant que de penser à rien entreprendre d'offensif; cette nécessité est encore plus grande aujourd'hui, après plusieurs marches rétrogrades, longues et fatigantes, que l'on a été obligé de faire successivement. L'officier et le soldat s'accoutument difficilement à soutenir des fatigues continuelles, lorsqu'ils n'ont plus d'espérance d'avoir de grands succès : de là naît le dégoût, et les propos qui l'expriment sont souvent portés au delà des bornes. Il est en proportion du chagrin d'avoir perdu une bataille, des fatigues d'une longue marche, de la perte des équipages et de la privation d'un quartier d'hiver dont réellement les troupes auraient besoin pour se réparer, surtout la cavalerie, dont la perte a été considérable. D'après ce que j'ai entendu depuis mon arrivée à Francfort et ce que j'ai vu depuis deux jours que je suis à l'armée, j'ai lieu d'appréhender qu'il ne reste plus guère d'espérance de faire une offensive utile, et la défensive est assez embarrassante quand l'ennemi est en force au centre d'une position circulaire d'une si grande étendue. Cet ennemi, que votre armée arrête depuis quatre jours aux environs de Marburg, paraît faire des dispositions pour se porter sur Wetzlar, ce qui engagera certainement M. le maréchal de Contades à se porter vers Giessen, abandonnant Marburg à ses seules forces. »

Le prince héréditaire, arrivé, le 25, à Schwartzenborn et Schonstadt, se porte, le 26, à Aumonau entre Wetter et Biedenkopf, pendant que le prince Ferdinand s'avance sur Munchhausen. Comme la position de M. de Broglie était avantageuse, les maréchaux restèrent sur la défensive (2).

(1) D. G.

(2) D'après les états à la date du 26, l'infanterie présentait 49,271 hommes sous

Versailles, en regardant l'abandon de Cassel comme un événement malheureux, attachait la plus grande importance à la conservation de Marburg, qui nous laissait encore maîtres d'une partie de la Hesse, empêchant l'ennemi de communiquer avec la Saxe et assurant nos vivres en même temps que nos relations avec Francfort. Malgré tout l'avantage de cette position, l'ennemi, après avoir chassé Fischer d'Ober-Wetter, ayant paru sur les hauteurs, M. de Broglie demanda du renfort. M. de Contades, dans l'impossibilité de se dégarnir sans exposer l'armée, replie son camp à la rive gauche de la Lahn et s'allonge jusque près de Giessen (1).

Le 29, les ennemis établissent leur camp sur les hauteurs d'Ober-Wetter, leur droite devant Kaldern et leur gauche aux bois du vieux château de Buchenau. Le duc de Broglie, de grand matin, se porte à Wolfshausen à la gauche de la Lahn, communiquant par une brigade de M. de Saint-Germain sur le chemin de Kirchayn, le reste allongé sur la Lahn jusqu'à Giessen; Fischer, dans Marburg.

L'ennemi ne suivit pas le mouvement commencé, qui supposait leur direction sur la basse Lahn. Cependant les maréchaux, le 30, s'arrêtèrent à un emplacement entre Bauerbach et Amœneburg. L'armée y campe sur deux lignes, les grenadiers de France et Royaux, la Gendarmerie et les Carabiniers en réserve. On y construisit aussitôt des redoutes, des redans, des batteries. Bien que convaincu de ne pas être attaqué dans une position si avantageuse, M. de Contades, par précaution, appelle les troupes de M. du Châtelet, laissant M. de Broglie à Cappel, à portée de le rejoindre en très peu de temps. Pendant que nous étions occupés sur la Lahn, M. de Castellas, commandant à Wesel, rendait compte que M. d'Armentières n'était point encore arrivé et que l'ennemi, avec la garnison de Lippstadt, se proposait d'attaquer la citadelle de Munster.

les armes, non compris 3,500 hommes de troupes légères; la cavalerie, 10,154 hommes montés; les 4 régiments de dragons, ayant peu souffert, 2,128 hommes, en sorte qu'on pouvait compter environ 66,000 combattants, auxquels il faut ajouter 3 E. de Gendarmerie, les 6 régiments de cavalerie retenus à l'armée malgré l'ordre de rentrer en France.

(1) Bulletins des 27 et 28. (D. G., 3521, 217.)

Le maréchal d'Estrées au maréchal de Belle-Isle (1).

« Gros-Seelheim, le 30 août 1759

« J'ai mandé au roi, Monsieur le maréchal, dans la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire, que je ne croyais pas qu'on dût penser dans ce moment-ci à faire la guerre offensive. Avant mon départ de Paris, vous m'avez paru penser qu'il fallait faire une défensive active, c'est à quoi M. le maréchal de Contades s'est préparé.

« Nous sommes très près de l'ennemi. Si l'on en croit les discours du prince Ferdinand, il veut attaquer l'armée du roi, qui se prépare à le bien recevoir, quoiqu'il s'en faille beaucoup qu'elle soit supérieure à la sienne, ainsi que vous me paraissez le croire. Vous avez, il est vrai, 83 E.; mais l'un dans l'autre ils ne seront pas plus de 100 hommes à cheval par E.; l'artillerie, dont vous me parlez, ne pourra joindre que le 8 ou le 9, encore a-t-il fallu louer des chevaux de paysans pour la conduire...

« A l'égard du plan que nous avons à faire, M. le maréchal de Contades et moi, il est bien simple; si l'ennemi nous combat, l'événement de la journée décidera de la conduite du reste de la campagne. En cas de succès, l'armée du roi ne peut prendre aucune autre direction que celle de la Diemel; en cas de malheur, il n'y aurait de parti que de se retirer vers Giessen, et peut-être à Francfort; mais si le prince Ferdinand n'attaque pas, c'est un avantage certain de le contenir et de l'empêcher d'aller en Franconie ou du côté du bas Rhin, ce que le maréchal de Contades fera tant que les subsistances le lui permettront. Je pense que l'ennemi va faire le siège de Munster avec les troupes qu'il a tirées de ses garnisons. Il me paraît que vous ne faites pas entrer dans vos calculs plusieurs régiments des land-milices qui ne sont point sur l'état de l'armée de M. le prince Ferdinand, et lesquels, avec des troupes réglées, vont faire ce siège. Il serait désirable de sauver cette place; mais quand M. le maréchal de Contades gagnerait une bataille, elle serait prise avant de pouvoir en faire lever le siège. Je souhaite que M. d'Armentières puisse y arriver à temps. »

M. de Gayon avait profité du moment de la communication avec le Rhin pour s'approvisionner, comptant sur l'arrivée de

(1) D. G.

M. d'Armentières; mais les maréchaux ne jugèrent pas que, pour sauver Munster, ils devaient combattre le prince Ferdinand. Leur position derrière l'Ohm, absolument défensive, les mettait à même de profiter des fausses manœuvres de l'ennemi et de combattre avec avantage, s'il les attaquait. Le moment devenait critique par l'impossibilité au prince Ferdinand de rester plus longtemps sans chercher à nous déplacer : c'était le dénouement du sort de la campagne.

Le maréchal de Belle-Isle au maréchal d'Estrées (1).

« Paris, le 31 août 1759.

« J'ai reçu hier votre lettre du 26... S. M. l'a lue d'un bout à l'autre; elle n'a pas été plus satisfaite que moi des détails qui y sont contenus : celui du dégoût de l'officier et du soldat, et en total de l'esprit qui y règne, me fait plus de peine que le reste, et c'est à quoi j'ose dire que vous devez donner votre attention. Vous connaissez le caractère de la nation, elle se décourage facilement, mais elle se remet de même : il faut parler aux officiers généraux, cavaliers, soldats, à chacun leur langue; votre arrivée, votre acquis, vous mettent dans le cas de le faire avec plus de succès; car enfin il n'est pas possible qu'avec les forces que nous avons, nous finissions la campagne en recevant continuellement l'ordre de M. le prince Ferdinand. Je ne dis pas qu'il faille aller chercher à le combattre de gaieté de cœur, et avoir une action générale; mais on peut, au moins, reprendre une défensive très active, en occupant des postes avantageux, dont le pays est plein, qui mettent en état de faire des détachements supérieurs à ceux de l'ennemi et de reprendre des avantages journaliers, qui peuvent conduire à de plus considérables et remettent le bon ton dans une armée. Vous connaissez la détresse de nos finances; si nous ne parvenons à tirer quelques secours du pays ennemi, je ne vois réellement pas comment nos troupes se remettront. C'est ce motif présent qui doit doubler vos efforts. »

(1) D. G.

M. d'Armentières au maréchal de Belle-Isle (1).

« Cologne, le 31 août 1759.

« M. le maréchal de Contades vous a sans doute rendu compte de l'ordre qu'il m'a donné de me rendre ici, malgré les justes représentations que je lui ai faites de ce qu'il faisait passer le premier lieutenant général de son armée sur le bas Rhin pour une besogne extrêmement désagréable et qui le compromettait, puisque sans troupes on ne peut rien faire ; encore ai-je à craindre l'injustice du public, qui me reprochera de n'avoir pas fait ce qu'il ne m'a pas été possible de faire; heureux si mes chefs sont pour moi justes. J'ai senti toute l'horreur de ma commission; j'ai cependant obéi, parce que j'ai cru de mon devoir de ne me compter pour rien et de me sacrifier pour ce à quoi l'on me jugerait nécessaire. Je n'ai pu arriver qu'hier ici; je me suis fait représenter l'état des troupes qui sont dans cette partie; l'objet pour lequel je suis ici ne peut porter que sur deux choses : l'une, la conservation de la rive gauche du Rhin; l'autre, de pouvoir soutenir Munster, ou me porter dans le pays de la Marck pour donner quelque jalousie aux ennemis sur le point de Paderborn et de Lippstadt, et profiter de cette position pour faire rentrer des subsistances du pays de la Marck sur Dusseldorf.

« Un chirurgien revenu de Paderborn a annoncé que, le 23, le général Imhof était campé à Paderborn. Les nouvelles que m'a données hier M. le baron de Breteuil sont que ce corps s'est mis en mouvement avec une nombreuse artillerie, qu'il est joint par celui de M. d'Hardenberg, et que tous deux, de concert, se portent sur Munster...

« J'ai envoyé hier ordre à M. de Castella (2) de pousser un détachement sur Munster pour en avoir des nouvelles certaines; j'y fais même passer les volontaires de Clermont. Si la nouvelle de la réunion de ces deux corps sous Munster se trouve vraie, je ne puis en rien troubler le siège. Wesel étant loin de la communication

(1) D. G., 3521, 276.

(2) Castella, ou Castellas (Rodolphe de), capitaine des gardes suisses, puis colonel d'un régiment de son nom; brigadier, 1745; maréchal de camp, 10 mai 1748 ; lieutenant général, 17 février 1759.

de Munster à Lippstadt, je n'en puis troubler la communication aux ennemis pendant le temps qu'elle leur sera le plus nécessaire pour tirer de Lippstadt leurs approvisionnements de siège. Je ne peux les aller attaquer avec mes faibles effectifs : j'aurai donc la douleur de leur voir prendre devant moi la ville de Munster, sans pouvoir les en empêcher. L'occupation de ce siège va tenir, au moins, les ennemis pendant dix à douze jours; c'est un temps précieux dont il faut faire usage.

« Si MM. les maréchaux d'Estrées et de Contades ne prennent point le parti de marcher aux ennemis, ce qui annoncera qu'ils sont déterminés à une défensive pour tout le reste de la campagne, puisqu'ils n'auront pas de moment plus favorable, je leur demande de ne pas perdre un moment à m'envoyer 2 brigades d'infanterie au moins, en les faisant passer par Giessen, Aschenburg et Siegberg... »

CHAPITRE XIII.

MOUVEMENTS DES ARMÉES. SIÈGE DE MUNSTER.

Septembre. 2. Mouvement de l'ennemi sur la Lahn. L'armée au camp de Gross-Seelheim, qu'elle quitte le 4. Marburg confié à M. du Plessis. — 6. Levée du siège de Munster. — 7. Camp d'Annerod. — 8. M. de Broglie à Munchholzheim. Projets de quartiers d'hiver. — 10 au 11. Prise de Marburg. — 20. M. de Broglie sur les hauteurs de Wetzlar. — 21. M. d'Armentières à Wesel. — 22. L'armée à Klein-Linden. Expédition de M. de Luckner sur Usingen. M. d'Armentières à Recklinghausen; 23, à Lunen. — 24. Le général Imhof occupe Ludinghausen, s'avançant sur Ahlen.

Octobre. — Les maréchaux restent sur la défensive. M. de Broglie à Versailles. Détachements de l'armée du Mayn réunis à celle du bas Rhin. — 25. Position de M. d'Armentières à Bockum.

Novembre. 1er. M. de Broglie à Francfort. — 2. A Klein-Linden. Les maréchaux d'Estrées et de Contades quittent l'armée. — 11. Le duc de Wurtemberg à Gemunden. — 19 au 20. A Fulda. — 5. M. d'Armentières quitte Bockum. — 8. A Dorsten. — 9 au 10. Tranchée ouverte devant Munster. — 21. Prise de la citadelle. — 16. M. d'Armentières à Haltern. — 17. A Seppenrade. — 18. A Senden. Il se replie le 20. Fait passer le Rhin le 24. — 20. Combat naval dans la baie de Quiberon. Le restant de notre flotte se réfugie à l'embouchure de la Vilaine. — 27 au 29. Le prince de Wurtemberg attaqué se retire à Bruckenau le 30.

Décembre. — L'armée du bas Rhin repasse à la rive gauche. — 1er. Le général Imhof quitte la Lippe, se retire à Recklinghausen. — 5. L'armée quitte Klein-Linden pour Butzbach. — 6. A Friedberg.

Projets d'une diversion par l'armée du bas Rhin. — 15. M. du Muy remplace M. d'Armentières. — 16. M. de Broglie nommé maréchal. — 19 au 23. Le duc de Wurtemberg à Schotten. — 25. Mouvement effectué.

L'armée ennemie reste en observation jusqu'au 5 janvier 1760.

Événements de peu d'importance jusque vers le milieu de janvier, époque à laquelle les troupes prennent leurs quartiers d'hiver sur la Lahn, le Mayn et le Neckar.

Le maréchal de Belle-Isle au maréchal de Contades (1).

« Versailles, le 1er septembre 1759.

« J'ai reçu ce matin la lettre dont vous m'avez honoré le 28 août; j'y vois avec bien de la peine, par le détail que vous

(1) D. G.

me faites, que M. de Broglie n'avait pas jugé à propos de soutenir le poste d'Ober-Wetter, où était Fischer. Je ne puis, sur cette matière, parler que d'après quelques connaissances qu'on m'a données, suivant lesquelles il paraît qu'Ober-Wetter est un point sans la possession duquel il n'était pas possible à M. le prince Ferdinand de pouvoir ni d'oser s'avancer plus loin par sa droite, parce qu'il ne pourrait plus soutenir ses communications pour ses vivres; mais je dois croire que vous et M. le maréchal d'Estrées qui êtes sur les lieux, vous êtes encore mieux en état de juger vous avez, d'ailleurs, M. le duc de Broglie et M. de Castries, et des officiers d'état-major, qui doivent bien connaître toute cette partie; mais, puisque ni vous ni M. de Broglie n'étiez pas dans l'intention de soutenir Ober-Wetter, il ne fallait donc pas y laisser échiner Fischer. Les troupes légères sont faites pour la petite guerre, éclairer l'ennemi, faire les avant-gardes, enlever de petits postes, couvrir et faciliter les marches pour des opérations importantes; mais elles ne doivent pas être employées, ce me semble, à défendre et soutenir des postes de vive force, surtout contre de gros corps de troupes réglées qui font la tête de l'armée ennemie : c'est le moyen de les détruire, et je ne suis pas surpris que tous nos différents corps soient la plupart anéantis, par toutes les autres raisons que je vous ai mandées dans mes précédentes; c'est à quoi je trouve qu'il est très nécessaire et très pressé de remédier, car comment pourriez-vous faire, cet hiver, pour couvrir la tête de tous nos quartiers et former ce que les ennemis appellent un cordon en avant, si tous ces différents corps sont réduits à rien? et comment pourront-elles se rétablir pour la campagne prochaine? Nous sommes d'accord tous deux qu'il faut former trois gros corps de troupes légères; je vais agir sur ces principes et tâcher de trouver des chefs propres à les commander : mais il faudra donc, quand cela sera fait, ne jamais morceler ces corps, les laisser toujours chacun ensemble. Quand le général ou les officiers généraux qui commanderont de gros corps séparés voudront employer quelques détachements de troupes légères plus ou moins nombreux, qu'ils s'adressent au chef de cette légion ou de cette brigade, qui sera seul en droit et chargé de fournir le détachement qui lui sera demandé et de le faire commander par qui il lui plaira.

« A l'égard des 2 régiments de hussards, j'ai peine à comprendre qu'ils servent mieux séparés qu'ensemble : un corps de 12 E. doit mieux valoir que deux de 6 chacun, et s'il y a des petites tracasseries personnelles ou des convenances particulières, il faut que le général de l'armée tranche par-dessus avec toute l'autorité qu'il a en main, qu'il impose à celui qui a tort. Je ne sais pas pourquoi le régiment de Berchiny a été renvoyé, comme hors d'état de rester à l'armée, avec les 6 régiments de cavalerie qui ont été détruits le 1er août. Il ne m'a jamais rien été mandé sur la destruction de ce régiment; je vous prie d'ordonner que quelqu'un m'en rende compte, m'en envoie le journal de toute la campagne et son état actuel, car dans tous les états que vous venez de m'envoyer il n'est seulement pas fait mention du nom de ce régiment.

« Je viens à présent au papier joint à votre lettre, intitulé « Propositions à M. le maréchal de Contades. » J'y vois la nouvelle position que vous faisiez prendre à M. le duc de Broglie et à M. de Saint-Germain. Je veux espérer, quoique je voie que l'ancienne réserve de M. de Broglie devait se replier la nuit à la rive gauche de la Lahn, de l'autre côté de Marburg, que votre intention n'est pas d'abandonner ce poste et cette place. Cette démarche serait encore bien plus fâcheuse que l'abandon de Cassel et ne peut pas avoir les mêmes motifs : il s'agissait de ne pas perdre la communication avec Marburg, et subséquemment de Francfort. Cette raison décisive fortifiait toutes les autres; mais étant arrivé une fois à Marburg, l'ennemi ne peut jamais vous ôter la communication avec Francfort. Vous avez deux différents chemins qui vous y conduisent, que l'ennemi ne troublera jamais, quand même il aurait l'imprudence de passer la Lahn : il ne la passera sûrement pas à Marburg et Giessen ; s'il la passe au-dessous de Wetzlar, peut-il jamais oser faire passer cette rivière à toute son armée? D'où tirerait-il donc ses vivres, vous tenant votre droite à Marburg et votre gauche vers Giessen?... Dans cette position, s'il ne pousse en deçà et à la gauche de la Lahn que des détachements, vous pouvez leur en opposer de plus considérables, et enfin vous avez toujours un chemin plus court pour porter dans Francfort tout ce qu'il vous plaira et y communiquer de même pour en tirer vos besoins. Il faut nécessairement que l'ennemi succombe le premier, et il vous

fournira peut-être, en faisant des tentatives hasardées, les moyens de lui donner quelque échec considérable ; ce qui est à désirer, pour remettre, comme on dit, vos troupes en curée, et le ton qui convient à une armée comme la vôtre. Si vous quittiez jamais Marburg, M. le prince Ferdinand s'y mettra tout de suite et vous fera naître alors des obstacles bien mieux fondés pour n'oser et ne pouvoir même pas entreprendre de le déposter : c'est alors qu'il trouvera des positions que vous ne pourrez pas impunément attaquer, ni peut-être tourner, et vous aurez le désagrément de lui voir faire des détachements sur la Thuringe, la Franconie ou la Saxe, que vous n'empêcherez point alors, comme vous êtes le maître de le faire en tenant Marburg et le couvrant avec votre armée, resserrant M. le prince Ferdinand, comme il l'est, dans un pays où il n'a de vivres que ce qui est derrière lui, toutes les places du Rhin étant ou en notre pouvoir ou en celui de nos amis. Enfin j'avoue, par le vif intérêt que je prends et à l'honneur des armes du roi, et à la cause commune, et à vous personnellement, Monsieur le maréchal, que je ne puis envisager qu'avec la peine la plus sensible qu'il peut être question d'abandonner Marburg, par toutes les conséquences les plus fâcheuses qui ne manqueraient pas d'en résulter (1). »

L'ennemi resté sur les hauteurs d'Ober-Wetter, nous continuâmes à retrancher notre front, à soutenir la Lahn dans la partie de Giessen, et, sur le Rhin, dans celle de Coblentz et de Cologne, en donnant aussi à M. d'Armentières les moyens de tenir la campagne.

Le 2 septembre, le prince Ferdinand fait un mouvement par sa gauche, en portant le prince de Holstein à Schwartzenborn et le prince héréditaire à Ober-Weimar. Dans sa marche, il attaque les volontaires de M. de Vert, bientôt dégagé par les dragons d'Apschon

(1) *Situation de l'armée, le 31 août, sur le bas Rhin :* M. d'Armentières, 11 B., 4 E.; infanterie de garnison (Wettéravie), 15 B.; cavalerie sur les derrières, dont 6 Berchiny, 19 E.; M. le duc de Fitz-James, 14 E.; M. d'Andlau, 6 E.; M. de Nicolaï, 1[re] ligne, 33 B.; M. de Noailles, 2[e] ligne, 37 B.; duc de Brissac, 14 E.; M. Duménil, 8 E.; réserve du duc de Broglie (4 E. volontaires Nassau), 18 B., 31 E.; réserve d'infanterie (M. de Saint-Pern (6 Berchiny), 11 B., 19 E.; réserve de cavalerie (M. de Poyanne), 18 E.; réserve de dragons (duc de Chevreuse), 16 E.; artillerie (M. Pelletier), brigades, 3 B.; M. de Chabo. Turpin, 6 E.; plus la légion Royale, volontaires de Flandre, de Hainaut, étrangers, de Dauphiné, d'Hallé et Fischer. Total : 128 B., 156 E.

et les Schomberg. Comme Marburg était menacé, Fischer occupe le château, appuyé par M. de Saint-Germain, défendant les débouchés et en mesure de renforcer M. de Broglie. Ces démonstrations de l'ennemi tendaient plutôt à nous empêcher de marcher à Giessen qu'à une attaque sérieuse.

Le duc de Broglie au maréchal de Belle-Isle (1).

« Klein-Linden, le 5 novembre 1759.

« Il ne me reste qu'à demander les ordres sur le parti à prendre. Ferai-je rester l'armée dans la position où elle est, jusqu'à ce que M. le prince Ferdinand ait quitté la sienne, ou partirai-je le premier, et à quelle époque? Comme je n'ai ni vue ni opinion particulière, et que je ne veux qu'exécuter ponctuellement les ordres, je vais vous tracer les inconvénients de l'un et de l'autre parti, du moins tels que je les imagine; je me conformerai ensuite avec la plus grande exactitude à ce qui me sera prescrit. Si l'on s'opiniâtre à demeurer les derniers dans cette position, il est sûr que la cavalerie, déjà en très mauvais état, souffrira beaucoup; elle a été très mal nourrie, pour la plus grande partie, l'hiver dernier; le commencement de la campagne a été très rude pour elle, et l'éloignement des lieux où elle fourrage depuis longtemps a achevé de la fatiguer à un point excessif. Il est vrai qu'à commencer du 12, elle sera fournie du magasin de Butzbach; mais, malgré cela, si les pluies viennent, il périra dans ce trajet une assez grande quantité de chevaux : cela ne peut se nier.

« Si on se détermine à replier l'armée sur Butzbach et sur Friedberg à l'époque du 18 ou du 20, il faudra prendre le parti ou de laisser une garnison dans Giessen, ou d'évacuer et démanteler cette place. Si on y laisse une garnison, le prince Ferdinand viendra peut-être en faire le siège; il passera la Lahn et prendra un poste avantageux, où il serait très hasardeux de l'attaquer; il prendra Giessen derrière lui, et même en très peu de jours, s'il ne craint pas de brûler la ville, qui est toute en bois et où il n'y a aucun souterrain ni magasin d'aucune espèce. Giessen une fois en sa possession sans avoir été démantelée, elle lui servira de point d'appui, et

(1) D. G., *Mémoires de Vault,* 1759, p. 294.

il paraît difficile, lorsqu'il y sera établi, que le projet de garder Friedberg et de prendre des quartiers depuis Saint-Goar jusqu'à Wilbel puisse avoir lieu ; on ne pourra certainement pas les prendre tant que l'armée ennemie ne se sera pas séparée; il sera nécessaire que celle du roi reste rassemblée près de Friedberg, où le bois manque et où elle souffrira beaucoup. Il en sera à peu près de même en faisant sauter Giessen. Si, après que l'armée du roi se sera retirée, les ennemis passent la Lahn, ils obligeront de se tenir rassemblé à Friedberg jusqu'à ce qu'ils aient pris eux-mêmes leur parti, et l'armée souffrira alors davantage que dans le camp qu'elle occupe.

« Il n'appartient qu'à S. M. d'ordonner ce qu'elle jugera à propos que je fasse, et je l'exécuterai avec la soumission et l'exactitude la plus grande. Ces ordres portent sur trois points. 1° L'armée attendra-t-elle, dans la position où elle est, que les ennemis quittent la leur et prennent leurs quartiers? 2° Se retirera-t-elle la première, à quelle époque et où la séparera-t-on? 3° Gardera-t-on Giessen, ou le fera-t-on sauter?

« Vous trouverez ci-joint la copie de la lettre que j'ai reçue en arrivant ici de M. le marquis d'Armentières et de la réponse que je lui ai faite... Comme elle roule sur le ravitaillement ou l'évacuation de Munster et que ces opérations doivent être combinées avec les mouvements de cette armée, il me semble nécessaire que le roi prononce en même temps pour Munster et pour Giessen, et que vous fassiez savoir en droiture ses intentions à M. le marquis d'Armentières en même temps que vous m'enverrez ses ordres. »

Le maréchal de Belle-Isle au maréchal d'Estrées (1).

« Versailles, le 3 septembre 1759.

« S. M. approuve entièrement le plan que vous avez formé, M. de Contades et vous, de ne point chercher à aller attaquer l'ennemi pour donner une seconde bataille; mais aussi de ne pas l'éviter lorsqu'il sera question de conserver des positions nécessaires : 1° pour empêcher l'ennemi de pouvoir détacher du secours

(1) D. G., *Mémoires de Vault*, 1759, p. 196.

pour la Saxe; 2° pour ne pas se mettre dans le cas de manger et consommer tous les fourrages de la Lahn et de la rive droite du Mayn, qui doivent nous fournir des subsistances pour nos quartiers d'hiver; 3° enfin pour ne pas laisser subsister plus longtemps le ton de supériorité qu'a pris l'ennemi et finir, du moins, cette campagne sur le pied d'une défensive vigoureuse et active.

« Si M. le prince Ferdinand continue de détacher des corps aussi hasardés que je l'ai vu faire les campagnes précédentes, vous trouverez, ce que j'espère, l'occasion de le corriger des entreprises hasardeuses qui lui ont réussi, mais qui peuvent aussi causer sa perte. Nous pensons, dans le fond, de même vous et moi, il n'y a que sur les formes respectives que nous ne sommes pas d'accord; car, en admettant que nos E. ne fussent qu'à 100 chevaux le jour du combat, quoique tous les états que l'on m'envoie soient plus forts. 83 E. feraient 8,300 chevaux; il faut y ajouter 3 E. de Gendarmerie, de 120 chacun, et 6 E. des 6 régiments, que je ne comptais pas non plus, ce qui fait donc 9,200 combattants, et 20 E. de dragons, au moins 2,500. Tout cela forme un total de près de 12,000 hommes de cavalerie, et certainement M. le prince Ferdinand n'en a pas autant... Si les états que m'a envoyés à plusieurs reprises M. de Cornillon sont justes, comme il me l'assure, nous devons avoir 50,000 combattants, non compris les malades, les blessés, etc. Marburg, auprès duquel se trouve actuellement l'armée du roi, est une position qui remplit tous les objets, et je suis persuadé, intérieurement, que M. le prince Ferdinand est beaucoup plus occupé de vous en déplacer, pour se porter tout de suite sur sa gauche, que de s'enfermer sur la basse Lahn entre l'armée du roi et le Rhin, dont toutes les places sont dans nos mains ou dans celles de nos amis. L'état de faiblesse ou de crise où se trouve le roi de Prusse ne doit pas permettre à M. le prince Ferdinand de tourner ses vues du côté du Rhin; tout doit, ce me semble, l'appeler sur le Wéser et au delà, en conservant, s'il peut, toute la Hesse, à cause du landgrave... »

Malgré les instances réitérées du ministre, M. de Contades crut devoir abandonner Marburg.

Le 4 septembre, l'armée quitte son camp de Gross-Seelheim, laissant Marburg et son château à M. du Plessis, avec mission de

s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, et s'établit à Mainzlar, derrière Lollar; M. de Broglie, sur la rive gauche de la petite rivière qui se jette dans la Lahn à Lollar. Le prince Ferdinand, suivant notre retraite, poussait des détachements dans la direction de Wetzlar, pendant que le prince de Holstein occupait notre ancien camp de Gross-Seelheim; ce qui nous obligea, le 7, à porter l'armée à Annerod (1), derrière le ruisseau de Buseck, et à rapprocher notre gauche de Giessen.

Annerod offrait une très bonne position, couverte par les troupes légères dans les villages de Burkhardsfeld, Oppenrod, Grossen-Alten-Buseck et Wieseck. La réserve de M. de Broglie était, le 8, à Munchholzheim, sur le chemin de Wetzlar, sa droite à Dudenhoven, sa gauche à Heuchelheim. L'armée du prince Ferdinand venait d'être divisée en quatre corps, le 1er à Wetter, le 2e sur la hauteur de Marburg, le 3e à Weimar, le 4e à Langenstein.

Louis XV, désirant, avant tout, que ses généraux empêchassent le prince Ferdinand de renforcer le roi de Prusse, s'était engagé envers la cour de Vienne à occuper et à contenir toutes les forces alliées en Allemagne. Cependant M. de Contades se voyait dans l'impossibilité de s'y opposer.

« Si le prince de Holstein va en Saxe, disait-il, il ne me sera pas possible de le suivre. En cas qu'il marche sur Fulda pour me donner de l'inquiétude sur la Franconie, nous pouvons lui opposer un corps de même force en le faisant marcher sur le haut Mayn. Quoique le prince Ferdinand s'affaiblisse chaque jour, M. le maréchal d'Estrées pense, et je pense comme lui, qu'il ne me sera pas possible de l'attaquer sur les hauteurs de Marburg, ni de marcher en avant, M. de Peyre ne pouvant faire subsister l'armée sans faire un nouvel établissement. Fischer doit partir cette nuit de Grunberg avec toute sa troupe, pour suivre le corps

(1) Position et état de l'armée, le 1er septembre 1759, à Gross-Seelheim, sur la rive gauche de l'Ohm, entre Amœneburg et Marburg :

Infanterie : 1re ligne, 33; 2e ligne, 37; réserve, 11; au service de l'artillerie, 3 (84 B.).

Cavalerie : 1re ligne, 28; 2e ligne, 14; réserve, 18; dragons, 12 (72 E.).

Troupes légères : légion Royale, corps de Fischer, volontaires de Flandre, de Dauphiné, de Hainaut, étrangers.

Réserve du duc de Broglie : à Hotzausen, au-dessous de Marburg, rive gauche

du prince de Holstein, ne pas le perdre de vue et m'instruire du mouvement qu'il fera. »

Tandis que nous reculions du côté de Marburg, nos affaires semblaient aller un peu mieux à Munster. L'ennemi avait été obligé de se retirer par suite de la belle défense de M. de Gayon. (D. G., 3522, 103.) Sommé de se rendre, M. de Gayon répondait au général commandant le corps de l'armée alliée devant Munster : « Monsieur, je vois avec étonnement que toute votre artillerie est dirigée sur la ville et non sur les fortifications : c'est cependant par leur seule destruction que je puis être forcé de la rendre, et j'ai l'honneur de vous assurer, Monsieur, que l'embrasement de toutes les maisons de la ville ne m'engagera jamais à en abandonner les remparts. En réussissant à vous en rendre maître, il vous est plus glorieux de la trouver en état de vous fournir tous les secours qu'une ville de cette espèce renferme. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, qu'un pareil exemple obligera le roi mon maître et ses alliés à des représailles toujours funestes. J'ai trop grande opinion de votre façon de penser, pour ne pas espérer que vous voudrez bien faire attention à ce que j'ai l'honneur de vous écrire. » (D. G., *Mémoires de Vault*, 1759, p. 648.)

Les Français ont toujours eu, on le voit, des idées spéciales sur la façon de bombarder les villes. Aussi M. de Gayon s'attira-t-il la réponse suivante : « Monsieur, S. A. S. M. le duc Ferdinand de Brunswick m'a détaché avec un corps de son armée pour reprendre Munster. Si vous refusez de rendre cette place, vous serez responsable du malheur et de la ruine d'une ville que S. A. S. souhaiterait pouvoir ménager. J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération, etc. CH. D'IMHOF. »

M. d'Armentières, qui avait désespéré de pouvoir secourir la ville, s'empressa, le 6 septembre, d'annoncer ce succès à M. de Belle-Isle : « Les ennemis ont levé le siège de Munster seulement aujourd'hui. La tranchée a été ouverte dans la nuit du 26 au 27 août : ainsi cette place, très mauvaise, a tenu 11 jours de tranchée ouverte.

de l'Ohm, 18 B., 31 E. ; entre Giessen et Wetzlar, Turpin et volontaires de Hallé, 10 E. ; à Hanau, 2 ; Francfort, 5 ; Giessen, 2 ; Coblentz, 1 ; Cologne, 4 (14 B.) ; au bas Rhin, 11 B., 4 E. — Total : 128 B., 136 E. (D. G., 3522, 9.)

« Pour vous rendre compte, Monseigneur, de ma conduite, j'ai eu l'honneur de vous écrire de Borcken. Je vins camper à Coesfeld. L'on m'annonça que les ennemis voulaient m'empêcher de faire lever le siège de Munster et venaient au-devant de moi, ce qui m'a fait marcher ce matin avec circonspection, fort déterminé à les combattre, s'ils étaient venus. »

Les inquiétudes, à Versailles, redoublèrent à la nouvelle de la retraite de l'armée derrière la Buseck; les ordres devinrent formels : il fallait ou combattre le prince Ferdinand, couvrir la Franconie et empêcher le prince de Holstein de joindre l'armée de l'Empire, ou se porter sur l'Elbe.

Jusqu'au 10, M. de Contades reste dans l'incertitude des projets de l'ennemi. Pendant notre mouvement sur Annerod, toute communication était interrompue entre Munster et le Rhin, et M. d'Armentières n'eut de nouvelles de M. de Gayon que le 6, lui annonçant la levée du siège de Munster, sa belle défense et sa fermeté contre le général Imhof. M. de Contades fait revenir à l'armée 1 E. de chacun des régiments de Colonel-Général, Mestre-de-Camp, Condé et Vogué, plus des hussards de Berchiny; il renvoie en France le fonds de ces régiments (1).

Il ne faut pas croire cependant que la question de la reprise de l'offensive préoccupât uniquement le ministère. On s'occupait aussi à cette époque de l'établissement de nos quartiers d'hiver. D'après le plan proposé par les maréchaux, il s'agissait de tenir nos principales forces sur le haut Rhin et de ne garder sur le Mayn qu'un corps peu élevé; mais le genre de guerre que l'on faisait en Allemagne tenait absolument aux intérêts de nos alliés, à ceux des principaux électeurs et princes de l'Empire, et par conséquent était subordonné aux questions politiques. Aussi le duc de Choiseul décida le roi à mettre le gros de l'armée sur le Mayn : ainsi il fut arrêté que 70 B., 88 E., avec 3 régiments de troupes légères, indépendamment des troupes saxonnes et de 15 B. wurtembergeois repris à la solde de la France, hiverneraient sur le Mayn et le haut Rhin, et que 35 B., dont 12 de milices, et 34 E., avec la légion Royale et 1 régiment de troupes légères, garderaient le bas Rhin. C'est ce que démontre l'extrait du mémoire du 10 sep-

(1) Camp d'Annerod. M. de Monteynard au ministre. (D. G., 3522, 168.)

tembre et le mémoire sur l'emplacement des quartiers de M. de Choiseul.

Le maréchal d'Estrées au maréchal de Belle-Isle (1).

« Camp d'Annerod, le 10 septembre 1759.

« J'ai l'honneur de vous envoyer, Monsieur le maréchal, le mémoire dans lequel j'expose ce que je pense de notre position et des suites de la campagne. Je vois avec le plus grand déplaisir que cette situation s'accorde peu avec les autres projets; mais je trahirais la vérité, si je parlais autrement. L'ennemi n'attaquera pas, mais successivement il dépostera l'armée du roi de tous les postes qu'elle pourra prendre. Je conviendrai aisément que l'honneur des armes du roi exigerait qu'on pût avoir une autre conduite; mais que deviendrait cet honneur, si son armée achevait de périr avant la fin de cette campagne? C'est ce qui arrivera, si elle n'est aidée de plus puissants secours pour la réparer et pour la nourrir. Je sais tout ce que vous avez à me répondre; mais plus ces réponses sont légitimes, plus la situation est fâcheuse. Je vous prie de croire que je n'intimide pas l'armée par mes propos ni par ma contenance, et que M. le maréchal de Contades est aussi déterminé à combattre que moi, lorsque ce sera possible sans témérité. J'en reviendrai toujours à dire la même chose : où sera le fruit d'une bataille gagnée? quels seront les malheurs d'une bataille perdue? Pour reprendre un peu le ton, on a fait un détachement assez considérable aux ordres de M. le duc d'Havré, qui a replié au delà de la Lahn toutes les troupes légères qui étaient à la rive gauche; il n'y a eu aucun événement, le corps de la droite n'ayant pas marché d'assez bonne heure... »

Mémoire du maréchal d'Estrées (10 septembre) (2).

« Tant que le prince Ferdinand est à la rive droite de la Lahn, il est bien difficile de lui donner une détermination fixe. Il peut également marcher par Dillemburg sur Cologne, ou tenter de passer la basse Lahn à Weilburg pour se porter sur Ussingen. On sentira

(1) D. G., *Mémoires de Vault*, 1759, p. 228.
(2) D. G., *Mémoires de Vault*, 1759, p. 694.

aisément que cette marche rappellerait promptement l'armée du roi à Friedberg; mais si, au contraire, il passe la Lahn entre Giessen et Marburg, il ne peut avoir que trois objets : le premier, de se porter sur l'abbaye de Fulda; le second, de combattre l'armée du roi; le troisième, de la prévenir à Aschaffenburg. Il est impossible de s'opposer au premier de ces mouvements; on combattra dans la seconde supposition; on ne peut parer à la troisième qu'en marchant par la droite à mesure que l'ennemi s'allongera par sa gauche. Si donc le prince Ferdinand suit ce dernier projet, ou veut déposter l'armée du roi de Giessen, il marchera à Lich. De ce moment il est indispensable de marcher à Friedberg, pour éviter d'y être prévenu. Ce prince aura alors à choisir de remarcher sur Giessen, ou de continuer sa marche vers Hanau et Aschaffenburg. Ce sont des faits qui ne peuvent être révoqués en doute et qui existent dans la plus grande vérité, quelque chose que l'on puisse dire. Au contraire, si l'ennemi se porte successivement sur le Mayn, du côté d'Aschaffenburg, on sera forcé de repasser cette rivière et d'aller au-devant de lui. Ainsi on peut être certain que par des marches successives, plus ou moins promptes, l'armée du roi sera contrainte de se porter sur Aschaffenburg. Si on pouvait y prévenir le prince Ferdinand et défendre le Mayn, alors ce général se reporterait en Franconie par Gelnhausen, et sans qu'il fût possible de l'en empêcher ni de le combattre, excepté au passage du Mayn, où il faudrait l'attaquer...

« On ne peut parer à tous ces projets qu'en mettant M. d'Armentières en état d'agir avec quelque activité sur la Lippe; il est certain qu'il affaiblirait le prince Ferdinand et ramènerait à peu près l'égalité entre les deux armées. Il ne faut pas s'abuser : on croit de loin l'armée du prince Ferdinand plus faible que celle du roi, et de près on est sûr qu'elle est plus forte On a été obligé de renvoyer 12 B. sur le Rhin et sur le Mayn, il faudra en mettre 2 dans Giessen; ce qui, joint aux autres détails dont on a déjà rendu compte, fait que l'armée du roi n'est pas de plus de 50 à 55,000 hommes... »

Les dispositions des quartiers d'hiver et les instructions ministérielles établissaient la base de conduite des maréchaux pendant le reste de la campagne et pendant l'hiver : empêcher l'ennemi de passer la Lahn, occuper des positions qui le tiennent loin du Mayn

et conserver Giessen. Ces ordres ne laissaient qu'un faible effectif pour la conservation de Munster. Le point important était de l'évacuer dans un moment favorable et de profiter de l'occupation pour tirer des contributions de l'Ost-Frise. Ainsi, malgré le triste exposé de la situation de notre armée (lettre du 10 au roi), nous devions tenir nos principales forces sur le Mayn, non seulement parce que les efforts du prince Ferdinand n'étaient pas tournés sur le bas Rhin, mais aussi par suite de la situation du roi de Prusse, qui venait de perdre la Saxe, parce que Dresde était occupé par les Autrichiens et les Impériaux, enfin parce que l'Impératrice se proposait de concentrer des forces considérables en Saxe, en vue de la campagne d'hiver. Cependant le prince Ferdinand n'attendait plus que la prise du château de Marburg, qui capitula (1) dans la nuit du 10 au 11. A la suite de cette occupation, le prince de Holstein quitta Frauenberg du 11 au 12, rejoignit l'armée à Nieder-Weimar, et M. de Freytag s'avança à Lollar, Daubringen, Mainzlar et Allendorf, d'où il fut repoussé par nos troupes légères, en laissant des prisonniers. Le prince Ferdinand renforçait sa droite, et comme M. de Broglie restait toujours éloigné pour assurer nos communications, M. de Bauffremont occupe Klein-Linden, la Lahn devant lui (2). En même temps, Giessen recevait des approvisionnements, et le camp d'Annerod se couvrait de redoutes et d'abatis.

Dans la nuit du 18, l'armée ennemie campe à hauteur de Staufenberg, et son corps avancé à Wissmar pénètre dans Wetzlar, d'où il est chassé par M. de Broglie. Les troupes ennemies sur la Dille augmentèrent considérablement le 19; c'est alors que, le 20 (3), M. de Broglie, sur les hauteurs de Wetzlar, s'opposa à leur passage de la Lahn. Wetzlar restait imprenable tant que nous tenions notre position; mais le manque de fourrages pouvait forcer notre retraite sur Friedberg, peut-être sur Bergen.

Ces considérations firent transporter, le 22, notre camp à Klein-Linden (4), pour revenir au champ de bataille préparé à Annerod,

(1) Journal de la défense, p. 240. M. du Plessis, lieutenant-colonel de Piémont.

(2) D. G., 3523, 49.

(3) 12 septembre, camp d'Annerod : brigades de Champagne, Belzunce, régiments de Caraman, Turpin, volontaires de Hallé. (D. G., 3523, 45.)

(4) 20 septembre, camp d'Annerod. (D. G., 3523, 71.)

par la droite ou par la gauche, rejoindre M. de Broglie. Le même jour, M. de Luckner passe la Lahn, au-dessous de Braunfels, pour atteindre Weilburg et ensuite Ussingen. Ce dernier point était très rapproché de notre communication avec Francfort et surtout avec Friedberg; aussi M. de Chabo fut-il dépêché à Butzbach le 23, et l'armée fit le lendemain son mouvement sur Klein-Linden (1).

Le passage de la Lahn n'amena aucun résultat important. Luckner n'eut d'autres succès que celui de prendre quelques cavaliers à Ussingen, et de s'emparer à Rodheim des équipages et éclopés des volontaires de Nassau; il se retira ensuite par Limburg, et MM. de Chabo et Bellefonds protégèrent le convoi.

Comme il s'agissait d'assurer la communication avec nos derrières contre les entreprises des troupes légères ennemies, M. de Chabo reste à Ussingen avec la légion Royale et les volontaires de Muret; et, pour servir de point d'appui à ces troupes, 3 B. et 4 E. sont laissés à Friedberg. D'un autre côté, cette communication se trouva également couverte par les postes de M. de Broglie à Brand-Oberndorff, Gross-Seelbach, Neukirchen sur la Solms. La troupe de Fischer remplace la légion Royale à Alt-Buseck, en avant de la droite (2).

Les deux armées restaient en présence, séparées par la Lahn, chacune attendant un moment favorable pour combattre.

A l'égard de Munster, les nouvelles instructions exprimaient plus encore que par le passé le désir de conserver cette ville. M. d'Armentières, malgré cette incertitude, avait approvisionné la place, afin de s'y maintenir l'hiver, profitant, depuis sa retraite à Wesel, de courses dans le comté de la Marck pour en tirer des subsistances

(1) 21 septembre. (D. G., 3523, 79.)

(2) *État de l'armée et de ses positions, le* 25 *septembre.* — Il y avait la gauche à Klein-Linden, la droite à Annerod, Fischer à Altbruck, volontaires de Hainaut à Vieseck, volontaires de Flandre et étrangers à Gross-Buseck, ceux de Dauphiné à Oppenrod, 70 B., 72 E.; M. de Broglie à Muncholzhausen, 17 B., 41 E.; les volontaires de Hallé, les 6 E. de Turpin et 4 de Nassau; M. de Porail, brigadier, à Friedberg, 2 B., 4 E.; M. de Chabo à Ussingen avec la légion Royale; bataillons de garnison, 20 B.; au bas Rhin, M. d'Armentières et les volontaires de Clermont, 18 B., 16 E. Total : 127 B., 133 E.

Le total de l'infanterie est de 127, au lieu de 128, par le renvoi en France d'un des 2 B. de Bouillon ; le total de la cavalerie est de 133 , au lieu de 121, par suite des 12 E. arrivés au bas Rhin (M. de Monteynard). (D. G., 3523 , 124.)

et de l'argent ; il cherchait à refouler M. d'Imhof vers Lippstadt. Avec la cavalerie arrivée de France à Dusseldorf et ce qu'il tira de Cologne, il marche, le 21, de Wesel à Dorsten, avec des détachements sur Haltern et Unna. C'est à Dorsten qu'il reçut de M. de Belle-Isle sa lettre du 15, lui donnant ordre d'évacuer Munster et le laissant maître de son expédition dans l'Ost-Frise.

Le 22, son corps arrive de Dorsten à Recklinghausen, le 23 à Lunen (1), enlevant des otages à Hamm, Soest et Unna, mais sans réussir à s'emparer des principaux membres des régences, réfugiés à Lippstadt. Les dispositions du général Imhof, recevant des renforts considérables, l'engagèrent à ne pas trop s'éloigner du Rhin, et, le 24, l'ennemi occupant Ludinghausen, après avoir quitté Telgte, et s'avançant sur Ahlen par Dreiteinfurt, M. d'Armentières pensa ne pas devoir s'éloigner davantage de Cologne. Il lui devenait donc impossible de s'approcher de Munster, approvisionné jusqu'au 15 décembre, car il avait résolu de ne se commettre que dans un cas avantageux. Le 30 seulement, il put faire entrer dans cette place des approvisionnements ; le 5 octobre, il rentrait à Dorsten.

Depuis le 22 septembre, les maréchaux étant restés sur la défensive, et le prince Ferdinand ne pouvant nous attaquer dans une position si avantageuse, il devenait urgent de conserver Giessen, d'une grande influence pour l'emplacement de nos quartiers sur le Mayn. Les subsistances n'étant assurées que jusqu'au 15, c'était l'époque où l'on pouvait prévoir qu'il serait urgent de se séparer de cette ville ; en acceptant d'avance sa démolition, on y travailla sur-le-champ. Ce parti fut approuvé dans le conseil tenu à Versailles le 17, en présence de M. de Broglie, appelé pour recevoir ses instructions relatives au commandement de l'armée pendant l'hiver.

Le prince Ferdinand, tout en paraissant rester immobile, détachait 6 régiments d'infanterie et 2 de cavalerie sur la Westphalie. Cet envoi de renforts, à la date du 10, fit occuper Roxel, position qui permettait au général Imhof d'ouvrir ses communications autour de Munster par la rivière d'Aa et d'occuper Albachten et Appelhusen. C'est alors que M. d'Armentières reçut de l'armée du Mayn 2 brigades d'infanterie, 2 de cavalerie et le corps de Fischer ;

(1) Camp de Klein-Linden, 23 septembre. M. Lamy de Châtel au ministre. (D. G., 3523, 103.)

on y joignait 6 B. Une fois assuré de leur embarquement sur le Rhin, il se mit à même de secourir Munster dès leur arrivée (1).

M. d'Armentières était bien décidé à tout entreprendre pour forcer M. d'Imhof à se retirer, même à le combattre avec l'infériorité de ses forces. La conservation ou l'abandon de Munster laissait toujours quelque incertitude, et il ne savait s'il fallait seulement ravitailler Munster, approvisionné jusqu'à la fin de janvier, y laisser la garnison telle qu'elle était, l'augmenter, ou, enfin, s'il devait profiter d'un événement heureux pour l'évacuer. Les ordres que jusque-là il avait reçus à ce sujet n'étaient point positifs et laissaient voir de la part du roi une tendance à évacuer la place plutôt qu'à la garder. Cependant M. d'Armentières, de concert avec M. de Voyer, avait depuis longtemps cherché à faire ressortir tous les avantages que l'on en retirerait pendant l'hiver et tous les inconvénients qui résulteraient d'une évacuation; mais la raison politique devait l'emporter : Munster allait être délaissé.

M. d'Armentières au maréchal de Belle-Isle.

« Welen, le 2 octobre 1759.

« Le 30 au soir... je vous rendais compte que jusqu'alors je n'avais pas de nouvelles bien certaines des ennemis. A 11 heures, il m'en arriva et j'appris qu'ils étaient campés en trois corps : l'un, ayant sa gauche au canal, pouvait me faire craindre qu'ils ne cherchassent à empêcher l'entrée du convoi. En conséquence, je donnai ordre à M. d'Auvet d'en faire la tête avec ses troupes; je l'avais renforcé dès la veille d'un détachement aux ordres de M. des Cars.

« M. de Testu (2) ouvrit, pendant la nuit, une marche pour cou-

(1) *État des troupes envoyées dans le bas Rhin par ordre du* 19 : brigades Waldner et Planta, canonniers d'Invilliers, service de 200 voitures, régiments d'Orléans et de Damas, corps de Fischer, le 20, à Ober-Weisel; 21, à Kamberg; 22, à Katzenelbogen; 23, séjour; 24, à Braubach et Ober-Lahnstein; 25, à Weissenthurn. (D. G., 3524, 206.)

(2) Testu (François), comte de Ballincourt, né en 1687, mort en 1766; frère du maréchal (voir tome II, page 518), qui n'eut pas de postérité; entre au service en 1682; en Espagne jusqu'en 1714; mestre de camp, 1722; lieutenant général, 1748; fait toutes les campagnes d'Allemagne et de Flandre.

Son fils, Charles-Louis, né le 30 mars 1729; mousquetaire, 23 février 1744; capi-

vrir le flanc droit du convoi, et dans cet ordre nous marchâmes. La crainte que j'eus que quelques coups de fusil, pendant la nuit, ne causassent une désertion totale dans les paysans, me détermina à arranger ma marche de manière qu'il n'arrivât au point où il pouvait être attaqué qu'au jour. La marche du convoi s'est faite fort tranquillement. Sur les 8 heures, je commençai à entendre des coups de fusil sur ma droite dans la direction des volontaires de Clermont, qui couvraient mon flanc droit. M. de Commeyras me fit dire en même temps qu'il était attaqué. Il perdit cependant fort peu de terrain... Je le fis renforcer par des dragons... Je fis ensuite ma marche fort tranquillement sur Roxen, et l'on m'envoya un officier pour me rendre compte que le convoi entrait dans la place, mais que les ennemis étaient en bataille à la tête de leur camp, qu'ils paraissaient même s'y fortifier. L'incertitude des mouvements ultérieurs qu'ils pouvaient faire et la confiance que j'avais dans la reconnaissance que ferait M. de Voyer me déterminèrent à le prier de donner un temps au galop jusqu'à Munster, où il fut accompagné par M. de Valogny. Je priai en même temps M. de Voyer de voir s'il ne serait pas possible d'entreprendre sur eux, trouvant que je n'en faisais pas encore assez, quoique j'eusse rempli ma mission. »

M. de Gayon au maréchal de Belle-Isle (1).

« Munster, le 17 octobre 1759.

« Le 5 de ce mois, je suis sorti avec M. de Boisclaireau et un gros détachement d'infanterie avec 3 pièces de canon, et me suis porté en avant sur le chemin de Roxel, jusqu'au ruisseau derrière lequel les ennemis avaient un petit camp de cavalerie et d'infanterie. J'ai fait canonner le camp pendant une heure et demie, et après nous sommes rentrés.

« Hier, 16, M. de Boisclaireau ayant reconnu depuis quelques

taine dans Berry, 1748; colonel des grenadiers de France, 5 septembre 1749; mestre de camp de Ballincourt (cavalerie), 1759; blessé à Minden; brigadier, 25 juillet 1762; maréchal de camp, 4 janvier 1770; mort en 1794.

Cette famille, qui remonte à Henri IV, par qui Philippe Testu fut fait chevalier à Ivry, n'a pas cessé jusqu'à ce jour d'avoir des enfants dans l'armée.

(1) D. G., 3524, 194.

jours la position d'un camp des ennemis, sa force, ses postes, les débouchés pour se porter sur lui, je lui confiai un détachement pour se porter avant le point du jour au débouché de la bruyère. Ce camp était composé de 2 B. et de 2 E. M. de Boisclaireau est arrivé sur le camp, par les sages dispositions qu'il avait prises, sans être aperçu; il est tombé avec la moitié de son infanterie sur le B. de la gauche, pendant que M. de Cavanac tombait sur la cavalerie. On s'est emparé des armes aux faisceaux et des chevaux au piquet; tout a été pris, tué ou mis en fuite. M. de Boisclaireau a ramené des prisonniers; on a mis le feu au camp, et la retraite s'est faite en très bon ordre. »

Le maréchal d'Estrées au maréchal de Belle-Isle.

« Camp de Klein-Linden, 25 octobre.

« Notre cavalerie est furieusement fatiguée et toutes les troupes à cheval, excepté la légion, sont, pour ainsi dire, nulles. Les volontaires de Hainault, Liégeois, de Flandre et Dauphiné, ne sont pas 800 chevaux. » (D. G., 3524, 262.)

Pour être prêt à l'exécution de son projet de marche au moment où toutes les troupes qu'il attendait seraient arrivées aux points indiqués, M. d'Armentières s'avance, le 25, à Bockum (1), où il avait plus de facilités qu'à Dorsten pour vivre du pays de la Marck et faire rentrer une partie des contributions imposées; mais 3 régiments d'infanterie et 2 régiments de dragons ennemis venaient d'arriver à Arnsberg et marchaient vers Munster. Il lui était impossible de les prévenir, car il voyait maintenant au général Imhof une supériorité trop décidée pour risquer une action et dégager la garnison de Munster. Cette situation l'engagea à deman-

(1) *Position de M. d'Armentières, le* 26 *octobre :* MM. de Commeiras, volontaires de Clermont, à Dorsten et Marle; le chevalier de Meaupou, détachements de Touraine, dragons de Thianges, à Bork; de la Chassagne, 3 E. de Bauffremont, à Kastrop; détachements d'infanterie et dragons, à Essen; 1 E. de Bauffremont, à Dortmund.

Camp de Bockum : la Couronne, 2; Provence, 2; Jenner, 2; Reding, 1; Lockman, 1 (8 B.); Royal, 2; Seisselles, 2; Fleury, 2; des Cars, 2 (8 E.); M. d'Argence, avec des dragons et de l'infanterie, entre Unna et la Ruhr. (D. G., 3525, 12.)

der de nouveaux ordres, en exposant que, s'il était réduit au seul objet de retirer la garnison sans se commettre à une action, le succès de cette opération ne pouvait dépendre que de l'accord des mouvements de cette garnison avec les siens, ce qui devenait fort équivoque (1), les troupes attendues ne le rejoignant que le 6 novembre. Il attendit à Bockum, s'occupant pendant cette inaction à l'enlèvement des fourrages, à recouvrer des contributions et à porter des détachements sur Unna, Dortmund et Schwert.

Pendant que M. d'Armentières manœuvrait ainsi, les maréchaux, fatigués de leur fausse situation, attendaient avec impatience M. de Broglie, qui arriva le 1er novembre à Francfort, et le 2 à Klein-Linden. MM. de Contades et d'Estrées recevaient en même temps l'ordre de quitter l'Allemagne, ainsi que tous les officiers généraux plus anciens que M. de Broglie. MM. de Monteynard, Fumel et Cornillon sont remplacés par MM. le comte de Broglie, Belzunce et Lameth. Le premier soin du nouveau général fut de s'occuper des fourrages dans un travail qu'il fit avec M. Gayot. Comme la cavalerie (2) avait déjà beaucoup souffert, et que la saison déjà avancée la détruirait entièrement, si elle restait chargée des transports, il l'avance à Butzbach, et porte à Gemunden (3) le corps du duc de Wurtemberg, en attendant des ordres positifs à l'égard de Giessen.

Cette question avait déjà été traitée si amplement, pendant le séjour du duc de Broglie à Versailles, que le maréchal de Belle-Isle, par une lettre du 10 novembre, se contenta de lui observer que, comme il connaissait l'importance de la conservation de cette place et les inconvénients de la laisser entre les mains des ennemis, le roi s'en rapportait entièrement au parti qu'il prendrait; mais que, dans le cas où il serait obligé de s'éloigner de Giessen plus tôt que

(1) Voir la dépêche de M. d'Armentières au maréchal de Belle-Isle, du 30 octobre.

(2) *Le duc de Broglie au ministre.*

« Klein-Linden, 5 novembre.

« La cavalerie est dans un état pitoyable, et le froid, assez vif depuis quelques jours, fait beaucoup de mal aux chevaux. Le manque de fourrage m'inquiète; les hommes souffrent moins, ayant du bois et bien baraqués. » (D. G., 3525, 36.)

(3) M. de Broglie au duc de Wurtemberg. Klein-Linden, 3 novembre. (D. G., 3526, 3 *bis*.)

le prince Ferdinand, il ne devait point hésiter à évacuer entièrement la place et à détruire ses fortifications.

Le duc de Wurtemberg arriva à Gemunden le 11. La rigueur de la saison l'obligea à faire cantonner ses troupes; cependant ses hussards s'avancèrent sur la Kintzig et le corps devait se rendre à Fulda le 19 ou le 20. Ce mouvement avait pour objet d'attirer l'attention de l'ennemi, et M. de Broglie l'appuya et établit une communication assurée ; c'est ainsi qu'il envoya M. de Nordman, brigadier, avec 500 hussards, sur Hirschfeld, et les volontaires de Nassau dans la vallée de la Kintzig (1); il porta en même temps de Hanau à Aschaffenburg 9 B. saxons, avec ordre de s'avancer jusqu'à Gemunden pour assurer la retraite du duc de Wurtemberg, si elle devenait nécessaire.

M. d'Armentières avait instruit le duc de Broglie de sa situation, autant pour l'engager à contenir le prince Ferdinand que pour lui faire part de ce qu'il pensait sur l'abandon ou la conservation de Munster. M. de Broglie était tout aussi persuadé que lui des avantages de la possession de cette place pendant l'hiver, et M. de Belle-Isle, en recommandant de ne pas l'évacuer trop tôt, espérait qu'un événement heureux donnerait les moyens de la garder. C'est dans cet ordre d'idées que le roi, moins inquiet que M. d'Armentières des nouveaux renforts qui arrivaient au général Imhof, pensait que c'était peut-être un moyen favorable pour y parvenir. Le prince Ferdinand s'affaiblissait journellement, et M. de Broglie, devenant, au contraire, plus fort par la jonction des troupes du Wurtemberg, pouvait, sans crainte de trop s'affaiblir, envoyer de nouvelles troupes à M. d'Armentières pour le mettre en état de combattre avec avantage et de délivrer la Westphalie, ou au moins de prolonger le séjour de nos troupes dans Munster jusqu'à ce que les ennemis se fussent déterminés à prendre leurs quartiers dans des pays plus reculés.

Le maréchal de Belle-Isle, en faisant part de ces considérations au commandant de l'armée du bas Rhin, les adressait en même temps au duc de Broglie, qui avait à concourir au succès de ce nouveau projet; mais ce général était loin de songer à se sé-

(1) Voir l'extrait de la lettre du duc de Broglie en date du 3 novembre, et celle du 9.

parer du moindre de ses bataillons et répondait, le 9, au ministre :

« Je ne vois pas qu'il me soit possible dans ce moment de songer à me dégarnir devant le prince Ferdinand. Il m'a paru qu'on était persuadé à Versailles, pendant le séjour que j'y ai fait, que la conservation de Giessen était encore préférable à celle de Munster, et qu'il ne serait pas raisonnable de s'affaiblir ici, par l'envoi d'un corps de troupes sur le bas Rhin, sans être assuré que ce prince y en eût fait passer un qui le mît hors d'état de pouvoir entreprendre dans cette partie. Cela m'a toujours semblé d'autant plus convenable que, par le grand détour que les troupes qui partent d'ici, pour se rendre sur le bas Rhin, sont obligées de faire, et la position centrale où se trouve M. le prince Ferdinand, il pourrait se faire qu'il attaquât et battît l'armée ainsi diminuée, et qu'il eût encore le temps ensuite de faire joindre M. le général Imhof par un gros détachement de ses troupes avant que les nôtres n'eussent joint M. d'Armentières. Ce malheur, s'il arrivait, entraînerait nécessairement la perte de Giessen et rendrait nos quartiers entre la Lahn et le Mayn impossibles, et, peut-être, ceux derrière cette dernière rivière bien difficiles à prendre. Vous devez être persuadé, Monsieur le maréchal, que je ne négligerai rien pour être instruit des mouvements des ennemis; que, dès que je verrai jour à pouvoir envoyer sur le bas Rhin les troupes qui y sont destinées, je ne perdrai pas un moment à les faire partir, et que j'accélérerai leur marche le plus qu'il sera possible en les faisant embarquer à Coblentz. »

Il se contenta d'allonger des bataillons jusqu'à Kamberg, et ordonna de tenir prêts, à Coblentz et à Rhinfels, les bateaux nécessaires à l'embarquement des troupes, si les circonstances leur nécessitaient de descendre le Rhin.

M. d'Armentières quittait Bockum le 5, sur l'avis que la grosse artillerie était partie de Lippstadt. Apprenant toute l'importance de Munster, il marchait à Dorsten le 8, plus à portée d'attaquer l'ennemi dans ses projets de siège et de ravitailler la place. Cet état de choses l'engage à prolonger son séjour à Dorsten, attendant que les circonstances ou les ordres de Versailles le déterminassent à un mouvement; et comme la saison devenait de plus en plus rigoureuse, il baraque son infanterie et cantonne sa cavalerie dans les environs du camp.

Dans la nuit du 9 au 10, l'ennemi ouvre la tranchée devant Munster, entre la maison des Jésuites et la porte Sainte-Égide. Le 12, cette redoute est attaquée sans succès. Ces différentes nouvelles décident la marche de M. d'Armentières le 14. Il campe, le 16, à Haltern; le 17, à Seppenradt. Les grenadiers dirigés sur Ludinghausen apprirent que le rassemblement d'Appelhusen s'était replié sur Roxel et Albachten.

Le 18, il s'avance sur Senden, et Fischer enleva, le 19, le village et le château d'Albachten, que l'ennemi ne put reprendre malgré ses tentatives. Bien résolu à ne pas quitter le camp de Senden, il se proposait de s'avancer sur Munster, de s'établir derrière l'Aa dans les bruyères de Roxel, prescrivant à M. de Gayon d'évacuer dans la nuit du 19 au 20, et ainsi terminer la campagne par cette entreprise hardie, lorsque, le duc de Broglie réclamant des renforts, on lui annonça qu'il ne devait plus conserver aucune espérance de sauver Munster, mais chercher seulement une occasion d'en retirer la garnison. En présence de la force et de la position des ennemis, M. d'Armentières, perdant tout espoir de délivrer la garnison, se replie, le 20, de Senden à Seppenradt et se rend le lendemain à Dorsten, d'où il se proposait d'entrer dans ses quartiers d'hiver. Mais la garnison s'étant rendue le 21, après avoir obtenu les honneurs de la guerre, voyant qu'il n'aurait plus aucune influence sur l'ennemi, considérant la difficulté de subsister à Dorsten et le danger d'être obligé de replier le pont de Wesel par les glaces, il fait passer le Rhin, le 24, à la plus grande partie de son corps. M. de Maupeou marche à Cologne; M. d'Auvet reste à la rive droite du fleuve, à Mettman, pour couvrir le duché de Bergh et être en état de se porter en avant, si les circonstances l'exigeaient (1).

Le marquis d'Armentières au maréchal de Belle-Isle.

« Seppenradt, le 20 novembre 1759.

« Je me portai avant-hier d'ici à Senden; je poussai, le même jour, Fischer sur le chemin d'Albachten. Cette direction était la plus praticable, d'ailleurs plus militaire, parce que, en débouchant par Senden, je me portais directement sur la gauche de M. Imhof, retiré

(1) D. G., 3525, 204.

à mon approche, le 17, d'Appelhussen à Schappdetten et, le 18, à Roxen. J'y trouvais aussi l'avantage que, dans tous les cas, j'assurais ma retraite par le seul débouché que les ennemis n'avaient pas rendu inabordable.

« Hier, 19, je détachais M. de Maupeou en avant de Senden, sur ma gauche, dans l'objet de soutenir le corps de Fischer, chasser les ennemis d'Albachten et y prendre poste, ce qu'il a très bien exécuté. Le château et le village ont été emportés. La perte des ennemis a été considérable. Nos troupes établies dans le village d'Albachten, les ennemis se sont présentés en force pour le reprendre; mais notre canon les a toujours arrêtés. Une heure après la tombée de la nuit, ils ont recommencé à canonner le village, et ils ont fait jusqu'à 10 heures plusieurs attaques et tentatives toujours inutiles. Cette opiniâtreté de leur part m'avait donné quelque espérance qu'ils songeaient à repasser la Werse et que, tandis qu'ils me présentaient cette tête, ils faisaient filer par Ladbergen leur artillerie et leurs bagages.

« Pour être averti de leurs manœuvres dans cette partie et pour éclairer ma droite, je détachai aussi, le 19 au matin, M. Dauvet.

« Ce qu'il y a de bien constaté, c'est que, dans tous les cas, au moyen de la communication qu'ils ont établie autour de Munster, j'aurais été forcé de décrire un cercle plus grand que le leur; en outre, ils auraient toujours été les maîtres de me masquer leurs mouvements et se seraient présentés en force sur tous les points que j'aurais pu ou voulu attaquer. Les seuls faits que je puisse vous assurer, Monseigneur, avec une sorte de probabilité, c'est qu'à mon arrivée les ennemis ont suspendu le siège de Munster, qu'ils ont renvoyé partie de leur artillerie derrière la Werse. Quoique je n'aie pas trouvé les ennemis divisés, comme je pouvais l'espérer, et qu'en conséquence je pusse regarder comme un allégement pour la garnison de les avoir forcés à se rassembler, je vous avouerais cependant que j'ai été au moment de prendre mon parti et de me porter sur Roxel par une marche de nuit, avec le projet de percer, à la pointe du jour, tout ce qui se serait présenté devant moi. J'en étais d'autant plus tenté que les troupes montraient beaucoup de bonne volonté; mais l'assujettissement où j'étais de conserver mon seul débouché de Senden m'a arrêté; des combinaisons justes et démontrées m'ont fait craindre que, de Roxel voulant me retirer par Nottuln ou par

Dulmen, je ne fusse arrêté tout court dans mes mouvements. Les obstacles multipliés qui m'ont empêché de marcher à eux par ces deux points auraient trop retardé ma marche, si j'avais été obligé de m'en servir pour ma retraite; j'étais d'ailleurs nécessairement forcé de renoncer à l'idée de ravitailler Munster : j'étais trop loin de la supériorité qui m'eût été nécessaire pour exécuter le projet de M. de Voyer à cet égard, et lui-même, malgré le désir qu'il en a, convient de l'impossibilité d'y parvenir, vu les circonstances. Toutes ces réflexions m'ont fait sentir de plus en plus la nécessité de ne point abandonner la position de Senden, et je n'ai pas cru devoir hasarder un combat, toujours douteux, dont le succès ne m'aurait mené qu'à retirer la garnison.

« Il est bon de vous faire observer encore que j'ai eu nouvelle, le 17, et confirmation de deux côtés, le 18, que des troupes parties de l'armée du prince Ferdinand étaient en marche pour ce pays-ci; que M. le prince héréditaire les commandait et que la tête était hier, 19, en avant de Hamm. Je n'ai rien négligé pour faire passer à M. de Gayon des officiers pour lui indiquer les points que j'occupais, afin qu'il tentât de venir me joindre avec sa garnison. J'ai enfin pris le parti de me retirer par mon unique chemin sur Dorsten, et me suis mis en marche aujourd'hui à midi, après avoir eu confirmation que les ennemis tenaient dans leur position et qu'ils en retranchaient les avenues et les débouchés, et qu'enfin j'avais opéré ce que vous désiriez ardemment de moi, qui était de faciliter, par une grande diversion, à l'armée de M. le duc de Broglie les moyens de prendre ses quartiers.

« Vous voyez, Monseigneur, que j'ai rempli autant qu'il était en moi toutes vos intentions, puisque enfin je n'ai pris le parti de la retraite qu'après avoir reçu de M. de Gayon le billet ci-joint ; que je dois par mes manœuvres d'avoir retardé la prise de Munster de plusieurs jours; que j'ai obligé les ennemis à suspendre leur siège pour m'opposer toutes leurs forces; et qu'enfin j'ai réussi à la seule attaque que j'ai tentée, qui est celle du village d'Albachten, que nous avons tenu tant que nous avons voulu. Vous n'ignorez pas que je n'ai marché que par vos ordres, sans me flatter d'un grand succès, et après avoir prévu, dit et annoncé toutes les difficultés, lesquelles cependant ne m'auraient certainement pas arrêté,

si vous m'aviez ordonné de tout hasarder aussi positivement que vous m'avez prescrit le contraire.

« Le 17, on a proposé à M. de Gayon tous les honneurs de la guerre, qu'il a refusés. »

Copie du billet de M. de Gayon.

« Mon général, au cas que vous ayez reçu mon petit billet d'aujourd'hui à 1 heure après midi, je vous prie de n'y pas faire attention : nous comptions sur une ressource qui nous a manqué. L'ennemi est en force depuis Roxel jusqu'à la Werse; malheureusement je n'ai reçu votre billet qu'à 5 heures du matin. J'ai entendu dans la journée votre canon tirer du côté de Roxel, et même de la fusillade. J'espère fort avoir de vos nouvelles ce soir. J'aurais bien désiré pouvoir donner la main à Roxel, mais M. de Boisclaireau, qui n'est pas timide, juge la chose impossible; aussi notre espérance est en vous. Les batteries des ennemis tirent toujours des bombes, mais peu de canon depuis la nuit. Vous savez notre situation, le temps ne la bonifie pas; l'ennemi, jusqu'à présent, chaque jour, a augmenté son feu. Si je n'ai pas de vos nouvelles, je me conduirai suivant les circonstances.

« De Gayon. »

Le prince Ferdinand, resté sur la défensive, avait, par les renforts du général Imhof, rendu son armée à peu près égale à la nôtre. Le 15, M. de Broglie cantonne sa cavalerie dans les environs du camp, en détache sur France, ainsi que la moitié du corps saxon de Hanau sur Wurtzburg.

L'ennemi profitait de la prise de Munster : le 27, le général Imhof s'approcha de la Lippe sur Wipperfurthle. Le même jour, M. de Broglie fut informé du mouvement du prince de Holstein-Gottorp vers Fulda. Le duc de Wurtemberg s'y trouvait le 21, son infanterie placée le long de la Fulda jusqu'à Hersfeld, ses hussards à Rothenburg, des détachements à Schlitz; M. de Nordman était à Lauterbach, et M. de Wurmser à Herbstein et Crainfeld.

Le 29, M. de Nordman (1), entouré, se retire à Schlitz, et 1 ré-

(1) Voir la relation de Nordman. (D. G., 3525, 187.)

giment tout entier de cuirassiers y est très maltraité. Le prince de Wurtemberg, attaqué, le 30, par le prince héréditaire, vit tous ses grenadiers tués, et 1 B. d'infanterie resta prisonnier; il fut obligé de se retirer en toute hâte sur Bruckenau. Le général Wolf, à Hersfeld, ne le rejoignit qu'avec beaucoup de peine par Tann et Milzeburg. (D. G., 3525, 303.)

Le prince héréditaire ne poursuivit pas son succès : il se replie le 2 décembre, et, le 1er, le prince de Holstein, soit pour favoriser cette retraite, soit pour inquiéter M. de Broglie, arrive à Grunberg. Le 5, l'armée quitte son camp de Klein-Linden pour Butzbach (1). La marche ne fut point inquiétée, quelques troupes légères seulement parurent en avant des cantonnements de Nieder-Cleen et d'Holzheim, occupés par MM. de Grandmaison et de Schomberg. M. de Vioménil, à Laubach, fut obligé de se retirer à Munzenberg.

Le 6, l'armée prend ses cantonnements dans les environs de Friedberg, Butzbach restant occupé par M. de Saint-Germain, et M. de Vogué arrive à Limburg le 15 (2). L'ennemi passa la Lahn avec presque toute son armée; il semblait devoir couvrir le siège de Giessen, ayant le choix d'une belle position, qui le rendait d'autant plus en sûreté par l'affaiblissement de notre armée, tandis que le prince Ferdinand était augmenté du corps du prince héréditaire et de celui d'Imhof; M. de Broglie songeait à se replier sur Friedberg. C'est alors que M. d'Armentières l'entretenait d'une diversion qui forçât l'ennemi à entrer dans ses quartiers d'hiver, en l'inquiétant sur son flanc gauche par Crainfeld et Herbstein.

Effectivement quelques régiments se mirent en marche le 12; mais le mouvement fut arrêté le lendemain par les glaces, Fischer seul s'avança à Hottingen. Le maréchal de Belle-Isle s'attachait par les plus grands efforts à relever le triste état de notre armée : pour suppléer aux fonds qui lui manquaient et assurer les différentes parties du service, il emprunta à la ville de Marseille, en son propre nom, une somme considérable. Jamais les finances n'avaient été dans un état aussi critique; jamais peut-être une armée ne s'était trouvée dans une situation plus dangereuse, et les

(1) M. de Plinchamp. Klein-Linden, 4 décembre. (D. G., 3526, 34.)

(2) Duc de Broglie au duc de Wurtemberg, 6 décembre. (D. G., 3526, 71.)

représentations que le ministre de la guerre faisait journellement au conseil sur la pauvreté du trésor de la guerre n'avaient aucun succès qui pût faire espérer un prochain changement : sa situation et celle du général de l'armée étaient donc également embarrassantes et malheureuses. La seule lueur d'espoir qui restât à M. de Broglie était la diversion par Hachenburg, et il pressa M. d'Armentières de ne rien négliger pour l'entreprendre. Les difficultés étaient toujours grandes; mais heureusement, le 21, le dégel les fit cesser, et, le 23 (1), les troupes se mettaient en route.

M. d'Armentières apprit en ce moment que le général Imhof, qui occupait Soëst depuis quelque temps, se préparait à entrer dans le duché de Bergh, et, en annonçant son mouvement du 26 à M. de Broglie, il lui observa que, si l'ennemi exécutait le sien, sa position à Siegburg et à Hachenburg ne serait pas de longue durée, parce que Imhof, se portant à Wipperfurth, pouvait le séparer du Rhin. Cependant, pour ne pas perdre tout le fruit de sa marche sur Siegburg, en cas qu'il fût obligé de replier promptement ses troupes sur Cologne, il prit des mesures pour pousser sur Hachenburg un fort détachement. Ce furent les dernières dispositions qu'il ordonna, ayant obtenu depuis quelque temps la permission de revenir à Versailles. Nommé maréchal de France, le 16 décembre, le chevalier du Muy, qui devait le remplacer dans son commandement, était arrivé, le 15, au quartier général du corps du bas Rhin.

M. de Belle-Isle, pour éviter à M. d'Armentières le désagrément que lui occasionnerait cette promotion, étant l'ancien du nouveau maréchal, lui demanda de quitter l'armée ; ce qu'il fit le 27, malgré son désir d'achever la diversion qu'il venait de commencer.

Sur l'avis du mouvement du corps du bas Rhin, M. de Broglie se prépara à faire marcher non seulement le duc de Wurtemberg et M. de Vogué, mais encore toutes les troupes qui pouvaient contribuer au succès de son projet. Pour mieux connaître les circonstances d'après lesquelles le maréchal de Broglie se trouvait dans le cas d'opérer, il faut se rappeler que le prince Ferdinand n'avait point passé la Lahn. Son infanterie se trouvait toujours baraquée

(1) M. d'Armentières à M. de Broglie. Dusseldorf, le 22 décembre. (D. G., 3526, 259.)

sur les hauteurs de Gleiberg; sa cavalerie cantonnait sur la Dille; une partie de ses troupes légères en avant de Giessen occupaient les villages de Nieder-Cleen et environs, soutenues par de l'infanterie placée sur les bords de la Lahn; d'autres troupes légères étaient à Lich et Laubach. Le prince de Holstein occupait Annerod; un détachement du général Imhof, conduit par M. de Buckeburg, venait de joindre le prince Ferdinand, et le prince héréditaire avec son corps s'était porté sur Rothenburg, sans doute pour se rendre en Saxe et seconder les opérations du roi de Prusse, qui serrait de près la ville de Dresde et l'armée autrichienne, ou pour s'opposer à l'armée de l'Empire, qui entrait en Franconie.

Le duc de Wurtemberg, posté avec 7 B. à Steinberg, y était arrivé le 19; ses dragons occupaient Neuhof, et ses hussards Freiensen. M. de Wurmser était à Herbstein. Le 23, il fit avancer son infanterie à Freiensen, et ses hussards poussèrent jusqu'à Schotten, d'où ils lancèrent des patrouilles à Laubach; ils firent quelques prisonniers, et l'ennemi abandonna Ulrichstein. Le 25, il marche à Schotten, et Wurmser gagne Laubach; les dragons de Wurtemberg se placèrent entre Laubach et Ulrichstein; le reste de son infanterie le joignit le 27, et à cette date M. de Broglie passa la nuit à Giessen, découvrant les montagnes de Gleiberg et de Wetzberg couronnées des feux de bivouac de l'ennemi, qui le lendemain se retira dans ses cantonnements.

Le mouvement des troupes du bas Rhin se dessinait : la communication de Dusseldorf était assurée, Wipperfurth occupé; les deux colonnes qui devaient se rendre à Siegburg se mirent en marche. La première se porte, le 24, des environs de Dusseldorf à Opladen; le 25, à Eil; le 26, à Siegburg; le 27, elle passe la Sieg; le 28, elle est à Uckerath; le 29, à Altenkirchen, et le 30, à Hachenburg, pour rejoindre M. de Vogué (1) à Mangerskirchen. M. du Muy, à la tête de la seconde colonne, arriva à Siegburg le 28, ayant laissé M. de Groslier à Clèves et M. de Castellas à Wesel. Les subsistances du bas Rhin ne donnaient aucune crainte, les reconnaissances à la droite de la Dille s'en étaient emparées d'une assez grande quantité pour former un magasin à Limburg, et un détachement

(1) M. de Broglie à M. d'Armentières. Friedberg, le 25 décembre. (D. G., 3526, 286.)

de Nordman, envoyé du côté d'Herborn, surprenait quelques dragons anglais (1).

On s'aperçut bientôt de l'effet que produisirent sur les ennemis les mouvements combinés de M. de Broglie pour embrasser leur position depuis le Wogelsberg jusqu'au Westerwald. Le prince de Holstein, à l'approche de MM. de Closen et de Viomesnil à Lich, s'était rassemblé près d'Annerod ; il se replia ensuite sur Staufenberg et Mainzlar, en couvrant ses postes avancés par le ruisseau d'Alt-Buseck. M. de Viomesnil se porta alors, le 25, du côté de Giessen, et, après avoir enlevé quelques patrouilles, rentra dans la place ; l'ennemi avait repassé la Lahn. Ce mouvement rétrograde fit espérer que l'ennemi ne tarderait pas à prendre le parti de la retraite, et M. de Broglie fit ses dispositions pour suivre ses arrière-gardes et ne pas lui donner le temps de prendre de nouvelles positions, afin de le déterminer à prendre ses quartiers d'hiver et pouvoir bientôt y entrer à son tour.

La résistance d'Herborn laissait sentir toute l'importance que l'ennemi attachait à la conservation de la Dille, et qu'il n'abandonnait Dillenburg que contraint et forcé. C'est alors que, le 3, MM. de Voyer et de Vogué cherchèrent à s'emparer de cette ville. Le succès de cette entreprise remplissait les vues de M. de Broglie : resserrer l'ennemi, rapprocher M. de Vogué de la Lahn et mettre ces deux corps à portée de leur jonction avec M. de Muy.

Nos troupes étaient devant Herborn avant le jour. La place se rendit à M. de Vogué, qui poussa M. de Nordman à Merkenbach. M. de Voyer avait marché sur Dillenburg : M. Dauvet y entre par la rive droite de la Dille, Fischer par la rive gauche, poussant ses reconnaissances jusqu'à Eibelnhausen, Nieder-Scheld et Eibach. Le château, sommé de se rendre, se défendit, et M. de Voyer se vit obligé de cantonner ses troupes autour de la ville, occupée par M. Paravicini avec les 2 B. de Waldner et des compagnies de grenadiers.

(1) Voir l'extrait de la lettre datée de Versailles du 8 décembre.

CHAPITRE XIV.

OPÉRATIONS DES ARMÉES PRUSSIENNES ET AUTRICHIENNES.

Janvier. — Expéditions sur les Suédois.

Février. — Le roi fait détruire les magasins des Russes, et Knoblock prend possession d'Erfurt.

Mars. — Levées de contributions.

Avril. — Le prince Henri entre en Bohême. Frédéric rassemble son armée.

Mai. 1er. Le maréchal Daun entre Jaromir et Schulz. — 5. Les princes Henri et Ferdinand manœuvrent de concert contre l'armée de l'Empire ; le prince Henri entre en Franconie ; le 6, à Hof ; le 13, à Bayreuth. — 8. Le roi à Landshut, Fouquet à Neisse. Le corps des Hessois et des Hanovriens marche sur Konigshofen. — 16. Le prince Ferdinand évacue la Hesse et retourne à Munster. — 23. Loudon sur Berlin ; il force le prince Henri à se replier sur la Saxe.

Juin. 13. Le prince de Deux-Ponts à Bamberg. — 20. Dohna marche à l'armée russe, commandée par Soltikof. — 25. A Posen sur la Wartha. — 28. Daun en mouvement.

Juillet. 6. Daun à Mark-Lissa. Le roi se porte à Lauban et Lowenberg. Fouquet couvre le défilé de Landshut. — 21. Dohna remplacé par Wedel. — 23. Bataille de Zullichau ; les Russes, vainqueurs, s'avancent sur Francfort. — 24. Les Prussiens passent l'Oder. — 28. Le prince de Prusse à Sorau ; le roi se dirige sur Sagan. — 29. Occupation de Francfort. — 30. Le prince de Prusse commande l'armée contre Daun. Le prince de Deux-Ponts, qui était à Arnstadt le 18, campe à Erfurt le 24, et à Auerstadt le 27.

Août. 2. Le roi, à Luben, bat le général Haddick. — 3. Il rejoint Wedel. — 12. Bataille de Kunnersdorf, gagnée par les Russes. — 14. Retraite des Prussiens sur Furstenwald pour couvrir Berlin. — 22. Prise de la citadelle de Peiz. — 27. Le prince Henri à Sagan. — 28. Les armées russe et autrichienne entrent en Lusace. — 29. Prise de Torgau. — 31. Wunsch reprend Torgau et marche sur Dresde.

Septembre. 1er. Frédéric à Guben ; le 3, à Sorau. — 5. Wunsch en vue de Dresde, mais Schmettau avait capitulé le 4. — 7. Le général Saint-André battu. — 13. Le maréchal Daun à Bautzen. — 10. Prise de vaisseaux prussiens à l'embouchure de l'Oder. — 16. Fersen, maître de Wolin. — 21. Le roi près de Sagan ; le 23, à Neustadel. — 24. Daun à Gorlitz, retourne à Bautzen le 26. Soltikof à Fraustadt le 21, traverse l'Oder le 31.

Octobre. 3. Le roi passe l'Oder à Glogau, et le prince Henri l'Elbe à Torgau. — 6. Le roi à Koben, retenant les Russes derrière la Bartsch. — 16. Affaire de Pretsch. — 26. Soltikof, mécontent, rentre en Pologne.

Novembre. 4. Le prince Henri suit le maréchal Daun. — 11. Le roi à Torgau. — 20. Affaire de Maxen; capitulation de Finck le 21.

Décembre. 4. Affaire de Meissen, où le général prussien Dierech se rend à discrétion à Daun. — 15. Le roi, par des renforts, monte son armée à 80,000 hommes. Positions des Prussiens, des Autrichiens, des Russes, des Suédois et du corps du prince de Deux-Ponts.

Pendant toute cette année, le roi de Prusse soutint avec désavantage la lutte dans laquelle il était engagé. « Il s'en fallut de beaucoup que la campagne prît un tour heureux : ce fut peut-être la plus funeste de toutes. C'en aurait été fait des Prussiens, si leurs ennemis, qui savaient vaincre, avaient su de même profiter de leurs victoires. » (*Histoire de la guerre de Sept ans.*) Au début, le roi et le prince Henri, son frère, paralysèrent les mouvements des Autrichiens et ceux de l'armée des cercles, qui s'était avancée en Saxe; mais l'armée russe se réunissait en Pologne. Frédéric envoie, sous les ordres de Dohna, un corps en Posnanie pour attaquer les colonnes russes avant qu'elles fussent rassemblées. Déjà les puissances belligérantes agissaient en maîtres sur le territoire polonais; le comte de Bruhl, ministre d'Auguste III, vendait la république à la Russie, et la czarine récompensait le roi de Pologne en accordant à un de ses fils l'investiture du duché de Courlande. La Pologne disparaissait du nombre des nations.

Le 1er janvier 1759, Dohna prend Dammgarten aux Suédois, et s'avance à Greifswald et Stralsund, pendant que M. de Lantingshausen se replie sous Stralsund et dans l'île de Rugen. Le 10, le général Kanitz attaque dans Anclam le lieutenant-colonel suédois comte de Sparre, s'empare de la place le 17, et le fait prisonnier; le 16, Manteufel assiège le colonel suédois Lilienberg dans Demmin, prend la place le 17, et fait le colonel prisonnier. Le roi détache de Glogau, le 23 février, le major général Wobernosow pour entrer en Pologne et ruiner les magasins des Russes, formés par le prince polonais Sulkowski. Le 27, Knoblock, envoyé en Thuringe par le prince Henri, prend possession d'Erfurt, occupé par le général Guasca, commandant le détachement de troupes autrichiennes jointes à celles de l'Empire, et repousse les troupes s'avançant de Saalfeld. L'armée du roi, vers le milieu du mois de mars, s'approche des montagnes de Schweidnitz, et cantonne entre Landshut et

Friedland. Pendant ce temps, M. de Loudon, à Trautenau, donnait des alertes aux troupes avancées.

Le 26 mars, Beck fait prisonnier, près de Greifenberg, le major général Duringshofen, et Linstadt, général-major, déloge de Hof M. de Campitelli, après avoir ruiné plusieurs magasins de l'ennemi; ils lèvent des contributions et retournent à Zwickau avec Knoblock, pendant que le général de Ville, qui commande en Moravie, tente une irruption en haute Silésie. M. Fouquet, dont le corps était trop faible, lui abandonne Neustadt avec une position avantageuse à Oppersdorf. Du côté des Suédois, le capitaine Koock, assiégé dans le fort de Pennemunde par un détachement prussien, se rend prisonnier le 10 avril. Le 14, le prince Henri part de Dresde, entre en Bohême par Peterswald sans y trouver grande résistance, arrive à Aussig et Winay et forme des détachements, dont un, celui de M. de Hulsen, ruine les magasins autrichiens à Saatz. Le général Fouquet repousse le général de Ville.

D'un autre côté, M. de Fermor, après avoir rassemblé son armée, se mettait en mouvement, passait la Vistule le 27, pour s'approcher de l'Oder, et Frédéric commençait à rassembler son armée près de Landshut, en opposition au maréchal Daun, placé entre Schatzelar et Trautenau. Frédéric avait passé l'hiver à Breslau, y formant un plan qui devait lui livrer l'Allemagne entière.

Le prince Ferdinand devait s'emparer de Francfort, couper toute communication entre les deux armées françaises, l'une hivernant à la gauche du Rhin, l'autre occupant les environs du Mayn, et de là gagner la gauche de cette rivière. De son côté, le prince Henri (1), par une invasion en Franconie, favoriserait l'opération, et le roi, fondant sur la Bohême, y concentrerait toute l'attention des Autrichiens. Le théâtre de la guerre aurait été ainsi transporté dans les fertiles provinces situées entre le Mayn et le Danube, où les princes Ferdinand et Henri eussent trouvé d'abondantes ressources en hommes, en subsistances, en argent (2). Les talents des généraux auxquels était confiée l'exécution de ces projets semblaient des garanties de succès; le sort des armes en décida autrement, et la bataille de Bergen contraignit les Prussiens à d'autres

(1) Grimoard, *Tableau du règne de Frédéric II.*

(2) Jomini, *Traité des grandes opérations militaires*, t. III.

combinaisons. Obligé par la supériorité des forces ennemies à diviser les siennes pour faire face à tout, Frédéric se vit condamné à une guerre défensive, sous peine d'ouvrir aux invasions ses États, naturellement dégarnis, faibles et pauvres, que chaque année épuisait encore, et qui étaient cependant son unique ressource (1). L'adversaire le plus habile de Frédéric, le maréchal Daun, était résolu de se tenir sur la défensive jusqu'à l'arrivée des Russes; il campe donc son armée entre Jaromir et Schutz, place le comte d'Harsch entre Nachod et Neustadt, et le général de Ville avec son corps sur les frontières de Moravie et de la haute Silésie ; convenant avec les Russes de pénétrer en Silésie par la Lusace, il devait envoyer par Francfort ou Krossen un renfort considérable de cavalerie, et, pendant qu'il tiendrait le roi de Prusse en échec, les Russes tenteraient de battre l'armée de Dohna et d'entrer dans la marche électorale.

Le 5 mai, le prince Henri, après avoir replié ses troupes en Saxe, rejoint l'armée près de Zwickau et se prépare à une invasion en Franconie. Arrivé, le 6, à Hof, d'où s'était retiré le général Klefel à son approche, il détache M. de Driesen à Bamberg, et le général Finck à Asch, où il bat, le 8, le général Maquire; enfin Meineck et Kleist, en avant-garde, surprennent près d'Himmelkron le général-major autrichien Riedesel, qu'ils font prisonnier.

Le 8 mai, le roi campe près de Landshut avec une partie de son armée, et Fouquet est placé près de Neisse pour surveiller le général de Ville. Le 13, le prince Henri part de Baireuth, où son armée s'était avancée ; le 16, il arrive à Bamberg, prend la route de Zwickau le 24, pour s'opposer aux Autrichiens, qui menaçaient de pénétrer en Saxe par la Bohême. Tandis que le prince de Deux-Ponts, à Bamberg, continuait à suivre de loin l'armée du prince Henri de Prusse, qui avait battu ses lieutenants, l'action principale se prépare du côté des Russes. Le 20 juin, Dohna, dont le corps venait d'être porté à 28,000 hommes par l'arrivée de Manteufel avec une partie de son armée, et par la jonction des généraux Platen et Hulsen, le premier venant de la Poméranie ultérieure, et le second de la Saxe, marche droit aux Russes, quittant le Mecklenburg et la Poméranie, où il laissait Manteufel pour tenir tête

(1) *Opérations du prince Henri en Franconie.*

aux Suédois. Le prince Soltikof venait de prendre le commandement de l'armée russe et campait, le 25, à Posen, sur la rive gauche de la Wartha. On avait observé que les Russes traversaient la Pologne par détachements, ce qui pouvait fournir une occasion favorable de les battre en détail. Mais pour exécuter ce projet il fallait agir avec activité, et les troupes du roi de Prusse sont en cette occasion mal dirigées, leurs généraux manquant de surveillance, commettant faute sur faute; de sorte que cette expédition, très malheureuse, devint comme la source des infortunes dont les Prussiens furent accablés pendant cette campagne.

Donc le général Dohna, parti de Landsberg le 23 juin, avait passé la Wartha le 5 juillet; sa lenteur donna aux Russes le temps de se réunir à Posen. Le 6, Daun, qui ne quittait pas Mark-Lissa, sur les frontières de Bohême et de Silésie, à la source de la Queiss, appelait à lui les troupes autrichiennes jointes à celles de l'Empire. Pour soutenir Dohna et faire échec à Daun, le roi se porte près de Lauban et de Lowenberg sur le Bober, à son origine, et, après son départ, Fouquet couvre le défilé de Landshut. Le 11 juillet, Dohna, après avoir détaché le comte de Hordt pour ruiner les magasins des Russes établis le long de la Vistule, campe vis-à-vis d'eux et agit avec tant de mollesse que, le 21, le roi, mécontent de ce général, le remplace par Wedel, qui prend le commandement le 22, et, le 23, attaque à Zullichau, dans le duché de Krossen, les Russes, qui lui coupaient le chemin de Krossen à Francfort. Les Russes marchaient à Paltzig, et les Prussiens se portaient de Zullichau vers Paltzig, en plusieurs colonnes, par Mohsau et Kay. L'armée russe se mit en bataille, la droite appuyée à des hauteurs à la gauche de l'Oder, qui coupait le chemin de Krossen, par où une colonne prussienne cherchait à percer. Les Prussiens engagent le combat, à 2 heures après midi, par une vive canonnade qui dure jusqu'à 3 heures et demie, et tâchent inutilement d'entamer les Russes par leur front. A 4 heures, la mousqueterie succède au canon, les Prussiens attaquent sans succès la gauche ennemie, et déjà les Russes se croyaient vainqueurs, quand les hussards et les Cosaques à l'entrée du bois sont forcés de se replier. Enfin les Prussiens marchent sur trois colonnes, se déploient, attaquent avec fureur; mais bientôt ils sont obligés de se retirer; Manteufel, un instant supérieur, est blessé, et ses troupes

sont repoussées de tous côtés. Vers les 8 heures du soir, débouchant sur les hauteurs avoisinant Mohsau, elles y passent la nuit. Wedel, par une attaque à Kay, espérait empêcher la jonction de Soltikof avec le corps autrichien que Daun lui envoyait sous les ordres de Loudon; la jonction s'opéra à la suite de cette défaite. Le 24 juillet, les Prussiens passent l'Oder à Tchicherzig pour camper aux environs de Sawade. Le 28, le général Villebois est détaché sur Francfort par Soltikof. Le 20, le commandant, sommé de se rendre, le refuse d'abord; puis il en sort peu de temps après avec la garnison, que les Russes firent prisonnière avant qu'elle pût arriver à Kustrin. Soltikof occupe Francfort, après avoir suivi la rive droite de l'Oder.

Le 28, le prince de Prusse arrive à Muskau et s'avance sur Sorau. Le roi, après la bataille de Zullichau, marche au secours de Wedel : il veut détruire l'armée russe pour ensuite repousser Daun; dans ce but, il quitte Lauban et se dirige sur Sagan, où, le 31, le prince de Prusse prend le commandement de l'armée opposée à Daun, toujours campé à Mark-Lissa, menaçant le Brandeburg et la Silésie. De son côté, le prince de Deux-Ponts, renforcé de troupes autrichiennes, pénètre en Saxe, que le général Finck avait abandonnée afin de rejoindre le roi de Prusse pour la bataille en avant de Francfort. Il détache les généraux Ried et Wescey, qui s'avancent séparément dans la principauté d'Halberstadt et dans le cercle de la Saale, arrive à Arnstadt le 18, et campe à Erfurt le 24, à Auerstadt le 27.

Le 2 août, le roi rencontre l'arrière-garde de Haddick, laissé à Lubben avec 12,000 hommes par le général Loudhon, le bat, en lui faisant 2,000 prisonniers. Le 3, Loudhon détaché par Daun pour joindre les Russes, arrive à Francfort avec 18,000 hommes, la plupart de cavalerie, passe l'Oder et se réunit à Soltikof. Le 5, le roi, joignant Wedel près de Mulhrose, apprend en route la victoire de Minden; le 10, renforcé par le corps que Finck lui amène de Saxe, il passe l'Oder à Reitwein, au-dessus de Kustrin, et s'arrête près de Bischofsée. Le même jour, le baron Widman s'emparait de Leipzig, défendu par le général-major prussien Hans. Le roi dispose tout pour l'attaque : le général Finck opère sur les hauteurs, afin de tromper l'ennemi de son côté; l'infanterie est mise en bataille dans un bois, et le prince de Wurtemberg oppose la cavalerie au centre des Russes. Bientôt, protégé par son artillerie, Secken-

dorf s'avance contre les retranchements et les batteries de Muhlberg. Ses grenadiers sont foudroyés par une mitraille épouvantable; ils pressent le pas, s'élancent dans les fossés et sur les parapets; le roi suit. La gauche des Russes est renversée, elle se replie par un ravin jusqu'à Kunnersdorf (1). Les premiers bataillons prussiens, poursuivant les Russes avec trop d'ardeur, sont repoussés par ceux-ci dans le ravin. Tandis que Finck franchissait ce ravin, qu'il ne peut se déployer, que ses bataillons n'atteignent qu'en désordre la hauteur, les Russes s'étendent, portent sur ce point l'artillerie de leur droite et font un affreux carnage. L'intrépide Seidlitz s'élance avec sa cavalerie, il est blessé et échoue dans son attaque. Le prince de Wurtemberg veut l'imiter, il subit le même sort, et Putkammer est tué à la tête de ses hussards. Alors Loudhon, sortant avec la cavalerie autrichienne, qui n'avait point encore donné, tombe sur la droite du roi. Culbutée, l'infanterie prussienne cherche à gagner la position qu'avait occupée Finck, elle s'encombre aux sorties du retranchement, et le carnage recommence. Les Prussiens y perdirent la moitié des hommes présents, 20,000 environ; les Russes, près de 16,000. « Si je remporte encore une victoire semblable, écrivait Soltikof à l'Impératrice, j'irai en porter la nouvelle à pied, un bâton à la main; V. M. n'en sera pas surprise, elle sait que le roi de Prusse vend toujours fort cher ses défaites. »

Le soir de cette bataille, personne autour de Frédéric, et c'en était fait de la monarchie prussienne, si les Russes, profitant de leur succès, eussent poursuivi à outrance ces débris; car, de l'aveu même du roi, ses ennemis n'avaient plus qu'à donner le coup de grâce. Après l'action, il écrivait : « Éloignez de Berlin la famille royale, faites porter les archives à Potsdam, et que la capitale s'ac-

(1) Les Autrichiens et les Russes firent à cette époque des applications heureuses de la fortification improvisée. « Plus remarquable encore fut le rôle des retranchements qu'avaient élevés les Austro-Russes (sous Loudon et Soltikof) à Kunnersdorf. Les travaux de défense du Mühlberg et du Spitzberg, situés sur la gauche des alliés, donnèrent lieu, dit Jomini, à un combat effrayant dont rien ne saurait donner l'idée. Les Russes défendirent ces points avec tant d'opiniâtreté, que Frédéric dut battre en retraite après des efforts inouïs, laissant sur le terrain 165 canons, 20,000 morts et blessés, c'est-à-dire la moitié des forces présentes. » (Brialmont.)

commode avec l'ennemi. » (*Histoire de la guerre de Sept ans*, t. III.)

La bataille, commencée à 11 heures du matin, se termina à 7 heures du soir (1). On imagine aisément la satisfaction qu'éprouva la cour de France; elle avait été immédiatement informée par une lettre du comte de Choiseul, ambassadeur de France, au maréchal de Belle-Isle, datée de Vienne du 16 août :

« Je n'ai rien de plus pressé que de vous dépêcher un courrier pour vous annoncer la victoire que MM. de Soltikof et de Loudhon viennent de remporter sur le roi de Prusse en personne. Ce prince, ayant rappelé à lui M. Finck, qui était à Berlin, et la garnison de Stettin, a passé l'Oder, le 11 au soir, avec environ 60,000 hommes et a attaqué, le 12, à 11 heures du matin, l'armée russe, campée dans une excellente position. Après un combat très opiniâtre et très sanglant, dans lequel les Prussiens sont venus sept fois à la charge, ils ont été obligés de se retirer précipitamment sur Kustrin. M. de Loudhon, qui est à leur poursuite avec toute sa cavalerie, ses troupes légères et les Cosaques, n'avait pu les joindre, quoiqu'il fût déjà à deux milles du champ de bataille quand il a envoyé la nouvelle. Pendant la bataille, le roi de Prusse a détaché 12 ou 15 E. sur les gros bagages de l'armée russe; il espérait sans doute, par cette diversion, mettre quelque désordre dans leur armée; mais personne n'a quitté son poste, et on ne sait ce qui est arrivé dans ces équipages : on craint fort qu'ils n'aient été pillés. Il s'agit de savoir maintenant quel parti on tirera de cette victoire; je crois que les suites peuvent être très considérables, si l'on se conduit bien, c'est-à-dire si l'on s'attache à poursuivre le roi de Prusse partout où il ira, pour achever de le détruire et l'empêcher de se réparer. J'en ai parlé dès aujourd'hui avec la plus grande force à l'Impératrice en lui rappelant l'exemple de 1757, où

(1) Cette bataille fut perdue, en grande partie, par suite de la chaleur et de la longue durée d'un jour d'été. Peut-être celle de Torgau aurait eu le même résultat, si elle eût été livrée en août et celle-ci en décembre. La nuit étant venue à 5 heures, il est à supposer que les Russes se seraient retirés ou, pour le moins, concentrés, et que Frédéric n'eût point songé sur la tombée de la nuit à continuer le combat. La durée du jour est donc un point essentiel à faire entrer en ligne, quand on livre une bataille voulue et préparée. Par une belle matinée de printemps, on marche avec une autre vigueur et une plus courageuse gaieté que par la chaleur accablante de l'été ou pendant les sombres jours de pluie froide.

l'on a perdu l'occasion d'accabler ce prince en se tournant du côté de la Silésie; j'avais mes raisons pour cela, car je sais que l'avis de M. de Kaunitz est de se tourner du côté de cette province. L'Impératrice a bien senti la force de mon raisonnement et elle m'a avoué qu'elle était de mon avis, et que, pour elle, elle ne s'embarrassait pas qu'on allât en Silésie; mais on lui a déjà fait entendre que la difficulté des subsistances pourrait empêcher de poursuivre le roi de Prusse. A ce propos-là, je vous dirai une chose extraordinaire : c'est que M. de Kaunitz ne m'a jamais parlé du mémoire que je lui ai donné sur la Saxe, et que l'Impératrice me dit aujourd'hui qu'elle l'avait et qu'elle l'approuvait beaucoup; elle m'a même fait entendre qu'elle me savait gré de l'avoir communiqué, et qu'elle trouvait que j'avais raison de dire que c'était dans la Saxe et dans les marches de Brandeburg qu'il fallait prendre la Silésie. Je ne sais pas ce qui arrivera; ce qui me paraît démontré, c'est qu'ils feront une grande faute, s'ils donnent à ce prince le temps de se reconnaître... (1). »

Ce que M. de Choiseul craignait ne tarda pas, d'ailleurs, à se réaliser, ainsi qu'il résulte d'une lettre de Vienne (27 août 1759) qu'il adressait au maréchal de Belle-Isle : « J'ai déjà eu l'honneur de vous informer, Monseigneur, qu'il devait y avoir une entrevue, le 22, entre MM. de Soltikof et de Daun à Guben; le résultat est que les Russes ne veulent pas marcher à Berlin, mais ils ont offert d'aller en Silésie, de se joindre aux Autrichiens pour contenir le prince Henri et coopérer aux entreprises qu'on voudrait former. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'après avoir donné deux batailles malgré eux (comme M. de Soltikof l'a avoué lui-même), ils ne veulent pas poursuivre leurs avantages et marcher à Berlin, de peur d'en donner une troisième, qu'ils n'auraient sûrement pas et que le roi de Prusse n'est pas en état de leur livrer, et ils préfèrent d'aller en Silésie, où ils auraient probablement cette troisième bataille qu'ils veulent éviter, car on ne prendra ni Glogau, ni Neisse, sans avoir défait l'armée du prince Henri. Quoi qu'il en soit, on est convenu que l'armée combinée resterait dix à douze jours dans la position où elle est, ainsi que le maréchal Daun et toutes les troupes qui sont à ses ordres, afin de contenir le roi de Prusse à Berlin et le

(1) D. G., 3521, 193.

prince Henri en Silésie, tandis que l'armée de l'Empire, renforcée des corps de Brentano et de Maquire, fera son entreprise sur Dresde. Ces deux corps forment environ 14 à 15,000 hommes; ainsi l'armée du prince de Deux-Ponts sera au moins de 30,000, ce qui est plus que suffisant pour prendre Dresde : il n'y a dans cette place que des B. de garnison, c'est-à-dire les plus mauvais qu'ait le roi de Prusse... »

A la suite de sa victoire, l'armée combinée passe l'Oder près de Francfort et campe en présence de l'armée prussienne. Le prince de Stolberg attaque dans Torgau le colonel prussien Wolfendorf, et, le 14, en reçoit la capitulation. Le 14 août, le roi se replie sur Furstenwalde afin de couvrir Berlin, et, le 18, il se fait joindre par le général Kleist, resté vis-à-vis des Suédois. Le 19, le maréchal Daun, qui s'était avancé à Triebel, détache Seckendorf à Peiz et force le colonel prussien Brosicke de lui remettre la citadelle par capitulation le 22. Le 27 août, le prince Henri part de Lowenberg pour Sagan; il était remplacé par Fouquet avec une partie des troupes campées à Landshut et Vunsch. Détaché par le roi pour secourir Dresde, il réunit les garnisons sorties de Leipzig, de Wittenberg et de Torgau, dont il s'empara le 29, et marcha sur Dresde.

Le 28, l'armée combinée russe et autrichienne pénètre en Lusace, et campe à Lieberose pour s'approcher de la grande armée autrichienne. Le général Lantigshausen, avec l'armée suédoise rassemblée dans le camp de Loitz, maître d'Anclam le 21, s'était mis en mouvement le 23, pour entrer dans le Brandeburg, et, le 30, il s'établit près de Pasewalk.

Frédéric s'approche de Lubben pour entraver les opérations des armées russe et autrichienne et contenir le maréchal Daun, campé, le 3 septembre, à Sorau. Le malheur semblait s'acharner contre lui. Le 5, Wunsch arrive à la vue de Dresde qu'il venait secourir, mais trop tard; Schmettau, qui y commandait et s'était illustré, l'année précédente, par une belle défense, capitulait, le 4, devant l'armée de l'Empire : le prince de Deux-Ponts était entré dans la place.

Le prince Henri, de son côté, coupé de toute communication avec Frédéric par deux grandes armées, se voyant privé de ressources immenses par la perte de Dresde et par celle de la Saxe, qui semblait bientôt tomber tout entière au pouvoir de l'ennemi,

voulant tourner l'armée de Daun et s'approcher de l'Elbe, part de Sagan, arrive à Lauban le 7, détache vers Zittau et Friedland le général Stutterheim, qui détruit des magasins autrichiens, et, le 13, il est à Gorlitz. Le 8, le général Saint-André, laissé aux environs de Leipzig, est battu en essayant de reprendre Torgau en l'absence de Wunsch, et il fallut détacher Finck pour l'opposer aux progrès des Impériaux.

Pendant ce temps, Daun quitte Sorau et arrive, le 13, près de Bautzen, harcelé par le général Krockau ; le 15, il détache le général Campitelli afin de renforcer les Russes, qui, avec Soltikof à leur tête, s'avançaient à Gruben pour assiéger Glogau. Enfin, le 10, le genéral Karplau, avec ses galères, s'empara de neuf bâtiments prussiens, qui gardaient l'embouchure de l'Oder, après l'expédition de Lantingshausen sur le fort de Peenemunde, que le lieutenant-colonel prussien avait rendu le 2, et le comte de Fersen, maître de Wollin le 16 septembre, s'empare, le 18, du lieutenant-colonel Schofstadt.

Le roi, voulant empêcher l'entreprise des Russes sur Glogau, quitte Lubben, par une marche savante arrive près de Sagan le 21, et, le 23, marche à Neustadel.

Le 18, Finck, près de Meissen, après avoir passé l'Elbe à Torgau et joint Wunsch, construit, le 20, des batteries et des redoutes pour se couvrir, et, le 21, soutient victorieusement le choc de l'armée de l'Empire. A la même date, le prince de Deux-Ponts, ayant pourvu à la sûreté de Dresde, campait à Wilsdruf; le 21, il s'avançait jusqu'à Neustadt pour obliger Finck à quitter sa position ; ne pouvant le déloger, il reste à Neustadt le 23, et se replie sur Wilsdruf, où il est rejoint par Haddick, chargé, le 21, d'attaquer par un mouvement tournant la droite des Prussiens.

Daun s'avance à Gorlitz le 24 ; il retourne à Bautzen le 26, rappelé par la marche du prince Henri, qui, le 24, à Hoyerswerda, surprend et bat le général autrichien Wehla, qui se croyait à l'abri de toute attaque. Il avait reçu la veille une lettre de Daun, qui lui marquait d'être sans inquiétude et assuré qu'il lui tiendrait bon compte du prince Henri. (*Guerre de Sept ans*, d'Archenholtz.)

En effet, le 28, Daun, pour empêcher le prince Henri de se joindre à Finck et de chasser les Impériaux de la Saxe, aban-

donne Dresde, prend la route de Bautzen, passe l'Elbe le 29 et campe à Kesseldorf.

Manteufel, détaché, le 21, par le roi pour s'opposer aux Suédois, les chasse de Beutzlau. Soltikof, qui campait à Freystadt le 21, s'avance à Beuthen le 25, toujours côtoyé par les Prussiens, et passe l'Oder le 31, tandis que Lantingshausen et les Suédois occupent le fort de Schwine le 28, et, le 30, campent à Passwalk.

Le 3 octobre, le roi passe l'Oder à Glogau avec une partie de ses troupes, qui se retranchent sur la rive droite vis-à-vis de la place, pendant que le prince Henri traverse l'Elbe à Torgau et, le 4, marche à Strehla, où il joint le général Finck, qui avait décampé de Meissen le 1er, à l'approche de Daun.

Le 6, le maréchal Daun se porte à la vue des Prussiens, et le roi, passant l'Oder à Koben, prend son camp à la rive droite, retenant les Russes derrière la Bartsch.

Le 16, le prince Henri, inquiété par Daun, qui le suit dans sa retraite, se replie sur Torgau, où il avait ses magasins, attendant un renfort de Silésie. Wunsch et Rebentisch, détachés par le prince Henri pour tenir tête au prince d'Arenberg, qui essaye de lui couper sa communication avec Wittenberg, l'atteignent près de Pritsch le 29, et l'obligent à se retirer après lui avoir fait subir un grave échec.

Soltikof, arrivé, le 6, à Gross-Ostein, tente vainement, le 22, de passer la Bartsch près de Bernstadt, qu'il réduit en cendres sans pouvoir s'en emparer. Daun pressant Soltikof de ressaisir la fortune, celui-ci répondit : « J'en ai assez cette année. » Cependant, à la sollicitation des Autrichiens, il tente le siège de Glogau ; mais trouvant partout sur son passage des portions de l'armée prussienne occupant des positions avantageuses, interceptant ses convois et lui faisant une guerre de détails qui l'épuisait, mécontent, il rentre en Pologne le 26, et met son armée en quartiers d'hiver le long de la Vistule.

Dès ce moment, le Brandeburg et la Silésie furent délivrés de la présence des Russes, qui laissèrent la dévastation sur leur passage.

Le général Loudhon, réuni aux Russes, regagne les États autrichiens et distribue ses troupes dans la haute Silésie et sur les frontières de la Moravie. De son côté, le 3 novembre, le général

Lantingshausen quitte son camp d'Anclam, et met son armée en quartiers d'hiver dans la Poméranie suédoise.

Le 4, le prince Henri suit le maréchal Daun dans sa marche sur Dresde en côtoyant la rive gauche de l'Elbe; le 5, il est renforcé par le général Hulsen, qui passe l'Elbe au-dessous de Meissen avec 20 B. et 40 E.

Le roi, que la retraite des Russes laissait plus tranquille du côté de la Silésie, arrive à Torgau, et, après avoir rejoint le prince Henri, il s'avance à Wilsdruf le 17, occupant Kesseldorf avec Ziethen. Daun, qui était déterminé à ne pas combattre, soutenu par l'armée de l'Empire, cantonnée aux environs de Pirna, prit, ce jour même, un camp inattaquable derrière le ravin de Plauen, dans le but de couvrir Dresde. Frédéric, pour l'obliger à rentrer en Bohême, détache à Maxen, sur ses derrières, le général Finck avec 20 B. et 36 E.

Le 19, Daun prend 20,000 hommes de son armée et marche à Dippoldswalde; le 20, il attaque Finck (1), qui, repoussé sur sa gauche par Daun, par le prince de Deux-Ponts sur sa droite, et de front par le général Brentano, est obligé de se retirer à Falkenhayn le 21, de se rendre prisonnier avec ses 15,000 hommes et de mettre bas les armes devant Daun. 9 généraux, près de 500 officiers, 70 pièces de canon, 96 drapeaux, 24 étendards, furent les pertes de cette journée, d'autant plus cruelle pour l'armée prussienne qu'elle perdait ainsi d'excellents cadres de régiments et des corps organisés (2).

Ce n'était pas encore la fin des malheurs du roi de Prusse.

Le général-major Diereck était posté à Kolen avec environ 10 B. et 1,000 chevaux. Daun laisse cantonner le général Beck pour le chasser de sa position. Le 3 décembre, Beck se met en mouvement : il se porte sur les derrières de l'ennemi pendant que d'autres corps l'environnent; mais, surpris par la nuit, il est forcé d'attendre le lendemain pour attaquer, et replie ses troupes en arrière de Colln, vis-à-vis de Meissen, protégées par Istemplitz avec son corps sur la rive gauche de l'Elbe au-dessus et au-dessous de Meissen. Sentant la gravité de sa position, le 4 décembre, Diereck fait passer sur la rive

(1) Traduit devant un conseil de guerre, Finck fut cassé de ses dignités militaires et condamné à deux ans de prison. Le temps de sa peine expiré, il passa au service du Danemark.

(2) Jomini, *Traité des grandes opérations militaires*, t. III.

gauche de l'Elbe une partie de ses troupes au prix des plus grands efforts; mais, attaqué avec ce qui lui reste, 1,500 hommes environ, il est obligé de se rendre à discrétion avec tous ses équipages et 8 pièces de canon. Ce fut la dernière infortune que les Prussiens essuyèrent cette année; Frédéric la soutint avec son courage accoutumé; le 15, loin de fuir Daun, se proposant de reprendre Dresde, il se fait renforcer par 18,000 hommes, tirés de l'armée hanovrienne, qui arrivent à Chemnitz. Le prince Ferdinand lui envoya, avec son neveu le prince héréditaire de Brunswick, 15,000 hommes, tant infanterie hessoise que cavalerie anglaise, et 30 pièces de canon. Ce renfort, l'arrivée des recrues et de troupes jugées moins nécessaires sur d'autres points, portent son armée à 80,000 hommes aux environs de Dresde. Quant à Daun, qui n'avait donné aucune suite après la journée de Maxen pour couvrir Dresde, il se retranche sous le canon de cette place.

Dès le 3, le prince de Deux-Ponts mettait son corps en mouvement afin de lui donner ses quartiers d'hiver en Franconie.

De part et d'autre, bravant l'hiver et les glaces de décembre pour conserver ses positions, on campa et baraqua. Cependant, afin de parer aux intempéries de la saison, Daun avait partagé son armée en trois divisions, dont la première campait, tandis que la seconde se reposait dans Dresde et que la troisième cantonnait entre Dresde et Pirna, chacune d'elles se relevant tour à tour. La majeure partie des troupes prussiennes restèrent distribuées près de Wilsdruf et Kesseldorf, de manière à pouvoir être réunies en peu d'heures. C'est un des rares exemples de deux armées, aussi proches l'une de l'autre, prolongeant la campagne malgré un rigoureux hiver (1).

(1) Positions des Prussiens, commandés par le prince Henri, ayant sous ses ordres Meinecke, Itzemplitz, Hulsen, Dohna, Schenckendorf, Finck, Knoblock, Platen, prince de Bernburg, Aschersleben, de Horn, Bohl, Gerlach, Kleist, Wunsch, Steinwehr :

1re ligne; Aschersleben, Hulsen, Schenckendorf, Platen et Nortman : Margrave-Frédéric, 5; Spoon, 5 (10 E.); Lubath, 1; Schwartz, 1; Finck, 2; Knoblock, 2; Grabow, 2; Bredow, 2; Zastrow, 2: Braun, 2; Hulsen, 2; grenadiers Billerbeck, 1; Ostreich, 1 (18 B.).

2e ligne; Meinecke, Linstadt, Treffin, Grabow, Horn : Schlabberndt, 5; Prince-Heinrich, 5; Leibe, 5; Meinecke, 5 (20 E.); Lestewitz, 2; Cassel, 2; Bulow, 1; Hauss, 1; Neuwiedt, 2; Horn, 5 (13 B.).

Les entreprises des Suédois (1) en Poméranie et dans la marche de l'Ukraine furent sans importance; cependant Manteufel leur fit repasser la Peene.

Corps de réserve ; prince de Bernburg : Putmatker, 2 ; Prince-de-Bernburg, 3 ; Golz, 2 ; Bornstedt,1 (8 B.) ; Belling, 5 ; Collignon, 1 ; Moujon, 1 ; Wunsch, 21 ; Szeschli, 1 (9 E.).

(1) La France et l'Autriche avaient, le 22 septembre 1759, conclu avec la Suède un traité d'alliance et de subside contre la Prusse. La cour de Versailles, qui jusqu'à ce jour en tirait fort peu de parti, se proposa par une négociation, en 1759, non seulement de mettre la Suède plus en action, mais de l'associer à un projet de descente en Angleterre, et de tenter ainsi une nouvelle conquête de l'électorat de Hanovre. La Suède, ancienne alliée de la France, ne démentit pas sa fidélite dans cette guerre, malgré les démarches de la reine, sœur du roi de Prusse : la cour de Stockholm combattait pour le maintien de la paix de Westphalie, et sa gloire était intéressée à perpétuer ce grand et magnifique ouvrage de la politique et des armes de Gustave-Adolphe.

TABLE DES CHAPITRES.

GUERRE DE SEPT ANS.

Pages.

CHAPITRE I. — 1749 à 1756. — Préliminaires de la guerre de Sept ans....... 1
CHAPITRE II. — Westphalie, Hanovre (maréchal d'Estrées)................ 43
CHAPITRE III. — Campagne de Hanovre. — Capitulation de Closter-Seven... 82
CHAPITRE IV. — Mouvements, camps des armées combinées de MM. le duc d'Hildburghausen et le prince de Soubise (juin-décembre 1757)......... 128
CHAPITRE V. — Campagne de Frédéric contre les Français, les Autrichiens, les Suédois et les Russes.. 178
CHAPITRE VI. — Retraite de l'armée de Hanovre à travers le Hanovre, la Lippe, la Westphalie. — Passage du Rhin.............................. 202
CHAPITRE VII. — Campagne entre Rhin, Erft et Meuse (M. le comte de Clermont).. 236
CHAPITRE VIII. — Campagne sur le bas Rhin et la Lippe (armée de M. de Contades) (août-décembre 1758)...................................... 262
CHAPITRE IX. — Campagne de Hesse (armée de M. de Soubise) (juin-décembre 1758)... 287
CHAPITRE X. — Campagne de Frédéric...................................... 327
CHAPITRE XI. — Campagne de Westphalie (janvier-juin 1759).............. 346
CHAPITRE XII. — Marche sur Minden. — Bataille de Minden (1er août 1759). — Retraite sur Cassel et sur la Lahn................................ 385
CHAPITRE XIII. — Mouvements des armées. — Siège de Munster........... 450
CHAPITRE XIV. — Opérations des armées prussiennes et autrichiennes....... 479

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).



